









LE  
QUINZIÈME CENTENAIRE

DE

S. JEAN CHRYSOSTOME

**NIHIL OBSTAT :**

*Romae, die 6 Ianuarii 1909.*

Ernestus BAUDOUY,  
Congreg. Aug. ab Assumpt. Proc. Generalis,  
*Censor deputatus.*

**IMPRIMATUR :**

*Romae, die 14 Ianuarii 1909.*

Fr. Albertus LEPIDI, O. P., S. P. A. M.

**IMPRIMATUR :**

Ios. CEPPETELLI, Patr. Const., *Vicesgerens.*







Ο·ΕΝ·ΑΓΙΟΙΣ·ΠΑΤΗΡ·ΗΜΩΝ  
ΙΩΑΝΝΗΣ·Ο·ΧΡΥΣΟΣΤΟΜΟΣ.



20102  
C 483  
LE P. CYRILLE CHARON

(C. P. KARALEVSKIY)

---

LE  
QUINZIÈME CENTENAIRE

DE  
S. JEAN CHRYSOSTOME  
(407-1907)

ET SES CONSÉQUENCES POUR L'ACTION CATHOLIQUE  
DANS L'ORIENT GRÉCO-SLAVE

---

OUVRAGE PUBLIÉ

PAR LES SOINS DU COMITÉ ROMAIN DES FÊTES DU CENTENAIRE

---

PRÉFACE DU R. P. DOM HUGO ATHANASE GAÏSSER

RECTEUR DU COLLÈGE PONTIFICAL GREC A ROME  
PRÉSIDENT DU COMITÉ

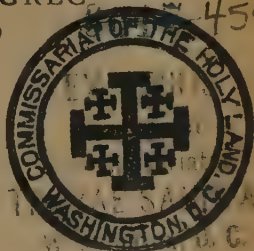
---

ROME  
COLLÈGE PONTIFICAL GREC

149, VIA DEL BABUINO, 149

---

1909





Δεῦτε, σύμπαν τὸ ἔθνος τὸ ἐλληνικόν, τοῦ κοινοῦ  
Πατρὸς ἡμῶν δεηθῶμεν, ὑπὲρ τῆς τῶν πάντων ἐνώσεως,  
ἵπως μία τὸ λοιπὸν γένηται ποίμνη τοῦ Χριστοῦ!

Прїидите, вси вы возлюбленнїи чада той пречестной  
Церкви словенской святыми вашими равноапостоламї  
Кирилломъ и Меѳодїемъ воспрославленной, и покланяющеся  
общему Отцу нашему, просите пламенно соединенїе  
Церквей, да вудеть едино стадо и единъ пастырь.

*Venite, cunctarum Ecclesiarum Christifideles, communi  
Patri nostro supplices effundamus preces, ut, secundum  
Christi dictamen, omnes unum sint in uno ovili, sub  
uno Pastore!*

# TABLEAU DE TRANSCRIPTION

## DES NOMS SLAVES ET SÉMITIQUES

---

<i>Russe.</i>	<i>=</i>	<i>Polonais.</i>	<i>Transcription.</i>
ж		z	j
х		h	kh
ц		c	ts
ч		cz	tch
ш		sz	ch
щ		czsz	chtch
и ѣ		i	iy

---

ا	=	â	غ	=	gh
ت		t	ق		q
ث		th	ح		h
ج		j	ة		at, é
ح		h	و		ou, ô, w
خ		kh	ي		ÿ, î
ذ		d	ى		â
ش		ch	ء		' (esprit doux)
ص		s	ء		redoublement de la consonne affectée.
ض		ḍ	~		â
ط		ṭ	َ		a
ظ		ẓ	ِ		é, i
ع		' (esprit rude)	ُ		o, ou

## AVANT-PROPOS

---

Les fêtes qui se sont déroulées à la fin de 1907 et au début de 1908 pour célébrer le quinzième centenaire de la bienheureuse mort de saint Jean Chrysostome, à Rome et ailleurs, resteront comme une date marquante dans l'histoire de l'Église orientale. Sans compter l'importance de cet anniversaire considéré en lui-même et les études scientifiques auxquelles il a donné lieu de divers côtés, on y a vu S. S. le Pape Pie X renouveler ce qui ne s'était pas fait depuis bien des siècles, et prendre une part effective, dans la langue même de Byzance, à la liturgie, dont la partie qui regarde la célébration des saints mystères porte précisément le nom du saint Docteur. Par cet acte formel, Pie X a montré sa sollicitude pour les pays de rite oriental; car eux aussi ont leur part dans les préoccupations du Pontife qui a pris pour devise : *Instaurare omnia in Christo*.

Chargé officiellement par le Comité romain du Centenaire de rédiger cet ouvrage, c'est à ce point de vue que je me suis placé. Non seulement ce travail contient le récit complet des fêtes, particulièrement de la célébration de la liturgie pontificale byzantine en pré-

sence et avec la coopération du Saint-Père, le 12 février dernier, mais je me suis appliqué à faire ressortir, dans des développements spéciaux, toutes les conséquences de cet acte pour l'action catholique en Orient. Les explications sont données de telle manière qu'elles puissent être saisies de tous, ce qui fait de ce livre, je l'espère du moins, une étude nouvelle, à la fois historique et pleine d'actualité ; étude intéressante tant pour les spécialistes que pour le public moins familiarisé avec les questions orientales.

Je remercie le Comité de la grande liberté qu'il a bien voulu me laisser pour traiter, sous mon entière responsabilité, ce dernier point, dont la matière forme le sixième chapitre tout entier. J'ai essayé d'y condenser, soit dans le texte, soit dans les notes, tout ce qu'il importe de savoir sur la situation religieuse actuelle de l'Orient gréco-slave. J'ai en outre indiqué abondamment les sources où l'on pourra puiser des détails circonstanciés sur une foule de points que je n'ai pu qu'effleurer.

Le troisième chapitre a déjà paru, au lendemain de la liturgie solennelle du 12 février, dans l'excellente revue *Rome* (n° de mars 1908) et dans les *Échos d'Orient* (t. XI [1908], pp. 131-146). Je n'ai fait à cette première rédaction que des changements de détail.

Dans un livre où tant de faits et de noms sont cités, une table détaillée était absolument nécessaire. Un soin particulier a été apporté à sa confection.



Quant à l'esprit dans lequel ce livre a été écrit, je n'ai pas besoin de dire qu'il ne pouvait être autre qu'un esprit absolument impartial et nettement catholique romain. En confiant à un prêtre du rite oriental la rédaction de cette relation, le Comité a obéi à un sentiment de courtoisie dont tous lui sauront gré. J'espère n'avoir pas été infidèle à ma tâche : le lecteur jugera.

Je dois remercier particulièrement, en terminant, l'administration de la Maison de la Bonne Presse, qui a bien voulu mettre gracieusement à ma disposition une bonne partie des clichés qui ont servi à illustrer cet ouvrage, ainsi que le Révérendissime Dom Ildefonse Schober, Archi-abbé de Saint-Martin de Beuron, à la munificence duquel est due la belle icône byzantine placée en regard du titre.

Rome, 11 décembre 1908, fête de saint Daniel le Stylite.

---

## PRÉFACE

---

Cette relation du XV<sup>e</sup> Centenaire de saint Jean Chrysostome dépasse peut-être les limites d'un écrit de ce genre, mais elle est proportionnée, croyons-nous, à l'importance que ces fêtes ont eue en elles-mêmes et qu'elles doivent avoir à l'avenir.

En effet, le héros de ces solennités jubilaires n'est pas seulement un grand Saint et un illustre Docteur de l'Église, mais encore la personnification de faits, de réalités, d'intérêts d'une portée exceptionnelle.

Saint Jean Chrysostome apparaît à un tournant de l'histoire de l'Église, et y joue un rôle décisif. La lutte finale entre le paganisme et le christianisme, la victoire de l'Évangile dans les mœurs et dans les croyances de cette société qui se forme sous l'influence de la cour de Byzance, tels sont les événements auxquels il prend une part prépondérante,

Son nom symbolise la puissance qui a décidé cette victoire : il a tenu avec un éclat incomparable le glaive de la divine parole, dont le double tranchant

était le génie fécondé par la culture classique grecque et la simplicité de la doctrine évangélique. N'est-ce pas cette arme qu'il faudrait reprendre pour reconquérir au christianisme la société redevenue à moitié païenne ?

Il représente enfin le type le plus pur et le plus attrayant de l'union de l'Église grecque orientale avec Rome ; union dont il est plus que le témoin, le défenseur énergique et convaincu.

Ces prérogatives se réunissaient, dans la pensée du Comité, en un faisceau lumineux et constituaient un titre plus que suffisant à des solennités spéciales.

C'était surtout l'Union des Églises qui devait trouver sa plus belle expression, son symbole le plus éloquent, et en même temps une nouvelle impulsion dans la messe pontificale grecque célébrée dans le plus vaste temple de la catholicité, Saint-Pierre de Rome, près du tombeau de saint Jean Chrysostome, à l'autel de la Confession, dans le rite même de cette messe, suivi jadis, sinon rédigé par le saint Docteur, avec la concélébration d'évêques, de prêtres et de clercs des diverses nations appartenant au rite grec, avec l'assistance du Pasteur de l'Église universelle. Manifestation et expression sublime du catholicisme réunissant sous un même chef suprême tous les peuples sans distinction de race, de nation, de langue et de rite, dans un même lien de charité fraternelle, dans le même symbole eucharistique ! Spectacle grandiose et émouvant

pour le monde chrétien et non chrétien, invité à s'écrier une autre fois : *Voyez comme ils s'aiment !* Aussi le comité considérait-il cette cérémonie comme le point culminant des solennités, auquel les autres fêtes, religieuses, littéraires et académiques, ne devaient faire qu'un modeste cortège.

On le comprit. Une lettre de Sa Sainteté, adressée à l'Éminentissime Cardinal Vincent Vannutelli, et un rescrit de la S. Congrégation des Rites annoncèrent la solennité à Saint-Pierre en la fixant au 13 novembre, date de la fête principale du saint Docteur, suivant le calendrier byzantin.

Il y avait à tenir compte d'un triple point de vue : cérémoniel, liturgico-ecclésiastique, hiérarchique.

Et d'abord, au point de vue *cérémoniel*, jamais, avant le 12 février 1908, on n'avait vu une compénétration de deux rites, sans mélange ni confusion, comme celle que l'on proposait. Le rituel était entièrement à créer, ce qui réussit à merveille, non sans de sérieux efforts d'étude et de science, et grâce à une intelligente largeur de vue de la part des cérémoniaires pontificaux.

Le rituel et le cérémonial, d'ailleurs, n'étaient que l'application d'un point de vue et d'un principe *liturgico-ecclésiastique*. Le Pape étant le Père de toutes les Eglises et de tous les rites, pratique tous ceux-ci de plein droit. C'est ainsi que, dans cette circonstance, il présida la cérémonie grecque en y prenant la part

active qui, de par le cérémonial byzantin, revient au Président ou chef de l'assemblée religieuse.

Mais cela même n'est que l'expression de la position *hiérarchique* du Pape. Si, liturgiquement, il apparaît comme protecteur de tous les rites qu'il couvre de son autorité, c'est qu'il est le chef immédiat de l'Église universelle et de toutes ses fractions, le lien qui les unit toutes entre elles.

Un pont semble avoir été jeté au-dessus d'un abîme qui, par une singulière confusion des choses, semblait tenir éloignés l'Orient et l'Occident dans des sentiments opposés.

Tout est fait pour les rapprocher dorénavant les uns et les autres dans la personne du Père commun qui les relie entre eux, et leur appartient également à tous. Voilà le fruit principal de cette fête; voilà ce qui lui donne une importance extraordinaire.

Il ne sera pas superflu de répondre ici à une des objections mises en avant contre la participation du Saint Père à la messe grecque au Vatican et à la célébration de celle-ci à l'autel papal, sur le tombeau de saint Pierre. Ce qui a été concédé aujourd'hui au rite byzantin pourra, disait-on, être réclamé demain en faveur des autres rites orientaux.

Cet argument de parité est dépourvu de valeur. Aucun des autres rites orientaux n'a été si intimement lié aux rites latins, spécialement au romain, qui en conserve encore de nombreux vestiges. Puis, le rite de

l'Église byzantine en langue grecque, et des peuples qui le suivent, a été de tout temps regardé comme le représentant de tous les autres rites orientaux qu'il comprend virtuellement, de même que le rite romain est le représentant principal des autres rites latins : milanais et mozarabe, qu'il comprend en lui. Le rite romain et le rite byzantin étant les rites principaux de l'Église, jouissent justement des prérogatives dues à leur importance.

Certes, les résultats considérables de ces solennités du XV<sup>e</sup> Centenaire de S. Jean Chrysostome méritaient d'être mis spécialement en lumière. Tel est le but particulier du sixième chapitre de cette relation, qui, pour cela, devait faire naturellement l'histoire du passé auquel les faits nouveaux viennent s'enchaîner. Cette histoire, d'ailleurs, est du plus vif intérêt pour tous les catholiques, qui en sauront gré à l'auteur, d'autant plus qu'elle n'est pas facilement accessible par ailleurs.

Non moins précieux seront, pour beaucoup, certains documents, comme ceux émanés du Souverain Pontife et d'autres dignitaires ecclésiastiques, le cérémonial de la messe célébrée au Vatican, l'explication de la liturgie byzantine, sans parler des notions importantes éparses en grand nombre çà et là dans le volume, qui, à tous ces titres, dépasse la portée d'une relation ordinaire.

Est-ce à dire que ces pages seront au gré de tous et à l'abri de toute critique ? Cela n'est guère possible.



Le but de l'entreprise a été tout à la paix et à l'union, et le Comité fait des vœux pour que ce grand résultat soit facilité de toute manière.

En terminant, qu'il nous soit permis de déposer aux pieds de l'Auguste Pontife Pie X l'hommage de notre profonde et humble gratitude, puisque Sa Sainteté a daigné rehausser ces solennités par Sa participation personnelle, sans compter le don généreux qu'Elle a bien voulu offrir au Comité.

Nos remerciements vont ensuite à Son Éminence le Cardinal Vincent Vannutelli, pour toute la sollicitude dont il a fait preuve à l'égard du Comité, en qualité de Président d'honneur.

Nous remercions également l'Éminentissime Cardinal Préfet et les autres Éminentissimes membres de la S. C. de la Propagande, de la bienveillance toute première avec laquelle ils se sont complus à soutenir l'entreprise du Comité, ainsi que nos autres insignes bienfaiteurs.

Et puis, comment ne pas remercier ici les distingués Prélats orientaux qui rivalisèrent d'ardeur pour rehausser ces fêtes jubilaires, surtout le plus auguste représentant de l'Église grecque unie, le vénérable Patriarche Cyrille? Malgré les rigueurs de la saison et son âge avancé, il n'hésita pas à entreprendre un long voyage, pour répondre à l'appel du Souverain Pontife, heureux de donner au centre de la catholicité une expression solennelle de son dévouement à cette Chaire de

saint Pierre que saint Jean Chrysostome invoquait dans ses jours d'épreuves, et qui possède aujourd'hui comme alors le secret de la pacification universelle par la réalisation de la parole du Christ : *Unum ovile, unus Pastor*, μία ποιμήν, εἷς Ποιμήν.

P. HUGO ATHANASE GAÏSSER, O. S. B.

---

# LE XV<sup>e</sup> CENTENAIRE DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME

---

## CHAPITRE PREMIER

### LES PRÉLIMINAIRES

SOMMAIRE. — 1. Idée génératrice et préparation des fêtes du quinzième centenaire de la mort de saint Jean Chrysostome. Constitution du Comité promoteur. — 2. Programme projeté des fêtes. — 3. Concession d'indulgences. — 4. Concours demandé aux évêques catholiques des Églises de rite byzantin. — 5. La participation du Souverain Pontife aux fêtes. Projet d'une célébration de la liturgie byzantine avec part effective prise par le Pape. Principe directeur. Date et lieu de la solennité. — 6. *Les précédents* : saint Polycarpe de Smyrne à Rome, les Papes à Constantinople, la langue grecque dans les offices romains, l'intervention ordinaire du rite byzantin dans les cérémonies de la Chapelle papale, les concessions de Léon XIII à Mgr de Angelis et à la laure de Grotta Ferrata, le concile de Lyon (1274), le concile de Florence (1439), les funérailles de Mgr 'Ajlouni (1816), le sacre de Mgr Sokolski (1861), Pie IX au Collège grec (1865). — 7. Les conférences préparatoires à l'Académie des Arcades. — 8. La fête du 13 novembre 1907 à Saint-Athanase de Rome et le pontifical du 27 janvier 1908 à Saint-Pierre.

Depuis les mémorables fêtes du treizième centenaire du pape saint Grégoire le Grand, célébrées en mars-avril 1904, les esprits s'étaient portés sur un autre saint illustre qui avait été, pour l'Orient, ce que Grégoire fut plus tard pour l'Occident. Réformateur ardent tout comme saint Grégoire, saint Jean Chrysostome a, comme lui, laissé un grand nom dans

l'Église par son éloquence, sa fermeté apostolique devant les puissants du jour ; comme lui, il a contribué à organiser le culte divin, et une tradition respectable lui attribue une grande part dans l'ordonnance de la liturgie de la messe, liturgie qui, dans la suite des temps, passa peu à peu à tous les peuples qui suivent aujourd'hui le rite de Byzance.

Syrien d'origine, né à Antioche en 344, Jean se destine d'abord à la carrière du barreau dans sa ville natale, alors la grande métropole de l'Orient. Puis, tout à coup, à l'âge de vingt et un ans, on le voit renoncer au monde et se préparer au baptême. En 369, l'archevêque saint Méléce l'ordonne lecteur et complète son éducation chrétienne jusqu'en 371, année où les tourmentes religieuses de cette époque obligent le pontife à prendre pour la troisième fois le chemin de l'exil. Trois ans plus tard, Jean, malgré les larmes de sa mère, et craignant les responsabilités de l'épiscopat auquel on songeait déjà pour lui, se retire dans un monastère aux environs d'Antioche et n'en sort qu'en 380, année où l'archevêque saint Flavien l'ordonne diacre, puis, en 386, prêtre. La force de sa parole, ses accents tour à tour rudes et consolants, l'étendue de sa doctrine et son grand esprit de perfection chrétienne lui méritèrent plus tard le surnom de Chrysostome, *Bouche d'or*, sous lequel il est passé à la postérité. Douze ans de sacerdoce et d'apostolat fécond à Antioche le font porter en 398 sur le siège archiepiscopal de Constantinople, en remplacement de Nectaire. Consacré malgré lui et déjà en butte à des jalousies par le fait même de son élévation à un siège que beaucoup ambitionnaient, il se montre pasteur avant tout, et poursuit sans relâche aussi bien les coutumes mondaines des laïcs que l'oisiveté coupable de son clergé. Son zèle n'épargne pas les évêques ses comp provinciaux, contre lesquels il n'hésite pas à sévir lorsqu'ils le méritent, mais ses ennemis finissent par arracher au faible empereur Arcadius

la confirmation d'une sentence de déposition prononcée illégalement contre lui. L'empereur y ajoute le bannissement ; mais celui-ci ne dure pas et s'achève par le retour triomphal du pasteur au milieu de son troupeau, dont il était d'autant plus aimé qu'il le défendait plus énergiquement contre les injustices des puissants. Ses ennemis n'eurent pas de repos qu'ils ne l'aient fait condamner une seconde fois à l'exil (1403). Chrysostome en appelle au pasteur suprême, qui était alors Innocent I<sup>er</sup>, mais, au moment où celui-ci allait intervenir, Jean avait déjà commencé son douloureux pèlerinage à travers l'Asie Mineure, traîné, de 404 à 407, de Constantinople à Nicée, de Nicée à Césarée, de Césarée à Cucuse. On lui faisait faire une quatrième étape dans le but de le conduire à Pithyonte, à l'est de la mer Noire, lorsqu'il mourut à Comane, dans le Pont, le 14 septembre 407, le jour même de la fête de l'Exaltation de la sainte Croix.

Trente ans plus tard, à la demande de Proclus, successeur de Chrysostome sur le trône archiépiscopal de la nouvelle Rome, l'empereur Théodose II autorisa la translation solennelle de son saint corps, de Comane, où il était enseveli dans une église, près des restes du martyr saint Basilisque, à Constantinople, où il arriva le 27 janvier 437. On déposa ses reliques dans l'église des Saints Apôtres, où elles restèrent jusqu'à la fondation de l'empire latin de Constantinople au XIII<sup>e</sup> siècle. Au X<sup>e</sup>, on avait mis près d'elles celles de saint Grégoire de Nazianze ; les Latins s'emparèrent vraisemblablement des unes et des autres et les transportèrent à Rome. Le corps de saint Jean Chrysostome repose aujourd'hui sous l'autel du chœur des chanoines, dans la basilique de Saint-Pierre.

L'Église, aussi bien en Orient qu'en Occident, a l'habitude de célébrer les saints au jour anniversaire de leur mort à la terre et de leur naissance au ciel, notre véritable patrie. Le jour anniversaire de la mort de Chrysostome était le 14 sep-

tembre ; mais, à cause de la fête de la Croix, sa mémoire fut transférée en Orient au 13 novembre, date de son retour triomphal après son premier exil. En Occident, on préféra la date du 27 janvier, jour commémoratif de la translation de ses reliques de Comane à Constantinople. L'Église byzantine fête d'ailleurs, elle aussi, cette translation, et, en outre du 13 novembre, elle fait solennellement mémoire de saint Jean Chrysostome, le 30 janvier, conjointement avec saint Basile le Grand et saint Grégoire de Nazianze, tous trois les plus grands docteurs de l'Église orientale, *les trois grands hiérarques* ou pontifes par excellence, ainsi que s'expriment les livres liturgiques.

## I

Lorsque Mgr Raymond Netzhammer, O. S. B., depuis 1905 archevêque latin de Bucarest, était encore recteur du Collège pontifical grec de Saint-Athanase à Rome<sup>1</sup>, il avait projeté de célébrer le quinzième centenaire de la mort du saint par des fêtes spéciales. Son idée fut reprise par son successeur dans le rectorat du collège, le R. P. Dom Hugo Athanase Gäisser, qui s'occupa tout d'abord de former un comité. Le Saint Père daigna bénir le projet et désigna Son Ém. le cardinal Vincenzo Vannutelli, lui-même ancien délégué apostolique à Constantinople, de 1880 à 1882, comme président d'honneur, par la Lettre suivante, en date du 22 juillet 1907 :

1. Ce célèbre collège, un des plus beaux de Rome, fut fondé en 1577 par le pape Grégoire XIII et doté de règles précises par Urbain VIII en 1624. Il a donné un grand nombre d'hommes illustres à l'Église proprement grecque et à l'Église ruthène, ainsi qu'aux autres Églises de rite byzantin. Confié d'abord aux Pères Jésuites, il a été réorganisé par Léon XIII qui en a remis la direction aux Bénédictins.







Protat frères, Mâcon.

Phot. Felici, Rome.

SA SAINTETÉ  
**LE PAPE PIE X**

ÉVÊQUE DE ROME  
MÉTROPOLITAIN DE LA PROVINCE ROMAINE  
PRIMAT D'ITALIE  
PATRIARCHE DE L'OCCIDENT

SOUVERAIN PONTIFE DE L'ÉGLISE UNIVERSELLE DU CHRIST

*Venerabili Fratri Nostro Vincentio S. R. E. Cardinali Vannutelli, Episcopo Praenestinorum, Praesidi cœtus sollemnibus celebrandis saecularibus ab obitu S. Ioannis Chrysostomi.*

## PIUS PP. X.

VENERABILIS FRATER NOSTER, SALUTEM ET APOSTOLICAM  
BENEDICTIONEM.

Prope est, ut diei memoria quindecies saecularis redeat cum actiosa vexataque multimodis vita Ioannes Chrysostomus sanctissime cessit. Aetati huic nostrae, qua nullam oporteat magis ad illustria quaequam instaurari exemplaria virtutum, gaudet animus insignem hunc virum posse iterum ad imitandum proponere. Siquidem plura ille in se vivendi genera, eaque singularibus plane luminibus laudum micantia, felicissime expressit. Nam, dum adhuc in laicorum cœtu detineretur, vitam et mores a saecularium consuetudine ita defendit, ut honestius non posset, donec a fluxarum studiis rerum totum se in divina recepit. Pastor autem Constantino-politanae Ecclesiae datus, officia Episcopalis muneris, nulla hominum verecundia, nullo periculorum metu, diligentissime ac fortissime explevit. Explanator denique nuntiusque divinarum legum, adeo caeteris in omnes partes praestare visus est, ut et Ecclesiae Doctor sit habitus, et nomen ab aureo eloquii flumine invenerit; quare illum Leo XIII fel. rec. Decessor Noster dignum merito

censuit, quem sacris oratoribus exemplum simul ac patronum daret. Porro cum orientalium Chrysostomus Ecclesiarum decus et gloria sit, mirum quantum consiliis Nostris Decessorumque Nostrorum conducere est existimandus, ut scilicet, quemadmodum ornamento ille Romanae Ecclesiae diligendo se defendendo exstitit, ita consolationi exstet, unitate tandem orientalium gentium Nobiscum, monitis auspicioque Ipsius, redintegrata.

Itaque palam est, Venerabilis Frater Noster, valde Nobis esse cordi sollemnia saecularia praeclarissimi Antistitis magnis sacri cultus caerimoniis haberi, iisque non in universis modo Urbis templis quae orientali utuntur ritu, verum etiam ad ipsam Divi Petri Basilicam in monte Vaticano: nimirum exspectatione tali permoti atque allecti, ut et elucentes in Chrysostomo virtutes populi admirentur atque imitentur; et ii qui a Nobis orientalibus e coetibus dissident, videant perspiciantque quam multam quamque germanam ritibus universis gratiam praestemus, inducantque demum animos optatis Nostris amanter obsequi, et antiquam matrem saluberrimo reditu amplecti. Quamobrem beatum e vita discessum Ioannis Chrysostomi volumus gratulatione maxima et cultu coli, hoc anno, plane singulari; gloriosamque sapientissimi Antistitis memoriam litteratorum etiam conventibus repeti. Ad animos vero excitandos acundosque, id Nos libentissima voluntate pollicemur fore Nos, reservatis caelestibus thesauris, quotquot in deferendos Chrysostomo honores operam contulerint, sacra-

rum indulgentiarum muneribus amplissime cumulatos. Auspicem gratiae divinae Nostrique animi testem, Apostolicam Benedictionem tibi peramanter in Domino impertimus.

Datum Romae, apud Sanctum Petrum, die xxij iulii, anno MCMVII, Pontificatus Nostri quarto.

**Pius PP. X.**

*A Notre Vénérable Frère Vincent Vannutelli, Cardinal de la sainte Église Romaine, Évêque de Palestrina, Président du Comité des fêtes du centenaire de la mort de S. Jean Chrysostome.*

**PIE X, Pape.**

VÉNÉRABLE FRÈRE, SALUT ET BÉNÉDICTION  
APOSTOLIQUE.

Bientôt reviendra l'anniversaire quinze fois séculaire du jour où Jean Chrysostome termina d'une manière très sainte une vie agitée et troublée de mille manières. Notre âme se réjouit à la pensée que cet homme remarquable puisse de nouveau être proposé à l'imitation de nos contemporains, qui n'ont rien moins que besoin d'être appelés à une rénovation par d'illustres exemples de vertu. En effet il mena, avec un rare bonheur, différents genres de vie, d'une manière digne en tout des plus grands éloges. Étant encore laïc, il se préserva si

bien de la contagion du monde, qu'il eût été difficile d'y mieux parvenir, et cela jusqu'à ce qu'il eût abandonné ce qui passe pour se livrer tout entier à la contemplation des choses divines. Donné ensuite pour pasteur à l'Église de Constantinople, il remplit avec grande diligence et énergie les devoirs de la charge épiscopale, sans se laisser arrêter par aucune considération de respect humain ou de crainte des conséquences. Interprète et prédicateur de la loi divine, il surpassa tellement et en tout les autres qu'il fut réputé Docteur de l'Église, et qu'il reçut son surnom par allusion au fleuve d'or de sa parole. Notre Prédécesseur d'heureuse mémoire, Léon XIII, en prit occasion de le proposer aux orateurs sacrés comme leur digne modèle et leur patron. Et, puisque Chrysostome est l'honneur et la gloire des Églises orientales, il correspond admirablement à Nos intentions et à celles de Nos prédécesseurs, puisque, jadis ornement de l'Église Romaine par son amour envers elle et son zèle à la défendre, il est encore aujourd'hui sa consolation, dans l'espoir que, par ses avertissements et sous l'égide de sa protection, l'union avec Nous des peuples de l'Orient sera enfin un jour renouvelée.

Il est donc manifeste, Vénérable Frère, que Nous avons grandement à cœur de voir les solennités séculaires de ce très illustre Pontife célébrées par les pompes du culte divin, et non seulement dans les églises de Rome qui emploient le rite oriental,

mais aussi dans la Basilique même de saint Pierre sur le Vatican; excités et encouragés que Nous sommes par le désir de voir les nations admirer et imiter les vertus qui brillent dans Chrysostome. Que les Orientaux séparés de Nous voient et comprennent en quelle grande et profonde estime Nous tenons également tous les rites; qu'ils en tirent comme conclusion de correspondre avec amour à Nos vœux, et de donner à leur Mère de jadis le baiser d'un retour salutaire. Nous voulons donc que, cette année, la bienheureuse mort de Jean Chrysostome soit honorée d'une manière toute spéciale par de grandes solennités, et que la glorieuse mémoire de ce très sage Pontife soit célébrée aussi par des fêtes littéraires. Pour exciter et encourager les esprits, Nous Nous engageons très volontiers à ouvrir les trésors célestes, pour enrichir généreusement des indulgences saintes tous ceux qui auront contribué de quelque manière à rendre honneur à Chrysostome.

Comme gage de la divine grâce et preuve des dispositions de Notre âme, Nous vous accordons dans le Seigneur, avec grand amour, la Bénédiction Apostolique.

Donné à Rome, près Saint Pierre, le 22 juillet de l'année 1907, de Notre Pontificat la quatrième.

**Pie X, Pape.**



Le Comité fut donc ainsi composé :

*Président d'honneur* : Son Em. le Cardinal Vincenzo Vannutelli, Évêque de Palestrina.

*Président* : Le R. P. Dom Hugo Athanase Gaïsser, O. S. B., Recteur du Collège pontifical grec à Rome.

*Secrétaires* : 1° Le R. P. Dom Placide de Meester, O. S. B., professeur au Collège grec de Rome ;

2° Le R. P. Dom Emmanuel Valet, O. S. B., professeur au collège grec de Rome.

*Trésorier* : Le R. P. Dom Notker Langenstein, O. S. B., cellérier du Collège grec de Rome.

*Membres* : 1° Son Exc. Mgr Lazare Mladénoff, Évêque titulaire de Satala, ancien vicaire apostolique des Bulgares de Macédoine, résidant à Rome ;

2° Mons. Girolamo Rolleri, prélat de Sa Sainteté, Secrétaire de la Sacrée Congrégation de la Propagande pour les affaires du Rite Oriental ;

3° Le R<sup>me</sup> Père Arsène Pellegrini, archimandrite de la laure pontificale de Grotta Ferrata, près Rome, et Supérieur général de la Congrégation basilienne d'Italie ;

4° Le R<sup>me</sup> Père Emmanuel Bailly, Supérieur général des Augustins de l'Assomption ;

5° Mons. Agostino Bartolini, protonotaire apostolique, custode général de l'Académie des Arcades, chanoine de Saint-Pierre ;

6° Mons. Rinaldo Degiovanni, protonotaire apostolique, président de l'Académie de l'Immaculée Conception à Rome ;

7° Mons. Michel Niccolò Marini, protonotaire apostolique, substitut de la Secrétairerie des Brefs, Directeur-Propriétaire du *Bessarione* ;





Protat frères, Mâcon.

Phot. Felici, Rome.

LE R. P.  
DOM H.-A. GAÏSSER  
RECTEUR  
DU COLLÈGE GREC

LE PAPAS  
NICOLAS FRANCO  
*Scriptor graecus*  
DE LA VATICANE



- Membres :* 8° Mons. Michel Rivelli, protonotaire apostolique, vicaire général de l'archevêché latin d'Athènes;
- 9° Mons. Jules Tiberghien, protonotaire apostolique, chanoine de Saint-Jean-de-Latran ;
- 10° Le R. P. Ernest Baudouy, procureur général des Augustins de l'Assomption, à Rome ;
- 11° Le R. P. Dom Laurent Janssens, O. S. B., Prieur-Recteur de l'abbaye et du collège bénédictin de Saint-Anselme-sur-l'Aventin, à Rome ;
- 12° Le R. P. Adrien Dawyda, O. S. B. M., recteur du Collège ruthène à Rome et procureur général de la Congrégation basilienne ruthène réformée ;
- 13° Le R. P. Moïse Ghafarî, O. S. B. M., archimandrite honoraire, procureur de la Congrégation basilienne melkite salvatorienne et de S. B. le Patriarche d'Antioche, Cyrille VIII Géhâ, à Rome ;
- 14° Le R. P. Sabas Baladi, O. S. B. M., archimandrite honoraire, procureur de la Congrégation basilienne melkite alépine à Rome ;
- 15° Le R. P. Joseph Biederlack, S. J., Recteur du Collège germanique-hongrois à Rome ;
- 16° Le R. P. Nicolas Franco, prêtre du rite grec, attaché à la Bibliothèque Vaticane ;
- 17° Don Nicolas Turchi, professeur de rhétorique au Collège Urbain de la Propagande ;
- 18° Le R. P. Antoine Rocchi, O. S. B. M., moine de Grotta Ferrata ;
- 19° Le R. P. Sophrone Gassisi, O. S. B. M., moine de Grotta Ferrata ;
- 20° Le marquis Patrice Mac Swiney de Mashanaglass, camérier secret de Sa Sainteté ;
- 21° Sign. Cav. Duca di Cardinale.

## II

Le but que se proposait le Comité était à la fois d'honorer le saint docteur, considéré comme modèle des pasteurs et plus particulièrement des orateurs sacrés, et en même temps de rappeler à tous la grande idée de l'Union des Églises séparées de l'Orient avec Rome. Conformément à la Lettre du Souverain Pontife, ce double but devait être atteint par des solennités religieuses avec concessions d'indulgences, et par des séances académiques ou séries de conférences sur des sujets se rapportant de près ou de loin à saint Jean Chrysostome.

Dans le plan primitif, que les circonstances forcèrent ensuite d'abandonner, il devait y avoir une messe pontificale en rite byzantin, avec concélébration d'évêques, d'archimandrites et de prêtres du rite, à Saint-Pierre, le 13 novembre, en présence de Sa Sainteté, du Sacré Collège, de l'Excellentissime Chapitre de Saint-Pierre et de pèlerins que l'on aurait spécialement amenés des divers pays où s'observe le rite de Byzance. Cette fonction solennelle aurait été préparée par un triduum, les 10, 11 et 12 novembre, avec panégyriques du saint, considéré sous divers points de vue, panégyriques qui eussent été prononcés dans les trois églises de Rome consacrées au rite byzantin : Saint Athanase, pour les Grecs ; les saints Serge et Bacchus, pour les Ruthènes ; Sancta Maria della Navicella, pour les Melkites. Le 27 janvier suivant, date de la translation des reliques du saint, devait avoir lieu une messe pontificale en rite romain, célébrée soit par Sa Sainteté Elle-même, soit par un Éminentissime cardinal, ou encore une messe privée de Sa Sainteté à l'autel de saint Jean Chrysostome dans la basilique de Saint-Pierre.

Au point de vue littéraire, outre une série de conférences

qui seraient données à l'Académie des Arcades et une séance académique solennelle, le Comité arrêta la publication d'un volume d'études se rapportant à la vie, aux écrits et aux souvenirs du grand docteur, sous le titre général de *Χρυσόστομος* : *Studi e ricerche intorno a S. Giovanni Crisostomo, pubblicati a cura del Comitato per il XV° centenario della sua morte* (*Études et recherches concernant saint Jean Chrysostome, publiées par les soins du Comité constitué en vue de fêter le quinzième centenaire de sa mort*). Dans ce but, on s'adressa à des savants qui, par leurs études antérieures, étaient naturellement désignés pour traiter ces différents sujets. Les mémoires présentés devaient être réunis en trois parties : la première concernant saint Jean Chrysostome lui-même ; la seconde, la liturgie de la messe qui lui est attribuée ; la troisième, le culte, les reliques et l'iconographie du saint. Voici d'ailleurs le sommaire de ce volume, tel qu'il fut définitivement arrêté :

## FASCICULE I

1. *La figura morale di S. Giov. Cris.* — Prof. NICOLA TURCHI.
2. *Authorship of the « Dialogus de Vita Chrysostomi ».* —  
Right Rev. Dom E. C. BUTLER, Abbot of Downside.
3. *S. Giov. Cris., anello provvidenziale tra Costantinopoli e Roma.* — P. AMBR. AMELLI, Priore di Monte Cassino.
4. *S. Giov. Cris. e la vita sociale.* — Prof. SABATINI.
5. *Der heilige Joh. Chrysostomus und Libanios.* — Dr. ANT. NAEGELE.
6. *S. Giov. Cris. nella letteratura armena.* — P. GIOV. AUCHER, Mechitarista.
7. *S. S. Jean Chrys. dans la littérature arabe.* — P. CONST. BACHA, B. S.
8. *S. Giov. Cris. nella letteratura russa.* — P. AUR. PALMIERI, O. S. A.

9. *S. Jean Chrys. dans la littérature géorgienne.* — P. MICHEL TAMARATI.
10. *Chrysostomus-Fragmente zum Buche Job und in der Briefsammlung des heil. Nilus.* — Prof. SEB. HAIDACHER, an der Universität Salzburg.
11. *Der ursprüngliche Umfang des Kommentars des heil. Job. Chrys. zu den Psalmen.* — P. CHRYS. BAUR, O. S. B.

## FASCICULE II

12. *La genèse et les développements du texte grec de la liturgie de S. Jean Chrysostome.* — P. PLACIDE DE MEESTER, O. S. B.
13. *La liturgia di S. Giov. Cris. nel rito armeno.* — P. GIOV. AUCHER, Mechitarista.
14. *Les versions arabes de la liturgie de S. Jean Chrysostome (Introduction et publication d'une nouvelle version découverte par l'auteur).* — P. CONSTANTIN BÂCHÂ, B. S.
15. *Histoire du rite byzantin en général et de la liturgie de S. Jean Chrysostome en particulier chez les Melkites.* — P. CYRILLE CHARON, prêtre du rite grec.
16. *Histoire de la rédaction slave de la liturgie de S. Jean Chrysostome.* — P. ALEX. PETROVSKI, de Saint-Petersbourg.
17. *Modificationes subintroducdae in textu slavico liturgiae S. Johannis Chrysostomi apud Ruthenos.* — P. JOSEPHO BOSJAN, studiorum Praefecto in Seminario rutheno Leopoliensi.
18. *Les versions roumaines de la liturgie de S. Jean Chrysostome.* — CH. AUNER, Directeur des études au Séminaire catholique de Bucarest.
19. *Verhältniss der Liturgie des Nestorios zur Liturgie des heil. Job. Chrysostomos.* — Prof. ANT. BAUMSTARK.
20. *Liturgia Praesancificationum syriaca S. Joan. Chrysostomi. Textus ineditus cum versione latina.* — W. H. CODRINGTON.

21. *Le chant liturgique à l'époque de S. Jean Chrysostome.* —  
P. ATHANASE H. GAÏSSER, Recteur du Collège grec à Rome.

## FASCICULE III

22. *Heortologie des heil Joh. Chrys. im Orient und Occident.* —  
Prof. KELLNER, an der Universität Bonn.
23. *Lipsanologia, ossia storia delle reliquie di S. Giov. Crisostomo.*  
— P. ANT. ROCCHI, Priore onorario di Grottaferrata.
24. *Innografia greca di S. Giov. Cris.* (edita ed inedita). —  
P. SOFRONIO GASSISI, Basiliano di Grottaferrata.
25. *Iconografia bizantina di S. Giov. Cris.* — Prof. WUESCHER-  
BECCHI.
26. *Sermon inédit de S. Jean Chrysostome sur saint Pierre*, publié  
par le P. ÉLIE BATÂREÏKH, premier secrétaire de S. B.  
Cyrille VIII Géhâ, Patriarche d'Antioche.

## III

Il était convenable qu'un centenaire aussi important, par la signification qui y était attachée, fût signalé par une concession de diverses faveurs spirituelles. En conséquence, le Saint Père daigna tout d'abord, par rescrit de la Sacrée Congrégation des Indulgences en date du 12 juin 1907 <sup>1</sup>, enrichir à perpétuité d'indulgences la récitation des trois tropaires composés par Métrophane de Smyrne <sup>2</sup> et insérés dans l'office de

1. Cf. Document 1.

2. Mélode de la seconde moitié du VIII<sup>e</sup> siècle, qui composa les huit canons qui se disent à l'office de nuit des dimanches, selon les huit modes du chant ecclésiastique byzantin, et qui sont insérés dans la Παρακλητική ou Ὁκτώηχος, livre que la tradition attribue bien à saint Jean Damascène, mais que celui-ci n'a pas composé seul : les Studites y ont travaillé. Il contient l'office du temps pour chaque jour d'une période de huit



la nuit du dimanche, au huitième ton <sup>1</sup>. Ces indulgences, accordées à tous les fidèles, étaient de trois cents jours chaque fois et une fois par jour, plus l'indulgence plénière une fois par mois, au jour choisi par chacun, pourvu qu'on ait été exact à réciter ces trois tropaires régulièrement chaque jour et que l'on satisfît aux autres conditions ordinaires : confession, communion, visite d'une église ou d'un oratoire public et prière à l'intention du Souverain Pontife. Elles étaient en outre applicables aux défunts. Voici le texte original grec et la traduction de ces trois tropaires, qui demandent à Dieu l'union pour tous les chrétiens.

Τὴν πάντων Βασιλίδα καὶ παντοργόν\*, ὑπεράρχιον φύσιν\*, ὑπέρχρονον\*, ζωαρχικὴν\*, εὐσπλαγχνον, φιλόανθρωπον, ἀγαθὴν\*, ἐναρχικὴν Τριάδα σε\* νῦν δοξολογοῦντες, ἁμαρτιῶν\* συγχώρησιν αἰτοῦμεν\*, τῷ κόσμῳ τὴν εἰρήνην\*, καὶ Ἐκκλησίαις τὴν ὁμόνοιαν.

Ἡ μία Κυριότης καὶ τριλαμπής\* ἐνικὴ Θεαρχία\* τρισήλις\*, τοὺς ὕμνητάς\* πρόσδεξαι τοὺς σοὺς ἀγαθοπρεπῶς\*, καὶ τῶν πταισμάτων λύτρωσαι\*, καὶ τῶν πειρασμῶν καὶ τῶν δυσχερῶν\*, καὶ θᾶπτόν τὴν εἰρήνην\* παράσχου φιλανθρώπως\* ταῖς Ἐκκλησίαις καὶ τὴν ἑνωσιν.

Νηδὺν Χριστέ, Σωτήρ μου, παρθενικὴν\* ἐνοικήσας\*, ἐφάνης\*

semaines, que l'on recommence lorsqu'elle est terminée, depuis la fin du cycle du temps de Pâques et de la Pentecôte (Πεντηκοστάριον) jusqu'à celui du grand carême (Τριῳδιον) avec lequel il se combine d'ailleurs. Son nom, Παρακλητική, *Paracletique* ou *Consolatoire*, paraît dû à ce qu'on s'en sert après la Pentecôte, jour où descendit sur les apôtres le *Paraclet*, l'Esprit consolateur. On l'appelle encore ὀκτώηχος ἡ μεγάλη, le grand [livre] des huit tons, par opposition au simple ὀκτώηχος, qui n'en est qu'un extrait et se borne aux offices des huit dimanches.

1. Παρακλητική, Ἦχος πλ. δ'. — Les points diacritiques, marqués par les astérisques, servent à distinguer, dans chaque *trope* ou strophe, les vers syllabiques basés, comme dans les proses latines du moyen âge, sur l'accent et non sur la quantité, comme dans les vers classiques. Ce rythme assure l'intégrité de conservation des morceaux en empêchant les altérations.

τῷ κόσμῳ σου\* θεανδρικῶς,\* ἄτρεπτος, ἀσύγχυτος ἀληθῶς\*, κα  
καθυπέσχου πάντοτε\* μετὰ τῶν σῶν δούλων εἶναι σαφῶς,\* διὰ τῆς  
σὲ τεκούσης\* πρεσβείαις, τὴν εἰρήνην\* πάσῃ τῇ ποίμνῃ σου πρυτά-  
νευσον.

En vous glorifiant maintenant, vous, la Trinité, qui réglez sur tout et qui avez tout fait, vous, Nature suprême, éternelle, vivifiante, compatissante, amie des hommes, bonne; vous, Principe unique, nous vous demandons d'accorder le pardon à nos péchés, la paix au monde et la concorde aux Églises.

Unique Domination, unique Principe divin à la triple splendeur et au triple rayon, accueillez avec bienveillance ceux qui vous chantent des hymnes; purifiez-les de leurs fautes, délivrez-les des tentations et de l'adversité; en tant qu'ami des hommes, accordez une paix profonde et l'union aux Églises.

Christ mon Sauveur, vous avez habité dans un sein virginal, vous vous êtes manifesté à ce monde qui est vôtre, Dieu et Homme tout ensemble, immuable, véritablement sans confusion<sup>1</sup>; vous avez clairement promis d'être toujours avec vos serviteurs: par les prières de Celle qui vous a enfanté, accordez la paix à tout votre troupeau.

Un autre rescrit, du 12 août 1907<sup>2</sup>, notifiât la concession faite par le Saint Père de trois cents jours d'indulgence à tous ceux qui contribueraient d'une manière quelconque à rendre plus solennelles les fêtes du centenaire, pourvu qu'ils aient soin de réciter une prière quelconque à l'intention de l'Union des Églises dissidentes, ou une fois *Notre Père, Je vous salue, Marie, et Gloire au Père...*, en l'honneur de saint Jean Chrysostome.

1. Des deux natures divine et humaine. — Les huit canons de Métrophane exposent, de la manière dont on a ici un exemple, toute la théologie du mystère de la très sainte Trinité.

2. Cf. *Document 2*.

C. CHARON. — *Saint Jean Chrysostome*.

Un troisième, du 22 janvier 1908 <sup>1</sup>, accordait sept ans et sept quarantaines pour la dévote assistance à chacun des exercices du triduum et du jour de la fête, les 9, 10, 11 et 12 février, c'est-à-dire à la messe, aux vêpres ou à tout autre exercice de piété en l'honneur du saint. Le jour de la fête, 12 février, il y avait indulgence plénière pour tous ceux qui, confessés et communiés, visiteraient l'une des trois églises byzantines de Rome : Saint-Athanase, les Saints Serge et Bacchus et Santa Maria della Navicella, en y priant aux intentions du Souverain Pontife ; de même, indulgence plénière à gagner à chaque fois que l'on visiterait, le même jour, la basilique de Saint-Pierre, pourvu que, après la confession et la communion ordinaires, on allât prier devant la tombe de saint Jean Chrysostome pour l'union des Églises.

Enfin, un quatrième rescrit, en date du même jour <sup>2</sup>, accordait la même indulgence plénière applicable aux défunts à tous ceux qui, confessés et communiés, visiteraient, le 27 janvier, l'une des trois églises byzantines de Rome et y prieraient aux intentions du Souverain Pontife.

L'É<sup>me</sup> Cardinal Vicaire fit afficher aussi, en temps opportun, suivant l'usage romain, un *invito sacro* conviant les fidèles à assister aux fêtes religieuses et à participer aux indulgences accordées par le Souverain Pontife.

#### IV

Ceux qui devaient prendre activement part aux fêtes, en dehors du Saint Père, étaient tout d'abord les évêques des Églises catholiques qui suivent le rite byzantin, dans l'Empire ottoman, en Autriche et en Hongrie. Les évêques latins de la Grèce, qui représentent seuls la hiérarchie catholique

1. Cf. Document 3.

2. Cf. Document 4.

dans ce pays où le rite uni n'est pas encore constitué, devaient aussi être spécialement invités, ainsi que les évêques d'Italie et de Sicile qui ont des Italo-Grecs ou Albanais dans leurs diocèses. En l'absence d'un patriarche grec catholique à Constantinople, la célébration de la liturgie pontificale en présence du Souverain Pontife revenait au dignitaire actuellement le plus élevé de l'Église orientale catholique, au successeur de saint Méléce et de saint Flavien, à S. B. Mgr Cyrille VIII Gêhâ, Patriarche d'Antioche et de tout l'Orient, d'Alexandrie et de Jérusalem <sup>1</sup>. Des quinze métropolitites ou évêques, résidentiels ou titulaires, qui composent la hiérarchie de ses trois patriarchats, il devait en amener trois avec lui : Mgr Ignace Homşy, métropolitite titulaire de Tarse et vicaire général pour l'éparchie patriarcale de Damas <sup>2</sup>;

1. Le patriarche d'Antioche joint à son titre celui de *tout l'Orient*, c'est-à-dire de tout le pays qui formait, sous l'ancien empire romain, le *diocèse civil d'Orient*, dont Antioche était la capitale. C'est ainsi que, dans l'histoire du concile d'Éphèse (431), on voit sans cesse intervenir la dénomination d'*Orientaux* appliquée aux évêques du patriarcat d'Antioche « auquel, en vertu du parallélisme établi entre les deux hiérarchies civile et ecclésiastique, on donnait le titre d'*archevêché* ou *patriarcat d'Orient*. C'était un territoire immense comprenant, non seulement toute la province civile de Syrie, mais encore, grâce aux conquêtes de l'Évangile, des territoires comme l'Arabie et la Perse, qui dépendirent quelque temps de la métropole d'Antioche, tout en restant étrangers à l'Empire ». (Dom H. LECLERCQ, O. S. B., dans l'*Histoire des conciles* de HÉFÉLÉ, nouvelle traduction française, t. II, partie I, Paris, 1908; cf. p. 293, note). Depuis 1773, ce patriarche d'Antioche est administrateur apostolique des deux autres patriarchats qui forment avec le sien propre ce que l'on appelle l'*Eglise melkite* : Alexandrie et Jérusalem; depuis 1836, par concession personnelle faite à Maxime III Mazloum par le pape Grégoire XVI et renouvelable à chaque nouveau titulaire, il joint à son titre d'Antioche celui des deux autres sièges dont il a l'administration. Comme Antioche est proprement son siège, et aussi en vertu de l'habitude prise en pratique, on met toujours en premier lieu, dans l'énumération de ses titres, le nom de cette ville, quoique, en réalité, d'après l'ordre canonique, Alexandrie passe avant Antioche.

2. Depuis le milieu du xvi<sup>e</sup> siècle, le patriarche d'Antioche a cessé de résider dans cette ville d'ailleurs ruinée par les tremblements de terre; Damas

Mgr Athanase Şawâyâ, métropolitaine de Beyrouth, et Mgr Grégoire Hajjâr, évêque de Saint-Jean d'Acre.

Des trois prélats qui composent l'Église bulgare, l'Archevêque administrateur, Mgr Michel Miroff, titulaire de Théodosiopole, devait prendre une part directe aux fêtes du Centenaire à Constantinople même ; restaient les deux vicaires apostoliques de la Thrace et de la Macédoine. Le premier, Mgr Michel Petkoff, évêque titulaire d'Hébron, s'excusa par lettre. L'Église bulgare serait d'ailleurs représentée par Mgr Lazare Mladénoff, évêque titulaire de Satala, ancien vicaire apostolique de Macédoine.

L'Église ruthène compte sept évêques, en y comprenant Mgr Ortynskiy, titulaire de Daulia et nommé récemment par le Saint Siège pour s'occuper de ses compatriotes émigrés aux États-Unis d'Amérique. Les deux évêques de Hongrie, Mgr Jean Valiy, d'Eperies ; Mgr Jules Firtchak, de Munkacs (avec résidence à Ungvár), et celui de Croatie, Mgr Jules Drogobetzkiy, de Kreutz (Korôs), ne purent venir, mais les Ruthènes de Hongrie furent représentés par Mons. Czesarik, prélat de Sa Sainteté.

Le Métropolitain de Galitz, archevêque de Lvov (Léopol, Lemberg), Mgr André, comte Cheptytskiy, représenta sa province ; ses deux suffragants, Mgr Grégoire Khomychyn de Stanislaov et Mgr Constantin Tchekhovitch de Pérémychl (Przemysl), se firent excuser, retenus qu'ils étaient par la saison et leurs obligations épiscopales.

Le Métropolitain de l'Église roumaine de Transylvanie, Mgr Victor Mihalyi de 'Apsia, Archevêque et Métropolitain de

étant devenue, lors de la conquête ottomane de la Syrie, la résidence du pacha envoyé de Constantinople, le patriarche y fixa aussi la sienne en se réservant l'administration de cette métropole, qui a encore aujourd'hui chez les catholiques trois évêchés suffragants résidentiels : Baalbeck, Yabroûd et Zahlé, et un purement titulaire, Palmyre.

Blaş (Balazsfalvá, Alba Julia, avec résidence à Fogaraş ou Gyulia Fehérvar) lui-même ancien élève du Collège grec, était empêché par son âge de se déplacer durant la saison d'hiver. Mgr Démètre Radu, évêque d'Oradea Mare (Grand Varadin, Nagy-Varad, Grosswardein), lui aussi ancien élève du Collège, obligé de se trouver à Vienne, au moment des fêtes, pour une affaire très importante intéressant l'Église roumaine, s'excusa par lettre, et fit au Comité un don généreux de deux cents couronnes pour aider aux frais des solennités. Mgr Jean Chabo (Szabo), encore élève de Saint-Athanase, évêque de Gherla (Szamos-Ujvar, Armenienstadt), fut aussi empêché ; restait Mgr Basile Hossu, évêque de Lugoş, qui, comme ses vénérables collègues, avait fait ses études au Collège grec. Il vint à Rome, et l'on espérait que l'un des trois pontificaux du triduum pourrait être fait par lui en langue roumaine, avec le concours des élèves roumains du Collège Urbain de la Propagande, lorsqu'un télégramme le rappela subitement à Vienne.

La Russie catholique devait être représentée par le protoprêtre Serge Constantinovitch Vériguine, qui, avant son adhésion à l'Union, était chargé de la chapelle russe de Pau, en France.

Mgr Horace Mazella, archevêque de Rossano, empêché d'assister personnellement aux fêtes, envoya son adhésion par télégramme. Mgr Pierre La Fontaine, évêque de Cassano all'Ionio, province métropolitaine de Reggio-Calabria, adressa aux colonies albanaises<sup>1</sup> de son diocèse une lettre pastorale pour les engager à célébrer le quinzième anniversaire de la mort du saint, en même temps qu'il se faisait représenter lui-même par Dom Placide de Meester, O. S. B., professeur au Collège grec Saint-Athanase à Rome. Mgr Vincenzo Ricotta,

1. On appelle souvent les Albanais d'Italie et de Sicile les *Italo-Grecs*, quoiqu'ils soient de race et de langue purement albanaise et non grecque. Ils n'emploient le grec que pour les offices liturgiques.



évêque de San Marco et Bisignano, se fit représenter par son vicaire général pour les paroisses grecques de son diocèse ; Mons. Pietro Camodeca de' Coronei, qui était en outre le mandataire de Mgr Carmelo Pujia, archevêque de Santa Severina, alors administrateur apostolique d'Anglona et Tursi, où se trouvent aussi des colonies albanaises, et de Mgr Jean Barcia, évêque titulaire de Croia et prélat ordonnant pour les Italo-Grecs de Calabre. L'évêque ordonnant pour la Sicile, Mgr Paul Schirò, titulaire de Benda, en résidence à Palerme, se fit représenter par le R. P. Dom Gaïsser, Recteur du Collège grec.

Plusieurs colonies italo-grecques envoyèrent expressément leur adhésion : Castroreggio, Farneto et Cività dans le diocèse de Cosenza ; S. Paolo et San Costantino dans la Basilicate ; Saint Basile de Frasineto-Percile au diocèse de Cassano all'Ionio.

A Naples, la direction de la *Rivista di Sacra Eloquenza* envoya son adhésion à Son Em. le Cardinal Vincenzo Vannutelli et fit des publications spéciales <sup>1</sup>.

De Grèce, Mgr Antoine Delenda, archevêque latin d'Athènes, ne put s'absenter de son diocèse, mais envoya une lettre pour s'associer aux fêtes, ainsi que Mgr Théodore Polito, archevêque latin de Corfou, et Mgr Jean Privileggio, évêque latin de Tinos et Mycone. De Constantinople enfin, Mgr Tacci, archevêque de Nicée, délégué apostolique et vicaire patriarcal, envoya une belle lettre de félicitations ; il donna d'ailleurs aux fêtes célébrées dans la vieille Byzance un éclat aussi grand que possible.

Sans compter ces nombreuses adhésions, la liturgie ponti-

1. *Prediche e Predicatori secondo S. Giovanni Grisostomo, con prefazione di G. M. Zampini*. Napoli, 1907, 8°, pp. 76. — *XV Centenario di S. Giov. Grisostomo. Omaggio della Rivista di Sacra Eloquenza*. Napoli, 1908, 8°, pp. 80.



ficale célébrée le 12 février en présence du Souverain Pontife devait réunir, en plus du patriarche Mgr Cyrille VIII Géhâ, six métropolitains ou évêques, neuf archimandrites, dix prêtres, sept diacres et quatorze ministres inférieurs, représentant toutes les branches de l'Église byzantine unie au siège de Rome.

## V

La basilique de Saint-Pierre, où repose le corps de saint Jean Chrysostome, était tout indiquée pour la célébration de la messe solennelle du centenaire. Dans le but de donner à cette fête plus d'ampleur, le Comité présenta à Sa Sainteté une supplique, afin d'obtenir pour cette circonstance la concession de l'autel majeur, dit autel de la Confession <sup>1</sup>, et qui est réservé exclusivement au Souverain Pontife. Le Pape, désireux de son côté de donner à une cérémonie qui lui permettrait de montrer toute son affection envers ses fils de l'Orient tout l'éclat possible, fit prendre l'avis des Cardinaux doyens d'ordres <sup>2</sup>, des Préfets des Congrégations de la Cérémoniale, des Rites, de la Propagande pour les affaires du rite oriental et de l'archiprêtre de la basilique. Les avis ayant été favorables à cette concession, le Saint Père décida qu'il assisterait, avec tous les membres du Sacré Collège présents

1. On désigne ainsi, à Rome, l'autel majeur de chaque église, là où se trouvent les corps des plus illustres saints ou martyrs, *confesseurs* de la foi, qui y sont vénérés.

2. Le Sacré Collège des cardinaux est divisé en trois ordres ou classes : évêques (ce sont les évêques des six sièges suburbicaires d'Ostie, Porto, Albano, Palestrina, Frascati et Sabine), prêtres (en réalité tous ont reçu la consécration épiscopale) et diacres (ces derniers peuvent être simples prêtres — actuellement il y en a quatre dans ce cas, — diacres — ainsi le cardinal Mertel, sous Pie IX et Léon XIII — et même sous-diacres ou minorés, ce qui est plus rare).

alors à Rome, à la liturgie pontificale que le patriarche d'Antioche, les évêques et les prêtres qui l'accompagneraient, célébreraient ensemble le 13 novembre. Cette célébration aurait lieu sur l'autel papal de la Confession, par disposition exceptionnelle et dérogation à l'usage constamment reçu jusque-là, en l'honneur du grand docteur de l'Église orientale. En effet, pareille faveur n'avait jamais été accordée. Les cérémoniaires pontificaux seraient chargés de préparer le cérémonial spécial à la circonstance. Cette bienveillante concession du Saint Père fut notifiée au président du Comité par le secrétaire de la Sacrée Congrégation des Rites, dans une lettre en date du 13 août 1907 <sup>1</sup>.

Restait à déterminer la manière dont le Souverain Pontife assisterait à la fonction liturgique. Y serait-il simplement présent, ou y prendrait-il une part active ? La solution de ce point fut trouvée en partant à la fois de ce qui se fait pratiquement dans le rite byzantin et d'une conception très large et rigoureusement juste des prérogatives du Pontife romain.

L'évêque byzantin, quel que soit son rang dans la hiérarchie, peut prendre part au saint sacrifice de trois manières. Ou bien il le célèbre solennellement lui-même, ou il le célèbre sans solennité, ou enfin il y assiste simplement du haut du petit trône placé en dehors du sanctuaire <sup>2</sup>. Dans ce dernier cas, il porte ses habits ordinaires, en ayant simple-

1. Cf. *Document 5*.

2. En outre du trône épiscopal placé au fond de l'abside, derrière l'autel, et du haut duquel l'évêque haranguait anciennement son peuple (à une époque où par conséquent les églises byzantines n'avaient pas encore d'iconostase), il y a, soit dans le chœur, à droite en regardant l'autel, soit même adossé à l'iconostase et face au peuple, comme cela a lieu parfois chez les Melkites, un second trône épiscopal, que les Grecs appellent *παρορθόνιον*, et où se place l'évêque lorsqu'il assiste à la messe sans la célébrer, ou durant la récitation des heures de l'office.

ment le bâton pastoral, insigne essentiel de juridiction, et l'ample manteau liturgique appelé *mandyas* <sup>1</sup>.

Le Pontife romain est l'évêque de toute l'Église s'étendant aux extrémités de la terre, *catholicae Ecclesiae Episcopus*, comme il se dénomme lui-même dans certaines bulles solennelles et à caractère général. Comme évêque de Rome, métropolitain de la province romaine, primat d'Italie et patriarche de l'Occident, il appartient au rite de l'Église romaine, au rite ordinairement appelé latin. Mais à cette dignité patriarcale vient s'en surajouter une autre qui la surpasse de beaucoup et qui lui donne pleine et entière juridiction sur les patriarches des autres grands sièges fondés par les apôtres : celle de Pontife suprême de toute l'Église du Christ, et de Vicaire de ce même Christ notre Seigneur sur la terre. Chef des rites de l'Occident aussi bien que des rites de l'Orient <sup>2</sup>, ayant sur chacun d'eux le plein pouvoir législatif,

1. On trouvera plus loin l'explication de ce terme liturgique.

2. L'uniformité liturgique n'existe pas en Orient, puisqu'on y observe les rites byzantin (Grecs, Russes, Ruthènes, Bulgares, Roumains, Melkites, Géorgiens), arménien, antiochien (Syriens catholiques et jacobites, Syromaronites) (ceux-ci avec beaucoup d'altérations), chaldéen (Nestoriens et Chaldéens catholiques), alexandrin (Coptes, et, avec des modifications, Abyssins), ce qui fait cinq rites orientaux, sans compter les subdivisions qui se trouvent, par exemple, dans le rite antiochien, que suivaient jadis les Melkites, et qui, abandonné par eux lorsqu'ils prirent le rite de Byzance vers le x<sup>e</sup> siècle, n'est plus conservé d'une manière relativement pure que par les Syriens catholiques ou jacobites. — Cette uniformité n'existe pas davantage en Occident. On y distingue encore aujourd'hui le rite romain, qui a eu en Occident la même fortune que celui de Byzance en Orient ; ambrosien (province ecclésiastique de Milan), mozarabe (anciennement toute l'Espagne, aujourd'hui quelques chapelles de Tolède), gallican ou lyonnais (quelques vestiges dans la messe, telle qu'elle se célèbre à Lyon et dans le diocèse ; beaucoup plus de choses conservées dans le cérémonial et dans le rituel de Lyon), sans compter les usages particuliers des Dominicains, des Chartreux, des Carmes chaussés, des Bénédictins, et les rituels spéciaux aux ordres monastiques et religieux pour certaines cérémonies qui regardent leur vie intime. La France avait jadis des rites particuliers,

il peut exercer les fonctions sacrées en chacun de ces rites, lorsque les circonstances le lui font juger à propos. Si ordinairement il se sert du rite romain, qui est celui de l'Église dont il est l'évêque propre, cela ne signifie nullement qu'il ne puisse employer celui des autres Églises. Dans les premiers siècles, lorsque des Orientaux étaient appelés à monter sur

comme d'autres pays de l'Europe, notamment l'Angleterre : mais la variété avait fini par devenir telle que saint Pie V, par la bulle *Quod a Nobis*, imposa en 1568 le missel et le bréviaire romains aux Églises dont la liturgie n'avait pas au moins deux cents ans d'existence. En France, la variété des rites continua et ne cessa d'augmenter, tellement que chaque diocèse finit par avoir sa liturgie, que les évêques modifiaient à leur gré, souvent, au moment des querelles jansénistes et gallicanes, dans un sens peu catholique. C'est ce que Dom Guéranger, abbé de Solesmes, a exposé tout au long dans ses *Institutions liturgiques*. Pour remédier à cette anarchie déplorable, Pie IX fit adopter peu à peu le rite romain par tous les diocèses de France. Il est à remarquer que ce pape, que l'on représente parfois à tort comme ayant eu peu de largeur d'esprit, en montra au contraire beaucoup, en particulier lorsqu'il s'agit de la liturgie lyonnaise, respectable et digne de conservation par sa haute antiquité, mais qui avait été tellement altérée par les innovations arbitraires de plusieurs archevêques de Lyon, qu'il valait mieux, pour un temps et dans la mesure indiquée plus haut, adopter le rite romain pur, en attendant qu'on ait fait assez de recherches pour publier une édition correcte et exempte d'altérations des livres du rite de Lyon. Voici comment s'exprime en effet Pie IX dans le bref *Non mediocri animi* du 17 mars 1864, adressé au cardinal de Bonald, archevêque de Lyon : « Noscebamus... antiquam Lugdunensis Ecclesiae liturgiam pluribus mendis misere fuisse corruptam ab uno ex tuis praedecessoribus, qui id agere minime dubitavit, non solum contra... Pii V constitutionem incipientem *Quod a Nobis*... verum etiam contra sententiam... collegii... canonicorum, qui... solemniter reclamare ac protestari haud omiserunt. Nos itaque... excitavimus ut... Romani Missalis et Breviarii usum... induceres. Atque... tibi significavimus, a Nobis permitti ut vetus Lugdunensis Ecclesiae liturgia, ab omni tamen labe purgata, posset etiam in posterum conservari... Statutum fuit, ut in Lugdunensem diocesim Romanum Missale et Breviarium sensim induceretur, utque vetusta Lugdunensis Ecclesiae liturgia, omnibus mendis penitus eliminatis, posset futuris quoque temporibus servari... Concedimus autem et indulgemus, ut antiqua Lugdunensis Ecclesiae liturgia ab omnibus memoratis novitatibus emendata, ad modum et formam quae... fuit sancita, futuris quoque temporibus licite ac libere possit servari ».

la chaire de saint Pierre, ils abandonnaient leur usage propre pour suivre l'usage romain. Lorsque les Papes eux-mêmes ou les légats pontificaux, comme cela s'est vu pour le pape Vigile et saint Grégoire le Grand, allaient à Constantinople au temps des premiers conciles œcuméniques, ils participaient aux cérémonies de la Grande Église, Sainte Sophie, d'après le rite de Byzance, et, lorsqu'il est rapporté du pape Vigile qu'il célébra les saints mystères à Constantinople, en présence de Justinien et de sa cour, dans l'église même de l'archevêque de la Nouvelle Rome, il est permis de croire qu'il officia tout comme celui-ci faisait en temps ordinaire. Mais il n'y avait pas de raison pour ne pas renouveler ce qui se faisait jadis, au temps où les rites ecclésiastiques avaient assez de souplesse pour pouvoir s'accommoder les uns aux autres dans des circonstances données. En conséquence, le Pape, assistant du haut de son trône à la célébration de la liturgie du rite byzantin, y assisterait absolument comme le fait l'évêque byzantin dans les mêmes conditions ; et tout ce lui était réservé à celui-ci serait réservé au Souverain Pontife.

« Il est vrai que le cérémonial actuellement en usage dans les chapelles papales n'a jamais prévu le cas de la liturgie sacrée se déroulant dans un rite différent de celui de l'Église romaine, bien qu'il comporte l'intervention dans les fonctions papales d'évêques et de patriarches de rites divers. Or, le centenaire de saint Chrysostome devait voir ce fait inusité, que, dans la chapelle papale, se conformant à son cérémonial accoutumé, on chanterait la messe en grec tout comme elle se

On voit par ces détails, combien les expressions *rite grec*, *rite latin*, sont inexactes, bien que l'usage leur ait donné une sorte de consécration contre laquelle il est temps de réagir. Le latin est la langue liturgique des quatre rites romain, ambrosien, mozarabe et gallican. Le grec n'est employé que par une petite fraction des chrétiens qui suivent le rite de Byzance. Aussi les expressions *rite byzantin*, *rite romain* sont-elles, scientifiquement parlant, les seules correctes.

chante en latin, avec l'assistance du Souverain Pontife, du Sacré Collège et de tous les personnages qui ont l'habitude d'y prendre part.

« De même le Pape, chef hiérarchique suprême de tous les rites, prendra une part active aux évolutions de la liturgie grecque, comme doit précisément le faire celui qui est le chef suprême et le président de la réunion liturgique des Grecs tout comme des Latins. C'est dans ce but que l'on a déjà préparé, *par ordre de Sa Sainteté*, le cérémonial <sup>1</sup> des actes et des formules réservés au chef et président de la réunion liturgique, par conséquent au Pape. Ce sont les plus solennels : la bénédiction de l'encens, celle des ministres sacrés, le salut de paix à l'assemblée entière, les formules solennelles qui commencent et terminent le canon et celle de la bénédiction finale. Les demandes ou invitations étant formulées en grec par des ministres grecs et les formules faisant à leur tour partie intégrante d'une fonction liturgique qui s'accomplit en grec, il est tout naturel que les susdites formules soient dites en grec par le Pape, qui est le chef du rite latin comme du rite grec.

« Les raisons qui font concevoir comme une chose toute naturelle que le Pape, assistant à une fonction du rite grec, emploie en certains cas la langue de cette liturgie, n'ont pas la même portée pour les autres personnages de la chapelle papale. Il est au contraire logique que leur assistance se règle d'après la manière accoutumée, tout en se mettant d'accord avec les évolutions de la liturgie grecque, et que le Souverain Pontife,

1. Ce cérémonial comprend deux parties. La première est formée par une petite brochure de 20 pages in-18, à l'usage des membres de la chapelle papale (Cf. *Document 6*) ; l'autre, composée de 8 pages in-4°, imprimées avec luxe en rouge et noir par la Typographie Vaticane, et tirée à quelques exemplaires seulement, donne, en grec avec les rubriques en latin et le chant en notation grégorienne, tout ce qui est propre au Souverain Pontife (Cf. *Document 7*).



en dehors des circonstances spéciales qui viennent d'être indiquées, suive le cérémonial accoutumé de l'Église romaine, tout comme le Sacré Collège qui forme cercle autour de lui.....

« Lors donc que les Grecs, rangés autour de leur patriarche, le long des côtés de l'autel majeur isolé [au milieu du sanctuaire], réciteront en grec le Symbole de la foi de Nicée, le Pape de Rome, entouré du chœur des Éminentissimes Cardinaux, et avec eux toute la chapelle, réciteront au même moment le même symbole de la même foi, dans la langue de notre liturgie. Ce sera alors le moment de faire de ferventes prières et de former des vœux pour que croulent les barrières des préjugés qui séparent de l'Église catholique romaine tant d'autres frères orientaux, et que l'on voie revenir sous Pie X, avec une issue plus durable toutefois, les jours glorieux de Grégoire X et d'Eugène IV. Ce sera le plus beau résultat que l'on puisse souhaiter aux fêtes du centenaire de saint Jean Chrysostome <sup>1</sup>. »

Cette solennité, dont le caractère est si bien mis en lumière dans les lignes que nous venons de citer, était primitivement fixée au 13 novembre. Les manifestations antireligieuses qui eurent lieu à Rome en août 1907, et que le gouvernement italien ne sut ni prévenir ni réprimer, déterminèrent Pie X à suspendre tous les pèlerinages projetés pour son jubilé sacerdotal. La cérémonie devait avoir lieu à Saint-Pierre, sur l'autel même de la Confession, concédé aux prélats et aux prêtres concélébrants pour cette fois seulement, à titre exceptionnel : tout fut remis en question. Lorsqu'un calme plus grand eut permis de reprendre le premier projet, et d'en mettre à exécution ce qui pouvait encore se faire, on décida que la liturgie byzan-

1. MONS. CARLO RESPIGHI, cérémoniaire pontifical : *A proposito del Pontificale greco con l'assistenza del Sommo Pontefice*, dans la *Rassegna Gregoriana*, t. VII (1908), col. 60-62.



tine serait célébrée le 27 janvier 1908, avec le cérémonial projeté, au Vatican, dans la grande *aula* des Béatifications. Diverses circonstances obligèrent de retarder encore et de fixer définitivement la date au 12 février suivant.

## VI

Il n'est pas sans quelque intérêt de rechercher les précédents qui, dans la suite des temps, ont pu permettre aux deux rites romain et byzantin de se rencontrer et de fraterniser. Mais, à vrai dire, depuis les premiers siècles où rien n'était venu interrompre la communion entre l'Orient et l'Occident, jamais les deux rites ne s'étaient compénétrés comme en cette circonstance.

1. — Dès le second siècle, nous remarquons un fait touchant arrivé à Rome même. Le vénérable évêque de Smyrne, Polycarpe, disciple de l'apôtre saint Jean, étant venu rendre visite au pape Anicet, celui-ci lui céda, par honneur pour l'apôtre dont il avait reçu les enseignements, la présidence de la célébration de la liturgie <sup>1</sup>. Durant son long séjour à Constantinople, de 548 à 553, le pape Vigile eut certainement plusieurs occasions de célébrer solennellement la liturgie en présence de Justinien et de sa cour : peu importe que, ce faisant, il ait gardé les usages de Rome ou adopté pour la circonstance ceux de Constantinople : il y eut compénétration de coutumes rituelles. Il est vrai qu'à cette époque, si la législation en cette matière n'existait pour ainsi dire pas, les différences étaient beaucoup moins tranchées qu'aujourd'hui entre les usages des diverses Églises.

1. EUSÈBE, *H. E.*, V, 24 ; Mons. DUCHESNE, *Histoire ancienne de l'Église*, t. I, p. 239.

2. — Le rite byzantin a conservé, pour les vêpres du jour de Pâques <sup>1</sup>, une cérémonie qui consiste à faire lire l'Évangile marqué pour ce jour en différentes langues, liturgiques ou non. C'est peut-être un reste de l'ancien usage d'après lequel, à Constantinople, aux messes solennelles, on lisait l'épître et l'évangile en grec, puis en latin, pour la commodité des Latins qui se trouvaient là et qui ne comprenaient pas le grec <sup>2</sup>; ce qui s'observait d'ailleurs et s'observe encore, pour d'autres idiomes, dans tout l'Orient <sup>3</sup>. D'après Goar <sup>4</sup>, ce rite du jour de Pâques s'observait anciennement ainsi. Tous les

1. En Syrie, cette cérémonie se fait, non pas le jour de Pâques au soir, comme cela est marqué dans les livres liturgiques, mais le lundi à l'issue de la messe.

2. Fait rapporté par MORONI, *Dizionario*, t. XXII, p. 229, qui n'indique malheureusement aucune référence plus précise.

3. La fonction d'interprète pour la langue syriaque, chargé de répéter au peuple les leçons scripturaires faites en grec, à Jérusalem et dans d'autres villes de Syrie et de Palestine, était très répandue durant les premiers siècles : saint Procope, le célèbre martyr, l'exerçait dans la petite ville de Scythopolis (Beisân) qu'il habitait. Aujourd'hui encore, dans nombre d'églises latines de Syrie et de Palestine, le prêtre répète en arabe l'épître et l'évangile qu'il vient de lire en latin, ou tout au moins l'évangile, à l'audition duquel le peuple attache une si grande importance, que parfois il y fait consister, par ignorance, tout l'essentiel de la messe. Dans les firmans délivrés par les sultans aux patriarches et aux évêques chrétiens, l'expression « lire l'Évangile » est synonyme de « célébrer la messe ». J'ai vu, dans une église russe, le prêtre répéter en grec, pour les Grecs présents, l'évangile que le diacre venait de chanter en slave. Cet usage s'étend parfois à d'autres parties de la messe : à Jérusalem, les petites *synapti* du début de la liturgie sont dites parfois, la première en grec, la deuxième en slave, la troisième en arabe ; de même pour la pièce *Κύριε, Κύριε...* que dit le patriarche en bénissant avec le trikirion et le dikirion avant l'épître : elle est chantée trois fois : en grec, en slave et en arabe. En Bukovine, il n'est pas rare de voir Roumains et Slaves répondre alternativement, dans leur langue respective, à la messe célébrée dans l'un ou l'autre idiome. Chez les Melkites de la Syrie, le mélange du grec et de l'arabe, en certaines occasions, est une pratique tout à fait courante.

4. *Euchologe*, cité par MORONI, *Dizionario*, t. XXII, p. 229. — La même chose est rapportée par RODOTÀ, *Dizionario*, t. III, p. 243.

évêques présents à Constantinople, quel que fût leur rite, se réunissaient à Sainte-Sophie et se rangeaient en ligne droite. Le patriarche disait en grec le premier verset de l'Évangile, chacun continuait en disant un verset dans sa langue, jusqu'à ce qu'on fût arrivé à la fin : tous, pour la circonstance, revêtaient les ornements byzantins. Encore aujourd'hui, où il n'y a plus que les membres du Saint Synode et le clergé du Phanar à prendre part à la cérémonie, c'est encore ainsi que les choses se passent <sup>1</sup>.

A Constantinople, d'ailleurs, on avait l'habitude de chanter l'épître et l'évangile en grec et latin, les jours de grande fête, pour que tout le monde, Byzantins et Orientaux, pût comprendre les péripécies scripturaires. Cet usage est attesté par le pape saint Nicolas I<sup>er</sup> <sup>2</sup> ; il persévéra même après Photius, car saint Léon IX le rappela au patriarche consommateur du schisme, Michel Cérulaire, comme étant encore en vigueur de son temps <sup>3</sup>.

3. — S. Césaire, qui occupa de 502 à 542 le siège métropolitain d'Arles, dans les Gaules, ordonna que les hymnes, antiennes, psaumes et proses fussent chantés en latin et en grec, pour l'édification des nombreux Grecs qui faisaient alors le commerce dans cette ville <sup>4</sup>.

Au monastère royal de Saint-Denis, près Paris, on garda, à partir du ix<sup>e</sup> ou du x<sup>e</sup> siècle, jusqu'à la Révolution, l'usage de célébrer une fois par an la messe en grec : il est vrai que ce

1. Cf. la dernière édition des offices de la Semaine Sainte publiée à la typographie patriarcale du Phanar : *Ἡ ἀγία καὶ μεγάλη ἐβδομάς*, Constantinople, 1906, in-8, p. 324, note.

2. Lettre 8, à Michel, empereur de Constantinople, dans LABBE, *Conciles*, t. VIII, p. 298.

3. *Ibid.*, t. IX, p. 963.

4. Vie de saint Césaire par saint Cyprien, évêque de Toulon, citée par RODOTÀ, t. III, p. 238.

n'était qu'une simple traduction de la messe parisienne et non pas la liturgie byzantine. De plus, aux jours de Noël, Pâques, Pentecôte, Toussaint, et à la Saint Mathieu, on y lisait le *Gloria*, le *Credo*, l'épître et l'évangile en grec <sup>1</sup>. Au Mont Cassin, on faisait de même le jour de la fête de saint Benoît, depuis le temps de l'abbé Pétronax, qui vivait à la fin du VIII<sup>e</sup> siècle. Il est vrai que Mabillon <sup>2</sup> se demande si ce n'étaient pas des moines grecs que l'on appelait spécialement ce jour-là, en signe de fraternité <sup>3</sup>. Au IX<sup>e</sup> siècle, des usages analogues existaient encore dans ce célèbre monastère : ils étaient dus vraisemblablement à la présence dans les environs d'un grand nombre de Grecs qui y eurent même une paroisse jusqu'en 1364, où l'existence de celle-ci est encore signalée <sup>4</sup>.

Au moment où les Byzantins possédaient l'exarchat de Ravenne, l'archevêque Félix <sup>5</sup>, qui occupa le siège de 708 à 716, fit traduire en grec les antiphones latines de certaines solennités <sup>6</sup>, cet usage subsista tant que dura l'exarchat.

Un ancien rituel de Tours, cité par Martène <sup>7</sup>, rapporte qu'à Rome on chantait anciennement en grec le Δόξα ἐν ὑψίστοις Θεῷ (*Gloria in excelsis*) à la première messe du jour de Noël, et en latin à la seconde.

1. MARTÈNE, *De antiquis Ecclesiae ritibus*, l. I, ch. 3, art. 21, n° 50. Cf. aussi VINCENT, *Note sur la messe grecque à l'abbaye de Saint-Denis*, dans la *Revue archéologique*, 1864, p. 268 sqq.

2. *Annales ordinis S. Benedicti*, t. II, l. 20, n° 32.

3. GATTULA (*Historia abbatum casinensium*, t. I, p. 10) est plus affirmatif et dit que cette fonction était faite par des moines latins sachant le grec.

4. GATTULA, *id.*, p. 563. — RODOTÀ, t. III, p. 239.

5. Qui fut loin d'être un saint (comme le dit RODOTÀ, *l. c.*, p. 329), car il renouvela bel et bien le schisme opéré en 666 par l'empereur Constantin II. Cf. PARGOIRE, *l'Eglise byzantine de 527 à 847*, p. 197.

6. MURATORI, *Rerum italicarum scriptores*, t. II, partie I.

7. *De ant. Eccl. rit.*, l. I, c. 3, art. 2 (102 et 277). Cf. aussi A. GASTOUÉ, *La grande doxologie*, dans la *Revue de l'Orient chrétien*, t. IV (1898), p. 280-290.

C. CHARON. — *Saint Jean Chrysostome.*

Un évangélaire de l'époque carolingienne, conservé aujourd'hui à la bibliothèque d'Erlangen, renferme, écrit en lettres latines indiquant la prononciation figurée, un verset alléluatique, très heureusement restitué par le P. Gaïsser <sup>1</sup>, et qui se chantait le jour de Noël dans l'abbaye de Saint-Gombert à Ansbach :

Ἡμέρα ἡγιασμένη ἐπεφάνη ἡμῖν,  
Δεῦτε, τὰ ἔθνη, καὶ προσκυνεῖτε τὸν Κύριον,  
Ὅτι σήμερον κατέβη φῶς μέγα ἐπὶ τὴν γῆν.

*Un jour sanctifié a lui pour nous ; venez, peuples, adorer le Seigneur, car aujourd'hui une grande lumière est descendue sur la terre.*

4. — Les anciens *Ordines* romains, ou antiques cérémoniaux de l'Eglise de Rome, indiquent, pour les jours de la semaine de Pâques et même d'autres jours, des versets alléluatiques qui devaient être chantés en grec et en latin <sup>2</sup>. Il ne faut pas oublier d'ailleurs que, aux VII<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> siècles, il y avait des quartiers entiers de Rome, comme par exemple autour de l'église Saint-Clément ou de Sainte-Marie *in Cosmedin*, qui étaient habités par des Grecs. On a pu recueillir plusieurs morceaux dont l'original grec est encore employé par la liturgie byzantine de nos jours et qui ont fait partie de l'ancienne liturgie romaine : quelques-uns se sont conservés dans la liturgie ambrosienne <sup>3</sup> ; d'autres sont encore en usage

1. *Brani greci nella liturgia latina*, dans la *Rossegna gregoriana*, t. I (1902), p. 109-111.

2. GAÏSSER, *Brani greci...* l. c. p. 126 ; *Codex Vaticanus lat.* 5319. Voir dans RODOTÀ, t. III, p. 245, la description du curieux usage d'après lequel on faisait boire au pape, le jour de Pâques, où il célébrait trois fois de suite les vêpres dans trois églises différentes, du *vin grec*, pour le remettre de sa fatigue.

3. GAÏSSER, p. 129-130.

aujourd'hui dans la liturgie romaine: l'*Ave Maria*, le *Sub tuum præsidium*, l'antienne à *Benedictus* du jour de la Circoncision: *Mirabile mysterium*; l'antienne *Adorna thalamum* de la procession du 2 février, l'antienne de *Magnificat* des secondes vêpres de la Nativité de la T. S. V., l'antienne de l'adoration de la Croix le Vendredi Saint: *Crucem tuam adoramus*, la petite hymne *Te decet laus* qui vient, dans l'office bénédictin, après l'Évangile de l'aurore (lequel est lui-même un usage byzantin <sup>1</sup>), le graduel *Dirigatur, Domine*, du samedi des Quatre Temps de carême et du XIX<sup>e</sup> dimanche après la Pentecôte, la communion *Gustate et videte* du VIII<sup>e</sup> dimanche après la Pentecôte <sup>2</sup>. On pourrait ajouter l'usage des Carmes

1. Cf. Dom PLACIDE DE MEESTER, O. S. B. : *L'office décrit dans la règle bénédictine et l'office grec*, dans les *Echos d'Orient*, t. X (1907), p. 336-344 ; cf. p. 342, col. 2.

2. Je crois faire œuvre agréable à mes lecteurs d'Occident, qui n'ont pas toujours les livres byzantins sous la main, en réunissant ici tous ces morceaux en latin et en grec. On verra que la forme byzantine originale n'a pas toujours été complètement rendue dans la traduction.

1. Ave Maria, gratia plena, Dominus tecum ; benedicta tu in mulieribus, et benedictus fructus ventris tui, Jesus.

2. Sub tuum præsidium confugimus, sancta Dei Genitrix : nostras deprecationes ne despicias in necessitatibus ; sed a periculis cunctis libera nos, semper Virgo, gloriosa et benedicta.

3. Mirabile mysterium declaratur hodie : innovantur naturae ; Deus homo factus est : id quod fuit, permansit, et quod non erat, assumpsit : non commixtionem passus, nec divisionem.

(*Brev. Rom. In Circumc. Domini, ad Bened.*)

1. Θεοτόκε παρθένε\*, χαῖρε, κεχαριτωμένη Μαρία\*, ὁ Κύριος μετὰ σοῦ\* εὐλογημένη σύ ἐν γυναιξί, \*καὶ εὐλογημένος ὁ καρπὸς τῆς κοιλίας σου, \*ὅτι Σωτῆρα ἔτεκες τῶν ψυχῶν ἡμῶν.

(*Horologe*, éd. de Rome, p. 104).

2. Ὑπὸ τὴν σὴν εὐσπλαγχνίαν \*καταφεύγομεν, Θεοτόκε\* τὰς ἡμῶν ἰκεσίας \*μὴ παρίδῃς ἐν περιστάσει\*, ἀλλ' ἐκ κινδύνων λύτρωσαι ἡμᾶς\*, μόνῃ ἀγνῇ\*, μόνῃ εὐλογημένη.

(*Id.*, p. 104.)

3. Παράδοξον μυστήριον \*οἰκονομεῖται σήμερον\*· \*καινοτομοῦνται φύσεις\*, καὶ Θεὸς ἄνθρωπος γίνεται\*· ὅπερ ἦν μεμένηκε\*, καὶ ὃ οὐκ ἦν προσέλαβεν\*· οὐ φυρμὸν ὑπομείνας οὐδὲ διαίρεσιν.

(26 décembre, Ἀπόστιχον. *Mé- nées*, éd. de Rome, t. II, p. 677.)



déchaussés d'Espagne qui récitent le psaume *Deus misereatur nostri* à la fin de toutes les processions ou cérémonies sem-

4. Adornathalamum tuum, Sion, et suscipe Regem Christum : amplectere Mariam, quae est coelestis porta : ipsa enim portat Regem gloriae novi luminis : subsistit Virgo, adducens manibus Filium ante luciferum genitum : quem accipiens Simeon in ulnas suas, praedicavit populis Dominum cum esse vitae et mortis, et Salvatorem mundi.

(Miss. Rom. die ij febr. ad Process.)

5. Nativitas tua, Dei Genitrix Virgo, gaudium annuntiavit universo mundo : ex te enim ortus est sol justitiae, Christus Deus noster, qui, solvens maledictionem, dedit benedictionem, et confundens mortem, donavit nobis vitam sempiternam.

(Brev. Rom. In nat. P. M. V, In ij vesp. ad Magn.)

6. Crucem tuam adoramus, Domine, et sanctam resurrectionem tuam laudamus et glorificamus : ecce enim propter lignum venit gaudium in universo mundo.

(Miss. Rom. Feria vj in Par. ad. ador. Crucis.)

7. Te decet laus, te decet hymnus ; tibi gloria Deo Patri, et Filio, cum sancto Spiritu, in saecula saeculorum. Amen.

(Brev. Monast. Dom ad mat. circa finem.)

8. Dirigatur, Domine, oratio mea, sicut incensum in conspectu tuo : elevatio manuum mearum, sacrificium vespertinum (Ps. 140).

4. Κατακόσμησον τὸν νυμφῶνά σου, Σιών\*, καὶ ὑπιδεῖσαι τὸν βασιλέα Χριστόν\*. ἄσπασαι τὴν Μαριάμ, τὴν ἐπουράνιον πύλην\*. αὕτη γὰρ θρόνος χειροβικὸς ἀνεδείχθη\*. αὕτη βαστάζει τὸν βασιλέα τῆς δόξης\*. νεφέλῃ φωτός\* ὑπάρχει ἡ παρθένος\*, φέρουσα ἐν σαρκὶ Υἱὸν πρὸ ἑωσφόρου\*, ὃν λαβὼν Συμεὼν ἐν ἀγκάλαις αὐτοῦ\* ἐκήρυξε λαοῖς Δεσπότην αὐτὸν εἶναι\* ζωῆς καὶ θανάτου\*, καὶ Σωτῆρα τοῦ κόσμου.

(2 févr. Ἀπόστιχον. Ménées,

t. III, p. 479.)

5. Ἡ γέννησίς σου, Θεοτόκε, χαράν\* ἐμήνυσε πάση τῇ οἰκουμένῃ\*. ἐκ σοῦ γὰρ ἀνέτειλεν ὁ ἥλιος\* τῆς δικαιοσύνης, Χριστός ὁ Θεὸς ἡμῶν\* καὶ λύσας τὴν κατάραν\*, ἔδωκε τὴν εὐλογίαν\*, καὶ κατάργησας τὸν θάνατον\*, ἔδωρήσατο ἡμῖν ζωὴν τὴν αἰώνιον.

(8 septembre. Ἀπολυτίκιον ; Horologe, éd. de Rome, p. 131.)

6. Τὸν Σταυρόν σου, Χριστέ, προσκυνοῦμεν\*, καὶ τὴν ἀγίαν σου ἀνάστασιν ὑμνοῦμεν καὶ δοξάζομεν\*... ἰδοὺ γὰρ ἦλθε διὰ τοῦ Σταυροῦ\* χαρὰ ἐν ὅλῳ τῷ κόσμῳ.

(Office de Pâques. Horologe, p. 227.)

7. Σοὶ πρέπει αἶνος, σοὶ πρέπει ὕμνος, σοὶ δόξα πρέπει, τῷ Πατρί, καὶ τῷ Υἱῷ, καὶ τῷ ἁγίῳ Πνεύματι, νῦν, καὶ ἀεὶ, καὶ εἰς τοὺς αἰῶνας τῶν αἰώνων.

(Office des vêpres. Horologe, p. 103.)

8. Κατευθυνθήτω ἡ προσευχή μου ὡς θυμίαμα ἐνώπιόν σου ἑπαρσίς τῶν χειρῶν μου θυσία ἑσπερινή.

(Office des vêpres. Horologe,



blables, absolument comme dans le rite byzantin le premier verset du même psaume se récite avant la fin de l'office de la nuit, des petites heures et des complies<sup>1</sup> : 'Ο Θεὸς οἰκτρήσαι ἡμᾶς καὶ εὐλογῆσαι ἡμᾶς· ἐπιφάναι τὸ πρόσωπον αὐτοῦ ἐφ' ἡμᾶς, καὶ ἐλεῆσαι ἡμᾶς : *Que Dieu ait pitié de nous et qu'il nous bénisse ; qu'il nous manifeste son visage et qu'il ait pitié de nous !*

Un graduel du x<sup>e</sup> ou du xi<sup>e</sup> siècle, aujourd'hui à la Vaticane<sup>2</sup> appelle la fête de la Purification de la Très Sainte Vierge, *Hy papanti* ou *rencontre* (de la Sainte Vierge avec Siméon), tout comme les livres liturgiques byzantins, Ὑπαπαντή.

5. — Si l'on en croit Rodotà<sup>3</sup>, l'usage de chanter, dans les pontificaux solennels que célèbre le Pape, l'épître et l'évangile en latin et en grec, fut introduit dans l'église de Rome dès le neuvième siècle. Selon d'Achery<sup>4</sup>, la raison d'être de ce rite fut le grand nombre de Grecs qui se trouvaient alors dans l'Italie méridionale et à Rome, où ils étaient attirés par le désir d'échapper aux persécutions des empereurs iconoclastes. Cette explication est très vraisemblable. L'usage dont nous parlons se retrouve dans plusieurs des *Ordines* romains<sup>5</sup>. En

(*Miss. Rom. Sabb. iv Temp. in quad., graduale.*)

p. 100; et liturgie des Présanctifiés : *Grand Euchologe*, éd. de Rome, p. 119.)

9. Gustate et videte, quoniam suavis est Dominus : beatus vir, qui sperat in eo.

9. Γεύσασθε καὶ ἴδετε, ὅτι γρηστός ὁ Κύριος.

(*Miss. Rom. Dom. viij post Pent. Communio.*)

(Liturgie des Présanctifiés : *Kinonicon*)

1. Cf. *Rassegna gregoriana*, t. II (1903), col. 364 ; ou le rituel des Carmes déchaussés d'Espagne : *Ritual Carmelitano de los Religiosos y Religiosas de la Orden de descalzos*... Solesmes, Saint-Pierre, 1900, in-8.

2. *Cod. lat.* 5319. Cf. *Rassegna gregoriana*, t. I (1902), p. 21.

3. RODOTÀ, t. III, ch. xvi, p. 242.

4. *Spicilege*, t. VI, p. 137.

5. Les *Ordines* XI, XII, XIII, XIV et XV, qui datent de 1143, 1227, 1271, etc.

1409, au Concile de Pise, on alla encore plus loin : lors du couronnement du nouveau pape Alexandre V, qui lui-même était d'origine grecque <sup>1</sup>, l'épître et l'évangile furent chantés en latin, en grec et en hébreu <sup>2</sup>. A part cette exception, la coutume persista dans les chapelles papales : l'*Ordo Romanus XIV* dit que deux moines basilien de Grotta Ferrata remplissaient cet office ; lors du couronnement de Nicolas V, en 1447, le cardinal de Sant'Angelo chanta l'Évangile en latin, et un archimandrite basilien le répéta en grec <sup>3</sup>. Diverses personnes étaient d'ailleurs admises à exécuter ce chant : le jour de Pâques 1481, l'épître fut dite par le cubiculaire Isaac Argyropoulos, et l'Évangile par l'abbé du monastère de Sainte-Balbine <sup>4</sup>. Le jour de Noël 1513, un certain Guarino, ou Favorino, chanta l'épître en grec : fait dans la suite évêque par Léon X, il remplit le même ministère à Noël 1516 et à Pâques 1517, pour le chant de l'évangile <sup>5</sup>. En 1638, c'était un élève du Collège grec de Rome qui chantait l'épître, et un écrivain grec (*scriptor*) de la Bibliothèque Vaticane l'évangile <sup>6</sup>.

Benoît XIII, très instruit lui-même dans les anciens rites suivis à Rome, se souvint qu'Anastase le Bibliothécaire raconte de Benoît III qu'il fit préparer, en 855, un *codex* où seraient transcrites, en grec et en latin, les prophéties que, d'après le rite romain, le sous-diacre lit le Samedi Saint et le samedi d'avant la Pentecôte <sup>7</sup>. Cet usage était même plus ancien que

1. Cf. M. RENIERI: 'Ο Έλλην Πάπας, 'Αλέξανδρος ὁ Ε'. Τὸ Βυζάντιον καὶ ἡ ἐν Βασιλείᾳ Σύνοδος. Athènes, 1881, in-8°. Cet auteur est un Grec orthodoxe.

2. HARDOUIN, *Conciles*, t. VIII, p. 92 ; d'ACHERY, *Spicilège*, t. VI, p. 334.

3. MORONI, *Dizionario*, t. XXII, p. 230.

4. *Diarium* de JACQUES VOLATERRANO, cité par MORONI, *id.*

5. MORONI, t. VIII, p. 144.

6. POMPILIO TOTI, *Ritratto di Roma moderna*, p. 452, cité par MORONI, t. XIV, p. 169.

7. MIGNE, *P. L.*, t. CXXVIII, p. 1354, § 573.

Benoît III, car Amalaire <sup>1</sup>, qui vivait tout au début du neuvième siècle, dit qu'en ces jours on chantait encore d'autres prières dans les deux langues. D'après l'*Ordo Romanus I*, répété par l'*Ordo X*, composé au onzième siècle, on lisait d'abord la prophétie en latin ; on la répétait ensuite en grec si le pape le jugeait à propos ; Benoît, chanoine de Saint-Pierre, qui rédigea l'*Ordo XI*, dit la même chose, ainsi que Cencio Savelli, auteur, sous Célestin III, en 1191, de l'*Ordo XII*. De même dans l'*Ordo Romanus* de Grégoire X au XIII<sup>e</sup> siècle, au XIV<sup>e</sup> et au XV<sup>e</sup>, d'après des témoignages recueillis par Mabillon <sup>2</sup>. En 1724, la première année de son pontificat, Benoît XIII fit redire en grec par un élève du Collège grec la première prophétie du Samedi Saint, et de même lire alternativement en grec et en latin la première des six prophéties du samedi avant la Pentecôte <sup>3</sup>. Le même pape ordonna que les ministres qui rempliraient cet office, qu'ils fussent Grecs ou non, seraient toujours revêtus des ornements du rite byzantin <sup>4</sup>. — La charge en question avait d'ailleurs été attribuée officiellement par Sixte Quint à deux élèves du Collège grec <sup>5</sup>, qui devaient la remplir chaque fois qu'il y aurait chapelle papale. — Le Vendredi Saint de 1725, Benoît XIII fit de même répéter en grec la leçon et l'Évangile du jour <sup>6</sup>.

Le conclave qui élut Pie VII s'était réuni à Venise : lors du couronnement du nouveau pape, qui eut lieu le 21 mars 1800

1. *De divinis officiis*, l. II, c. 1 ; *P. L.*, t. CV, col. 1073.

2. *Disquisitio de cursu gallicano*, p. 141, 186, 227 ; cf. aussi MORONI, *Dizionario*, t. IX, p. 2.

3. RODOTÀ, t. III, p. 245 et 247. — MORONI, t. IX, p. 6, dit que les six prophéties furent ainsi lues en grec.

4. MORONI, t. XIV, p. 169 ; RODOTÀ, t. III, p. 243. On leur faisait revêtir auparavant les ornements latins, parce qu'on les assimilait aux autres ministres de la chapelle papale.

5. *Constit.*, *Cum ex antiqua*, 1<sup>er</sup> septembre 1586. *Bull. Rom.*, éd. de Turin, t. IX, p. 250. Cf. aussi RODOTÀ, t. III, p. 244, n° 6.

6. MORONI, t. VIII, p. 307.

au monastère de Saint-Georges, on n'avait pas de ministres grecs : ce furent deux moines mékhitaristes arméniens qui remplirent cette charge <sup>1</sup>.

Le sous-diacre et le diacre grecs qui servent à la messe papale, encore aujourd'hui, ne communient pas toujours de la main du Pape, parce qu'ils n'ont fait que chanter l'épître et l'évangile en grec et n'ont pas rempli complètement l'office de diacre durant toute la messe : ils sont d'ailleurs souvent déjà prêtres et ont célébré auparavant : il n'est du reste pas nécessaire de leur faire modifier leur rite, qui exige l'emploi du pain fermenté, en les faisant communier avec l'azyme <sup>2</sup>. On a cependant un exemple du contraire : le 20 mars 1856, un Melkite, le futur patriarche Grégoire II Yoûssef, figura à l'office du lavement des pieds, le Jeudi Saint, et reçut la sainte communion sous l'espèce du pain azyme de la main de Pie IX : or il était déjà prêtre depuis le 11 juin 1854 : le 8 décembre suivant, il avait déjà fait diacre grec à la messe papale lors de la définition dogmatique de l'Immaculée Conception <sup>3</sup>.

Voici, d'après Moroni <sup>4</sup> et l'usage actuel, les cérémonies qui accompagnent ce chant de l'épître et de l'évangile en grec aux messes papales :

Lorsque le sous-diacre latin a chanté l'épître en latin, il reste à l'endroit où il est, pour attendre que le sous-diacre grec ait chanté la même épître en grec. Puis ils vont tous les deux, le premier à droite et le second à gauche, baiser la mule <sup>5</sup> du Pape sur laquelle, comme on le sait, est brodée

1. MORONI, t. VIII, p. 171.

2. Ce sont les réflexions de CANCELLIERI, *Descrizione dei Pontificali*, p. 121, cité par MORONI, t. IX, p. 30.

3. Archives du Collège grec de Rome, registre XVI, folios 26-27.

4. *Dizionario*, t. IX, p. 21. — Voir aussi sur cette question MARCELLI, *Sacrarum caeremoniarum liber III*, tit. 10, p. 132 : *de Evangelio et Epistola graece legendis*. — Le chant de l'évangile a été transcrit en notation grégorienne dans la *Rassegna gregoriana*, t. III (1904), col. 306.

5. Pantoufle rouge brodée d'or.

une croix. Le chant de l'évangile est exécuté d'abord par le diacre latin, qui se rend à l'ambon précédé du thuriféraire et de sept acolytes portant des cierges allumés. Lorsqu'il a terminé, il revient vers l'autel avec cinq acolytes : deux seulement restent pour assister le diacre grec <sup>1</sup>. Celui-ci va porter sur l'autel le livre des saints Évangiles, puis, ayant baisé la mule du Pape, il reste à genoux, tourné vers l'autel, et dit à voix basse, en grec, la prière "Ελλαμψον... usitée dans le rite byzantin. Il se relève, va prendre à l'autel le livre des Évangiles, et, ayant le sous-diacre grec à sa gauche, il se retourne vers le trône du pape, et, à genoux, lui demande en grec la bénédiction, que le Souverain Pontife lui donne en latin. Il va ensuite au lieu disposé pour le chant de l'évangile, et pose le livre sur le pupitre (*leggio*, ἀναλόγιον). Au commencement et à la fin, le chœur byzantin lui répond en grec d'après le formulaire de son rite. Lorsque l'évangile est terminé, les deux sous-diacres, latin et grec, portent le livre à baiser au Souverain Pontife.

Cet usage de lire l'épître et l'évangile en latin et en grec aux messes solennelles était assez général autrefois dans le sud de l'Italie. Encore aujourd'hui, l'archevêque de Palerme, en Sicile, chante lui-même en grec la formule d'invitation qui précède le chant de l'évangile, qui est chanté, ainsi que l'épître, par des ministres du rite byzantin, aux trois pontificaux qui ont lieu à Noël, à Pâques et le jour de Sainte Rosalie. A Monreale et dans d'autres églises d'Italie, il y a des usages semblables. Léon XIII a fait des concessions analogues à Mgr de Angelis,

1. MORONI donne de ce détail une explication singulière et qui ne paraît pas juste. Ce serait, d'après lui, *per riconoscere la superiorità, e il primato della chiesa latina sulla greca*. L'expression est malheureuse, car l'Église tient tous les rites pour égaux en dignité. De plus, aussi bien en Orient qu'en Occident, la lecture de l'évangile dans la langue secondaire, c'est-à-dire celle qui n'est pas employée pour toute la fonction, est toujours faite à peu près sans solennité.

archevêque latin d'Athènes. A Grotta Ferrata près Rome, le jour de la saint Nil (26 septembre), fondateur du monastère, l'archimandrite chante l'*oraison* latine du saint, et l'épître et l'évangile sont chantés en latin par des ministres latins après l'avoir été en grec.

6. — Le rite oriental a d'ailleurs sa place marquée dans les chapelles papales. Aussitôt après les cardinaux, les patriarches, les évêques assistants au trône pontifical, viennent (à moins que l'un ou l'autre ne soit assistant au trône) les évêques orientaux résidant à Rome pour les ordinations, à leur rang parmi les évêques non assistants <sup>1</sup>. Leur costume est le suivant. Les évêques du rite byzantin mettent par dessus la soutane violette (ou noire, lorsqu'ils sont religieux) et le *rasso* à larges manches, le grand manteau liturgique appelé *mandyas*, avec le *kalymafkion* et l'épanokalymafkion <sup>2</sup>. Les évêques arméniens mettent un manteau violet à peu près semblable, mais se rapprochant davantage d'une chape latine. De même les évêques syriens, s'il s'en trouve. Chacun garde ainsi le costume de son propre rite pour l'assistance solennelle à la messe <sup>3</sup>. En outre des évêques, le rite oriental est encore représenté par l'archimandrite du monastère basilien de Messine <sup>4</sup>, qui passe avant tous les abbés mitrés latins <sup>5</sup>. Les prélats orientaux de passage à Rome prennent toujours part aux chapelles papales d'après ces règles, et, lors du service chanté pour le roi de Portugal, le 2 mars 1908, S. B. le patriarche

1. MORONI, t. VIII, p. 216.

2. On verra plus loin, dans les notes du chapitre III, l'explication de tous ces termes.

3. MORONI, t. VIII, p. 232.

4. Ce titre n'existe plus aujourd'hui que sur le papier, le monastère étant supprimé. Mais, s'il était quelque jour rétabli, il est à présumer que les privilèges de son archimandrite seraient les mêmes.

5. MORONI, t. VIII, p. 216.





Protat frères, Mâcon.

Phot. Felici, Rome.

LE RÉVÉRENDISSIME PÈRE ARSÈNE PELLEGRINI  
ARCHIMANDRITE  
DE LA LAURE PONTIFICALE DE GROTTAFERRATA PRÈS ROME





d'Antioche Cyrille VIII, entouré de ses évêques, eut sa place à son rang.

Outre ces circonstances ordinaires, il y en a eu d'autres où les Papes ont pris une part plus caractéristique encore au rite oriental.

7. — Au concile de Lyon, en 1224, une fois que les Grecs et les Latins se furent mis d'accord sur les points qui les divisaient, notamment sur celui de la procession du Saint-Esprit, on profita de la fête des saints Pierre et Paul, le 29 juin, pour rendre plus sensible l'union récemment conclue. Dans la primatiale de Saint-Jean fut chantée une messe solennelle en rite latin par le pape Grégoire X lui-même, avec l'assistance de tous les Pères qui avaient pris part au concile. L'épître et l'évangile furent chantés d'abord en latin, puis en grec, et saint Bonaventure prononça l'homélie. Celle-ci une fois terminée, le symbole de Nicée fut chanté par les Latins et les Grecs : du côté des Latins, ce chant fut exécuté par les cardinaux-évêques et par les chanoines de la Primatiale; du côté des Grecs, par Germain III, ex-patriarche de Constantinople, Théophane, métropolitite de Nicée, les métropolitites grecs de la Calabre, revêtus d'ornements latins <sup>1</sup>, et même deux pénitenciers pontificaux, le dominicain Guillaume Morbecca, depuis archevêque de Corinthe, et le franciscain Jean Paras-tron de Constantinople <sup>2</sup>, qui savaient la langue grecque. Arrivés aux mots : *qui ex Patre Filioque procedit*, τὸ ἐκ τοῦ Πατρὸς καὶ τοῦ Υἱοῦ ἐκπορευόμενον, ils les répétèrent par trois fois. Le symbole terminé, eurent lieu les acclamations au Pape chantées par le patriarche, les métropolitains et les

1. PACHYMÈRE, cité par GOAR, *Euchologe*, p. 258, col. 2.

2. Voir sur ce personnage le *Bessarione*, mai-juin 1906; art. du P. G. GOLUBOWICH, O. F. M.

autres Grecs <sup>1</sup>, la messe fut ensuite continuée comme à l'ordinaire. Lors de la quatrième session, qui eut lieu le 6 juillet, après le renouvellement de la profession de foi et sa souscription par le grand logothète Georges Acropolite au nom de trente huit évêques grecs, et le chant du *Te Deum* entonné par le Pape, la profession de foi fut récitée en latin et en grec par les uns et les autres, chacun en sa langue; le patriarche Germain ajouta le symbole en grec, en répétant deux fois : *qui procède du Père et du Fils* <sup>2</sup>.

8. — Au concile de Florence, où fut renouvelée en 1439 l'union conclue à Lyon, et qui malheureusement ne devait pas persévérer plus que la première fois, les Grecs et les Latins eurent deux occasions de participer les uns les autres aux cérémonies liturgiques. Le patriarche de Constantinople, Joseph II, se sentant près de mourir, voulut consigner par écrit, avant de paraître devant son Juge, sa profession de foi sur les articles qui avaient été discutés et sur lesquels l'accord était virtuellement fait. En voici les termes :

Ἰωσήφ ἐλέω Θεοῦ ἀρχιεπίσκοπος Κωνσταντινουπόλεως  
νέας Ῥώμης, καὶ οἰκουμένικος πατριάρχης.

Ἐπειδὴ πρὸς τὸ τέλος ἔφθασα τῆς ἐμῆς ζωῆς, βουλόμενος τελειῶσαι τὸ κοινὸν ὀφείλημα ἥδη, χάριτι Θεοῦ γράφω καὶ ὑπογράφω τὴν ἐμὴν δόξαν φανερώς τῇ ἐμῇ υἰότητι. Πάντα οὖν ἅτινα νοεῖ καὶ ἅτινα δογματίζει ἡ καθολικὴ καὶ ἀποστολικὴ ἐκκλησία τοῦ Κυρίου ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ τῆς πρεσβυτέρας Ῥώμης, καὶ αὐτὸς ἐγὼ νοῶ, καὶ ἐπὶ τούτοις ἐμὲ συμπειθόμενον ἀφιερώνω. Ἐτι τὸν μαχα-

1. Les actes du Concile ne spécifient pas autrement : il doit s'agir du πολυχρόνιον.

2. Cf. les actes du Concile, dans les diverses collections, notamment dans HARDOUIN, t. VI, p. 689; DE LA BIGNE, *Concilia generalia et provincialia*, t. III, partie II (Cologne, 1618), p. 741; tout est très bien raconté dans MORONI, *Dizionario*, t. XXXVIII, p. 295 (s. v. *Lione*).

ριώτατον πατέρα πατέρων, καὶ μέγιστον Ἀρχιερέα, καὶ τοποτηρητὴν τοῦ Κυρίου ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ, τὸν πάπαν τῆς πρεσβυτέρας Ῥώμης ὁμολογῶ εἰς πάντων ἀσφαλότητα. Ἔτι τῶν ψυχῶν τὸ καθαρθήριον. Εἰς γὰρ τὴν περὶ τούτων ἀσφάλειαν ὑπεγράφη κατὰ ἐννάτην τοῦ Ιουνίου μηνός, χιλιοστῷ τετρακοσιοστῷ τριακοστῷ ἐννάτῳ, ἰνδικτιῶνος δευτέρας.

*Joseph, par la grâce de Dieu, archevêque de Constantinople,  
la nouvelle Rome, et patriarche œcuménique* <sup>1</sup>.

Comme je suis arrivé au terme de ma vie et que je désire terminer ce qui est utile à tous, par la grâce de Dieu, j'écris et je souscris pour mes enfants, d'une manière claire, mon opinion. Donc, tout ce que tient et professe comme dogme l'Église catholique et apostolique de Notre Seigneur Jésus-Christ, celle de la vieille Rome, moi aussi je le pense tel et m'en proclame bien convaincu. Je confesse, pour l'édification de tous, que le Pape de l'ancienne Rome est le très bienheureux Père des Pères, Souverain Pontife et vicaire de Notre Seigneur Jésus-Christ, et [j'admets] de même le purgatoire des âmes. Écrit pour affirmer ma croyance en ces choses, le neuf du mois de juin, l'an 1439, indiction deuxième.

Le patriarche Joseph mourut dans la nuit du 10 au 11 juin : la profession de foi qu'il avait signée le faisait évidemment rentrer dans la communion de l'Église universelle, c'est ainsi qu'en jugea le pape Eugène IV, de l'avis conforme de tous les Latins. Aussi, lorsque les Grecs célébrèrent solennellement ses funérailles dans l'église de Sainte-Marie la Neuve, cathédrale de Florence, d'après leur rite, la cérémonie fut rehaussée de la présence des cardinaux, des archevêques et des évêques latins, des magistrats et des principaux citoyens de

1. Voir sur l'ancienneté de cette appellation et le sens attaché jadis à ce titre, *Échos d'Orient*, t. XI (1908), p. 65-69 et 161-171.

Florence. Les actes du concile <sup>1</sup> ne disent pas, à la vérité, que le Pape fut présent. Mais, après la conclusion de l'Union, qui eut lieu quelques jours après, une cérémonie solennelle eut lieu le lundi 8 juillet, dans l'église appelée *Sancta Maria Liberata* : le pape Eugène IV y célébra la messe solennelle en présence des Grecs revêtus de leurs ornements. La messe terminée, après le chant des litanies, la constitution *Laetentur caeli et exultet terra* fut lue d'abord en latin par le cardinal de Sainte-Sabine, Julien : puis en grec par Bessarion, métropolitaine de Nicée <sup>2</sup>.

9. — L'inconstance byzantine empêcha cette union de durer plus que celle de Lyon. La chute de l'empire d'Orient fut la punition envoyée par Dieu en châtiment du parjure. Parmi ceux qui avaient signé l'union de Florence et qui la défendirent toujours, fut le Grec Isidore, métropolitaine de Kiev et bientôt cardinal. Retournant en Ruthénie pour y proclamer l'union, il appliquait déjà le principe que nous verrons plus tard Léon XIII recommander à notre époque : dans les villes où il passait, afin de rendre l'union plus manifeste, il célébrait la liturgie pontificale d'après le rite byzantin, mais dans les églises latines : ce qu'il fit notamment à Venise <sup>3</sup>.

10. — Nous venons de voir qu'Isidore de Kiev fut créé cardinal par Eugène IV. Il n'était pas le premier Grec que les pontifes suprêmes aient orné de la pourpre romaine et admis dans l'auguste sénat de l'Église. On connaît Basile, créé car-

1. DE LA BIGNE, t. IV, partie I, p. 596. Cf. aussi 'Η ἀγία καὶ οἰκουμένη, ἐν Φλωρεντίᾳ Σύνοδος, Rome, 1864, in-8°, qui est la reproduction de de la Bigne, p. 305 du texte grec ; et *Acta Sacri œcumenici Concilii Florentini ab HORATIO IUSTINIANO... collecta...* Rome, 1638, in-4° ; cf. p. 284.

2. DE LA BIGNE, l. c., p. 602 ; 'Η ἀγία..., p. 316.

3. PIERLING, *La Russie et le Saint-Siège*, t. I (Paris, 1896), p. 53.

dinal-évêque d'Albano par Alexandre II vers 1073 ; Bessarion, élevé au cardinalat par Eugène IV en 1439, en même temps qu'Isidore. Bessarion aurait été élu pape en 1455, si quelques cardinaux ne s'y étaient opposés, donnant pour raison que c'était un néophyte, et que l'élire serait une chose injurieuse pour l'Église latine. Or, il était si peu indigne de la charge suprême, que c'est à lui que furent dues les élections de Calixte III et de Sixte IV. En 1464, Paul II créa cardinal Théodore Paléologue, descendant des empereurs grecs, et, en 1500, Alexandre VI revêtit de cette dignité Louis Podocatharos, de Nicosie, en Chypre, déjà médecin pontifical <sup>1</sup>. Il faut arriver ensuite jusqu'à Pie IX, qui promut cardinal le métropolitain de Galitz Michel Lévitkiy, dans le consistoire du 16 juin 1856 ; Léon XIII éleva encore à cette dignité un des successeurs de ce dernier, Mgr Sylvestre Sembratovitch, fait cardinal le 29 novembre 1895.

11. — Lorsque Grégoire XIII eut, par la bulle *In apostolicæ sedis specula*, du 13 janvier 1577, fondé le Collège pontifical grec à Rome, via del Babuino, où il se trouve encore, il fit construire à côté l'église dédiée à saint Athanase, archevêque d'Alexandrie. Pour que les élèves de ce collège pussent être ordonnés dans leur rite et aussi pour donner plus de solennité aux offices, le même pape décida qu'il y aurait toujours en résidence à Rome un évêque de rite byzantin, tout comme Clément VIII avait déjà prescrit, en 1595, qu'il y aurait toujours un évêque grec pour conférer les ordres aux élèves albanais destinés aux paroisses byzantines du sud de l'Italie. En 1624, Urbain VIII, par la Constitution *Universalis Ecclesiæ regimîni*, où il donnait des règles précises au Collège

1. MORONI, *Dizionario...*, t. XXXII, p. 137 (s. v. *Grecia*). Cf. aussi, sur Louis Podocatharos, L. PASTOR, *Histoire des Papes*, t. V-VI (tr. fr.), *passim*.

grec, renouvela cette disposition : « *Curet Protector procurationi Collegii specialiter deputatus, ut Graecus aliquis ex Oriente ritu graeco consecratus Episcopus, Romae sit ad divina officia atque ordinationes ritu graeco in Ecclesia S. Athanasii peragendas, qui quae ad caeremonias, et ritus orientalis Ecclesiae faciunt, docere alumnos possit, et ipse per omnia servet.* » La série de ces évêques ou métropolitites titulaires, inaugurée en 1629, se poursuit jusqu'à nos jours <sup>1</sup>.

12. — A la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, ce poste de prélat ordonnant à Rome pour le rite byzantin était occupé par un Melkite, Joseph 'Ajlouîni : né à Chafâ 'Amar, dans l'éparchie de Saint-Jean d'Acre, le 20 juillet 1738, il vint jeune chez les Basi liens de Choûeir, qui, après l'avoir fait ordonner prêtre, l'envoyèrent au Collège grec de Rome où il vint le 16 septembre 1764. Il y resta six ans. Dans la suite, il fut préconisé par Pie VI métropolitite titulaire de Dyrrachium et prélat ordonnant pour le rite byzantin. Interprète de la Propagande pour la

1. Voici cette série, aussi complète que j'ai pu la reconstituer jusqu'ici :

1. Gabriel, métr. de Mitylène.....	1629-1630 (?)
2. ? métr. de Lacédémone.....	1630-1633 (?)
3. Athanase Veneris, métr. d'Imbros.....	1639-1640 (?)
4. Onuphre Costantini, métr. de Dibra.....	1665-1717
5. Philothée Zassi, métr. de Dyrrachium.....	1716-1726
6. Basile Matranga, archev. d'Ochrida.....	1727-1737
7. Denys Modino, métr. de Mylos.....	1737-1750
8. Joseph Schirò, métr. de Dyrrachium.....	1750- ?
9. Basile ? métr. de Dyrrachium.....	.... ?
10. Jean Chrysostome Degiovanni, métr. de Dyrrachium.....	1770-1795
11. Joseph 'Ajlouîni, métr. de Dyrrachium.....	1795(?) - 1818
12. Etienne Missir, métr. d'Irénopolis.....	18...-1863
13. Joseph Sembratovitch, métr. de Nazianze.....	1865-1868
14. Étienne Stefanopoli, métr. de Philippes.....	1868-1894
15. Joseph Schirò, métr. de Néocésarée du Pont....	1895

J'espère revenir un jour sur cette liste intéressante.



langue arabe, il se rendit utile par d'autres travaux, et mourut à Rome le 18 mars 1<sup>er</sup> avril 1818 <sup>1</sup>. Son portrait en habits pontificaux se trouve à la procure des Chouérites à Rome, via della Navicella, ainsi qu'au Collège grec, en deux poses, la première en simple moine, la seconde en costume épiscopal.

Ses funérailles furent l'occasion d'un rapprochement intéressant entre les divers rites orientaux à Rome. La conduite du corps fut faite par le curé de Saint-Jean de Latran, son clergé particulier et l'archiconfrérie de la basilique. Le défilé était formé par un archevêque arménien, un évêque maronite, un évêque ruthène, des archimandrites et moines orientaux, les élèves du Collège de la Propagande et divers laïcs d'Orient. Le corps, revêtu des ornements pontificaux et assis sur un fauteuil, était porté à découvert, à la manière orientale ; les chants étaient exécutés d'après le rite byzantin auquel appartenait le prélat. Il resta exposé dans l'église de Saint-Clément, située près de Saint-Jean de Latran, jusqu'au jour des obsèques, qui, par ordre de Pie VII, furent très solennelles. La messe et l'absoute furent célébrées d'abord d'après le rite byzantin <sup>2</sup> ; puis la même cérémonie fut répétée d'après le rite maronite, d'après le rite arménien et enfin d'après le rite romain : cette dernière fonction fut accomplie par Mgr Menochio, sacriste de Sa Sainteté, avec l'assistance des évêques présents à Rome, invités par ordre exprès du Pape. Le soir, la dépouille mor-

1. Cf. *Échos d'Orient*, t. VI (1903), p. 383, et Archives du Collège grec, registre 15, folio 13.

2. Régulièrement, les obsèques, dans le rite byzantin, ne comprennent pas la célébration de la liturgie, mais d'un office particulier qui varie suivant qu'il s'agit d'un prêtre, d'un moine ou d'un laïc. Mais les messes pour les morts, en dehors de l'office même des funérailles, sont très usitées. L'office byzantin des funérailles répond à l'*ordo exsequiarum* du rituel romain : par contre, rien n'y correspond à l'*officium defunctorum* du Bréviaire. Il est vrai que le samedi y est spécialement consacré à la prière pour les morts et l'office ordonné en conséquence.

telle fut conduite dans l'église de *Sancta Maria in Domnica*, siège de la procure des Basiliens de sa congrégation, et la sépulture lui fut donnée dans cette église, avec les prières prescrites par le rite byzantin pour cette circonstance <sup>1</sup>.

13. — Une compénétration curieuse, mais qui fut plutôt en sens inverse de celle qu'on devait contempler aux fêtes de saint Jean Chrysostome, eut lieu en 1861, au moment où le mouvement qui se dessinait en Bulgarie fit croire un instant à la possibilité de ramener toute la nation bulgare au sein de l'Église catholique. Nous rappellerons plus loin <sup>2</sup> les principales vicissitudes de ce mouvement. Pie IX, voulant donner une preuve de sa particulière sympathie pour la nation bulgare, déclara qu'il sacrerait lui-même à Rome, dans la chapelle Sixtine, le premier archevêque administrateur de l'Union bulgare. Le choix tomba sur l'archimandrite Joseph Sokolskiy, vieillard vénérable, peu instruit il est vrai, mais qui paraissait devoir jouir d'une grande influence sur ses compatriotes. On le fit donc venir à Rome, accompagné de M. Boré, alors préfet apostolique de la mission des Lazaristes à Constantinople, et plus tard Supérieur général de sa Congrégation. Puisque la consécration épiscopale serait conférée par le Pape lui-même, Sokolskiy devrait concélébrer avec son consécrateur. Il était entendu, en effet, que la cérémonie se ferait d'après le rite romain. La difficulté était que Sokolskiy ne savait pas un mot de latin. Il était nécessaire de traduire pour son usage, en staroslave <sup>3</sup>, la partie du Pontifical qui concerne le

1. *Diario di Roma*, n° 28 de 1816; voir aussi MORONI, *Dizionario*, t. XXXII, p. 143.

2. Cf. plus loin, ch. VI, section 4, § 4.

3. Le *staroslave* (= ancien slave), que l'on désigne aussi sous le nom de *paldoslave*, n'est pas la langue mère des peuples slaves, mais bien un dialecte, morave sans doute, qui servit aux apôtres des Slaves, saint Cyrille et

sacre des évêques. La messe romaine était déjà traduite en cet idiome, et se célébrait ainsi *ab antiquo* dans nombre de paroisses des diocèses de Dalmatie : il suffisait de changer d'alphabet, et de transcrire en *kyrillitsa* le texte déjà imprimé en *glagolitsa*. La version du Pontifical fut faite par M. Boré, qui savait bien le bulgare, mais pas le staroslave, avec l'aide d'un jeune homme, qui, venu à Rome pour faire diverses recherches, s'y était adonné aux études slaves, et qui, à l'inverse de M. Boré, savait bien le staroslave, mais ignorait le bulgare. La parenté assez grande qui existe entre les deux langues<sup>1</sup> leur permit de faire le travail sans trop de difficul-

saint Méthode, pour leurs premières prédications et leurs premières traductions des saints Évangiles et de la liturgie ordinaire de Constantinople, celle de saint Jean Chrysostome sans doute. C'est peut-être à peu près tout ce que les deux saints ont traduit eux-mêmes, mais leur œuvre fut continuée par leurs disciples et embrassa bientôt le cycle complet de la sainte Écriture et des livres liturgiques byzantins, sans compter de nombreux écrits des Pères ou des écrivains de Byzance. La langue qui servit à ces traductions cessa de bonne heure d'être parlée, mais elle est restée la langue sacrée des Slaves, et elle a joué pour les actes publics, en Roumanie, en Russie et ailleurs, le même rôle que le latin en Europe. Plus ou moins apparentée aux divers idiomes slaves, elle est écrite avec un alphabet calqué sur l'alphabet grec avec des signes empruntés aux alphabets sémitiques pour quelques sons qui n'existent pas en grec. L'invention en est attribuée à saint Cyrille, d'où son nom de *Kyrillitsa*. L'alphabet russe actuel en est dérivé, ainsi que l'alphabet serbe, qui n'est qu'une modification de l'usage russe. Les Slaves catholiques du rite romain, comme les Polonais, les Croates, les Tchèques, écrivent leurs langues avec les caractères latins surmontés de signes spéciaux ou combinés diversement. Un certain nombre de paroisses de Dalmatie, qui ont le privilège de célébrer l'office romain en langue slave, se servent d'un alphabet tout différent de la *kyrillitsa*, appelé *glagolitsa* (du mot ГЛАГОЛЬ (*glagol*), parole, mot), attribué parfois, mais bien à tort, à saint Jérôme.

1. Ceux qui voudraient se rendre compte des rapports du bulgare avec le staroslave en trouveront des exemples très curieux dans le petit livre intitulé КНИГАТА НА ХРИСТИАНИНА (Livre du chrétien), manuel de prières d'après le rite oriental, édité à Sliven (Bulgarie) par les PP. GERMAIN REYDON et MÉTHODE OUSTITCHKOFF, des Augustins de l'Assomp-

tés <sup>1</sup>. La consécration eut lieu le 8 avril : Pie IX était assisté de Mgr Étienne Missir, métropolitain titulaire d'Irénopolis et prélat ordonnant pour le rite byzantin à Rome, et de Mgr Regnault, évêque de Chartres; il célébra la messe romaine en latin, pendant que l'élu la célébrait en staroslave. A la fin, Mgr Sokolskiy donna la bénédiction épiscopale, toujours d'après le rite romain, mais en staroslave et en chantant d'après la mélodie latine <sup>2</sup>. Ce fut une compénétration de langues liturgiques bien plus que de rites, quoique l'on ait vu là un exemple qui d'ailleurs se répète assez souvent, d'une ordination ou consécration faite dans un rite qui n'était pas celui de l'élu.

14. — Le 2 mai 1865, fête de saint Athanase, veille du jour où Pie IX devait canoniser solennellement le bienheureux Josaphat Kountsévitsh, archevêque de Polotsk, martyr de l'unité catholique (✠ 1623), il assista, dans l'église même du Collège grec de Rome, dont c'était précisément la fête patronale, à une messe *basse* du rite byzantin, célébrée en staroslave par le P. Isidore Dolnytskiy, aujourd'hui directeur spirituel au séminaire ruthène de Léopol.

Les cérémonies particulières occasionnées par la présence du Souverain Pontife avaient été réglées à l'avance par le

tion, qui desservent l'église bulgare catholique de cette ville. On y trouve le texte à peu près complet (tout ce qui se dit à haute voix) de la liturgie de saint Jean Chrysostome, et divers tropaires, sur deux colonnes, dont l'une donne le texte staroslave transcrit de l'alphabet ecclésiastique dit *kyrillista* en *grajdanskiia* ou alphabet *civil* ordinaire, et l'autre la traduction bulgare (1 vol. in-18 de 83 pp. Sliven, église Saint-Pierre).

1. M. Eugène Boré a lui-même donné tous ces détails et d'autres très curieux sur Sokolskiy dans une lettre publiée dans les *Annales de la Congrégation de la Mission*, 1862.

2. Le manuscrit de cette traduction se trouve sans doute aux Archives de la S. C. de la Cérémoniale.

Maître des cérémonies pontificales <sup>1</sup>. Elles offraient un très curieux mélange des prescriptions du rite byzantin avec celles du rite romain.

Avant l'entrée de Sa Sainteté, le célébrant fit la prothèse comme à l'ordinaire sur l'autel secondaire, puis porta immédiatement les vases sacrés, patène et calice recouverts de leurs voiles, sur le coin d'un autel qui se trouvait alors dans la nef, du côté droit en entrant, et qui n'existe plus aujourd'hui. Cet autel était dédié à l'Assomption de la Très Sainte Vierge, et c'était là que devait se dire la messe basse.

Au moment où le Pape entra dans l'église, le célébrant se mit à genoux au bas du degré de l'autel, lui et les deux servants qui l'assistaient, revêtus du stikharion ou tunique des sous-diacres. Le Saint Père entra processionnellement, et vint se mettre à genoux devant les portes de l'iconostase, pour faire une courte prière au Très Saint Sacrement qui reposait dans le tabernacle du sanctuaire. Puis il se releva et se dirigea vers un trône qui lui avait été préparé à gauche, face à l'autel où devait être dite la messe.

Le célébrant, à genoux *in plano* au côté droit de l'autel (côté de l'Évangile au rite romain), tourné vers Sa Sainteté, ne se releva que lorsque le Pape eut permis de commencer le Saint Sacrifice et eut fait manifester cette autorisation par le Préfet des cérémonies placé à côté de lui. Le célébrant, étant alors venu faire une gémuflexion devant le Pape, se tourna vers l'autel, mais pas entièrement, se tenant d'une manière oblique, de manière à ne pas tourner complètement le dos au Souverain Pontife, et commença par les prières immédiatement préparatoires à la liturgie <sup>2</sup>, puis, ayant fait une nouvelle gému-

1. Les documents doivent se trouver de même aux archives de la Cérémoniale. Je suis ici une relation faite par le P. Dolnytskyi lui-même.

2. C'est-à-dire le ЦАРИЮ НЕБЕСНЫЙ... СЛАВА ВЪ ВЫШНИХЪ БОГУ..... ГОСПОДН, ОУСТНѢ МОИ ОВЕРЗЕШИ....

flexion devant le Pape, il monta à l'autel, tourné entièrement cette fois vers celui-ci, et fit le signe de la croix en disant : *Béni soit la royauté du Père, du Fils et du Saint Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles*. Il continua ensuite la messe comme à l'ordinaire.

Chaque fois qu'il avait à dire *Paix à tous*, il dirigeait la bénédiction, non vers le Souverain Pontife, mais vers le peuple qui assistait à la fonction.

Après la lecture de l'Évangile, le célébrant ne baisa pas le livre comme de coutume, mais les deux servants le portèrent tout ouvert au cardinal assistant, sans faire au préalable la génuflexion devant le Pape, et indiquèrent à ce cardinal l'endroit où commençait l'Évangile du jour : le cardinal à son tour présenta le livre au Pape qui le baisa en disant à haute voix la formule du rite romain : *Per evangelica dicta deleantur nostra delicta : Que nos péchés soient effacés par la parole évangélique*. Le cardinal, reprenant alors le saint livre, le ferma et rendit à l'un des deux servants ; puis ceux-ci, faisant la génuflexion devant le Pape, revinrent à l'autel où se tenait le célébrant et lui remirent l'Évangile. Le célébrant prit le livre, se retourna vers l'autel et continua comme de coutume la messe commencée.

Le Souverain Pontife entendit toute la messe à genoux, sauf durant la lecture de l'Évangile et à la fin pour baiser la patène, suivant un usage particulier aux Ruthènes. Après avoir purifié celle-ci à la suite de la communion, le célébrant la couvrit du voile, et, la prenant par dessous le voile, s'approcha du Pape, en faisant devant lui la génuflexion. Puis, s'étant relevé, il lui présenta la patène toujours couverte du voile : le Pape la prit, la baisa et la rendit au célébrant, qui retourna à l'autel après avoir de nouveau fait la génuflexion devant le Pape <sup>1</sup>.

1. Le СЛУЖЕБНИКЪ ruthène ne mentionne pas ce rite, mais on en trouve la description dans le Synode ruthène de Lvov, 1891. Cfr. *Synodus*



A la fin de la messe, le célébrant se mit à genoux *in plano* sur le dernier degré, du côté de l'Épître, et attendit dans cette position que le Souverain Pontife fût retourné jusqu'à son trône : il prit alors le calice et la patène, et rentra à la sacristie.

Depuis le *Sanctus* jusqu'à la communion, quatre chapelains secrets pontificaux, revêtus de la *cotta* par dessus la soutane violette, étaient venus s'agenouiller de chaque côté de l'autel avec des cierges allumés. Les deux servants avaient rempli leur office non pas debout comme l'aurait exigé le rite, mais à genoux à droite et à gauche de l'autel, de manière à ne pas tourner le dos au Pape, qui, lui aussi, était à genoux.

Cette adaptation du rite byzantin au rite romain paraît évidemment d'une bonne intention, mais il faut avouer qu'elle était plutôt malheureuse, changeait complètement la physiologie ordinaire de la messe byzantine, même avec les quelques modifications reçues alors par les Ruthènes, et était en tout cas beaucoup moins réussie et moins impressionnante que ne le fut celle du 12 février 1908 pour le quinzième centenaire de saint Jean Chrysostome.

## VII

La période préparatoire aux solennités du centenaire fut ouverte le 5 mai 1907, par un discours du Président du Comité promoteur, le R. P. Dom Hugo Athanase Gäisser, O. S. B., recteur du Collège pontifical grec. Cette conférence eut lieu au salon de l'Académie des Arcades, mis gracieusement à la disposition du Comité par le Custode général Mons.

*provincialis Rathanorum habita Leopoli, anno 1891.* Rome, 1896, in-8°, cfr. p. 105. On donne ainsi la patène à baiser aux grands personnages ecclésiastiques ou civils, présents à la fonction.



Bartolini. Le R. P. Gaisser rappela comment Chrysostome avait été en grande partie pour Constantinople et l'Église orientale ce que saint Grégoire le Grand fut plus tard pour Rome et l'Occident. Comme Grégoire, Chrysostome fut l'organisateur de la liturgie et du chant sacré, qu'il défendit contre les infiltrations profanes, il fut un pasteur intrépide, réformateur, ardent défenseur du peuple contre ses propres excès.

Après ces paroles d'introduction, les élèves du collège grec exécutèrent le chant harmonisé des trois premiers tropaires des premières vêpres de la fête de saint Jean Chrysostome :

Τὴν χρυσήλατον σάλπιγγα..... Célébrons par de mélodieuses hymnes la trompette faite de lames d'or, l'orgue aux sons divins, l'océan inépuisable des dogmes, l'affermissement de l'Église, l'intelligence céleste, l'abîme de la sagesse, le cratère <sup>1</sup> tout d'or qui laisse échapper les fleuves d'une doctrine qui coule comme le miel ; celui qui abreuve toute la création.

Τὸν ἀστέρα τὸν ἄδυτον..... Honorons dignement Jean aux paroles d'or ; lui, l'astre sans déclin qui éclaire de ses rayons toute la terre ; lui, le héraut de la pénitence, l'éponge scintillante d'or qui absorbe la sanie des doctrines perverses et qui rafraîchit les cœurs desséchés par les péchés.

Ὁ ἐπίγειος ἄγγελος..... Qn'il soit exalté par des hymnes, Chrysostome, lui qui est à la fois ange terrestre et homme céleste ; lui, l'hirondelle à la langue harmonieuse et aux chants variés, le trésor des vertus, le roc inébranlable, le modèle des croyants, le rival des martyrs, lui dont le trône est avec ceux des anges, l'émule des apôtres.

Le professeur H. Wuescher-Becchi, membre de l'Académie pontificale d'archéologie, prit ensuite la parole pour une conférence avec projections sur *Saint Jean Chrysostome dans l'iconographie byzantine*.

1. Le mot *cratère* est pris ici au sens antique de *coupe*, *calice*.

Cette conférence n'était d'ailleurs que le début d'une série qui devait se poursuivre à intervalles divers jusqu'après les fêtes du centenaire. C'est ainsi que, le 2 juin suivant, Mons. Bartolini traita le sujet de *Saint Jean Chrysostome et les livres sur le Sacerdoce*. Le 4 novembre, le R. P. Gaïsser exposa les raisons qui avaient fait reporter la célébration des fêtes au mois de janvier (fêtes qui furent de fait renvoyés en février), le but de ces solennités et la manière dont elles seraient célébrées. Il rappela les concours empressés qu'il avait trouvés de la part du Souverain Pontife, des Eminentissimes Cardinaux, de la Sacrée Congrégation de la Propagande, qui avait fait un don de cinq mille francs pour aider à subvenir aux frais divers occasionnés par les fêtes, et plusieurs autres généreuses offrandes, entr'autres celle d'une pauvre religieuse enseignante qui avait donné quarante francs, — toutes ses épargnes de plusieurs années — pour fêter dignement le saint Docteur. Il mentionna aussi les diverses indulgences spirituelles accordées à cette occasion.

Le 12 novembre au soir, eurent lieu dans l'église Saint-Athanase, annexée au Collège grec, les premières vêpres pontificales de la fête de saint Jean Chrysostome, présidées par Mgr Lazare Mladénoff, évêque titulaire de Satala et ancien vicaire apostolique de la Macédoine pour les Bulgares. Le lendemain 13, la liturgie solennelle fut célébrée par le même avec plusieurs prêtres concélébrants. Après l'Évangile, l'homélie fut prononcée par Mons. Deggiovanni. Au dîner qui suivit, et que présidait Son Em. le Cardinal Vincenzo Vannutelli, le R. P. Dom Gaïsser, recteur du collège, porta le toast suivant :

*Eminenza Ill<sup>ma</sup> e R<sup>ma</sup>,*  
*Eccellenze R<sup>me</sup>,*  
*Signori,*

Sono oltre ogni dire grato a Vostra Eminenza dell'alto onore, che ci fa oggi coll'intervenire a questa festa e a questa agape in onore di S. Giov. Crisostomo, e che ci fece già coll'assumere l'alta presidenza del nostro Comitato Crisostomiano, che mi sento onorato di poter presentare ora all'Eminenza Vostra.

Esso Le forma un'illustre corona, che si stima fortunata di condire gli alti sentimenti di simpatia e di venerazione per il grande e amabile Santo, e di ardente desiderio di promuovere l'unione delle Chiese; unione di cui il Santo stesso appare oggi come celeste e potente promotore, e alla quale i presenti festeggiamenti speriamo riescano a dare un nuovo ed efficace impulso.

Unitamente a Vostra Eminenza, Suo veneratissimo Presidente, gradisca anche il Comitato l'espressione della mia e nostra alta considerazione, stima e riconoscenza.

Del resto, un legame speciale unisce all'illustre e santo Dottore greco l'Em. V., quale antico Delegato apostolico di quella Costantinopoli, che il Crisostomo ornò colle sue virtù e fecondò colla sua apostolica e pastorale operosità. Tale legame e qualità designò giustamente V. E. alla scelta di Sua Santità quale alto patrono del Comitato Crisostomiano, e dei lavori preparatori alle solennità centenarie del nostro Santo, alle quali il Santo Padre porta personale, intimo e spontaneo interesse.

Onde prego Vostra Eminenza di voler essere l'eloquente interprete presso Sua Santità della profonda gratitudine che provo con tutto il Comitato per i segnalati e straordinari favori accordatici, per il benevolo intervento di V. E. e di altri E<sup>mi</sup> fautori, in ispecie per la generosità e munificenza più che paterna e reale, con la quale il Santo Padre si è degnato benignamente di contribuire ad assicurare il maggiore splendore di queste solennità.

La presse grecque fit écho à ces fêtes. Si le journal Νέα Σύμνη<sup>1</sup>, rendant compte d'une conférence de l'Académie des Arcades, trouvait mauvais que Dom Amelli, O. S. B., alors prieur du Mont Cassin, ait fait ressortir les sentiments de saint Jean Chrysostome à l'égard de Rome et du Saint Siège, la Πρόοδος de Constantinople, organe officieux du patriarcat du Phanar, se borna à traduire<sup>2</sup> un compte rendu de l'*Italie*, journal français de Rome<sup>3</sup>, rédigé sur un ton très convenable. Il est regrettable que cette feuille n'ait pas toujours gardé la même ligne de conduite.

Enfin, le 27 janvier 1908, un pontifical célébré à Saint-Pierre par S. Em. le Cardinal Rampolla, archiprêtre de la basilique, et auquel assistèrent les Orientaux déjà arrivés à Rome, termina la série des fêtes préparatoires. En cette occasion, le Souverain Pontife permit de chanter l'Épître et l'Évangile en grec après le chant en latin, d'après le rite usité aux messes papales. Cette concession avait été faite déjà, sous une inspiration analogue, pour la messe célébrée pontificalement par l'E<sup>me</sup> Cardinal Satolli, dans la basilique des SS. Nérée et Achillée, le 24 avril 1900, à l'occasion de la clôture du Congrès international d'archéologie chrétienne<sup>4</sup>. Les deux Églises orientale et occidentale se trouvaient ainsi réunies dans la même solennité, avant que leur Père et leur Pasteur commun ne donnât, quelques jours plus tard, une preuve plus saisissante encore de leur union sous son autorité suprême.

1. N° 8434, du vendredi 23 novembre (v. s.) 1907.

2. N° 1087, du mardi 6 novembre (v. s.) 1907.

3. N° du 13 novembre 1907.

4. La même chose eut lieu lors de la consécration de l'église abbatiale de Saint-Anselme sur l'Aventin, le 10 novembre 1901, par Son Eminence le cardinal Rampolla : mais celui-ci agissait alors comme *légal* de Sa Sainteté.

## CHAPITRE II

### LES SOLENNITÉS PRÉPARATOIRES

SOMMAIRE. — 1. Réception des invités au Collège pontifical grec, le samedi 8 février 1908. Discours de S. B. le patriarche Cyrille VIII. — 2. Le triduum préparatoire des 9, 10 et 11 février.

S. B. Cyrille VIII Géhâ, Patriarche d'Antioche, d'Alexandrie et de Jérusalem, arriva à Rome le mardi 4 février au soir, accompagné de Mgr Ignace Homşy, métropolite titulaire de Tarse, son vicaire pour l'éparchie patriarcale de Damas, et de ses deux secrétaires, le P. Élie Baţareîkh, du clergé séculier patriarcal, et le P. Athanase Baouâb, O. S. B. M. Il descendit à l'abbaye de Saint-Anselme sur le mont Aventin, où il fut l'hôte du R<sup>me</sup> P. Dom Hildebrand de Hemptinne, Primat de l'Ordre de Saint-Benoît, Procureur apostolique du Collège pontifical grec et protoprêtre du patriarcat d'Antioche. Mgr Athanase Şawâyâ, métropolite de Beyrouth, et Mgr Grégoire Hajjâr, évêque de S.-Jean d'Acre, rejoignirent bientôt Sa Béatitudo, qui fut reçue en audience privée par le Souverain Pontife, le 7 février<sup>1</sup>.

Le samedi 8 février était le jour fixé pour la réception solennelle des invités au Collège grec et l'inauguration des fêtes. On avait hissé au-dessus de la porte du collège le drapeau national hellénique, et, dans le grand vestibule du premier étage, là où se trouvent les portraits de plusieurs anciens élèves de la maison élevés à l'épiscopat ou ayant occupé

1. Voir, *document 8*, l'adresse présentée à Sa Sainteté Pie X par S. B. le patriarche d'Antioche, dans cette audience du 7 février.

des charges importantes, un trône avait été dressé pour S. Em. le Cardinal Vincenzo Vannutelli, Président d'honneur du Comité, et, en face, un autre pour pour S. B. le patriarche Cyrille VIII.

A trois heures et demie, les invités étaient à peu près tous arrivés. Étaient présents, outre Son Eminence et Sa Béatitudo Cyrille VIII, Mgr Ignace 'Ephrem II Rahmânî, patriarche syrien d'Antioche, les évêques melkites, Mgr Joseph Schirò, métropolitain titulaire de Néocésarée du Pont, prélat ordonnant pour le rite byzantin à Rome ; Mgr Pascal Rubian, archevêque titulaire d'Amasée, prélat ordonnant pour le rite arménien à Rome, Mgr Lazare Mladénoff, évêque titulaire de Satala et ancien vicaire apostolique de la Macédoine pour les Bulgares ; le R<sup>me</sup> Père Emmanuel Bailly, Supérieur général des Augustins de l'Assomption, et le R. P. Ernest Baudouy, procureur général ; le R<sup>me</sup> Père Arsène Pellegrini, archimandrite de la laure pontificale de Grotta Ferrata, et le R<sup>me</sup> Père Gabriel Naba'a, archimandrite de la laure de S.-Sauveur au Liban, dans l'éparchie de Saïdâ, et supérieur général des Basiliens melkites salvatoriens, tous deux accompagnés de plusieurs de leurs religieux ; l'archimandrite grec Germanos Ladicos, plusieurs archimandrites melkites : le P. Polycarpe Khayâtâ, curé de S. Nicolas de Myre à Marseille, le P. Arsène 'Attyé, recteur de S. Julien le Pauvre à Paris, les procureurs des Congrégations basiliennes melkites des Chouérites et des Alépins ; le protoprêtre russe Serge Constantinovitch Vériguine, le protoprêtre Francesco Chetta, représentant les colonies albanaises du sud de l'Italie, le P. Nicolas Franco, le P. Adrien Dawyda, O. S. B. M., Recteur du Collège ruthène à Rome, plusieurs membres du Corps diplomatique, etc.

Le R. P. Dom Gäisser prit la parole et fit un bref panégyrique du Saint, rappelant le rôle joué par lui dans l'Église de Constantinople, son action comme orateur, qu'il mit en



parallèle avec la nécessité d'avoir aujourd'hui des prédicateurs qui annoncent vraiment l'Évangile et rien que l'Évangile, comme remède à l'anarchie et aux désordres sociaux qui envahissent beaucoup de pays de l'Europe. Puis le R. P. Dom Placide de Meester, secrétaire du Comité, donna lecture des lettres d'adhésion de tous les prélats qui, invités à prendre part aux solennités, n'avaient pu venir à Rome et s'étaient fait excuser. On attendait l'arrivée prochaine de S. Exc. Mgr le comte André Cheptytskiy, métropolitain ruthène de Galitz, archevêque de Lvov, et on regretta l'absence de Mgr Basile Hossu, évêque roumain de Lugos, rappelé subitement à Vienne par télégramme pour des affaires importantes.

La lecture des lettres d'adhésion terminée, S. B. le Patriarche Cyrille VIII fit lire en son nom, par son premier secrétaire, le P. Élie Bațârîkh, le discours suivant :

### DISCOURS DE S. B. LE PATRIARCHE CYRILLE VIII

ÉMINENCE <sup>1</sup>,  
 BÉATITUDE <sup>2</sup>,  
 VÉNÉRABLES FRÈRES,  
 MES RÉVÉRENDIS PÈRES,  
 MESSIEURS,

Quinze siècles ont passé depuis la mort de saint Jean Chrysostome, et la Bouche d'Or n'a rien perdu de l'influence salutaire qu'elle exerce sur les âmes chrétiennes et sacerdotales par ses travaux, ses vertus, son génie et l'éclat incomparable de son éloquence et de ses talents.

Nous aimons tous à le voir resplendir au milieu des docteurs et des Pères de son siècle : les Athanase, les Hilaire, les Basile, les

1. S. E. Illme et Rme le Cardinal Vincenzo Vannutelli.

2. S. B. Ignace Ephrem II Raḥmānî, patriarche des Syriens catholiques.



Grégoire, les Ambroise et les Augustin. Rappeler son nom, c'est évoquer l'histoire de la lutte incessante de la vérité contre l'erreur, de l'unité contre l'anarchie, de la charité contre l'égoïsme, de l'esprit chrétien contre le paganisme.

Jeune homme du monde aristocratique, fils d'un général de l'armée de Syrie et d'une mère admirable, il fait le sacrifice d'une fortune considérable et d'une position magnifique, pour consacrer sa vie et ses talents à Dieu et à la sainte Église. Le seul témoignage du philosophe et rhéteur Libanius, l'orateur de son temps, suffit pour faire connaître quelle estime avaient de notre Saint les païens eux-mêmes.

Diacre et prêtre à Antioche, il est le modèle des prédicateurs et des prêtres, et il suffit à son éloge ce mot de son archevêque Flavien, qui disait de Jean : « C'est mon œil, ma droite, ma bouche. » Admirable commentateur de la sainte Écriture et en particulier de saint Paul, il a mérité cet éloge de saint Isidore de Péluse : « Si saint Paul revenait sur cette terre, je ne crois pas qu'il expliquerait ses épîtres autrement que saint Jean Chrysostome. »

Enlevé par ruse au peuple d'Antioche pour être sacré archevêque de Constantinople, il se montre un pontife réformateur, un prélat charitable, un défenseur énergique des droits sacrés et imprescriptibles de la Religion.

Réformateur, il commença par rappeler à ses prêtres l'austérité de la vie sacerdotale et mena lui-même à Byzance, la nouvelle cité des Césars, la vie mortifiée d'un anachorète. Tout ce qui lui restait de fortune, il le dépensa pour les pauvres et leur fit bâtir un hôpital dont il confia la direction à ses prêtres.

L'exemple d'une vie si admirable était un grand appui pour cette parole éloquente, tonnante contre les vices et les restes du paganisme qui se démenait contre la victoire de l'Église.

Défenseur de son peuple et de l'Église, nous le voyons repousser de Constantinople Gaïnas et ses Barbares, comme saint Léon le Grand arrêta Attila et ses Huns dans leur marche vers Rome.

Défenseur contre Eutrope du droit d'asile que possédait l'Église, il réclame ce même droit en faveur du ministre disgracié, et apaise la fureur du peuple et de la soldatesque contre l'ancien conseiller d'Arcadius.

Un tel pontife était vraiment adoré de son peuple. Lui-même disait : « Aucune joie n'égale la mienne quand je suis au milieu de vous. Vous êtes ma couronne et ma gloire. A quoi comparerai-je mon peuple ? C'est un jardin planté d'arbres fruitiers. Ne suis-je pas votre serviteur ? Oh ! la douce servitude, qui m'est le plus grand des plaisirs ! »

Toutes les vertus, certes, ornaient cette âme et embellissaient ce génie. Mais il ne lui manquait qu'une chose : la souffrance et la croix, pour compléter dans sa chair ce qui manque à la Passion du Sauveur. Car le prêtre et le pontife ne doivent pas seulement participer à la gloire de Jésus-Christ au Thabor et au bonheur de la Cène ; ils doivent aussi être avec Jésus au Calvaire. Le sacerdoce n'implique-t-il pas la croix et le sacrifice ? Tels étaient les sentiments de saint Jean Chrysostome quand il disait, dans un élan d'amour : « Être enchaîné pour Jésus est plus beau pour moi que d'être apôtre, docteur ou évangéliste. S'il m'était donné de choisir, je préférerais la souffrance pour Jésus à la glorification par Jésus. Car souffrir pour Jésus est une gloire qui dépasse toutes choses. Ce que j'envie à saint Paul, ce n'est pas son ravissement au ciel, mais son noir cachot ; ce n'est pas non plus l'illumination de son esprit, mais plutôt ses chaînes et ses douleurs. »

Il les a éprouvées, ces souffrances, et en quelque façon d'une manière plus vive encore que l'Apôtre des Gentils. Saint Paul, en effet, fut persécuté par les Césars païens : Chrysostome le fut par les empereurs chrétiens. Paul était assisté par Timothée, par Tite, par les évêques de la sainte Église : Chrysostome, au contraire, fut trahi et odieusement condamné par d'indignes prélats courtisans : Sévérien de Gabala, Acace de Berrhée, Antiochus de Ptolémaïs, Cyrinos de Chalcédoine, Théophile d'Alexandrie, tous excités contre lui par l'impératrice Eudoxie : femme violente, rusée, avare, ambitieuse et d'un orgueil démesuré, elle devait haïr Chrysostome, qui ne pouvait que combattre ses vices. Un jour, Eudoxie avait usurpé la vigne d'une veuve. Chrysostome, père des orphelins, écrivit à l'impératrice et lui rappela l'exemple de Naboth et de Jézabel. Rien ne toucha l'impératrice. Un jour de fête, lorsqu'elle entra à l'église, Chrysostome, nouvel Ambroise, l'arrêta au seuil

du narthex. Dès lors, l'impératrice jura sa perte. Mais la Bouche d'or répondit : « Je ne crains pas la mort, car elle m'est un gain. Je ne redoute pas l'exil, car la terre entière est au Seigneur. Je n'appréhende pas la spoliation de mes biens, car je suis né avec rien et n'emporterai rien au tombeau... Jésus-Christ est ma vie, et mourir m'est un avantage. » Tout le monde sait que le conciliabule du Chêne qui l'exila fut suivi à Constantinople d'un terrible tremblement de terre et de l'incendie du palais impérial. L'impératrice affolée écrit à Chrysostome : « Je suis innocente de ton sort : ce sont des hommes méchants qui sont les auteurs de tout le mal. » Cette conduite hypocrite ne rappelle-t-elle pas Pilate se lavant les mains après la condamnation de Jésus ?

Chrysostome revient sur son trône plein d'ardeur et de courage, comme saint Jean le Bien-aimé sortit fortifié de la chaudière d'huile bouillante. L'entente ne devait pas durer. Un jour, l'orgueil d'Eudoxie lui inspira de s'élever une statue d'argent entre le Sénat et Sainte-Sophie. Les jeux, les danses, les chants profanes qui en accompagnèrent l'inauguration eurent leur écho jusque dans le sanctuaire et troublèrent le service divin. Jean protesta sans être écouté de la cour. C'est alors que cet homme apostolique s'éleva du haut de l'ambon contre cette habitude, qui rappelait l'apothéose des Césars païens. Eudoxie se sentit attaquée dans son amour-propre et dès lors la perte de saint Jean Chrysostome fut décidée. Socrate et Sozomène nous rapportent que, loin de s'effrayer des menaces de l'impératrice, Chrysostome s'écria dans un discours : « Voici qu'Hérodiade est encore en fureur ; elle danse encore et demande de nouveau la tête de Jean. » Cette hardiesse, qu'un prédicateur de nos jours ne pourrait guère se permettre envers une reine, était alors un acte de courage nécessaire pour préserver les chrétiens du venin du paganisme. Il n'y avait pas cent ans en effet que l'empire était officiellement converti. C'était vraiment dommage que l'impératrice fût pour ses sujets un exemple d'orgueil, d'avarice et d'ambition, et qu'on ne pût combattre ces vices sans que le peuple ne vît qu'on visait son impératrice. Mais faut-il se taire quand la pourpre impériale couvre et patronne les vices ? « Malheur au chien qui n'aboie pas ! » dit l'Écriture.

Qu'importe dès lors qu'Eudoxie réunisse de nouveau les évêques adulateurs et leur fasse prononcer la déposition et l'exil de saint Jean Chrysostome ? L'archevêque de Constantinople pouvait donc mourir à Pithyonte ; mais, avant l'heure du martyre, il avait donné à tout l'univers une des leçons les plus utiles peut-être qu'il ait jamais enseignées. Dans son livre sur le Sacerdoce <sup>1</sup>, il avait déjà dit que Jésus-Christ avait confié ses brebis à Pierre et à ses successeurs. A ce moment suprême de l'abandon, il se souvint du Pasteur universel. Il rappela à sa mémoire ces mots admirables de Jules I<sup>er</sup> : « La loi qui régit la hiérarchie sacerdotale déclare nul tout ce qui est fait sans le consentement de l'évêque de Rome <sup>2</sup> ». Ce sont les prérogatives du siège de Rome, rappelées par Sozomène, par Socrate et par Théodoret <sup>3</sup>. Dans la sentence de sa déposition et de son exil, où était donc le consentement du Saint Siège ? L'Église de Byzance était-elle d'accord en cela avec celle de Rome, comme il est nécessaire qu'elle le soit, d'après saint Irénée ? Chrysostome pensait à tout cela. Pour sa consolation, il aimait à répéter cette parole de saint Cyprien : « Ubi Petrus, ibi Ecclesia. » Il écrivit donc à Pierre, au pape Innocent. En cela, saint Jean Chrysostome suivait la pratique ancienne de toute la terre, comme s'exprime le pape saint Innocent <sup>4</sup>. Le Souverain Pontife, dont la sollicitude et le zèle pastoral égalaient l'autorité, écrivit à l'empereur Arcadius et condamna les évêques ennemis de saint Jean Chrysostome.

Quelle belle leçon nous donne là saint Jean Chrysostome, en confessant solennellement la primauté de juridiction du Souverain Pontife, en montrant par son exemple que l'Église romaine est le centre, le foyer et le pôle du catholicisme, la suprême gardienne des dogmes divins, l'oracle infaillible de la vérité, le tribunal supérieur auquel sont déférées toutes les causes majeures du monde chrétien, selon cette parole de Jésus-Christ : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église ? »

1. Περὶ Ἱερωσύνης, l. 2, ch. 1.

2. SOZOMÈNE, l. 3, c. 9.

3. *Id.*, l. 5, c. 7. — THÉODORET, l. 2, c. 4. — SOCRATE, l. 2, c. 3.

4. Ép. 28.

Il nous reste enfin à dire un mot sur le culte de saint Jean Chrysostome. La vénération de sa mémoire date de sa mort. Le pape Innocent I<sup>er</sup> et saint Augustin le qualifient de saint, et, dès 428, sous le pontificat de saint Célestin, une fête était établie en son honneur, fête que l'on a fixée plus tard au 13 novembre. Le 27 janvier, l'Église grecque et l'Église latine célèbrent la translation de ses reliques de Comane à Constantinople. Le 30 du même mois, nous célébrons une fête commune de saint Jean Chrysostome, de saint Grégoire de Nazianze et de saint Basile. L'origine de cette fête remonte à l'empereur Alexis Comnène. Sous son règne, des disputes s'élevèrent parmi les fidèles sur la prééminence du savoir et de la vertu de ces trois docteurs. Jean, évêque d'Euchaïta, vit en songe les trois saints, qui lui apparurent dans un même degré de gloire. Ce fut la raison d'être de cette fête.

Dans l'Église grecque, où l'on célèbre tous les jours à peu près la liturgie attribuée à saint Jean Chrysostome, le prêtre adresse une prière spéciale au saint et donne la bénédiction finale par son intercession. Quant à notre Église melkite, elle s'est distinguée par cette particularité, que, du XIII<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle, les évangéliques manuscrits, dont on se servait à l'église, contenaient, après l'évangile du jour, un petit commentaire tiré de saint Jean Chrysostome, que le prêtre lisait aux fidèles aussitôt après l'évangile lui-même. Puisseons-nous reprendre cette excellente habitude !

Enfin, nous profitons de cette occasion pour faire connaître un manuscrit grec inédit du IX<sup>e</sup> ou du X<sup>e</sup> siècle, de la Bibliothèque grecque du Saint Sépulcre à Jérusalem. Les feuillets 156 à 176 contiennent un panégyrique de saint Pierre, que Sirius, qui en a connu le texte latin seulement, et plusieurs autres auteurs, attribuent à saint Jean Chrysostome. Cette opinion est très plausible, à cause de la ressemblance frappante du style et des idées de ce morceau avec le style et les idées des ouvrages de la Bouche d'or.

Tout d'abord, saint Pierre est reconnu comme le fondement de l'Église de Jésus Christ : ἐφ' ᾧ καὶ τὴν ἐκκλησίαν, οἰκοδομῆσαι εἰς ἄθλον τῆς θεοπροποῦς ἀναρρήσεως προϋπέφηνε... Saint Pierre est appelé ensuite le plus éminent des Apôtres : ὁ πάντων ἀποστόλων ὑπέρτερος. Puis, au folio 168 et suivants, il est fait de Pierre



un éloge si magnifique que rarement, pensons-nous, on a fait du Prince des Apôtres un si beau panégyrique. On en jugera :

Ὅντως οὗτός ἐστιν ἡ τῶν ἀποστόλων κρηπίς, ὁ τῶν οὐρανίων μυσταγωγός, ὁ τῶν ἀπορρήτων ὑφηγητής, ὁ τῶν σαλευομένων στηριγμός, ὁ τῶν καταπιπτόντων ἀνορθωτής, ὁ τῶν ἐστηριγμένων συντηρητής, ὁ τῆς μετανοίας θερμώτατος ἐδηγός, Πέτρος τὸ μέγα θαῦμα τοῦ κόσμου παντός, τὸ τῆς ἐκκλησίας καύχημα, τὸ τῶν μαθητῶν ἐγκαλλώπισμα, τὸ τῶν ὀρθοδόξων ὠράϊσμα, τὸ τῶν θεολόγων ἐγκαλλώπισμα, τὸ στόμα Χριστοῦ, ὁ νοῦς ὁ οὐράνιος, τὸ τῆς Τριάδος καθαρώτατον σκῆνωμα, ὁ τῶν προσκεχρουκότων διαλλακτής, ὁ τῶν σεμνῶς βιούντων χειραγωγός, ὁ τῶν καλῶς τρεχόντων ὑπασπιστής, ὁ παντὸς οὐρανοῦ καὶ ἐπιγείου ἐπαίνου καὶ πάσης εὐφημίας ἐπάξιος.

« Vraiment [Pierre] est le coryphée des Apôtres, l'initié aux célestes mystères, le chef des secrets ineffables, le port des naufragés ballottés par les flots, le redresseur de ceux qui sont tombés, le soutien de ceux qui sont debout, le guide très ardent de la pénitence ; [Pierre], c'est le grand miracle de l'univers entier, la gloire de l'Eglise, l'embellissement de ceux qui apprennent, la beauté des orthodoxes, l'ornement des théologiens, la bouche du Christ, l'esprit tout céleste, le temple très pur de la Trinité, le conciliateur des ennemis, le conducteur de ceux qui mènent une bonne vie, le soutien des gens de bien, l'Apôtre qui mérite tout éloge céleste et terrestre. »

Certes, cet éloge est bien digne de la Bouche d'or. Saint Jean Chrysostome, en effet, est un des Pères qui ont le mieux exprimé la doctrine de la primauté de juridiction de Pierre et de ses successeurs. Rome était pour lui l'étoile polaire sur laquelle il s'orientait dans ses difficultés : « Malgré les distances qui nous séparent, écrivait-il au pape Innocent I<sup>er</sup>, je ne suis pas éloigné de Votre Sainteté. Tous les jours je suis auprès d'Elle. » Cette parole n'était-elle pas une prophétie, pour ainsi dire ? Oui, Chrysostome est près de Pierre, près du successeur d'Innocent. Il repose aujour-

d'hui à deux pas de nous, sous l'œil vigilant du Souverain Pontife Pie X, glorieusement régnant. Il nous semble que le grand Docteur de l'Eglise dit encore du fond de sa tombe à nos frères dissidents : « Revenez au centre de la Chrétienté et à la source de l'unité. Le Saint Siège est notre rempart, notre sécurité, le port sans vagues, un trésor d'innombrables biens, la cause d'une joie pure et sainte. Là veille un pilote que la tempête ne peut surprendre, là une charité, qui embrasse le monde, lutte pour les Églises affligées, pour le clergé opprimé, pour les peuples persécutés, pour l'univers entier ! »

S. Em. le Cardinal Vincenzo Vaunutelli souhaite à son tour la bienvenue aux invités par quelques paroles pleines de cordialité. Mgr Schirò parla ensuite au nom des colonies albanaises, puis divers orateurs lui succédèrent parmi lesquels Mgr Mladénoff, le P. Nicolas Franco et le protoprêtre Serge Vériguine. Enfin, après l'envoi au Saint-Père d'un télégramme exprimant les remerciements de toute l'assistance, le Cardinal termina en faisant des vœux pour que les fêtes du centenaire atteignissent le but pour lequel elles avaient été entreprises. La journée se termina par la célébration de l'office des vêpres dans l'église de S. Athanase <sup>2</sup>.

## II

Le lendemain, dimanche 9 février, la liturgie pontificale fut célébrée dans l'église S. Athanase par Mgr Homsy, métropolitain de Tarse, assisté de Mgr Athanase Şawâyâ et de Mgr

1. CHRYS. Ep. 2 ad Inn.

2. Dans le rite byzantin, on ne célèbre que les *premières* vêpres ; l'office du *dimanche* commence ainsi toujours le *samedi* ou la veille au soir. Il n'y a de *deuxièmes* vêpres proprement dites que le jour où l'on fait l'ἀπόδοσις ou *octave* d'une fête le jour même, ou lors des deux solennités de Pâques et de la Pentecôte ; il y a alors des cérémonies toutes particulières.

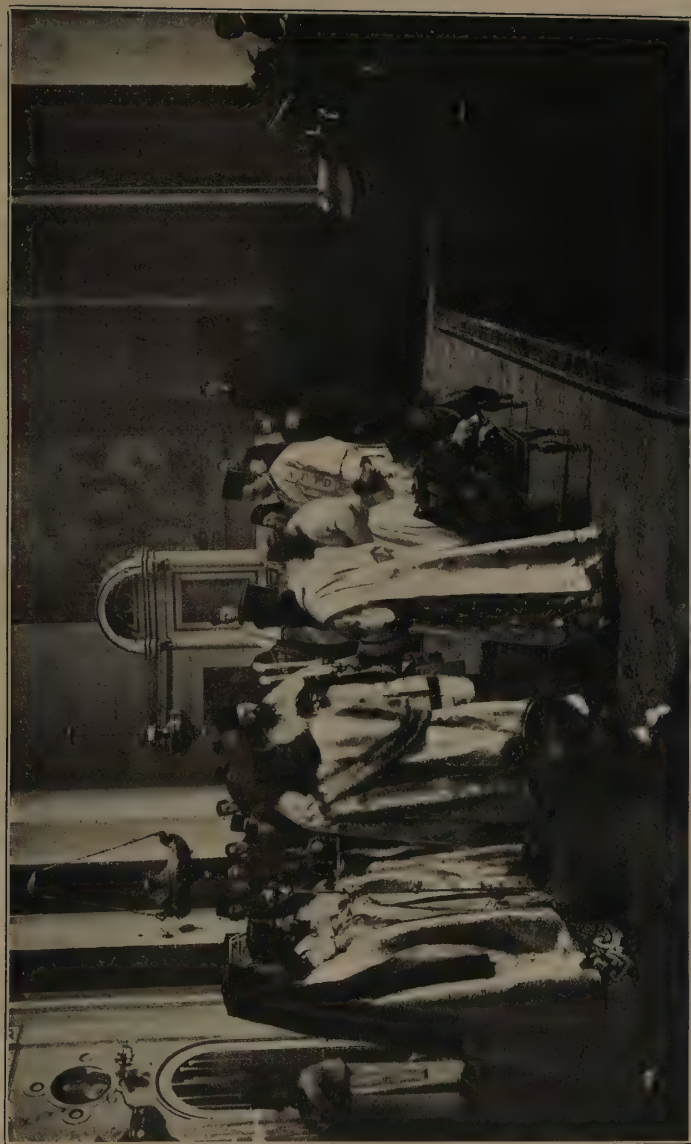


Mladénoff. Concélébraient aussi avec les évêques plusieurs archimandrites et prêtres. L'église était remplie de monde. Assista au trône épiscopal S. E. le cardinal Vannutelli, en cappa magna, entouré de Mgr Joseph Schirò et de Mgr Pascal Rubian. La fonction se déroula dans un ordre parfait : le R. P. Gäisser dirigeait le chœur.

Au dîner qui suivit, le R. P. Gäisser porta le premier un toast en français au Patriarche, au Cardinal et au Pape. Le Patriarche répondit en arabe, et le P. Élie Batâreïkh traduisit en français au fur et à mesure. Lorsque S. B. eut fini de parler, les élèves du Collège grec exécutèrent un *πολυχρόνιον* où étaient unis ensemble les deux noms du Pape d'abord, puis du Patriarche. S. Em. le Cardinal se leva alors et remercia, en quelques phrases italiennes d'une très élégante facture, ceux qui étaient venus de l'Orient s'associer à leurs frères d'Occident, et fit des vœux pour l'union avec Rome des chrétiens d'Orient qui en sont encore séparés. Le P. Joseph Şâboûngî, quatrième assistant de la congrégation des Salvatoriens, parla en français au nom de son R<sup>me</sup> Père Général, l'archimandrite Gabriel Naba'a ; et le R<sup>me</sup> Père Abbé Primat Dom Hildebrand de Hemptinne termina en s'associant aux vœux qui venaient d'être exprimés.

Le soir eut lieu l'office de l'*ἀπόδειπνον* (complies), présidé par Mgr Mladénoff, au milieu duquel on intercala le canon de la fête de S. Jean Chrysostome. Puis le panégyrique du Saint fut prêché par le R. P. Dom Laurent Janssens, O. S. B., Prieur-Recteur de l'abbaye et du Collège bénédictin de S. Anselme.

Le lendemain, lundi 10 février, la liturgie pontificale fut célébrée par Mgr Athanase Şawâyâ, métropolitain de Beyrouth, dans l'église de Sainte Marie *in Domnica*, dite vulgairement *della Navicella*, au Caelius, siège de la procure mixte des Basiliens Chouérites et des Basiliens Alépins. Le soir, le P.



Gliché Féron-Vrau, Paris.

LITURGIE PONTIFICALE CÉLÉBRÉE DANS L'ÉGLISE DE SAINT ATHANASE, A ROME, LE 9 FÉVRIER 1908

Le prêtre officiant, Mgr Ignace Homşy, métropolitain titulaire de Tarse, est solennellement revêtu des ornements pontificaux au début de la fonction. Il est assisté de deux diacres ; les archimandrites et prêtres concélébrants lui présentent les ornements l'un après l'autre. Les élèves du Collège grec forment les deux chœurs : on ne voit que celui de droite. Au trône assiste S. E. le cardinal Vincenzo Vannutelli.

Phot. Felici, Rome.



Nicolas Franco prononça à S. Athanase un discours où il considérait S. Jean Chrysostome surtout comme docteur de l'Eucharistie, citant les passages de ses homélies qui expriment sa doctrine, en comparaison avec les termes de la liturgie qui lui est attribuée.

Le mardi 11, une messe fut chantée dans l'église des SS. Serge et Bacchus, attenante au Collège ruthène. Le métropolitain de Galitz, S. Exc. Mgr André, comte Cheptytskiy, venait seulement d'arriver ; son état de fatigue ne lui permit pas d'officier pontificalement, et le départ inopiné de l'évêque roumain de Lugoș, Mgr Basile Hossu, avait obligé de renoncer au pontifical en langue roumaine que l'on avait projeté, mais qui eut lieu plus tard à S. Pierre, lors de la venue du pèlerinage roumain, comme nous le dirons. Le soir, le panégyrique de S. Jean Chrysostome fut de nouveau prêché dans l'église de S. Athanase par le R<sup>me</sup> Père Arsène Pellegrini, à l'issue de l'office du soir.

De son côté, le Collège ruthène avait pris soin de célébrer dans son église propre un triduum particulier, qui avait lieu après l'heure de celui du Collège grec.

---

## CHAPITRE III

### LA LITURGIE PONTIFICALE BYZANTINE EN PRÉSENCE DE SA SAINTETÉ PIE X, LE MERCREDI 12 FÉVRIER.

SOMMAIRE. — 1. Disposition de la salle des Béatifications. — 2. Entrée des concélébrants. — 3. Habillement du Patriarche et entrée dans la salle des Béatifications. — 4. Entrée du Souverain Pontife. — 5. Commencement de la liturgie. Petite entrée. — 6. Trisagion et épître. — 7. Évangile. — 8. Grande entrée. — 9. Baiser de paix et Symbole. — 10. Anaphore ou canon. — 11. Consécration et suite de l'anaphore. — 12. Fraction de l'hostie et communion. — 13. Fin de la liturgie. — 14. Bénédiction papale et indulgence plénière.

#### I. — DISPOSITION DE LA SALLE DES BÉATIFICATIONS.

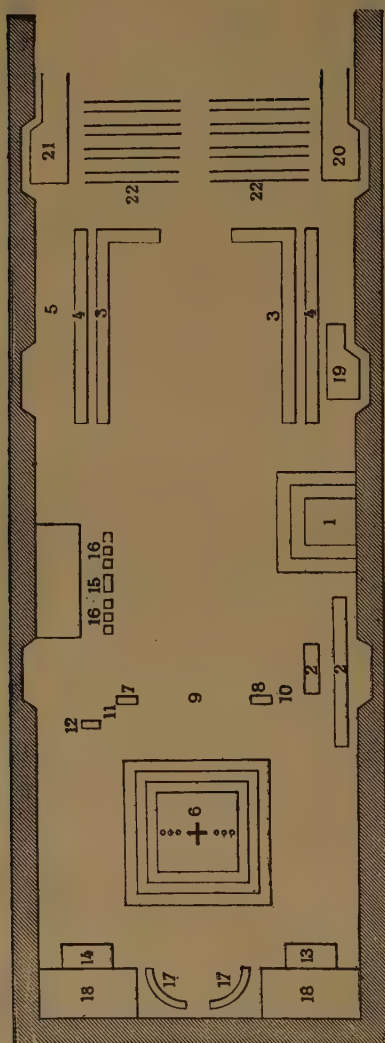
La liturgie pontificale byzantine devant être célébrée en présence du Souverain Pontife dans la salle dite des Béatifications, il était nécessaire d'aménager cette dernière de telle sorte que les coutumes observées lorsqu'il y a chapelle papale fussent gardées tout aussi bien que les exigences du rite byzantin.

La disposition adoptée fut à peu près celle en usage à la chapelle Sixtine. Le trône papal (1) étant placé à gauche en entrant, c'est-à-dire du côté de l'Évangile d'après la terminologie liturgique du rite romain, on mit à gauche les sièges ordinaires pour les patriarches et les évêques ayant le rang d'assistants au trône pontifical (2). Les banquettes pour les cardinaux, les prélats et autres personnages figurant ordinairement aux chapelles papales étant placées à droite et à gauche dans la salle, en arrière du trône du Souverain Pon-

tife (3), on ajouta deux séries de banquettes derrière celles des cardinaux-évêques et des cardinaux-prêtres, à droite du trône, pour permettre aux prélats *di fiocchetti*<sup>1</sup> et aux évêques non assistants au trône d'y prendre place (4). Enfin, les prélats domestiques en manteletta violette, qui ordinairement se mettent tout près de l'autel, du côté de l'Épître, n'ayant pu y trouver place dans cette circonstance, étant donné que toute l'enceinte du sanctuaire devait être exclusivement réservée aux officiants du rite byzantin, durent en conséquence se tenir debout dans l'espace laissé libre derrière les banquettes des cardinaux (5).

La disposition de l'autel fut aussi réglée selon les exigences du rite. Celui-ci, à la vérité, aurait demandé que l'autel fût, non seulement isolé au centre du sanctuaire, mais encore séparé du reste de l'église par la haute cloison percée de trois portes, appelée *iconostase*, et ainsi nommée parce que c'est principalement sur cette cloison que sont placées les saintes images ou *icones*. On ne jugea pas opportun de changer à ce point la forme extérieure usitée dans les chapelles papales, en érigeant un iconostase proprement dit ; mais, pour observer cependant autant que possible les prescriptions du rite, on se servit d'un procédé qui est d'ailleurs employé couramment dans l'église latine de Sainte Anne à Jérusalem, auprès de laquelle se trouvent le grand et le petit séminaire melkite dirigé par les Pères Blancs d'Alger. Un autel monumental de forme carrée, avec baldaquin, comme c'est la règle du rite, fut érigé (6), et, à ses deux extrémités antérieures, on plaça sur des socles les deux saintes icones principales, celle de Notre-

1. Ces prélats, au nombre de quatre, sont ainsi nommés, parce qu'ils ont le privilège de mettre aux harnais de leurs chevaux des *fiocchetti* ou houppes de soie violette, droit qu'ils ont en commun avec les patriarches. Ils ont dans les chapelles papales une place à part et passent avant les archevêques et évêques non assistants.



PLAN DE LA SALLE DES BÉATIFICATIONS AMÉNAGÉE POUR LE PONTIFICAL BYZANTIN DU 12 FÉVRIER 1908

1. — Trône papal. — 2. Sièges pour les patriarches et les évêques assistants au trône. — 3. Bancs des cardinaux. — 4. Bancs des évêques et des prélats *di foribetti*. — 5. Place des autres prélats. — 6. Autel. — 7. Icone de Notre Seigneur. — 8. Icone de la Sainte Vierge. — 9. Porte royale. — 10. Porte du Nord. — 11. Porte du Sud. — 12. Icone de saint Jean Chrysostome. — 13. Autel de la Prothèse. — 14. Crédence. — 15. Patriarche. — 16. Evêques concélébrants. — 17. Prêtres concélébrants. — 18. Tribunes des chantes. — 19. Tribune de l'Ordre souverain des chevaliers de Malte. — 20. Tribune du corps diplomatique. — 21. Tribune du patriciat et de la noblesse romaine. — 22. Places réservées au public (les deux tiers de la salle).



Seigneur à droite (7) et celle de la Sainte Vierge à gauche (8) en regardant l'autel. On avait ainsi une disposition rappelant très exactement celle des trois portes de l'iconostase ordinaire. En effet, l'espace laissé libre entre les deux images figurait la porte du milieu ou porte royale (9), réservée à l'officiant principal et à la cérémonie de la petite et de la grande entrée ; les espaces latéraux représentaient les portes de côté, celle du nord (10) et celle du sud (11), par lesquelles entrent et sortent au cours de la liturgie les ministres inférieurs qui ne doivent point passer par la porte royale. A droite de l'image du Sauveur, on plaça celle de saint Jean Chrysostome (12).

Derrière l'autel, en face de la porte du nord et adossée à la tribune du chœur de gauche, on érigea la prothèse (13), autel secondaire où s'accomplit la préparation du saint sacrifice. A l'extrémité opposée, tout contre la tribune du chœur de droite, on mit une autre table ou crédence (14) pour les calices et burettes qui devaient servir, soit à laver les doigts des célébrants, soit à les purifier après la sainte communion. Les deux chœurs, au lieu d'être placés en avant des portes saintes, comme l'aurait voulu la disposition ordinaire des églises byzantines, se trouvaient ainsi derrière l'autel : cette manière de faire fut adoptée à cause du manque de place en avant. Le trône épiscopal ne pouvait être érigé au fond de l'abside, entre les tribunes des deux chœurs, étant donné que le Souverain Pontife, assistant pontificalement, avait son propre trône à la place ordinaire dans les chapelles papales : mais on y mit des banquettes (17) pour que les archimandrites et les prêtres pussent s'y asseoir durant le chant de l'épître. Les sièges du patriarche (15) et des évêques (16) étaient placés à gauche en dehors des portes saintes, presque en face du trône pontifical.

Les officiants devaient observer en tout le rite byzantin,

tandis que la chapelle pontificale se comporterait à peu près en toutes les circonstances d'après le cérémonial propre qu'elle garde lorsqu'elle assiste aux offices, mais en suivant les évolutions de la liturgie byzantine. Le Souverain Pontife, chef suprême de tous les rites et pouvant par conséquent participer d'une manière active à tous indistinctement, remplirait en même temps le rôle de président de la fonction liturgique : c'était à lui, par conséquent, que, conformément au rite employé en cette circonstance, seraient réservés les principaux actes d'honneur et de juridiction. Étant donné que le Pape devait accomplir des cérémonies d'une liturgie célébrée en grec et répondre à des formules qui lui seraient dites en cette langue, il se servirait dans ces cas de la langue grecque, se conformant pour tout le reste au cérémonial ordinaire de l'assistance pontificale aux offices du rite romain. Les Éminentissimes cardinaux et autres prélats assistants garderaient donc en tout, sauf en quelques rares exceptions, le rite romain ; les officiants se serviraient entièrement du rite byzantin, et le Souverain Pontife, chef de l'un et de l'autre, observerait, suivant les différentes parties de la liturgie, tantôt les cérémonies du rite romain, tantôt celles du rite byzantin, suivant que les actes qu'il aurait à accomplir en tant que président de la fonction sacrée concerneraient, soit la simple assistance au trône papal, soit les rites liturgiques byzantins.

## 2. — ENTRÉE DES CONCÉLÉBRANTS.

Le mercredi 12 février 1908 était le jour fixé pour la célébration de l'office pontifical. Précisément, en ce jour, l'Église byzantine célébrait « notre Père parmi les saints Méléce, archevêque <sup>1</sup> de la grande Antioche », ainsi que s'expriment

1. Le mot *archevêque* désigne dans le droit canonique byzantin un prélat revêtu d'une haute primatie ou un évêque dépendant directement d'un

nos livres liturgiques. Par une heureuse coïncidence, c'est justement saint Méléce qui fit clerc saint Jean Chrysostome ; saint Flavien l'ordonna ensuite diacre et prêtre.

À 9 heures du matin, les officiants se réunissent dans les appartements Borgia, où les archimandrites, les prêtres et les diacres revêtent leurs ornements complets de couleur blanche. Le patriarche et les évêques mettent, par dessus le rasson, le mandyas <sup>1</sup>, et ont sur la tête le kalymafkion avec l'épanokalymafkion <sup>2</sup>. Le patriarche seul prend momentanément le bâton pastoral <sup>3</sup> en tant qu'officiant principal. Le cortège se forme :

patriarche sans l'intermédiaire d'aucun métropolitain. C'est ainsi que le patriarche de Constantinople porte le titre d'archevêque ; de même on a l'archevêque de Chypre, l'archevêque du Sinaï. Ce n'est qu'à une époque postérieure à saint Jean Chrysostome qu'on s'est mis à réserver l'expression *patriarche* aux seuls titulaires des grands sièges.

1. Le *rasson* est un manteau à larges manches, noir, que portent tous les membres du clergé. La bande intérieure qui forme doublure tout le long doit être rigoureusement noire pour tous les dignitaires qui sont moines ; les évêques pris parmi le clergé séculier la portent violette, et les patriarches, à moins qu'il ne soient moines, rouge. Le *mandyas* est un ample manteau à longue traîne, répondant absolument à la *cappa magna* des Latins, et porté, comme cette dernière, par les évêques et les archimandrites réguliers et effectifs. Il est en soie, d'une couleur quelconque, traversé à plusieurs reprises dans toute sa largeur par des bandes d'une teinte un peu différente de celle du fond, et appelées *fleures* : elles symbolisent l'abondance de doctrine que doit posséder le prélat. Les quatre coins sont richement ornés et sont réunis deux à deux sous le menton et en bas des genoux par des agrafes. Dans l'Église byzantine, c'est un ornement purement liturgique, contrairement à ce qu'il en est de la *cappa magna* du rite romain.

2. Le *kalymafkion* est une haute coiffure cylindrique avec ou sans rebord supérieur, portée par tous les membres du clergé. Les moines au chœur et les dignitaires dans les cérémonies mettent par-dessus un voile noir en étoffe légère qui retombe sur les épaules, appelé *épanokalymafkion*, et qui est un reste d'une ancienne cuculle monastique dont les Syriens ont conservé quelque chose dans la *masnafa*.

3. Jusqu'à la salle des Béatifications seulement, et avant l'arrivée du Souverain Pontife, car, de même que les évêques ne portent pas le bâton pastoral, insigne de juridiction par excellence, devant leur métropolitain, ni les métropolitains devant leur patriarche, celui-ci ne saurait le porter devant le Pape, son supérieur hiérarchique.

en tête marche la croix avec les céroféraires et les hexaptéryges <sup>1</sup>, puis viennent les ministres inférieurs, les prêtres et les archimandrites, en suivant l'ordre inverse de préséance parmi eux, et enfin les évêques et métropolitains dans le même ordre, tous deux à deux, accompagnés chacun par un diacre. Les deux premiers diacres escortent le patriarche qui s'avance seul en dernier lieu : celui qui porte le trikirion se tient à sa droite et celui qui porte le dikirion à sa gauche <sup>2</sup>.

La procession traverse lentement la salle ducale et la salle royale, où se presse une foule compacte qui ne pourra assister qu'aux défilés ; au moment où la croix de la procession pénètre dans la chapelle Sixtine, les deux chœurs qui y sont réunis font entendre, en psaltique byzantine harmonisée par le R. P. Dom Athanase Gaïsser, recteur du Collège grec, le chant τὸν Δεσπότην <sup>3</sup>, qui, répercuté par les voûtes sonores de la vaste chapelle, produit un effet très impressionnant.

Les prêtres se rangent à droite et à gauche, après avoir fait, ainsi que les ministres inférieurs, trois métanies <sup>4</sup> à l'autel où brillent six cierges avec la croix au milieu. Le patriarche, entouré des évêques rangés à sa droite et à sa gauche, se

1. On appelle *hexaptéryges*, mot à mot [instrument aux] *six ailes*, un éventail liturgique formé d'une tête d'ange entourée de six ailes et placée au bout d'un manche. Les diacres le passent et le repassent au-dessus du calice et de la patène après la consécration. Cette cérémonie, qui symbolise le vol des anges entourant l'autel, avait à l'origine pour but d'empêcher les moucherons, si nombreux en été dans les pays chauds, de tomber dans le calice consacré.

2. Le *dikirion* est un cierge à deux branches croisées en forme de croix de Saint André, représentant les deux natures de Notre-Seigneur ; le *trikirion* a trois branches, symbolisant les trois personnes de la Très Sainte Trinité.

3. En voici les paroles : *Seigneur et Maître, conservez pour beaucoup d'années notre maître et notre pontife !*

4. Il s'agit ici de la *petite métanie*, inclination profonde accompagnée d'un signe de croix. Dans la *grande métanie*, on se prosterne entièrement par terre.

tourne du côté de l'assistance, remet son bâton pastoral à un clerc, prend le trikirion de la main droite et le dikirion de la gauche, et bénit, en croisant les deux mains, d'un triple signe de croix, au milieu, à droite et à gauche. Les chœurs chantent : *Pour beaucoup d'années, Seigneur !*

Puis, reprenant le bâton pastoral, il monte à son trône placé à droite, tandis que les évêques, aidés par des clercs, vont à gauche revêtir leurs ornements.

### 3. — HABILLEMENT DU PATRIARCHE

#### ET ENTRÉE DANS LA SALLE DES BÉATIFICATIONS.

L'habillement du patriarche se fait avec la grande solennité usitée en pareil cas <sup>1</sup>. Le patriarche s'est assis : le premier diacre s'avance près de son trône et chante par trois fois, en haussant le ton à chaque fois, le verset 8 du psaume CXXXI : *Levez-vous, Seigneur, du lieu de votre repos, vous et votre arche sainte*. Le patriarche se lève : on lui apporte alors ses ornements, que le second diacre encense au fur et à mesure qu'ils sont présentés, le premier chantant les prières propres à chacun, prières auxquelles les chœurs répondent : *Kyrie eleison*. Ces ornements sont le stikharion ou aube, l'épitrahilion ou étole ; la ceinture, qui remplace le cordon du rite romain ; les deux surmanches, qui tiennent lieu de manipule et se mettent à chaque bras ; l'hypogonation, carton en forme de losange, revêtu d'une riche étoffe, qui se porte au côté gauche et symbolise le glaive spirituel ; le saccos ou chasuble pontificale, ressemblant assez à une dalmatique à manches longues ; l'omophore ou très large pallium descendant jus-

1. On peut voir la description complète de cette cérémonie dans mon livre : *Les saintes et divines liturgies de nos saints Pères Jean Chrysostome, Basile le Grand et Grégoire le Grand*... Paris, Picard, 1903, p. 164-171.

qu'aux pieds des deux côtés, les deux engkolpia ou médaillons en émail représentant, l'un Notre-Seigneur, l'autre la Sainte Vierge, suspendus sur la poitrine de chaque côté de la croix pastorale par des chaînettes ; la croix pastorale, la couronne pontificale en forme de diadème rond surmonté d'une croix, et enfin le bâton pastoral.

Les évêques ont revêtu les mêmes ornements, mais, s'ils ne portent chacun qu'un seul engkolpion, ils ont tous gardé la couronne pontificale <sup>1</sup>. Le métropolite de Galitz porte un large omophore de laine blanche semé de croix noires, d'après la forme antique, dont il voudrait, et avec raison, ramener l'usage <sup>2</sup>.

L'habillement terminé, le patriarche bénit de nouveau par trois fois, avec le dikirion et le trikirion. La procession se reforme dans le même ordre que précédemment, pour se rendre à la salle des Béatifications, en traversant la salle royale, qui est absolument comble. Pendant ce temps, le chœur exécute les stichères <sup>3</sup> des vêpres de la fête de saint Jean Chrysostome :

Τὴν χρυσήλατον σάλπιγγα, τὸ θεόπνευστον ὄργανον, τῶν δογμάτων πέλαγος ἀνεξάντλητον, τῆς ἐκκλησίας τὸ στήριγμα, τὸν νοῦν τὸν οὐράνιον, τῆς σοφίας τὸν βυθὸν, τὸν κρατῆρα τὸν πάγχρυσον, τὸν προχέοντα ποταμοὺς διδαγμάτων μελιρρύτων, καὶ ἀρδεύοντα τὴν κτίσιν, μελωδικῶς ἀνυμνήσωμεν.

1. Celle-ci, en effet, est l'insigne de la *dignité* épiscopale et non celui de la *juridiction*. C'est pourquoi, à Rome même, tous les évêques portent la mitre devant le Pape, mais jamais le bâton pastoral.

2. On a pris, en effet, depuis assez longtemps, l'habitude de faire l'omophore de la même étoffe et de la même couleur que l'ornement lui-même, ce qui est contraire à la tradition antique.

3. Les *stichères* sont des strophes que l'on intercale entre les derniers versets des psaumes à certains moments de l'office. Voir, *document 9*, le chant harmonisé de ces stichères.



Τὸν ἀστέρα τὸν ἄδυτον, τὸν ἀκτίσι φωτίζοντα διδαγμάτων ἅπασαν τὴν ὑφήλιον, τῆς μετανοίας τὸν κήρυκα, τὸν σπόγγον τὸν πάγχρυσον, τὸν ὑγρότητα δεινῆς ἀπογνώσεως αἶροντα, καὶ δροσίζοντα ἐκτακείσας καρδίας ἁμαρτίαις, Ἰωάννην ἐπαξίως τὸν χρυσολόγον τιμήσωμεν.

Ὁ ἐπίγειος ἄγγελος καὶ οὐράνιος ἄνθρωπος, χελιδὼν ἢ εὐλαλος καὶ πολύφωνος, τῶν ἀρετῶν τὸ θησαύρισμα, ἡ πέτρα ἢ ἄρρηκτος, τῶν πιστῶν ὑπόγραμμος, τῶν μαρτύρων ἐφάμιλλος, ἰσοστάσις τῶν ἁγίων ἀγγέλων, Ἀποστόλων ὁ ἐμότροπος, ἐν ὕμνοις μεγαλυνέσθω Χρυσόστομος.

Célébrons par de mélodieuses hymnes la trompette faite de lames d'or, l'orgue aux sons divins, l'océan inépuisable des dogmes, l'affermissement de l'Eglise, l'intelligence céleste, l'abîme de la sagesse, le cratère <sup>1</sup> tout d'or qui laisse échapper les fleuves d'une doctrine qui coule comme le miel ; celui qui abreuve toute la création.

Honorons dignement Jean aux paroles d'or ; lui, l'astre sans déclin qui éclaire de ses rayons toute la terre ; lui, le héraut de la pénitence, l'éponge scintillante d'or qui absorbe la sanie des doctrines perverses et qui rafraîchit les cœurs desséchés par les péchés.

Qu'il soit exalté par des hymnes, Chrysostome, lui qui est à la fois ange terrestre et homme céleste ; lui, l'hirondelle à la langue harmonieuse et aux chants variés, le trésor des vertus, le roc inébranlable, le modèle des croyants, le rival des martyrs, lui dont le trône est avec ceux des anges, l'émule des apôtres <sup>2</sup>.

La vaste *aula* des Béatifications est comble. On remarque les Eminentissimes cardinaux Serafino Vannutelli, Agliardi, Vincenzo Vannutelli, Satolli, Cassetta, Rampolla del Tindaro, Gotti, Ferrata, Casali del Drago, Cretoni, Sanminiatielli-Zabarella, Mathieu, Respighi, Richelmy, Martinelli, Gennari,

1. Le mot *cratère* est ici pris dans son sens antique de coupe aux larges bords.

2. Ces beaux tropaires sont anonymes.

C. CHARON. — *Saint Jean Chrysostome.*

Cavicchioni, Merry del Val, Gasparri, Rinaldini, Segna, Vivès y Tuto, Cagiano de Azevedo et De Lai; en tout vingt-quatre. A gauche du trône papal, au premier rang des prélats assistants au trône, se trouvent les patriarches latins titulaires des grands sièges et S. B. Mgr Ignace Ephrem II Raḥmânî, patriarche syrien d'Antioche. Dans le haut de l'assistance, du côté du trône papal, se trouve la tribune où se tiennent le grand maître et une quinzaine de chevaliers de l'Ordre de Malte, puis une seconde pour le corps diplomatique accrédité près le Saint-Siège. Du côté opposé sont les deux tribunes réservées à la famille de Sa Sainteté, au patriciat et à la noblesse romaine. La garde suisse, en costume de gala, fait le service d'ordre, ainsi que les camériers secrets et les camériers d'honneur de cape et d'épée.

Dès les premières heures de la journée, toutes les places étaient occupées. Environ deux mille personnes se pressaient dans la salle, pour laquelle on avait reçu plus de douze mille demandes. Dans le vestibule, à une place réservée, était le pèlerinage du clergé piémontais, arrivé la veille à Rome et présidé par S. Em. le cardinal Richelmy, archevêque de Turin. Les salles royale et ducal étaient de même bondées, et c'est à travers une foule compacte maintenue à grand'peine par la garde pontificale qui présentait les armes que se déroula lentement la majestueuse procession formée par les ministres inférieurs, sept diacres, dix prêtres, neuf archimandrites, six métropolitains ou évêques et enfin S. B. le patriarche melkite d'Antioche. Voici d'ailleurs la liste des concélébrants par ordre de dignité :

S. B. Mgr Cyrille VIII Gêhâ, patriarche d'Antioche et de tout l'Orient, d'Alexandrie et de Jérusalem.

*Métropolitains* : 1<sup>o</sup> S. Exc. Mgr André, comte Cheptytskiy, O. S. B. M. (Congrégation ruthène réformée), métropolitain



Cliché Féron-Vrau, Paris.

Phot. Felici, Rome.

S. B. CYRILLE VIII GÉHÂ  
PATRIARCHE D'ANTIOCHE ET DE TOUT L'ORIENT  
D'ALEXANDRIE ET DE JÉRUSALEM

Né à Alep (Syrie) le 28 octobre 1840, entré dans le clergé de l'éparchie d'Alep, ordonné prêtre en 1865 ; vicaire administrateur du siège vacant en 1885 ; élu métropolitite et sacré le 3 mars 1885 par le patriarche Grégoire II Yousséf au couvent alépin de Saint-Georges, à Makkin, près Beyrouth ; vicaire apostolique patriarcal le 27 juillet 1897 après la mort du patriarche Grégoire II ; vicaire une seconde fois le 30 avril 1902, après la mort du patriarche Pierre IV Géraigirý ; élu patriarche le 27 juin 1902 ; confirmé par le Saint-Siège le 22 juin 1903.



de Galitz, archevêque de Lvov, évêque de Kaménetz-Podolskiy et exarque de la Galicie <sup>1</sup>.

2° S. Exc. Mgr Ignace Homşy, métropolitain titulaire de Tarse en Cilicie, vicaire patriarcal de S. B. Cyrille VIII pour l'éparchie <sup>2</sup> de Damas en Syrie.

3° S. Exc. Mgr Athanase Şawâyâ, O. S. B. M. (Congrégation chouérite), métropolitain de Beyrouth, évêque de Gébail et de Batroun, exarque de la Phénicie paraliennne <sup>3</sup> et du mont Liban.

4° S. Exc. Mgr Joseph Schirò, métropolitain titulaire de Néocésarée du Pont, prélat ordonnant pour le rite byzantin à Rome <sup>4</sup>.

*Évêques* : 1° S. Exc. Mgr Lazare Mladénoff, évêque titu-

1. Les évêques byzantins portent tous des titres assez longs, et entr'autres celui d'*exarque*. Ce mot désigne à proprement parler un *délégué* patriarcal quelconque chargé d'une mission temporaire. Dans le sens étymologique où il est employé ici, il désigne le pays sur lequel s'étend la juridiction du pontife. Galitz est l'ancienne ville qui a donné son nom à la Galicie ; en slave, on dit *Lvov*, mais en allemand on dit *Lemberg* ; Kaménetz est une éparchie située en Russie, supprimée par le gouvernement russe, mais simplement vacante au point de vue canonique. Les Basiliens de Ruthénie ont été réformés par les soins de Léon XIII, qui, en 1882, fit appel au concours des Pères Jésuites. Mgr Cheptytskiy, alors simple religieux, y travailla beaucoup. La Congrégation réformée comprend aujourd'hui quinze monastères ; les religieux (environ 200) se livrent beaucoup à l'apostolat, par la prédication et la presse. Mgr Cheptytskiy a en outre fondé près de Lvov une laurie à la règle plus strictement contemplative, avec près de 30 moines.

2. *Eparchie* (ἐπαρχία, en russe ЕПАРХІЯ, en arabe *abrachyyat*) est l'équivalent byzantin du terme *diocèse*, lequel, bien que d'origine grecque, désignait sous l'empire romain une vaste circonscription *civile*.

3. La Phénicie de la côte, ce qu'on appelle en Syrie *as-Sâhel*.

4. Urbain VIII, par la bulle *Universalis Ecclesiæ regimini*, de 1624, établit qu'il y aurait à Rome un archevêque ou métropolitain titulaire du rite byzantin, chargé de célébrer les offices pontificaux dans l'église grecque de Saint-Athanase et de conférer les Ordres aux étudiants ecclésiastiques du rite à Rome. Deux évêques titulaires ont les mêmes attributions pour la Calabre et la Sicile.

laire de Satala, ancien vicaire apostolique pour les Bulgares de Macédoine, résidant à Rome.

2° S. Exc. Mgr Grégoire Hājjar, O. S. B. M. (Congrégation salvatorienne), évêque de Saint-Jean-d'Acre et de Nazareth, exarque de la Galilée.

*Archimandrites réguliers* : 1° Le R<sup>me</sup> P. Arsène Pellegrini, archimandrite de la laure pontificale de Grottaferrata, près Rome, et Supérieur général de la Congrégation basilienne d'Italie <sup>1</sup>.

2° Le R<sup>me</sup> P. Gabriel Naba'a, archimandrite de la laure de Saint-Sauveur au mont Liban, dans l'éparchie de Sidon, et Supérieur général de la Congrégation basilienne salvatorienne <sup>2</sup>.

*Archimandrites honoraires* <sup>3</sup> : 1° Le R. P. Germanos Anastasiadis Ladicos, de Zante, résidant à Rome.

2° Le R. P. Polycarpe Khayâtâ, curé de l'église melkite de Saint-Nicolas de Myre, à Marseille.

3° Le R. P. Arsène 'Aṭyyé, recteur de l'église melkite de Saint-Julien-le-Pauvre, à Paris.

4° Le R. P. Pietro Camodeca de' Nobili Coronei, repré-

1. La Congrégation basilienne d'Italie comprenait jadis de nombreux monastères, qui eurent des vicissitudes diverses. Aujourd'hui, elle est réduite à la seule archimandrie de Grottaferrata, placée sous le protectorat spécial du Pontife romain, mais le titre de Supérieur général est toujours porté.

2. La Congrégation salvatorienne, fondée en 1716, comprend huit monastères, dont trois seulement sont habités par un nombre de religieux suffisant pour former un chœur, et trois procures. Les Basiliens salvatoriens desservent, par délégation des Ordinaires, un certain nombre de paroisses dans les éparchies melkites. Ils ont environ 160 religieux prêtres.

3. La dignité d'archimandrite se donne aussi, à titre honoraire, à des prêtres séculiers ou à des religieux. Mais, seuls, les archimandrites réguliers, c'est-à-dire gouvernant effectivement un monastère, peuvent et doivent recevoir la bénédiction liturgique marquée dans l'Euchologe.



sentant les colonies albanaises du sud de l'Italie (lequel, venu expressément à Rome pour prendre part aux fêtes, fut empêché de concélébrer par une indisposition subite).

5° Le P. Joseph Chalhoûb, O. S. B. M. (Congrégation salvatorienne), curé de l'église grecque catholique de Livourne.

6° Le R. P. Alexis Kâteb, O. S. B. M. (Congrégation chouérite), procureur de la Congrégation chouérite à Rome <sup>1</sup>.

7° Le R. P. Bichâra Ghafarî, O. S. B. M. (Congrégation salvatorienne), procureur de la Congrégation salvatorienne et de S. B. le patriarche Cyrille VIII à Rome.

8° Le R. P. Sabas Baladî, O. S. B. M. (Congrégation alépine), procureur de la Congrégation alépine <sup>2</sup> à Rome.

*Prêtres* : 1° Protoprêtre <sup>3</sup> Serge Constantinovitch Vêriguine, prêtre catholique russe, à Pau (France).

2° Protoprêtre Francesco Chetta, vicaire forain pour le rite byzantin de l'archidiocèse de Rossano, en Calabre <sup>4</sup>.

3° Le P. Adrien Dawyda, O. S. B. M. (Congrégation ruthène réformée), recteur du Collège ruthène, à Rome.

4° Le P. Joseph Şâboûngî, O. S. B. M. (Congrégation salvatorienne), quatrième assistant du R<sup>me</sup> P. Gabriel Naba'a.

5° Le P. Nicolas Franco, prêtre du rite grec, attaché à la Bibliothèque Vaticane, à Rome.

1. La Congrégation chouérite, fondée en 1697, est la plus ancienne des trois Congrégations basiliennes melkites. Elle comprend six monastères, dont trois seulement peuvent tenir le chœur, et trois procures. Les Chouérites (près de 100 prêtres) desservent un certain nombre de paroisses, là où il n'y a pas assez de prêtres séculiers, par délégation des Ordinaires.

2. Détachés des Chouérites en 1829, les Alépins ont en Syrie sept monastères, dont quatre seulement où peut se dire l'office en chœur et trois procures. Ils n'ont pas plus de 50 religieux prêtres.

3. Dignité tantôt purement honorifique, tantôt équivalente à celle du *doyen* des diocèses latins et à peu près à celle du *blagotchine* russe.

4. Les Italo-Grecs sont soumis aux Ordinaires latins, qui les gouvernent par des vicaires généraux de leur rite. La même organisation a été adoptée

6° Le P. Élie Baṭâreïkh, premier secrétaire de S. B. le patriarche Cyrille VIII.

7° Dom Emmanuel Valet, O. S. B. (Congrégation de Beuron), professeur au Collège pontifical grec de Saint Athanase, à Rome<sup>1</sup>.

8° Le P. Cyrille Charon.

9° Le P. Athanase Baouâb, O. S. B. M. (Congrégation salvatorienne), second secrétaire de S. B. le patriarche.

10° Le P. Joseph Sâbâ, O. S. B. M., secrétaire du R<sup>me</sup> P. Gabriel Naba'a.

*Diacres* : 1° Polycarpe Qaṭṭân, O. S. B. M. (Congrégation chouérîte), élève du collège Saint-Athanase.

2° Jean Mele, Albanais, élève du collège Saint-Athanase.

3° Fr. Romanos, O. S. B. M., du monastère de Grotta-ferrata.

4° Fr. Athanase, O. S. B. M., du même monastère.

5° Fr. Chrysostome, O. S. B. M., du même monastère.

6° Luc Ivantsew, O. S. B. M., élève du Collège ruthène.

7° Onuphre Volanskiy, élève ruthène de l'Université d'Innsprück.

*Ministres inférieurs* : Léonide Féodoroff (Russe, élève du Collège Urbain de la Propagande), Stéphane Gorobetz, Nicolas Goumovskiy (Ruthènes, élèves du Collège ruthène), Jean Coltör, Jules Hossu, Grégoire Papp, Victor Birlea, Valentin Dragoș (Roumains, élèves de la Propagande), Nicolas Sâbâ, Laurent Șawâyâ, Philippe Khorîâtî, Étienne

pour les Ruthènes d'Amérique, avec un évêque résidant à Philadelphie et ayant une semi-juridiction, qu'il exerce sous le contrôle des Ordinaires.

1. Les Bénédictins, auxquels Léon XIII a confié, en 1897, le Collège grec, ont l'usage du rite byzantin pour tout le temps qu'ils demeurent attachés à ce collège.

Ioûâkîm, Clément Bardawîl (Melkites, élèves du collège Saint-Athanase), Pierre Scarpelli, François Dimitri Baffa (Albanais, *idem*).

*Lecteur* : Maxime Ripas, Grec d'Athènes (*idem*).

#### 4. — ENTRÉE DU SOUVERAIN PONTIFE.

Tout à coup la croix papale apparaît à l'entrée de la salle. Tout le monde se lève. Le Souverain Pontife est assis sur la *Sedia gestatoria*, entouré de sa noble antichambre, escorté de la garde noble, précédé et suivi de la garde suisse. Revêtu de ses ornements et du grand manteau papal blanc, il est coiffé de la tiare. Pie X, qui met assez rarement cet insigne du pontificat suprême, s'en est servi en cette circonstance par une délicate attention à l'égard des Orientaux. Son visage est grave. D'un geste large, il bénit à droite et à gauche la foule inclinée. Les chœurs exécutent le *Polychronion* pontifical composé pour la circonstance <sup>1</sup>:

Πολυχρόνιον ποιῆσαι Κύριος ὁ Θεὸς τὸν παναγιώτατον Πατέρα ἡμῶν Πάπαν Πίον. Κύριε, φύλαττε αὐτὸν εἰς πόλλα ἔτη! *Que le Seigneur accorde longue vie à notre très saint Père le Pape Pie X. Seigneur, conservez-le pour beaucoup d'années!*

Le Saint-Père dépose la tiare, reçoit la mitre qu'il gardera durant toute la fonction, et s'agenouille pour faire une courte prière devant l'autel. Lorsqu'il se relève, le patriarche, les

1. Le πολυχρόνιον des Grecs, МНОГОЛѢТІЕ chez les Slaves, est un chant correspondant à l'acclamation latine *ad multos annos* (pour beaucoup d'années), mais d'un caractère moins strictement liturgique : il se chante non seulement dans les cérémonies religieuses, mais encore dans une fête ou une séance en l'honneur d'un prélat quelconque. Le texte, particulier à chaque évêque, se conserve par tradition manuscrite plutôt qu'imprimée : les livres liturgiques officiels se bornent à mentionner simplement la chose. Il y a une grande analogie de contexture entre le *polychronion* et les *diptyques* dont il sera parlé plus loin, et qui, eux, sont autrement fixés.

métropolités, les évêques et les autres concélébrants lui font une révérence profonde et il les bénit. Alors se fait la cérémonie de l'obédience des cardinaux, tous venant tour à tour baiser l'anneau pontifical. Pendant qu'elle a lieu, le chœur chante la grande doxologie, et les cinq archimandrites les plus élevés en dignité vont faire la prothèse, c'est-à-dire préparer le pain et le vin destinés au sacrifice eucharistique, et cela sur l'autel secondaire à ce destiné. Vu le grand nombre des concélébrants et des communicants (presque tous les élèves des deux Collèges grec et ruthène), il y a cinq calices et cinq patènes.

L'obédience des cardinaux terminée, les deux premiers diacres par rang d'ancienneté au Collège grec, Polycarpe Qattân, O. S. B. M., et Jean Mele, mettent de l'encens dans l'encensoir : debout et la tête inclinée, d'après le rite oriental, ils le présentent au Pape. Mgr Rubian, archevêque titulaire d'Amasée, prélat ordinant à Rome pour le rite arménien, choisi parmi les prélats assistants au trône pontifical pour remplir son office en cette circonstance, ouvre devant Pie X le livre imprimé spécialement par la Typographie vaticane. D'une voix que l'on entend assez distinctement, le Souverain Pontife bénit l'encens : Εὐλογητὸς ὁ Θεὸς ἡμῶν, πάντοτε, νῦν καὶ ἀεὶ, καὶ εἰς τοὺς αἰῶνας τῶν αἰώνων. Ἀμήν. *Béni soit notre Dieu en tout temps, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.* Le Saint Père prononce le grec à la manière orientale : *Evloyitós o Theós imón...*, l'articulation est très nette, toutes choses que les Orientaux présents et placés assez près pour entendre cette bénédiction, qui se donne à demi-voix, remarquent avec un plaisir et une émotion bien légitimes.

Le cardinal Rampolla, premier cardinal prêtre, reçoit alors l'encensoir des mains du premier diacre, et, à genoux comme de coutume lorsqu'il y a chapelle papale, encense le Pape assis sur le trône. Puis les deux diacres font le grand encensement





Cliché Féron-Vrau, Paris.

LE PONTIFICAL BYZANTIN DU 12 FÉVRIER

Vue prise durant le chant de la troisième antienne. Les archimandrites et prêtres se prosternent  
en face du trône





Phot. Felici, Rome.

DANS LA SALLE DES BÉATIFICATIONS

à l'autel ; le patriarche, les métropolitains et évêques sont encore sur leurs sièges, le Souverain Pontife.



du sanctuaire, des saintes images, du patriarche et de l'assistance, encensement qui précède la liturgie.

5. — COMMENCEMENT DE LA LITURGIE. PETITE ENTRÉE.  
TROPAIRES.

Le grand encensement terminé, le R<sup>me</sup> P. Arsène Pellegrini, premier des archimandrites, se rend, accompagné des deux premiers diacres, auprès du Souverain Pontife, pour lui demander la permission de commencer la sainte et divine liturgie, en disant : *Bénissez, Seigneur*. Le Pape le bénit en récitant la même formule que tout à l'heure : *Béni soit notre Dieu* . . . . ; puis, monté à l'autel, l'archimandrite Arsène chante la formule initiale : *Béni soit la royauté du Père, du Fils et du Saint Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles*. La première ecphonèse <sup>1</sup>, celle de la grande synapti (litanie) diaconale, est chantée par le patriarche, la seconde par le métropolite de Galitz. Le Pape et tous les assistants se lèvent lorsque le chœur chante l'hymne qui suit la seconde antienne :

Ὁ μονογενὴς Υἱός . . .

*Le Fils unique, le Verbe de Dieu, étant immortel et ayant voulu, pour notre salut, s'incarner dans le sein de la sainte Mère de Dieu, toujours Vierge, Marie, se fit homme sans changer. Vous fûtes crucifié, ô Christ notre Dieu, écrasant la mort par la mort, vous, l'une des personnes de la sainte Trinité, glorifié avec le Père et le Saint Esprit, sauvez-nous.*

C'est Mgr Ignace Homşy, métropolite de Tarse, qui chante

1. On appelle ainsi la *conclusion* d'une oraison secrète, correspondant au *Per Dominum nostrum*... des rites latins. Comme dans ceux-ci, les formules de ces ecphonèses (ἐκφωνήσις, ВОЗГЛАШЕНИЕ, *exclamation*) sont très variées, mais la Sainte Trinité y est toujours nommée au complet.

la troisième ecphonèse <sup>1</sup>. Tous les officiants entrent alors au sanctuaire.

A la procession de la petite entrée, l'assistance se lève. Le premier diacre vient devant le trône du Souverain Pontife, portant comme à l'ordinaire le livre des saints Évangiles, et dit : *Prions le Seigneur* <sup>2</sup>. Le Pape, debout et sans mitre, récite à voix basse la prière de l'entrée :

*Seigneur notre Dieu, vous qui avez établi dans les cieux les ordres et les armées des anges et des archanges, pour le service de votre majesté, faites qu'avec notre entrée ait lieu l'entrée des saints anges qui servent et glorifient avec nous votre bonté. Parce que c'est à vous que convient toute gloire, honneur et adoration, Père, Fils et Saint Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi*

1. Pour comprendre ces expressions, il faut se souvenir que la liturgie du sacrifice eucharistique a toujours commencé par le chant des psaumes. L'introît de la messe romaine, les trois antiphones de la messe byzantine, rappellent cet usage, avec cette différence que l'introît romain correspond à la première des antiphones byzantines. Celles-ci sont formées de versets tirés des psaumes et entremêlés d'invocations de composition ecclésiastique. Mais, tandis que l'introît romain change tous les jours, les antiphones byzantines ne varient que selon les jours de la semaine ou les grandes fêtes. Au début de la liturgie de la messe byzantine, il y a une longue supplication litanique dite par le diacre, analogue comme facture aux grandes oraisons du Vendredi-Saint dans le Missel romain. L'ecphonèse de l'oraison secrète qui accompagne cette supplication : *Parce qu'à vous appartiennent toute gloire, honneur et adoration, Père, Fils et Saint Esprit, maintenant et toujours, etc.....* est dite par le prêtre, de même que les deux ecphonèses analogues qui terminent deux petites supplications litaniques, plus courtes, intercalées après la première et la seconde antiphone. A cette dernière on ajoute, à toutes les messes, le chant *Le Fils unique.....* dont l'auteur véritable serait, non pas l'empereur Justinien, mais bien le célèbre Sévère d'Antioche : elle lui est en effet attribuée dans la liturgie du rite syrien. Lorsque le prêtre, dans le rite romain, monte à l'autel, le baise et dit la prière *Aufer a nobis.....*, il accomplit une cérémonie qui rappelle l'entrée solennelle des officiants byzantins avec le livre des Évangiles, dénommée *petite entrée*.

2. Cette formule est tout à fait analogue à l'*Oremus* latin.

*soit-il.* Le diacre ajoute : *Bénissez, Seigneur, la sainte entrée.* Le Pape, à demi-voix, bénissant l'entrée du sanctuaire : *Béni soit l'entrée de vos saints en tout temps, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.* Et, disant cela, il baise le saint Évangile. Le diacre baise la main du Souverain Pontife, puis revient au milieu du chœur, devant l'entrée, élève le saint livre tout en traçant avec le signe de la croix et chante : *Avec sagesse, tenons-nous debout !* Les officiants, qui sont venus se ranger devant les portes saintes, entrent alors au sanctuaire en chantant : *Venez, adorons et prosternons-nous devant le Christ ; sauvez-nous, ô Fils de Dieu, vous qui êtes admirable dans vos saints, nous qui vous chantons : Alleluia !* Le patriarche bénit avec le trikirion et le dikirion, et le chœur répond par l'acclamation au Pape : *Pour beaucoup d'années, Seigneur !*

Mgr Mladénoff et Mgr Athanase Şawâyâ, métropolitaine de Beyrouth, chantent alors l'un le tropaire, l'autre le kondakion<sup>1</sup> du jour. Ces deux strophes correspondent par leur place aux oraisons du rite romain. Comme on était au 12 février et que les deux fêtes de saint Jean Chrysostome dans l'Église orientale — celle du 13 novembre, qui est sa fête proprement dite, et celle du 27 janvier, où l'on commémore la translation de ses reliques de Comane, dans le Pont, où il mourut, à Constantinople, — étaient passées, on prit le tropaire du 13 novembre et le kondakion du 27 janvier. Voici le tropaire du 13 novembre :

*La grâce qui brille sur votre bouche comme un flambeau a éclairé l'univers ; elle a découvert au monde les trésors du désin-*

1. *Tropaire* est un terme générique qui désigne une *strophe* d'une hymne ou d'un cantique en vers syllabiques, comme sont tous ceux de la poésie liturgique grecque, basés sur l'accent tonique et non, comme la poésie classique, sur l'arrangement des brèves et des longues. Les tropaires portent

téressement, et elle nous a montré le comble de l'humilité. Mais, en nous instruisant par vos enseignements, notre Père Jean Chrysostome, priez le Christ Dieu de sauver nos âmes.

Après le tropaire de S. Pierre, patron de la basilique vaticane, on termina par le kondakion du 27 janvier :

*L'Église vénérable s'est mystiquement réjouie lors de la translation de vos vénérables reliques, et, les ayant cachées sous terre comme un lingot précieux, ô Jean Chrysostome, obtient continuellement par vos prières à ceux qui vous chantent la grâce des guérisons*<sup>1</sup>.

#### 6. — TRISAGION. ÉPÎTRE.

Les tropaires terminés, les chœurs chantent le *trisagion*, c'est-à-dire l'hymne où l'épithète de *saint* est appliquée trois fois à Dieu<sup>2</sup> : *Dieu saint, saint et fort, saint et immortel, ayez pitié de nous !* Ce chant est répété par le premier chœur, le second chœur, les officiants, les deux chœurs réunis, et de nouveau par les officiants. Pendant qu'on le chante pour la troisième fois, le patriarche, prenant le trikirion, qui symbolise les trois personnes divines, trace sur le livre des Évangiles placé devant lui le signe de la croix, pour montrer que cette hymne s'adresse à la Sainte Trinité tout entière ; lorsque les officiants le

différents noms. Un *kondakion* est un tropaire extrait d'un cantique plus long, qui, anciennement, était chanté tout entier et que le chantré déroulait au fur et à mesure sur un petit rouleau de bois appelé *κοντόν*, d'où son nom.

1. Les reliques de saint Jean Chrysostome ne sont plus à Constantinople : on les vénère aujourd'hui à Saint-Pierre de Rome, où elles sont conservées sous l'autel du chœur des chanoines.

2. Rappelons que l'Église romaine a conservé ce chant exécuté alternativement en grec et en latin le Vendredi-Saint. Dans la liturgie byzantine, tant de l'office que de la messe, la formule en revient très fréquemment.



répètent pour la seconde fois, il fait la même cérémonie avec le dikirion, montrant ainsi que l'hymne concerne encore Notre Seigneur Jésus-Christ, dont les deux cierges réunis symbolisent les deux natures, divine et humaine, réunies en une seule personne. Puis vient le *Gloire au Père*. . . . *Saint et immortel*. . . .

Le premier chœur chante alors très solennement : *Dieu saint*. Pendant ce temps, le patriarche s'avance sur le seuil de la porte royale, tourné vers le peuple, le trikirion dans la main droite et le dikirion dans la gauche, les bras étendus dans l'attitude de la prière. Le métropolite de Galitz et celui de Tarse lui soutiennent légèrement les bras, chacun de leur côté, rappelant ainsi la scène biblique de Moïse sur la montagne, les mains étendues, soutenues par Aaron et Hur, tandis que le peuple d'Israël combattait dans la plaine contre les Amalécites <sup>1</sup>. Lorsque le chœur a fini son chant, les deux métropolites cessent de soutenir les bras du patriarche : celui-ci bénit en croisant les mains et s'écrie :

*Seigneur, Seigneur, regardez du haut du ciel et voyez : considérez cette vigne et fortifiez-la, elle que votre droite a plantée !*

Cette touchante cérémonie se renouvelle deux fois encore, lorsque le chœur a chanté *Saint et fort*, puis *Saint et immortel*, le patriarche bénissant à droite, puis à gauche, avec le même cérémonial. Le chœur termine alors le trisagion : *Ayez pitié de nous !*

Vient ensuite la proclamation des dyptiques <sup>2</sup> : ce sont tou-

1. Ex. XVII, 10-13.

2. Ainsi nommés parce que, n'étant pas marqués tout au long dans les livres liturgiques, vu que chaque évêque a les siens propres, on les écrit sur une feuille que l'on plie en deux, anciennement sur deux tablettes encadrées, enduites de cire sur lesquelles on écrivait et que l'on rabattait, les cadres étant l'un sur l'autre. C'est l'explication naturelle fournie par l'étymologie (δίσ, πτύσσω).

jours ceux du prélat qui préside que l'on proclame. Dans la circonstance, comme on devait chanter ceux du Pape, le premier diacre, à qui ce rôle incombait, se servit de la formule suivante, composée, d'après saint Cyrille d'Alexandrie et le saint concile de Florence, par le P. Elie Batâreïkh, premier secrétaire de S. B. Cyrille VIII :

Πίου του δεκάτου καὶ μακαριωτάτου, καὶ ἀγιωτάτου, καὶ σεβασμιωτάτου ἡμῶν αὐθέντου καὶ Δεσπότου, ἄκρου Ἀρχιερέως τῆς αἰωνίας πόλεως Ῥώμης καὶ πάσης τῆς οἰκουμένης, Πιτρὸς πατέρων, Ποιμένος ποιμένων, Ἀρχιερέως ἀρχιερέων, Διαδόχου τοῦ ἀγίου καὶ κορυφαίου τῶν ἀποστόλων Πέτρου, καὶ τοποτηρητοῦ τοῦ Κυρίου ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ, πολλὰ τὰ ἔτη !

*A notre très bienheureux, très saint et très vénérable Seigneur et maître Pie X, Souverain Pontife de la Ville Éternelle de Rome et de tout l'univers, Père des pères, Pasteur des pasteurs, Pontife des pontifes, héritier du saint coryphée<sup>1</sup> des apôtres, Pierre, et vicaire de Notre Seigneur Jésus-Christ, beaucoup d'années !<sup>2</sup>.*

Le diacre ajouta ensuite ceux du patriarche : Κυρίλλου τοῦ μακαριωτάτου πατριάρχου τῆς μεγάλης Θεουπόλεως Ἀντιοχείας καὶ πάσης Ἀνατολῆς, Ἀλεξανδρείας καὶ Ἱερουσαλήμ, πολλὰ τὰ ἔτη ! *A Cyrille, le tout bienheureux patriarche de la ville de*

1. Dans l'antiquité grecque, le mot *coryphée* désignait le chef d'un chœur de danses. La poésie liturgique byzantine l'applique exclusivement à saint Pierre, exprimant par là sa primauté.

2. Cette formule, n'ayant pas de rédaction officielle, a varié beaucoup au cours des âges. Voici, d'après une note relevée sur un Ἱεροδιακονικόν ou livre à l'usage du diacre, conservé dans la Bibliothèque du Collège grec de Rome, la formule dont on se servait pour Pie VI : Πίου ἑκτου, τοῦ παναγιωτάτου ἀρχιποιμένου, ἄκρου ἀρχιερέως, μεγίστου Πατρὸς καὶ μακαριωτάτου Πάπα, πολλὰ τὰ ἔτη ! Voici encore, d'après un autre livre du même genre et de la même Bibliothèque, celui de Pie VII : Πίου ἐδδόμου, τοῦ παναγιωτάτου ἀρχιποιμένου, ἄκρου ἀρχιερέως, καὶ μακαριωτάτου Πάπα, πολλὰ τὰ ἔτη !

*Dieu, la grande Antioche, et de tout l'Orient, d'Alexandrie et de Jérusalem, beaucoup d'années !*

Le chœur répond par l'acclamation au Pape : *Pour beaucoup d'années, Seigneur !* et répète une dernière fois le trisagion.

Vient ensuite le chant de l'Épître. Le lecteur, Maxime Ripas, vient au milieu du chœur, et, tourné vers l'autel, chante les deux versets qui précèdent l'Épître, puis l'Épître elle-même. Durant ce chant, très modulé, le Souverain Pontife, ayant derechef béni l'encens, est encensé par le cardinal Rampolla à genoux, et le diacre grec encense l'autel. Le lecteur ayant terminé l'Épître, le chœur chante trois fois *Alleluia* et le lecteur continue par les deux versets tirés des psaumes et qui suivent l'Épître <sup>1</sup>, puis vient se prosterner devant le trône papal. Pie X le bénit en disant à demi-voix : *Paix à toi.*

## 7. — ÉVANGILE.

Le premier diacre, portant le livre des saints Évangiles, s'approche du trône du Saint-Père et lui dit : *Bénissez, Seigneur, celui qui va annoncer l'Évangile du saint apôtre et évangéliste Jean* <sup>2</sup>. Le Pape le bénit en disant : *Que Dieu, par les prières du saint et glorieux apôtre et évangéliste Jean, te donne d'annoncer sa parole avec grande puissance, pour l'accomplissement de l'Évangile de son Fils bien-aimé, Notre Seigneur Jésus-Christ.* Le diacre répond : *Ainsi soit-il*, et vient se mettre à l'endroit où il doit chanter l'Évangile, la face tournée vers l'assistance. Le second diacre, tourné vers le premier, dit tout bas en encen-

1. Ces versets qui précèdent et suivent l'Épître, au rite byzantin, correspondent absolument au *graduel* et au *verset alléluatique* de la messe romaine. Le graduel se chantait jadis pendant que le diacre montait aux *degrés* (*gradus*) de l'ambon pour y annoncer l'Évangile. Remarquons qu'un triple *Alleluia* accompagne de même le chant du *verset* romain.

2. L'Évangile était celui du Bon Pasteur (*Joan. x, 9-16*).

sant : *Tenons-nous debout avec sagesse, écoutons le saint Évangile !* Tout le monde s'est levé : le patriarche et les évêques sont debout devant la porte royale <sup>1</sup>, la couronne sur la tête ; les archimandrites et les prêtres sont découverts. Le Pape, debout lui aussi, chante d'une voix forte, en bénissant l'assemblée : *Irîni pâsi ! Paix à tous !* A ce moment, un frisson parcourt les rangs des Orientaux ; c'est en effet la première fois que le Pape prononce une formule liturgique de manière à être entendu distinctement de tous : jusque-là, en effet, il n'avait eu à s'exprimer en grec qu'à demi-voix. Le chœur répond : *Et à votre esprit !* Le premier diacre : *Lecture du saint Évangile selon [saint] Jean.* Le chœur : *Gloire à vous, Seigneur, gloire à vous !* Le second diacre, encensant : *Soyons attentifs !* Le premier diacre chante alors l'Évangile ; à la fin, le Pape le bénit en disant : *Paix à toi*, et baise le livre fermé que lui présente le diacre, comme au président de l'assemblée liturgique. Le chœur chante l'acclamation au Pape : *Pour beaucoup d'années, Seigneur !* pendant que le Saint-Père bénit par trois fois l'assemblée.

#### - 8. — GRANDE ENTRÉE.

Après le chant de l'Évangile viennent, dans la liturgie byzantine, une série de prières à différentes intentions, récitées à haute voix par le diacre, et auxquelles le chœur répond par le chant du *Kyrie eleison* : *Seigneur, ayez pitié !* L'ecphonèse est chantée par le patriarche. Une fois que le diacre a fait prier l'assemblée pour les catéchumènes, il les renvoie : durant ce temps, les concélébrants ont récité à l'intention des catéchumènes une prière secrète dont l'ecphonèse est dite par le métropolite de Galitz. Viennent ensuite deux prières

1. La porte du milieu, celle par où passe Notre Seigneur sous les espèces consacrées, le Roi éternel.

pour les fidèles, dont la première est terminée par Mgr Homsy, la seconde par le patriarche.

Ces prières préparatoires terminées, les  *dons sacrés* , c'est-à-dire le pain et le vin destinés à être transformés au Corps et au Sang de Notre Seigneur, doivent être transportés solennellement de la prothèse à l'autel : c'est ce qui va donner lieu à la  *grande entrée* . Les concélébrants, inclinant la tête, récitent à voix basse une longue prière, tandis que le chœur chante l' *hymne chérubique* :

*Nous qui, mystiquement, représentons les chérubins et chantons à la vivifiante Trinité l'hymne trois fois sainte <sup>1</sup>, déposons toute sollicitude mondaine, afin de recevoir le Roi de l'univers, escorté invisiblement des armées angéliques : Alleluia <sup>2</sup>.*

Le patriarche, prenant l'encensoir, encense l'autel en tournant tout autour, puis les images saintes, le Souverain Pontife, l'assemblée, le sanctuaire et la prothèse<sup>3</sup>. On lui donne à se

1. C'est-à-dire le  *trisagion*  :  *Dieu saint, Saint et fort* , etc..... précédemment chanté.

2. Le sens de cette hymne, toutes les cérémonies qui vont suivre, ces honneurs rendus au pain et au vin qui ne sont pas encore consacrés, indiquent que les rites de la grande entrée sont en majorité empruntés à la liturgie des présanctifiés, où alors est réellement porté, sur la patène, Notre Seigneur conservé sous l'espèce eucharistique du pain. La liturgie des présanctifiés, restreinte au Vendredi Saint dans le rite romain, aux jours de jeûne du carême dans le rite byzantin (et encore seulement dans les grandes églises où peut se déployer le cérémonial convenable), devait être anciennement beaucoup plus fréquente durant la semaine. Le transfert solennel des espèces consacrées a alors été étendu aux espèces non encore consacrées, mais qui vont l'être. On comprend alors l'origine et le sens de ces rites qui, au premier abord, étonnent un peu ceux qui n'y sont pas accoutumés. Il est d'ailleurs recommandé, dans une instruction placée, par ordre de Benoît XIV, en tête des éditions catholiques de l'Euchologe et du Liturgicon, de ne pas se prosterner ni même s'incliner trop profondément durant ce transfert.

3. Tel est du moins l'usage  *actuel*  de Constantinople, usage qui a prévalu à peu près partout, contrairement à la tradition qui réserve au diacre cet encensement comme presque tous les autres.

laver les doigts, et il termine à ce moment la cérémonie de la prothèse en couvrant la patène et le calice chacun d'un voile, et le tout d'un voile plus grand.

Le chœur a terminé l'hymne chérubique : la procession se forme près de la prothèse : les flambeaux, deux diacres avec des encensoirs, deux autres avec des hexaptéryga, et au milieu le premier diacre portant à la hauteur de sa tête la patène recouverte de son voile, puis deux prêtres portant le trikirion et le dikirion, un diacre encensant à reculons et enfin le premier archimandrite qui porte le calice couvert.

La procession sort du sanctuaire et vient au milieu du chœur. Durant le parcours, le premier diacre s'écrie : *Que le Seigneur se souvienne de nous tous en son royaume, en tout temps, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles.* Le premier archimandrite, s'adressant au Pape : *Que le Seigneur se souvienne de votre pontificat en son royaume, en tout temps...* Le patriarche reçoit successivement la patène, puis le calice, et, chaque fois, tourné vers l'assistance, il répète la formule : *Que le Seigneur se souvienne de nous tous.....* Les cinq calices et les cinq patènes sont alors déposés sur l'autel, les cérémonies ci-dessus n'ayant été faites qu'avec les dons sacrés portés par le premier diacre et le premier archimandrite. Le chœur chante l'acclamation ordinaire au Pape qui bénit l'assemblée : *Pour beaucoup d'années, Seigneur.*

#### 9. — BAISER DE PAIX ET SYMBOLE.

Le diacre vient en dehors du sanctuaire réciter une longue supplication, aux demandes de laquelle le chœur répond. Après la conclusion, chantée par le patriarche, le Souverain Pontife bénit l'assistance en chantant : *Paix à tous !* Alors le cardinal Rampolla, premier cardinal prêtre, se rend à l'autel, baise le grand voile qui recouvre les dons sacrés et reçoit la



paix du patriarche qui lui dit : *Que le Christ soit au milieu de nous*. Le cardinal répond, en latin cette fois : *Et avec votre esprit*, et va porter la paix au Saint-Père et aux deux cardinaux diacres qui l'assistent, LL. EE. Segna et Cagiano de Azevedo.

Les concélébrants viennent par ordre près du patriarche ; celui-ci dit à chacun : *Que le Christ soit au milieu de nous*. On répond : *Il y est, et qu'il y soit* [toujours]. Le premier diacre va porter la paix au Sacré Collège et aux autres prélats : à la formule qu'il dit à chacun en grec : *Que le Christ soit au milieu de nous*, ils répondent en latin : *Et avec votre esprit* ; chacun conservant ainsi son rite et sa langue propres.

Le baiser de paix terminé, les cardinaux viennent se ranger autour du trône du Souverain Pontife et récitent à demi-voix avec lui le Symbole de Nicée en latin, au moment où, sur l'invitation du diacre, le chœur le récite de son côté en grec. Après le Symbole, les cardinaux retournent à leur place. Tous ceux qui assistent à la chapelle papale ont dû, de leur côté, réciter aussi le Symbole<sup>1</sup>.

#### 10. — ANAPHORE OU CANON.

Après le Symbole, le diacre s'écrie : *Tenons-nous bien, tenons-nous avec crainte, soyons attentifs à offrir en paix la sainte oblation*. Le chœur répond : *La miséricorde de paix, le sacrifice de louanges*. Le Saint-Père bénit l'assistance en chantant en grec, d'une voix parfaitement nette : *Que la grâce de Notre Seigneur Jésus-Christ, l'amour de Dieu le Père et la communication* <sup>2</sup> du

1. Cette cérémonie se fait toujours lorsqu'il y a chapelle papale, de même que la récitation du *Sanctus* et du *Pater* qui sera indiquée plus loin.

2. Plus littéralement la *participation* aux dons du Saint-Esprit.

*Saint-Esprit soient avec vous tous.* Le chœur : *Et avec votre esprit.* Le patriarche, tourné vers l'assistance et élevant les mains : *Ayons en haut les cœurs.* Le chœur : *Nous les avons vers le Seigneur.* Le patriarche : *Rendons grâces au Seigneur !*

Le patriarche se retourne vers l'autel et commence l'Anaphore ou Canon, qui débute par une prière secrète dont la forme est analogue à celle de la préface romaine. Mais tandis que cette dernière varie selon les fêtes, l'Église byzantine n'en a que deux types <sup>1</sup>. A la fin, il y est fait allusion aux chérubins et aux séraphins, qui, — et ici le célébrant élève la voix — *chantent, crient, exclament l'hymne de la victoire et disent* : Le chœur : *Saint, saint, saint êtes-vous, Seigneur des armées ; le ciel et la terre sont remplis de votre gloire. Hosanna au plus haut des cieux ; béni soit celui qui vient au nom du Seigneur : hosanna au plus haut des cieux !*

Les cardinaux viennent se ranger autour du Pape, comme pour le Symbole, et récitent avec lui à demi-voix le *Sanctus* en latin, puis reviennent à leurs places et s'agenouillent. Le Saint-Père, de son côté, descend de son trône et s'agenouille sur le prie-Dieu placé au milieu du chœur, devant l'entrée du sanctuaire.

## II. — CONSÉCRATION ET SUITE DE L'ANAPHORE.

Les concélébrants ont commencé l'anaphore proprement dite. Elle est très courte avant la consécration. Au moment où, dans les paroles du récit évangélique qui en forment la

1. L'un pour la liturgie attribuée à saint Jean Chrysostome, l'autre pour celle de saint Basile. Ces deux liturgies de la messe ne diffèrent que par un plus grand développement donné, dans celle de saint Basile, aux prières de l'anaphore. Celle de saint Basile s'emploie dix jours par an ; celle de saint Jean Chrysostome les autres jours, sauf ceux où on célèbre la liturgie des présanctifiés, durant le carême.

contexture, il est rappelé que Notre Seigneur prit du pain et le bénit, le patriarche prend la patène, et tous, métropolitains, évêques, archimandrites et prêtres, bénissent en même temps et chantent d'une voix grave, sur un rythme récitatif, les paroles de la Consécration sur le pain, puis sur le vin. Le chœur répond à chaque fois : *Ainsi soit-il*.

L'anaphore continue. Aussitôt après l'épiclese <sup>1</sup>, l'assistance se lève et le Saint-Père remonte à son trône, où il reste debout, lui aussi.

Après les suffrages pour les vivants et les morts, le rappel de toutes les intentions de l'Église, le patriarche élève la voix et fait solennellement mémoire du Souverain Pontife :

*Souvenez-vous en premier lieu, Seigneur, du tout très saint Pontife souverain Pie, Pape de Rome ; accordez-lui, pour vos saintes Églises, de demeurer en paix, en santé, en honneur, vivant de longs jours et dispensant fidèlement au peuple la parole de vérité.*

Le métropolite de Galitz, premier concélébrant, fait à son tour mémoire du patriarche : *Souvenez-vous, Seigneur, de notre très bienheureux Père le patriarche Cyrille ; accordez-lui, etc.....* Le chœur : *Et de tous, et de toutes* <sup>2</sup>.

1. L'épiclese est une *invocation* au Saint-Esprit qui suit la consécration, où on lui demande d'opérer la transsubstantiation du pain et du vin au corps et au sang du Christ, bien que ce changement ait déjà été fait par les paroles de la consécration. On donne diverses explications de ce rite, qui a son analogie dans d'autres sacrements : la formule latine de l'absolution, par exemple, où le prêtre, avant de dire : *Ego te absolvo.....* s'exprime sous forme de précatore : *Dominus noster Jesus Christus te absolvat.....* Dans la messe byzantine, l'Église demande à Dieu d'opérer une chose déjà faite : elle le demande après, ne pouvant le demander au moment où la chose se fait. Voir aussi une autre explication plus détaillée et très satisfaisante dans l'article du P. S. SALAVILLE, A. Ass., dans les *Echos d'Orient*, t. XI (1908), pp. 101-112.

2. Pour comprendre ces mots, il faut savoir que, anciennement, le diacre commémorait ici une longue suite de personnes pour lesquelles on priait,

Après une nouvelle série de commémoraisons à voix basse, le patriarche termine en disant : *Et donnez-nous de glorifier et de louer d'une seule bouche et d'un seul cœur votre nom tout honorable et magnifique, vous, Père, Fils et Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles.* Le chœur : *Ainsi soit-il.* Le Souverain Pontife bénit alors l'assistance en chantant : *Et que les miséricordes de notre grand Dieu et Sauveur Jésus-Christ soient avec vous tous !* Le chœur : *Et avec votre esprit.*

Le diacre sort du sanctuaire et vient réciter devant les portes saintes une supplication du genre des précédentes, que le patriarche conclut ainsi : *Et rendez-nous dignes, Seigneur, d'oser vous invoquer avec confiance et sans encourir de condamnation, vous, Dieu, Père céleste, et de dire :* Le chœur : *Notre Père.....*

Pendant que le chœur récite l'Oraison dominicale, les cardinaux après avoir fait une génuflexion devant le Très Saint Sacrement, viennent, se ranger autour du trône papal comme tout à l'heure, et récitent en latin, avec le Saint-Père, le *Pater*. Puis ils retournent à leurs places. Le patriarche conclut ainsi l'Oraison dominicale : *Parce que c'est à vous qu'appartiennent la royauté, la force et la gloire, Père, Fils et Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles.* Le chœur : *Ainsi soit-il.* Le Pape, bénissant l'assemblée : *Paix à tous !* Le chœur : *Et à votre esprit.* Le diacre : *Inclinez vos têtes devant le Seigneur.* Le chœur : *Devant vous, Seigneur.*

hommes et femmes. Le chœur répondait alors : *Et de tous et de toutes.* La réponse seule a subsisté. On fait mémoire en cet endroit du prélat officiant, même s'il n'est pas l'Ordinaire du lieu, comme c'était précisément le cas, les patriarches de l'Orient n'ayant aucune juridiction en Italie et dans les îles adjacentes (BENOÎT XIV, *Ex quo primum*, 1<sup>er</sup> mars 1756, § 21 ; *Etsi pastoralis*, 26 mai 1742, § 9, n<sup>o</sup> 4) ; mais l'usage universel du rite byzantin, sanctionné par Benoît XIV (*Etsi pastoralis*, l. c.) est que l'on fasse mémoire : 1<sup>o</sup> du Pontife romain ; 2<sup>o</sup> de l'Ordinaire du lieu ; 3<sup>o</sup> du prélat officiant. Dans le cas actuel, l'Ordinaire du lieu étant le Souverain Pontife, évêque de Rome, on devait faire, immédiatement après lui, mémoire du patriarche officiant.

## 12. — FRACTION DE L'HOSTIE ET COMMUNION.

Le patriarche récite une prière à l'intention de l'assemblée. Puis le Saint-Père et tous les Latins présents se mettent à genoux, conformément à leur rite. Tous les concélébrants se prosternent par trois fois et le diacre s'écrie : *Soyons attentifs !* Le chœur : *Pour le secours de tous les pieux et orthodoxes chrétiens.* Le patriarche, élevant légèrement l'Hostie sainte : *Aux saints les choses saintes !* Le chœur : *Il n'y a qu'un seul Saint, un seul Seigneur, Jésus-Christ, dans la gloire du Père. Ainsi soit-il.* L'assistance se lève.

Vient alors la fraction de l'hostie en quatre parties, et l'immixtion de la première de ces quatre dans le calice. Le diacre verse aussi dans le calice une goutte d'eau bouillante qui symbolise la ferveur de la foi nécessaire pour communier dignement.

Le chœur chante alors lentement le *Kinonicon*, c'est-à-dire un verset se rapportant à la fête du jour, et correspondant à la *Communion* du rite romain : *La mémoire du juste sera éternelle ; il ne craindra pas une voix méchante. Alleluia.*

Le patriarche communie le premier. Puis, chacun des concélébrants, à commencer par les évêques, s'approche de lui après un salut de la tête au Pape, s'incline devant l'autel et dit : *Donnez-moi, Seigneur, le précieux et saint Corps de notre Seigneur, Dieu et Sauveur Jésus-Christ.* Les deux mains du communiant sont croisées l'une sur l'autre, la droite en dessus : le patriarche, prenant une parcelle d'hostie sur la patène, la dépose avec précaution dans la paume de la main du commu-

1. Formule très ancienne exprimant la pureté nécessaire pour recevoir dignement la sainte Eucharistie.

niant, en lui disant : *Le Corps précieux, saint et immaculé de notre Seigneur, Dieu et Sauveur Jésus-Christ, est donné à N..... pour la rémission de ses péchés et pour la vie éternelle. Ainsi soit-il.* Tous, évêques, prêtres et diacres communient ainsi et reviennent à leurs places.

Pour la communion sous l'espèce du vin, ils s'approchent dans le même ordre, mais du côté opposé de l'autel, en disant : *Voici, je m'approche du Roi immortel. Je crois, Seigneur, et je confesse que vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant, qui êtes venu dans le monde sauver les pécheurs dont je suis le premier.* Le patriarche présente le calice au communiant, qui en prend par trois fois ; pendant ce temps, le patriarche dit : *Le serviteur de Dieu N..... reçoit le saint et précieux Sang de Notre Seigneur, Dieu et Sauveur Jésus-Christ, pour la rémission de ses péchés et pour la vie éternelle. Ainsi soit-il.* Puis il ajoute : *Ceci a touché tes lèvres* <sup>1</sup>, *efface tes iniquités et te purifie de tes péchés.*

Le diacre fait alors tomber dans le calice toutes les parcelles qui sont sur la patène, puis, se prosternant, il reçoit le calice que lui donne le patriarche, l'élève en le présentant à l'assistance qui s'est mise à genoux et s'écrie : *Approchez avec crainte de Dieu, foi et charité.* Les élèves des collèges grec et ruthène s'approchent ainsi que les ministres inférieurs, et le patriarche les communique sous les deux espèces à l'aide de la petite cuiller <sup>2</sup>. La communion terminée, le patriarche bénit l'assistance avec le calice en disant : *Seigneur, sauvez votre peuple et bénissez votre héritage!* Calices et patènes sont alors reportés à la pro-

1. Allusion au passage d'Isaïe où est racontée la vision qu'eut le prophète, et où il vit un charbon ardent qu'un ange lui passait sur les lèvres pour les purifier (*Is. vi, 7*).

2. Les hosties secondaires s'imbibent du précieux Sang dans le calice. Le célébrant les prend une à une avec une petite cuiller et les dépose dans la bouche des communicants qui restent debout après s'être prosternés. Pour parer aux accidents, on se sert, soit de la patène, soit d'un linge.







Cliché Féron-Vrau, Paris.

LE PRÊTRE DONNANT LA SAINTE COMMUNION DANS LE RITE BYZANTIN

Vue prise dans l'église grecque catholique de l'Anastasis  
à Constantinople.

Le communicant porte le costume des ministres inférieurs  
et plus particulièrement du sous-diacre

thèse, où un diacre les purifie après avoir consommé ce qui restait des Saintes Espèces<sup>1</sup>.

### 13. — FIN DE LA LITURGIE.

L'assistance se lève et le diacre sort du sanctuaire pour venir réciter devant les portes saintes les prières d'action de grâces. L'oraison dite *de derrière l'ambon*, qui les termine, est dite à haute voix devant l'image du Sauveur par l'archimandrite Arsène Pellegrini, et, sur l'invitation du diacre, le Saint-Père bénit l'assemblée en disant : *Que la bénédiction du Seigneur soit sur vous, par sa grâce et son amour pour les hommes, en tout temps, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles*. La formule finale de renvoi est dite par Mgr Athanase Sawâyâ, métropolite de Beyrouth :

*Que le Christ, notre Dieu véridique, ait pitié de nous et nous sauve, en tant que bon et ami des hommes, par les prières de sa toute pure Mère, la puissance de la divine et vivifiante Croix, les supplications des saints, glorieux et illustres apôtres, de notre saint Père Jean Chrysostome, archevêque de Constantinople, dont nous faisons la mémoire, de nos saints Pères qui ont porté Dieu dans leurs âmes, des saints et justes parents de Dieu Joachim et Anne et de tous les saints. Seigneur Jésus-Christ, notre Dieu, ayez pitié de nous, en considération des prières de nos saints Pères. Le chœur : Ainsi soit-il.*

1. Il a été plusieurs fois parlé, dans ce chapitre, de *plusieurs calices et de plusieurs patènes*. Cet usage est très ancien dans notre rite byzantin : les témoignages remontent jusqu'à saint Maxime le Confesseur qui en parle. Cf. Dom PLACIDE DE MEESTER, O. S. B. : *Les origines et les développements du texte grec de la liturgie de saint Jean Chrysostome*, dans les *Χρυσόστομικά* (cf. *supra*, p. 13), p. 311, note 7, où sont citées toutes les références sur ce point.

## 14. — BÉNÉDICTION PAPALE ET INDULGENCE PLÉNIÈRE.

Le Saint-Père, ayant devant lui la croix papale, donne du trône, en latin, d'après la forme accoutumée, la bénédiction solennelle. La proclamation de l'indulgence plénière est faite aussitôt, en latin d'abord par Mgr Cheptytskiy, métropolitaine de Galitz, puis en grec par Mgr Mladénoff :

*Notre très saint Père et Seigneur dans le Christ, Pie X, Pape par la divine Providence, donne et concède à tous ceux qui sont ici présents l'indulgence plénière, d'après la manière habituelle de l'Église. Priez donc Dieu pour le bonheur de Sa Sainteté et de notre Sainte Mère l'Église <sup>1</sup>.*

Le chœur répond par le chant d'un *Polychronion* développé :

*Que le Seigneur Dieu accorde une longue vie à notre très saint Père le Pape Pie, ainsi qu'aux éminents seigneurs les cardinaux, aux très bienheureux patriarche Cyrille et aux tout sacrés pontifes de l'Église de Dieu. Seigneur, conservez-les pour beaucoup d'années ! <sup>2</sup>*

Les célébrants se reforment en procession durant ce chant, et, dans le même ordre qu'à l'entrée, retournent à la chapelle Sixtine et aux appartements Borgia. Le Saint-Père les suit entouré de son cortège. Son visage exprime une vive satisfaction. Les Orientaux ne sont pas moins ravis : un vieil évêque, communiquant ses impressions après la cérémonie, ne put

1. Voici le texte latin : « Sanctissimus in Christo Pater et Dominus noster, Dominus PIUS, divina Providentia PAPA DECIMUS, dat et concedit omnibus hic præsentibus Indulgentiam plenariam in forma Ecclesiæ consueta : rogate igitur Deum pro felici statu Sanctitatis suæ et Sanctæ Matris Ecclesiæ ».

2. Voir Document 9, le chant harmonisé de ce morceau.

continuer : des larmes de joie et d'émotion étouffaient sa voix.

La fonction s'était déroulée dans un ordre parfait. La langue employée avait été uniquement le grec pour les parties dites à haute voix : pour le reste, liberté avait été laissée à chacun, suivant l'usage immémorial de l'Orient, de garder sa langue propre s'il le désirait : slave pour les Slaves, arabe pour les Melkites : liberté dont plusieurs profitèrent <sup>1</sup>. Le chœur, formé des élèves du Collège grec, de plusieurs élèves du Séminaire grec des Pères Augustins de l'Assomption à Constantinople, actuellement religieux et étudiants à Rome, de quelques Ruthènes et d'autres élèves des différents collèges de Rome, notamment du Collège germanique, était dirigé par le R. P. Dom Athanase Gäisser, O. S. B., recteur du Collège grec.

Le Souverain Pontife avait ainsi pris une part effective à la liturgie orientale, faisant les cérémonies et récitant les prières qui incombent à l'évêque byzantin lorsqu'il assiste solennellement à la messe, du trône épiscopal, sans la célébrer lui-même.

1. Le rite byzantin emploie, dans les différentes régions où il est suivi, cinq langues : grec, slave, roumain, géorgien, arabe. Il y en avait même anciennement une sixième : le syriaque, qui fut employé par les Melkites de Syrie jusqu'au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle. C'est une pratique très ancienne et universelle que chacun peut, à volonté, garder la langue *liturgique* usitée dans son propre pays ou prendre celle de ceux avec lesquels il se trouve. Au XVII<sup>e</sup> siècle, la question se posa au Collège grec de Rome pour les Ruthènes qui arrivaient déjà ordonnés diacres ou prêtres. Comme il leur était plus facile d'officier en slave qu'en grec, ils se mirent à dire en grec tout ce qu'ils avaient à dire à haute voix, et le reste en slave. Les Pères Jésuites, qui avaient alors la direction du Collège grec, firent étudier la question à fond, à tous les points de vue, par un de leurs théologiens, qui se prononça nettement pour l'affirmative, et dont la dissertation est conservée dans les archives du Collège, registre VII, folios 62-66. La question est ainsi posée. *An monachi rutheni solemniter celebrantes in ecclesia graeca possint quae alta voce dicuntur in missa idiomate graeco, quae vero submissa illyrico enunciare ?*

## CHAPITRE IV

### L'AUDIENCE PONTIFICALE ET LA SÉANCE DE LA CHANCELLERIE APOSTOLIQUE (13 FÉVRIER)

SOMMAIRE : 1. L'audience pontificale. Allocution du Saint-Père. — 2. La séance académique de l'après-midi, à la Chancellerie apostolique. — Discours de S. E. le cardinal Vincenzo Vannutelli et réponse de S. B. le patriarche. — 3. Conclusion des fêtes de Rome. Discours de S. B. le patriarche, à Saint-Anselme sur l'Aventin, le 16 février. — 4. Le pèlerinage roumain du mois de mai.

#### I

Le lendemain même de la célébration de la liturgie pontificale au Vatican, le Saint-Père reçut en audience solennelle le Cardinal Président et les membres du comité, le patriarche, les métropolitains et évêques, les autres concélébrants de la veille, ainsi que les élèves du Collège grec, du Collège ruthène, les élèves roumains du Collège Urbain de la Propagande, et enfin les diverses personnes qui, à un titre ou à un autre, avaient pris part aux fêtes. Étaient encore présents S. B. Mgr Ignace Ephrem II Raḥmânî, patriarche des Syriens catholiques, Mgr Pascal Rubian, archevêque arménien d'Amasée, etc...

L'audience eut lieu dans la salle consistoriale.

Son Ém. le Cardinal prit d'abord la parole au nom de tous pour remercier le Saint-Père de tout ce qu'il avait fait pour rendre plus splendides les fêtes qui venaient d'être célébrées. Sa Sainteté répondit en ces termes :





### ALLOCUTION DU SOUVERAIN PONTIFE

Ringraziamo vivamente Lei, Signor Cardinale, e con Lei gli egregi del Comitato pel molto che fecero onde render splendide le feste quindici volte centenarie dell'insigne Padre e Dottor della Chiesa S. Giovanni Grisostomo, e con Voi ringraziamo il Venerando Patriarca e tutti gli altri Venerabili Fratelli e figli carissimi, che con tanto loro disagio vennero dal lontano Oriente a rendere più solenne questa ricorrenza nella capitale del mondo cattolico. Come colla massima compiacenza abbiamo assistito ieri al solenne Pontificale, che ci trasportava ai tempi di S. Giovanni Grisostomo, nelle Basiliche di Antiochia e di Costantinopoli, così oggi ci gode l'animo di vedervi qui riuniti per dare una prova novella del vostro attaccamento alla cattolica Chiesa e alla Sede Apostolica, e

di perfetta adesione alla dottrina di Gesù Cristo di cui essa è depositaria. Volesse il Signore che come abbracciamo Voi nella carità di Gesù Cristo così potessimo fare con tutti gli altri fratelli e figli che si mantengono lontani dal centro della cattolica unità! Perché a Noi è oltremodo soave la rimembranza stessa delle glorie e dei meriti incomparabili che vanta l'Oriente. Ivi infatti è la culla dell' umano riscatto e le primizie del Cristianesimo, di là a guisa di fiume regale si diffuse nell'Occidente la dovizia dei beni inestimabili recatici dal Vangelo di Gesù Cristo. — Nè si spegnerà giammai la rinomanza di quegli illustri Orientali, che, ispirati e guidati dal genio del cattolicismo, poterono salire ad ogni più pregiata grandezza, e mercè la santità, la dottrina, lo splendor delle imprese, raccomandare ai posteri la gloria del loro nome. Le quali cose riandando col pensiero ci sentiamo, come i nostri Predecessori, animati dalla più viva brama di adoperarci con ogni potere, affinchè in tutto l'Oriente torni in fiore la virtù e la grandezza di una volta, e si distruggano quei falsi concetti e quei pregiudizî che diedero argomento alla fatale divisione.

E infatti la Chiesa, ben lungi dal dimostrarsi ingiusta e parziale verso i popoli orientali, non ha mai cessato di trattarli con materna predilezione. Se si leggano il Martirologio e il Bollario Romano, gli atti dei Concili particolari o generali tenuti in Occidente, come a Clermont, a Lione, a Firenze, a Trento, o piuttosto se si

legga la storia di quindici secoli, sarà impossibile tacciare per un solo atto il Papato di rigore o di indifferenza verso l'Oriente.

Il nostro calendario dà un posto d'onore a tutti i santi Pontefici e Dottori dell'Oriente, la nostra liturgia è piena della loro sapienti Omelie; le lettere e Costituzioni Pontificie mostrano una costante sollecitudine pei sacri interessi delle loro Chiese, e intorno a molti punti considerevoli della disciplina ecclesiastica, l'Occidente si contenta di difendere la propria tradizione, e si mostra pieno d'indulgenza per le pratiche differenti delle Chiese Orientali. La Santa Chiesa, tratta da un pensiero di pacificazione, non ha forse sanzionato colla suprema sua autorità la preeminenza che Costantinopoli aveva usurpato sui Patriarcati Apostolici dell'Oriente? Non è finalmente il Papato che ha chiamato a raccolta tutte le nazioni cristiane per togliere il divino anatema, che pesa sulla città deicida, e per riscattare Gerusalemme dal giogo degli infedeli? Che se tanti sforzi restarono senza un felice successo, voi ne sapete gli umani motivi, o Venerabili Fratelli. Ma nessuna meraviglia che non abbiano voluto associarsi ai Latini, per la liberazione dei luoghi santi, coloro che si rifiutarono di ascoltare le preghiere della Chiesa per la loro stessa libertà, e, figli ribelli, preferirono alle tenerezze della madre un giogo durissimo.

Ciò non pertanto il Papato non ha mai cessato di

piangere sulla sorte infelice di tanti figliuoli; e, per non ricordare fatti lontani, bastano le Lettere Encicliche del 6 Gennaio 1848 di Papa Pio IX — l'invito amoroso con cui lo stesso Pontefice, l'8 Settembre 1868, colla carità la più viva e più delicata, col desiderio più ardente della pace e dell'unione, prega tutti i Vescovi dissidenti a venire al Concilio Vaticano e li scongiura ad imitare i loro predecessori, che risposero all'appello dei Papi Gregorio X e Eugenio IV per recarsi al secondo Concilio di Lione e a quello di Firenze. Ma basterà per tutto la carità dimostrata dal Nostro immediato Predecessore Leone XIII, che, sempre preoccupato da questo pensiero, per gli Orientali non ha risparmiato preghiere, esortazioni e sacrifici, e, in un momento solenne, nonchè distinguere con segni di vera predilezione un figlio, che ritornava tra le braccia del padre, con una singolare eccezione alle regole generali della ecclesiastica disciplina, gli concedeva i titoli, le insegne e gli onori della dignità vescovile malamente conferitagli da alcuni prelati disertori dalla cattolica unità. Per il che, o Venerabili Fratelli, l'Oriente non ha altri nemici che le sue divisioni, gli errori, e la passione che lo ha fatto giuoco prima degli imperatori e poi dei suoi più accaniti nemici. E ciò che resta della dignità dell'Oriente è quello soltanto, che ha avuto il coraggio di mantenersi fedele a Roma. Siete voi, Venerabili Fratelli, che vivendo nella povertà e assoggettandovi a tutte le pri-

vazioni, tenete ancora in onore le sacre tradizioni dei vostri Antenati. Siete voi, che non risparmiare fatiche per convertire i vostri fratelli, siete voi, che formate il Nostro gaudio e la Nostra corona.

Ritornando pertanto ai vostri paesi dite a tutti, che la dignità e lo splendore dell'Oriente non è in alcun luogo tanto caro come a Roma. Che qui i diversi riti orientali sono trattati con onore, regolarmente celebrati in molte Chiese, e si uniscono frequenti alle cerimonie papali. Dite, che una Congregazione speciale è incaricata di vigilare sulla loro conservazione, come alla loro ortodossia. Che la S. C. di Propaganda manda tutti gli anni a tutte le parti dell'Oriente dei giovani preti indigeni, ch'essa ha nutriti ed educati secondo le tradizioni cattoliche dei loro paesi, e ai quali impone la legge di restar fedeli ai riti delle rispettive loro nazioni. Dite che Roma è così attenta per togliere ogni pretesto alle divisioni, che resiste con fermezza allo zelo ardente dei neofiti, che vorrebbero abbracciare la sua disciplina.

Dite che l'Oriente resterà sempre il paese dell'aurora e che le sue plaghe ridenti non cesseranno di mandarci il lume della natura ; ma, poichè il Signore ha eletto Roma per essere il testamento della nuova alleanza, il centro dell'unità, è di qua che spande i suoi raggi il sole della verità e della grazia, come l'han proclamato di gran cuore gli stessi Orientali in tante occasioni.

Dite finalmente che il Papa guarda a loro con affetto straordinario, e fa voti che per l'intercessione del Santo glorioso, di cui celebriamo le feste, si rinnovino per le Chiese d'Oriente il fatto dei primi secoli della Chiesa, quando dall'Oriente erano chiamati gli Anacleti, gli Evaristi, i Telesfori, i Zosimi, i Teodori ed altri fino al terzo Gregorio a governare la Chiesa di Gesù Cristo.

A tal uopo nell'umiltà del nostro cuore supplichiamo caldamente il Principe dei Pastori, perchè si degni far balenare la divina sua luce alle menti di tanti traviati e infondere loro quel generoso coraggio, che li faccia entrare nell'unico ovile di Cristo e riconoscere la sovrana autorità dell'unico supremo pastore di tutta la Chiesa.

Intanto a pegno della viva nostra gratitudine e della nostra particolare affezione, impartiamo a Voi, Venerabili Fratelli e dilette Figli, e a tutti i Cattolici dell'Oriente l'Apostolica Benedizione.

### Traduction.

Nous vous remercions vivement, Monsieur le Cardinal, et avec vous les distingués membres du Comité, de tout ce qui a été fait pour rendre splendides les fêtes du XV<sup>e</sup> centenaire de l'illustre Père et docteur de l'Église, saint Jean Chrysostome. Avec vous, Nous remercions le vénérable patriarche et tous Nos autres vénérables frères et bien-aimés fils, qui ont bravé les incommodités d'un long voyage, pour venir d'Orient afin d'ajouter à la solennité



de ce souvenir dans la capitale du monde catholique. Ce fut hier une extrême satisfaction pour Nous d'assister à ce pontifical solennel qui Nous rappelait les temps de saint Jean Chrysostome et Nous transportait dans les basiliques d'Antioche et de Constantinople ; c'est aujourd'hui une grande joie pour Notre cœur de vous voir réunis ici pour donner une preuve nouvelle de votre attachement à l'Église catholique et au Siège apostolique, et de votre parfaite adhésion à la doctrine de Jésus-Christ dont ce Siège est le dépositaire. Veuillez le Seigneur que, de même que Nous vous embrassons tous dans la charité de Jésus-Christ, Nous puissions faire de même pour tous Nos autres frères et fils qui se tiennent éloignés du centre de l'unité catholique ! Car il Nous est infiniment agréable, ce souvenir des gloires et des mérites incomparables dont l'Orient est si fier. Là-bas est le berceau de la rédemption humaine, là-bas les prémices du christianisme ; de là-bas, comme un fleuve royal, s'est répandu en Occident le trésor des biens inestimables apportés par l'Évangile du Christ. Jamais ne s'éteindra la mémoire de ces illustres Orientaux, qui, inspirés et guidés par le catholicisme, purent s'élever à une grandeur incomparable, et, par la sainteté, la doctrine, l'éclat de leurs œuvres, livrer à l'admiration de la postérité la gloire de leur nom. En songeant à ce passé, Nous Nous sentons, comme Nos prédécesseurs, animé du plus vif désir de Nous dépenser de tout Notre pouvoir, pour que, dans tout l'Orient, refleurissent la vertu et la grandeur d'autrefois, et périssent les préventions et les préjugés qui donnèrent sujet à la fatale division.

En vérité, l'Église, bien loin de témoigner contre les peuples orientaux une injuste partialité, n'a pas cessé de les traiter avec une prédilection maternelle. Qu'on lise le Matyrologe, le Bullaire romain, les Actes des Conciles particuliers ou généraux tenus en Occident comme ceux de Clermont, de Lyon, de Florence, de Trente ; ou plutôt qu'on lise l'histoire de quinze siècles ; il sera impossible même pour un seul acte d'y taxer la papauté de rigueur ou d'indifférence à l'égard de l'Orient.

Notre calendrier donne une place d'honneur à tous les saints pontifes et docteurs d'Orient ; notre liturgie est pleine de leurs

doctes homélies ; les lettres et constitutions pontificales attestent une constante sollicitude pour les intérêts sacrés de leurs Églises. Pour nombre de points importants de la discipline ecclésiastique, l'Occident se contente de défendre sa propre tradition et se montre plein de condescendance pour les pratiques divergentes des Églises orientales. N'est-ce pas dans une pensée de pacification que la sainte Église sanctionna de son autorité suprême la prééminence que Constantinople avait usurpée sur les patriarchats apostoliques d'Orient ? N'est-ce pas la papauté, enfin, qui a groupé toutes les nations chrétiennes pour effacer l'anathème divin qui pèse sur la cité déicide et racheter Jérusalem du joug des infidèles ?

Si le succès ne couronna pas de si grands efforts, humainement, vous en savez le motif, ô Vénérables Frères. Rien d'étonnant, d'ailleurs, à ce que l'Orient n'ait pas voulu s'associer aux Latins pour la délivrance des Lieux Saints, alors qu'il refusait même d'accueillir les prières de l'Église pour sa liberté, et que ces pauvres fils rebelles préféraient aux tendresses de leur Mère la plus dure des servitudes.

En dépit de ces malentendus, la papauté n'a jamais cessé de déplorer l'infortune de ces chers enfants : et pour ne pas Nous attarder aux faits lointains, qu'il Nous suffise de rappeler les Lettres encycliques de Pie IX, en date du 9 janvier 1848, l'invitation affectueuse par laquelle ce même Pontife, le 8 septembre 1868, avec la charité la plus vive et la plus délicate, avec le désir le plus ardent de la paix et de l'union, pria tous les évêques dissidents de venir au Concile du Vatican, et les conjurait d'imiter leurs prédécesseurs qui répondirent à l'appel des papes Grégoire X et Eugène IV au second Concile de Lyon et à celui de Florence.

Pour tout résumer dans un fait, rappelez-vous la charité témoignée par Notre prédécesseur immédiat, Léon XIII, qui, sans cesse préoccupé de cette pensée, n'a épargné pour les Orientaux ni ses prières, ni ses exhortations, ni ses sacrifices, et même, à une heure solennelle, non content d'honorer des signes d'une vraie prédilection un fils qui retournait dans les bras de son père, daigna, par une exception tout à fait singulière aux règles générales de la discipline ecclésiastique, lui accorder les titres, insignes et

honneurs de la dignité épiscopale qui lui avait été irrégulièrement conférée par quelques prélats déserteurs de l'unité catholique<sup>1</sup>.

Oui, en vérité, ô Vénérables Frères, l'Orient n'a d'autres ennemis que ses divisions, ses erreurs et la passion qui en a fait le jouet, d'abord des empereurs, puis de ses plus furieux ennemis. Ce qui reste de dignité dans l'Orient, c'est uniquement ce qui a eu le courage de rester fidèle à Rome. C'est vous, ô Vénérables Frères, qui, en vivant dans la pauvreté et en vous assujettissant à toutes les privations, tenez encore en honneur les traditions sacrées de vos ancêtres. C'est vous, qui n'épargnez pas vos fatigues pour convertir vos frères, c'est vous, qui êtes Notre joie et Notre couronne.

Quand vous rentrerez dans vos pays, dites à tous que nulle part plus qu'à Rome on ne chérit la splendeur et la dignité de l'Orient ; qu'ici les divers rites orientaux sont traités avec honneur, célébrés avec régularité dans de nombreuses églises, et fréquemment unis aux cérémonies papales. Dites à l'Orient qu'une Congrégation spéciale est chargée de veiller à leur conservation tout comme à leur catholique ; que la Propagande envoie tous les ans à toutes les parties de l'Orient de jeunes prêtres indigènes, qu'elle a nourris et élevés selon les traditions catholiques de leurs pays, et auxquels elle impose la loi de rester fidèles à leurs rites nationaux. Dites que Rome est tellement soucieuse d'ôter tout prétexte aux divisions qu'elle résiste fermement au zèle ardent des néophytes qui voudraient embrasser sa discipline. Dites que l'Orient restera toujours le pays de l'aurore, et que ses plages riantes ne cesseront de Nous transmettre la lumière de la nature ; mais, puisque le Seigneur a choisi Rome pour être le testament de la nouvelle alliance, c'est d'elle que rayonne le soleil de la vérité et de la

1. Sa Sainteté fait ici allusion à un fait qui se passa tout à fait au début du pontificat de Léon XIII. A la suite des querelles suscitées par le parti rebelle à l'application de la bulle *Reversurus* (12 juillet 1867) chez les Arméniens catholiques de Turquie, un schisme se forma et plusieurs évêques furent illégalement consacrés. L'un d'eux, Jean Kupélian, se convertit dans la suite, et vint faire sa soumission à Léon XIII, qui le réintégra solennellement au sein de l'Eglise en lui laissant tous les honneurs de la dignité épiscopale qu'il avait usurpée. Mgr Kupélian vécut depuis à Rome dans la retraite, et y mourut il y a quelques années.

grâce, ainsi que l'ont proclamé de grand cœur les Orientaux eux-mêmes en maintes occasions.

Dites-leur enfin que le Pape les considère avec une extrême affection et fait des vœux pour que, par l'intercession du glorieux Saint dont nous célébrons les fêtes, se renouvelle pour les Églises d'Orient l'histoire des premiers siècles, alors que les Anaclet, les Évariste, les Télesphore, les Zosime, les Théodore et d'autres, jusqu'à Grégoire III, étaient appelés à gouverner l'Église du Christ.

A ces fins, dans l'humilité de Notre cœur, Nous supplions ardemment le Prince des pasteurs de daigner répandre sa divine lumière dans les âmes de tant d'égarés, et les animer d'un généreux courage qui les amène à entrer dans l'unique bercail du Christ et à reconnaître la souveraine autorité de l'unique Pasteur suprême de toute l'Église.

En attendant, comme gage de Notre vive gratitude et de Notre particulière affection, Nous accordons à vous, Vénérables Frères et bien-aimés fils, et à tous les catholiques d'Orient, la bénédiction apostolique.

Ce discours fut dit avec une autorité très impressionnante.

Après que le Pape eut fini, S. B. Cyrille VIII se leva et exprima au Saint-Père, en français, toute sa reconnaissance pour de si nobles et si consolantes paroles. Puis le Saint-Père admit au baiser de sa main toutes les personnes présentes, ayant pour chacune d'elles une parole pleine de paternelle et cordiale simplicité. Pie X paraissait très joyeux de se trouver au milieu d'un si grand nombre de ses enfants d'Orient.

## II

Le soir eut lieu une séance académique solennelle dans la grande salle de la Chancellerie apostolique, mise gracieusement à la disposition du comité par Son Ém. le cardinal Agliardi, chancelier de la sainte Église. Son Ém. le cardinal

Vincenzo Vannutelli présidait ; étaient aussi présents LL. ÉÉ. les cardinaux Agliardi, Cretoni, Vives y Tuto, Rinaldini et Gasparri. A droite du Cardinal président se trouvait S.B. le patriarche Cyrille VIII, à sa gauche le métropolitain de Galitz ; les autres places étaient occupées par les différents prélats, un grand nombre de notabilités du corps diplomatique, du patriciat romain, et beaucoup de personnages distingués. La salle était absolument comble. Derrière les sièges du président et de son entourage, un chœur de plus de cent exécutants était massé.

La séance commença par le chant des trois tropaires : τὴν χρυσήλατον σάλπιγγα... etc., dont nous avons déjà donné le texte<sup>1</sup>.

Son Ém. le Cardinal président se leva ensuite et prononça le discours suivant :

## DISCOURS

### DE SON ÉMINENCE LE CARDINAL PRÉSIDENT

EMINENZE,  
PRELATI REVERENDISSIMI,  
SIGNORE E SIGNORI,

Il Supremo Gerarca della Chiesa, in una paterna Lettera riguardante la preparazione delle onoranze a San Giovanni Crisostomo, in occasione del decimoquinto centenario dalla morte del grande Dottore, si esprimeva così : *Noi abbiamo molto a cuore, Venerabile Fratello, che il Centenario di questo illustre Vescovo sia solennizzato con grandi feste religiose... Vogliamo che la beata morte di Giovanni Crisostomo sia festeggiata, quest'anno, con mostre di gioja e con particolare solennità, e che inoltre questo glorioso anniversario sia celebrato anche con delle lettararie sedute*<sup>2</sup>.

1. Voir Document 10, la musique de ces trois tropaires, harmonisée par le R. P. Dom Hugo Athanase Gaïsser.

2. Lettre de S. S. au Card. V. Vannutelli, en date du 22 juillet 1907.

L'umile Cardinale che fu onorato di quella Lettera è ben lieto di rilevare oggi in questa sì illustre Assemblea, che le parole auguste del Santo Padre ebbero nella Metropoli del mondo cattolico il loro pieno compimento. La odierna solenne Adunanza, preceduta già da altri accademici trattenimenti, non è forse, essa stessa, il felice coronamento del voto espresso dall'Augusto Pontifice? Ma, e che dire delle religiose funzioni celebrate in questi giorni con tanta pompa e collo splendore del rito orientale nelle Chiese di Roma? Che dire dei discorsi di valenti Oratori, uditi dai numerosi fedeli con tanto spirito di pietà e d'interessamento? Che, infine, della maestosa cerimonia celebrata ieri in Vaticano presso la tomba del Crisostomo, al cospetto di quella del Principe degli Apostoli, alla presenza del Successore di Pietro, con un carattere di solennità e di grandezza veramente eccezionale?...

Ah! si proclami pure altamente: al grande Vescovo di Bisanzio, il quale già nel suo tempo salutava Roma con accenti sublimi<sup>1</sup>, Roma che sempre lo onorò, Roma che la Divina Provvidenza chiamò a custodirne le mortali spoglie nel suo maggior tempio, risponde oggi nobilmente, col tributargli, al cominciare del 16° secolo dalla sua morte, uno splendido omaggio di ammirazione e di amore.

Confermato col suggello della Suprema Autorità della Chiesa, quest'omaggio è pieno di alti e consolanti insegnamenti: ed è con brevi parole sopra alcuni almeno di essi, che mi parve opportuno preludere agli inni e cantici della eletta schiera che mi circonda, voglio dire a ciò che formerà dell'odierno trattenimento il pregio migliore.

\*  
\* \*

Prescindendo dai sagri giubilei già antichi nella Chiesa ed ereditati dalle usanze stesse del popolo eletto, non è antico nel popolo cristiano l'uso di celebrare le date quinquagenarie o centenarie de' proprii eroi. Ma l'accumularsi degli anni, ravvivando negli animi, riconoscenti e devoti, i rimpianti e le ammirazioni, fece sì

1. Hom. 32 in Epist. ad Rom., 2, 4.



che già non bastasse commemorarli ai singoli anniversarii del loro felice passaggio alla eterna vita, ma, a periodi più estesi di tempo, si sentisse il bisogno di celebrarli ed esaltarli in maniera più speciale. Si direbbe che i sentimenti che quei grandi ispirarono, dopo essere stati più lungamente compressi, quasi spontaneamente irrompano, per manifestarsi con maggiore entusiasmo, con impulso maggiore.

È appunto quel che avvenne e doveva avvenire pel grande Pontefice, pel grande Dottore, pel grande Eroe cristiano Giovanni Crisostomo. E chi potrebbe trarne argomento di censura?

Ma e che cosa più specialmente significà questa nostra celebrazione del quindicesimo Centenario?

Onorando il Crisostomo noi intendiamo, innanzi tutto, onorare in lui le Chiese orientali, delle quali egli fu, secondo l'espressione del Sommo Pontefice nella sopra citata Lettera, decoro e gloria: *Orientalium Ecclesiarum decus et gloria*<sup>1</sup>. Una volta di più si addimosta da questi festeggiamenti, che di ogni occasione si vale la Sede Apostolica, per dar prova della sua premura, del suo interessamento verso quelle Chiese. E non è da esse che sorsero, oltre il Boccadoro, tanti altri genii illustri, Oratori insigni, Scrittori incomparabili, Apologisti eminenti? Non furono esse fiorente per virtù e sapere, feconde per pietà e santità? E come potrebbe dimenticarle la antica amorosa Madre? Che anzi, essa le riguarda sempre con occhio di affetto e di tenerezza, anche dopo la separazione. Ed oh! potesse esercitare pienamente sopra di loro quella stessa materna sollecitudine, che tanto vale a conservare alle rimaste vestigie lustro e decoro! Quando questa felice concordia sia per avverarsi, è il segreto della Divina Provvidenza: ma tutto può dare a sperare, che il correr degli anni, come serve oggi a richiamare passate glorie, così, e molto più, abbia a contribuire, con l'aiuto della divina grazia, per dissipare malintesi, diffidenze, timori.

Valga ad affrettare il fausto momento lo spettacolo veramente imponente e di alto significato, che ci fu dato ammirare sotto le

1. Lettre de S.S. Pie X, déjà citée.

ampie volte vaticane — l'Occidente, cioè, in mirabile unione di fede con l'Oriente — Il venerando Patriarca Orientale, che prende il titolo dalla città nella quale il Crisostomo ebbe i natali, celebra pontificalmente, colla maestà del greco rito, e concelebano con lui solennemente eletta schiera di Vescovi e di Sacerdoti. Ed a questo memorando liturgico atto presiede, in persona, e partecipa dall'alto del Suo Trono, il Pontefice della Chiesa universale, Vicario di Gesù Cristo in terra : assistono dai loro seggi gli Eminentissimi Cardinali, e tutto concorre quello che forma la maestà e lo splendore della nostra Roma papale. Mai, credo io, dopo le stabilimento della varie liturgie, mai non fu vista cerimonia religiosa sì ammirevole e sì feconda d'insegnamenti. E che volle indicare il Successore di Pietro, presiedendola egli stesso ed esercitando così la Sua prerogativa di Supremo Capo gerarchico di tutti i riti ?... Non altro, certamente, se non la stima e la venerazione in cui la Sede Apostolica tiene il rito orientale : *ut videant perspiciantque* (lo dice anche la più volte menzionata Lettera) *quam multam quamque germanam ritibus universis gratiam praestemus*<sup>1</sup>. Chi non iscorge in questo storico avvenimento la Chiesa tutta intiera, unita al Suo Supremo Capo, per additare che la diversità del rito, come neppure quella di nazionalità, non è ostacolo a far parte dell'eletto ovile affidato da Gesù Cristo al Sommo Pastore ? Chi non vi ravvisa un amoroso invito alla parte, che da questo ovile si separò, di tornare fra le braccia della comune Madre, pur conservando i proprii usi, le proprie tradizioni, la propria magnifica Liturgia, reintegrando però il vincolo di unione e la cattolica professione, conforme alla dottrina del Divin Fondatore della Chiesa, tramandata a noi dagli Apostoli, dai Santi Padri, fra' quali quelli di Oriente rifulgono come stelle luminose nel firmamento ?

\*  
\* \*

La stabilità della dottrina nella Chiesa Cattolica è un altro insegnamento che spontaneamente emerge dal fatto di queste feste.

1. Lettre citée de Sa Sainteté.

Noi onoriamo il Crisostomo, perchè la nostra fede non muta ed è quella stessa che egli predicò e sostenne colla forza della sua meravigliosa eloquenza ; quella stessa che egli professava in unione col Pontefice Sommo Innocenzo I, che insegnavano e continuarono ad insegnare gli Atanasii, i Basili, i Cirilli, gli Ambrogii, i Geronimi, gli Agostini, i Gregorii, e poi i Damasceni, gli Anselmi, i Bernardi, i Tommasi d'Aquino. Questa immutabilità nel domma è la gloria ed il vanto della Cattolica Chiesa. Ne è meraviglia : poichè sta scritto : *Christus heri et hodie, ipse et in sæcula*<sup>1</sup>; e la vera Chiesa deve rispecchiare il Suo Sposo Divino. Nè è chi non vegga di quanta importanza sia l'affermazione di questa tesi, in un tempo turbato come il nostro da uno spirito sovversivo, che vuol chiamarsi *moderno*, e che invece è l'*antico* cattivo genio dell'umano orgoglio.

Nè si venga a dire che si paralizza così la cultura dell' intelligenza umana e perfino lo sviluppo razionale della dottrina religiosa. Tutt'altro indicano le nostre stesse feste religiose e letterarie. Chi vogliam noi esaltare e glorificare, se non uno dei più ammirabili commentatori degli Evangeli e dell'epistole sì profonde dell'Apostolo delle genti ? Che facciam noi, se non celebrare un principe della parola, che ha elevato la eloquenza attica e cristiana a un sì alto grado da essere dato a patrono ed esempio dei sacri Oratori, e da essere comparato, per confessione degli stessi avversarii, ai più sublimi genii dell'antichità ? A che miriamo con questo, se non a provocare la cultura dell'intelligenza, l'esame e lo sviluppo delle verità rivelate, salva la loro sostanza, collo studio anche di una lingua, che servi a vestire le più belle concezioni dello spirito umano ?

In più luoghi delle sue ammirabili Omelie ci parla il Crisostomo del Primato di Pietro e del suo supremo Magistero, come di cosa appartenente alla Costituzione medesima della Chiesa di Gesù Cristo. Che anzi questa dottrina confermò egli col fatto, ricorrendo, in più occasioni, al Pontefice di Roma, e specialmente quando ebbe a reclamare contro il Conciliabolo della Rovere di Calcedo-

1. Hebr., XIII, 8.

nia. Che se, ammiratore come era dell'Apostolo Paolo, di lui parlava sempre esaltandolo con entusiasmo, siffatte sue espressioni non possono punto significare, per uno spirito non prevenuto, che a Paolo attribuisse egli autorità eguale, oppur superiore, a quella di Cefa. E se così è, come non può dubitarsene, festeggiando noi questo esimio Dottore, teste illustre della dottrina professata dalla Chiesa universale, come lo qualificò il Concilio Ecumenico di Calcedonia, in modo speciale proclamiamo anche, con esso lui, che Pietro è il fondamento della Chiesa <sup>1</sup>, il portavoce e la bocca degli Apostoli <sup>2</sup>; il corifeo del coro Apostolice <sup>3</sup>; il primo, cui tutti sono affidati <sup>4</sup>; colui che ha il governo dell'universo <sup>5</sup>; il Capo... cui Cristo commise l'intero ovile <sup>6</sup>. E non già per noi soli facciamo tale professione, ma più per ricordarla in nome del grande Vescovo di Bisanzio a fratelli, che, quantunque separati, mai non cessiamo in amare in Cristo sinceramente.

\*  
\* \*

Mi si permetta, in fine, di menzionare un ultimo significato delle nostre feste, che acquista pregio dalle eccezionali difficoltà che attraversa oggi la Chiesa. In questo glorioso centenario noi salutiamo il Pastore modello, che si sacrifica per le sue pecorelle: lo invitto difensore della verità e del diritto, che soffre persecuzione per la giustizia. La minaccia della imperiale Corte, le insidie dei falsi fratelli, le ipocrisie di propagatori di novità, le calunnie, i patimenti, l'esilio, i mali trattamenti dei manigoldi, nulla valse a scuotere per un sol momento il suo apostolico coraggio! Ebbene; onorando con le nostre feste la sua abnegazione, la sua fermezza, la sua costanza, noi onoriamo al tempo istesso chi ne segue gli esempi; noi ci sentiamo vieppiù animati a prenderlo per modello.

1. Hom. 82 in Matth., et Hom. 7 in templo Anastasiae.

2. Hom. in Talentor. debitore.

3. Ibid.

4. Hom. 3 in Act. Ap., 3.

5. Hom. 73 in Joan.

6. Hom. 38 in Ep. I ad Corinth., et Hom. 3 in Act. Ap., 1.

Ed a voi rivolgo ora il mio riverente saluto, o venerandi Patriarchi, a voi tutti illustri Prelati, fratelli nostri amatissimi, rappresentanti le Chiese Orientali, lieto di essere interprete dei sentimenti del Santo Padre, conformi a quelli di noi tutti, nell'esprimervi il gradimento, la riconoscenza, l'ammirazione e l'edificazione che in noi suscita la vostra presenza. Voi non risparmiaste fatiche, non vi lasciaste vincere da ostacoli, nè da difficoltà di viaggi, pur di venire a festeggiare il grande Maestro e Padre, San Giovanni Crisostomo, in questo centro del Cattolicesimo. Grazie al vostro intervento l'Occidente e l'Oriente si danno la mano sulla tomba del Boccadoro, per affermare l'unione dei cuori, l'uniformità della fede, l'affratellamento dei riti nella loro ammirabile varietà. Da ambo le parti si recano scolpite nel cuore e nella mente le parole del Redentore : *ut unum sint* <sup>1</sup> e le altre con le quali Egli rafforzò il vincolo di tale unione : *super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam* <sup>2</sup> e, guidati da esse, voi rispondeste volenterosi all'invito. Oggi, più che mai, pel Vicario di Gesù Cristo voi formate il Suo gaudio, la Sua corona, come udiste voi medesimi dalla Sua bocca questa stessa mattina. Voi siete l'auspicio di un migliore avvenire per la Chiesa in Oriente.

Risponda, risponda pur dunque anche la vostra voce, o illustri Oratori e Poeti, che ci siete dappresso : risponda ilare e gioconda alla voce di Roma, che nel Crisostomo saluta la più pura gloria della Chiesa Orientale, il teste autorevole della tradizione e il fedele interprete della immutabile cattolica dottrina ; celebra le virtù di un Santo, unite al sovrumano genio della parola ; esalta i meriti di un esilio, coronato dai patimenti di un martire, e consumato, previo annunzio miracoloso del cielo, nel soave abbraccio del Dio dell'Eucaristia !

1. Joan. XVI, 21.

2. Matth. XVI, 18.

## Traduction.

ÉMINENCES,  
RÉVÉRENDISSIMES PRÉLATS,  
MESDAMES,  
MESSIEURS,

Le Pontife suprême de l'Église s'exprimait ainsi dans une lettre pleine d'une paternelle bonté écrite au sujet de la préparation des fêtes en l'honneur de saint Jean Chrysostome, célébrées à l'occasion du quinzième centenaire de la mort du grand Docteur : *Nous avons grandement à cœur, Vénérable Frère, de voir le centenaire de cet illustre Évêque solennisé par de grandes fêtes religieuses. Nous voulons que la bienheureuse mort de saint Jean Chrysostome soit fêtée cette année avec une grande allégresse et une solennité toute particulière ; Nous voulons en outre que ce glorieux anniversaire soit célébré aussi par des fêtes littéraires.*

L'humble Cardinal qui eut l'honneur de recevoir cette lettre est heureux de faire remarquer aujourd'hui au sein de cette illustre assemblée que les augustes paroles du Saint-Père ont eu leur entier accomplissement dans la métropole du monde catholique. La séance solennelle d'aujourd'hui, précédée d'ailleurs par d'autres réunions académiques, n'est-elle pas elle-même le couronnement des vœux émis par l'auguste Pontife ? Que dire aussi des fêtes religieuses célébrées en ces jours dans les églises de Rome avec tant de pompe et avec toute la splendeur du rite oriental ? Que dire des discours de tant d'illustres orateurs auxquels accouraient les fidèles avec tant d'intérêt et une si grande piété ? Que dire enfin de la majestueuse cérémonie célébrée hier au Vatican tout près de la tombe de Chrysostome, en face de celle du prince des Apôtres, en présence du successeur de Pierre, avec un caractère vraiment exceptionnel de solennité et de grandeur ?

Disons-le bien haut : Rome, que le grand Évêque de Byzance saluait déjà de son temps avec de sublimes accents, Rome, qu'il a toujours honorée, Rome, que la divine Providence a appelée à



garder dans son plus vaste temple ses dépouilles mortelles, Rome lui donne aujourd'hui une noble réponse en lui offrant un splendide hommage d'admiration et d'amour au début du xvi<sup>e</sup> siècle depuis sa mort.

Confirmé par la suprême autorité de l'Église, cet hommage est plein de hauts et consolants enseignements. Il me paraît opportun, avant que le chœur qui m'entoure ne fasse retentir ses hymnes et ses cantiques, d'attirer l'attention, en quelques mots au moins, sur quelques-uns de ces enseignements ; de dire en un mot ce qui donne une note caractéristique à la solennité d'aujourd'hui.

\*  
\* \*

Sans parler des anniversaires sacrés déjà anciens dans la pratique de l'Église, introduits par l'usage lui-même du peuple élu, la coutume de célébrer le cinquantenaire ou le centenaire des héros du peuple chrétien n'est pas si ancienne. Cependant, la longue suite des ans, en ravivant les regrets et les sentiments d'admiration dans les âmes pleines de reconnaissance et de piété, fait que l'on ne se contente pas de commémorer chaque anniversaire de leur bienheureux passage à la vie éternelle, mais que l'on sent le besoin de les célébrer et de les exalter d'une manière plus particulière, lorsqu'une période de temps plus considérable s'est écoulée. On dirait que les sentiments inspirés par ces héros, après avoir été plus longtemps comprimés, font d'eux-mêmes explosion, pour se manifester avec un plus grand enthousiasme et avec un plus grand élan.

Ne devait-il pas en être de même, comme la chose s'est d'ailleurs réalisée, pour Jean Chrysostome, à la fois grand pontife, grand docteur, grand héros chrétien ? Qui pourrait y trouver à redire ?

Quelle est donc la signification plus particulière que nous voulons attacher à la célébration de ce quinzisième centenaire ?

En honorant Chrysostome, nous voulons surtout honorer en lui les Églises de l'Orient, dont il a été, selon l'expression même employée par le Souverain Pontife dans la lettre déjà citée, l'hon-

neur et la gloire : *Orientalium Ecclesiarum decus et gloria*. Une fois de plus, ces solennités montrent que le Siège Apostolique profite de toutes les occasions pour donner une preuve de sa sollicitude à l'égard de ces Églises, et de l'intérêt qu'il leur porte. N'est-ce pas en effet de leur sein que sont sortis, outre Chrysostome, tant d'autres célèbres génies, insignes orateurs, incomparables écrivains, éminents apologistes ? N'ont-elles pas été florissantes par la vertu et le savoir, fécondes par la piété et la sainteté ? Comment leur mère de jadis, qui les aime toujours, pourrait-elle ne pas les reconnaître, elle qui les regarde avec affection et tendresse, même depuis la séparation ? Combien elle voudrait pouvoir exercer pleinement sur elles cette maternelle sollicitude, qui ne peut que grandement servir à conserver à ce qui en survit encore son lustre et sa splendeur ! Le jour où cet heureux accord pourra se réaliser est le secret de la divine Providence ; mais tout porte à espérer que la suite des temps, qui sert aujourd'hui à rappeler les gloires passées, contribuera aussi et même beaucoup plus, avec le secours de la grâce divine, à dissiper les malentendus, à faire disparaître les défiances et les craintes.

Cet instant heureux sera certainement hâté par le spectacle vraiment imposant et d'une signification si haute, qu'il nous a été donné d'admirer sous les vastes voûtes du Vatican. Nous avons vu, dis-je, l'Occident admirablement uni dans la foi avec l'Orient : le vénérable patriarche oriental qui porte le titre de la ville natale de Chrysostome a célébré pontificalement avec la majesté du rite grec ; et avec lui concélébrait solennellement une élite d'évêques et de prêtres. Du haut de son trône, le Pontife de l'Église universelle, vicaire de Jésus-Christ sur la terre, présidait à cette mémorable fonction liturgique, et y prenait personnellement part. Y assistaient de leurs places les Éminentissimes Cardinaux, avec le concours de tout ce qui fait la majesté et la splendeur de notre Rome papale. A mon avis on n'a jamais vu, depuis l'établissement des diverses liturgies, une cérémonie religieuse aussi admirable et aussi fertile en enseignements.

Et quelle chose a voulu indiquer le successeur de Pierre en présidant lui-même cette liturgie, et en exerçant ainsi sa préroga-

tive de suprême Chef hiérarchique de tous les rites ? Certainement pas autre chose que de faire voir l'estime et la vénération que professe le Saint-Siège envers le rite oriental : *ut videant perspicantque*, — comme le dit sa Lettre déjà plusieurs fois citée, — *quam multam quamque germanam ritibus universis gratiam praeestemus*. Qui ne voit que cet événement historique, à savoir l'Église tout entière unie à son Chef suprême, montre bien que la diversité des rites, tout comme celle des nationalités, n'est pas un obstacle qui empêche de faire partie du troupeau choisi confié par Jésus-Christ au Pasteur suprême ? Qui n'y verrait une bienveillante invitation adressée à la partie qui s'est séparée de ce bercail, invitation à se jeter dans les bras de la Mère commune, tout en conservant ses propres usages, ses propres traditions, sa magnifique liturgie particulière, en rétablissant simplement le lien de l'union et de la profession de la foi catholique, conformément à la doctrine du divin Fondateur de l'Église, doctrine qui nous a été transmise par les Apôtres et par les saints Pères, parmi lesquels ceux de l'Orient brillent avec toute la splendeur des étoiles du firmament ?

\*  
\* \*

La fixité de la doctrine dans l'Église catholique, voilà un autre enseignement qui découle de lui-même de ces fêtes.

Nous honorons Chrysostome, parce que notre foi ne change pas, et qu'elle est celle-là même que Chrysostome a prêchée et a défendue avec toute la force de sa merveilleuse éloquence ; la même que celle professée par lui en union avec le souverain Pontife Innocent I ; la même qui fut enseignée sans interruption par les Athanase, les Basile, les Cyrille, les Ambroise, les Jérôme, les Bernard, les Thomas d'Aquin. Cette immutabilité dans le dogme est la gloire et l'honneur de l'Église catholique. Il n'y a pas lieu de s'en étonner, puisqu'il est écrit : *Christus heri et hodie, ipse et in saecula* : le Christ est le même hier et aujourd'hui, et dans tous les siècles. La véritable Église doit être à l'image de son divin Époux. Personne ne saurait douter de l'importance que l'on doit

attacher à l'affirmation de cette thèse, dans un temps troublé comme le nôtre par cet esprit subversif qui veut être appelé *moderne*, et qui n'est autre, au contraire, que l'*antique* démon séducteur de l'orgueil humain.

Cela ne revient pas à dire que la culture de l'intelligence humaine et finalement le développement rationnel de la doctrine religieuse s'en trouvent paralysées. Tout autre est le sens de nos fêtes religieuses et littéraires. Qui entendons-nous exalter et glorifier, sinon l'un des plus admirables commentateurs des Évangiles et des Épîtres si profondes de l'Apôtre des nations ? Que faisons-nous, sinon célébrer un prince de la parole, qui a élevé l'éloquence attique et chrétienne à un tel degré, qu'il a pu être proposé comme patron et comme exemple aux orateurs sacrés, et être comparé, de l'aveu de ses adversaires eux-mêmes, aux plus sublimes génies de l'antiquité ? Que voulons-nous faire, sinon favoriser la culture de l'esprit, l'examen et le développement des vérités révélées, sans qu'il soit touché à leur substance, en même temps que l'étude d'une langue qui a servi à exprimer les plus belles conceptions de l'esprit humain ?

En plusieurs endroits de ses admirables homélies, Chrysostome parle de la primauté de Pierre et de son magistère suprême, comme d'une chose appartenant à la constitution même de l'Église de Jésus-Christ. Cette doctrine, il l'a confirmée par ses actes, en recourant en plusieurs occasions au Pontife de Rome, particulièrement lorsqu'il a protesté contre le conciliabule du Chêne, tenu à Chalcédoine. Admirateur comme il l'était de l'apôtre Paul, bien qu'il parle toujours de lui avec enthousiasme, et l'exalte sans cesse, les expressions qu'il emploie ne peuvent évidemment faire croire, à moins que l'on n'ait l'esprit prévenu, qu'il lui attribue une autorité égale ou vraiment supérieure à celle de Céphas. Puisqu'il en est ainsi à n'en pouvoir douter, en fêtant cet insigne docteur, illustre témoin de la doctrine professée par l'Église universelle, ainsi que l'appelle le concile œcuménique de Chalcédoine, nous proclamons aussi avec lui d'une manière toute particulière que Pierre est le fondement de l'Église, le porte-voix, la bouche des Apôtres, le coryphée du chœur apostolique, le premier de

tous, auquel tous sont confiés, celui qui a le gouvernement de l'univers, le Chef auquel le Christ a remis le troupeau tout entier. Ce n'est pas seulement pour nous que nous faisons cette profession de foi, mais bien plus pour la rappeler, au nom du grand Évêque de Byzance, à des frères que nous ne cessons pas d'aimer sincèrement dans le Christ, bien qu'ils soient séparés de nous.

\*  
\* \*

On me permettra, en terminant, de rappeler une dernière signification que nos fêtes tirent des difficultés exceptionnelles traversées aujourd'hui par l'Église. Dans ce glorieux centenaire, nous saluons le Pasteur fidèle qui se sacrifie pour ses brebis, le défenseur invaincu de la vérité et du droit, qui souffre persécution pour l'Église. Menaces de la cour impériale, embûches tendues par de faux frères, hypocrisie des novateurs, calomnies, souffrances, exil, mauvais traitements des sicaires, rien n'a pu abattre un seul instant son courage apostolique. Eh bien ! en célébrant dans nos fêtes son abnégation, sa fermeté, sa constance, nous honorons en même temps ceux qui suivent ses exemples, et nous nous sentons d'autant plus animés à le prendre pour modèle.

C'est à vous maintenant que j'adresse un salut respectueux, à vous, vénérables patriarches, illustres prélats, vous tous nos frères très aimés, qui représentez les Églises orientales. Je suis heureux d'être l'interprète des sentiments du Saint-Père, qui sont d'ailleurs les mêmes que les nôtres à tous, et de vous exprimer la gratitude, la reconnaissance, l'admiration et l'édification qu'excite en nous votre présence. Vous n'avez pas épargné les fatigues, vous ne vous êtes pas laissés vaincre par les obstacles ni par les difficultés du voyage, pour venir fêter dans ce centre du catholicisme notre grand Maître et Père, saint Jean Chrysostome. Grâce à votre présence, l'Occident et l'Orient se donnent la main sur la tombe de la Bouche d'Or, dans le but de consolider l'union des cœurs, l'unanimité de la foi, la fraternité des rites dans leur admirable variété. Des deux côtés, on voit gravées dans les cœurs et dans les

esprits ces paroles du Rédempteur : *Qu'ils soient un !* et ces autres, par lesquelles Lui-même resserre les liens de cette union : *Sur cette pierre j'édifierai mon Église*. C'est sous ces auspices que vous correspondez de tout cœur à l'invitation qui vous est faite. Aujourd'hui plus que jamais, vous êtes la couronne et la joie du Vicaire de Jésus-Christ, comme vous-mêmes l'avez entendu ce matin de sa propre bouche ; vous êtes l'augure d'un avenir meilleur pour l'Église orientale.

Que votre voix s'élève donc maintenant, illustres orateurs et poètes qui nous entourez : qu'elle réponde joyeusement et gaie-ment à la voix de Rome, qui salue en Chrysotome la plus pure gloire de l'Église orientale, le témoin autorisé de la tradition, l'interprète fidèle de l'immuable doctrine catholique ; qu'elle célèbre les vertus d'un saint, unies en lui à un talent surhumain dans l'art de la parole ; qu'elle exalte les mérites d'un exil couronné par les souffrances du martyr et consommé, après un miraculeux avertissement du ciel, dans les suaves embrassements du Dieu de l'Eucharistie !

S. B. Cyrille VIII répondit :

## RÉPONSE DE S. B. LE PATRIARCHE CYRILLE VIII

A la clôture des belles solennités du quinzième centenaire de saint Jean Chrysostome, nous tenons à adresser nos plus sincères remerciements à Son Éminence le cardinal Vannutelli et aux membres du Comité organisateur de ces fêtes grandioses dont il est le distingué président.

Les Églises orientales exultent d'allégresse dans cette joyeuse circonstance, et demandent à Dieu de conserver les jours si précieux du Souverain Pontife, le Chef suprême et infailible de l'Église universelle, qui a honoré de sa présence la messe pontificale du 12 février.

Puisse Dieu, par l'intercession de saint Jean Chrysostome, rétablir d'une manière durable l'union des Églises orientales faite au concile de Florence. Amen.



Le chœur, formé de plus de cent exécutants, répondit à ce vœu par le chant du *πολυχρόνιον* pontifical. Le programme se déroula alors dans l'ordre suivant :

1. *Poésie syriaque* composée par S. B. Mgr Ignace Ephrem II Raḥmânî, lue par Mons. le chorévêque Joseph Ḥabra.

2. *Chant liturgique syriaque* en l'honneur de saint Jean Chrysostome, exécuté par plusieurs élèves syriens et maronites du Collège de la Propagande et du Collège maronite.

3. *Poésie grecque* du professeur Valvis, d'Athènes. L'auteur, empêché par une indisposition de venir lui-même lire son œuvre, la publia dans la revue catholique d'Athènes *Ἀρμονία*.

4. *Hymne des Romains aux reliques de saint Jean Chrysostome* ; paroles de Mons. Agostino Bartolini, Custode général de l'Académie des Arcades, mises en musique par le maestro chanoine Giocondo Fino. Ce morceau, aussi remarquable par la beauté sonore des expressions que par la perfection de l'accompagnement musical, eut un très vif succès : il fut répété deux fois. Une traduction n'en pourrait rendre en aucune façon le texte, que voici dans la langue originale :

### INNO DEI ROMANI

alle sacre Spoglie di S. Giovanni Crisostomo.

La ghirlanda s'intrecci di canti,  
muova alterna de' canti la danza  
del gran Padre sul memore avel.  
Dove l'arte ha più lieta baldanza  
sciolga Roma la prece fedel.

Roma eccelsa, del mondo regina,  
de l'eloquio al supremo signor,  
riverente, devota t'inchina,  
a lui sacra il tuo fulgidoallor.

Astro vivo, fra gli astri fiammanti  
 che rifulgon nel ciel della Chiesa,  
 il tramonto non temi del dì ;  
 la tua luce immortale s'è resa,  
 la minaccia de l'ombre spari.

Roma eccelsa, ecc.

Altro canto festivo risponde  
 al tripudio del canto romano,  
 ond'esulta la terra immortal.  
 S'ode un'eco di cielo lontano,  
 s'ode l'eco d'un inno trionfal.

Roma eccelsa, ecc.

Sei tu faro che raggi diffonde  
 sopra i colli fiorenti di gloria,  
 ove il santo vessil s'innalzò.  
 Sei di Roma serena vittoria,  
 sei tesoro che Dio ci donò.

— Roma eccelsa, ecc.

5. *Saint Jean Chrysostome et Rome*. Poésie italienne de Mons. Francesco Zanotto.

6. *Le berceau de saint Jean Chrysostome*. Ode latine du R. P. Thomas Vignas, des Scolopies.

7. *L'exil de saint Jean Chrysostome en Arménie*. Poésie arménienne du R. P. Jean Naslian, recteur du Collège arménien.

8. *Chant liturgique arménien*, exécuté par les élèves du Collège arménien.

10. *L'exil et la mort de saint Jean Chrysostome*. Poésie du professeur Joseph Biroccini.

11. Répétition de l'*Inno dei Romani*.

## III

Un banquet solennel réunit une dernière fois les invités à l'abbaye bénédictine de Saint-Anselme-sur-l'Aventin, le 16 février suivant. S. B. Cyrille VIII remercia au nom de tous S. Em. le Cardinal Président, les évêques présents et le Révérendissime Abbé-Primat de tout l'ordre de Saint-Benoît, dont il avait été l'hôte durant son séjour à Rome, par l'allocution suivante, lue en son nom par son premier secrétaire :

## ALLOCUTION

## DE S. B. LE PATRIARCHE CYRILLE VIII

ÉMINENCE,  
VÉNÉRABLES FRÈRES,  
RÉVÉRENDISSIME PÈRE,  
MESSIEURS,

Le 12 février a été un grand jour, dont l'histoire conservera le souvenir en lettres d'or. Ce fut vraiment une fête imposante, une solennité grandiose, dont l'écho s'est répercuté dans tout l'univers et a fait tressaillir d'une vive allégresse toute l'Église orientale. Les chrétiens des antiques patriarcats de l'Orient ont adressé au ciel de ferventes prières, pour la conservation du Chef suprême de l'Église universelle, le Père commun des fidèles, Sa Sainteté Pie X, notre bien aimé Souverain Pontife glorieusement régnant.

Avec des sentiments d'une vive reconnaissance et d'un attachement inviolable, ils ont confessé son ineffable bonté et son admirable condescendance, pour l'honneur insigne que son auguste Personne leur a fait, en daignant, en présence des Éminentissimes Seigneurs Cardinaux, prendre une part active à la messe pontificale grecque, célébrée par un patriarche, assisté de plu-

sieurs Pontifes et d'un grand nombre d'archimandrites, de dignitaires ecclésiastiques et de prêtres. Venus de différents pays, nous avons tous le même rite et la même liturgie, malgré la diversité de nos langues. Aussi avons-nous été heureux de fêter, dans la Ville Éternelle, le jubilé quinze fois séculaire de saint Jean Chrysostome, ce grand docteur de l'Église grecque et son astre radieux, cet orateur à l'éloquence incomparable et à la bouche vraiment d'or.

Mais ce qui a ajouté un lustre à ces solennités splendides et jeté sur l'Église d'Orient un éclat qu'on ne saurait ternir, c'est le grand intérêt que le Souverain Pontife a montré à notre Église, dans la belle allocution prononcée par Sa Sainteté dans la salle Consistoriale. C'est un discours plein de hautes pensées et de sages enseignements, comme sait en dire la bouche éloquente et infaillible du Vicaire de Jésus-Christ. Vraiment, c'est pour nous tous un oracle divin.

Parmi les belles paroles du Saint-Père, j'aime à rappeler les persécutions endurées par l'Église d'Orient, pour conserver étroite et inaltérable son union avec la sainte Église romaine, la mère et la maîtresse de toutes les Églises.

Éminence, cette unité avec le Saint-Siège apostolique, que notre Église a gardée et qu'elle conserve encore avec un soin jaloux, a été la cause pour laquelle elle supporta bien des souffrances. Sa Sainteté nous a rappelé dans son beau discours cette page glorieuse de l'histoire de nos ancêtres. L'Église dissidente en effet a persécuté l'Église melkite catholique de Syrie, de l'an 1724 à l'an 1831 environ. Alep et Damas furent le principal théâtre de la persécution. En 1818, la ville d'Alep envoya au ciel, en un seul jour, onze martyrs<sup>1</sup>.

Ce spectacle triste et consolant à la fois n'était pas pour diminuer le courage indomptable de nos aïeux. Ils accouraient au devant des persécuteurs, pour se disputer la palme du martyre. C'était vraiment le cas de dire avec Tertullien : *Sanguis martyrurum*

1. Voir le récit détaillé de toutes ces persécutions dans les *Échos d'Orient*, t. VI (1903), pp. 113-118 et 198-207.

*semen christianorum*. Car la persécution, affermissant la foi et la grâce divine, faisait naître dans les cœurs le désir du martyre. Autour de la fraîche hécatombe, on entendait de nombreuses voix s'écrier : « Nous sommes catholiques, nous sommes catholiques. » Pris de la sainte envie du martyre, l'un de nos frères syriens de la famille Bakhkhâche, et une autre personne, un Maronite, de la famille Hawa, crièrent aussi : « Nous sommes Grecs catholiques ». Ils eurent ainsi le bonheur de donner leur vie pour la foi catholique<sup>1</sup>.

Mais bientôt notre Église sortit victorieuse, dans son noble combat, nimbée d'une auréole de gloire. Notre gouvernement ottoman se rendit compte que les catholiques étaient ses sujets les plus fidèles et les plus soumis. La Sublime Porte nous a octroyé toute la liberté nécessaire, surtout sous le règne de notre auguste Souverain actuel, Sa Majesté Impériale 'Abd-ul-Ḥamid Khân II. Aussi est-ce pour nous un devoir sacré d'offrir à S. M. I. le tribut de notre sincère reconnaissance, et de lui souhaiter une longue et heureuse vie. Aujourd'hui, en effet, nous sommes libres dans nos églises, libres dans l'accomplissement de nos cérémonies et de nos devoirs religieux. Notre auguste Souverain nous a dotés de grands privilèges et a constitué les patriarches et les évêques, dans beaucoup de cas, les juges civils de leurs fidèles.

Grâce à cette époque de paix et de tranquillité, le catholicisme fait des progrès dans nos contrées. Beaucoup de villages des alentours de Jérusalem, de Bethléem, de Damas et d'Antioche demandant à grands cris de rentrer dans le véritable bercail de Pierre. J'ai la douce espérance que ces solennités du quinzième centenaire de saint Jean Chrysostome, que la capitale de la catholicité a montrées au monde, ne feront qu'accentuer ce mouvement de conversions. Car nos frères séparés ont vu de quel amour, de quelle sollicitude paternelle, le Souverain Pontife, de quelque nom qu'il s'appelle, entoure l'Église d'Orient, ses patriarches et ses pasteurs.

Rentrés dans notre patriarcat et nos diocèses, suivant fidèlement

1. La persécution était dirigée contre les seuls Melkites catholiques : elle n'atteignit pas, au moins cette fois, les catholiques des autres rites : Syriens, Arméniens ou Maronites.

l'ordre du Saint-Père dans sa belle allocution, nous annoncerons du haut de la chaire cet amour et cette sollicitude maternels de l'Église romaine. Nous dirons à nos prêtres : « Allez annoncer dans toutes nos villes et tous nos villages les bontés du Souverain Pontife. Racontez à tous sa prédilection pour ses fils d'Orient. »

Nous avons l'intime conviction que, par la grâce de Dieu, l'intercession de l'Immaculée Mère de Dieu et le zèle du Souverain Pontife, l'Église d'Orient verra renaître, avec le temps, la splendeur de son passé et vivra de nouveau les jours des Basile et des Chrysostome, confessant toujours avec eux et comme eux la souveraine autorité du Chef suprême et infaillible de l'Église universelle, le Pontife romain, Vicaire de Jésus-Christ.

Je vous prie donc, Éminence Illustrissime et Révérendissime, de déposer au pied de l'auguste trône du Saint-Père les sentiments de notre vif amour, de notre profonde vénération, de notre sincère gratitude ou plutôt de la reconnaissance de toutes les Églises orientales.

Daignez en même temps, Éminentissime Seigneur, agréer nos plus sincères remerciements pour les fatigues que Votre Éminence s'est imposées, en tant que Président d'honneur du Comité organisateur des fêtes jubilaires de saint Jean Chrysostome, et pour les belles parolès qu'Elle nous a fait entendre. Permettez-moi donc, en demandant à Dieu de conserver les jours si précieux de Sa Sainteté et de Votre Éminence, de lever mon verre et de boire à la santé du Saint-Père, à celle de Votre Éminence, ainsi qu'à celle du Révérendissime Abbé-Primat Dom Hildebrand de Hemptinne et du saint Ordre bénédictin.

#### IV

Les fêtes furent terminées au mois de mai par un pèlerinage des Roumains de Transylvanie, venus à Rome au nombre d'une centaine de prêtres et de notables, pour fêter saint Jean Chrysostome et célébrer en même temps le jubilé sacerdotal du Saint-Père. C'était la troisième fois que les



Roumains de Transylvanie envoyaient un pèlerinage à Rome. Ils étaient conduits par Mgr Démètre Radu, évêque d'Oradea Mare (Grand-Varadin), et par Mgr Basile Hossu, évêque de Lugos. Ils restèrent près d'une semaine à Rome, et célébrèrent le 25 mai une messe pontificale à Saint-Pierre, à l'autel de la Chaire de l'apôtre, situé au fond de l'abside de la basilique. L'évêque officiant fut Mgr Radu, avec une dizaine de prêtres concélébrants. Les autres reçurent tous la sainte communion, avec les autres membres du pèlerinage, de la main de l'évêque. Le chœur était tenu par les élèves roumains du Collège de la Propagande; les élèves du Collège grec de Saint-Athanase étaient aussi tous présents.

Le lendemain 26, le pèlerinage alla prier sur la tombe de l'un des premiers évêques de Blaj, Jean Micu, plus connu sous le nom allemand de Jean Klein (1728-1746), mort à Rome après avoir renoncé à son siège, et enseveli dans l'église des saints Serge et Bacchus, qui est aujourd'hui desservie par le Collège ruthène.

Le 27, le pèlerinage était reçu par le Saint-Père; Mgr Radu lut une adresse en langue latine<sup>1</sup> à laquelle le Souverain Pontife répondit en les remerciant d'être venus de si loin à Rome à l'occasion de son jubilé. Il exprima l'espoir que le reste de la nation roumaine s'unirait bientôt au siège de Rome, « se souvenant, dit-il, que les Roumains sont doublement Romains, et par le sang et par la foi : les soldats de Trajan ayant apporté dans la Dacie la foi chrétienne, foi qui a conservé les Roumains leurs descendants, au milieu de multiples calamités ».

Sa Sainteté termina son allocution en bénissant le vénérable archevêque de l'Église roumaine, Mgr Victor Mihályi de Apsi'a, métropolitain de Blaj, empêché par son grand âge de

1. Voir *Document* II.

venir à Rome, l'épiscopat et le peuple roumains, S. M. I. et R. François-Joseph II, empereur d'Autriche et roi apostolique de Hongrie, souverain de la Transylvanie, S. A. I. l'archiduc héritier François-Ferdinand, l'épiscopat latin de Transylvanie et spécialement les prêtres du pèlerinage, les laïcs présents et toutes leurs familles.

Ce pèlerinage, représentant l'une des plus nombreuses branches de l'Église catholique du rite oriental, — les Roumains catholiques sont près d'un million  $1/2$  — et l'une des plus sympathiques, tant par son noble caractère national que par son attachement à la sainte Union, fut le digne couronnement des fêtes romaines du quinzième centenaire de saint Jean Chrysostome.

---

## CHAPITRE V

### LE QUINZIÈME CENTENAIRE DE S. JEAN CHRYSOSTOME EN DEHORS DE ROME

SOMMAIRE. — I. *A Constantinople*. 1. Le Phanar et le centenaire. — 2. Triduum célébré par les Arméniens catholiques. — 3. Séance littéraire à l'Institut archéologique russe. — 4. Triduum de la cathédrale du S. Esprit, à Pancaldi. — 5. Séances littéraires au collège S. Benoît. — 6. Appréciations et critiques des journaux grecs orthodoxes. — 7. Comparaison avec l'accueil fait par les Grecs du Phanar aux invitations de Pie IX et de Léon XIII à l'Union, en 1848 et en 1894. — II. *En Russie*. Dépit causé aux orthodoxes par les fêtes de Rome. Appréciation des *Tserkovniya Viedomosti* et du *Tserkovniy Viestnik*. — III. *En Roumanie*. 1. Proposition de Mgr Sophrone Volpescu Craïoveanul au Saint Synode roumain. Son échec. — 2. Les fêtes célébrées par l'archevêque catholique, Mgr Netzhhammer, O. S. B. — IV. *Dans l'empire austro-hongrois*. — V. *En Italie*, en dehors de Rome. — VI. *La messe byzantine au Congrès eucharistique de Londres*, le 12 septembre 1908.

Saint Jean Chrysostome étant, non seulement un illustre Père de l'Église universelle, mais tout d'abord un des plus grands docteurs de l'Église orientale, il était naturel que son quinzième centenaire fût fêté, non seulement à Rome, mais encore dans les pays de rite oriental et plus spécialement byzantin. Chose tout à fait digne de remarque, si l'on en excepte les Russes, il n'y eut que les catholiques à célébrer cette grande mémoire. Ce fait, à lui seul, donne à réfléchir sur le degré de vitalité et de zèle religieux qui se trouve au sein des Églises dites orthodoxes. Les faits parleront d'eux-mêmes, sans avoir besoin de commentaire.

## I. — A CONSTANTINOPLE.

1. — On s'attendait évidemment à ce que l'Église grecque de Constantinople<sup>1</sup>, dont le saint Docteur a pour toujours illustré le siège, ne laissât pas ce glorieux anniversaire passer tout à fait inaperçu. En lisant dans les revues et les périodiques européens le programme des fêtes catholiques ébauché pour le mois de janvier suivant, des journalistes grecs de Constantinople et d'ailleurs ont manifesté leur étonnement de ce que leur Église fût la seule à rester indifférente devant un pareil souvenir. La réponse ne s'est pas fait attendre ; elle a paru sous forme de communiqué, le 13/26 octobre 1907, dans la *Vérité ecclésiastique*, organe officiel du Phanar. L'article est intitulé : *Coutumes nouvelles*. En voici la traduction intégrale :

Dans les colonnes d'un journal grec de Constantinople, on a parlé de la célébration que l'Église de l'ancienne Rome se prépare à faire, avec un pompeux appareil, du quinzième centenaire de la mort de notre saint Père Jean Chrysostome, archevêque de Constantinople, survenue à Comane, le 14 septembre 407 ; et notre Église, paraît-il, a été blâmée de sa négligence à accomplir un

1. Pour le récit de ce qui s'est passé à Constantinople, j'utilise, souvent littéralement, la chronique parue dans les *Échos d'Orient* (t. XI [1908], p. 50-52) et des nouvelles données par le très intéressant bulletin des *Missions des Augustins de l'Assomption* (nos 142 (janvier 1908) et 143 (février 1908). J'ai puisé aussi quelques détails dans la correspondance très exacte publiée par la *Civiltà cattolica* (8 février 1908, pp. 503-511) ; j'ai utilisé aussi un résumé des articles publiés par le P. NERSÈS PAPASIAN, du clergé arménien catholique de Constantinople, dans le journal arménien *Medjmona*, sans compter les correspondances privées. Je donne ces références une fois pour toutes et remercie tout particulièrement les rédactions des *Échos d'Orient* et des *Missions de l'Assomption*, qui m'ont autorisé avec leur bienveillance habituelle à puiser ainsi dans leur propre bien. Je signalerai en passant les autres sources.

devoir sacré à l'égard du docteur œcuménique qui a illustré le siège du premier apôtre appelé par le Christ<sup>1</sup>.

Les auteurs de ce reproche, très mal informés, ignorent que l'Église de Constantinople, et avec elle toute l'Église orthodoxe orientale du Christ, honore la mémoire de saint Chrysostome, non pas une fois, mais trois fois par an, à savoir : le 13 novembre, anniversaire de son rappel à Dieu, fête transférée à ce jour à cause de son occurrence avec la fête de l'Exaltation de la sainte Croix le 14 septembre; le 27 janvier, jour de la translation de ses saintes reliques, accomplie en 438 par Paul, archevêque de Constantinople, — solennité dans laquelle, comme dans la précédente, on fait à notre saint Père cet insigne honneur, réservé à lui seul, d'exposer son image sur le trône patriarcal, tandis que le patriarche assiste au chœur sur un trône voisin ; — et enfin le 30 janvier, fête commune à ce Saint et aux deux autres grands hiérarques et docteurs œcuméniques, Basile le Grand et Grégoire le Théologien<sup>2</sup>.

Dans ces conditions, l'Église orthodoxe n'a aucune raison sérieuse d'imiter les pratiques étrangères et inusitées de fêtes en l'honneur du vingt-cinquième anniversaire, du cinquantenaire ou du centenaire de ses saints : telle a été la décision du saint et sacré Synode pour le cas présent.

Ceux qui manifestent leur étonnement de ce que nous n'imitons pas des pratiques étrangères et inusitées devraient considérer ceci : l'Église de l'ancienne Rome elle-même n'a jamais, à aucune période des temps passés, fêté avec cette pompe et cet appareil un centenaire quelconque de saint Jean Chrysostome, ni d'aucun autre des illustres Pères, soit de l'Église orientale, soit de l'Église occiden-

1. Saint André. Il va sans dire que cette prétention de l'Église de Constantinople, de remonter à S. André par son disciple Stachys, est tout ce qu'il y a de moins prouvé. Cfr. S. VAILHÉ, A. A., article *Constantinople (Église de)* dans le *Dictionnaire de Théologie catholique* de VACANT-MANGENOT, t. III, col. 1315-1318.

2. Bien entendu, le journaliste incriminé n'ignorait rien de tout cela. Il ne reprochait d'ailleurs pas à son Église de ne pas célébrer la fête de saint Jean Chrysostome, mais de ne pas songer à solenniser plus spécialement le centenaire, ce qui est tout différent.

tale ; par exemple le treizième centenaire, qui tombait en 1904, de la mort de saint Grégoire, auteur des *Dialogues*, pape de Rome, rangé par l'Église occidentale parmi ses saints et illustres Pères <sup>1</sup>. Alors, pénétrant les vues et les intentions cachées, ils se persuaderaient que c'est avec beaucoup de sagesse et de prudence que l'Église orthodoxe s'en tient fermement à *ce qu'elle a appris, reçu et entendu*, (ὃ ἐμαρθε, καὶ παρέλαβε, καὶ ἤκουσε), sans dépasser les limites que nous ont fixées nos Pères <sup>2</sup>.

En inspirant cet article, le Saint Synode de la Grande Église montrait qu'il ignorait les fêtes jubilaires, célébrées à Rome au mois d'avril 1904 en l'honneur de saint Grégoire le Grand. Tout le monde sait pourtant que, le 11 avril de cette année-là, à la messe chantée par le Pape Pie X dans la basilique de Saint-Pierre, assistaient 27 cardinaux, un nombre plus considérable d'archevêques, d'évêques et d'abbés mitrés et plus de 40.000 personnes, venues de tous les points de l'univers. Ce fut la *Schola* bénédictine, comprenant 1.200 séminaristes, qui exécuta tous les chants dans la plus pure psalmodie grégorienne. En même temps, se tint à Rome un grand Congrès grégorien, réuni à l'Apollinaire, sous la présidence effective de Mgr Duchesne et groupant un nombre respectable de savants et de lettrés du monde entier.

De même, le Saint Synode ignore totalement les splendides fêtes célébrées à Rome, le 29 juin 1867, pour le dix-huitième centenaire de la mort des saints Pierre et Paul ; il ignore tout ce que fit Léon XIII, et l'univers catholique à sa suite, en 1880, pour le millénaire des saints Cyrille et Méthode, deux Grecs pourtant, apôtres des Slaves ; il ignore les cérémonies

1. Le rédacteur feint d'oublier que l'Église byzantine fête aussi saint Grégoire le Grand ; la branche grecque avait même autrefois pour lui un office particulier qui a disparu des livres modernes, j'ignore pour quel motif.

2. 'Εκκλησιαστικὴ Ἀλήθεια, 1907, n° 42, p. 625.





MONASTÈRE MELKITE DE S. SAUVEUR

dans l'éparchie de Saïdâ (Syrie).

Résidence du général des Basiliens de la congrégation salvatorienne.



célébrées un peu partout en 1887, pour commémorer le quinzième centenaire de la conversion de saint Augustin, etc., etc.

Lorsque le Phanar annonça ainsi ses intentions, il fut blâmé par les autres Églises orthodoxes de l'Orient. Peu importe la ligne de conduite que ces Églises aient cru devoir suivre postérieurement, et que nous mentionnerons en son lieu : toujours est-il que Mgr Sophrone Vulpesco Craïoveanul, évêque auxiliaire du Métropolitaine-Primat de Roumanie, fit au Saint Synode roumain une proposition dont nous donnerons plus loin le texte. Pour ce qui concerne l'Église russe, une autre Église orthodoxe, — et non la moindre, — voici le démenti catégorique qu'elle opposa au communiqué de l'Église de Constantinople par l'intermédiaire de son organe officiel, les *Tserkovnyia Viedomosti*, en date du 27 octobre-9 novembre 1907.

La manière de voir de l'Église de Constantinople sur la célébration du quinzième centenaire de la mort de saint Jean Chrysostome ne concorde pas avec celle de l'Église russe, qui s'est manifestée par une décision du Saint Synode du 6/15 octobre<sup>1</sup>. Cette différence s'explique, d'un côté, par l'importance particulière de ce grand docteur pour l'œuvre de l'éducation chrétienne de notre patrie, et, de l'autre, par ce fait que, dans l'Église russe, existe depuis longtemps la coutume de célébrer avec une solennité spéciale les anniversaires des principaux événements survenus dans l'histoire de la civilisation chrétienne de notre pays. Rappelons la célébration de la conversion de la Russie, le millénaire des premiers apôtres des Slaves, Cyrille et Méthode, le cinquième centenaire de la mort de saint Serge de Radonège, etc. Le quinzième centenaire de la mort de saint Jean Chrysostome vient s'ajouter à ces anniversaires. En se préparant à célébrer ainsi un anniversaire qui est pour elle plein de signification, l'Église russe ne trans-

1. Voir les ЦЕРКОВНЫЯ ВѢДОМОСТИ, 1907, n° 42, p. 378.

gresse pas les règles posées par les Pères. Nous remarquons en terminant que la déclaration de la feuille patriarcale, affirmant que l'Église romaine n'a jamais célébré jusqu'ici les centenaires des Pères de l'Église, n'est pas tout à fait exacte.

C'était un laïque, érudit et intelligent, M. Manuel Gédéon, chartophylax<sup>1</sup> et historiographe officiel de la Grande Église<sup>2</sup>, qui avait suggéré au patriarche Joachim III l'idée de fêter saint Jean Chrysostome de façon spéciale cette année, et cela de concert avec les catholiques de Constantinople. Chaque Église aurait célébré de son mieux la fête du Saint au jour ordinaire, mais non le 14 septembre, véritable anniversaire de la mort de Jean. Une solennité littéraire et artistique aurait réuni ensemble Grecs, Latins, Arméniens et autres, catholiques et dissidents.

Malgré les difficultés d'exécution, l'idée était bonne. Le patriarche l'acceptait en principe. On a vu plus haut l'accueil que lui a fait la majorité du Saint Synode.

Donc, les Grecs séparés ne firent rien. Tel de leurs journaux, dirigé par un ami personnel de Joachim III, manifesta ses vifs regrets au sujet de la décision synodale, et ce fut tout.

2. — Les fêtes de saint Jean Chrysostome furent inaugurées à Constantinople par les Arméniens catholiques, qui les célébrèrent dans leur église dédiée au saint docteur et située au Taxim (quartier de Péra). Dans le rite arménien, les fêtes de saints sont célébrées, non au jour où elles tombent, mais le

1. C'est-à-dire *archiviste*. Il est bon de remarquer que cette dignité est ainsi conférée à un laïc, abstraction faite des réels mérites personnels de M. Gédéon. Une charge de cette importance, étant donné surtout son caractère confidentiel, serait bien plutôt du ressort d'un ecclésiastique.

2. Je rappelle une fois pour toutes que cette expression désignait, à l'origine, l'église patriarcale de Sainte Sophie. Le terme s'est étendu, et aujourd'hui il est l'équivalent de l'Église orthodoxe de Constantinople considérée en tant que corps moral.

dimanche le plus voisin de ce jour. Cette année, la fête de saint Jean Chrysostome était renvoyée au dimanche suivant 18 novembre.

Le vendredi 16, une messe solennelle d'après le rite romain, suivie de procession et de salut du T. S. Sacrement, fut célébrée par Mgr Borgomanero, pro-vicaire général de Son Exc. Mgr Tacci, archevêque titulaire de Nicée, vicaire patriarcal et délégué apostolique du Saint-Siège à Constantinople. Puis vint une seconde messe d'après le rite byzantin, en staroslave, célébrée par le P. Ivan Boneff, prêtre catholique bulgare, avec l'assistance au trône de S. Exc. Mgr Michel Miroff, archevêque titulaire de Théodosiopolis et administrateur apostolique de l'Église bulgare unie au Saint-Siège de Rome. Le soir, le salut du T. S. Sacrement fut donné d'après le rite syrien par le P. Gabriel Faqir, représentant de S. B. le patriarche des Syriens catholiques à Constantinople.

Le samedi 17, la première messe fut célébrée par l'exarque <sup>1</sup> Michel Chérém, vicaire patriarcal des Melkites catholiques à Constantinople, assisté des deux prêtres melkites qui se trouvent dans la ville; elle fut suivie du salut du T. S. Sacrement, donné par le même exarque d'après le cérémonial particulier aux Melkites. La seconde messe fut chantée par l'archimandrite Polycarpe Anastasiadis, supérieur de la petite congrégation grecque catholique de la Très Sainte Trinité, qui a son siège au quartier de Péra. Les chants étaient exécutés par les élèves du petit-séminaire grec des Pères Augustins de l'Assomption, sous la direction du P. Sylvain <sup>2</sup>.

1. Cfr. pour le sens de ce mot, *supra*, p. 83, note 1. L'exarque peut ou non être revêtu du caractère épiscopal. C'est ainsi que l'exarque melkite catholique, à Constantinople, est simple prêtre : au contraire, l'exarque des Bulgares non catholiques, S. E. Mgr Joseph, qui réside de même à Constantinople et gouverne de là toutes les éparchies bulgares de la Thrace, de la Macédoine et de la Bulgarie proprement dite, est évêque.

2. Ici, les journaux grecs de Constantinople se sont contentés de signa-

Le soir, le salut du T. S. Sacrement fut donné d'après le rite chaldéen par le P. Joseph Gharîb, représentant à Constantinople de S. Exc. le patriarche des Chaldéens.

Le jour de la fête, Son Exc. Ill<sup>me</sup> et R<sup>me</sup> Mgr Paul-Pierre Sabbaghian, patriarche des Arméniens catholiques, célébra la messe solennelle, à laquelle assistèrent L. L. Exc. Mgr Tacci, délégué apostolique, Mgr Miroff, un grand nombre de prêtres de tous les rites, ainsi que des représentants de presque toutes les communautés religieuses de Constantinople.

Après l'Évangile, le R. P. Gabriel Ménévichian, ancien directeur du collège des Mékhitharistes, prononça le panégyrique de saint Jean Chrysostome, en langue arménienne. Le soir, dernier jour du triduum, le panégyrique du saint fut prononcé par le P. Jean Toumayan, directeur du lycée S. Grégoire l'Illuminateur à Péra. Après une procession solennelle, le salut du T. S. Sacrement fut donné par l'Exc<sup>me</sup> patriarche des Arméniens catholiques.

3. — Le 27 novembre suivant, l'Institut archéologique russe ouvrait ses salons à l'élite de la colonie russe et à tous ceux qui, à Constantinople, s'intéressent aux études byzantines. Le directeur, M. Féodor Ouspenskiy, donna lecture d'une conférence sur *La société byzantine au quatrième siècle*, faisant ressortir la lutte entre le paganisme expirant et le christianisme triomphant. Puis, le protoprêtre Jean Féodorovitch Goviadovski, aumônier de l'ambassade impériale de Russie, fit le panégyrique du saint, qui fut très correct et même très juste tant que l'orateur resta sur son terrain. Mais il ne put s'empêcher de faire une petite digression sur le terrain de la politique ecclésiastique russe : d'après lui, saint

ler une messe par les *Melkites catholiques*. La consigne leur est donnée par le Phanar d'ignorer l'existence de *Grecs* du rite oriental, de race et de langue grecques.



Jean Chrysostome a défendu à l'avance, par ses actes et ses enseignements, les principaux points qui seront à examiner par le Concile plénier de l'Église orthodoxe russe, — si jamais il se tient et aboutit à quelque chose de sérieux — : la liturgie en langue vulgaire, le droit (?) des laïcs et du clergé inférieur de prendre part aux Conciles, en un mot quelques-unes des revendications actuelles du *clergé blanc* contre le *clergé noir* <sup>1</sup> en Russie. Le protoprêtre Jean Féodorovitch n'oubliait qu'une chose : c'est que saint Jean Chrysostome, condamné, il est vrai, par un conciliabule d'évêques courtisans et oublieux de leur devoir, se tourna, pour être justifié, non vers le clergé inférieur ou les laïcs, mais vers le Pontife romain.

Quoi qu'il en soit, il n'en reste pas moins acquis que, parmi les communautés orthodoxes de Constantinople : Grecs, Bulgares, Russes, ces derniers seulement firent quelque chose pour fêter saint Jean Chrysostome.

4. — Avant de s'en aller à Bruxelles gérer la nonciature que la confiance du Saint Père a bien voulu lui remettre, Mgr Tacci, délégué apostolique de Constantinople, tint à présider les fêtes du triduum qui devait être célébré dans la

1. En Russie, la rivalité la plus grande règne entre le *clergé noir* ou monastique (ЧОРНОЕ ДУХОВЕНСТВО), ainsi nommé à cause de la couleur de ses vêtements, auquel sont réservées toutes les hautes fonctions, en particulier la dignité épiscopale, et le *clergé blanc* ou séculier (БѢЛОЕ ДУХОВЕНСТВО), vêtu ordinairement de gris, de brun, de jaune ou d'autres couleurs, rigoureusement astreint au mariage jusqu'en 1865, mais encore aujourd'hui presque entièrement marié. L'Église, aussi bien en Orient qu'en Occident, n'ayant jamais permis l'accès de l'épiscopat aux gens mariés (sauf chez les hérétiques nestoriens, parmi lesquels cet abus est très ancien), les évêques doivent nécessairement être moines. Mais il serait faux de croire, comme on le voit imprimer quelquefois, que dans l'Église byzantine l'épiscopat soit réservé aux moines. Une telle loi n'a jamais existé, pas plus qu'il n'y a, chez les catholiques, d'éparchies réservées à telle ou telle congrégation de religieux à l'exclusion du clergé séculier.

pro-cathédrale du S. Esprit, à Pancaldi, tout en haut du quartier de Péra. C'était lui, d'ailleurs, qui avait pris l'initiative de ces fêtes à Constantinople.

Le triduum était fixé aux 25-27 janvier 1908. Le 27 janvier, fête du saint dans le rite romain et jour anniversaire de la translation de ses reliques, est chômé par les catholiques latins de Constantinople, l'illustre docteur étant le patron principal du vicariat apostolique.

Le samedi 25 janvier, S. Exc. Mgr Michel Miroff célébra la liturgie pontificale en staroslave. Les Pères Augustins de l'Assomption avaient envoyé une députation de leurs séminaristes bulgares de Kara-Aghatch, venue avec autorisation spéciale du grand vizir (la police ne permettant pas alors aux Bulgares de se rendre à Constantinople), pour exécuter les chants et les cérémonies, sous la direction du P. Dimitri Ianeff, un de leurs professeurs. Avec l'archevêque concélébraient son vicaire, le P. Ivan Boneff, les PP. Clément et Basile Guéchoff, anciens élèves du séminaire de Kara-Aghatch, et deux prêtres de la petite communauté grecque de Péra. Le sermon italien fut prononcé par le R. P. Gabriel Moriondo, supérieur des Dominicains de Galata. S. Exc. Mgr Tacci, délégué apostolique, S. Exc. Mgr Athanase Şawâyâ, métropolite melkite de Beyrouth, les représentants de toutes les communautés de la ville assistaient à la cérémonie, avec une foule considérable de fidèles venus malgré le mauvais temps.

Pendant que Grecs et Bulgares *orthodoxes* s'excommunient à qui mieux mieux, bâtissant au quartier même du Phanar cathédrale contre cathédrale<sup>1</sup>, tout le monde à Constanti-

1. Grecs et Bulgares en sont positivement à couteaux tirés : on connaît l'histoire des bandes de Macédoine. J'en dirai quelques mots plus loin, ch. vi. A Constantinople, la cathédrale du patriarche grec se trouve au quartier du Phanar : à quelques minutes de là, tout près de la Corne d'Or, les Bulgares ont élevé dans le style russe une superbe église beau-



Cliché Féron-Vrau, Paris.

Avec le mandyas.

S. EXC. MGR LAZARE MLADENOFF

Né à Bansko en Macédoine le 11 juillet 1853, ordonné prêtre le 22 mai 1880, promu vicaire apostolique de la Macédoine pour les Bulgares, avec le titre d'évêque titulaire de Satala et Salonique pour résidence, le 12 juin 1883 ; consacré le 6 août suivant (vieux style) ; retiré à Rome le 24 juillet 1895.



Phot. Felici Rome.

Avec le trikiron et le dikirion.



nople put voir des prêtres *grecs* et *bulgares*, unis dans la même foi *catholique*, concélébrer au même autel. Ce fut pour montrer à tous davantage encore la réalité de cette union que l'archevêque, au milieu de l'émotion générale que suscite toujours cette cérémonie, bénit l'assistance lors du chant du *trisagion*<sup>1</sup>, à trois reprises différentes, mais en chantant la formule, la première fois en staroslave : Господи, Господи, призри съ небесе и виждь, и посѣти виноградъ сеи, и соверши и, егоже насади десница твоя, Господи ! la deuxième fois en latin : *Domine, Domine, respice de caelo et vide, et visita vineam istam, et perfice eam, quam plantavit dexterâ tua !* la troisième fois en grec : Κύριε, Κύριε, ἐπίβλεψον ἐξ οὐρανοῦ καὶ ἴδε, καὶ ἐπίσκεψαι τὴν ἀμπελον ταύτην, καὶ κατάρτισαι αὐτήν, ἣν ἐφύτευσεν ἡ δεξιὰ σου<sup>2</sup> !

La même idée d'union des races et des peuples fut développée par le R. P. Moriondo dans la péroration de son sermon où il montra saint Jean Chrysostome comme Syrien de naissance, Grec de langue, Arménien par sa mort arrivée en Arménie et Latin par sa sépulture actuelle à Rome.

La liturgie du dimanche 26 devait évidemment être célébrée pontificalement. Comme les Grecs catholiques de Constantinople, Daoudéli, Malgara, Péramos, n'ont pas encore d'évêque à eux, on avait prié S. B. le patriarche melkite d'Antioche de vouloir bien envoyer un prélat qui pût célébrer en langue grecque. Ce fut Mgr Athanase Şawâyâ, métropolitaine de Beyrouth, qui, se trouvant le prélat le plus rapproché, fut désigné. Ce fut donc lui qui pontifia, avec, pour concélé-

coup plus riche. Ce qu'il y a de piquant, c'est que cette cathédrale bulgare est *en fer*, afin que les Grecs ne puissent pas l'incendier !

1. Cfr. *supra*, p. 93.

2. Comme je l'ai déjà fait remarquer (cfr. p. 31, note 3), ce mélange de langues n'a rien qui doive étonner et est tout à fait reçu dans notre rite. Cette formule est empruntée au psaume 79, v. 15-16 ; la leçon du Bréviaire romain est la suivante : *Deus virtutum convertere : respice de caelo et vide, et visita vineam istam, et perfice eam, quam plantavit dextera tua.*

brants, l'exarque melkite Michel Chéréïm, l'archimandrite Philippe Chalhoûb, de la paroisse melkite de Péra ; le T. Rév. archimandrite Polycarpe Anastasiadis et le R. P. Isaïe Papadopoulos, de la communauté grecque de Péra ; le R. P. Ivan Boneff. Mgr Athanase Şawâyâ avait amené avec lui un diacre et un chantre. Celui-ci eut peu de besogne. Les chants étaient en effet cette fois réservés aux séminaristes grecs de Koum-Kapou (alumnistes de grammaire), Kadi-Keuï (philosophes et théologiens), et Phanaraki (humanistes), qui, guidés par les PP. Sylvain et Eutychios Nisiotis, ne s'acquittèrent pas moins bien de leur tâche que, la veille, leurs frères bulgares. Les écoliers des Pères grecs de Péra servaient d'enfants de chœur. Le mauvais temps continuait ; cependant, la foule était plus considérable encore que la veille ; beaucoup de Grecs dissidents étaient venus en curieux. Le R. P. Georges Khalavasis, des Pères grecs de Péra, ancien élève du Collège grec de Rome, fit le sermon en grec <sup>1</sup>, faisant bien ressortir la doctrine de saint Jean Chrysostome sur la primauté de saint Pierre.

Enfin, le lundi 27, S. Exc. Mgr Tacci célébra la messe pontificale en rite romain. On jouissait cette fois d'une température délicieuse. Aussi l'affluence était-elle vraiment extraordinaire. Dans le chœur se trouvaient S. Exc. R<sup>m</sup>e Mgr Paul-Pierre Sabbaghian, patriarche des Arméniens catholiques, l'archevêque bulgare, le métropolite melkite, plusieurs prélats, les curés

1. Je regrette que le manque de place m'empêche de publier ici le texte et la traduction de ce très beau panégyrique, prononcé dans la plus pure *καθαίρεύουσα* (grec littéraire, qui s'écrit mais ne se parle pas, si ce n'est dans les discours d'apparat ; dualisme qui se retrouve dans presque toutes les langues de l'Orient). On en trouvera le texte dans la *Καθολικὴ ἐπιθεώρησις* ἐκ Κωνσταντινουπόλεως, revue catholique en langue grecque publiée par l'éditeur N. FRÉRI à Syra (Grèce) ; cfr. t. VI (1908), pp. 151-160 et 171-176. Cette revue (abonn. frcs. 6), bimensuelle, ne saurait être trop recommandée à tous ceux qui s'intéressent à l'hellénisme catholique, ainsi que l'*Ἀρμονία* d'Athènes.



et supérieurs des communautés. Conformément à la tradition qui survit à la rupture du concordat avec le Saint-Siège, S. Exc. M. Constans, ambassadeur de France, occupait un fauteuil sur une estrade du côté de l'épître; derrière lui avait pris place presque tout le personnel de l'ambassade, le commandant et des officiers du stationnaire français *la Mouette*, etc. L'ambassade était d'ailleurs représentée les deux jours précédents. Après l'Évangile, le R. P. Bruno, gardien des Capucins de Saint-Louis, prononça un éloquent panégyrique de saint Jean Chrysostome. La cérémonie fut clôturée par la bénédiction papale et la vénération de la relique du saint.

5. — Après la suppression des Jésuites, les Lazaristes français les remplacèrent dans les vieux bâtiments de Saint-Benoît, près de la tour génoise de Galata. Ils ont là un collège florissant. Depuis quelques années, ce collège a une annexe importante, le collège Sainte-Pulchérie, appartenant auparavant aux Jésuites italiens.

Comme dans beaucoup de maisons d'éducation, il existe dans ces collèges, parmi l'élite des élèves, une *Académie littéraire* qui a voulu participer aux fêtes du centenaire. Elle a donné, le jeudi 23 janvier et de nouveau le dimanche 26, cette fois sous la présidence de S. Exc. Mgr Tacci, une très brillante séance littéraire, avec accompagnement de musique, de projections lumineuses et de tableaux vivants; l'assistance était nombreuse et ne ménagea pas ses applaudissements: les journaux de langue française en publièrent les comptes rendus les plus élogieux.

Le même jour, au collège Saint-Joseph, tenu à Kadi-Keuï par les Frères des Écoles chrétiennes, eut lieu une autre séance littéraire consacrée, elle aussi, à glorifier la mémoire de l'éloquent archevêque de Constantinople.

Enfin, le lundi 27 janvier, dans la salle des fêtes du collège Saint-Benoît, en présence de LL. Exc. NN. SS. Tacci et Miroff, devant une assistance choisie, se déroula une séance académique d'un genre à part, combinée sur les indications de Mgr le Délégué apostolique. Elle comprenait une partie française, une partie grecque et une partie latine.

La partie française n'était autre qu'un discours d'ouverture par le R. P. Louis Petit, supérieur des Assomptionistes de Kadi-Keuï, directeur des *Échos d'Orient*. Le savant byzantiniste lut une magnifique étude sur saint Jean Chrysostome, et j'éprouve un amer regret à dire à mes lecteurs que sa modestie m'empêche de leur en donner le texte, malgré des prières répétées.

Vint ensuite la lecture d'une ode alcaïque en grec ancien, due au P. Ézéchiél Montmasson, A. A., rédacteur aux *Échos d'Orient*, puis le chant d'une poésie en grec moderne, composée par le Fr. Anthime, A. A., professeur au Séminaire Saint-Pierre de Koum-Kapou, sur un air patriotique de l'île de Samos, et celui de trois *tropaires* empruntés à l'office byzantin de saint Jean Chrysostome. Les chantres étaient encore les séminaristes de Koum-Kapou, aidés de leurs aînés de Kadi-Keuï et de Phanaraki.

Quant à la partie latine, elle avait été réservée au Séminaire oriental Saint-Louis, dirigé à Péra par les RR. PP. Capucins français. D'abord une cantate, exécutée par les séminaristes sous la direction du R. P. Pierre, musicien distingué : la musique, due à un maestro pérote, était vraiment remarquable. Comme suite, une ode, puis un fragment de discours — en vers également — : *Jean à ses persécuteurs*.

C'était tout au programme. Mais un séminariste de Saint-Louis s'avança encore pour lire avec goût une superbe poésie italienne anonyme, qui se terminait par une prière ardente pour l'union des Églises :

.... abatti

Col possente tuo braccio il baluardo  
 Che di Cristo il nemico aderse un giorno  
 Fra la Chiesa di Roma e di Bisanzio ;  
 Sicchè te duce, te maestro e padre,  
 L'iride bella di fraterna pace  
 Il settemplice raggio incurvi ancora  
 Del Tevere e del Bosforo in sull'onde  
 Nel ver congiunte e nell'amore a Cristo.

6. — « Un journal grec de Constantinople, la *Πρόοδος*, a consacré un article de fond aux fêtes latines du centenaire de saint Jean Chrysostome, en lui donnant pour titre : *Choses nouvelles et discordantes* <sup>1</sup>. L'auteur de cet article, le publiciste K. Spanoudis, garde le silence sur le premier jour du triduum *pour des raisons bien connues* (δι' εὐνοήτους λόγους), ce qui revient à dire que sans doute la censure ottomane lui a défendu de publier dans son journal les diatribes ordinaires des Grecs contre les Bulgares unis. Ses appréciations sur le pontifical grec célébré le dimanche 26 sont injustes et triviales. A l'en croire, les officiants ne savaient pas le grec, leurs chants manquaient de fini, les cérémonies étaient tronquées et imparfaites. L'Évangile de la messe aurait été chanté dans le parler vulgaire (χυδαῖκῃ γλῶσσᾳ); les officiants auraient célébré la liturgie de saint Basile à la place de celle de saint Jean Chrysostome. M. Spanoudis en veut tout particulièrement au prédicateur grec, le P. Khalavasis, critiquant son panégyrique et le qualifiant de fanatique, d'intempestif, de répéti-

1. Voir *Documents 12-14*, les trois articles publiés par la *Πρόοδος* sur les fêtes de Constantinople et de Rome. L'altération des faits, pour ces dernières, est aussi manifeste. Mais il est bon que le lecteur européen sache à quoi s'en tenir sur la sincérité de certaines gens que l'on ne connaît pas assez sous leur vrai jour. Il n'y a rien que les Grecs orthodoxes redoutent comme la publicité *en français* de leurs faits et gestes.

tion ridicule des vieilles théories sur la suprématie des Papes, l'illégitimité du divorce et les relations de Chrysostome avec le fantôme du Vatican (*sic*). En d'autres termes, d'après le féroce publiciste grec, les Latins, en célébrant le centenaire de saint Jean Chrysostome, ont insulté l'Église grecque ; ils ont violé les lois de la charité chrétienne et de la cordialité qui doit présider aux relations ; ils ont voulu faire une démonstration politique. Pour éviter tous ces reproches, le clergé latin aurait dû exclure rigoureusement de ces fêtes les Orientaux unis et se borner à ses propres moyens (ἐπρεπε νὰ περιορισθῇ εἰς τὸν κύκλον τῶν ἰδίων αὐτῆς μέσων), ce qui revient à dire qu'il aurait dû célébrer sa messe solennelle selon le rite latin, et éviter, dans le panégyrique du saint, de signaler ses relations avec la Rome des Papes. M. Spanoudis reconnaît que le catholicisme peut justement se glorifier de la science et de l'abnégation de son clergé, mais en même temps il affirme, sans en donner la raison, que l'Église grecque surpasse l'Église latine en loyauté, courtoisie et majesté !

« Telles sont les aimables considérations suggérées à la Πρόοδος par les grandes fêtes latines<sup>1</sup> en l'honneur de saint Jean Chrysostome. Les autres journaux grecs de la capitale, le Ταχυδρόμος, la Κωνσταντινούπολις, la Νέα Ἐφημερίς, la Πρωΐα, ont gardé un silence édifiant sur ces fêtes qui, sans contredit, ont été très réussies. Nous ne perdrons pas notre temps à réfuter les allégations fausses du journal grec, affirmant que l'Évangile avait été chanté en grec vulgaire (les Grecs unis ont les mêmes livres liturgiques que les Grecs orthodoxes) et que c'est la liturgie de saint Basile qui a été célé-

1. Je me permets de faire remarquer que les fêtes de Constantinople ne furent pas exclusivement latines, quoique ce fût le clergé latin qui en ait eu l'initiative. Les rites orientaux y ont même eu plus de part que le rite latin. Mais, comme je fais une citation, je respecte le texte que j'ai sous les yeux.

brée <sup>1</sup> : il faut que M. Spanoudis ignore la liturgie de saint Basile pour confondre d'une manière aussi grossière la liturgie de saint Basile avec celle de saint Jean Chrysostome.

« Il est bien singulier ensuite de faire un reproche au prédicateur d'avoir cité dans la langue originale les textes de Chrysostome relatifs à la primauté de Pierre et contraires au divorce. Du moment que ces textes sont authentiques, ce n'est pas l'orateur qui est responsable de ce délit imaginaire, mais Chrysostome lui-même.

« Pour ce qui concerne maintenant l'intervention du clergé oriental uni aux solennelles fonctions liturgiques en l'honneur de Chrysostome, le clergé latin de Constantinople ne pouvait l'exclure pour une raison très simple : l'Église à laquelle appartient le clergé latin est l'Église catholique, c'est-à-dire une Église universelle, qui embrasse tous les rites, toutes les langues liturgiques, toutes les nationalités, qui, aussi bien en pratique qu'en théorie, englobe toutes les races dans le même baiser fraternel. Au contraire, l'Église grecque de Constantinople est une Église nationale, malgré ses pompeuses épithètes de *grande* <sup>2</sup> et d'*œcuménique*. Comme Église nationale, elle se renferme dans le cercle étroit de l'hellénisme, et, pour des motifs politiques, bannit de son sanctuaire tous ceux qui ne partagent point ses conceptions helléniques : Russes, Bulgares, Roumains, Arabes. Or, d'après l'Évangile, Jésus-Christ n'a pas fondé d'Églises nationales, mais une seule Église universelle. Seule, l'Église catholique réalise cette universalité, et c'est pourquoi nous voyons entrer

1. La liturgie de saint Basile, dont l'anaphore ou canon seul diffère de celui de la liturgie de saint Jean Chrysostome, se célèbre dix fois par an. Mais les caractéristiques en sont tellement visibles qu'il faut être vraiment ignorant de première force pour les confondre. Ces confusions sont voulues pour tromper le peuple orthodoxe qui ne peut vérifier les allégations de ses journaux et croit sur parole tout ce qu'ils lui disent.

2. J'ai expliqué plus haut l'origine de cette dénomination.

dans son bercail les fidèles de tous les rites et de toutes les races, tandis que la Grande Église de Constantinople, uniquement préoccupée de sauvegarder les intérêts politiques de l'hellénisme, lance ses anathèmes sur les Bulgares qui réclament leur autonomie ecclésiastique, et les Arabes du patriarcat d'Antioche qui se sont donné, depuis quelques années, des évêques arabes <sup>1</sup>. »

Je n'aurais pu mieux faire que de traduire cette rude, — mais combien méritée — appréciation de la grande revue italienne la *Civiltà cattolica*. Le chroniqueur des *Échos d'Orient* ajoute <sup>2</sup> : « Notez bien que les rédacteurs de ces violents articles posaient en témoins oculaires. Quelle confiance peut-on accorder à ces gens-là, lorsqu'ils s'occupent de textes anciens, eux qui travestissent de cette façon les faits d'aujourd'hui, qui se sont passés en public, au vu et au su de plusieurs milliers de personnes... [C'est un] parti pris systématique de dénigrement et d'injures, quoi que l'on fasse. Tout est pur pour les purs, disait la secte albigeoise ; je crois de même que tout est mal pour les gens qui ont la préoccupation exclusive de voir le mal en tout. »

7. — Ce n'est d'ailleurs pas la première fois que les Phariotes agissent ainsi. Je me bornerai, pour finir, à mettre en parallèle quelques extraits de l'appel de Pie IX aux Orientaux séparés, dans son encyclique *In suprema Petri* du 6 janvier 1848, et de la réponse que lui fit Anthime VI de Constantinople <sup>3</sup>, aussi bien que de l'appel de Léon XIII dans sa

1. *Civiltà cattolica*, l. c., pp. 509-511.

2. T. XI (1908), p. 113.

3. Il est très facile de recourir aux actes de Pie IX et de Léon XIII. La réponse d'Anthime VI, datée du mois de mai 1848, fut publiée d'abord en brochure à Constantinople, et, je crois, traduite en français par le Dr Dimitri Dallas. En tout cas, je traduis à nouveau sur le texte grec : Ἐγκύκλιος τῆς μιᾶς, ἁγίας, καθολικῆς καὶ ἀποστολικῆς Ἐκκλησίας ἐπιστολὴ πρὸς τοὺς



Lettre aux *Princes et aux peuples de l'univers* (*Praeclara gratulationis*), du 20 juin 1894, et de la réplique d'Anthime VII. Le lecteur jugera lui-même de quel côté est la charité chrétienne et apostolique.

*Appel de Pie IX.*

Nous ne pouvons Nous empêcher d'adresser des paroles de paix et de charité à ces Orientaux qui professent la foi du Christ tout en étant séparés de la communion de ce Saint-Siège de Pierre. En effet, *la charité du Christ Nous presse* de poursuivre, selon ses avertissements et son exemple, les brebis dispersées, jusque dans les lieux inaccessibles et escarpés : Nous Nous efforçons de porter secours à leur faiblesse, afin qu'elles reviennent enfin aux pâturages du troupeau du Seigneur. Écoutez donc Notre voix, vous tous qui, dans les lointaines contrées de l'Orient, vous glorifiez de porter le nom chrétien, tout en vous trouvant éloignés de la communion de la sainte Église romaine ; vous surtout, qui exercez le saint ministère parmi ces peuples, ou qui, revêtus d'une dignité ecclésiastique élevée, dirigez les autres. Rappelez à votre pensée et à votre souvenir l'ancien état de vos Églises, lorsque le lien de l'unité les rattachait étroitement les unes aux autres et en même temps avec les autres Églises de l'univers catholique. Considérez à quoi vous ont profité les divisions qui sont survenues depuis, et qui ont été cause que vous n'avez pu conserver l'unité de la doctrine ou du gouvernement spirituel, non seulement avec les Églises de l'Occident, mais encore entre vous. Rappelez-vous le Symbole de la foi, dans lequel vous confessez avec nous que vous aussi croyez à l'*Église, une, sainte, catholique et apostolique*, et examinez si cette unité de l'Église sainte, catholique et apostolique peut se

ἀπανταγοῦ ὀρθοδόξους. Constantinople, 1848, in-8°, pp. 48-β'. — La réponse d'Anthime VII parut d'abord dans l'Ἑκκλησιαστικὴ Ἀλήθεια du 29 septembre 1895 ; je la cite d'après la traduction française faite par l'abbé [EMMANUEL AUVRAY] et parue dans la *Terre Sainte*, t. XII (1895), pp. 344 sqq.

trouver dans cette étonnante division de vos Églises; tandis que vous-mêmes êtes obligés de la reconnaître dans la communion de l'Église romaine, sous l'autorité de laquelle de très nombreuses Églises, dispersées dans toutes les parties du monde, ont toujours formé et forment encore un même corps...

Nous vous exhortons et Nous vous conjurons de revenir, sans aucun autre délai, à la communion de ce Saint-Siège de Pierre, où se trouve le fondement de la vraie Église du Christ, comme le montre la tradition des anciens Pères, tant des nôtres propres que des autres, ainsi que les paroles du Christ Seigneur, que Nous avons rappelées plus haut et qui sont consignées dans les saints Évangiles. Il ne pourra jamais arriver, en effet, que ceux qui voudraient être séparés de cette base du rocher, sur laquelle l'Église elle-même a été divinement édifiée, puissent se trouver en même temps dans la communion d'une Église sainte, catholique et apostolique. Aucun motif plausible ne pourrait vous empêcher de revenir à la véritable Église et à la communion de ce Saint-Siège. Vous savez en effet que, dans les choses qui regardent la profession de la divine religion, il n'y a rien de tellement dur, qui ne doive être supporté pour la gloire du Christ et pour la récompense de la vie éternelle. Pour ce qui dépend de Nous, Nous vous attestons et Nous vous affirmons que rien n'est plus éloigné de Notre pensée que de vous imposer, lors de votre retour à notre communion, quelque prescription qui puisse sembler trop pénible : au contraire, d'après la pratique constante de ce Saint-Siège, Nous vous recevrons avec tout amour et une bonté absolument paternelle. Nous ne vous chargerons d'aucun fardeau qui ne soit nécessaire, à savoir de revenir à l'unité et de vous accorder avec nous dans la profession de foi véritable crue et enseignée par l'Église catholique, et de conserver la communion avec l'Église elle-même et avec ce suprême Siège de Pierre.

Quant à ce qui concerne vos rites sacrés, il ne devra en être éliminé que ce qui aurait pu s'y introduire, à l'époque de la séparation, de contraire à la foi et à l'unité catholique. Une fois cela fait, vos antiques liturgies orientales seront entièrement et intégralement conservées : Nous avons déjà dit, dans la première partie de

cette Lettre, combien Nous les tenons en haute estime, et combien Nos prédécesseurs en ont fait cas, étant données leur vénérable antiquité et leurs cérémonies propres à exciter la piété.

C'est aussi pour Nous une chose bien décidée et bien entendue, que, en ce qui regarde les ministres sacrés, prêtres et pontifes, qui du sein de ces nations reviennent à l'unité catholique, Nous garderons la même ligne de conduite tant de fois observée par Nos prédécesseurs anciens et modernes : Nous leur conserverons leur rang et leur dignité, et Nous Nous servirons d'eux tout aussi bien que du reste du clergé catholique oriental, pour conserver et répandre parmi leurs compatriotes l'amour de la religion catholique...

*Réponse d'Anthime VI.*

§ 1. — Le principe du mal, l'ennemi spirituel du salut des hommes, a agi de même dans [le jardin d'] Eden,... et dans l'Eden spirituel, qui est l'Eglise de Dieu, trompant beaucoup de personnes dans la suite des temps...

§ 2. — De là sont venues les nombreuses et monstrueuses hérésies, que l'Eglise catholique s'est vue forcée de combattre dès son origine, se servant de la panoplie de Dieu et saisissant le glaive de l'Esprit, *qui est la parole de Dieu* ; elle a triomphé de toutes jusqu'à présent, et elle remportera toujours sur elles un éclatant triomphe, se trouvant plus glorieuse et plus forte encore après le combat.

§ 3. — Parmi ces hérésies, les unes ont entièrement disparu, les autres sont en plein déclin ; d'autres encore ont perdu leur vigueur ; d'autres, au contraire, s'enracinent plus ou moins...

§ 4. — Parmi ces hérésies auxquelles le Seigneur a permis, dans des vues connues de lui, de se répandre dans une grande partie de l'univers, il y avait jadis l'arianisme, actuellement tout à fait abandonné ; il y a maintenant le papisme : celui-ci, quoique actuellement parvenu à son apogée, ne durera cependant pas jusqu'à la fin, mais il tombera, il sera précipité, et une grande voix se fera entendre avec force dans le ciel, criant : *Il a été précipité !* (*Apoc. XII, 10*).

.....

§ 8. — Le papisme n'a pas cessé pour cela de troubler la tranquillité de l'Église de Dieu, mais, envoyant partout des [individus] appelés *missionnaires* (μισσιοναρίους), hommes qui ne font que tromper les âmes, il (= le papisme) *parcourt la terre et la mer pour ne faire rien qu'un seul prosélyte*, pour tromper [ne fût-ce qu'] un seul orthodoxe : il corrompt l'enseignement de Notre-Seigneur, falsifiant le divin symbole de notre sainte foi par l'addition [*Filioque*], montrant comme superflu le baptême [par immersion] enseigné par Dieu, comme non-chrétienne la participation au calice du Testament (= la communion sous les deux espèces), et cette multitude d'autres choses que le démon de la nouveauté a suggéré à ces [gens] prêts à tout faire qu'étaient les scolastiques du moyen âge, ainsi qu'aux évêques de la vieille Rome, que l'amour de la domination portait alors à tout oser. Dans leur piété, nos prédécesseurs et nos Pères, bien que troublés et persécutés à plusieurs reprises et de diverses manières par le papisme, au dedans et au dehors, directement ou indirectement, *se confiant dans le Seigneur*, ont eu la force de préserver l'héritage inappréciable qu'ils avaient reçu de leurs Pères, et de le transmettre intact jusqu'à nous : de même nous aussi, avec l'aide de Dieu, nous le transmettrons, comme un trésor d'un très grand prix, aux générations futures, et cela jusqu'à la consommation des siècles.

Jusqu'à ce jour, les papistes ne discontinuent pas de s'attaquer à l'orthodoxie, et, selon leur habitude, ils ne cesseront pas de le faire, parce que l'orthodoxie est devant leurs yeux comme une preuve journalière et vivante de l'apostasie [par laquelle ils ont renié] la foi de leurs ancêtres...

§ 9. — Jusqu'à ces derniers temps, les agressions des Papes précédents, au moins celles qui venaient directement d'eux, avaient cessé, et il n'y avait plus que celles des missionnaires répandus çà et là. Mais récemment, Pie IX, ayant été mis en possession de l'évêché de Rome et proclamé pape en 1847, a publié, le 6 janvier de la présente année, une encyclique portant la suscription : *Aux Orientaux*, comprenant douze pages dans la traduction grecque que son envoyé a répandue parmi notre troupeau orthodoxe, à l'instar

d'une peste venue de quelque lieu étranger (ὡς ἑξωθεν ποθεν ἐρχόμενον μίασμα)...

§ 10. — N'importe qui de nos frères et de nos enfants nourris et élevés par nous dans le Christ constatera radicalement et jugera avec l'aide de la sagesse qui lui a été donnée par Dieu, que les paroles de l'évêque actuel de Rome, tout comme celles de ses prédécesseurs depuis le schisme, ne sont pas des paroles de paix et de tendresse, comme il le dit, mais des paroles de tromperie, de fraude, ne visant qu'à un intérêt personnel, d'après l'habitude de ses prédécesseurs anticonciliaires (= en opposition avec les sept premiers conciles œcuméniques) : aussi sommes-nous assurés que, de même qu'il en a été ainsi jusqu'à ce jour, de même dans l'avenir les orthodoxes ne seront pas trompés : la parole de Notre-Seigneur est en effet certaine [lorsqu'il dit] : *Ils ne suivront pas un étranger, mais ils s'enfuiront loin de lui, parce qu'ils ne connaissent pas la voix des étrangers.*

§ 12. — Nous le confessons hautement en présence de Dieu et des hommes : la demande de notre Sauveur à Dieu son Père pour l'amour mutuel entre les chrétiens et leur union dans la seule Église catholique et apostolique à laquelle nous aussi croyons, *afin qu'ils soient un, de même que nous, nous sommes un*, nous tient à cœur tout autant qu'à Sa Béatitude,... avec cette seule différence qu'elle est basée en nous sur ce que nous nous accordons à conserver pur, intangible, le divin, immaculé et parfait symbole de la foi chrétienne, d'après la parole de l'Évangile, les décisions des sept saints conciles œcuméniques et l'enseignement de la perpétuelle Église catholique, tandis que chez Sa Béatitude il consiste à vouloir encore fortifier et faire prévaloir l'autorité et la dignité de ceux qui sont assis sur [son] trône apostolique avec toutes leurs nouveautés doctrinales...

### *Appel de Léon XIII.*

...Et tout d'abord, Nous portons affectueusement Nos regards vers l'Orient, berceau du salut du genre humain. Sous l'empire d'un ardent désir, Nous ne pouvons Nous défendre de croire que le temps

n'est pas éloigné où elles reviendront à leur point de départ, ces Églises d'Orient si illustres par la foi des aïeux et les gloires antiques. Aussi bien, entre elles et nous, la ligne de démarcation n'est-elle pas très accentuée; bien plus, à part quelques points, l'accord sur le reste est si complet que, souvent, pour l'apologie de la foi catholique, nous empruntons des autorités et des raisons aux doctrines, aux mœurs, aux rites des Églises orientales. Le point capital de la dissidence, c'est la primauté du Pontife Romain...

Il Nous a semblé reconnaître chez les Orientaux de nos jours des dispositions plus conciliantes à l'égard des catholiques, et même une certaine propension à la bienveillance. Ces sentiments se sont déclarés naguère dans une circonstance notable, quand ceux des nôtres, que la piété avait portés en Orient, se sont vu prodiguer de bons offices et toutes les marques d'une cordiale sympathie <sup>1</sup>.

C'est pourquoi *Notre cœur s'ouvre à vous*, qui que vous soyez, de rite grec ou de tout autre rite oriental, qui êtes séparés de l'Église catholique. Nous souhaitons vivement que vous méditiez en vous-mêmes ces graves et tendres paroles que Bessarion adressait à vos pères : *Qu'aurons-nous à répondre à Dieu, quand il nous demandera compte de cette rupture avec nos frères, lui qui, pour nous assembler dans l'unité d'un même bercail, est descendu du ciel, s'est incarné, a été crucifié ? Et quelle sera notre ressource auprès de notre postérité ? Oh ! ne souffrons pas cela, n'y donnons pas notre assentiment, n'embrassons pas un parti si funeste pour nous et pour les nôtres.*

Considérez bien ce que Nous demandons, pesez-le mûrement devant Dieu. Sous l'empire, non pas certes de quelque motif humain, mais de la charité divine et du zèle du salut commun, Nous vous demandons le rapprochement et l'union : Nous entendons une union parfaite et sans réserve : car telle ne saurait être aucunement celle qui n'impliquerait pas autre chose qu'une certaine communauté de dogmes et un certain échange de charité fraternelle. L'union véritable entre les chrétiens est celle qu'a voulue

1. Allusion au Congrès eucharistique de Jérusalem, tenu l'année précédente (1893), durant lequel le cardinal Langénieux, légat de Sa Sainteté, avait échangé des visites pleines de politesse et même de cordialité avec les patriarches grec et arménien non-catholiques de Jérusalem.



et instituée Jésus-Christ, et qui consiste dans l'unité de foi et de gouvernement. Il n'est rien d'ailleurs qui soit de nature à vous faire craindre, comme conséquence de ce retour, une diminution quelconque de vos droits, des privilèges de vos patriarchats, des rites et coutumes de vos Églises respectives. Car il est et il sera toujours dans les intentions du Siège apostolique, comme dans ses traditions les plus constantes, d'user avec chaque peuple d'un grand esprit de condescendance, et d'avoir égard, dans une large mesure, à ses origines et à ses coutumes.

Tout au contraire, que l'union vienne à se rétablir, et il sera certainement merveilleux, ce surcroît de lustre et de grandeur, qui, sous l'action de la grâce divine, en rejaillira sur vos Églises. Que Dieu daigne entendre cette supplication que vous lui adressez vous-mêmes : *Abolissez toute division entre les Églises* ; et cette autre : *Rassemblez les dispersés, ramenez les égarés, et réunissez-les à votre sainte Église catholique et apostolique* <sup>1</sup>. Qu'il daigne vous ramener à cette foi une et sainte, qui, par le canal d'une tradition constante, nous vient, et à vous et à nous, de l'antiquité la plus reculée ; à cette foi dont vos ancêtres gardèrent inviolablement le dépôt ; qu'illustrèrent à l'envi par l'éclat de leurs vertus, la sublimité de leur génie, l'excellence de leur doctrine, les Athanase, les Basile, les Grégoire de Nazianze, les Jean Chrysostome, les deux Cyrille et tant d'autres grands docteurs, dont la gloire appartient à l'Orient et à l'Occident comme un héritage commun.

### *Réponse d'Anthime VII.*

§ 1. — C'est une profonde douleur pour toute âme pieuse et orthodoxe, qui a sincèrement le zèle de la gloire de Dieu, que de voir l'ennemi du bien, homicide dès l'origine et jaloux du salut des hommes, semer sans cesse l'ivraie dans le champ du Seigneur, pour gâter le froment. Aussi, depuis longtemps, l'ivraie hérétique a poussé dans l'Église de Dieu. Le malin esprit a arraché de l'Église

1. Ces citations sont empruntées à l'*anaphore* ou canon de la liturgie de saint Basile.

orthodoxe du Christ les nations entières de l'Occident, en inspirant aux évêques de Rome les sentiments d'un orgueil excessif, qui fut la cause de diverses nouveautés illégitimes et antiévangéliques. Bien plus, les Papes de Rome, selon les temps, s'efforcent, par tous les moyens, de soumettre à leurs erreurs l'Église catholique, inébranlablement attachée, en Orient, à la foi orthodoxe qu'elle a reçue des Pères, et ils imaginent des unions qu'ils poursuivent inconsidérément.

§ 2. — Ainsi le bienheureux Pape de Rome, Léon XIII, à l'occasion de son jubilé épiscopal, a publié, au mois de juillet de l'année dernière, une Encyclique adressée aux Princes et aux peuples de l'univers, pour les convier en même temps que notre Église, l'Église orthodoxe, catholique et apostolique du Christ, à l'union avec le trône papal, pensant que cette union pouvait se faire par la seule reconnaissance de sa personne comme souverain Pontife, comme chef suprême spirituel et temporel de toute l'Église, unique représentant du Christ sur la terre et dispensateur de toute grâce.

§ 3. — En vue de la réalisation de ce désir sacré, notre Église, l'Église orthodoxe du Christ, est toujours prête à accueillir toute proposition touchant l'union, pourvu que l'évêque de Rome rétracte, une fois pour toutes, l'ensemble des nouveautés antiévangéliques, nombreuses et variées, introduites dans son Église, lesquelles ont créé l'affligeante division des Églises d'Orient et d'Occident; pourvu qu'il revienne à la base des sept conciles œcuméniques qui ont une autorité catholique et perpétuelle dans l'Église du Christ. Par des écrits et des encycliques, nous n'avons cessé de signifier à l'Église papique, en termes clairs et précis, que, tant qu'elle demeure dans ses nouveautés et que l'Église orthodoxe reste fidèle aux traditions divines et apostoliques et aux décrets des neuf premiers siècles, pendant lesquels les Églises d'Occident avaient la même foi que nous et étaient unies avec les Églises d'Orient, toute parole au sujet de l'union est vaine et inutile. En conséquence, nous avons gardé le silence jusqu'à ce jour, et avons dédaigné de prendre en considération cette encyclique papique, jugeant inutile de parler aux oreilles de ceux qui n'écoutent pas. Néanmoins,

depuis quelque temps, l'Église papique, abandonnant la voie de la persuasion et de la controverse, a commencé, à l'étonnement général, à scandaliser les consciences des chrétiens les plus simples parmi les orthodoxes, au moyen d'artisans artificieux, déguisés en apôtres du Christ, par l'envoi en Orient de clercs portant le costume et le voile des prêtres orthodoxes<sup>1</sup>, et en machinant divers autres procédés de séduction pour le succès de son but de prosélytisme...

1. Il est en effet hors de doute, pour quiconque a vécu en Orient et étudié la question du retour des chrétiens séparés à un point de vue objectif, que les *orthodoxes* ne redoutent pas beaucoup la présence de prêtres latins au milieu d'eux. Ils savent très bien que le peuple, qui s'attache avant tout aux choses extérieures, sera toujours éloigné des missionnaires par la différence de rite, et ils sauront empêcher les conversions dans la classe élevée en répandant le bruit que celui qui passe au catholicisme romain *apostasie sa nationalité* : ces deux choses en effet, *religion et nationalité*, pourtant objectivement si différentes, sont toujours confondues en Orient par les non-catholiques, et pas assez séparées par beaucoup de catholiques. Ce n'est pas ici le lieu d'en rechercher les causes diverses. Toujours est-il que le fait de voir des prêtres catholiques, animés du plus pur esprit romain, professer en même temps le rite oriental dans toute sa pureté, porter le même costume, officier de la même manière que les *orthodoxes*, et cela durant toute leur vie, voilà ce qui fait la plus grande peur aux tenants du schisme, voilà pourquoi ils tâchent, quand ils ne peuvent pas fermer la frontière aux missionnaires de ce genre, d'organiser au moins autour d'eux la conspiration du silence. Le peuple, en effet, est de bonne foi : il voit ces *papas* et ces *popes* ressembler aux siens pour l'extérieur, et avoir en plus la tenue, la dignité de vie, la piété, la science, le zèle : à la longue, la comparaison se fait, et, si les obstacles extérieurs ne sont pas trop insurmontables, c'est l'union à bref délai. Cela montre bien que le vrai moyen d'atteindre le schisme au cœur, c'est de constituer partout des églises catholiques du rite oriental, de faire passer des religieux ou ecclésiastiques séculiers d'origine latine, mais *ayant les dispositions et la formation voulues*, au rite oriental, et en même temps de soutenir les Églises orientales déjà existantes en les aidant à se donner un bon clergé séculier et régulier, et à coordonner ou compléter leur législation, deux choses sans lesquelles les œuvres consacrées aux missions d'Orient perdent leur temps — et leur argent.

## 2. EN RUSSIE.

On a vu plus haut la réponse très juste que fit tout d'abord le Saint Synode russe à la fin de non-recevoir opposée par le Phanar à ceux qui voulaient fêter le quinzième centenaire de saint Jean Chrysostome. De fait, de nombreux articles ont paru dans les revues russes à l'occasion de cet anniversaire, étudiant tel ou tel point se rattachant de près ou de loin au saint ou à son influence. Il serait trop long et d'ailleurs fastidieux d'en donner la liste ici <sup>1</sup>. On aurait pu croire un moment que l'Église russe aurait fait quelque chose de plus, et surtout se serait réjouie de ce qu'avaient fait de leur côté les catholiques. Mais, lorsque la célébration de la liturgie pontificale byzantine au Vatican, sur l'ordre et avec la participation du Souverain Pontife, fut devenue un fait accompli, le ton changea. Voici en effet ce que disait une dépêche de la *Corrispondenza Romana*, datée du 5 mars 1908 :

De nombreux journaux russes nous donnent aujourd'hui un exemple de ces sentiments hostiles envers le catholicisme romain. Ils jettent un cri d'alarme à l'occasion de la messe pontificale grecque célébrée au Vatican en l'honneur des fêtes de saint Jean Chrysostome. Si cette cérémonie ordonnée par le Pape n'avait pas eu lieu, les *orthodoxes* y auraient vu la preuve indiscutable de l'aversion romaine à l'égard des rites orientaux ; comme elle a eu lieu, les mêmes *orthodoxes* y voient un piège de la papauté tendu aux chrétiens d'Orient, et dans cette campagne le général Kiriéeff <sup>2</sup> se fait remarquer par sa valeur guerrière.

1. On en trouvera dans la *Rassegna gregoriana*, numéro de février 1908 et numéros suivants.

2. Général russe beaucoup plus connu par ses publications religieuses que par ses hauts faits sur le champ de bataille. Il est très hostile au catholicisme romain, et recherche plutôt l'union avec les anglicans ou les vieux catholiques de Suisse. Je dirai plus loin, au chapitre vi, ce qu'il faut penser de tous ces projets.

En effet, les appréciations des journaux russes ne sont guère plus sympathiques que celles de la presse grecque. Voici ce que disait, par exemple, l'organe du Saint Synode, les ЦЕРКОВНІЯ ВѢДОМОСТИ <sup>1</sup>:

Quel ardent désir Rome a de soumettre à son autorité, non seulement la Russie, mais encore tout l'Orient, c'est ce que montre la récente célébration du quinzième centenaire de la mort de Chrysostome. Ces fêtes ont été instituées principalement dans le but de montrer aux Orientaux que Rome reste fidèle aux enseignements du grand docteur de l'Église orientale, et de les attirer de son côté.

La revue résume ensuite les faits, parle des translations successives de la solennité, de la séance du 8 février au Collège grec, dans laquelle elle relève les paroles du patriarche de Constantinople au patriarche melkite <sup>2</sup>: « Si vos évêques entrent en lutte avec vous ou se querellent entre eux, vous pouvez vous tourner vers Rome. Mais vers qui puis-je me tourner, moi, si un évêque se révolte contre moi? »

De ces paroles, le patriarche catholique conclut que le patriarche orthodoxe sentait la nécessité de l'union. Ensuite, les évêques orientaux transmirent les compliments de leurs nations respectives.

1. 1908, n° 7, 16 février, 1<sup>er</sup> mars, pp. 342-345.

2. Cet épisode ne se trouve pas dans le discours de S. B. Cyrille VIII (cf. *supra*, p. 62 sqq.), du moins dans le texte tel que S. B. l'a livré à l'impression et que j'ai reproduit. Mais il se trouvait réellement dans le manuscrit lu au Collège grec; ces paroles furent effectivement dites par un patriarche de Constantinople au patriarche melkite catholique d'Antioche, Grégoire II Yousséf, l'avant-dernier prédécesseur du patriarche actuel: je ne saurais préciser la date, mais je suis certain du fait pour l'avoir entendu raconter moi-même de source différente. En réalité, les patriarches de Constantinople sont bien forcés de s'appuyer sur... le sultan; même Anthime VI, dans sa réplique à Pie IX, érige ce recours au sultan en principe (*Encyc'lique*, § 14, p. 29 de l'édition originale). Je donnerai plus loin le passage entier.

Attira particulièrement l'attention l'ex-curé orthodoxe de Pau, Serge Vériguine, passé à l'*union*. Ce fut lui qui fut l'interprète des catholiques russes.

Le 12 février, une solennelle *liturgie* fut célébrée devant le Pape lui-même dans l'église Saint-Pierre. Depuis longtemps déjà on avait annoncé que cette liturgie serait célébrée selon le rite oriental, pour montrer à qui de droit que Rome reconnaît aussi ce rite. Mais cette promesse ne fut pas tenue. La commission des cérémonies *unit* les deux rites de manière à faire ressortir clairement la prééminence du rite latin <sup>1</sup>. L'intérieur de l'église fut aménagé à la manière des églises orientales. On dressa un iconostase provisoire décoré d'images byzantines du Christ, de la Mère de Dieu et de saint Jean Chrysostome... Le 13 février, à la réception du comité d'organisation des fêtes et des représentants de l'Église catholique en Orient, le Pape prononça le discours suivant :

Suit la traduction de l'allocution papale. La revue termine par les réflexions suivantes :

Abstraction faite de son éloquence, le discours du Pape est peu convaincant. Que les Papes aient, de longue date, employé tous les moyens pour subjuguier l'Orient, cela est connu depuis longtemps, mais il n'y a pas de quoi se vanter de son ambition. Le Pape reproche aux Orientaux de n'avoir point secouru les Croisés et d'avoir repoussé « des tendresses maternelles ». Mais cette tendresse se manifesta d'une manière assez originale. Lorsque les Croisés s'emparèrent de Constantinople en 1204, au témoignage

1. C'est inexact, de même que toute cette relation. La liturgie fut célébrée dans la vaste *aula* des Béatifications et le Souverain Pontife n'y fit pas autre chose que ce que fait l'évêque byzantin quand il assiste à la messe solennelle d'un de ses prêtres, le patriarche quand il préside celle d'un de ses métropolitains ou de ses évêques. Il fit juste le contraire de ce que prétend la revue russe. Le malheur est que les lecteurs russes croiront cela : il n'y a quasi pas d'organe catholique en langue russe, et ce ne sont pas (malheureusement, hélas !) les journaux polonais, d'ailleurs peu ou point lus des Russes, qui rectifieront ces altérations qui semblent bien voulues.



de Nicétas Akominatos, ayant incendié la ville, ils se précipitèrent en désordre pour piller églises et maisons. Foulant aux pieds les icônes, les reliques, le corps et le sang du Christ, vrais précurseurs de l'Antechrist, ils ne cherchaient que l'or. Violences, meurtres, ivrognerie, débauche, telles étaient leurs compagnes <sup>1</sup>. C'est de la même manière qu'en d'autres circonstances l'Occident témoigna sa tendresse maternelle à l'Orient. Quelle est la valeur des promesses papales à l'endroit du rite oriental, les Uniates d'Amérique et les Croates peuvent le dire <sup>2</sup>. Le Pape laisse magnaniment à l'Orient le privilège d'être le pays de la lumière naturelle, et il considère Rome comme l'unique source de la lumière spirituelle, mais alors quelle différence y aurait-il entre l'Orient chrétien et le pays païen du soleil levant, le Japon ? Bref, il est tout à

1. Ce sont toujours les mêmes histoires que l'on répète. Le rédacteur de la revue que je cite oublie deux choses : d'abord que les croisés furent excommuniés par le pape Innocent III pour s'être portés sur Constantinople et non sur Jérusalem, et ce n'est qu'après le fait accompli que le Souverain Pontife chercha à en tirer le meilleur parti possible pour le bien de la religion chrétienne et du catholicisme : en faisant ces deux actes successifs, il ne fit qu'obéir à son devoir de chef de l'Église. Ensuite, croit-on que les armées byzantines « aimant le Christ » (φιλόχριστος), se conduisaient beaucoup mieux elles-mêmes en pays ennemi ? Je me contente de renvoyer le lecteur aux volumes de M. SCHLUMBERGER, dont personne ne contestera l'impartialité, intitulés *l'Épopée byzantine*. Il y verra entr'autres Basile le Bulgaroctone, autocrator très orthodoxe de Constantinople, faire crever les yeux à quelque deux mille Bulgares tout aussi orthodoxes que lui, parce qu'il était en guerre avec leur tsar. On pourrait multiplier ces exemples.

2. Encore d'autres accusations qui n'ont pas plus de fondement. Sans donner des détails hors de cadre avec ce récit, on pourra, au sujet de la question ruthène en Amérique, voir mon article intitulé : *La nouvelle organisation des Ruthènes d'Amérique*, dans les *Échos d'Orient*, janvier 1909. Quant aux Croates, ils n'ont jamais été du rite oriental : l'école panslaviste orthodoxe cherche à créer parmi eux un mouvement pour réclamer la célébration de la liturgie romaine en langue slave, chose que Rome se refuse à accorder, car cette demande est faite dans des vues toutes politiques, et le but des agitateurs est de pousser les Croates catholiques à un dépit qui les jette dans les bras de l'orthodoxie, et tout cela, non par zèle religieux, mais dans des vues d'expansion politique. On comprend que Rome ne veuille pas se prêter à ces manœuvres.

fait douteux que les espérances ambitieuses que les catholiques ont fondées sur les solennités de février se réalisent même partiellement.

Voici maintenant ce que disait l'organe de l'Académie ecclésiastique de Saint-Petersbourg, le Церковный Вѣстникъ <sup>1</sup>.

Après un double ajournement, la Rome catholique a enfin célébré le quinzième centenaire de la mort de saint Jean Chrysostome, le 12 février (n. s.; 30 janvier, v. s.) jour où l'Église grecque célébrait la mémoire des trois hiérarques. La partie principale de la solennité jubilaire a été la messe célébrée dans le rite grec par le patriarche gréco-uniate d'Antioche Cyrille VIII, dans la salle des Béatifications au Vatican (et non dans l'église Saint-Pierre, comme on l'avait dit au commencement, parce que, pour cette église, l'ornementation de parade aurait coûté deux fois plus cher, exactement 20.000 livres), en présence et avec la participation active du Pape. Cette participation de Pie X à la cérémonie grecque fut proprement « *le clou* » de toute la solennité. Les catholiques déclarent que c'est un fait sans exemple dans l'histoire, qui n'a point eu de précédents, même à l'époque des conciles unionistes de Lyon et de Florence, tellement extraordinaire qu'on a été obligé de composer un cérémonial spécial pour la circonstance. Le Pape a dit quelques ecphonèses en grec. Quelques parties de la liturgie, comme le symbole de la foi et le trisagion, ont été alternativement exécutées en grec et en latin <sup>2</sup>. Par toutes ces cérémonies extraordinaires, le Pape a voulu, dit-on, montrer ostensiblement l'union des deux principaux rites du monde catholique, pour l'édification des Grecs uniates venus à la solennité et pour encourager à l'union les autres Grecs, qui se trouvent, suivant l'expression du Pape, « loin du centre de l'unité catholique ». Ces derniers, a-t-on supposé, ont dû être touchés de cette attention du Saint-Père, daignant bénir l'encens à la manière grecque, voire même dire en grec :

1. 1908, n° 8, 21 février-6 mars, col. 251-252.

2. C'est inexact; cf. pp. 99, 100, 102.

« La paix soit avec vous », et ils vont se précipiter en masse au bercail romain... Le discours du Pape — le premier manifeste solennel de Pie X sur la question de l'union des Églises — est plein des banalités papales accoutumées : il y est fait mention de la gloire et des services des Églises orientales dans le passé ; on y trouve les protestations d'amour du Pape pour elles, avec la description des bienfaits de l'union et des appels à la concorde. Les raisonnements du Pape donnent l'impression de la dernière naïveté et de l'aveuglement d'une ambition développée par les siècles...

En insistant sur les intentions bienveillantes de Rome à l'égard des rites orientaux, le Pape se figure que la principale cause de division est la différence des rites. Il fait aux Orientaux des compliments dans le genre de celui-ci : « C'est de l'Orient que vient la lumière de la nature, mais le soleil de la vérité et de la grâce envoie ses rayons de Rome. » Quant à ce fait, que pour les Orientaux la papauté elle-même est le perversissement de la conception chrétienne de l'Église, voilà ce qu'on oublie toujours ou ce qu'on tait à dessein en Occident, en pareille circonstance.

Il est juste cependant d'ajouter que le quinzième centenaire de saint Jean Chrysostome fut célébré un peu partout en Russie : à Stavropol dans le Caucase ; à Kazan, les 11-13 novembre 1907 ; à l'Académie ecclésiastique de Saint-Petersbourg, etc... Je regrette d'être obligé de me limiter et d'avoir dû seulement rapporter des extraits de journaux et revues plutôt hostiles<sup>1</sup>, d'autant plus que bon nombre de Russes n'ont pas pensé comme les rédacteurs dont je viens de citer la prose. Puisse saint Jean Chrysostome hâter par son crédit auprès de Dieu le moment où la Russie comptera des églises, des éparchies même, où sa liturgie sera célébrée par des prêtres en communion avec le successeur de saint Innocent I<sup>er</sup> !

1. Voir une bibliographie détaillée dans la *Rassegna gregoriana*, t. VII (1908), col. 382-384.

## 3. EN ROUMANIE.

1. — La Roumanie aussi avait donné de belles espérances. En effet, dans la séance du Saint Synode roumain tenue à Bucarest le 12/25 octobre 1907, Mgr Sophrone Vulpesco Craïoveanul, auxiliaire de la capitale, donnait lecture de la proposition suivante :

*Très Haut et Très Saint Seigneur,*

Le 14 septembre de cette année, quinze cents ans se seront accomplis depuis qu'a passé de ce séjour temporel au séjour éternel le très saint et vénéré Père Jean Chrysostome, le grand Patriarche de Constantinople, l'orateur ecclésiastique sans égal, le célèbre docteur de la vraie foi, celui qui a formé la liturgie d'après les lois de laquelle nous, Orientaux, célébrons chaque jour le sacrifice non sanglant.

Une occasion plus heureuse de célébrer un anniversaire comme celui de ce pontife de l'Église de Jésus-Christ se produisant rarement, je crois qu'il convient que nous le fêtions tous avec une joie et un enthousiasme dignes de l'honneur de ce grand Évêque et Docteur de l'Église.

J'apprends que les Occidentaux eux-mêmes ont déjà pris des mesures pour fêter chez eux ce centenaire heureux.

Il serait sans doute convenable d'imprimer en roumain, en une édition spéciale, l'œuvre complète de notre grand hiérarque; d'autres plus capables que moi prendront sûrement l'initiative de cette publication monumentale<sup>1</sup>. Quant à moi, humble évêque, en vertu de la grâce dont, quoique indigne, je suis investi, et en qualité de membre de ce Saint Synode, convaincu que cette fête

1. En effet, la revue *Cuvântul Adevărului*, publiée à Râmnic (t. VI [1907], pp. 49-50), dans un article intitulé *Propuneri pentru serbarea iubilului de 1500 ani a sf. Ioan Hrisostom (Propositions relatives au quinzième centenaire de S. J. C.)*, émit le vœu de voir les œuvres complètes du saint docteur éditées en langue roumaine aux frais de l'État.

ne doit pas rester inaperçue dans l'Église orientale, que saint Chrysostome a ornée de son talent, je me contente de faire la proposition suivante :

1. L'Église orthodoxe roumaine fêtera le 30 janvier 1908 le quinzième centenaire de saint Jean Chrysostome.

2. Sa Sainteté<sup>1</sup> le Métropolitain de Hongro-Valachie, en sa qualité de Primat de Roumanie et de Président du Saint Synode,

1. Le lecteur français, peu habitué à ces titres, voudra bien ne pas y attacher plus d'importance que ceux-là même qui les emploient. Dans les langues occidentales, le titre de *Sainteté* est réservé au Pape, chef de toute l'Église. Mais, dans les langues orientales, c'est différent. En arabe vulgaire, il n'est pas rare de dire, en s'adressant à un simple prêtre : *qodsak, ta Sainteté*. En grec relevé, on dit *ὁσιώτατε* (*très pieux*) en s'adressant à un hiéromoine (religieux prêtre), *ιερολογιώτατε* (*toi dont les paroles sont très sacrées*) à un diacre, *πανοσιολογιώτατε* (*tout très vénérable*) à un archimandrite, *ιερώτατε* (*très sacré*) à un évêque, *πανιερώτατε* (*tout très sacré*) à un métropolitain, *μακαριώτατε* (*très bienheureux*) aux patriarches d'Alexandrie, Antioche et Jérusalem, *παναγιώτατε* (*tout très saint*) à celui de Constantinople. En parlant de celui-ci à la troisième personne, on dit : *Ἡ Αὐτοῦ θειοτάτη Παναγιότης* (*Sa très divine Toute Sainteté*) : remarquons que l'on dit seulement *παναγία* (*toute sainte*) à la Sainte Vierge ou à la Très sainte Trinité. En russe, on dit à un prêtre *преподобный отче* (*Révérend Père*), à un évêque *ваше преосвященство* (*Votre Toute Sainteté*), à un archevêque ou à un métropolitain *ваше высокопреосвященство* (*Votre Haute Toute Sainteté*, ce que les Russes écrivant en français traduisent parfois par *Votre Éminence*, sous l'influence de l'adjectif *высокий, vysokiy*, qui signifie *haut, grand, éminent*). — Tous ces titres s'emploient dans le style relevé. En conversation familière, on dit tout simplement dans tout l'Orient, même en français, *mon Père* à tout prêtre, séculier ou régulier, *Seigneur* (*Δέσποτα, владыко*, d'où les termes que l'on trouve parfois dans certaines relations de voyage : *Despote, Vladyka*) à un évêque ou métropolitain. — Au point de vue de l'étiquette romaine, pour couper court à des controverses, un décret de la S. C. de la Cérémoniale, du 3 juin 1893, donne comme titre officiel aux patriarches orientaux celui d'*Excellence Révérendissime*. En Orient, l'usage de dire *Votre Béatitude* aux titulaires des sièges d'Alexandrie, Antioche et Jérusalem est extrêmement ancien. Quant à la préséance des patriarches orientaux entre eux, elle a été fixée pratiquement par une lettre de la S. C. de la Propagande en date du 9 juillet 1894 (*Collectanea S. C. de P. F.*, éd. de 1907, n° 1875, t. II, p. 308).

annoncera cette fête à toutes les Églises orthodoxes par des lettres, et aux fidèles du peuple roumain par une encyclique.

3. Le 30 janvier 1908, on célébrera une messe en concélébration dans toutes les églises du pays, en présence de leurs fondateurs et des épitropes <sup>1</sup>.

4. Dans les saints Évêchés, la messe sera célébrée par les chefs de l'Église, concélébrant avec les révérends archiprêtres de leurs éparchies; les archiprêtres seront obligés de venir sans faute ce jour-là à l'Évêché.

5. Dans les saintes Métropoles de Bucarest et de Iassi, la sainte messe sera célébrée par Leurs Saintetés les Métropolitains, assistés des évêques titulaires de toute la province métropolitaine <sup>2</sup> et des révérends archiprêtres de l'éparchie. Seront de même obligés de venir sans faute à la résidence de la Métropole les évêques titulaires, de même que les archiprêtres.

6. Dans toutes les églises du royaume, le recteur prononcera un sermon de circonstance, louant les actes et les mérites du grand hiérarque que l'on fêtera.

7. Les Métropoles, les Évêchés et les Épitropies inviteront les autorités civiles et militaires à vouloir bien prendre part à cet anniversaire.

Il est profondément regrettable que ce projet n'ait pas été mis à exécution, et que l'esprit séparatiste l'ait fait abandonner, lorsque l'on vit que le Pape prenait la chose en mains. Car ce fut là le vrai motif, bien que non avoué officiellement :

1. Les *épitropes* sont, dans les pays grecs et roumains, les *fabriciens* de France; leur conseil forment l'*épitropie*, ce que dans les pays arabes on appelle la *commission*, *wakala*. Les attributions varient, bien entendu.

2. Le royaume de Roumanie est divisé, au point de vue de la hiérarchie *orthodoxe*, en deux métropoles : Bucarest et Iassi. Le métropolitain de Bucarest a le titre de Métropolitain de Hongro-Valachie, Primat de Roumanie et président du Saint Synode; celui de Iassi s'intitule Métropolitain de Moldavie et de Suceava; il y a en outre six évêchés suffragants (Râmnic-Noul-Severin, Buzeu, Huși, Argeș, Bas-Danube, Ploëști); chaque préla résidentiel a en outre un évêque auxiliaire, titulaire d'une ville située dans l'éparchie dont il est auxiliaire, d'après le système russe.



le prétexte donné fut que de pareilles fêtes ne sont point dans la tradition de l'Église orthodoxe <sup>1</sup>.

2. — J'ai dit plus haut <sup>2</sup> comment l'archevêque catholique de Bucarest, Mgr Raymond Netzhammer, O. S. B. <sup>3</sup>, avait été un des initiateurs des fêtes du centenaire. Il prit soin que le souvenir du saint fût dignement fêté dans son diocèse, et adressa dans ce but à son clergé une lettre pastorale datée du 14 septembre 1907 <sup>4</sup>, où il rappelait entre autres choses le souvenir de Théotime, évêque de Tomi, l'actuelle Constanța, ami personnel de saint Jean Chrysostome. Le 11/24 novembre suivant, dans une séance littéraire et musicale, le chanoine Emmanuel Mierzowski prononça un discours sur *saint Jean Chrysostome, sa vie et ses œuvres*; l'archevêque lui-même rappela les rapports du saint avec la Roumanie par l'intermédiaire de Théotime de Tomi <sup>5</sup>. Enfin, le panégyrique du saint fut prêché le 1<sup>er</sup> décembre à la cathédrale Saint-Joseph par le curé Mons. le chanoine Joseph Baud, prélat de Sa Sainteté <sup>6</sup>.

1. Cf. l'organe officiel du Saint Synode roumain, la *Biserica orthodoxă română*.

2. Cf. *supra*, p. 4.

3. Sur l'Église catholique en Roumanie, voir *Échos d'Orient*, t. VI (1903), p. 42 sqq. Il est bon d'ajouter que Bucarest compte près de 2.000 catholiques roumains du rite oriental (les autres catholiques, du rite romain, sont presque tous Allemands) venus en majorité de la Transylvanie : un prêtre du rite dit pour eux la messe dans une chapelle de la cathédrale, en attendant qu'on ait pu leur construire une église à eux.

4. *Hirtenschreiben Seiner Excellenz des hochwürdigsten Herrn RAYMUNDUS NETZHAMMER, O. S. B., katholischen Erzbischofs von Bukarest, über das Centenarium des heiligen Ioh. Chrysostomus (407-1907), gerichtet an den Klerus seiner Erzdiöcese. Einsiedeln (Suisse), Benziger, 1907; 8°, pp. 13.*

5. *Ansprache Sr. Excellenz des h. H. Erzbischofs Mgr R. NETZHAMMER an die Gemeindeversammlung Sancta Maria Gratiarum bei Gelegenheit der Chrysostomusfeier in Bukarest, 24 novembre 1907. Extrait du Bukarester Tagblatt. Bucarest, 1907, in-12, pp. 7.*

6. *Discours prononcé en la cathédrale Saint-Joseph le 1<sup>er</sup> décembre 1907 par Mgr. le chanoine JOSEPH BAUD, protonotaire apostolique, curé de la cathédrale, etc... Bucarest, 1907, in-12, pp. 15.*

C. CHARON. — *Saint Jean Chrysostome.*

## 4. — DANS L'EMPIRE AUSTRO-HONGROIS.

1. — On a vu ci-dessus comment l'épiscopat ruthène et roumain de la Galicie, de la Hongrie et de la Transylvanie avait pris part aux fêtes de Rome <sup>1</sup>. Je signale une dissertation du Dr B. Chtchourat sur *Saint Jean Chrysostome chez les Ruthènes : Essai historico-littéraire lu dans la réunion jubilaire tenue le 14 février 1908 à Lvov* <sup>2</sup> (en ruthène). C'est une étude très intéressante sur les traductions et éditions partielles des œuvres du saint dans le pays ruthène ; à la fin, l'auteur rapporte plusieurs poésies ruthènes très curieuses.

2. — Le Dr François Grivec (pron. *Grivets*), directeur de la revue tchèque *Voditelj v bogoslovnich vedach*, qui se publie à Maribor (Laibach), fit paraître dans cette revue une série d'articles réunis ensuite en brochure <sup>3</sup>, où divers collaborateurs étudient saint Jean Chrysostome comme orateur (*Sv. Janez Krizostom kot govornik* (A. BUKOVIC), p. 7-16), comme exégète (*Sv. J. K. kot ekseget* (A. S.), p. 17-27), au point de vue de son influence sur la civilisation (*S. J. Zlatoust v cerkveni in kulturni zgodovini* (FR. TRDAN), pp. 28-44), comme docteur de l'Eucharistie (*Sv. J. Z. « Doctor Eucharistiæ »*

1. Elles ont été racontées en allemand, notamment dans une relation très intéressante de DOM CONSTANTIN, Prince VON HOHENLOHE, O. S. B., intitulée *Chrysostomusfeier in Rom*, parue dans les *Studien und Mitteilungen aus dem Benediktiner-und Cistercienser-Orden*, t. XXIX (1908), pp. 281-295.

2. СЛВ.ІВАН ЗЛАТОУСТІЙ НА РУСИ. Літературно-історичесний начерк відчитаний на ювілейнім концертї а. 14 лютого 1908 у Львові. Lvov, bureaux de la revue *Nyva* (НИВА), 1908, 8°, pp. 14.

3. *Sv. Janez Zlatoust. Doneski v proslavo 1500 letnice njegove smrti. Pona-tis iz « Voditelja »* (Saint Jean Chrysostome, *Dissertations en l'honneur du 1500<sup>e</sup> anniversaire de sa mort. Extrait du « Voditelja »*). Maribor (Laibach), 1908 ; 8°, pp. 66.

(T. KLINAR), p. 45-58); vient enfin une note sur les particularités philologiques des écrits du saint (*Filologična stran Zlatoustovich spisov*, pp. 59-61).

3. — L'Université de Vienne tint aussi une séance académique en l'honneur du centenaire du saint, le 24 janvier 1908, durant laquelle furent exécutés des chants liturgiques en langue grecque et staroslave et lus plusieurs discours par divers ecclésiastiques, prêtres de la ville ou élèves de l'Université <sup>1</sup>.

#### 5. — EN ITALIE ET AILLEURS.

En dehors de Rome, on fêta le centenaire de saint Jean Chrysostome à la laure de Grottaferrata, les 13-14 septembre 1907; à Milan; à Naples; à Asoli au diocèse de Mantoue, où se trouve une relique du saint. S. S. Pie X, étant évêque de Mantoue, prononça jadis, lors d'une ostension solennelle de cette relique, un panégyrique qui malheureusement n'a pu être retrouvé. Au séminaire de Messine, une solennelle liturgie fut célébrée par le papàs Cirillo Alessi, curé de S. Niccolò dei Greci, en présence de S. Exc. Mgr d'Arrigo Ramondini, archevêque de Messine.

En Allemagne, il y eut des fêtes célébrées à Fulda; en Hollande, à Exaeten; en Belgique, Dom Chrysostome Baur, O. S. B. publia à l'occasion du centenaire son livre *Saint Jean Chrysostome et ses œuvres dans l'histoire littéraire* <sup>2</sup>; en France, la *Revue Thomiste* publia un article de Dom Pierre de Puniet,

1. En voir le texte dans le supplément du grand journal catholique autrichien *Vaterland*, intitulé *Die Kirche*, n° du 25 janvier 1908, pp. 26-44.

2. Cet ouvrage (in-8°, pp. xij-311) forme le dix-huitième fascicule de la collection intitulée *Recueil de travaux publiés par les membres des conférences d'histoire et de philologie* de l'Université de Louvain.

Bénédictin de Solesmes, sur *La promesse de l'Eucharistie interprétée par saint Jean Chrysostome* <sup>1</sup>.

#### 6. — LA MESSE BYZANTINE

AU CONGRÈS EUCHARISTIQUE DE LONDRES

(12 SEPTEMBRE 1908)

Les organisateurs du Congrès eucharistique international tenu à Londres les 9-13 septembre 1908, désirant manifester davantage l'universalité de l'Église, décidèrent de faire célébrer, le samedi 12, une solennelle liturgie d'après le rite byzantin, dans la cathédrale de Westminster, élevée par le cardinal Vaughan. Le Saint-Père donna son consentement exprès à cette célébration, qui s'accomplit en présence de S. Em. le Cardinal Vincenzo Vannutelli, Légat de Sa Sainteté, de six autres cardinaux, de quinze archevêques et de soixante et onze évêques, venus en majorité de tous les pays de langue anglaise répandus à la surface du globe. Le célébrant fut l'archimandrite Arsène 'Atyyé, recteur de l'église melkite Saint-Julien le Pauvre à Paris, assisté des PP. Théopiste Xanthopoulos, Eutychios Nisiotis, Just et Sylvain, des Augustins de l'Assomption, et de plusieurs autres religieux de la même congrégation, venus exprès de Constantinople ou de Louvain. Une traduction anglaise annotée, avec introduction substantielle, faite par le Rév. Adrien Fortescue, Ph. D., D. D., éditée par la *Catholic Truth Society* <sup>2</sup>, permit aux congres-

1. N° de novembre-décembre 1907.

2. *The Divine Liturgy of our Father among the Saints John Chrysostom, done into English with an Introduction and Notes by ADRIAN FORTESCUE, Clerk of the Latin Rite.* Londres, 1908; in-32, pp. 131. Excellent petit volume avec intéressante introduction, donnant peut-être la première traduction anglaise de la liturgie de saint Jean Chrysostome faite par un catholique.

sistes de suivre la fonction. Les chants furent exécutés par la maîtrise de la cathédrale de Westminster, d'après les transcriptions en musique européenne données par le R. P. J.-B. Rebours, des Pères Blancs d'Alger, ancien professeur au séminaire melkite de Sainte-Anne à Jérusalem<sup>1</sup> et d'après des transcriptions en musique européenne faites par le P. Sylvain, A. A., un des célébrants, actuellement directeur du petit séminaire grec catholique de Saint-Pierre à Koum Kapou de Constantinople; S. A. R. le prince Max de Saxe, professeur à l'Université de Fribourg, récita le Symbole.

S. E. le Cardinal-Légat remplit le rôle de l'évêque byzantin présidant au trône, à peu près comme avait fait Sa Sainteté le 12 février précédent au Vatican. A ce titre, la liturgie célébrée au Congrès de Londres fut une des conséquences pratiques les plus immédiates des fêtes romaines du quinzième centenaire de saint Jean Chrysostome.

---

1. *Traité de psaltique. Théorie et pratique du chant dans l'Église grecque.* (Bibliothèque musicologique, II.) Paris-Leipzig, 1907, in-4°, pp. xvj-290.

## CHAPITRE VI

### CONSÉQUENCES POUR L'ACTION CATHOLIQUE DANS L'ORIENT GRÉCO-SLAVE

SOMMAIRE. — I. ÉVOLUTION DE LA NOTION CONSTITUTIVE DE L'ÉGLISE. — DANS LES BRANCHES SÉPARÉES DE ROME. — 1. Agrandissements successifs du patriarcat de Constantinople, en vertu du principe de la prééminence civile: *Imperium sine patriarcha non staret*. — 2. Sa décadence progressive, en vertu du même principe. — 3. Le *phylétisme*, ou principe des nationalités, et son action sur les destinées du patriarcat du Phanar. — 4. Sujétion, dans l'Église orthodoxe, de l'élément ecclésiastique à l'élément laïc. — II. LES MANIFESTATIONS DE L'UNITÉ, DE LA CHARITÉ CHRÉTIENNE, DE LA VIE APOSTOLIQUE DANS LES ÉGLISES ORTHODOXES. — 1. L'unité de juridiction. — 2. L'unité de foi. — 3. L'unité de morale. — 4. La charité chrétienne. — 5. Les missions orthodoxes. — III. LES SCHISMES DANS LE SEIN DE L'ORTHODOXIE ET L'UNION AVEC LES AUTRES CONFESSIONS CHRÉTIENNES NON CATHOLIQUES. — 1. Les staro-vères et les diverses sectes russes. — 2. L'exarchat bulgare. — 3. Les Melkites orthodoxes de Syrie. — 4. L'union de l'orthodoxie avec l'Église anglicane ou l'Église épiscopaliennne d'Amérique. — 5. L'union avec les vieux catholiques ou les jansénistes de Hollande. — IV. L'ÉGLISE BYZANTINE UNIE A ROME EN FACE DES BRANCHES SÉPARÉES. — 1. Chez les Grecs et les Albanais. — 2. Chez les Ruthènes. — 3. Chez les Serbes. — 4. Chez les Roumains. — 5. Chez les Bulgares. — 6. En Syrie. — 7. En Géorgie. — 8. La question du catholicisme en Russie. — V. PROGRÈS OPÉRÉS DANS LES DIVERSES BRANCHES DE L'ÉGLISE BYZANTINE UNIE A ROME. — 1. Progrès réalisés dans chacune en particulier. — 2. Le phylétisme et le développement intégral du catholicisme. — Le concept de l'*Union des Églises*. — VI. DÉVELOPPEMENT DE L'ACTION CATHOLIQUE DANS L'ORIENT GRÉCO-SLAVE. — 1. Union et concorde plus grande entre les missionnaires latins et le clergé oriental. — 2. Tendances marquées des différents rites et des différentes nations à fraterniser. — 3. Développement, parmi les peuples de rite oriental, des grandes dévotions de l'Église universelle. — 4. Vigoureuse impulsion donnée aux études concernant l'Orient chrétien. — VII. APPEL A LA PRIÈRE ET CONCLUSION.



Le quinzième centenaire de la mort de saint Jean Chrysostome n'aura pas été simplement l'occasion de fêtes brillantes. Cette date restera comme une étape de plus en avant dans la marche de l'Église catholique à la recherche des âmes éloignées d'elle par la séparation perpétrée au onzième siècle entre les deux Églises d'Orient et d'Occident. Nous assistons en effet, surtout depuis une cinquantaine d'années, à deux courants d'événements bien faits pour frapper ceux qui se préoccupent de suivre l'action de la Providence dans le monde : d'une part, les Églises dites orthodoxes vont s'effritant de plus en plus, se dissociant chaque jour davantage, non seulement dans leurs rapports mutuels, mais aussi dans l'évolution intérieure de chacune d'elles en particulier ; d'autre part, les différentes fractions de l'Église orientale unies à l'Église romaine font des progrès lents, mais sûrs ; leur tendance à se rapprocher les unes des autres en vue d'une action commune augmente peu à peu, les relations entre Orientaux et Occidentaux, relations empreintes de cet esprit de charité auquel on reconnaît, suivant le mot de l'Évangile, les vrais disciples du Christ, se multiplient ; les rites, qui avaient jadis servi de prétexte à la désunion, fraternisent d'une manière chaque jour plus étroite. Après avoir considéré un instant ces événements, en reprenant les choses d'un peu loin pour en faire mieux comprendre l'origine et la portée, il nous sera impossible de ne pas y reconnaître l'action de l'Esprit divin qui vivifie et dirige toute l'Église.

#### I. — ÉVOLUTION DE LA NOTION CONSTITUTIVE DE L'ÉGLISE DANS LES BRANCHES SÉPARÉES DE ROME.

Le premier fait qui frappe l'observateur est celui de l'altération de plus en plus évidente, dans les Églises dites ortho-

doxes, de la notion constitutive de la société spirituelle unique fondée par le Christ.

Le germe de cette altération est ancien : il se trouve déjà dans le troisième canon du second concile œcuménique (Constantinople, 381), qui disait : « L'évêque de Constantinople doit avoir la prééminence d'honneur après l'évêque de Rome, *car cette ville est la nouvelle Rome* ». C'était donc, aux yeux des rédacteurs de ce canon, le rang d'une ville dans l'ordre *civil* qui devait déterminer sa place dans l'ordre *religieux*. Et cette concession ne resta pas purement honorifique : le deuxième canon de ce même concile de 381 venait d'expliquer le sixième canon de Nicée et d'établir, en dehors de l'Occident, cinq circonscriptions exarchales indépendantes les unes des autres : l'Égypte (centre, Alexandrie), l'Orient (centre, Antioche), l'Asie (centre, Ephèse), le Pont (centre, Césarée) et la Thrace (centre, Héraclée). Or, en fait, sinon en droit, à partir de 381, Constantinople exerce sa juridiction sur la Thrace, le Pont et l'Asie <sup>1</sup>, et, si les Pontifes romains ne protestent pas encore, c'est qu'ils montrent une condescendance qui plus tard leur sera funeste, ou qu'ils ne sont pas exactement renseignés.

C'est là l'origine du programme d'action qui devait faire la grandeur d'abord, puis la décadence du siège de Constantinople, programme que le tsar bulgare Boris exprima en 1203 par un adage latin resté classique : *Imperium sine patriarcha non staret* : il faut un patriarche pour soutenir un empire. Chaque empire aura donc son patriarche, et nous finirons par trouver dans l'Église orthodoxe quatorze Églises dites indépendantes, mais reliées entre elles par quelques coutumes, comme la mémoire des Églises sœurs dans les offices liturgiques.

1. Voir la démonstration détaillée et les références dans l'article *Constantinople (Église de)* du P. S. VAILHÉ, A. A., dans le *Dictionnaire de Théologie catholique* de VACANT-MANGENOT, t. III, col. 1322-1324.

1. *Agrandissements successifs du patriarcat de Constantinople, en vertu du principe de la prééminence civile :*

« *Imperium sine patriarcha non staret.* »

Nous allons voir, en vertu de ce principe erroné, la juridiction de l'évêque de Constantinople, devenu ainsi archevêque et travaillant à constituer peu à peu un immense patriarcat, s'étendre dans la même proportion que la puissance civile du basileus et plus tard de son successeur par le fait de la conquête, le sultan de Turquie.

1. — Le 14 juillet 421, une loi de l'empereur Théodose II rattachait à la circonscription de l'évêque de Constantinople les provinces de l'Illyricum, jusque-là soumises directement au pape. S. Boniface I<sup>er</sup>, qui occupait alors le siège de Rome, protesta si énergiquement que la chose n'eut probablement pas de suite <sup>1</sup>, au moins pour le moment.

2. — Ne pouvant pour le moment réussir avec Rome, Constantinople se voit débarrassée, par la déposition de Dioscore d'Alexandrie, prononcée à Chalcédoine (451) par le légat du pape saint Léon, de l'influence égyptienne ; elle s'ingère de plus en plus dans les affaires intérieures du patriarcat d'Antioche <sup>2</sup> et aide à la création du patriarcat de Jérusalem en 451, création qui a pour résultat d'affaiblir Antioche <sup>3</sup> ; restait à essayer d'obtenir une confirmation en droit de ce qui avait été usurpé en fait : ce fut l'œuvre du vingt-huitième canon

1. Cf. dans Mons. DUCHESNE, *Églises séparées*, Paris, 1896, in-12, le chapitre intitulé *l'Illyricum ecclésiastique*, pp. 229-279.

2. S. VAILHÉ, *art. cité*, col. 1324-1325.

3. S. VAILHÉ, *L'érection du patriarcat de Jérusalem*, dans la *Revue de l'Orient chrétien*, t. IV (1899), pp. 44-57.

de Chalcédoine, voté subrepticement à la fin du concile, et qui supprimait les trois exarchats de Thrace, d'Asie et de Pont, confirmant à la nouvelle capitale le second rang après l'ancienne Rome. Mais ce canon fut repoussé très sagement par le pape saint Léon le Grand <sup>1</sup>, et l'Église romaine n'a fini par sanctionner cette usurpation des droits des deux autres patriarchats de l'Orient qu'au IV<sup>e</sup> concile de Latran, en 1215. En Orient, la volonté de l'empereur, le servilisme de l'épiscopat, et aussi, il faut l'avouer, la force des circonstances qui donnaient une très grande influence à l'évêque de la ville impériale, firent bientôt que l'on passa outre : le neuvième canon de Chalcédoine lui donnait encore le droit de juger les causes en appel pour tout l'Orient byzantin.

3. — Ce fut précisément cette ambition des patriarches de Constantinople qui poussa saint Grégoire le Grand à réclamer contre le titre de *patriarche œcuménique* dont se parait avec affectation Jean le Jeûneur. A vrai dire, ce titre avait déjà été employé dès le brigandage d'Ephèse en 449 et appliqué alors à Dioscore d'Alexandrie, puis à nombre d'autres prélats indistinctement, sans que l'on y attachât d'autre signification que celle de chef de toute une grande Église particulière, d'un patriarchat ou d'un catholicosat, par exemple <sup>2</sup>. Mais ce titre

1. Cf. R. SOUARN, A. A. : *Le vingt-huitième canon de Chalcédoine*, dans le *Bessarione*, série I, t. I (1896), pp. 875-885 : t. II (1897), pp. 215-224 ; et dans les *Échos d'Orient*, t. I (1897-1898), p. 19-22 et 55-58. Les mêmes idées sont développées dans l'analyse très pénétrante des causes de la séparation faite par VLADIMIR SOLOVIEV dans l'introduction à son livre : *La Russie et l'Église universelle*, Paris, 1889, in-12. — Ce dernier ouvrage est très intéressant : l'introduction en est la meilleure partie : l'auteur, Russe orthodoxe, la termine par une magnifique profession de foi à la primauté de saint Pierre. Les premiers chapitres sont aussi très bien. Mais dans les derniers, l'auteur se laisse aller à des rêveries et à des conceptions d'un mysticisme singulier.

2. Un *catholicos* est, dans le droit canon oriental, un prélat délégué par un

devenant presque réservé au patriarche de Constantinople, il était à craindre que les hiérarques byzantins ne finissent par s'en servir comme d'une arme. Les réclamations de saint Grégoire, l'exemple d'humilité qu'il donna en prenant et en léguant la dénomination de *Servus servorum Dei* à ses successeurs, les protestations de ceux-ci, tout resta inutile <sup>1</sup>.

L'invasion arabe, venant réduire les chrétiens melkites ou orthodoxes de Syrie ou d'Égypte à implorer la protection de Byzance, ne laissait plus subsister dans l'Orient orthodoxe d'autre influence que celle du patriarche de la ville impériale. Le monothélisme, invention de l'empereur Héraclius et du patriarche Serge de Constantinople (610-638), vint porter un nouveau coup à l'Église orthodoxe d'Antioche en détachant d'elle les Maronites <sup>2</sup>.

autre pour administrer une série de provinces métropolitaines en son nom avec pouvoirs *ad universalitatem causarum*. Anciennement, par exemple, le patriarche d'Antioche avait ainsi sous sa dépendance le catholicos de Séleucie-Ctésiphon, qui administrait en son nom les chrétientés de l'empire perse, ce que l'on appelle l'*Église syrienne orientale*. Ce catholicos devint rapidement indépendant d'Antioche, même avant que son Église ne tombât dans le nestorianisme. De même, l'Arménie avait, depuis le III<sup>e</sup> siècle, un catholicos dépendant de l'exarque ou métropolitain de Césarée : il devint indépendant à la fin du IV<sup>e</sup> ; ce n'est qu'en 491 que le concile de Vagharchapat rejeta celui de Chalcédoine et précipita l'Arménie dans le monophysisme.

1. Voir la question traitée à fond par le P. S. VAILHÉ, dans les *Échos d'Orient*, t. XI (1908), pp. 65-69 et 161-171 ; résumée par lui dans son article déjà cité du *Dictionnaire de Théologie catholique*, col. 1333-1335.

2. C'est en effet un point acquis à l'histoire, et les Maronites instruits et impartiaux le reconnaissent eux-mêmes. Solidement établie en français par le P. S. VAILHÉ et d'autres auteurs (*Échos d'Orient*), t. IV (1901), pp. 96-102 et 154-162, t. V (1902), pp. 281-289 ; t. VII (1904), pp. 99-102 ; t. IX (1906), pp. 91-95, 257-344), cette thèse vient de recevoir une confirmation très remarquable dans l'ouvrage posthume de Mgr CLÉMENT DAVID, archevêque syrien de Damas (1829-1890), intitulé *Kitāb jāme' al-houjaj ar-rāhinat fī ibtāl da'dou' al-Mawādrinat : Livre des solides arguments pour l'anéantissement des prétentions des Maronites*, Le Caire, 1908, in-8° ; ouvrage dont les Maronites avaient réussi jusqu'à présent à empêcher la publication.

5. — En 732, Léon III l'Isaurien (719-740), désireux de se venger des résistances que les pontifes de Rome opposaient à ses fantaisies iconoclastes, détacha du patriarcat romain l'Italie méridionale, la Sicile et la province d'Illyrie tout entière, y compris la Dalmatie, ainsi que l'Achaïe, qui relevaient de lui au point de vue politique <sup>1</sup>.

6. — Pour mieux établir son hérésie, Léon l'Isaurien ne s'arrêta pas là : son pays natal, l'Isaurie, faisait partie du patriarcat d'Antioché. Le patriarche d'Antioche habitait, depuis la conquête arabe, sur les terres du Khalife : l'Isaurie, quoique relevant de lui au point de vue ecclésiastique, faisait, au point de vue politique, partie de l'empire de Byzance. De sa propre autorité, Léon III l'enleva au patriarcat d'Antioche et la rattacha à celui de Byzance, auquel elle resta même après la fin des persécutions iconoclastes <sup>2</sup>, jusqu'en 968, date à laquelle, à la suite de la conquête d'Antioche par les Byzantins, l'Isaurie fut de nouveau réunie au trône d'Antioche <sup>3</sup>.

7. — Le vingt-huitième canon de Chalcédoine avait arrêté que l'archevêque de Constantinople ordonnerait les prélats destinés aux nations barbares qui se convertiraient à la foi : nous voyons un pontife d'une haute vertu, comme saint Ignace, par exemple, poursuivre sur la Bulgarie l'accomplissement de ce programme avec autant de ténacité que pourra le faire après lui son compétiteur Photius. Lorsque, par le baptême de saint Vladimir en 989, la Russie kiévienne embrasse la foi dans la personne de son prince, le chef de la nouvelle chrétienté est un métropolite ordinairement

1. Voir sur ce point des détails et des références détaillées dans le P. S. VAILHÉ, *l. c.*, col. 1350-1354.

2. J. PARGOIRE, A. A. : *L'Église byzantine de 527 à 847* ; Paris, 1905, in-12 ; cf. p. 297.

3. S. VAILHÉ, *l. c.*, col. 1371.



d'origine grecque, résidant à Kiev ; vers 1170, d'après la liste épiscopale dite de Manuel Comnène, ce prélat compte déjà onze suffragants <sup>1</sup>.

8. — La Bulgarie, convertie vers le milieu du neuvième siècle, oscille entre Rome et Constantinople : le tsar bulgare Siméon le Grand (893-927) fonde le patriarcat d'Ochrida, et y rattache les pays roumains en les faisant passer du rite romain qu'ils avaient suivi jusque-là au rite byzantin traduit en slave ; mais, en 1018, l'empereur Basile II le Bulgaroctone, mettant fin au premier empire bulgare, transforme le patriarcat d'Ochrida en archevêché gréco-bulgare, autocéphale dans son administration, mais dépendant de Constantinople <sup>2</sup>. L'annexion de la chrétienté bulgare entraîne celle de la partie de la chrétienté serbe qui faisait politiquement partie de l'empire bulgare <sup>3</sup>.

9. — On voit déjà cependant poindre les conséquences du principe qui avait servi à l'agrandissement religieux de l'Église de Constantinople. En 1204, la quatrième croisade, déviant de son but, forme l'empire latin de Constantinople, et le basileus Théodore Lascaris se réfugie à Nicée. Partout s'établissent des principautés autonomes, non seulement franques, mais encore byzantines : l'émancipation ecclésiastique suit. La Bulgarie se met d'accord avec le pape Innocent III et fonde en 1219 le patriarcat de Ternovo, qui devait durer jusqu'en 1393 ; la Serbie y met un peu plus de formes et n'en contraind pas moins le patriarche œcuménique Manuel I<sup>er</sup> Charitopoulos (1215-1222)

1. *Id.*, col. 1373.

2. S. VAILLÉ, article *Bulgarie* du même *Dictionnaire*, t. II, col. 1177-1189.

3. Les Serbes furent convertis sous Basile I<sup>er</sup> le Macédonien (867-886). Rien n'est obscur comme leurs origines religieuses. Voir *Échos d'Orient*, t. X (1907), p. 235 sqq.

à reconnaître son autonomie, consacrée en 1219 par la création du patriarcat d'Ipek. Après la prise de Thessalonique en 1223, le despote de l'Épire, Théodore l'Ange, se fait sacrer roi par Démétrios Khomatianos, archevêque d'Ochrida : en vertu du principe : *Imperium sine patriarcha non staret*, les évêques du nouveau royaume demandent au patriarche œcuménique Germain II (1222-1240) la reconnaissance de leur autonomie, qui leur est d'ailleurs refusée : ce petit schisme ne cesse qu'en 1232. Deux princes de la famille des Comnènes fondent en 1204 l'empire de Trébizonde, séparé de celui de Nicée par le sultanat d'Iconium : le patriarche œcuménique Nicéphore II est obligé de reconnaître en 1260 une demi-indépendance au métropolite de Trébizonde <sup>1</sup>.

10. — Après la restauration de l'empire de Byzance, tout finit cependant par s'arranger. Les tentatives d'union, poursuivies par les papes depuis le temps de Cérulaire jusqu'au concile de Florence, toujours commencées, jamais sérieusement terminées <sup>2</sup>, s'arrêtent avec la prise de Constantinople par les Turcs (1453). Une notice épiscopale, datant probablement de la seconde moitié du xv<sup>e</sup> siècle, mais en tout cas postérieure à 1453, nous donne l'état réel de la hiérarchie de Constantinople à cette époque : 72 métropoles dont 21 seulement avaient encore des suffragants, 8 archevêchés autocéphales <sup>3</sup> et 78 sièges épiscopaux relevant des 21 métropoles avec suffragants : en tout 158 sièges <sup>4</sup>. La juridiction du patriarche byzantin s'étend sur

1. Voir des détails et des références dans le P. S. VAILHÉ, *art. cité*, col. 1383-1384.

2. En voir un exposé succinct dans le P. S. VAILHÉ, *art. cité*, col. 1375-1402.

3. Les archevêchés autocéphales étaient, dans l'ancien droit byzantin, des évêchés dépendant directement du patriarche sans l'intermédiaire d'aucun métropolite.

4. Cf. S. VAILHÉ, *art. cité*, col. 1404-1407.

l'Asie Mineure soumise aux Turcs, la Grèce actuelle, les îles de l'Archipel, la Macédoine, la Thrace, la Bulgarie et la Moldo-Valachie ; il faut y ajouter la métropole de Kiev en Russie, et la Géorgie, qui avaient encore un certain lien de dépendance vis-à-vis de Constantinople. Il y a cependant une constatation qui s'impose : en 381, Constantinople est encore un évêché suffragant de la métropole d'Héraclée ; en 650, elle est devenue patriarcat avec 419 sièges (33 métropoles, 34 archevêchés autocéphales, 352 évêchés suffragants) ; en 810, elle est à son apogée avec 624 sièges (51 métropoles, 51 archevêchés, 522 évêchés) ; vers 1475, elle ne compte déjà plus que 158 sièges : les conquêtes turques ont quasi ruiné les chrétientés d'Asie Mineure <sup>1</sup>.

II. — Cependant, la conquête ottomane eut pour résultat d'augmenter encore l'étendue de la juridiction du patriarche byzantin. Déjà, du temps des basileis, les évêques avaient une certaine puissance civile : Mahomet II la conserva et l'augmenta encore en donnant au patriarche de Constantinople une sorte de vice-royauté sur tous les chrétiens orthodoxes de son empire. Ce pouvoir a sa répercussion dans le domaine religieux : en 1346, Douchan le Grand, roi de Serbie, établit définitivement le patriarcat serbe d'Ipek et se fait lui-même sacrer tsar par le nouveau patriarche Joannice ; mais, après la prise de Smédérévo en 1459, Mahomet II réduit la Serbie en province ottomane et supprime le patriarcat d'Ipek, qui est rattaché désormais à l'archevêché gréco-bulgare d'Ochrida, lequel est supprimé purement et simplement le 16 janvier 1767. Le patriarcat bulgare de Ternovo ne subsiste pas plus longtemps que le second empire bulgare : ce dernier une fois ruiné par les Turcs en 1393, ceux des évêchés bul-

1. Voir les détails dans le P. S. VAILHÉ, col. 1348, 1349, 1370, 1404.

gares qui en relevaient sont rattachés au patriarcat byzantin, et Ternovo figure au onzième rang dans la liste des métropoles dressée au x<sup>v</sup><sup>e</sup> siècle. Si en 1557 le grand vizir Mehmed Sokolovitch, chrétien apostat, fait rétablir par le sultan Sélim II le patriarcat serbe d'Ipek en faveur de son frère Macaire, après un siècle de vacance, cette restauration ne subsiste que jusqu'au 11 septembre 1766, date à laquelle le trône d'Ipek est rattaché à celui de Constantinople.

En 1516, le sultan Sélim I<sup>er</sup> s'empare de la Syrie, puis de l'Égypte : la juridiction *civile* du patriarche de la capitale en est augmentée d'autant, en attendant que la fondation de la confrérie hellénique du Saint-Sépulcre, une quarantaine d'années plus tard, permette à Constantinople d'étendre son influence *religieuse* sur le trône de la Ville sainte jusque-là indépendant et aux mains des indigènes. Le patriarche d'Alexandrie n'avait presque plus de fidèles et vivait presque constamment à Constantinople ; en 1724, le parti opposé en Syrie à l'union avec Rome accueille le Chypriote Sylvestre, élu pour Antioche à Constantinople même, grâce à l'influence des Phanariotes devenus tout puissants dans les conseils de la Porte. Même en Occident, la colonie grecque de Venise, catholique de nom, est en réalité gouvernée, de 1578 à 1790, par une série de métropolitains titulaires de Philadelphie, qui sont nommés et confirmés par Constantinople<sup>1</sup>.

12. — Parallèlement à cette extension de l'autorité du patriarche byzantin se produit une propagande panhellénique : la Grande Idée, la restauration de l'empire des Comnènes et des Paléologues, devient l'objectif du Phanar, et se traduit par l'hellénisation de la Bulgarie, de la Moldo-Valachie et des

1. Voir sur cette question l'article du chanoine P. PISANI intitulé *Les chrétiens de rite oriental à Venise et dans les possessions vénitiennes (1439-1791)*, dans la *Revue d'histoire et de littérature religieuses*, t. I, pp. 201-224.

patriarcats du Sud : partout où cela est possible, des évêques de race et de langue grecque sont installés, bien souvent parmi des populations dont la langue leur est complètement étrangère.

2. *Sa décadence progressive, en vertu du même principe.*

Le principe tout politique qui avait servi à l'édification de cette puissance spirituelle devait nécessairement être la cause de sa ruine graduelle. L'élévation de Byzance au point de vue religieux était une conséquence de son élévation au point de vue civil : chaque fois donc qu'un nouvel État sera fondé aux dépens de l'empire de Constantinople, que le chef de celui-ci soit le basileus ou le sultan, l'autonomie religieuse sera une conséquence de l'autonomie civile, et nous l'aurons d'autant plus parfaite que cette dernière sera plus réelle.

1. — La Russie, nous l'avons vu, formait à l'origine une métropole ayant Kiev pour siège et dépendant de Constantinople. A la suite de l'invasion mongole, les métropolitains se fixent à Moscou (1325), ce qui amène en 1414, puis en 1458 la division définitive en deux métropoles, Kiev et Moscou, dépendant plus ou moins de Constantinople. Mais, en 1472, le grand kniaz de Moscou, Ivan III, s'est marié par procuration au Vatican<sup>1</sup> avec Zoé, héritière des Paléologues ; Moscou est devenue la troisième Rome, les deux premières étant tombées sous le joug des barbares. En 1561, Ivan IV le Redoutable<sup>2</sup> demande au patriarche œcuménique Joasaph II (1555-1565) la confirmation du titre tsarien qu'il

1. Voir toute cette affaire racontée en grand détail dans le P. PIERLING, S. J., *La Russie et le Saint-Siège*, t. I, Paris, 1896, pp. 107 sqq.

2. Грозный, que l'on traduit ordinairement en français par *Terrible*, ce qui est inexact : *terrible* se dit en russe страшный.

vient de prendre, ce que fait Joasaph en fabricant de toutes pièces les actes d'un concile qui ne s'était jamais tenu <sup>1</sup>. Un empire nouveau était fondé : il lui fallait son patriarche. En 1589, Boris Godounov, désireux d'affermir sur le trône la dynastie qu'il venait d'y asseoir, profite d'un voyage en Russie du nécessaire Jérémie II de Constantinople pour lui arracher, le 23 janvier, la reconnaissance du métropolite Job comme patriarche de Moscou.

2. — La métropole de Kiev n'était tombée dans le schisme qu'assez tard et sous la pression des prélats byzantins qui la gouvernaient <sup>2</sup> : après le concile de Florence, le cardinal Isidore y proclama l'union qui se maintient par intervalles, surtout de 1458 à 1518 <sup>3</sup>; en 1595, les évêques ruthènes, réunis à Briests en Lithuanie, obligent le métropolite Michel Ragoja à déléguer avec eux à Rome Cyrille Terletskiy, évêque de Loutsk, et Hypace Potsiéiy, évêque de Wladimir, pour faire leur soumission au pape Clément VIII. Cette union est favorisée par la réunion de la Lithuanie à la Pologne, déjà opérée en 1413 par le grand duc de Lithuanie Jagellon, à la convention de Gorodlo, consommée à la diète de Lublin (1569) <sup>4</sup>. Si, le 15 août 1620, le patriarche de Jérusalem Théophane IV rétablit au profit de Constantinople la hiérarchie orthodoxe

1. Voir sur ce tour de passe-passe W. REGEL, *Analecta byzantino-russica*, Saint-Petersbourg, 1891, pp. L-LVIII.

2. Le premier métropolite, Léonce, envoyé par le patriarche Nicolas II Chrysoverghis, est un Grec ; jusqu'à 1237, hormi deux ou trois exceptions, tous les métropolites sont Grecs ; en 1414, le métropolite Photius était un Grec.

3. Voir sur toutes ces questions le P. PIERLING, *o. c.*, pp. 46 sqq.

4. Voir JOACHIM LELEWEL, *Histoire de la Lithuanie et de la Ruthénie jusqu'à leur union définitive avec la Pologne conclue à Lublin en 1569*, traduite par E. RYKACZEWSKI ; Paris, Franck, 1861, 8°, pp. xcj-228. L'introduction est l'œuvre du traducteur : elle manque parfois de cette impartialité qui fait malheureusement défaut à la majorité des écrivains polonais lorsqu'ils ont à parler de ce qui touche de près ou de loin la Russie.



par la consécration de Job Boretskiy et de six suffragants, ce n'est pas pour longtemps : d'abord la majorité du peuple ruthène resta ou devint fidèle à l'Union, à l'exception des cosaques de l'Ukraïna, ensuite, en 1667, Kiev tombe entre les mains des Russes, en attendant les partages successifs du royaume de Pologne : ce qui n'était pas fait pour restaurer le domaine spirituel du Phanar.

3. — En 1690, à la suite des revers éprouvés par les armées de l'Autriche dans la guerre avec la Turquie, 40.000 familles serbes, craignant les représailles de leurs anciens maîtres qu'elles avaient plus ou moins combattus dans cette circonstance, franchirent la Save et le Danube et vinrent demander asile à l'empereur Léopold I<sup>er</sup>, qui les fixa dans la Basse-Hongrie. Les Serbes étaient conduits par le patriarche d'Ipek, Arsène III Tchernoiévitch : l'Église ainsi constituée par diplôme impérial du 20 août 1691 devint rapidement indépendante du siège d'Ipek et par conséquent de Constantinople, qui devait absorber Ipek en 1766, jusqu'au moment où, le 27 décembre 1848, l'empereur François-Joseph décerna au métropolite de Karlovitz, Joseph Raïatchitch, le titre de patriarche, que porte encore aujourd'hui S. Exc. Mgr Bogdanovitch <sup>1</sup>.

4. — Si, tout à fait au début du xv<sup>e</sup> siècle, Constantinople réussit à étendre sa juridiction sur la Bukovine, qui jusque-là avait relevé tantôt d'Ochrida, tantôt du métropolite de Galitz, la Bukovine lui échappe en 1781 à la suite de l'occupation autrichienne consommée cinq ans auparavant <sup>2</sup>.

1. Élu le 22 septembre 1908, par 39 voix sur 68 votants. Cf. sur l'Église serbe de Karlovitz les *Échos d'Orient*, t. V (1902), pp. 164-173, et t. VII (1904), pp. 358-361.

2. Voir sur l'Église de Bukovine les *Échos d'Orient*, t. V (1902), pp. 225-236, et t. VII (1904), pp. 227-231.

5. — Mais le <sup>xix</sup><sup>e</sup> siècle surtout fut fatal à l'Église de Constantinople. En Grèce, les assemblées nationales d'Épidaure en 1822 et de Trézène en 1827 avaient proclamé l'indépendance du pays aussi bien au point de vue politique qu'au point de vue religieux : la loi organique du 23 juillet 1833 <sup>1</sup>, rendue à la suite de l'assemblée de Nauplie d'avril-mai 1833 <sup>2</sup>, détruisit définitivement l'œuvre toute politique de Léon l'Isaurien : le patriarche du Phanar dut à la fin reconnaître le fait accompli par un acte de juin 1850, et sacrifier ensuite les sept éparchies des îles Ioniennes en 1866, plus neuf autres en Épire et en Thessalie, au mois de mai 1882 <sup>3</sup>.

6. — Les liens qui rattachaient la Serbie à Byzance avaient été légèrement relâchés en 1832, à la suite de la demi-indépendance vis-à-vis de la Porte obtenue par le prince Miloch. Le Congrès de Berlin en 1878 déclare la Serbie complètement indépendante : dès octobre 1879, le patriarche Joachim III est obligé de reconnaître l'autocéphalie de l'Église serbe <sup>4</sup>.

7. — Occupée par l'Autriche en 1878-1879, la Bosnie-Herzégovine ne faisait plus que nominalement partie de l'Empire ottoman : elle ne devait de même faire partie du patriarcat de Constantinople que pour la forme. En fait, le concordat passé en 1880 entre Vienne et le Phanar fixe que l'élection des métropolités sera réservée au patriarcat et à l'Autriche, mais en réalité c'est toujours le candidat de Vienne que choi-

1. En voir le projet dans l'*Amplissima* de MANSI, continuée pour cette partie par le P. LOUIS PETIT, A. A., t. XL, col. 169-178, et la rédaction définitive, col. 203-208.

2. Les actes dans MANSI, *id.*, col. 161-168.

3. Voir sur l'Église de Grèce les *Échos d'Orient*, t. III (1900), pp. 285-294.

4. Voir sur l'Église de Serbie les *Échos d'Orient*, t. X (1907), pp. 235-244.

sit le Phanar, et l'élu est consacré sur place et non plus à Constantinople. L'annexion de la Bosnie-Herzégovine à l'Empire est un fait accompli depuis octobre 1908 : les quatre sièges actuellement existants, étant des sièges serbes, seront vraisemblablement rattachés, non pas au patriarcat serbe de Karlovitz, situé en terre hongroise, mais à la métropole serbo-roumaine de Tchernovitz, à moins qu'ils ne forment une nouvelle autocéphalie <sup>1</sup>.

8. — Il ne faut pas oublier la petite autocéphalie de la Tchernagora ou Monténégro : soumise au patriarcat serbe d'Ipek, elle ne voulut pas dépendre de Constantinople lorsque le Phanar s'annexa Ipek en 1766, et se déclara autonome.

9. — Les deux métropoles de Valachie et de Moldavie avaient relevé directement de Constantinople jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle au moins. En 1856, les deux principautés s'unirent par un lien fédératif, et le prince Couza réclama aussitôt l'autonomie religieuse : en avril 1873, Anthime VI de Constantinople dut reconnaître l'autocéphalie de l'Église de Roumanie <sup>2</sup>.

### 3. *Le phylétisme, ou principe des nationalités, et son action sur les destinées du patriarcat du Phanar.*

Nous venons de voir l'action du principe *Imperium sine patriarcha non staret* sur les destinées du patriarcat de Constantinople. Il en est un autre auquel malheureusement ce

1. Voir, sur l'Église de Bosnie-Herzégovine, les *Échos d'Orient*, t. VIII (1905), pp. 35-40.

2. La traduction française du *tomos* ou diplôme patriarcal d'autocéphalie a été publiée dans la défunte revue *La Terre Sainte*, t. XII (1895), pp. 314-315.

patriarcat s'est inféodé, et qui aujourd'hui se retourne contre lui : le *phylétisme* ou principe des nationalités : l'Église de Constantinople est devenue l'incarnation de la Grande Idée : la restauration de l'empire byzantin au profit de la race grecque. Que ce plan puisse avoir des partisans, c'est un point que je n'ai pas à toucher ici : il n'en demeure pas moins que la religion ne saurait se faire l'instrument de la politique : chaque peuple, dès qu'il est arrivé à un degré de culture religieuse suffisante, a droit à avoir des évêques pris dans son sein, et, en attendant, on doit s'occuper de promouvoir la formation d'un bon clergé indigène. Tel est le principe constamment suivi par l'Église catholique à toutes les époques de son histoire. Il est regrettable de constater que l'Église orthodoxe grecque de Constantinople et l'Église orthodoxe de Russie ont suivi une ligne de conduite diamétralement opposée : l'une a essayé de détruire le slavisme et le roumanisme religieux au profit de l'hellénisme, et l'autre, dans un but politique de russification, s'en est prise à la Géorgie-Iméréthie, à la Bessarabie roumaine, et ce n'est que justice de constater les mêmes tentatives dirigées contre l'Église catholique du rite romain en Pologne, quels que puissent être d'ailleurs les torts des Polonais et leur antipathie envers l'élément ruthène et le rite byzantin sous la forme slave. La faute de l'un n'excuse pas celle de l'autre.

La propagande panhellénique, qui avait porté le Phanâr à imposer presque partout des pasteurs de race et de langue grecque à des populations slaves ou roumaines, à user de son influence pour qu'il en fût agi de même avec des populations de race syrienne et de langue arabe, devait nécessairement se retourner contre ses auteurs, à la suite du mouvement de résurrection des nationalités qui s'est emparé de toute l'Europe orientale.

1. — Le peuple bulgare fut le premier à donner le signal, et, dès le 3 avril 1860, les évêques Hilarion et Auxence, officiant à Saint-Étienne de Galata, rompirent avec le patriarche de Constantinople en omettant la mention solennelle de son nom au cours de la liturgie. Le sultan 'Abd-ul-'Azîz, d'abord indisposé contre eux, finit par leur donner raison, et, par son firman en date du 12 mars 1870, constitua l'Exarchat bulgare, que le Phanar excommunia en 1872, mais qui n'en est pas moins aujourd'hui plus vivant que jamais avec ses trente-deux éparchies. Le peuple bulgare, par un excès regrettable sans doute, mais qui n'est après tout qu'une représaille contre les vexations de tout genre exercées par les Grecs contre les Bulgares de Macédoine, a obligé violemment, par une série de troubles qui ont duré de juin à août 1906, les cinq métropolitains grecs qui vivaient encore sur les terres de la Principauté à s'enfuir, et nombre d'églises grecques ont été slavisées de force <sup>1</sup>. Depuis, la proclamation, le 5 octobre 1908, à Ternovo, de l'indépendance absolue de la Bulgarie et de son érection en tsarat, a pour toujours rayé les cinq sièges de ces hiérarques de la liste des métropoles relevant du patriarcat œcuménique.

2. — La Russie, qui ne perd aucune occasion de supplanter les Grecs, s'est installée depuis une quarantaine d'années à l'Athos <sup>2</sup> : aujourd'hui on y compte 3360 moines russes

1. Voir sur ces événements *Échos d'Orient*, t. IX (1906), pp. 309-312.

2. Au moment où les moines russes commençaient à affluer à l'Athos, en 1873, le gouvernement russe fit imprimer à Constantinople, cette année même, une brochure signée N. CONSTANTINOW, et intitulée : *Le panslavisme au mont Athos* (in-8°, pp. 86), ayant pour but de nier toute tentative d'absorption. Cette brochure est piquante à lire aujourd'hui, à trente-cinq ans de distance : on y voit faire un grand éloge des Grecs, tandis qu'en réalité on se propose tout simplement de les expulser de l'Athos dont ils ont fondé la majorité des couvents.

contre 2651 Grecs, c'est-à-dire à peu près la moitié, sans tenir compte de 536 Serbes, Bulgares, Roumains, Géorgiens<sup>1</sup>. En Palestine et en Syrie, la Société orthodoxe impériale de Palestine, fondée en 1882, s'e-t mise à l'œuvre et a excité l'élément arabo-syrien contre l'élément grec : le résultat en a été en 1898 l'éviction des Grecs du patriarcat d'Antioche, où ils avaient commencé à s'installer en 1724<sup>2</sup>. Le Phanar regarde aujourd'hui l'Église d'Antioche comme schismatique, presque au même titre que l'Exarchat bulgare.

3. — La Vieille Serbie, encore sous la domination turque, n'a pas tardé elle aussi à se réveiller : en 1896 mourait Mgr Méthode, métropolite d'Uskub, de race grecque : l'élément serbe étant en immense majorité dans le pays, le gouvernement de Sofia fit tout son possible pour empêcher le Grec Ambroise, son successeur, de prendre possession de son siège : Ambroise dut députer un vicaire administrateur, le Serbe Firmilien, en attendant que deux ans plus tard il eût été transféré à un autre siège et eût laissé la place à ce même Firmilien : désormais les métropolites d'Uskub et ceux de l'éparchie voisine de Prizrend seront Serbes comme leurs ouailles ;

1. J'emprunte ces chiffres aux données plus détaillées du P. S. VAILHÉ, *art. cité*, col. 1493-1494. Sur l'Athos, on peut lire avec fruit les articles du P. BENJAMIN LAURÈS, A. A., dans les *Échos d'Orient*, t. IV (1901), pp. 80-87, 145-153 et 288-295 : on y trouvera exposée toute l'organisation monastique de l'Athos. Très intéressant aussi, tout en étant, à mon avis du moins, assez optimiste, est le livre de Dom PLACIDE DE MEESTER, O. S. B. : *Voyage de deux Bénédictins aux monastères du mont Athos* ; Paris-Rome, 1908, in-12, pp. vj-321 : l'exposition y est complétée par des illustrations d'après les originaux, choisies avec beaucoup de goût.

2. Voir sur cette Société, les *Échos d'Orient*, t. IV (1901), pp. 202-212 et 275-282, et les articles signés TH. MIKHAILOVITCH dans la *Revue de l'Orient chrétien*, t. V (1900), pp. 1, 18, et ceux signés X\*\*\* dans la même Revue, t. VI (1901), pp. 132, 172-188, 333-356, 532-571. On y trouvera notamment la vérité sur la manière dont les évêques hellénophones traitaient et traitent encore leurs fidèles syriens ou palestiniens.



la métropole de Dibra a failli revenir aux Serbes en 1907, et même le roi Pierre I<sup>er</sup> a obtenu en 1903 la reconnaissance en principe de la nationalité serbe en Turquie, au même titre que les nationalités bulgare et grecque : ce qui est un nouveau coup porté à l'étendue de la juridiction civile du Phanar sur les chrétiens orthodoxes de l'Empire <sup>1</sup>.

4. — Une autre autonomie qui commence à poindre à l'horizon est celle des Aromans ou Koutzo-Valaques de Macédoine, au nombre d'environ 530.000, de race et de langues roumaines <sup>2</sup> : ils ont obtenu, grâce à l'appui de Bucarest, des écoles à eux, l'emploi du roumain dans leurs églises au lieu du grec, et même un évêque roumain consacré en 1903 comme auxiliaire du métropolite grec de Monastir. Ce qui montre combien la religion est l'instrument pur et simple de la politique chez les peuples orthodoxes, c'est que, en 1904, le gouvernement roumain, officiellement orthodoxe, en communion par conséquent avec le patriarcat œcuménique, représenté dans l'espèce par le métropolite grec de Monastir, n'a pas craint d'envoyer dans l'éparchie de celui-ci Mgr Gennade Petresco, ex-Métropolite-Primat de Roumanie, pour pousser les Aromans à se détacher du patriarcat et à revendiquer leur autonomie nationale <sup>3</sup>. De fait, l'iradé impérial du 10/24 mai 1905 a reconnu la nationalité roumaine en Turquie : la nationalité serbe ne tardera pas à l'être elle aussi, et ce sera encore autant de perdu pour le pouvoir civil de la grande Église de Constantinople, en attendant que l'autonomie religieuse suive de près l'autonomie civile.

1. Cf. *Échos d'Orient*, t. III (1900), pp. 346-351, et t. V (1902), pp. 310-312 et 390-392.

2. Cette statistique est de source roumaine.

3. Cf. sur les Aromans les *Échos d'Orient*, t. VII (1904), pp. 178-179, 302-303 ; VIII (1905), pp. 302-305, 368-370 ; IX (1906), p. 241-246.

5. — Il n'est pas jusqu'aux Karamanlis d'Asie Mineure, c'est-à-dire aux chrétiens orthodoxes ayant des pasteurs grecs, mais parlant le turc, au moins en très grande majorité, et qui forment dix-sept des quatre-vingt-quatre métropoles rangées sous l'autorité du Phanar, qui ne doivent se réveiller un jour, lorsqu'une voix plus ou moins désintéressée leur aura soufflé l'aversion pour le Grec tout comme elle l'a fait aux arabophones de Syrie.

6. — C'est ainsi que le phylétisme s'est retourné contre les Grecs qui avaient prétendu imposer partout et à tous, Syriens, Bulgares, Roumains, Serbes, des évêques hellènes; absolument comme la maxime qui avait été le prétexte de l'agrandissement de Constantinople aux dépens de Rome a été, par un juste châtiment de la Providence, la cause de son amoindrissement successif : et l'avenir réserve encore d'autres surprises sur ce point. La brouille est latente entre les Grecs et leurs coreligionnaires roumains, serbes et russes : les hostilités sont depuis longtemps déclarées entre eux d'une part, les Syriens et les Bulgares de l'autre.

Le patriarcat du Phanar, à l'heure actuelle, ne s'appuie plus guère que sur ses privilèges civils <sup>1</sup>. Déjà, en 1855, Jacques G. Pitzipios y voyait un des obstacles à l'Union <sup>2</sup> : encore aujourd'hui, le Phanar met toute l'influence qu'il retire de ses nombreux privilèges temporels et de la véritable vice-royauté qu'il exerce sur les chrétiens grecs orthodoxes ou

1. Sur ces questions de droit, voir F. VAN DEN STEEN DE JEHAY, *De la situation légale des sujets ottomans non musulmans*. Bruxelles, 1906, 80, pp. 556; ou encore SÉSOSTRIS SIDAROUSS (Copte catholique) : *Des Patriarcats : Les Patriarcats dans l'Empire ottoman et particulièrement en Égypte*. Paris, 1907, 80, pp. xvj-535. Ce dernier ouvrage est surtout intéressant pour ce qui regarde les Coptes et la situation des chrétiens en Égypte.

2. Voir son livre *L'Eglise Orientale*, Rome, 1855, 80; cf. iv<sup>e</sup> partie, pp. 16-19 et 33-36.

assimilés à ceux-ci, à empêcher la reconnaissance par la Porte d'une *nationalité* grecque catholique <sup>1</sup>, ce qui faciliterait beaucoup de retours. Il le sait si bien, qu'il a opposé une vive résistance, inutile d'ailleurs, aux mesures restrictives prises par le gouvernement turc après la guerre de Crimée, mesures qui ont abouti aux règlements actuellement encore en vigueur <sup>2</sup>. Sous le patriarcat de Denys V (1887-1891), la Porte essaya de les restreindre encore : le métropolite d'Héraclée, Germanos, alors *locum tenens* du patriarcat, fit fermer les églises grecques de la capitale au moment de Pâques : le sultan, craignant une insurrection, céda. Mais, avec le nouvel octroi de la Constitution à la Turquie, qui vient d'être fait, qui peut prévoir l'avenir ? L'Église catholique jouit aussi de privilèges civils très considérables, mais elle n'a rien à perdre à leur retrait, du moment que l'égalité de tous, musulmans et chrétiens, devant la loi, sera fidèlement observée. Au contraire, elle ne pourra qu'y gagner : les évêques ne seront plus obligés de passer les trois quarts de leur temps à débrouiller des affaires temporelles, au grand détriment de leur ministère spirituel. L'Église orthodoxe, au contraire, en Turquie comme en Russie, ne tient que par son inféodation à l'État. Le jour où les privilèges civils du Phanar seront supprimés, le patriarche œcuménique ne commandera certainement plus qu'aux seuls Grecs de la Turquie.

De son côté, la Bulgarie vient de proclamer son indépendance. Jusqu'à présent, l'exarque bulgare, Mgr Joseph, en résidence à Constantinople, dirigeait de là les éparchies bul-

1. Ce titre est souvent pris par les Melkites catholiques ; mais il repose sur une erreur de traduction du mot turco-arabe *Roim*. Cf. le recueil des *Χρυσοστομικά*, p. 530, note ; ou encore *Echos d'Orient*, t. XI (1908), p. 89.

2. Publiés par le P. L. PETIT, A. A., dans la *Revue de l'Orient chrétien*, t. III (1898), pp. 397-401, et t. IV (1899), pp. 235-240, résumés par le P. S. VAILHÉ, *a. c.*, col. 1467-1473.

gares de la Thrace, de la Macédoine et de la principauté. Il n'y aurait rien d'impossible à ce que l'Église bulgare orthodoxe se scindât en deux : celle du nouveau royaume, avec le Saint Synode qui y fonctionne déjà, présidé par le métropolitain de Sofia, et l'exarchat resté en Turquie.

7. — L'action du principe dissolvant du phylétisme apparaît d'ailleurs beaucoup plus claire si l'on compare la situation *vraie* de la hiérarchie du patriarcat de Constantinople au <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle et aujourd'hui. Vers 1475, nous l'avons vu, il comptait 72 métropoles, 8 archevêchés et 78 évêchés suffragants. En 1715, il a 66 métropoles, 7 archevêchés et 66 évêchés. En 1855, on voit 64 métropoles, 2 archevêchés, 31 évêchés ; plus l'archevêché d'Ipek et ses 8 métropoles, et celui d'Ochrida avec ses 10 métropoles. Aujourd'hui, d'après une liste de 1901, il y a 83 métropoles avec 17 évêchés suffragants : des changements nouveaux ont réduit ce nombre à 16. Les archevêchés autocéphales ont tous disparu. On a ainsi ce spectacle curieux, imité d'ailleurs par les trois patriarchats du Sud, mais absolument contraire à tous les principes de la hiérarchie ecclésiastique : une Église composée presque uniquement de *métropolitains* sans suffragants : les archevêchés et les évêchés subsistants ayant été successivement érigées en métropoles pour masquer les pertes subies. Et encore, sur ces 83 métropoles, il faut retrancher celles qui n'ont guère plus qu'un lien nominal avec Constantinople ou que de récents événements ont fait disparaître : les quatre de Bosnie-Herzégovine et les cinq de Bulgarie : restent donc 74. Sur ce chiffre, les 47 métropoles situées en Europe ont une population orthodoxe que l'on peut évaluer à 1.934.840 âmes environ, sur lesquelles s'étend *aujourd'hui* l'autorité du patriarche œcuménique : ce qui fait, si l'on défalque les deux éparchies d'Uskub et Prizrend, qui comptent à elles seules 250.000 âmes, une

moyenne de 36.000 environ par métropole : autant qu'un décanat de quelque grand diocèse d'Europe. Les deux épar- chies serbes qui viennent d'être citées ne tiennent plus au Phanar que par un fil : on peut prévoir à bref délai la scission des 450.000 Bulgares qui, par crainte, reconnaissent encore le patriarche et se donneront à l'exarchat dès qu'ils le pourront ; celle des 530.000 Roumains de Macédoine, et sûrement celle des 200.000 Crétois dont le métropolite ne vient déjà jamais siéger au Saint Synode, surtout si les puissances ratifient l'annexion de la Crète à la Grèce ; il ne restera alors au patriarche œcuménique que 504.840 fidèles en Europe et 937.949 en Asie, soit en chiffres ronds un million et demi : alors qu'aux belles époques de sa splendeur il avait sous lui plus de six cents évêques <sup>1</sup>.

L'*Église orthodoxe* n'est plus qu'une abstraction : en réalité, au lieu d'une seule Église, il y en a autant que d'autocéphalies : elles se jaloussent ou se combattent les unes les autres, et le principe qui dirige la manière d'agir des gouvernements aussi bien que des pasteurs faisant partie de ces Églises est uniquement un principe politique : la religion n'est qu'un moyen d'étendre l'influence de la race ou de l'État.

#### 4. *Sujétion, dans l'Église orthodoxe, de l'élément ecclésiastique à l'élément laïc.*

Un autre point sur lequel la notion de l'Église est grave- ment altérée dans l'orthodoxie, c'est la sujétion complète au pouvoir civil et à l'élément laïc. Tous les maux que Pie VII

1. Il est impossible, évidemment, de garantir absolument ces chiffres. C'est cependant ce que l'on peut avoir de plus vraisemblable. Voir les sources et les détails dans le P. S. VAILHÉ, *o. c.*, col. 1466-1467.

épargna après saint Grégoire VII à l'Église en luttant contre les prétentions de Napoléon I<sup>er</sup> au sujet de l'institution canonique des évêques <sup>1</sup>, tous les graves inconvénients que Pie X a récemment évités à l'Église de France en condamnant les associations cultuelles, tout cela se retrouve aujourd'hui, sous une forme ou sous une autre, dans les Églises orthodoxes. Que celles-ci ne disent pas, pour excuser leurs institutions actuelles, que le seul chef de l'Église est le Christ : le chef d'une Église visible doit être, lui aussi, visible, et son vicaire sur la terre ne peut être César.

Il y a des erreurs qui ont la vie dure. La conception païenne de l'État romain est une de celles-là. Chez les Romains, l'empereur était en même temps souverain pontife : la dénomination disparut peu après Constantin, mais la chose resta. En Occident, la primauté romaine se faisait sentir avec une telle force que toute la puissance des Hohenstaufen ne put reconstituer l'ancien *césaropapisme*. Mais l'Orient ne fut délivré des persécutions que pour être victime des prélats courtisans dont le père fut Eusèbe de Nicomédie : l'évêque *du dehors* n'eut que trop souvent la tentation d'être aussi l'évêque *du dedans*, rôle dont Justinien donna un parfait exemple à ses successeurs, à son point de vue du moins : Léon l'Isaurien osa bien écrire au pape saint Grégoire III : « Ne sais-tu pas que je suis prêtre et roi ? » Rien d'étonnant alors à ce que les conséquences de ce faux principe se montrent encore aujourd'hui dans l'Orient gréco-slave, chez les orthodoxes, et même quelquefois, dans l'Orient proprement dit,

1. Le beau livre de H. WELSCHINGER : *Le Pape et l'Empereur*, Paris, 1905, in-8°, devrait être lu par tous ceux qui veulent voir comment un pontife désarmé, à une époque où l'Église était affaiblie de toutes parts, sut résister au plus puissant potentat des temps modernes, et comment la Russie fut l'instrument choisi par la Providence pour faire exécuter la sentence d'excommunication fulminée contre Napoléon.



chez les catholiques<sup>1</sup> : l'ingérence des laïcs dans les élections épiscopales, dont on n'est pas parvenu partout à se débarrasser, n'a pas d'autre cause, lointaine il est vrai, mais historiquement réelle<sup>2</sup>.

Lors de l'intronisation d'un nouveau patriarche de Constantinople, le *basileus* lui remettait le bâton pastoral, puis, élevant son sceptre sur la tête de l'élu, il lui disait : « La sainte Trinité, qui m'a donné l'empire, te confère le patriarcat de la Nouvelle Rome. » Aujourd'hui encore, le tsar de toutes les Russies, lors de son couronnement dans l'*Ouspenskiy Sobor* ou cathédrale de l'Assomption, au Kremlin, prend des mains du métropolite de Moscou la couronne impériale et se la pose lui-même sur la tête, ainsi que le fit Napoléon à Notre-Dame, exprimant par là ce principe inscrit en tête du code des lois russes (сводъ законовъ) : « L'empereur est un monarque autocratique au pouvoir *illimité* (неограниченный). »

Anthime VI de Constantinople, répondant à Pie IX, fait cet aveu vraiment stupéfiant de la subordination de l'Église à l'État, d'après la théorie orthodoxe. Si saint Clément de Rome est intervenu souverainement dans les affaires de l'Église de Corinthe à la fin du premier siècle, « c'est parce que Rome étant alors le centre du gouvernement (ἐκείνη κέντρον τῆς Διακρίσεως), elle avait la primauté ; c'était dans ses murs qu'éjournaient les empereurs ; c'était là que toute affaire tant soit peu extraordinaire, telle que celle rapportée par [la lettre] des Corinthiens, devait être jugée ; surtout si l'une des parties en litige faisait appel à un concours étranger. Ceci se vérifie

1. C'est là notamment, pour ne pas donner d'autres exemples, le vrai motif qui a jusqu'ici empêché l'approbation à Rome des *Règlements généraux des Arméniens catholiques*, publiés par le P. Louis PETIT dans la *Revue de l'Orient chrétien*, t. IV (1899), pp. 305-317.

2. Voir quelques développements sur le césaropapisme à Byzance dans le P. S. VAILHÉ, *art. cité*, col. 1347, et de nombreux faits dans le P. J. PARGOIRE : *L'Eglise byzantine*, p. 74-77.

jusqu'à présent : dans les affaires inattendues et difficiles à conduire, les patriarches d'Alexandrie, d'Antioche, de Jérusalem écrivent à celui de Constantinople, parce que c'est là [la ville] du trône impérial, et en outre [le siège] de la primauté synodale. Si cette coopération fraternelle suffit à arranger ce qui doit l'être, tout va bien ; sinon, on porte l'affaire devant *le gouvernement*, d'après [les règles] existantes <sup>1</sup>. » Et ailleurs <sup>2</sup> : « Chez nous, ni les patriarches, ni les synodes n'ont jamais pu introduire les nouveautés, parce que le gardien de la doctrine, c'est le corps même de l'Église, c'est le peuple lui-même... »

Ainsi donc, un Néron, un Domitien, auraient permis à l'Église romaine de s'occuper des affaires des autres Églises ! De plus, comment un souverain temporel, qui n'est même pas chrétien, pourrait-il juger des affaires spirituelles de l'Église chrétienne ? Si le gardien de la doctrine est le peuple, rien d'étonnant à voir le Métropolitain-Primat de Roumanie, Mgr Gennade Petresco, déposé en 1896 par le Saint Synode roumain par ordre du gouvernement <sup>3</sup>, faire lui-même une sorte d'appel au peuple, en confessant que « nos traditions nationales et nos lois donnent à la *représentation nationale* la prérogative de nommer le chef de l'Église <sup>4</sup> ». Les partisans du prélat, protestant contre la sentence rendue, disent de

1. *Encyclique d'Anthime VI*, p. 29 de l'édition grecque. — Voir dans PITZIPIOS, *L'Église orientale*, 2<sup>e</sup> partie, p. 140, note, une petite histoire qui montre où conduit ce beau principe de l'appel au pouvoir civil dans des questions ecclésiastiques.

2. *Id.*, p. 38.

3. Naturellement, je n'entends en rien vouloir juger cette question quant au fond. Les partisans du Métropolitain-Primat déposé publièrent la même année un volume en faveur de Mgr Gennade Petresco : *Une cause célèbre. La déposition du Métropolitain-Primat de Roumanie*, par B. M. Bucarest, 1896, in-8°, p. 272. C'est aux nombreuses pièces officielles publiées dans ce volume que j'emprunte les citations qui vont suivre.

4. *O. c.*, p. 169.

même : C'est lui « que *la nation* a, pour ses vertus, élevé à la dignité d'archipasteur de l'Église orthodoxe chrétienne<sup>1</sup>. » L'acte d'accusation contre le prélat s'exprime ainsi : « *Le peuple roumain*, désireux de continuer, même après la constitution du nouvel État roumain, le respect aux anciennes croyances... a décidé... que la religion orthodoxe d'Orient est la religion dominante de l'État roumain, et que les affaires spirituelles, canoniques et disciplinaires de l'Église orthodoxe roumaine seront réglées par une seule autorité synodale centrale<sup>2</sup>. » On voit là l'écho des doctrines enseignées par le patriarche Anthime VI : ce n'est pas l'Église qui doit instruire et diriger le peuple ; c'est le peuple qui est la source du pouvoir spirituel de l'Église !

L'Église russe aussi proclame que son seul chef est le Christ, mais comment concilier cette doctrine avec la profession de foi prêtée par les membres du Saint Synode à leur entrée en charge : « Je confesse donc et j'atteste sous serment que le juge suprême de ce collège spirituel est le monarque même de toutes les Russies, notre très clément seigneur : исповѣдую же съ клятвою крайнюю судію духовныйя сея Коллегіи быти самаго всероссійскаго Монарха. Государи нашего всемиловитвишаго<sup>3</sup>. » Et le représentant de l'empereur à la tête du Saint Synode n'est pas un ecclésiastique, c'est toujours un laïc, parfois un officier. La formule que je viens de rapporter a eu beau être supprimée en 1901, après environ deux siècles d'usage, cette suppression n'a rien changé à la réalité des choses. La situation est la même dans les Églises

1. *Id.*, p. 115

2. *Id.*, p. 124.

3. *Règlement ecclésiastique* de Pierre le Grand (Духовный Регламент), dans MANSI, t. XXXVII, col. 10. Voir, sur le Saint Synode, *Échos d'Orient*, t. VII (1904), pp. 84-90 et 151-156 ; t. IX (1906), pp. 232-236 ; et la *Revue Augustinienne*, juin 1905, pp. 589-608.

grecque, roumaine, serbe, organisées sur le modèle de l'Église russe.

Les règlements généraux qui régissent l'Église de Constantinople depuis le milieu du dernier siècle<sup>1</sup> confient bien, en dernière analyse, l'élection du patriarche aux métropolitites seuls, mais la liste des candidats est dressée par une assemblée où entrent 68 laïcs, révisée par la Porte qui efface les noms qui ne lui plaisent pas, soumise ensuite à un premier vote de tous, métropolitites, clercs et laïcs, qui doit arrêter une liste définitive de trois noms, et c'est seulement sur ces trois noms que votent les métropolitites.

La déposition du patriarche est de même à la merci du Saint Synode réuni au Conseil mixte, ce dernier composé en majorité de laïcs : l'histoire de la déposition de Constantin V, en avril 1901, est particulièrement suggestive à ce point de vue<sup>2</sup>. Avec les dépositions, rares à la vérité — en 1901, le cas ne s'était pas vu depuis cent soixante ans — et les démissions forcées, qui sont le cas le plus fréquent, on en arrive à des résultats stupéfiants : de l'an 306, date probable de l'avènement de Métrophane I<sup>er</sup>, le premier évêque historiquement certain de Byzance, jusqu'au 26 mai 1901, date du second patriarcat de Joachim III, il y a eu à Constantinople 311 épiscopats ou patriarchats, mais il n'y a eu que 237 évêques ou patriarches : 118 sont morts en charge et 119 après avoir été déposés ou avoir donné leur démission ; à partir de 1453, *un* patriarche seulement sur *quatre* meurt dans l'exercice de ses fonctions ; 50 patriarches l'ont été plusieurs fois, dont 35 deux fois, 10 trois fois, 2 quatre fois, 2 cinq fois, et un, le célèbre

1. Ces règlements ont été publiés par le P. Louis PETIT dans la *Revue de l'Orient chrétien*, t. III (1898), pp. 393-424, et t. IV (1899), pp. 227-246.

2. En voir le récit détaillé dans les *Échos d'Orient*, t. IV (1901), pp. 368-373.

Cyrille I<sup>er</sup> Lucar, *sept* fois. On a vu alors des bizarreries comme celle-ci : Anthime IV succédant le 19 octobre 1848 à Anthime VI destitué la veille, et actuellement Joachim III dirigeant pour la seconde fois la Grande Église du Christ 22 ans après la mort du patriarche Joachim IV, qui lui avait succédé<sup>1</sup>. Rien d'étonnant alors qu'un journal grec de Trieste exprimât en 1905 le vœu « que l'on réglât que la dignité patriarcale est une dignité à vie, ou du moins... faudrait-il fixer que chaque patriarche restera sur son siège un certain temps déterminé<sup>2</sup> ». On ne peut s'empêcher, devant ces constatations et ces aveux, de faire la comparaison avec l'Église *papique* de Rome, où, depuis saint Pierre jusqu'à Pie X, il y a bien eu 259 papes, mais il n'y a eu que 259 pontificats...

En Russie, nous venons de voir des membres du Saint Synode reconnaître le tsar pour leur chef suprême. Ce fut Ivan III (1462-1505) qui mit en vigueur la coutume, imitée de Byzance, de faire remettre au métropolite de Moscou, alors chef de la hiérarchie russe, le bâton pastoral par le souverain en personne : justement ce que les papes ne voulurent jamais concéder aux empereurs du Saint-Empire. Lors de la préconisation (нарекение) de l'évêque, qui précède la consécration, le premier secrétaire du Saint Synode dit à l'élu : « Le tout sérénissime et tout autocrate grand souverain, l'Empereur Nicolas Alexandrovitch, autocrate de toutes les Russies, ordonne (повелеваетъ) par oukase nominal de Sa Majesté, et le très saint Synode dirigeant de toutes les Russies concède (благословляютъ) à Votre Sainteté d'être évêque de la ville bien gardée de Dieu X\*\*\*. » L'élu répond : « Puisque le tout sérénissime et tout autocrate grand souverain, l'empereur Nicolas

1. Voir les listes complètes dans les *Échos d'Orient*, t. X (1907), p. 211 sqq.

2. Cité par les *Échos d'Orient*, t. VIII (1905), p. 245. Il s'agit, je crois, de la Νέα 'Ημέρα de Trieste.

Alexandrovitch, autocrate de toutes les Russies, a ordonné, et que le très saint Synode dirigeant de toutes les Russies a estimé que j'étais digne d'une telle charge, je remercie, j'accepte et ne dis pas la moindre chose contre <sup>1</sup>. »

On parle beaucoup en Russie du concile national : si cette assemblée se tient, elle ne changera pas un iota à cette situation d'esclavage vis-à-vis du pouvoir civil : il suffit, pour s'en rendre compte, de lire les procès-verbaux des séances tenues les 13 et 14 juin 1906 par l'assemblée générale préparatoire du futur concile <sup>2</sup>. Remarquons d'abord que, sur trente-sept membres de cette assemblée, non compris le procureur et le sous-procureur laïcs du Saint Synode, il y avait seize ecclésiastiques contre vingt et un laïcs <sup>3</sup>. Dans les procès-verbaux en question, nous voyons que l'empereur est le suprême protecteur de l'Église pour les affaires intérieures de celle-ci (art. 3); qu'elle est obligée de présenter un rapport annuel à l'empereur (art. 4); que le concile périodique ne peut s'assembler qu'avec l'autorisation de l'empereur (art. 5), qui aura le droit d'y assister personnellement ou par un représentant (art. 8). De même, le choix du patriarche russe, fait par le concile, est soumis à l'approbation de l'empereur ainsi que la sentence rendue par le concile contre le patriarche (art. 6) et les décisions conciliaires elles-mêmes (art. 7); les décisions de l'autorité ecclésiastique doivent être conformes aux lois civiles, et, en cas de conflit, le suprême arbitre est l'empereur (art. 9-10); ce dernier point confirmé par un rapport présenté en janvier 1907, par le procureur synodal,

1. Чинъ избѣранія и рукоположенія архіерейскаго (*Cérémonial de l'élection et de la consécration des évêques*). Saint-Petersbourg, 1901 (édition officielle). Cf. p. 136.

2. *Echos d'Orient*, t. X (1907), p. 121.

3. *Id.*, pp. 112-113.



au Conseil des ministres, sur les relations entre l'Église et l'État <sup>1</sup>.

Cette dépendance du pouvoir civil apparaît jusque dans la liturgie. Les anciens manuscrits byzantins font prier pour le basileus trois fois seulement durant la messe : dans la grande ecténie, durant l'anaphore et lors de la prière de derrière l'ambon. Dans l'Église russe, on le fait de plus durant la prothèse, après l'évangile et à la grande entrée <sup>2</sup>. Le nom de

1. *Tserkovnaya Viedomosti*, n° 4, 27 janvier 1907, et *Échos d'Orient*, id., p. 308. A propos de toute cette question du Concile russe, voir le très intéressant livre du P. AURELIO PALMIERI, O. S. A. : *La Chiesa russa, le sue odierne condizioni e il suo riformismo dottrinale*. Florence, 1908, in-8°, pp. xvj-780 ; surtout le chapitre I<sup>er</sup>. J'aurai occasion de revenir plus loin sur cet ouvrage.

2. Voici la traduction de la formule russe :

« *Le diacre* : Que le Seigneur Dieu se souvienne en son royaume de notre très honoré autocrate, notre grand seigneur l'empereur de toutes les Russies Nicolas Alexandrovitch, en tout temps... *Le premier prêtre* : Que le Seigneur Dieu se souvienne en son royaume de son épouse, la très honorée Dame, l'impératrice Alexandra Féodorovna, en tout temps... *Le second prêtre* : Que le Seigneur Dieu se souvienne en son royaume de sa mère, la très honorée Dame, l'impératrice Maria Féodorovna, en tout temps... *Le troisième prêtre* : Que le Seigneur Dieu se souvienne en son royaume de son héritier, le seigneur croyant, tsarévitch et grand prince Alexis Nicolaievitch, et de toute la maison impériale, en tout temps... *Le diacre* : Que le Seigneur Dieu se souvienne en son royaume du très saint Synode dirigeant, en tout temps... *Le premier prêtre* : Que le Seigneur Dieu se souvienne en son royaume de vous tous, chrétiens orthodoxes, en tout temps... »

On remarquera la place du Synode. Il n'y a pas encore bien longtemps, toute la famille impériale y passait, et naturellement le « très saint Synode dirigeant » bon dernier. La simple juxtaposition de la formule catholique ruthène à la formule russe fait saisir dans celle-ci le *césaropapisme* dans toute sa splendeur. Voici donc la formule, telle que la disent les Ruthènes :

« Que le Seigneur Dieu se souvienne en son royaume du saint Pontife universel N., Pape de Rome, de Sa Haute Sainteté notre archevêque, le Métropolitain Kyr N., de notre évêque aimé de Dieu Kyr N. (*dans les monastères, on dit* : de notre tout honoré Père le Protoarchimandrite N., du président (*le président du chœur*) N., de notre higoumène N.) de tout l'ordre sacerdotal, diaconal et monastique ; de notre empereur croyant et

Dieu est imprimé dans les livres liturgiques en caractères ordinaires : celui de l'empereur l'est en lettres espacées, qui, dans le staroslav, correspondent à l'*italique* ou au *cursif* des types latins. Les livres liturgiques sont approuvés au nom du tsar et de toute la famille impériale d'abord, des autorités religieuses ensuite <sup>1</sup>. La même anomalie se retrouve jusque sur les formules des *antimensia* ou autels portatifs en toile <sup>2</sup>.

protégé par Dieu N., et de toute son armée orthodoxe ; des bienheureux fondateurs et bienfaiteurs de ce saint temple (ou de ce monastère) dont la mémoire est éternelle ; et de vous tous, chrétiens orthodoxes ; en tout temps, maintenant et toujours et dans les siècles des siècles. *Le chœur* : Ainsi soit-il.. »

Les Roumains orthodoxes du royaume font les commémoraisons du Métropolite-Primat, du souverain, du clergé, des fondateurs de l'église, et, ce qui est bien remarquable, du conseil (des ministres), des commandants de l'armée, des maires des villes et de toute l'armée aimant le Christ.

1. Voici la traduction de cette formule curieuse, identique pour tous les livres liturgiques ; elle se trouve ordinairement à la fin de chaque volume :

« A la gloire de la sainte, consubstantielle, vivifiante et indivisible Trinité, le Père, le Fils et le Saint-Esprit ; sous la puissance de notre très auguste autocrate, notre grand seigneur l'EMPEREUR de toutes les Russies ALEXANDRE ALEXANDROVITCH (= Alexandre III) ; sous son épouse, la très auguste Dame, l'IMPÉRATRICE MARIA FÉODOROVNA ; sous son héritier, le seigneur croyant, tsarévitch et grand prince NICOLAS ALEXANDROVITCH (suivent les noms et les titres de quarante-trois autres membres de la famille impériale, y compris S. M. la reine des Hellènes et S. M. la reine de Wurtemberg)... avec la bénédiction du très saint Synode dirigeant de toutes les Russies, ainsi que de Sa Haute Sainteté PLATON, métropolite de Kiev et de Galitz, archimandrite de la laure de l'Assomption, aux Cryptes de Kiev, a été imprimé ce livre, ORDRE de la sainte et divine LITURGIE de notre Père parmi les saints BASILE LE GRAND, archevêque de Césarée en Cappadoce, dans cette même sainte laure de l'Assomption aux Cryptes de Kiev, l'an de la création du monde 7399, de la naissance du Verbe dans la chair 1891, indiction 4, au mois de juin. » — J'ai respecté la disposition typographique de l'original : le titre du livre y est en lettres rouges. Les Serbes de Hongrie ont des formules tout à fait semblables : toute la famille I. et R. des Habsbourg y passe.

2. Voici cette formule, que je donne en texte et traduction, vu la difficulté de se procurer le texte lui-même :

Сей Антиминсъ, си есть трапеза священная на прино-

Le domaine de la conscience n'est pas davantage respecté par le pouvoir civil, qui se fait de la religion un instrument de règne : le prêtre orthodoxe russe est obligé, de par le *Règlement ecclésiastique* et le *Code criminel* <sup>1</sup>, de révéler à la police tout complot contre le souverain qui lui aurait été dévoilé en confession ; dans la Transcaucasie, des musulmans ne peuvent recevoir le baptême des *Arméniens* qu'avec l'autorisation du gouverneur ; s'ils sont assez malades pour que la mort semble certaine, ils peuvent être baptisés par les prêtres arméniens sans autorisation, mais si la guérison survient, la conversion doit être approuvée par le gouverneur <sup>2</sup> ! On n'ignore pas que les Arméniens grégoriens (non catholiques) sont près d'un million et demi au Caucase ; l'esprit patriotique est très vif chez eux, ils ne veulent absolument pas se laisser russifier : il a fallu les événements qui ont suivi la dernière guerre pour obliger le gouvernement russe à res-

шеніе безкровныя жертвы въ вожественной Литургіи. Освятися благодатию Пресвятаго Духа, сего ради преподается власть священнодѣйствовать на немъ во Храмѣ... При державѣ благочестивѣйшаго самодержавнѣйшаго Великаго Государя Императора..... всея Россіи, по благословенію святѣйшаго правителя твующаго Синода. Священно дѣйствованъ Преосвященнымъ... въ богоспасаемомъ градѣ... лѣта... мѣсяца... дня...

« Ceci est un antimension, c'est-à-dire un autel sanctifié pour l'offrande de la victime non sanglante durant la divine liturgie. Il a été sanctifié par la grâce du Saint Esprit, afin que l'on puisse célébrer sur lui dans l'église de... Sous la puissance de notre très auguste autocrate, notre grand seigneur l'Empereur de toutes les Russies... par la bénédiction du très saint Synode dirigeant ; la fonction [liturgique] a été accomplie par Sa Haute Sainteté..... dans la ville sauvée par Dieu..... l'an..... au mois de.... le.... jour. »

1. Voir le texte dans l'*Appendice* du *Règlement ecclésiastique*.

2. J'emprunte ce détail à l'excellent ouvrage d'ANATOLE LEROY-BEAULIEU : *L'Empire des Tsars et les Russes*, t. III, *La religion*, 3<sup>e</sup> édition, Paris, 1898, in-8° ; cf. p. 576. Ce livre est fait par un laïc sincère, observateur impartial, qui évidemment ne parle pas toujours comme pourrait le faire un ecclésiastique, mais qui est parfaitement au courant du sujet dont il traite.

tituer les biens de l'Église arménienne, sur lesquels il avait tout simplement mis la main en 1903 <sup>1</sup>.

L'élément laïc ayant une si grande part dans le gouvernement des Églises orthodoxes, rien d'étonnant à ce qu'il prenne une part tout aussi active à l'enseignement doctrinal. En effet, à Smyrne, il y a toute une confrérie de prédicateurs, dont beaucoup sont laïcs, et qui ont pour mission de suppléer sur ce point à l'insuffisance du clergé : des brebis sont obligées d'enseigner les pasteurs <sup>2</sup>. Que l'on parcoure les cinq premiers volumes parus de la Православная Богословская Энциклопедия (*Encyclopédie théologique orthodoxe*) entreprise à Saint-Petersbourg par le professeur Lopoukhine († 1904), laïc lui-même : on verra, tout d'abord, que ce recueil est généralement loin de pouvoir être mis en comparaison, au point de vue scientifique, avec nos publications catholiques comme le *Kirchenlexicon* de Wetzer et Welte, le *Dictionnaire de théologie catholique* de Vacant-Mangenot, etc... mais on peut constater que, par exemple, pour 31 rédacteurs du tome I<sup>er</sup>, il n'y a que 3 ecclésiastiques; pour 38 du tome II, seulement 2 ecclésiastiques; pour 30 du tome III, le clergé n'a que 3 représentants; il en a 4 sur 50 dans le tome IV, et seulement 1 sur 31 dans le tome V <sup>3</sup>. Prenons maintenant le correspondant catholique : le *Dictionnaire* de Vacant-Mangenot. Pour le tome I<sup>er</sup>, sur 98 collaborateurs, 93 sont des ecclé-

1. Cf. toutes les pièces se rapportant à ce vol, — procédé qu'on ne saurait assez énergiquement flétrir, qu'il ait pour auteur un Pobiédonostsev en Russie ou un Combes en France, — dans les *Échos d'Orient*, t. VII (1904), pp. 5-17, 129-139, 176-177. Depuis que les dernières pages citées ont été écrites, la restitution a eu lieu.

2. Cf. des documents dans les *Échos d'Orient*, t. I (1898), p. 86-89.

3. Cette encyclopédie est l'œuvre du parti rétrograde de l'Église russe, sauf d'honorables exceptions. En voir une critique détaillée dans la *Revue augustinienne*, juillet 1905, pp. 39-48. Il ne faut pas se figurer que cette encyclopédie se compose de compacts in-quarto à fins caractères : comme disposition typographique, elle rappelle le vieux *Bergier* plus qu'autre chose.

siastiques; pour le tome II, la proportion est de 5 laïcs sur 73, et, pour le tome III, de 4 sur 60.

Que dirait-on, dans les pays catholiques, d'une Université où les chaires de théologie, droit canon, Écriture Sainte, etc... seraient occupés en majorité par des laïcs<sup>1</sup>? C'est pourtant ce qui arrive en Russie, en Grèce, dans toute l'orthodoxie.

Tout cela, au fond, tient à ce que, dans les pays orthodoxes, le point de vue religieux est placé en réalité très bas, tandis que le point de vue *national* est mis à la première place. *Église* et *nation* se confondent, et la *nation* prime l'*Église*. Il ne pouvait en être autrement avec la théorie des Églises nationales. C'est encore là une des choses dont les catholiques doivent s'efforcer de faire disparaître de chez eux les derniers vestiges, partout où ils se trouvent : et ce que je dis n'est pas chimérique; il suffit d'avoir tant soit peu la pratique de l'Orient pour s'en rendre compte. L'esprit catholique, en effet, est essentiellement *universel*, les âmes n'ayant d'autre souverain suprême que Dieu; il ne connaît ni frontières, ni différences de race<sup>2</sup>.

1. C'est tellement vrai que l'illustre exception du Dr Ward, laïc, marié, professeur de théologie au collège catholique anglais d'Oscott, honoré du doctorat par Pie IX lui-même, est devenue comme un objet de curiosité. Cf. H. Mauvoisin, S. J. : *Un laïc théologien en Angleterre; Etudes*, t. LXII.

2. Comment concilier cette doctrine de la primauté du pouvoir civil en matière religieuse avec des textes des Pères comme ceux-ci : « Il n'appartient aucunement aux empereurs de donner des lois à l'Église. Faites attention à ce que dit l'apôtre : « Le Seigneur en a établi plusieurs, d'abord des apôtres, puis des prophètes, enfin des pasteurs et des docteurs, pour la perfection de l'Église. » Il n'a point ajouté : « des empereurs ». (S. JEAN DAMASCÈNE, 2<sup>e</sup> discours sur le culte des images, n° 12. P. G., t. XCIV, col. 1296. — « Quand un décret de l'Église a-t-il tiré son autorité de l'empereur? Où a-t-il été considéré comme un décret de ce dernier? Dans les temps antérieurs, bien des synodes ont été assemblés, beaucoup de décrets ont été promulgués par l'Église : mais jamais les Pères de ces conciles n'ont pris conseil des empereurs, jamais les empereurs ne se sont indiscretement mêlés des choses de l'Église. » (S. ATHANASE, *Hist. arian. ad monachos*, n° 52; P. G., t. XXV, col. 756).

## II. — LES MANIFESTATIONS DE L'UNITÉ, DE LA CHARITÉ CHRÉTIENNE ET DE LA VIE APOSTOLIQUE DANS LES ÉGLISES ORTHODOXES.

Ce n'est pas seulement la notion d'Église qui est altérée dans ce qu'on est convenu d'appeler l'*orthodoxie* ; prise dans son ensemble, elle n'a plus d'unité, ni de juridiction, ni de foi, ni de morale, elle n'a plus surtout la charité à laquelle, suivant l'enseignement de l'Évangile et de saint Paul, les disciples du Christ se reconnaissent ; et, si elle semble avoir encore la vie apostolique, l'esprit de propagande et d'expansion qui est le signe de la vitalité chrétienne, on s'aperçoit, à y regarder d'un peu près, que la religion n'est encore là que l'auxiliaire de la politique.

### I. *L'unité de juridiction.*

D'après les principes de l'Église orthodoxe, le patriarche de Constantinople n'a qu'une simple primauté d'honneur : tous les évêques sont égaux, chacun étant chef indépendant de son éparchie <sup>1</sup>. Remarquons tout d'abord que l'on ne s'explique pas, avec ce principe, l'existence de l'autorité patriarcale, ou même de l'autorité synodale, qui, d'après les théolo-

1. « La tête de cette Église universelle est Jésus-Christ... De plus, le Saint Esprit a établi dans chacune des Églises particulières, lesquelles sont proprement des Églises et des membres de l'Église universelle, les évêques pour les gouverner et en être les pasteurs, et cela non pas en vain, mais comme en étant, non par abus, mais de plein droit les chefs et les têtes (ὅς ἐν καταρχήν, ἀλλὰ κυρίως ἀρχὴς καὶ κεφαλὴς). » *Lettre des patriarches d'Orient sur la foi orthodoxe* (1672) ; MICHALCESCU, *Die Bekenntnisse und die wichtigsten glaubenzengnisse der griechisch-orientalischen Kirche* ; Leipzig, 1904, in-8°, cf. p. 164.



giens russes <sup>1</sup>, équivaut à l'autorité patriarcale. L'autorité suprême, dans l'Église orthodoxe, la seule autorité infaillible, est le Concile œcuménique de tous les évêques professant la foi orthodoxe <sup>2</sup>. Depuis la séparation d'avec Rome, ce concile ne s'est jamais réuni, et voilà bientôt huit siècles que le magistère suprême de l'Église orthodoxe ne s'est pas exercé. Supposons même qu'il soit question de convoquer un concile œcuménique : qui le convoquera, et qui obligera les récalcitrants à s'y rendre ? Le patriarche de Constantinople ? Mais il n'a qu'une primauté d'honneur, il a reconnu lui-même la pleine indépendance des Églises autocéphales, par une série d'actes successifs délivrés plus ou moins volontairement. Et si l'Église russe entière refusait de se rendre à ce concile, quels moyens *efficaces* le patriarche du Phanar aurait-il de l'y contraindre ? S'il n'en a pas, que penser d'une autorité qui n'a pas de moyens de se faire respecter ? L'Église orthodoxe n'est même pas une confédération, car, dans une confédération d'États indépendants les uns des autres, il y a toujours une diète ou un congrès dont le mode de convocation est prévu par les lois fondamentales <sup>3</sup>.

1. Telle est la doctrine enseignée par le *Пространный христiанскій Катихизисъ* (*Catéchisme chrétien détaillé*) de feu Mgr Philarète, métropolite de Moscou, regardé comme un des meilleurs théologiens russes, et traduit en français par les soins de l'ambassade russe à Paris en 1851 : *Catéchisme détaillé de l'Église catholique orthodoxe d'Orient; examiné et approuvé par le Saint Synode de Russie*. Paris, Klinksieck, in-8°. Dans sa *Discussion avec Mgr l'Evêque de Nantes*, publiée à la même époque en français, le protoprêtre Joseph WASSILIEFF, aumônier de l'ambassade, expose la même doctrine et assimile le Saint Synode à un concile.

2. Doctrine proclamée en dernier lieu par le concile orthodoxe de Jérusalem en 1867. La voir exposée dans Mgr MACAIRE [BOULGAKOV] : *Introduction à la Théologie dogmatique orthodoxe*, Paris, 1857 (trad. française), pp. 549 sqq.

3. Tout ceci est très bien mis en lumière dans l'excellent livre du P. TONDINI DE QUARENGHI : *Le Pape de Rome et les Papes de l'Église orthodoxe d'Orient, d'après les documents originaux grecs et russes*; Paris, 1876, in-12,

Aussi n'y a-t-il rien d'étonnant à voir l'encyclique du patriarche Anthime VI avouer, dans un moment d'oubli, que le suprême arbitre des divergences entre les patriarches de l'Orient est le sultan de Turquie <sup>1</sup>; Catherine II de Russie proclamer que les souverains ont été « *investis par Dieu, comme tous les monarques, de l'autorité suprême dans l'Église* <sup>2</sup> »; Paul I<sup>er</sup> dire que « *les souverains de Russie sont les chefs de l'Église* <sup>3</sup> »; l'Église de Grèce, dans l'assemblée de Nauplie en 1833, proclamer qu'« *elle reconnaît spirituellement (ἐν πνεύματι) Jésus-Christ notre Seigneur comme chef de la foi chrétienne... [et], quant à son gouvernement, elle reconnaît le roi de Grèce comme son chef suprême (κατὰ δὲ τὸ διοικητικὸν μέρος ἔχουσα ἀρχηγὸν τὸν βασιλέα τῆς Ἑλλάδος)*, ce qui n'est en rien contraire aux saints canons <sup>4</sup> ».

Puisqu'il en est ainsi, l'Église de Constantinople aurait tort de ne pas vouloir reconnaître, dans l'Empire ottoman, et l'exarchat bulgare, et la présence d'un prélat arabophone sur le trône orthodoxe d'Antioche : l'exarchat bulgare existe de par la volonté du sultan 'Abd ul 'Azîz; Mgr Grégoire Haddad est patriarche d'Antioche parce que — en vertu ou non de l'intervention russe, peu importe — 'Abd ul Hamîd II l'a voulu : puisque c'est le pouvoir civil, même non chrétien, qui, d'après

pp. xiv-444. Étant donné le grand nombre de textes que contient cet ouvrage aujourd'hui épuisé, il serait à souhaiter qu'il fût réimprimé en français et dans la traduction russe.

1. Voir plus haut, p. 207-208.

2. Имѣя порученную себѣ отъ Бога такъ какъ и всѣмъ монархи, въ Церкви главную власть. Oukase du 12 août 1762. *Collection complète des lois de l'empire russe* (Полное Собрание законовъ Россійской Имперіи), t. XVI, p. 51 (n° 11643).

3. Государи Россійскіе суть главою Церкви. Acte de succession au trône promulgué le 5 avril 1797; *Collect. compl.*, t. XXV, p. 436 (n° 18734).

4. MANSI, t. XL, col.

Anthime VI, tranche en dernier ressort les litiges entre chrétiens, le Phanar, pour être conséquent avec ses principes, doit reconnaître, non seulement Mgr Grégoire Haddad comme patriarche d'Antioche, ce qui ne rompt pas l'unité de la hiérarchie orthodoxe, mais les métropolites de l'exarchat bulgare dans les mêmes villes que ses propres métropolites à lui.

Avec ce gouvernement à deux, il n'y a rien d'étonnant à voir Pierre le Grand recommander, dans un de ses oukases<sup>1</sup>, de choisir « parmi les officiers (*sic*) un honnête homme, hardi, et qui sache comment diriger les affaires du Synode. Cet officier sera le procureur suprême du Synode... ». Le Christ, disent les confessions de foi de l'Église orthodoxe, a établi les évêques pasteurs et docteurs pour le gouvernement de l'Église (...Иисусъ Христосъ, отъ негоже Архiereе, пастырие и Учителіе къ правленію Церкви усталвлени суть)<sup>2</sup>, mais, si l'on veut voir comment cette autorité s'exerce *en fait*, que l'on lise le *Règlement des consistoires ecclésiastiques* (Уставъ Духовныхъ Консисторій) promulgué le 27 mai 1841, refondu et réédité en 1883<sup>3</sup> : on y verra comment le Consistoire épiscopal, en théorie l'antique *presbylerium* pour lequel on prie durant la liturgie (О...честное пресвѣтерство), est devenu en pratique une assemblée aux délibérations de laquelle l'évêque n'assiste jamais : c'est le secrétaire *laïc* du consistoire qui les dirige à sa place ; ce secrétaire, de même que les membres du consistoire (bien qu'ecclésiastiques), est

1. Rescrit du 11 mai 1772 ; *Collect. compl.*, t. VI, p. 676 (n° 4001).

2. Чинопослѣдованіе соединяемымъ изъ иновѣрныхъ къ православной католической Церкви (*Rite à suivre pour l'admission des membres des confessions étrangères dans l'Église catholique orthodoxe*) ; Moscou, 1849, in-4°, p. 48.

3. L'ancienne édition est fort bien analysée au point de vue qui nous occupe par le P. TONDINI, *o. c.*, pp. 108-119 ; on trouvera un exposé de l'administration des éparchies russes d'après la nouvelle rédaction dans la *Revue Augustinienne*, août 1907, pp. 173-185.

nommé, non par lui, mais par le haut procureur *laïc* du Saint Synode ; c'est à lui, et non à l'évêque, que les *blagotchines* ou doyens font leurs rapports. L'évêque se borne et *doit* se borner à officier pontificalement dans sa cathédrale et à signer toutes les pièces que lui présente le secrétaire du consistoire : il ne peut intervenir dans les affaires que lorsque le désaccord entre les membres du consistoire empêche, après deux délibérations successives, d'arriver à une solution. La chancellerie épiscopale est composée de membres à la nomination de l'évêque : mais ce sont tous des *laïcs*... On voit à quoi est réduite, en Russie, l'autorité de l'évêque, pasteur et docteur de son Église !

On a vu plus haut combien la dépendance de l'élément *laïc* est stricte pour tout le clergé orthodoxe en dehors de la Russie tout comme dans l'empire des Tsars. Les différentes Églises autocéphales — il y en a aujourd'hui quatorze — n'ayant aucun lien hiérarchique entre elles, certaines affaires parfois importantes s'éternisent ou ne se résolvent pas.

Nous avons eu dernièrement un exemple bien frappant de cette absence d'unité dans la juridiction. De nombreux Grecs ont émigré en Europe et aux États-Unis : les uns venaient de la Grèce propre ou des îles, les autres de l'Empire ottoman. On a reconnu unanimement la nécessité de leur donner un évêque. Mais qui devait nommer ce prélat ? Le patriarche de Constantinople ou le Synode d'Athènes ? Le conflit a duré plusieurs années, et il vient seulement d'être résolu : malgré le vingt-huitième canon de Chalcédoine qui avait donné à celui qui fut plus tard le patriarche œcuménique le droit de consacrer les évêques à envoyer « chez les barbares », Joachim III s'est vu obligé, sous peine de ne pouvoir régler le conflit, de céder presque tout au Saint Synode d'Athènes qui nommera l'archevêque, donnera la juridiction aux prêtres et sera mentionné en premier lieu dans les offices liturgiques

(18 mars 1908) <sup>1</sup>. Si l'on pense qu'il y a bien 150 000 Grecs en Amérique, sans compter ceux qui sont en Angleterre, en France, un peu partout, on voit que ce n'est pas un mince chiffre pour un patriarcat déjà si réduit <sup>2</sup>. On ne peut s'empêcher de faire un parallèle entre ce fait et la récente nomination d'un évêque pour les catholiques ruthènes des États-Unis, avec une semi-juridiction à exercer sous le contrôle des Ordinaires locaux : nomination faite directement par le Saint Siège sans qu'aucun catholique ait pu trouver à y redire.

Quel spectacle affligeant, et dont gémissent à bon droit tous les orthodoxes sincères, que celui donné par l'Église autocéphale de Chypre, depuis la fin de 1900 ? Depuis la mort de l'archevêque Mgr Sophrone, arrivée en décembre de cette année, et celle du métropolite de Paphos, survenue peu après, les deux prélats survivants qui composent, avec les précédents, toute la hiérarchie de l'île, les deux métropolites de Kition et de Kyrénia, se disputent le siège archiepiscopal, l'un appuyé par les francs-maçons, les politiciens et les gens sans religion, peut-être lui-même membre de la franc-maçonnerie ; l'autre candidat du clergé et soutenu par l'Angleterre. Les deux partis, n'arrivant pas à s'entendre, en ont appelé à l'arbitrage des patriarches orthodoxes, notamment de celui du Phanar (celui d'Antioche exclus : c'est un arabophone, il ne doit donc pas compter). Constantin V, puis Joachim III, essaient de remédier à cette situation, mais, comme il n'y a pas de chef visible dans l'Église orthodoxe, pas plus le patriarche œcuménique que les autres ne réussit à se faire écouter, et voilà huit ans que l'affaire traîne et s'envenime, les deux métropolites ne voulant céder ni l'un ni l'autre, les laïcs étant de plus en plus les maîtres dans une affaire purement

1. Voir *Échos d'Orient*, t. XI (1908), pp. 54-55 et 243-245.

2. La colonie grecque de Venise continuera seule à relever de Constantinople.

ecclésiastique comme une élection épiscopale, ces troubles faisant admirablement le jeu des francs-maçons <sup>1</sup>. Et tout cela pour aboutir (mars 1908) à une demande d'intervention présentée en fait par les deux partis au gouvernement anglais, c'est-à-dire, en dernière analyse, à un souverain protestant, dont l'impartialité avait laissé très sagement jusque là s'agiter les uns et les autres. La mort d'un des deux rivaux peut seule terminer la querelle, et encore rien ne dit qu'il en sera ainsi. Faut-il rapprocher de ce fait celui qui se passa dans l'Église melkite en 1760 : le neveu du patriarche Cyrille VI Tânâs s'emparant du patriarcat, une partie des évêques en appelant à Rome, qui tranche la question en proclamant patriarche Maxime II Ḥakîm ? A la mort de ce dernier, en 1761, l'intrus Athanase Jaoûhâr essaie de nouveau de se faire élire : Rome l'excommunie et lui substitue Théodose VI Dahân qui reste durant dix-sept ans (1761-1788) en possession paisible du patriarcat. De même, en 1810, l'élection de Maxime Mažloûm au siège d'Alep ayant excité des troubles et ayant été soumise au jugement du Saint-Siège, le pape Pie VII casse l'élection et tout rentre dans le calme par la nomination, faite par Rome, de Basile 'Araqtingî, le 12 mai 1816. Le parallèle se fait de lui-même <sup>2</sup>.

Cette absence d'unité de juridiction est une conséquence d'un autre principe tout aussi inexact que celui formulé par l'adage *Imperium sine patriarcha non staret*. Je veux parler de la *pentarchie*, tout aussi diamétralement opposée à la constitution de l'Église. Nous la voyons déjà formulée au milieu du XI<sup>e</sup> siècle par Pierre III, patriarche d'Antioche, pourtant en

1. Voir tous les détails de l'affaire dans les *Échos d'Orient*, t. VI (1902), p. 396-403 ; et t. XI (1908), p. 93-101, 171-178, 287-295 et 340-347. Ces articles seront continués.

2. Voir sur ces faits les *Échos d'Orient*, t. V (1902), pp. 86-89 ; t. VI (1903), pp. 305-307 et 379-382.





LE RME PÈRE GABRIEL NAHA'A

Archimandrite du monastère melkite de S. Sauveur.  
Supérieur général de la Congrégation basilienne salvatorienne.



communione avec Rome et adversaire de la séparation que fomentait Michel Cérulaire. Pour lui, le seul chef de l'Église est le Christ. Les cinq patriarches de Rome, Constantinople, Alexandrie, Antioche et Jérusalem sont les cinq sens du corps de l'Église : ils sont donc égaux <sup>1</sup>. Cette doctrine est encore admise aujourd'hui par les orthodoxes, qui se bornent à y ajouter que le patriarcat de Rome ayant fait schisme, le nombre fut rompu jusqu'au moment de l'institution du patriarcat de Moscou, Constantinople ayant passé au premier rang à la place de Rome <sup>2</sup>.

Pour réfuter cette doctrine, il suffit d'ouvrir l'Évangile. Notre-Seigneur a institué douze apôtres, et tout le monde reconnaît que les évêques sont les successeurs de ces apôtres. A la tête de ces douze apôtres, le Seigneur a mis l'un d'eux : Pierre, dont le Pape de Rome est le successeur et l'héritier. Mais le Christ n'a établi lui-même aucun degré intermédiaire entre Pierre et les apôtres. Si donc, dans la suite des temps, l'histoire montre des évêques, appelés métropolitains, catholiques, patriarches, investis d'une certaine autorité sur d'autres évêques, cela n'a pu être que par la volonté ou le consentement tacite de celui qui *seul*, de par Dieu, a autorité sur les autres évêques. De même que l'autorité métropolitaine découle de l'autorité patriarcale, de même l'autorité patriarcale dérive de celle de Pierre, de celle du Pape. Les patriarches ne sont donc patriarches que *par la grâce du Saint-Siège apostolique*, et on comprend comment, dans l'Église catholique, il ne peut sous aucun prétexte y avoir d'*autonomies ecclésiastiques*. Les patriarches *doivent* demander leur confirmation à Pierre, au Pape qui a pleine juridiction sur eux, et non pas seulement la lui *notifier*, ce qui impliquerait l'égalité. Dans l'anti-

1. P. G., t. CXX, col. 760.

2. Πηδάλιον, éd. de Zante, 1864, in-4° ; p. 72, note.

C. CHARON. — Saint Jean Chrysostome.

quité, cela se faisait par les *lettres de communion* : aujourd'hui la demande est plus directe : la forme a légèrement changé, et d'une manière qui exprime mieux, il faut le dire, la vraie origine des patriarchats : mais le fond est identique. On peut même dire qu'il n'y a en réalité que deux patriarchats : Rome et Antioche, fondés tous deux par saint Pierre. Alexandrie n'a eu le premier rang après Rome que par suite de la tradition qui en faisait remonter la fondation à saint Marc, qui n'était même pas apôtre, mais simple *disciple de saint Pierre* ; Ephèse, bien qu'Église apostolique fondée par saint Paul, gouvernée par saint Jean, n'a jamais été ville patriarcale ; Jérusalem n'est devenue patriarchat qu'en 451 ; quant à Constantinople, on sait ce qu'il en est. La liturgie byzantine exprime cette doctrine catholique en appelant saint Pierre *le suprême fondement des apôtres*, ἡ κορυφαία κεφαλὴ τῶν ἀποστόλων, ВЕРХОВНОЕ ОСНОВАНИЕ АПОСТОЛОВЪ, et elle confirme par cette expression la formule dont se servent habituellement les évêques catholiques : « N\*\*, par la grâce de Dieu *et du Saint Siège apostolique*, évêque de N\*\*\* ».

L'unité de juridiction ne se trouve que dans l'Église romaine et les Églises en communion avec elle. Si l'Église de Constantinople a refusé, en 1833, de reconnaître de bon gré, quitte à s'exécuter en 1850, l'institution du Saint Synode grec, pourquoi avoir accepté, en 1722, celle du Saint Synode russe ? Elle a été même impuissante à conserver le dernier signe de l'unité de juridiction qui pût lui rester : la consécration exclusive par son patriarche du *myron* ou saint chrême destiné aux Églises auxquelles elle avait dû successivement accorder l'autocéphalie<sup>1</sup> : la Russie s'en est affranchie au xvii<sup>e</sup> siècle, la Roumanie en 1882, les Églises orthodoxes de

1. Le droit de consacrer le chrême est essentiellement épiscopal. Petit à petit, dans les diverses Églises orientales, les patriarches se le sont réservé à eux seuls. Voir sur ce point *Échos d'Orient*, t. III (1900), pp. 1-7.

l'empire austro-hongrois l'ont fait depuis longtemps; Antioche, le Monténégro, la Bulgarie reçoivent le chrême de Saint-Pétersbourg; il n'y a plus à le recevoir aujourd'hui de Constantinople qu'Alexandrie, Jérusalem, Chypre, la Grèce et la Serbie.

## 2. *L'unité de foi.*

Il n'y a pas davantage d'unité de foi dans l'Église orthodoxe. Et tout d'abord, les titres successifs que l'on voit employer par un certain nombre de ses écrivains semblent montrer la conscience qu'il manque quelque chose à leur Église. Anciennement, on disait couramment : *l'Église orientale du Christ*, ἡ ἀνατολικὴ τοῦ Χριστοῦ Ἐκκλησία : ce titre indiquant quelque chose de trop particulariste, on vit apparaître celui d'*Église orthodoxe*, puis on ajouta l'épithète de *catholique*, et il n'y a pas bien longtemps que le patriarche de Constantinople Anthime VII répondait à Léon XIII au nom de *l'Église des sept conciles œcuméniques*, l'opposant à *l'Église papique*. Ces différentes dénominations ne tireraient cependant pas trop à conséquence et seraient tout au plus l'indice d'un certain état d'esprit, s'il n'y avait quelque chose de plus grave.

Il ne faudrait pas en effet prendre comme un axiome l'assertion des écrivains orthodoxes affirmant que leur Église n'a varié en rien. Un examen attentif montre tout le contraire. Bossuet a écrit *l'Histoire des variations des Églises protestantes* : on pourrait faire de même une *Histoire des variations des Églises orthodoxes*.

1. Et tout d'abord, relativement aux *sources de la foi*. Je ne reviens pas sur ce que j'ai dit plus haut à propos du *magistère suprême* dans l'Église orthodoxe : le concile œcuménique, qui ne s'est pas réuni pour elle depuis mille ans. Mais la source principale de la foi, c'est la sainte Écriture : or, si l'Église

byzantine a toujours admis les deutérocanoniques de l'Ancien Testament <sup>1</sup>, si l'Église orthodoxe tant grecque que slave les admettait encore au xvii<sup>e</sup> siècle, au fort des querelles dogmatiques avec les protestants <sup>2</sup>, ni les Russes <sup>3</sup> ni les Grecs <sup>4</sup> ne les admettent plus depuis le xviii<sup>e</sup> siècle !

2. Une des expressions les plus solennelles de la foi est contenue dans la liturgie officielle de l'Église, dont la pureté est une des choses les plus importantes auxquelles les Papes aient accordé leur attention, aussi bien pour l'Orient que pour l'Occident. Ici encore, les écrivains orthodoxes disent volontiers qu'il n'y a eu dans leur Église aucune variation et que les rites des premiers siècles sont aussi fidèlement observés aujourd'hui que jadis, que les formules antiques sont inviolablement conservées.

Or, des études récentes ont montré que la liturgie byzantine a d'abord subi exactement la même évolution, soit dans le texte grec, soit dans le texte slave, que les liturgies de l'Occident <sup>5</sup>, jusqu'au moment où l'usage de Constantinople finit par être adopté partout à des époques diverses. Ensuite, les Grecs orthodoxes ont fait subir aux livres liturgiques un certain nombre d'altérations préméditées, pour les rendre conformes à leurs doctrines *actuelles*. Ils ont de plus laissé, avec une déplorable facilité, les compositions privées s'introduire dans la liturgie officielle. Enfin, ils ont laissé se perdre

1. Cf. *Echos d'Orient*, t. X (1907), p. 129-135.

2. *Id.*, p. 193-199.

3. *Id.*, p. 263-274.

4. *Id.*, pp. 344-357.

5. La chose est démontrée avec toutes les preuves possibles pour la liturgie de la messe dans le recueil des *Χρυσοστομικά* dont il a été parlé plus haut (cf. pp. 13-15). Voir pour le texte grec l'article de Dom PLACIDE DE MEESTER (pp. 245-358) ; pour le texte slave dans la recension russe, celui du P. ALEX. PÉTROVSKI (pp. 859-928) ; pour l'introduction de la liturgie byzantine chez les Melkites, cf. *idem*, pp. 476-497.



des rites que les catholiques *peuvent* et même *doivent* rétablir. Ces trois dernières affirmations demandent des preuves, car la conclusion à en tirer est qu'il faut grandement se méfier des éditions grecques modernes, *même au point de vue dogmatique*, et que les catholiques doivent, autant que possible, s'abstenir d'en faire usage, sans y avoir fait préalablement, et d'une manière durable, les corrections ou additions nécessaires.

a) *Altérations préméditées.* — Le cardinal Pitra avait déjà signalé en 1867 <sup>1</sup> les altérations subies par la liturgie byzantine à l'époque du schisme, altérations qui se continuent jusqu'à nos jours; de sorte qu'aujourd'hui, pour retrouver la véritable tradition grecque, il faut recourir aux manuscrits anciens ou aux vieilles versions slaves et syriaques <sup>2</sup>. Les versions slaves actuellement en usage en Russie ont été rapprochées systématiquement des éditions grecques de Venise au milieu du xvii<sup>e</sup> siècle : néanmoins, nous allons voir qu'elles ont encore mieux conservé la tradition catholique que les éditions grecques qui ont suivi cette époque.

Comme de juste, c'était aux passages exprimant la primauté de saint Pierre qu'on devait s'en prendre tout d'abord. Je me borne à signaler quatre altérations manifestes.

« Une fête joyeuse a brillé aujourd'hui jusqu'aux extrémités de l'univers : la toute vénérable mémoire des très sages apôtres et coryphées Pierre et Paul : AUSSI ROME EN EXULTE-T-ELLE DE JOIE (ὁ δὲ καὶ Ῥώμη συγχαίρει χορεύουσα : тѣмже и Римъ срадуется) : nous aussi, frères, soyons en fête, dans les chants et les hymnes <sup>3</sup> ». Dans l'édition de Venise de 1895, la construction est changée

1. *Hymnographie de l'Église grecque*, Rome, 1867, in-4°; cf. pp. 62-64.

2. C'est-à-dire la version slave des *Starovères* russes, et l'ancienne version syriaque usitée dans l'Église melkite du x<sup>e</sup> au xvii<sup>e</sup> siècle. Cf. Χρυσόστομος, art. cité, pp. 499-521 et 536-537.

3. 29 juin, Δόξα des aposticha des vêpres.

et les mots καὶ Ρώμη συγχαίρει χορεύουσα, *Rome en exulte de joie*, supprimés.

« *Quelle prison ne vous a pàs tenu enchaîné ? Quelle Église n'a pas entendu votre prédication ? Damas se glorifie de vous, Paul, parce qu'elle vous a vu ouvrant les yeux à la lumière. Rome, qui a reçu votre sang, s'en prévaut elle aussi ; mais c'est Tarse qui se réjouit davantage, car elle honore assiduellement votre berceau. Pierre, vous, la pierre de la foi, Paul, gloire de l'univers, venez ensemble de Rome et affermissez-nous* » (Πέτρε, τῆς πίστεως ἡ πέτρα, Παῦλε, καύχημα τῆς οἰκουμένης, ἐκ τῆς Ῥώμης συνελθόντες, στηρίξατε ἡμᾶς : Петре, вѣры каменію, Павле, похвало вселенныя, о Римѣ сошедшеся, оутвердите насъ <sup>1</sup>). L'édition de Venise porte : *Mais vous, ô apôtre Paul, vous, la gloire de l'univers, affermissez-nous, nous qui recourons à vous* (Ἄλλ' ὦ Παῦλε ἀποστολε, τὸ καύχημα τῆς οἰκουμένης, προφθάσας ἡμᾶς στηρίξον).

« VOUS AVEZ ÉTÉ LE PREMIER ÉVÊQUE DE ROME, *la ville de toutes la plus grande* » (τῆς Ῥώμης δὲ γέγονας σὺ πρωτεπίσκοπος, τῆς παμμεγίστου τῶν πόλεων, Римѣ же ты былъ еси первый епископъ <sup>2</sup>.) L'édition de Venise supprime tout ce passage et dit : *Pierre, vous avez été le docteur de l'univers, le héraut et la pierre de la foi*, etc... Il ne faut pas, en effet, avoir la liturgie contre soi lorsque l'on soutient que saint Pierre n'a jamais été évêque de Rome. D'ailleurs, une édition <sup>3</sup> du *Typicon* expliquant la seconde de ces altérations, dit carrément : *Le mot Rome est inconvenant dans notre Église* (Ἀνάρμοστόν ἐστιν εἰς τὴν Ἐκκλησίαν ἡμῶν ἡ λέξις Ῥώμη), et la raison, c'est que Pierre n'a pas été le docteur de Rome seule, mais aussi de tout l'univers !

1. *Id.*, hypacoï, après la 3<sup>e</sup> ode du canon.

2. 30 juin, premier sitchère des laudes.

3. Celle d'Athènes, 1880, in-8<sup>o</sup> ; cf. p. 151 ; de même celle de Venise, 1892, p. 201, note 2. — L'édition de Constantinople, 1888, faite pourtant par le Phanar, a eu le bon goût de supprimer cette note (p. 290).

« *Quel nom te donnerai-je, ô homme inspiré de Dieu ?* dit dans un autre endroit le mélode en parlant du pape saint Léon le Grand : CHEF DE L'ÉGLISE ORTHODOXE DU CHRIST (κεφαλὴ τῆς ὀρθοδόξου Ἐκκλησίας Χριστοῦ, главу ли православныя Церкви Христовой), *ou œil de la piété* <sup>1</sup> ? Cette expression, si caractéristique, conservée jusqu'à aujourd'hui dans les éditions slaves de Russie, a depuis longtemps disparu des éditions grecques : les stichères des vêpres, dont ces mots commencent le premier, y sont même tout différents. L'édition de Rome, qui a rétabli heureusement tous les passages concernant saint Pierre, a laissé passer celui-là <sup>2</sup>.

Il ne s'est agi jusqu'à présent que d'altérations *par défaut* : voici quelque chose de tout récent et de plus directement grave. Dans l'édition *officielle* du *Hieratikon* ou missel faite au Phanar en 1895, on a bien introduit plusieurs améliorations, mais on s'y est permis une innovation grave à l'égard de la consécration. Pendant que l'édition de Rome (1873), la recension slavo-russe actuelle, et les versions roumaines orthodoxes de Bucarest et de Sibiu n'y ont déjà que la seule rubrique pour le diacre, le missel patriarcal a supprimé celle-là encore. Qu'il y ait là un dessein prémédité, une rubrique apposée dans ledit missel à la fin de l'épiclese <sup>3</sup> le prouve, rubrique par laquelle on oblige — par pure invention — les célébrants à faire alors trois gémonies (γονυκλισίαι) : rite

1. 18 février, premier stichère des vêpres.

2. Les éditions de Rome, dont l'impression a été surveillée par divers savants, sont d'inégale valeur au point de vue critique. Mais au moins sont-elles parfaitement *orthodoxes*, cela va de soi, et ont-elles restitué plusieurs passages que les éditions des non-catholiques avaient laissé se perdre ou sciemment altérés. Mais il restera encore beaucoup à faire dans les réimpressions futures.

3. Ἱερατικόν, p. 76. On sait que les non-catholiques ne reconnaissent plus aux paroles du Seigneur *seules* la vertu d'opérer la transsubstantiation, mais que, d'après eux, il faut encore l'invocation au Saint-Esprit (*épiclese*) qui suit.

inouï jusque-là dans l'Église orientale <sup>1</sup>. Il est évident qu'il y a là un rite introduit pour exprimer la *doctrine* que la consécration n'est terminée qu'après l'épiclese, ce qui est absolument contraire à l'enseignement de la théologie catholique.

b) *Introduction dans la liturgie de compositions privées*. — Dans l'office de saint Nicolas, au 6 décembre, on trouve, dans les éditions modernes de Venise et d'Athènes <sup>2</sup>, plusieurs stichères introduits parmi ceux des vêpres par Nicolas Malaxos, proto-prêtre de Nauplie au xvii<sup>e</sup> siècle : bien que condamnés par le Saint Synode de Constantinople à titre d'innovations <sup>3</sup>, ces stichères, introduits dès l'époque de l'auteur, ont continué à être imprimés dans les rééditions successives. — Il y a quelques années, l'archimandrite Martinos publiait à Athènes, avec l'approbation du Saint Synode de Grèce, une grande édition

1. Cf. Ch. AUNER, *Les versions roumaines de la liturgie de saint Jean Chrysostome*, dans les Χρυσοστομικά, p. 766-767. — Le célèbre métropolite de Kiev, Pierre Moghila (1633-1647), dont la *Confession de foi* est reçue parmi les livres symboliques de l'Église orthodoxe, quoique cette réception ne lui donne pas, d'après les principes mêmes de cette Église, le caractère d'un enseignement infaillible, enseigne dans cet ouvrage (question 107; MICHĂLCESCU, *Die Bekenntnisse...*, p. 72) que le changement du pain et du vin au Corps et au Sang du Seigneur n'est opéré qu'après l'épiclese. Cependant, dans l'édition qu'il donna du missel à Kiev en 1639, édition réimprimée plusieurs fois à l'instar d'une publication typique, il entoure les paroles de la consécration de rubriques très claires qui montrent sa véritable pensée : le changement est déjà fait après la prolation des paroles du Seigneur ! Cf. J. BOCIAN, *De modificationibus in S. Ioannis Chrysostomi liturgiæ textu slavico apud Ruthenos subintroductis*, dans les Χρυσοστομικά, p. 931-933. Je ne vois qu'un moyen d'expliquer cette contradiction : la *Confession de foi* devait être soumise à l'approbation des patriarches de l'Orient, tandis que le missel slave devait rester en Ruthénie, et ces rubriques étaient rédigées dans une langue profondément ignorée des Grecs.

2. Cf. *Ménée* de décembre, éd. de Venise, 1895, p. 26 ; éd. d'Athènes, 1904 (in-8°), p. 29. La version slave révisée (éd. de Moscou, 1894, in-folio, f. 28 v°) les a aussi ainsi que celle de Rome, 1889, p. 387.

3. *Typicon*, éd. d'Athènes, 1880, in-8° ; cf. p. 42, note.

in-4° des Ménées. Dans la préface du mois de septembre, il déclare ouvertement y avoir inséré, de son propre chef, un certain nombre de tropaïres de sa composition.

c) *Rites qui se sont perdus*. — Aujourd'hui, il est bien rare d'entendre, dans une Église orthodoxe, la lecture des versets qui précèdent et suivent l'épître <sup>1</sup>, dont l'origine est si ancienne et qui ont exactement leurs correspondants dans d'autres rites, le romain par exemple. — Dans beaucoup de pays grecs, aussitôt après l'ecphonèse de la litanie qui suit l'Évangile, on passe, non seulement les prières pour les catéchumènes, ce qui pourrait encore se comprendre, mais même les prières pour les fidèles <sup>2</sup>, dont on ne dit que l'ecphonèse de la dernière. — Après la communion, le beau chant du Πληρωθῆτω, conservé par tous les Slaves, a été perdu par les Grecs orthodoxes dès le xv<sup>e</sup> siècle <sup>3</sup>, et les catholiques qui n'emploient pas le slave dans la liturgie ont fini par le perdre eux aussi <sup>4</sup>. — Le canon à la Sainte Vierge, à insérer au milieu de l'*apodipnon* ou complies de chaque jour, encore conservé dans les livres slaves, a depuis longtemps disparu de l'Octoïkhos grec. — L'office de la semaine de Pâques a été remplacé, dans les modernes éditions grecques et slaves, par un autre beaucoup moins ancien <sup>5</sup>.

Ce sont là toutes choses que nous autres, catholiques,

1. Cf. plus haut, p. 95, note 1.

2. Cf. *supra*, pp. 96-97.

3. Cf. Dom PLACIDE DE MEESTER, dans les Χρυσστομικά, p. 351-52.

4. On trouve encore ce chant dans l'édition faite à Paris en 1560 (cf. p. 107) et aussi dans le missel plénier imprimé à Rome en 1683 par les Basiiliens de Grottaferrata (cf. p. 285).

5. L'édition du *Pentécostarion* faite à Rome en 1738, par les soins du savant Vitale, donne, pp. 310-369, cet ancien office d'après le *codex Vaticanus* 771. Le réviseur de l'édition moderne imprimée à la Propagande en 1883 ne semble pas en avoir eu connaissance, car il est revenu au texte ordinaire.

avons le *droit* et même le *dévoir* de rétablir, toutes les fois que la vraie tradition liturgique byzantine, oubliée par les orthodoxes, nous donne raison <sup>1</sup>. Tous ces exemples, que j'ai choisis un peu au hasard, montrent deux choses : d'abord, qu'il ne faut pas trop se fier aux éditions grecques orthodoxes modernes, qui sont même parfois dangereuses pour la foi, et ensuite, que les Slaves sont, en général, restés plus fidèles à la tradition. Mais combien de temps cela durera-t-il ?

3. Il y a eu aussi des variations sur la *constitution de l'Église*. J'en ai assez parlé précédemment pour ne point insister. — Le rituel de la consécration épiscopale renfermait jadis une formule où l'évêque était appelé *image de Dieu* : cette belle métaphore a disparu, non seulement des textes grecs actuels, mais aussi des textes slaves, par ordre de Pierre le Grand <sup>2</sup>, aux yeux duquel le Tsar était évidemment la seule image de Dieu. — Le P. Tondini a très bien montré <sup>3</sup> comment l'Église catholique ne donne pas autant de pouvoir au Pape lui-même que les formules de l'Église orthodoxe n'en donnent sur les choses spirituelles aux souverains temporels ; nous avons vu comment, au point de vue de la constitution de l'Église, les *confessions de foi* orthodoxes disent une chose, les *oukases* des Tsars non moins orthodoxes diamétralement le contraire : il s'est trouvé un Théophane Procopovitch pour insérer la doctrine du césaropapisme dans un catéchisme officiel <sup>4</sup>, et nous

1. Il y a deux ou trois ans, les journaux grecs de Constantinople demandaient au Phanar de publier enfin une édition *expurgée* des *Ménées*. Évidemment, les suppressions porteront sur les passages — et il en reste encore beaucoup, grâce à Dieu — qui ont un sens trop *catholique* et pas assez *orthodoxe* moderne.

2. Cf. LEROY-BEAULIEU, *L'Empire des Tsars*..., t. III, p. 185, et la note.

3. *Le Pape de Rome*..., p. 205.

4. Composé par ordre de Pierre le Grand, édité à Pétersbourg en 1720. Cf. le texte en question dans TONDINI, *o. c.*, p. 136 (à propos du 5<sup>e</sup> commandement de Dieu).



avons vu les évêques russes avouer qu'ils doivent l'investiture de leur dignité, somme toute, au pouvoir civil.

La même inconséquence se remarque au sujet des Bulgares : déclarés schismatiques par le Synode constantinopolitain de 1872, ils n'en sont pas moins restés en communion avec les Russes, et la meilleure preuve en est que, lors de l'inauguration solennelle de l'*église-souvenir* de Chipka en Bulgarie, le 15/28 septembre 1902, trois protopêtres russes, sans demander aucunement l'autorisation au métropolite grec Mgr Photios, de Philippopoli, dans l'éparchie duquel se trouve Chipka, ont concélébré avec Mgr Méthode, métropolite bulgare de Stara-Zagora. Et cependant, le Synode phanariote de 1872 avait déclaré schismatique quiconque pactiserait avec l'exarchat bulgare. Il est vrai que le Saint Synode russe n'a pas encore répondu aux lettres patriarcales d'Anthime VI lui notifiant la sentence en question aussitôt qu'elle fut rendue <sup>1</sup>.

Que dire encore du cas du patriarche orthodoxe d'Antioche, Mgr Grégoire Haddad, regardé, ainsi que son prédécesseur Mgr Méléce Doûmânî, comme parfaitement légitime par l'Église de Saint-Pétersbourg qui lui envoie le saint chrême, tandis que celle de Constantinople tient ces deux prélats pour des intrus sacrilèges ? Et cependant, les Grecs restent en communion avec les Russes !

Cela ne veut pas dire que l'orthodoxie russe se montre plus correcte dans d'autres circonstances : les publications de la Société biblique d'Angleterre, protestante comme chacun sait, ont une large diffusion en Russie, et, en regard du titre de chacun de ses livres, on peut lire la formule : *Avec la bénédiction du très Saint Synode dirigeant*. Que dire aussi des rapports par trop cordiaux entre la mission ecclésiastique russe en Abyssinie et le métropolitain monophysite du pays ? Les

1. Voir *Échos d'Orient*, t. VI (1903), pp. 141-143.

membres de la mission ont-ils cessé de lire, le premier dimanche du grand carême, dit de l'Orthodoxie, l'office du *Synodicon* où Eutychès et ses sectateurs sont solennellement anathématisés ? Les relations <sup>1</sup> ne seraient-elles pas un nouvel accommodement de la religion à des vues purement politiques ? Il est vrai que, sur ce point, les Grecs de Constantinople donnent l'exemple : on les a vu recevoir dans l'église du Phanar Mgr Malachie Ormanian, patriarche des Arméniens grégoriens, c'est-à-dire monophysites.

#### 4. Venons en maintenant aux *sacrements*.

Le baptême latin, administré par infusion, est regardé *aujourd'hui* comme nul à Constantinople <sup>2</sup>. A Saint-Pétersbourg, au contraire, il est considéré à juste titre comme valide ; de sorte qu'un Anglais protestant, qui aurait reçu le vrai baptême par infusion, devrait, pour se faire orthodoxe à Constantinople, être rebaptisé, tandis qu'en Russie cela ne serait nullement nécessaire : une fois admis par les Russes, il serait regardé comme parfaitement orthodoxe par les Grecs. Ce cas n'est pas si chimérique qu'on pourrait le croire : il fut celui de l'anglican William Palmer, qui, frappé de cette divergence de vues dans une question aussi essentielle que le baptême, divergence qui ne pourrait être résolue que par un concile général orthodoxe, assemblée problématique s'il en fut, se fit catholique romain <sup>3</sup>.

1. Voir le *Petit Journal* de Paris, 14 juin 1904, et le *Times* du lendemain.

2. Voir sur cette question l'article déjà souvent cité du P. S. VAILHÉ dans le *Dictionnaire de Théologie catholique*, t. III, col. 1432-1433, et les articles du P. AURELIO PALMIERI, O. S. A., *La rebaptisation des Latins chez les Grecs*, dans la *Revue de l'Orient chrétien*, t. VII (1902), p. 618, et t. VIII (1903), p. 111 ; cf. aussi les *Échos d'Orient*, t. II (1899), p. 129 sqq.

3. Voir les lettres mêmes de W. Palmer dans W. J. BIRKBECK : *Russia and the English Church*, Londres, 1895 (vol. I, seul paru) ; in-12, pp. lviii-227. Cf. pp. 109-110, 145-148, etc...

L'existence et la permanence du caractère sacramentel est reconnue par l'Église orthodoxe tout comme par l'Église catholique <sup>1</sup>. Comment peut-il se faire alors que la confirmation soit renouvelée aux apostats <sup>2</sup>; comment a-t-on pu croire nécessaire, à Moscou, de renouveler la consécration épiscopale aux évêques ou métropolitains élus patriarches, de sorte que, sur dix patriarches de Moscou (1589-1700), quatre furent consacrés deux fois évêques, et le premier même, Job, trois fois <sup>3</sup> ! Comment se fait-il qu'aujourd'hui encore, lorsqu'un prêtre veuf quitte l'habit ecclésiastique, se remarie (ce qui a toujours été défendu) et vit désormais à la laïque, au bout de dix ans de persévérance dans cet état, malgré les objurgations de l'autorité ecclésiastique orthodoxe, il y a prescription, le caractère sacerdotal est considéré *de fait* comme effacé, et ce concubinaire est enterré avec tous les honneurs de la sépulture ecclésiastique <sup>4</sup> ? Comment se fait-il qu'un ecclésiastique catholique, baptisé *par immersion* d'après le rite oriental, soit *rebaptisé* et *réordonné* s'il passe à l'orthodoxie, du moins par les Grecs, car les Russes ne vont pas encore jusque-là <sup>5</sup> ? — Que penser aussi, à propos du sacrement de pénitence, de la question de la peine temporelle due au péché déjà pardonné, peine dont l'existence,

1. Cf. Mgr Macaire BOULGAKOV, *Théologie dogmatique orthodoxe*, tr. fr., t. II, p. 590 ; *Lettre des patriarches d'Orient sur la foi orthodoxe*, n° 16, dans MICHALCESCU, *o. c.*, p. 171.

2. Cf. *Échos d'Orient*, t. IX (1906), pp. 65-76.

3. Le fait est attesté par le patriarche Nikon (1653-1667) dans ses répliques à son adversaire le boyard Strechnev ; cf. W. Palmer : *The replies of the humble Nikon... against the questions of the boyar Simeon Streshneff...*, Londres, 1871. L'original slave de ces répliques n'a pas encore vu le jour, et pour cause : Nikon fut l'un des derniers défenseurs de l'indépendance de l'Église russe vis-à-vis du pouvoir civil.

4. Ce point est sanctionné par plusieurs décisions du Saint Synode de Constantinople ; on en trouve dans l'*Ἐκκλησιαστικὴ Ἀλήθεια*, dans les canonistes grecs modernes, comme THÉOTOKAS, etc...

5. Voir *Échos d'Orient*, t. IX (1906), pp. 203-204, 343.

affirmée par la *Lettre des patriarches d'Orient sur la foi orthodoxe*, est niée par la *Confession de foi* de Pierre Moghila et tous les théologiens orthodoxes *actuels* <sup>1</sup>?

Il est absolument prouvé aujourd'hui que les théologiens grecs <sup>2</sup> et russes <sup>3</sup> ont admis l'Immaculée Conception de la très sainte Vierge jusque dans le cours du xvii<sup>e</sup> siècle, absolument comme nous y croyons aujourd'hui, nous autres catholiques. Si jamais l'Assomption en corps et en âme de la bienheureuse Vierge Marie venait à être définie comme dogme de foi, à titre de conséquence logique de l'Immaculée Conception, qui pourrait garantir qu'il ne se trouverait pas des théologiens orthodoxes pour la nier?

Tout cela n'est d'ailleurs que la conséquence et le résultat de la fréquentation des Universités protestantes par le clergé orthodoxe. Il fut un temps où Pierre Moghila, métropolite de Kiev, faisait enseigner dans l'Académie spirituelle orthodoxe de cette ville la Somme de saint Thomas, et cela en latin. Il fut un temps où les clercs grecs allaient étudier, qui à Padoue, qui à Bologne, qui à Paris. C'était alors que l'on tenait, contre les protestants, des conciles comme celui de Jérusalem en 1672, et où l'on rédigeait des professions de foi où un théologien catholique aurait pu se reconnaître en bien des endroits. « Il y a un moyen bien facile de faire l'Union aujourd'hui, — disait une fois un métropolite grec, élève de l'une de ces Universités allemandes : « que les catholiques entendent les textes scripturaires dont ils se prévalent dans le sens littéral, tandis que nous les entendrons dans le sens figuré, et tout sera dit. » — Oui, tout sera dit, mais à la façon des Unitairiens d'Amérique ou de l'Église établie d'Angleterre, dont l'une

1. Cf. *Échos d'Orient*, t. IX (1906), pp. 321-330.

2. Cf. *Échos d'Orient*, t. VIII (1905), pp. 257-270.

3. Le P. GAGARIN, S. J., a prouvé ce point dans son opuscule *L'Église russe et l'Immaculée Conception*, Paris, 1876, in-12, pp. 103.

des caractéristiques est de renfermer, dans un seul et même *établissement*, des ministres d'opinions souvent diamétralement opposées, sur des points aussi essentiels que la divinité du Christ, l'efficacité du baptême, la présence réelle.

### 3. *L'unité de morale.*

Y aurait-il davantage unité de morale dans l'orthodoxie ? Comment se fait-il alors que tous les peuples orthodoxes regardent les dimanches et jours fériés comme des jours où l'on doit s'abstenir d'œuvres serviles, tandis que le tsar, par oukase du 10 mai 1904, déclare que « les travaux volontaires, les dimanches et jours de fêtes religieuses et civiles, sont laissés au gré de chacun, et qu'aucune autorité ne doit apporter d'empêchement sur ce point ». Et cette loi de l'État, devenue loi de l'Église russe à l'encontre de la loi divine, est promulguée par l'organe officiel du Saint Synode, les *Tserkovnya Viedomosti*, dans sa partie officielle du 10 juin suivant.

Il y a une divergence non moins importante au sujet des cas de divorce. Il y a quelque cinquante ans, Mgr Macaire Boulgakov enseignait encore, avec toute l'orthodoxie, qu'il n'y a « qu'un seul cas où il soit permis de rompre le mariage : c'est le cas de l'infidélité ou de la violation du lien conjugal par l'un ou l'autre des époux <sup>1</sup> ». Le manuel de Mgr Macaire, abstraction faite de son mérite intrinsèque, est très répandu et a été traduit en français, en grec et en arabe. Si aujourd'hui l'auteur vivait encore et voulait donner une nouvelle édition de son ouvrage, il devrait modifier sa doctrine et

1. *Théologie dogmatique orthodoxe*, tr. française ; Paris 1860, t. II, p. 582.

— On sait que les orthodoxes appuient leur doctrine à ce sujet sur le passage de saint Mathieu, XIX, 9, qu'ils entendent d'une manière différente de celle des catholiques.

enseigner, conformément aux dernières décisions du Saint Synode russe, que le mariage peut être dissous, non seulement pour cause d'infidélité d'un des conjoints, mais encore pour incompatibilité d'humeur, maladie incurable ou abandon de l'Église orthodoxe. D'ailleurs, le 28 mai 1904, le tsar avait déjà approuvé la décision du Saint Synode en date du 18 mars/30 avril précédent, par laquelle, au moins jusqu'aux troisièmes noces, l'époux dont l'union avait été rompue pour cause d'infidélité reçoit la permission de se remarier, chose qui était interdite auparavant en Russie <sup>1</sup>.

#### 4. *La charité chrétienne.*

Point n'est besoin de s'étendre longuement pour prouver que la charité semble avoir complètement abandonné l'orthodoxie. En 1801, le Saint Synode russe étrangle les deux autonomies ecclésiastiques de Géorgie et d'Iméréthie, dans un but de russification du pays. Les persécutions contre les Ruthènes catholiques, qui vont de 1835 à la ruine de l'éparchie de Kholm en 1875, ne sont pas plus empreintes de l'esprit de douceur évangélique que les expéditions à main armée des bandes grecques payées par Athènes et dirigées par les métropolitites phanariotes contre les Roumains et les Bulgares de Macédoine <sup>2</sup>. Si Mgr Grégoire Haddad, patriarche orthodoxe

1. Cf. *Échos d'Orient*, t. VIII (1905), pp. 25-27.

2. Le rédacteur de l'encyclique du patriarche Anthime VII en réponse à Léon XIII, Mgr Germain Karavanhélis, a eu recours contre les Bulgares de Smardech, qui ne voulaient pas reconnaître son autorité, aux canons Krupp de l'artillerie turque, les 8 et 9 mai 1903, alors qu'il était métropolitite de Kastoria. Voir C. BOJAN, *Les Bulgares et le patriarcat œcuménique*, Paris, 1905, in-8°, pp. xxxij-143 ; cf. p. 105-117. Le frontispice de cet ouvrage, qui sait d'ailleurs garder la mesure en racontant de pareilles horreurs, reproduit une *photographie* de Mgr Karavanhélis à côté de l'affût d'un canon, au milieu d'officiers et de soldats turcs. C'est là un *fait* impossible à nier : la preuve est là. Voir, sur les représailles provoquées de cette façon, p. 199, n° 1.



d'Antioche, reconnu entr'autres par la Russie et le Synode roumain, est, au contraire, boudé par les trois autres patriarchats grecs et par Athènes, c'est uniquement parce qu'il ne parle pas grec, mais arabe. Les querelles des nationalités sont complètement passées au premier plan dans l'orthodoxie, par-dessus les intérêts religieux.

On est frappé, lorsqu'on lit les ouvrages, revues ou journaux orthodoxes grecs, de voir que les catholiques romains n'y sont jamais appelés de leur vrai nom grec, καθολικοί, écrit avec la lettre θ ; on a introduit récemment cette distinction puérile, de réserver le mot καθολικοί aux *orthodoxes*, et d'écrire celui des *catholiques* avec un τ, ce qui fait κατολικοί ; bien heureux encore quand ce nom n'est pas écrit κατώλοι (= *bas loups*) ou encore κατέλοι (= *cent loups*), ou quand, pour désigner le Pape, on n'emploie pas, au lieu du vrai mot Πάπας, l'expression πάππας (= *radoteur*). Et ceux qui emploient ces aimables épithètes jettent les hauts cris lorsqu'ils trouvent dans quelque livre catholique le mot *schismatiques*. Il est évident que nous devons avoir l'âme trop haute pour faire attention à de pareilles choses : mais il n'en est pas moins bon de les signaler, ne fût-ce que pour montrer qu'elles ne passent pas inaperçues.

### 5. *Les missions orthodoxes.*

Parmi les reproches les plus vifs que font les organes des Églises dissidentes de l'Orient aux prêtres et missionnaires catholiques, se trouve à coup sûr celui « d'abandonner la voie de la persuasion et de la controverse... et de machiner divers... procédés de séduction pour le succès de [leur] but de prosélytisme <sup>1</sup> ». A cette accusation dont on voudrait nous faire

1. Ce sont les propres paroles d'Anthime VII. Cf. *supra*, p. 167.

C. CHARON. — *Saint Jean Chrysostome.*

un crime, nous devons répondre hardiment par l'affirmative, car c'est là notre plus beau titre de gloire, à nous autres catholiques, que d'avoir conservé l'esprit de propagande, c'est-à-dire de diffusion de la vérité, qui animait les premiers chrétiens et les poussait à recruter partout des adhérents. Évidemment, malgré ce que l'on voudrait faire croire parfois, nous ne nous adressons pas à nos frères séparés d'Orient comme nous le ferions à des païens, qui ne sont même pas chrétiens, mais nous sommes convaincus que ces frères séparés, tout en professant comme nous la foi chrétienne, ne la professent pas entièrement, puisqu'ils refusent de reconnaître l'autorité de celui que le Christ a mis à la tête de son unique Église sur la terre. C'est là, en effet, le seul point essentiel, tous les autres n'étant que des prétextes sur lesquels on peut facilement s'entendre. Sans *abandonner la voie de la persuasion et de la controverse*, sans même vouloir en suivre d'autres, à l'encontre de plusieurs de ceux qui ont rédigé ou signé le document dont cette phrase est extraite <sup>1</sup>, nous pensons que faire des livres ou des articles dans des langues qui ne sont pas assez lues en Orient, officier dans un rite qui n'est pas celui du pays, que tout cela ne suffit pas : le missionnaire catholique doit s'identifier autant que possible avec le peuple qu'il veut ramener à l'unité ou chez lequel il veut développer l'esprit catholique : et cela par la langue, par le rite ecclésiastique, par l'acceptation de *tout* ce qui n'est pas manifestement *faux* ou *conduisant à l'erreur*. Je ne dis pas que tous doivent faire cela, mais ce doit être la tactique de ceux qui veulent travailler directement. Et ce qui prouve que ce moyen est le bon, c'est qu'il a été et est encore le plus vivement combattu par les non-catholiques.

1. Elle a été rédigée par Mgr Germain Karavanhélis, devenu peu après en récompense chorvévêque de Péra de Constantinople avec caractère épiscopal : on vient de voir ses hauts faits contre les Bulgares. On pourrait en dire autant de quelques-uns des métropolitites qui ont signé l'encyclique.

Cette voie, d'ailleurs, n'est pas nouvelle dans l'Église. Au xvii<sup>e</sup> siècle, le métropolite catholique de Kiev, Joseph Rutski <sup>1</sup>, et le cardinal primat de Hongrie, Léopold, comte Kollonitch <sup>2</sup>, avaient déjà préconisé la pratique du rite byzantin, soit définitive, soit plutôt temporaire, par les membres des différentes congrégations latines employées aux missions parmi les peuples de rite oriental : le xix<sup>e</sup> et le xx<sup>e</sup> siècles devaient voir l'acceptation et le développement de cette idée.

Non seulement donc, l'Église catholique romaine prêche la foi chrétienne aux peuples encore païens, mais elle s'efforce de ramener les peuples chrétiens que la faute de quelques individus, gravement coupables en cela, a séparés d'elle, et pour cela elle prend les moyens les plus efficaces. Elle agit ainsi parce qu'elle est la vraie Église du Christ, consciente de sa mission et de son devoir.

Pour les différentes branches de l'Église orthodoxe, on constate tout de suite qu'elles ne font pour ainsi dire rien pour ramener à elles — étant donné qu'elles se considèrent comme représentant la *véritable orthodoxie* — l'Église romaine. L'Église grecque de Constantinople se borne à « signifier à l'Église papique... que, tant qu'elle demeure dans ses nouveautés... toute parole au sujet de l'Union est vaine et inutile <sup>3</sup> ». Lorsque, en 1903, Joachim III de Constantinople s'avisa de consulter sur cette question de l'Union huit des quatorze Églises autocéphales qui composent l'orthodoxie,

1. Cf. Dom A. GUÉPIN, O. S. B. : *Un apôtre de l'Union des Églises au XVII<sup>e</sup> siècle : saint Josaphat [Kountsévitich] ...*, Paris-Poitiers, 1898 (2<sup>e</sup> éd.), 2 vol. in-8°; cf. t. I, pp. 53-54.

2. Cf. J. MAURER : *Cardinal Leopold, Graf Kollonitch, Primas von Ungarn. Sein Leben und seine Wirken*; Innsbrück, 1887, in-8°; cf. pp. 369 sqq. Voir un grand nombre de pièces relatives aux projets de Kollonitch dans le P. N. NILLES, S. J. : *Symbolæ ad illustrandam historiam Ecclesiæ Orientalis in terris coronæ S. Stephani*, Innsbrück, 1885; t. I, p. 1-95.

3. Cf. *supra*, p. 166, § 3.

deux, Alexandrie et Chypre, ne répondirent pas, et la réponse des six autres fut dilatoire. Il faut voir dans ce silence autre chose que l'absence de zèle religieux : en réalité, les Églises autocéphales ne veulent pas reconnaître cette initiative du patriarche œcuménique, qui, d'après leurs principes, n'a sur elles qu'une simple primauté d'honneur et n'est nullement qualifié pour s'occuper des intérêts communs de l'orthodoxie (ce qui regarde le concile œcuménique). De plus, la religion est tellement inféodée à la nationalité dans les Églises orthodoxes, qu'il y a pour beaucoup de leurs membres exactement le même rapport entre un catholique qui se fait orthodoxe qu'entre un sujet italien, belge ou espagnol qui se ferait Serbe, Bulgare ou Roumain de nationalité <sup>1</sup>.

Quant aux missions auprès des païens, il n'en faut pas parler, car il n'y en a pas. La seule Église qui s'occupe réellement de faire quelque chose en ce sens, est l'Église russe : reste à voir pourquoi et comment <sup>2</sup>.

L'Église russe a des missions pour convertir à l'orthodoxie officielle les catholiques, les protestants, les musulmans, les païens ; elle en a pour ramener dans son sein ses propres schismatiques, les hérétiques monophysites ou nestoriens : elle en a enfin pour soutenir l'orthodoxie en pays étranger. Je ne dirai qu'un mot de chacune de ces huit classes, renvoyant le lecteur à des études plus détaillées.

1. Voir plus loin, p. 256, note 1.

2. Voir, sur les missions russes, l'ouvrage, vieilli, mais toujours intéressant pour son temps, de T. W. M. MARSHALL : *Les missions chrétiennes*, chap. IX : *La Russie*. Le protoprêtre EUGÈNE SMIRNOFF, aumônier de l'ambassade de Russie à Londres, a écrit en anglais une notice intéressante, évidemment très favorable, sur les missions russes : *A short history and present position of Russian orthodox Missions*, Londres, RIVINGTON, 1906, in-12. Voir aussi les *Échos d'Orient*, *passim* : je citerai les articles au fur et à mesure. Le sujet est traité aussi par le P. A. PALMIERI : *La Chiesa russa*, Florence, 1908, in-8° ; cf. ch. VII, pp. 397-540 ; et touchée par A. LEROY-BEAULIEU : *L'empire des Tsars et les Russes*, t. III (3<sup>e</sup> éd., Paris, 1898), pp. 642-653.

1. — Les catholiques habitant l'Empire russe appartiennent aux trois rites byzantin, latin et arménien. Je dirai plus loin comment et par quels moyens a été anéantie, extérieurement du moins, l'Église ruthène de la Russie Blanche. Les Polonais n'ont guère été plus heureux que leurs frères ruthènes, qu'ils avaient eu l'immense tort de ne pas soutenir assez lorsque le royaume de Pologne était encore indépendant <sup>1</sup>. Les conversions à l'orthodoxie n'avaient qu'un but : *russifier* l'élément polonais. Bien entendu, je ne prétends nullement justifier ce dernier de ses exagérations, dont je dirai un mot plus loin, mais rien ne peut excuser le fait de mettre la religion au service d'une cause politique où elle ne devrait avoir rien à voir. Quant aux catholiques arméniens, ils sont très peu nombreux <sup>2</sup> et n'inspirent pas de craintes assez grandes pour qu'on s'occupe d'eux outre mesure. Il n'en est pas de même de l'élément géorgien ou grousien, au Caucase : non seulement l'Église orthodoxe du pays a été de plus en plus slavi-

1 L'abandon de l'Église ruthène, l'antipathie contre l'élément ruthène et le rite oriental, ont été une des fautes qui ont causé la ruine de la Pologne. On en trouvera la longue démonstration dans l'ouvrage de Dom GUÉPIN sur S. Josaphat, déjà cité tout à l'heure. Voir aussi le P. LES-ŒUR : *L'Église catholique et le gouvernement russe*, Paris, 1903, in-8°, pp. xxij-581 ; ouvrage qui est impartial, tout en traitant surtout des affaires religieuses polonaises ; on lira aussi avec grand profit la belle *Vie de Mgr Constant Irénée, comte Lubienski, évêque de Séini* (1825-1869), ouvrage anonyme (Bruxelles, SCHEPENS, 1898, in-8° ; pp. xxiv-600), rédigé en français par un Polonais, mais que je signale avec d'autant plus de plaisir qu'il est très impartial — chose rare dans les écrits des Polonais — et raconte la vie apostolique d'un des rares ecclésiastiques polonais qui ait travaillé à la conversion de la Russie ; Mgr Lubienski, exilé pour avoir résisté, comme c'était son devoir, aux exigences illégitimes du gouvernement russe, fut très probablement *empoisonné* à Nijni-Novgorod, en 1869.

2. Ils relèvent surtout de l'évêque latin de Tiraspol, actuellement Mgr Kessler, le seul des évêques catholiques de l'Empire russe qui ne soit pas Polonais. Le patriarche arménien catholique de Cilicie compte aussi un diocèse à Artwin, dans la Transcaucasie.

sée de force, mais les catholiques du rite oriental ont vu leurs prêtres disparaître et mille entraves apportées à l'exercice du ministère des prêtres du rite latin.

2. — Les protestants sont surtout ceux du grand duché de Finlande et en général des provinces baltiques. Pour eux, on a été jusqu'à traduire la liturgie en finnois, on a installé un archevêque à Viborg avec le titre d'archevêque de Finlande et Viborg, et un autre à Riga. Or, en Finlande surtout, il n'y a d'autres Russes que les soldats et les fonctionnaires. Quand on songe aux efforts faits à différentes reprises par le gouvernement russe pour enlever aux Finlandais ce qui reste encore de leurs privilèges d'autonomie jadis reconnus, on se demande si, là encore, la conversion à l'orthodoxie n'est pas le plus sûr auxiliaire de la russification. Il est bien évident en effet que la liturgie en finnois aurait bientôt le sort de la liturgie en géorgien dans la Grousie-Iméréthie et en roumain dans la Bessarabie <sup>1</sup>.

3. — Les musulmans sont surtout les Tartares qui habitent la région de Kazan et le Caucase. Les efforts pour les convertir sont assez anciens, mais ils n'ont pas mieux réussi que dans d'autres pays où les missionnaires catholiques ont les plus grandes difficultés à en gagner quelques-uns. Depuis l'oukase du 17 avril 1905, accordant la liberté de conscience, c'est par dizaines de mille que musulmans et païens de ces régions, qui n'étaient baptisés que pour la forme, sont revenus à leur ancien culte <sup>2</sup>. Quant au but de ces conversions, s'il est vraiment l'expansion de la foi chrétienne, pour-

1. Voir *Échos d'Orient*, t. III (1900), pp. 164-168.

2. Voir d'amples détails dans le P. A. PALMIERI, *La Chiesa russa*, pp. 460-510; cf. aussi *Échos d'Orient*, t. X (1907), p. 309.



quoi est-il pratiquement interdit aux Arméniens de s'en occuper <sup>1</sup> ?

4. — Les païens évangélisés par l'Église russe sont les tribus de la Sibérie <sup>2</sup>, les Chinois <sup>3</sup>, les Japonais <sup>4</sup>, les Coréens <sup>5</sup>, les indigènes de l'Alaska <sup>6</sup>. Je ne puis qu'indiquer sommairement ces différentes missions, dont les deux plus importantes sont celles de la Sibérie et du Japon. Celle du Japon a à sa tête un évêque, Mgr Nicolas Kasatkine, titulaire du vicariat <sup>7</sup> de Revel, dans l'éparchie de Riga; celle de l'Amérique du Nord en a trois : Mgr Tykhon Bellavine, évêque des îles Aléoutiennes, avec deux vicaires : Mgr Innocent Poustinskiy, du titre de l'Alaska, et Mgr Raphaël (Hawawîn?), un Melkite orthodoxe, du titre de Brooklyn. Il est assez singulier que ces missions soient situées uniquement, soit sur des ter-

1. Voir ci-dessus, p. 215. On ne peut pas objecter que les Arméniens étant, aux yeux de l'orthodoxie, *hérétiques* monophysites, toute propagande doit leur être interdite, car les conversions qu'ils viendraient à faire sont parfois ratifiées par les gouverneurs. Voir, sur les rapports entre l'Église russe et l'Église arménienne à propos des réfugiés arméniens en Russie après les massacres de 1896, *Échos d'Orient*, t. V (1902), pp. 250-252.

2. Voir le P. PALMIERI, *o. c.*, pp. 510-518; *Échos d'Orient*, t. VII (1904), pp. 306-307.

3. Cf. A. PALMIERI, pp. 525-528; *Échos d'Orient*, t. V (1902), pp. 248-250. Il est juste de reconnaître que, en 1838, à la mort du dernier vicaire apostolique catholique, Mgr Pirès, lazariste portugais, l'archimandrite russe sauva ses titres de propriété et les remit fidèlement à la nouvelle mission catholique en 1860 (Mgr FAVIER, C. M., vicaire apostolique de Pékin : *Pékin : histoire et description*, Paris, 1897, p. 240).

4. Cf. A. PALMIERI, pp. 521-525; *Échos d'Orient*, t. VII (1904), pp. 171-176.

5. A. PALMIERI, p. 528.

6. Cf. l'article du P. A. RAGARU, S. J., dans les *Études*, t. LX (1893), pp. 304-306; A. PALMIERI, pp. 518-521; *Échos d'Orient*, t. VII (1904), pp. 231-235.

7. Un évêque *vicair*e, en Russie, porte le simple *titre* d'une ville située dans l'éparchie du prélat dont il est l'*auxiliaire*, mais il peut être employé aussi ailleurs.

ritoires russes, soit en d'autres pays comme la Chine et la Corée, sur lesquels la Russie a des visées politiques, ou bien désire constituer un parti favorable à ses vues, comme le Japon, ou encore dans d'autres ayant anciennement appartenu à la Russie (Alaska) ou dans lesquels sont de nombreux émigrés russes, ruthènes, serbes, melkites (Canada et Amérique du Nord).

5-7. — Je ne dis rien pour le moment des missions auprès des sectaires russes, schismatiques de l'Église officielle, devant y revenir tout à l'heure. Il y a une mission russe en Abyssinie<sup>1</sup>, une autre auprès des Nestoriens de Perse, récemment pourvue d'un évêque, Mgr Elias, du titre de Tell-Ghiavar, consacré à Saint-Pétersbourg le 25 janvier / 7 février 1904 par le métropolite Antoine, président du Saint Synode<sup>2</sup>. Or, qui ne sait que la Russie cherche à établir son influence en Abyssinie pour occuper de ce côté l'Angleterre, qui lui laisserait ainsi le champ libre pour aller jusqu'au golfe Persique et absorber la Perse<sup>3</sup>? La religion n'est-elle pas encore là l'auxiliaire de la politique? Loin de laisser aux Nestoriens convertir leurs rites, comme le fait l'Église catholique, l'orthodoxie russe, en effet, les slavise, ce qui n'empêche pas ses périodiques d'accuser l'Église romaine de faire du latinisme...

8. — La Russie soutient aussi l'orthodoxie dans les pays où elle est en péril ou a besoin d'être aidée, notamment dans l'Empire ottoman. Ne pouvant pour le moment trop s'occuper des Grecs qui ne subiront jamais de bon gré l'ingérance slave, elle a excité entre eux, profitant de leurs fautes, l'élé-

1. Cf. *Échos d'Orient*, t. VII (1904), pp. 309-310.

2. A. PALMIERI, pp. 529-531; *Échos d'Orient*, t. VII (1904), pp. 178; 285-292, 348-353.

3. Cf. *Échos d'Orient*, t. III (1900), p. 108-118.

ment melkite orthodoxe en Syrie, elle y travaille en Palestine, couvre le pays de ses écoles et de ses constructions, et apparaît aux yeux de populations ayant encore besoin d'un appui étranger comme leur seule protectrice. Mais ce serait nier la lumière du soleil que de ne pas vouloir reconnaître les désirs d'expansion politique de la Russie dans l'Empire ottoman. Ne pouvant y réussir autrement, elle se sert de la religion <sup>1</sup>.

Je n'entends pas faire ici de la politique. Que la Russie cherche à s'étendre encore en Orient ou en Extrême Orient, c'est son droit : toutes les autres puissances en font autant et les débouchés libres sur la mer sont pour elle une nécessité inéluctable. J'en suis seulement sur ce point : *la seule* puissance orthodoxe dont l'Église *nationale* manifeste encore quelque activité apostolique emploie la religion à la poursuite de vues temporelles : et ceci est absolument contraire à la conception évangélique et par conséquent catholique de la propagande chrétienne : « Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu ».

### III. — LES SCHISMES DANS LE SEIN DE L'ORTHODOXIE ET L'UNION AVEC LES AUTRES CONFESSIONS CHRÉTIENNES NON CATHOLIQUES.

Après tout ce que l'on vient de voir, il paraîtrait bien extraordinaire qu'il ne se soit pas produit des schismes au sein des Églises orthodoxes. C'est en effet ce qui est arrivé : même

1. A. PALMIERI, pp. 531-541 ; *Échos d'Orient*, t. III (1900), pp. 177-181 ; IV (1901), pp. 202-212, 275-282 ; VIII (1905), 160-162 ; *Revue de l'Orient chrétien*, les articles déjà cités *supra*, p. 200, note 2, et de plus t. VII (1907), pp. 1-25. Je m'étonne que le P. Aurelio PALMIERI, pourtant très bien renseigné, ne cite *pas une seule fois*, à propos des missions russes, les articles pourtant très substantiels et très bien documentés des *Échos d'Orient*, qu'il connaît bien, cependant.

avec la largeur de ses idées sur la constitution de l'Église, l'orthodoxie n'a pu garder son semblant d'unité, et elle fait de vains efforts pour arriver à conclure des unions avec les autres confessions chrétiennes séparées de Rome.

1. — Si encore l'Empire qui forme à lui tout seul près des trois quarts de l'Église orthodoxe pouvait montrer une unité parfaite au point de vue religieux ! Mais, derrière les statistiques officielles, naturellement optimistes, se cache une situation tout autre. La correction des livres liturgiques entreprise par le patriarche de Moscou Nikon (1652-1658) fut l'origine d'une scission opérée par ceux qui voulaient à tout prix garder les anciens textes tels quels <sup>1</sup>. De là leurs noms de СТАРОВѢРЫ (*vieux croyants*) ou СТАРОВОБРЯДЦЫ (*vieux ritualistes*). Les réformes de Pierre le Grand, qui mécontentèrent beaucoup de monde, ne contribuèrent pas peu à augmenter leur nombre. Persécutés de toutes manières, ils réussirent cependant à se donner en 1847 une hiérarchie par le sacre d'un archevêque qui fixa sa résidence en dehors de l'empire, au monastère de Biéla-Krinitza, près de Suceava, en Bukovine, et de quelques évêques <sup>2</sup>. Aujourd'hui, leur situation est deve-

1. La liturgie byzantine subit en Russie le même processus d'évolution que dans les pays grecs, jusqu'au moment où Nikon ramena l'unité en faisant tout revenir à la pratique des Grecs de son temps ou même des temps plus anciens.

2. Voir sur les starovères D. K. SCHÉDO-FERROTI (pseudonyme ; l'auteur est luthérien, ainsi que cela se voit en plusieurs endroits où il s'en prend à l'Église catholique) : *Études sur l'avenir de la Russie : VII : La tolérance et le schisme religieux en Russie* ; Berlin, БЕHR, 1863, in-8°, pp. viij-435 : ouvrage écrit en français, suffisamment détaillé et bien renseigné. — СОУБВОТИНЕ : ИСТОРИЯ ВЪЛОКРИНИЦКОЙ ІЕРАРХІИ, *Histoire de la hiérarchie de Biélo-Krinitza*, Moscou, 1874 : ouvrage commandé par le gouvernement russe, intéressant, mais très partial pour l'Église officielle. — J. GAGARIN, S. J. : *Les Starovères, l'Église russe et le Pape*, dans les *Études*, t. II (1857), pp. 3-83. Le même Père a inséré, *Études*, t. VII (1865-1866), pp. 522-535, une note très détaillée sur la manière dont s'est constituée

nue meilleure : outre l'archevêque de Biéla-Krinitza ; ils en ont un autre à Moscou et dix évêques en charge : le manifeste impérial du 27 octobre 1905 leur a rendu la liberté ; quant à leur nombre, il est très considérable. Si, aux starovères qui ont gardé la hiérarchie ecclésiastique, on ajoute les adhérents d'autres sectes aux noms et aux doctrines variés<sup>1</sup>, mais qui sont bien moins nombreux que les premiers, on atteint, d'après des rapports lus en 1904 à la Société de géographie de Saint-Petersbourg, le chiffre de près de vingt millions d'individus. Le rapport du procureur du Saint Synode au tsar pour 1902 donnait un total d'environ quatre-vingt-six millions d'orthodoxes<sup>2</sup> : chiffre fortement exagéré, d'où il faut défalquer des millions de dissidents de toute espèce (РАСКОЛНИКЫ), des uniates ruthènes des provinces occidentales enrégimentés de force dans l'orthodoxie, des Tartares de la région de Kazan dont la conversion était si peu sincère qu'on les a vus rentrer en masse au sein de l'islamisme après la proclamation de la liberté de conscience. En rabaisant, ce qui ne serait pas exagéré, à soixante-dix millions le nombre des adhérents à l'Église officielle, il n'en resterait pas moins

la hiérarchie starovère de Biéla-Krinitza et les démêlés qui ont abouti à la scission de ce parti en starovères et en *iédinovères*, c'est-à-dire en uniates de l'Église officielle. — A. LEROY-BEAULIEU, déjà cité : *L'Empire des Tsars et les Russes*, t. III, pp. 326-358 et 398-427. — A. PALMIERI : *La Chiesa russa*, ch. VII, *passim*. Le même a analysé dans le *Bessarione* (1906, nos 91-92), les premiers numéros du СТАРООБРЯДЦЪ (*Le Vieux Ritualiste*), la nouvelle et intéressante revue des Starovères.

1. Sur les autres sectes russes, voir SCHÉDO-FERROTTI, *o. c.*, qui en énumère une quarantaine (pp. 92-117) ; N. TSAKNI : *La Russie sectaire*, Paris, in-12 (très abrégé) ; LEROY-BEAULIEU, t. III, tout le livre III ; A. PALMIERI : *La Chiesa russa*, ch. VII ; K. K. GRASS, professeur à l'Université de Dorpat (ЮРЬЕВЪ) : *Die russischen Sekten : I : Die Gottesleute oder Chlirsten*, Leipzig, 1907, in-8° ; pp. x-716 : étude érudite, mais diffuse et touffue, d'une secte en particulier.

2. ЦЕРКОВНЫЯ БѢДОМОСТИ, 23 décembre 1906 (nos 51-52) ; reproduit dans les *Échos d'Orient*, t. X (1907), pp. 312-315.

vrai que, abstraction faite des catholiques et des protestants, un peu plus du quart des autres chrétiens de l'empire russe est en dehors de l'Église d'État.

2. — On a vu plus haut <sup>1</sup> comment les Bulgares ont fini, pour une question de développement national et de revendications où ils étaient dans leur droit, par faire une chose blâmable au point de vue religieux, si on la juge d'après les principes catholiques, mais assez compréhensible dans l'Église orthodoxe où il y a *des Papes* et pas de *Pape*, et où chaque groupe est bien obligé de se faire justice à lui-même <sup>2</sup> : se séparer du patriarcat de Constantinople et se constituer en Église distincte ; et on a pu constater <sup>3</sup> les bizarres conséquences qui ont suivi au point de vue de l'unité de communion.

3. — C'est une situation absolument analogue que celle du patriarcat orthodoxe d'Antioche : j'en ai assez parlé plus haut <sup>4</sup> pour n'avoir pas à y revenir ici.

4. — N'y aurait-il pas moyen au moins d'augmenter le nombre des orthodoxes en concluant l'union avec d'autres

1. Cf. p. 199 ; toute cette histoire est exposée en détail dans l'article *Bulgarie* du P. S. VAILHÉ, A. A., dans le *Dictionnaire de Théologie catholique*, t. II, col. 1206-1212. Le tome XL de MANSI renferme en outre toutes les pièces, brochures, documents rares, etc... relatifs à cette affaire, publiés par le P. L. PETIT, A. A. — Voir aussi le baron d'AVRIL, *La Bulgarie chrétienne*, dans la *Revue de l'Orient chrétien*, t. II (1907), *passim*.

2. Les Bulgares s'étaient d'abord tournés vers Rome. Mais les intrigues du gouvernement russe, l'inertie de Napoléon III, créèrent des obstacles ; l'apostolat catholique, ne s'attendant pas à un tel événement, *n'était pas prêt* : si l'on avait eu ne fût-ce qu'une trentaine de prêtres catholiques *sérieusement instruits et formés*, et du *rite slavo-byzantin* ou prêts à y passer, les choses auraient peut-être tourné différemment. Le mouvement, à vrai dire, était plus politique que religieux, mais on pouvait en profiter.

3. Voir *supra*, p. 235.

4. *Id.*, p. 200.



groupes séparés de Rome, comme l'Église anglicane, l'Église épiscopaliennne des États-Unis, les vieux-catholiques de Suisse et d'Allemagne, les jansénistes de Hollande ? Il y a tout un parti, à Constantinople et en Russie, qui le désire, et le Saint Synode russe a nommé une commission pour s'en occuper. En Angleterre, l'*Eastern Church Association* poursuit le même but <sup>1</sup> ; l'évêque épiscopalien de Fond du Lac aux États-Unis, le Rév. Grafton, a entrepris en 1904 un voyage en Russie au cours duquel il a remis à Mgr Antoine Vadkovskiy, métropolitte de Saint-Pétersbourg, un mémoire sur la question de l'union <sup>2</sup> ; la *Revue internationale de Théologie*, organe des vieux-catholiques suisses, est largement ouverte aux communications orthodoxes, et les agences annonçaient dernièrement (mars 1908) que le docteur Helst, vieux-catholique suisse, venait d'arriver à Saint-Pétersbourg pour chercher une base d'entente entre ses coreligionnaires et les orthodoxes.

Ces tentatives d'union sont impossibles, à moins que les Églises intéressées ne se fassent des concessions sur des points essentiels du dogme. Tout d'abord, les théologiens russes les plus sérieux, dont on peut prendre comme type le protoprêtre Alexis de Maltzev, aumônier de l'ambassade russe de Berlin,

1. Son but est de recueillir des informations sur les Églises de l'Orient, de leur faire connaître les doctrines et les principes de l'Église anglicane, de promouvoir l'*intercommunion* avec ces Églises et d'assister matériellement, dans la mesure du possible, ceux de leurs évêques qui en auraient besoin. Elle publie des livres sur l'histoire et la liturgie des Églises de l'Orient, et encourage les études et les relations dans ce sens. Sous le titre de *Occasional papers*, elle a ainsi donné au public, depuis 1902, toute une série d'opuscules (Oxford, PARKER, éd.). Cette Société est conçue avec l'esprit sérieux et profondément religieux de la *High Church* à laquelle appartiennent presque tous ses membres. Voir, pour l'union de l'Église anglicane avec l'Église orthodoxe, la collection de ces *Occasional papers*. Voir aussi, au sujet de ces unions, le P. S. VAILHÉ, art. *Constantinople* déjà cité, *Dict. de Th. cath.*, t. IV, col. 1450-1455.

2. Cf. la traduction de ce mémoire dans les *Échos d'Orient*, t. VIII (1905), pp. 143-148.

rejettent les ordres anglicans et par suite épiscopaliens comme invalides, tout comme le fait l'Église catholique. Ce seul point est de nature à refroidir les plus ardents à l'Union : on s'en est bien aperçu lorsque, en octobre 1905, Mgr Tykhon Belavine, évêque russe des îles Aléoutiennes et de l'Amérique du Nord, ayant accueilli dans l'orthodoxie le ministre Irving, précédemment déposé par le Rév. Talbot, évêque de Central Pennsylvanie, lui renouvela les Ordres sacrés <sup>1</sup>. Mais il n'y a pas que cette difficulté : déjà, au début du XVIII<sup>e</sup> siècle (1716-1725), les anglicans *non-jureurs* avaient voulu s'unir à l'Église russe : les questions de la procession du Saint-Esprit, de l'autorité des Conciles, du culte de la Sainte Vierge et des saints, de la présence réelle, de l'honneur dû aux saintes images, furent des obstacles insurmontables <sup>2</sup>. Il est vrai que les Églises anglicane et épiscopalienne, au moins dans la fraction *High church*, ont évolué depuis cette époque, et cependant la plupart de ces divergences subsistent, comme on peut s'en rendre compte en lisant le mémoire du Rév. Grafton.

M. le professeur P. I. Léporiskiy a étudié <sup>3</sup> le contenu des XXXIX articles et du *Prayer Book* anglicans. Voici sa conclusion :

Une conclusion générale découle de cet examen : les XXXIX articles de l'Église anglicane ne peuvent être tenus pour l'expression suffisante de la doctrine catholique (КАТОЛИЧЕСКАЯ, appliqué à l'Église orthodoxe, contre КАТОЛИЧЕСКАЯ réservé à l'Église catholique) professée par l'Église gréco-orientale.

Il ne reste donc aux anglicans qui veulent *s'unir* à l'Église orthodoxe qu'à *s'assimiler* à elle en changeant les articles de leur confession ; et, dans ce cas, je ne vois pas s'ils auraient

1. Cf. *Échos d'Orient*, t. IX (1906), pp. 124-125.

2. Voir toute la question traitée dans les *Échos d'Orient*, t. VIII (1905), pp. 321-328.

3. Voir la ХРИСТИАНСКОЕ ЧТЕНИЕ (*La Lecture chrétienne*), nov. 1904.

plus de difficulté à se réunir à l'Église catholique. De même, Mgr Tykhon avait demandé au Saint Synode si les protestants d'Amérique, au cas où ils s'uniraient à l'Église orthodoxe, pourraient se servir, dans leur liturgie, de la rédaction américaine du *Book of common Prayer*. Une commission, nommée par le Saint Synode, a examiné les différents rites contenus dans ce livre — celui de la Cène, de l'Ordination, du Baptême, de la Confirmation, du Mariage, de la Pénitence, de l'Extrême-Onction — et a formulé cette conclusion générale :

Le contenu positif de ce livre présente relativement peu de chose qui contredise la doctrine orthodoxe, et qui, par conséquent, ne puisse pas être admis dans la liturgie orthodoxe. Mais cela ne provient pas de ce que ce livre soit, en fait, orthodoxe, mais simplement de ce qu'il a été composé dans un esprit de pacification ; en passant habilement sous silence les points plus ou moins controversés de la doctrine, il veut satisfaire à la fois toutes les tendances opposées. Aussi les protestants et leurs adversaires peuvent-ils s'en servir avec une égale tranquillité de conscience... Mais une liturgie tellement indéterminée et incolore au point de vue confessionnel ne peut être, en définitive, admise comme suffisante pour les enfants de l'Église orthodoxe qui ne craignent pas de manifester leur foi, et, à plus forte raison, pour des enfants qui viendraient seulement de s'unir à l'Église orthodoxe... <sup>1</sup> »

Si donc il se forme en Amérique des paroisses orthodoxes dans les centres anglicans, le Saint Synode exige que l'on ne puisse conserver le *Book of common Prayer* qu'à la condition de le corriger « dans l'esprit de l'Église orthodoxe ». D'une part, il faudra supprimer tout ce qui porte un caractère nettement hétérodoxe, à savoir les XXXIX articles, la doctrine protestante des sacrements, la doctrine du *Filioque*, celle de la suffi-

1. *Id.*, déc. 1904. J'emprunte ces traductions à la *Revue Augustinienne*.

sance de l'Écriture comme source de foi. D'autre part, il faudra ajouter les doctrines orthodoxes qui n'y sont pas contenues, et elles sont nombreuses.

5. — Reste le groupe beaucoup moins important des vieux-catholiques. Mais, pour ceux-là, de même que pour les anglicans ou épiscopaliens, il faudrait d'abord savoir sur quelles bases on pourrait discuter, et il serait nécessaire, comme le disait le patriarche de Constantinople Joachim III dans son encyclique aux Églises autocéphales sur ce sujet, en date du 25 mai 1904<sup>1</sup>, qu'ils fournissent « de leurs croyances une exposition claire, exacte et qui fasse autorité, rédigée et signée par leurs évêques et pasteurs réunis en Concile, afin que de cette façon l'on puisse discuter, éclaircir, s'entendre et, avec le secours de Dieu, réaliser les désirs de tous ». Ce que le Saint Synode russe déclarait parfaitement légitime dans sa réponse du 31 mars 1905. Or les vieux-catholiques, à en croire leur organe<sup>2</sup>, « n'ont pas d'autre profession solennelle de foi que celle de l'ancienne Église des huit premiers siècles, laquelle est suffisamment connue en Orient comme en Occident ». Il y a cependant des divergences : la procession du Saint-Esprit, et surtout la question du baptême : les vieux catholiques ont le rite baptismal de l'Église romaine, or le Phanar tient *actuellement* ce rite pour nul : il ne saurait donc s'agir d'Union, mais bien plutôt d'une simple conversion de païens, d'infidèles non baptisés...

1. Texte dans l'Εκκλησιαστικὴ Ἀλήθεια, t. XXIII (1903), p. 161 sqq., reproduit avec traduction dans la *Revue catholique des Églises*, t. I (1904), pp. 101-112; les réponses, défavorables, dans les *Échos d'Orient*, t. VII (1904), pp. 91-99. Fait que, nous autres catholiques, devons avoir plaisir à remarquer, l'encyclique de Joachim III est rédigée cette fois sur un ton très convenable. Cf. *Échos d'Orient*, t. V (1901), p. 243-244, et t. VI (1903), p. 276-277.

2. *Revue internationale de Théologie*, citée *Échos d'Orient*, t. IX (1906), p. 116.

Quant aux jansénistes de Hollande <sup>1</sup>, encore moins nombreux peut-être que les vieux catholiques, je ne pense pas que des pourparlers aient été entamés avec eux depuis le temps de Pierre le Grand et des relations de la famille Dolgorouki avec l'abbé Jubé, dit de la Cour <sup>2</sup>. En tout cas, les croyances de ces jansénistes étant quasi les mêmes que celles des vieux catholiques — la question de la grâce mise à part —, les difficultés seraient les mêmes.

Tous ces projets d'union ne sont donc pas près de se réaliser, et, si jamais ils se réalisent, ce ne sera qu'au prix de concessions sur des points formellement dogmatiques, concessions à faire par des Églises dont chacune se prétend en possession de la véritable orthodoxie.

#### IV. — L'ÉGLISE BYZANTINE UNIE A ROME EN FACE DES BRANCHES SÉPARÉES.

Si, après avoir considéré, comme nous venons de le faire, les Églises dites orthodoxes, nous examinons les différentes Églises orientales du rite byzantin en communion avec Rome, un examen attentif nous fera découvrir sans peine des progrès lents à la vérité, mais sûrs et qui permettent de bien augurer de l'avenir. Je ne parle pas ici des Églises n'appartenant pas au rite de Byzance, comme celles des Arméniens, des Syriens, des Coptes, des Chaldéens et des Maronites, parce que j'ai principalement en vue, dans cet exposé, la situation res-

1. Voir, sur les origines de cette petite Église dissidente, Luigi Mozzi, chanoine de Bergame : *Storia delle rivoluzioni della Chiesa d'Utrecht*. Venise, 1787, 3 voll. 8°. Les deux premiers volumes contiennent le récit, le troisième les documents.

2. Cf. le P. PIERLING, S. J. : *La Russie et le Saint-Siège*, t. IV, Paris, 1907 : cf. pp. 237 sqq.

C. CHARON. — *Saint Jean Chrysostome*.

pective de tous ceux qui, à cause de la communauté de rite, sont les héritiers de Constantinople. Celle-ci est d'ailleurs sensiblement la même.

Remarquons tout d'abord que la Providence a permis, depuis la consommation de la funeste séparation entre l'Orient et l'Occident à partir du XI<sup>e</sup> siècle, la constitution d'un groupe catholique en face de presque chacun des groupes séparés.

### 1. *Chez les Grecs et les Albanais.*

1. — Ce serait une erreur de croire que l'unanimité du peuple grec ou des races qui s'y sont rattachées, durant les siècles où vécut l'empire byzantin, ait été entraînée dans la séparation. Du temps de Michel Cérulaire comme du temps de Photius, il y avait en Italie et en Sicile de nombreuses colonies grecques : des diocèses entiers suivaient le rite oriental <sup>1</sup>. La culture byzantine, très intense dans la Sicile à partir du VII<sup>e</sup> siècle, et d'autant plus orthodoxe et attachée à Rome qu'elle était entretenue par les moines byzantins fuyant les persécutions des empereurs iconoclastes, cesse brusquement au IX<sup>e</sup> siècle, avec les invasions des Arabes, qui prennent Palerme en 831, Messine en 842, Syracuse en 878 et enfin Taormina en 902 : la population grecque émigre en masse dans le Péloponèse et en Calabre.

A partir du VII<sup>e</sup> siècle, la Calabre, jusque-là le Bruttium latin, s'hellénise rapidement, comme langue et comme litur-

1. Voir un récit succinct dans le P. S. VAILHÉ, art. *Constantinople* du *Dictionnaire de Théologie catholique*, t. IV, col. 1360-1368, avec la bibliographie qu'il donne. Il faut ajouter au livre devenu classique de RODOTÀ les deux grands ouvrages suivants : J. GAY : *L'Italie méridionale et l'Empire byzantin depuis l'avènement de Basile I<sup>er</sup> jusqu'à la prise de Bari par les Normands, 867-1071*. Paris, 1904, 80 ; F. CHALANDON : *Histoire de l'Italie méridionale sous la domination normande*, Paris, 1908, 2 voll. in-80, qui complète le précédent.



gie : Léon III l'Isaurien, maître d'une partie du pays, y interdit toute relation avec Rome : au ix<sup>e</sup> siècle, l'émigration sicilienne hellénise l'Apulie, au moins en partie, car les deux liturgies latine et grecque continuèrent de subsister ensemble <sup>1</sup>.

La prise de Bari par les Normands en 1071, l'établissement d'un royaume qui n'avait rien de grec et était continuellement en lutte avec Byzance, furent funestes au rite byzantin dans ces contrées. Cependant, nous voyons en 1165 le Pape Alexandre III reconnaître officiellement la coexistence des deux rites. Ce n'est qu'au xv<sup>e</sup> et au xvi<sup>e</sup> siècle que disparaissent les derniers évêchés, devant l'absorption de la population latine, de beaucoup la plus nombreuse. L'infériorité du clergé grec au point de vue de l'instruction <sup>2</sup>, l'état déplorable des monastères basilien, l'habitude d'ordonner des gens mariés, ne furent pas pour peu de chose dans cette décadence. En 1595, il y avait 59 prêtres grecs dans le diocèse de Reggio-Calabria : trente ans plus tard, il n'y en avait plus un seul. En 1583, dans un synode diocésain d'Otrante, on voit encore 200 prêtres grecs.

2. — Entre 1467 et 1470, des Albanais de la Morée, attirés en Italie par la fille de Scanderbeg, qui avait épousé le prince ita-

1. Voir un résumé de toute cette histoire et une bibliographie dans l'article cité du P. S. VAILHÉ, *Dict. de Théologie*, t. III, col. 1361-1368.

2. Ce n'est que trop vrai. Voir les extraits du journal de la visite pastorale de Mgr d'Afflitto, archevêque de Reggio (1593-1638), dans Rocco COTRONEO : *Il rito greco in Calabria*, Reggio di Calabria, 1902, in-8°, pp. 51 ; cf. p. 31 sqq. La même chose ressort de plusieurs décrets de la Propagande, qui nous laissent entrevoir l'état déplorable des villages grecs ou albanais, par suite du manque d'un clergé instruit. Cf. *Iuris pontificii de Propaganda Fide pars secunda...* cura et studio R. DE MARTINIS, t. I (1899), in-4° ; cf. n° 160 (p. 84) ; dans d'autres circonstances, le Saint-Siège a défendu énergiquement le rite byzantin contre ceux qui voulaient le supprimer ou lui manquaient de respect : cf. *id.*, nos 51 (p. 34), 388 (p. 206), 389 (p. 207), 679 (p. 244).

lien de Bisignano, émigrent et viennent renforcer l'élément gréco-byzantin près de disparaître : mais ils sont de race et de langue albanaises, tout en employant le grec dans la liturgie. D'autres Albanais émigrent en Sicile à la même époque <sup>1</sup>.

J'ai dit comment, en 1577, Grégoire XIII fonda le collège grec de Rome. Dès 1595, Clément VIII ordonna qu'il y aurait toujours dans le sud de l'Italie un évêque de rite byzantin pour conférer les ordres aux clercs albanais. En 1624, Urbain VIII établit une prélature métropolitaine à Rome pour le rite byzantin <sup>2</sup>; en 1715, le P. Georges Guzzetta, prêtre albanais de Sicile, fondateur d'une Congrégation de l'Oratoire du rite oriental, œuvre que les révolutions supprimèrent au XIX<sup>e</sup> siècle <sup>3</sup>, établit à Palerme un séminaire-collège pour l'éducation du clergé albanais; Benoît XIV promulgue en 1742 la constitution *Etsi pastoralis* qui fixe la législation spéciale des Italo-Grecs.

En 1736, Clément XII, par la constitution *Inter multiplices*, suivie bientôt de deux autres, fonda un séminaire-collège

1. L'histoire des Albanais de Calabre et de Sicile est à faire, et il y aurait là de quoi tenter un érudit, d'autant plus qu'il n'est pas absolument nécessaire de savoir l'albanais, les documents qui les concernent étant presque tous en grec, en latin ou en italien. Les archives de Palerme sont très riches à ce point de vue particulier. Voir, sur les colonies de Sicile, Spiridon Lo JACONO, prêtre albanais : *Memoria sur l'origine e fondazione della comune di Contessa, colonia greco-albanese di Sicilia*, Palerme, 1851, in-18, 70 pp. (rapporte plusieurs documents intéressants); Mgr RAYMOND NETZHAMMER : *Unter den Albanesen Kalabriens*, Brünn, 1906, in-8°, 22 pp. (extrait des *Studien und Mitteilungen aus dem Benediktiner-und dem Cistercienser-Orden*). Aux archives du Séminaire grec-albanais de Palerme se trouve un gros ouvrage manuscrit latin, composé par le prêtre Paolo-Maria PARRINO, cité par RODOTÀ (t. III, p. 10), curieux travail dans lequel l'auteur prétend que les Albanais du rite byzantin n'ont jamais trempé dans le schisme. *Perpetuae Albanensis Ecclesiae consensionis cum Romana libri septem*, 2 gros voll. in-folio.

2. Voir la série épiscopale *supra*, p. 48, note.

3. Voir sa vie par GIOVANNI D'ANGELO : *Vita del Servo di Dio P. Giorgio Guzzetta*; Palerme, 1798, in-8, pp. XIV-405; ouvrage devenu très rare.



LE RÉV. ARCHIMANDRITE  
PIERRE CAMODECA DE' NOBILI CORONEI  
REPRÉSENTANT LES COLONIES ALBANAISES  
DE LA CALABRE, ETC. ETC.



dénommé *Collège Corsini*, dans l'ancienne abbaye bénédictine de Saint-Benoît d'Ullano, en mettant à sa tête un archevêque ou évêque du rite, chargé de diriger le séminaire et de conférer la confirmation et les Ordres aux Albanais de Calabre <sup>1</sup>. Il passa ensuite en 1794 au monastère basilien de Saint-Adrien, au village de San Demetrio Corone, et rendit beaucoup de services. Des difficultés intérieures qu'il serait trop long d'exposer ici et l'ingérence du gouvernement garibaldien de Naples en 1860 l'ont réduit à un état assez pitoyable : l'évêque a toujours en théorie la présidence, mais en fait, depuis 1849, c'est le gouvernement qui en surveille la direction et actuellement l'évêque réside à Naples.

Les Albanais de Sicile ont obtenu de Pie VI, en 1784, un évêque ordonnant, tout comme ceux de Calabre <sup>2</sup>. Ces deux évêques n'ont aucune juridiction : les Albanais dépendent en tout des évêques latins dans les diocèses desquels ils habitent. Ils ont cherché plusieurs fois à obtenir pour leurs évêques une

1. Voici la série épiscopale des évêques ordinants de Calabre :

- |                                                            |             |
|------------------------------------------------------------|-------------|
| 1. Félix Samuel Rodotà, arch. de Berrhée en Macédoine..... | 1732-?      |
| 2. .... de Marchis, év. de Némésis en Chypre.....          | ?-?         |
| 3. .... Archiopoli, év. de Gallipoli.....                  | ?-?         |
| 4. .... Bugliari, év. de Tagaste.....                      | ?-?         |
| 5. .... Bellusci, év. de Sinope.....                       | ?-?         |
| 6. Gabriel de Marchis, év. de Tibériopolis en Phrygie..... | ?-1858      |
| 7. Augustin Franco, év. de Hermopolis.....                 | 1859-1875 ? |
| 8. Joseph Bugliari, év. de Danzara en Mésopotamie..        | 1875-1888   |
| 9. Joseph Schirò, év. de Gadara.....                       | 1889-1895   |
| 10. Jean Barcia, év. de Croia en Albanie.....              | 1902        |

2. Voici la série épiscopale des évêques ordinants de Sicile. Malheureusement quelques dates me manquent :

- |                                                 |           |
|-------------------------------------------------|-----------|
| 1. Georges Stassi, év. de Lampsaque.....        | 1784-1801 |
| 2. Joseph Guzzetta, év. de Lampsaque.....       | ? -1813   |
| 3. François Chiarchiaro, év. de Lampsaque.....  | ? -1834   |
| 4. Joseph Crispi, év. de Lampsaque.....         | ? -1859   |
| 5. Augustin Franco, év. de Hermopolis.....      | ? -1877   |
| 6. Joseph Masi, év. de Tempé.....               | 1878-1903 |
| 7. Paul Schirò, évêque de Benda en Albanie..... | ? -1904   |

vraie juridiction <sup>1</sup>, question que je ne saurais même effleurer ici, vu les développements qu'elle demanderait. En tout, les Albanais de Calabre sont près de 37.000 et ceux de Sicile environ 20.000 <sup>2</sup>. Il y a en outre 80 familles albanaises à

1. VOIR P. CAMODECA DE' CORONEI : *L'autonomia ecclesiastica degli Italo-Albanesi delle Calabrie e della Basilicata*, Rome, 1903 (2<sup>e</sup> éd.), 8<sup>o</sup>, 38 pp., brochure où l'on trouve quelques données statistiques. Beaucoup plus intéressante est la suivante : *A. S. S. Leone XIII, gli Albanesi delle colonie di Sicilia*. Palerme, 1894, in-4<sup>o</sup>, pp. 77.

2. En voici la statistique, que je crois assez difficile à se procurer. MORONI (*Dizionario*, t. XXXII, pp. 151-152) en donne une pour la Sicile datant de 1841. J'emprunte celle de la Calabre à la brochure citée tout à l'heure, *L'autonomia ecclesiastica...*; celle de Sicile me vient de renseignements privés.

Voici d'abord la statistique de la Calabre :

1. *Castroregio*, province de Calabre Citérieure, diocèse d'Anglona et Tursi, 1.825 âmes ; — 2. *Farneta*, province de Calabre Citérieure, diocèse d'Anglona et Tursi, 769 âmes ; — 3. *S. Paolo*, province de Basilicate, diocèse d'Anglona et Tursi, 1.800 âmes ; — 4. *S. Costantino*, province de Basilicate, diocèse d'Anglona et Tursi, 1.940 âmes ; — 5. *Plataci*, province de Calabre Citérieure, diocèse de Cassano Ionico, 2.146 âmes ; — 6. *Civita*, province de Calabre Citérieure, diocèse de Cassano Ionico, 2.582 âmes ; — 7. *Percile*, province de Calabre Citérieure, diocèse de Cassano Ionico, 902 âmes ; — 8. *Frascineto*, province de Calabre Citérieure, diocèse de Cassano Ionico, 2.014 âmes ; 9. *S. Basilio*, province de Calabre Citérieure, diocèse de Cassano Ionico, 1.980 âmes ; — 10. *Firmo*, province de Calabre Citérieure, diocèse de Cassano Ionico, 2.001 âmes ; — 11. *Lungro*, province de Calabre Citérieure, diocèse de Cassano Ionico, 5.940 âmes ; — 12. *Aquaformosa*, province de Calabre Citérieure, diocèse de Cassano Ionico, 2.000 âmes ; — 13. *Marri*, province de Calabre Citérieure, diocèse de S. Marco, 903 âmes ; — 14. *S. Benedetto Ullano*, province de Calabre Citérieure, diocèse de S. Marco, 2100 âmes ; — 15. *Santa Sofia di Epiro*, province de Calabre Citérieure, diocèse de Bisignano, 1.801 âmes ; — 16. *Mucchia*, province de Calabre Citérieure, diocèse de Rossano, 870 âmes ; — 17. *S. Demetrio Corone*, province de Calabre Citérieure, diocèse de Rossano, 3.931 âmes, — 18. *S. Cosmo*, province de Calabre Citérieure, diocèse de Rossano, 990 âmes ; — 19. *S. Giorgio Albanese*, province de Calabre Citérieure, diocèse de Rossano, 1.770 âmes ; — 20. *Vaccarizo Albanese*, province de Calabre Citérieure, diocèse de Rossano, 2.000 âmes.

Total : 36.668 âmes.

J'ajoute à cette liste celle des quelques villages albanais passés jadis au rite latin :



Livourne <sup>1</sup> et toute une petite colonie *grecque*, ayant encore gardé son rite et en partie sa langue, à Cargese en Corse <sup>2</sup>, à Villa Badessa, diocèse de Chieti, sans compter les églises grecques catholiques d'Ancône, Bari, Malte, etc... On connaît enfin le célèbre monastère basilien de Grottaferrata près Rome, qui à lui seul possède toute une histoire.

Le rite byzantin, contrairement à ce que l'on pourrait croire, s'est très bien conservé chez les Albanais de Calabre et de Sicile. Ils ont bon nombre de petits usages propres, qui pourraient bien remonter à des temps très anciens, ainsi que leurs chants, transmis par tradition et très caractéristiques <sup>3</sup>. Le monastère de Grottaferrata, lui, avait fini par être très for-

1. *Spezzano*, province de Cosenza, diocèse de Cassano, 4.600 âmes ; — 2. *S. Martino de Finita*, province de Cosenza, diocèse de San-Marco, 3.400 âmes ; — 3. *S. Giacomo*, province de Cosenza, diocèse de San-Marco, 1.500 âmes ; — 4. *Cerzeto*, province de Cosenza, diocèse de San-Marco, 2.000 âmes ; — 5. *Cavallerizo*, province de Cosenza, diocèse de San-Marco, 1.900 âmes ; — Total : 13.000 âmes.

Voici ensuite la statistique de la Sicile :

1. *Piana dei Greci*, diocèse de Monreale, 5 églises : Saint-Dimitri, Saint-Georges, l'Odighitria, l'Annonciation, le Rosaire ; plus 4 chapelles rurales. 12 prêtres, 8 religieuses, 7.000 fidèles ; 2. *Palazzo Adriano*, diocèse de Monreale, 3 églises, 6 prêtres, 4.000 fidèles ; — 3. *Contessa Entellina*, diocèse de Monreale, 3 églises, 6 prêtres, 4.000 fidèles ; — 4. *Mezzojuso*, diocèse de Palerme, 5 églises : Saint-Nicolas, Saint-Basile, le Crucifix (fête le 3<sup>e</sup> dim. de mai), Saint-Roch, Madonna dell' *Udienza*, 6 prêtres, 2.500 fidèles du rite sur 5.000 habitants ; — 5. *Palerme*, 1 église, 9 ou 10 prêtres, 2.000 âmes ; — 6. *Messine*, 1 prêtre ; — 7. *Malle*, 1 prêtre.

En résumé, les Siciliens comptent environ 22.000 âmes, avec 41 prêtres. Les Calabrais seraient 36.668 avec une cinquantaine de prêtres. Il y a beaucoup d'éparchies en Orient qui n'en ont pas plus.

1. Voir l'histoire de cette église, *Échos d'Orient*, t. XI (1908), pp. 227-237 : on y verra comment il se fait que cette église, qui n'est plus fréquentée que par des Albanais, soit desservie actuellement par un prêtre melkite.

2. Voir son histoire, *Échos d'Orient*, t. V (1902), pp. 33-39.

3. Cf. H. GAÏSSER, *I canti ecclesiastici italo-greci*, dans la *Rassegna gregoriana*, t. IV (1905), col. 385-412. Tiré à part chez l'auteur.

tement latinisé, tellement que le rite y était devenu méconnaissable : Léon XIII y a mis bon ordre et a prescrit de le reprendre dans toute sa pureté, en août 1881 <sup>1</sup>.

3. — Une Église grecque catholique commence à se former à Constantinople et aux environs. Il ne sera pas sans intérêt d'en dire quelques mots.

En 1861, un prêtre de Constantinople, du rite latin, originaire de Syra, le P. Hyacinthe Marango, comprenant fort bien que l'on n'arriverait jamais à ramener à l'unité les Grecs si on ne s'adressait à eux dans leur propre rite, résolut de former une communauté religieuse dans ce but, et qui observerait, bien entendu, le rite oriental. Trois jeunes Grecs, Polycarpe Anastasiadis, Jérôme Dimitriadis et un autre du nom de Sophocle, ayant noué des relations avec lui, il parvint à les gagner au catholicisme et les fit envoyer à Rome par le délégué apostolique Mgr Brunoni. Ce dernier ayant omis de les pourvoir des pièces nécessaires, le cardinal Barnabò, alors préfet de la Propagande, les fit repartir pour l'Orient, sauf le jeune Sophocle qui entra chez les Franciscains.

Quelque temps auparavant, Mgr Benjamin Evsévidis, évêque titulaire de Néapolis et auxiliaire de Bosna-Séraï, depuis longtemps catholique de cœur, ayant été appelé au Phanar pour s'y justifier de ses tendances, fut arrêté par surprise et conduit, pour y être détenu, au monastère bulgare de Saint-Jean de Rylo, près de Samakov. Il resta ferme dans sa foi et fut délivré dans des circonstances dramatiques, par les soins de l'ambassade de France <sup>2</sup> : il vécut depuis à Cons-

1. Cf. R. NETZHAMMER : *Nach Grottaferrata : Ein Besuch im Kloster der Basilianer*. Salzburg, 1904, in-8°, 24 pp. Extrait de la *Katholische Kirchenzeitung*.

2. En voir le récit détaillé publié par le fils de celui qui délivra Mgr Benjamin, le P. S. RONZEVALLÉ, S. J., dans les *Études*, 20 août 1899,

Constantinople jusqu'à sa mort arrivée en 1895. Un autre prélat grec, Mgr Méléce, métropolitite de Damas, embrassa aussi l'Union à la même époque et y resta fidèle jusqu'à sa mort.

Jérôme Dimitriadis, ordonné prêtre, fut d'abord curé d'un village bulgare qui venait de se déclarer catholique, puis il revint à Constantinople et alla ensuite à Rome où il séjourna quelques années. Le patriarche melkite Grégoire II Yousséf se l'attacha lors du voyage qu'il fit à Rome vers 1865. Le P. Jérôme resta dix ans chez les Melkites : il contribua à l'organisation du collège stavropigiaque Saint Jean Chrysostome à Beyrouth, que le patriarche Grégoire venait de fonder, et à celle du séminaire de 'Aïn Trâz. Il retourna ensuite à Rome où il enseigna durant longtemps le grec à la Propagande. Ayant obtenu sa *jubilation*, il se retira à Bethléem où il rendit beaucoup de services dans l'orphelinat de Don Belloni. Après la reprise de l'établissement par les Salésiens, le P. Jérôme loua une maison pour lui ; il y vit encore au moment où j'écris.

En 1863, un autre converti, Théodose Apousias, s'adjoignit à la petite communauté, puis fit ses études au Collège de la Propagande à Rome où il fut ordonné prêtre. Chargé de la mission grecque de Césarée en Cappadoce, reprise depuis par les Pères de l'Assomption, il finit par se faire moine à Grottaferrata.

En 1865, Polycarpe Anastasiadis, ordonné prêtre, fut, comme le P. Jérôme Dimitriadis, curé d'un village bulgare pendant quatre ans ; puis il revint à Constantinople : le P. Marango s'étant retiré en 1877, il lui succéda dans la direc-

pp. 528-536. Mgr Benjamin y est appelé *Néapoléos*. C'est tout simplement une traduction distraite de la signature grecque : 'Ο Νεαπόλεως Βενιαμίν : L'[évêque] de *Néapolis*, Benjamin. De plus, il n'était pas archevêque (plus exactement *métropolitite*) de Bosna-Séraï, mais *auxiliaire* du métropolitite de cette ville.

tion de la Congrégation, qui avait pris le vocable de la Très sainte Trinité.

Un nouveau converti, Méléce Torakis, ayant fait ses études à Constantinople, y fut ordonné prêtre en 1876 ; en 1882, il fit une quête à Constantinople, avec les encouragements de Mgr Vincenzo Vannutelli, alors délégué apostolique, aujourd'hui cardinal ; il la continua en Europe, et c'est ainsi que put être bâtie plus tard une maison, au quartier de Péra, sur un terrain donné par un catholique, Ignace Corpi, guéri miraculeusement par Notre-Dame de Lourdes.

La communauté s'accrut par l'adjonction de deux nouveaux jeunes gens, Maxime Malatakis et Isaïe Papadopoulos. Ce dernier fonda, en 1884, la mission de Malgara, en Thrace. Le P. Maxime Malatakis fut chargé, en 1895, de composer en grec une réfutation de l'encyclique du patriarche Anthime VII : cette réponse, éditée aussi en français, est une des meilleures qui aient paru.

Ces dernières années, les Pères de la Très sainte Trinité ont aménagé dans leur maison une assez grande chapelle ; ils ont reçu du renfort dans la personne des PP. Georges Khala-vasis, Georges Xénopoulos et Théodule Khaïlaridis, anciens élèves de la maison puis du Collège pontifical grec de Rome, et ils préparent en outre plusieurs autres jeunes gens en vue du sacerdoce. Outre leur résidence de Constantinople, ils ont les missions de Malgara et de Daoudéli, en Thrace.

Le 13 août 1897, par la Lettre apostolique *Adnitentibus Nobis*, Léon XIII confia d'une manière spéciale la mission grecque aux Pères Augustins de l'Assomption. Depuis 1882, ils étaient installés au centre de la vieille Byzance, en plein Stamboul : l'église latine construite en secret fut transformée en église grecque sous le vocable de l'Anastasie ou Résurrection ; le 9 janvier 1897, les PP. Eutychios Nisiotis, Théopiste Xanthopoulos et Sophrone Pétridis l'inaugurèrent solennellement.





Cliché Féron-Vrau, Paris.

LE RÉVÉRENDISSIME PÈRE EMMANUEL BAILLY  
SUPÉRIEUR GÉNÉRAL DES AUGUSTINS DE L'ASSOMPTION  
AVEC UN GROUPE D'ÉLÈVES  
DU SÉMINAIRE GREC CATHOLIQUE  
DE KOUM-KAPOU (CONSTANTINOPLE)



Une petite chapelle fut aménagée à Kadi Keui, l'ancienne Chalcédoine ; et un petit séminaire ouvert sous le vocable de Saint-Pierre, à Koum Kapou, avec vingt enfants, en attendant le grand séminaire Saint-Léon de Kadi Keui, commun aux Grecs et aux Bulgares. En 1895-1896, un collège secondaire était installé à Koum Kapou, et la revue les *Échos d'Orient* fondée en octobre 1897. Je parlerai plus loin de l'archiconfrérie de N.-D. de l'Assomption pour le retour des dissidents, érigée le 23 octobre 1898.

Aujourd'hui, le séminaire Saint-Pierre de Koum Kapou compte une cinquantaine d'élèves, originaires des îles de l'Archipel où il est plus facile de trouver, parmi les familles catholiques latines, de bonnes vocations. Sept religieux sont passés au rite, d'autres se préparent à les suivre. En septembre 1904, le P. Théopiste Xanthopoulos fondait la mission de Péramos <sup>1</sup>, dans la presqu'île de Cyzique ; en octobre 1903, le P. Grégoire Bernardakis était parti reprendre celle de Césariée. Dans un avenir prochain auront lieu les premières ordinations de prêtres grecs sortis du séminaire Saint-Léon : d'autres anciens élèves de Koum Kapou sont entrés dans la Congrégation et y font actuellement leurs études.

4. — La grande difficulté, jusqu'à présent, a été d'obtenir la reconnaissance de l'existence légale de la communauté civile grecque catholique <sup>2</sup> : il faut espérer que l'octroi d'une constitution à la Turquie facilitera cette formalité indispensable. Restera alors à donner un évêque aux groupes catholiques

1. Voir le récit détaillé des préliminaires, *Échos à Orient*, t. VI (1903), pp. 401-408. Le journal de mission du P. Théopiste a été publié dans le bulletin des *Missions des Augustins de l'Assomption en Orient*, à partir de 1904. C'est une des lectures les plus attachantes que l'on puisse faire. Je ne puis malheureusement que l'indiquer et la recommander ici.

2. Voir *supra*, pp. 202-203.

déjà existants. Le mot que l'on entend répéter parfois : « Il n'y a rien à faire avec les Grecs » est, en effet, aussi faux qu'injuste. Évidemment, il n'y a rien à faire avec les prélats phanariotes du genre de ceux qui ont signé l'encyclique d'Anthime VII, ni avec les habitants des villes pour lesquels la religion orthodoxe n'est que l'expression extérieure d'une pensée politique. *Le peuple grec*, lui, est de bonne foi; il a des préjugés, c'est vrai, mais il sait reconnaître leur mal-fondé quand on lui donne des explications suffisantes en venant à lui dans son *rite* et dans sa *langue*.

## 2. Chez les Ruthènes.

1. — L'immense groupe slave se maintint plus longtemps en rapport avec Rome que les Byzantins. C'est à Kiev que les légats romains qui avaient excommunié Michel Cérulaire vinrent chercher asile, et les Papes eurent plusieurs fois dans la suite à s'occuper des intérêts religieux de cette métropole, dont la juridiction embrassait toutes les parties alors colonisées de la Russie d'aujourd'hui. Il ne tint pas à son métropolitain, le cardinal Isidore, de faire triompher l'union de Florence à Moscou même. Tombée hors de la communion de Rome, abandonnée par les patriarches de Constantinople qui n'y envoyaient leurs exarques que pour percevoir des aumônes, la Ruthénie kiévienne en arriva rapidement à un état de profonde décadence religieuse. Le mouvement qui aboutit en 1595 à l'Union de Brest<sup>1</sup> fut son salut : le sang d'un martyr, saint Josaphat

1. Sur l'Union de Brest, voir l'ouvrage capital de Dom GUÉPIN : *Un apôtre de l'Union des Eglises au XVII<sup>e</sup> siècle : Saint Josaphat*, 2<sup>e</sup> édition, Paris-Poitiers, 1897. 2 voll. 8<sup>o</sup> ; Dr Julian PELESZ (depuis évêque de Stanislav) : *Geschichte der Union der ruthenischen Kirche mit Rom*; Vienne, 1878-1880, 2 voll., ouvrage un peu vieilli, à compléter par celui de

Kountsévitich, archevêque de Polotsk, mis à mort en haine de l'Union le 12 novembre 1623, féconda les efforts des métropolitains successeurs d'Hypace Potsiéy : Jean Rutskiy, Raphaël Korsak, Antoine Sielava, Gabriel Kolenda, Cyprien Jokhovskiy, etc... L'Église ruthène compta jusqu'à douze millions de fidèles catholiques.

Le malheur fut que les Polonais, en particulier le clergé et la noblesse, ne comprirent pas leur mission. Des préjugés indéracinables faisaient regarder l'élément ruthène comme quelque chose d'inférieur. On refusait aux évêques ruthènes le droit de siéger au Sénat, comme les évêques latins; Rome fut obligée plusieurs fois d'intervenir et de déclarer qu'ils étaient de véritables évêques <sup>1</sup>. La noblesse ruthène, voulant marcher de pair avec la noblesse polonaise, passa peu à peu tout entière au rite latin. De son côté, le clergé ruthène n'arriva jamais à se débarrasser de la plaie du mariage qui rabaissait son niveau : la fondation de séminaires sérieux rencontra toujours d'immenses difficultés. Petit à petit, sous la pression polonaise, le clergé ruthène adopta le costume et

Mgr Edouard LIKOWSKI, évêque titulaire d'Auréliopolis et auxiliaire de Posen : *Dzieje Kościoła Unickiego na Litwie i Rusi w XVIII i XIX wieku* (*Vicissitudes de l'Église unie en Lithuanie et en Russie aux XVIII-XIX<sup>e</sup> siècles*), Posen, 1880; le même auteur a donné aussi une remarquable et très impartiale histoire de l'Union de Brest elle-même, écrite originellement en polonais, traduite bientôt en allemand : *Die ruthenisch-römische Kirchenvereinigung genannt Union zu Brest... übertragen von Prälat Dr P. JEZDNIK*. Fribourg en Brisgau, 1904, 80, xxxiiij-384 pp.; et en français : *Histoire de l'Union de l'Église ruthène*, Paris, s. d., in-80, LETHIELLEUX, éd. La lecture de ces ouvrages ne dispense pas de lire Dom GUÉPIN, dont le beau livre n'est pas assez connu.

1. Le décret est du 4 juillet 1634 (texte dans DE MARTINIS, *o. c.*, t. I, p. 63); les Jésuites polonais eux-mêmes y sont sévèrement repris : tous en effet ne partageaient pas les vues vraiment catholiques et apostoliques du P. Skarga et d'autres membres de la Compagnie qui savaient faire passer le devoir avant les préjugés de race. Voir aussi le décret du 30 mai 1629, sur la préséance entre évêques de rite différent, *l. c.*, p. 41.

l'extérieur du clergé latin ; certains rites furent modifiés, le plus souvent sans aucune approbation du Saint-Siège <sup>1</sup>. Ces modifications extérieures, entreprises par un zèle maladroit, furent impuissantes à sauver l'Église ruthène après l'inique partage de la Pologne <sup>2</sup> : le mépris des Polonais pour les Ruthènes a causé les antipathies qui divisent si profondément aujourd'hui Polonais, Petits Russiens (Ruthènes) et Grands Russiens (Russes).

2. — Le clergé de la fraction passée sous la domination russe fut tout d'abord soigneusement *épuré* par le gouvernement de Saint-Pétersbourg, qui y fit peu à peu entrer le plus grand nombre possible d'individus dévoués à ses vues : en 1836, l'heure fut prête pour que l'évêque Joseph Chemachko pût se joindre à l'Église orthodoxe russe avec deux autres évêques, Basile Loutchynskiy et Antoine Joubko, et 1327 membres du clergé ruthène de la Russie Blanche <sup>3</sup>. Le peuple montra un courage admirable <sup>4</sup> : des épisodes comme celui de la véné-

1. Il faudrait bien se garder de croire que le concile de Jamosk (*polon.* Jamosc) de 1720 ait sanctionné toutes ces altérations, pas plus que le Synode libanais de 1736 n'a ratifié toutes les innovations et interpolations des Maronites dans le vieux rite d'Antioche. Le P. TONDINI a bien mis les choses au point dans sa brochure *La Russia e l'Unione delle Chiese*, Rome, 1895, in-8° (traduite en français et publiée chez LETHIELLEUX à Paris), ch. iv (p. 25 sqq. de l'édition italienne).

2. Voir, pour l'histoire de l'Église catholique des deux rites en Russie après le partage de la Pologne, le P. LESCŒUR : *L'Église catholique et le gouvernement russe*, Paris, 1903, in-8°. Cet ouvrage raconte les faits depuis 1772 jusqu'en 1875.

3. Les documents officiels ont été traduits en français dans l'ouvrage intitulé *Persécution et souffrances de l'Église catholique en Russie... par un ancien conseiller d'État de Russie* [HORRER]. Paris, 1844, in-8° ; cf. pp. 46-88. C'est à peu près tout ce qu'il y a à prendre dans les 406 pages de ce volume, traitant une cause juste, mais dans un esprit trop polonais et latinisant.

4. Voir Dom Théophile BÉRENGIER, O. S. B. : *Les martyrs uniates* ; Paris, 1868, in-12.

nable religieuse basilienne Mère Macrine Miétchyslavska <sup>1</sup> ont fait le tour de l'Europe catholique. La dernière éparchie subsistante fut celle de Kholm, qui ne fut supprimée qu'en 1875, grâce à la complicité de l'administrateur nommé par le gouvernement, Marcel Popiel. Sacré évêque schismatique le 8 juin 1875, ce vieillard vit encore, je crois, au moment où j'écris : il est membre du Saint Synode russe, et doit avoir 82 ans. Dieu lui a peut-être conservé la vie jusqu'à présent pour qu'il puisse voir dès ce monde la ruine de l'œuvre qu'il a contribué à établir. Enrégimentés de force dans l'orthodoxie, nombre de Ruthènes n'en sont pas moins restés catholiques et ont profité de la liberté de conscience récemment accordée en Russie pour se déclarer tels. Les souffrances des martyrs ruthènes, la mort en exil d'un évêque polonais qui travaillait au bien spirituel de la Russie, comme Mgr Constant Lubinski, évêque de Séïni, mort empoisonné en 1869, ne seront pas perdues pour la conversion de l'empire des Tsars.

3. — La branche de l'Église ruthène demeurée sous le sceptre des Habsbourg eut un sort plus heureux. Le titre métropolitain de Kiev se trouvant depuis longtemps entre les mains des non-catholiques, Rome ressuscita celui de l'ancienne métropole de Galitz, en y joignant l'archevêché de Lvov ou Léopol, avec le siège suffragant de Pérémychl. Le métropolite Michel Lévitkiy se fit un nom par son célèbre mandement du 10 mars 1842 sur la primauté de saint Pierre ; il fut élevé au cardinalat par Pie IX en 1856 ; et, dans le consistoire du 29 novembre 1895, Léon XIII, voulant donner un témoignage particulier

1. Cette biographie, digne des actes des Martyrs des premiers siècles, est à la portée de tous : elle forme les nos 245-246 de la collection *Les Contemporains* publiée par la maison de la Bonne Presse à Paris. — De son côté, Joseph Chemachko a écrit ses Mémoires en russe ; ils ont été publiés par l'Académie impériale des sciences de Saint-Petersbourg.

de sa bienveillance à l'Église orientale, honora de la pourpre cardinalice le métropolite Sylvestre Sembratovitch. Le 26 mars 1886 fut érigé un second siège épiscopal suffragant de Lvov, celui de Stanislawow, et, tout dernièrement, Pie X vient de donner aux nombreux Ruthènes émigrés aux États-Unis une constitution particulière qui, tout en maintenant le principe de l'unité d'évêque dans chaque diocèse, donne cependant à l'évêque ruthène Mgr Stéphane Ortynskiy, nommé spécialement par le Saint-Siège pour veiller sur ses compatriotes des États-Unis, une semi-juridiction à exercer du consentement et sous le contrôle des Ordinaires des lieux <sup>1</sup>.

4. — En Hongrie, les Ruthènes ont trois évêchés : Munkacs, érigé par Pie VI en 1771, Eperies, érigé par Pie VII le 29 septembre 1818 et Krijevtsi (Kreuz) : ils dépendent de la métropole latine de Gran, les circonstances politiques n'ayant pas permis de les rattacher jusqu'à présent à la métropole de Galitz. La confiscation des biens d'Église par Joseph II, mesure qui n'a fait que grever le trésor autrichien, est aussi un obstacle au développement de la hiérarchie : six évêques, c'est peu pour une population qui se monte à 3.811.080 individus, non compris ceux qui sont dispersés çà et là dans les diocèses latins.

### 3. *Chez les Serbes.*

L'Union se répandit chez les Serbes émigrés sur les terres de l'Empire d'Autriche tout à fait au début du xvii<sup>e</sup> siècle. Ce fut l'évêque de Zagreb (Agram), Pierre Dimitrovics, qui céda au moine serbe Siméon Vratanya, venu de Turquie et

1. On trouvera un aperçu assez détaillé sur l'histoire contemporaine de l'Église ruthène (1866-1898), dans Dom GUÉPIN, *o. c.* (la deuxième édition), t. II, pp. 502-548.



ayant embrassé l'Union, une église pour y fonder tout auprès un monastère destiné à devenir une pépinière de clercs pour les colonies serbes du rite oriental, chez lesquelles l'Union se propageait assez rapidement. Le 21 novembre 1611, Paul V érigea l'église et le monastère en archimandrie du titre de saint Michel Archange, tout en élevant en même temps Siméon Vratanya à la dignité épiscopale avec le titre de vicaire de l'évêque de Zagreb pour les colonies serbes.

Siméon Vratanya mourut en 1630 ; ses successeurs, qui portaient le titre d'évêques de Svidnitz, à savoir Gabriel Prédoiévitch, Basile Prédoiévitch, Sava Stanislavitch, se laissèrent entraîner à se ranger plutôt sous l'obéissance du patriarche serbe d'Ipek resté en Turquie que sous celle de Rome. Même le successeur de Stanislavitch, Gabriel Miakitch, se rendit coupable de haute trahison, fut destitué en 1670, incarcéré en Silésie et remplacé par Paul Zortchitch. La série des évêques serbes du rite oriental, vicaires de l'évêque de Zagreb, se poursuit régulièrement jusqu'à Basile Bojitchkovitch (1759-1787). Le cardinal Léopold, comte Kollonitch, contribua beaucoup à pourvoir cette Église naissante de bons pasteurs.

Le serment d'obéissance de l'évêque-vicaire serbe à l'évêque latin de Zagreb ne fut vraiment strict que depuis Paul Zortchitch (1671-1689), qui n'eut plus alors juridiction que sur les Serbes dépendant de l'évêque de Zagreb. Comme il y en avait un certain nombre d'autres en Slavonie, et que, par suite des guerres avec les Turcs, les relations avec la Croatie, où était située Zagreb, étaient très difficiles, le cardinal Kollonitch fit consacrer Longin Raïtch évêque de Sirmium ou de la Fruchka-Gora, en 1688, pour qu'il fût le vicaire de l'évêque latin de Sirmium (*hongr.* = Szerem). Le frère de Longin, Job, lui succéda en 1690 ; en 1694, l'évêque Pierre Lioubibratitch eut à subir de nombreuses persécutions de la part du patriarche d'Ipek, Arsène III Tchernoiévitch, émigré en 1690

sur les terres de Hongrie avec une partie de son troupeau <sup>1</sup>, et dut même quitter Sirmium : il mourut en 1705 sans avoir pu relever son Église ruinée par les orthodoxes, qui firent tous leurs efforts pour anéantir aussi le vicariat serbe catholique de Svidnitz. La lutte, très vive, dura jusqu'en 1777. A cette date, Marie-Thérèse, malgré la résistance des évêques latins qui auraient voulu conserver leur juridiction sur les Serbes, se mit d'accord avec le Saint-Siège, et Pie VI, qui avait déjà donné aux Ruthènes de Hongrie un évêque propre à Munkacs en 1771, en attendant que Pie VII leur en donnât un second à Eperies en 1818, érigea, le 16 juin 1777, la ville de Korôs (Kreutz) en siège épiscopal serbe du rite oriental. Le premier titulaire fut le vicaire de l'évêque de Zagreb, Basile Bojitchkovitch. En 1852, Pie IX éleva le siège latin de Zagreb au rang de métropole : parmi ses suffrages se rangent l'évêché ruthène de Munkacs et l'évêché serbe de Korôs. Ce dernier compte actuellement 25.000 catholiques du rite oriental <sup>2</sup>.

#### 4. Chez les Roumains.

L'Église orthodoxe de la Transylvanie, à la fin du xvii<sup>e</sup> siècle, était rongée par toutes les plaies qu'engendre le schisme. Les missions répétées des Jésuites dans ce pays avaient fini par incliner nombre d'esprits vers l'Union <sup>3</sup>, au nombre desquels

1. Cf. *supra*, p. 195, n° 3.

2. Pour l'histoire des Serbes catholiques de Hongrie, voir le P. N. NILLES, S. J. : *Symbolæ ad illustrandam historiam Ecclesiæ Orientalis in terris coronæ S. Stephani*, Innsbrück, 1885 ; pp. 699-817 ; J. MAURER, *Kardinal Leopold Graf Kollonitch*, déjà cité.

3. Sur l'Église roumaine de Transylvanie, voir N. NILLES, *o. c.*, pp. 123-697 ; et les ouvrages du chanoine Dr AUGUSTIN BUNEA, l'homme qui, parmi les catholiques roumains, connaît le mieux l'histoire de son Église : *Ierarchia Românilor din Ardeal şi Ungaria*, Blaş, 1904, in-12,

était l'évêque de Făgăraș ou Alba Iulia, Théophile. Dans le synode éparchial de février 1697, où se trouvaient plus de deux milles prêtres et diacres, on résolut d'en finir une bonne fois avec l'hérésie calviniste, qui avait envahi la Valachie et par suite la Transylvanie, et, pour cela, d'accepter les offres de l'empereur Léopold I<sup>er</sup>, qui exhortait les Roumains de ses États à conclure l'Union avec Rome. Le 21 mars 1697, à Alba Iulia, la résolution de se soumettre au Pape fut signée et le cardinal Kollonitch pris bientôt comme intermédiaire. Les actes du Synode, transmis à Vienne, étaient à l'examen lorsque Théophile mourut, la même année 1697. Son successeur, Athanase, prêtre encore très jeune, fut nommé dans les formes ordinaires sans qu'il fût question de l'Union. Il alla recevoir la consécration épiscopale à Bucarest et en revint ayant beaucoup réfléchi à l'Union et à ses conséquences : il s'empressa d'y souscrire avec les principaux de son clergé,

vij-307 pp. ; *Vechile Episcopii Românesce a Vadului, Geoagiuului, Silvasului și Bălgradului*, Blaș, 1902, in-12, xij-152 pp. ; et surtout *Episcopul Ioan Inocențiu Klein (1728-1751)*. Blaș, 1900, in-8°, xvj-422 pp. ; et *Episcopii Petru Paul Aron și Dionisiu Novacovici, saă istoria Românilor Transilvăneni de la 1751 până la 1754*, Blaș, 1902, in-8°, pp. xix-468. — Ces deux derniers ouvrages, qui nous racontent en grand détail trente-cinq ans des débuts de l'Église unie en Transylvanie, mériteraient d'être traduits dans une langue plus répandue que le roumain. — On peut y ajouter, du même auteur, *Discursuri, Autonomia bisericească, Diverse* ; Blaș, 1903, in-8°, x-522. pp. — Le chanoine Ch. AUNER, directeur des études au séminaire catholique (latin) de Bucarest, a donné dans les *Échos d'Orient* (t. VII [1904], pp. 321-328 ; t. VIII [1905], pp. 5-12, 72-77, 129-137), des études très documentées sur *La Moldavie au concile de Florence*, qui font vivement désirer de voir l'auteur étudier encore quelques autres points d'une histoire qu'il connaît si bien. En attendant, il a donné dans les *Χρυσστομικά* (pp. 731-769) un article sur *Les versions roumaines de la liturgie de saint Jean Chrysostome*, où les livres catholiques sont étudiés à leur place et qui est un des meilleurs de tout le recueil. Au point de vue *politique*, on trouvera, sur la situation des Roumains de Hongrie en général, des documents et des faits curieux dans EUGENIO BROTE : *La questione rumena in Transilvania ed Ungheria*, Turin, 1896, in-8°, xvj-331 pp.

qui avaient déjà décidé l'affaire quelques mois auparavant avec son prédécesseur. Un second Synode fut réuni en 1698 et l'Union renouvelée une première fois ; elle le fut ensuite dans le Synode de septembre 1700, que l'on a l'habitude de considérer comme le Synode fondamental de l'Union roumaine, et Athanase admis définitivement à la communion romaine par le cardinal Kollonitch.

Les unions en corps ne sont jamais absolument durables. Le district de Brasov, qui dépendait économiquement de la Valachie, où l'Union n'avait pas été proclamée et ne comptait que des ennemis, fut le premier à faire défection. Plus tard, le patriarche serbe, dont nous avons vu les menées à propos des sièges de Fruchka-Gora et de Svidnitz, réussit, à force d'intrigues et d'émeutes, à soumettre à sa juridiction nombre de catholiques roumains.

Ce fut Clément XI qui érigea définitivement le siège d'Alba-Iulia, le 3 février 1721. En 1748, la Propagande établit un évêque roumain auxiliaire de l'évêque latin de Nagy-Varád (*roum.* = Oradea-Mare ; *all.* = Grosswardein) ; cet évêque obtint en 1759 le titre de vicaire apostolique, en attendant l'érection du siège épiscopal d'Oradea-Mare, faite par Pie VI en 1777. L'Église roumaine de Transylvanie comptait ainsi deux évêchés.

Le 26 novembre 1883, Pie X constitua définitivement la hiérarchie : le siège de Făgăraș (Alba Iulia, *all.* = Blasendorf) devenait celui de l'archevêque et métropolitain, avec ceux d'Oradea-Mare, Gherla (*hongr.* = Szamos-Ujvár, *all.* = Armenierstadt) et Lugos : ces deux derniers érigés expressément à cette occasion. Avec ces quatre éparchies, l'Église roumaine de Transylvanie compte une population catholique de 1.049.395 âmes, d'après des statistiques de date diverse, mais toutes récentes.

### 5. *Chez les Bulgares.*

Parmi les groupes religieux soumis à l'hégémonie du Phanar, l'Église bulgare avait été particulièrement opprimée. Lorsque, vers le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, eut lieu le réveil de la nationalité bulgare, un groupe important songea à s'unir avec Rome pour secouer plus facilement le joug du patriarche de Constantinople. Le 12/24 décembre 1860, une délégation s'adressa à l'archevêque-primat des Arméniens de Constantinople, Mgr Hassoun, depuis patriarche de Cilicie des Arméniens, dans le but d'entamer des pourparlers, et, le 18/30, une députation formée de deux archimandrites, un prêtre, un diacre et cent vingt laïcs, agissant au nom de 2000 de leurs compatriotes, remirent au délégué apostolique Mgr Paul Brunoni, archevêque de Taron, leur acte d'union avec l'Église romaine. Pie IX seconda ce mouvement de tout son pouvoir et consacra lui-même à Rome, dans la chapelle Sixtine, le 8 avril 1861, le premier archevêque administrateur de l'Union bulgare, Joseph Sokolskiy, qui disparut subitement dans des circonstances restées mystérieuses, moins de deux mois après son sacre. Il fut remplacé de 1863 à 1876 par Mgr Raphaël Popoff, mais le mouvement, enrayé par la Russie, mal secondé par la France, et qui était d'ailleurs beaucoup plus politique que religieux, échoua en grande partie et tout fut à reconstruire petit à petit. A Mgr Popoff succéda Mgr Nil Izvoroff, converti du schisme, mais qui ne tarda pas à y retourner. En 1883, la Propagande divisa la mission bulgare en deux vicariats apostoliques : celui de Thrace avec Mgr Michel Petkoff pour titulaire, et celui de Macédoine avec Mgr Lazare Mladénoff, auquel a succédé en 1895 Mgr Epiphane Chanoff. Le titre d'archevêque administrateur avec résidence à Constantinople n'avait plus été conféré depuis la défection de Mgr Nil

Izvoroff : Pie X l'a rétabli en 1906, et y a promu Mgr Michel Miroff. Les deux vicariats réunis comptent une population bulgare catholique de quinze mille âmes en chiffres ronds, avec une soixantaine de prêtres du rite, séculiers ou réguliers <sup>1</sup>.

## 6. En Syrie.

Si, du groupe formé des Églises détachées du patriarcat de Constantinople, nous descendons dans les patriarchats du Sud, nous trouvons un mouvement analogue qui s'est produit à partir du milieu du XVII<sup>e</sup> siècle. Il semble bien que ce soit à l'établissement des Pères Jésuites en Syrie, au soin qu'ils prirent d'entretenir d'actives relations avec les prélats melkites formant le patriarcat d'Antioche, et d'élever des jeunes gens qui, promus au sacerdoce, pourraient un jour répandre les idées d'Union parmi leurs compatriotes, que l'on doive faire remonter la cessation partielle du schisme dans ce pays, où d'ailleurs il s'était introduit seulement peu à peu, sous l'influence des patriarches nommés par les empereurs de Constantinople aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles. C'est en effet dans les deux villes où ils s'étaient surtout installés, Alep et Damas, que se forma un parti catholique qui fut assez puissant pour avoir, en 1724, un de ses membres sur le siège patriarcal d'Antioche. Élu de la sorte, Cyrille VI Tâânâs renouvela officiellement, en 1729, l'union avec Rome. Le Phanar lui opposa bien un compétiteur, la séparation des deux confessions ne s'en fit pas moins avec la création de deux hiérarchies parallèles : pen-

1. Cf. *Échos d'Orient*, t. V (1902), pp. 307-308 ; t. VII (1904), pp. 35-40, 80-84 ; *Dictionnaire de Théologie catholique*, s. v. *Bulgarie*, t. II, col. 1228-1231. — On trouve aussi quelques petites données dans la *Terre Sainte*, 1888, p. 207 ; 1889, p. 129 et 357 ; 1892, p. 419 et 765 ; 1893, p. 58.



dant que le nord de la Syrie, sauf Alep, restait dans l'Église séparée, ayant été moins travaillé par les missionnaires et leurs élèves, le sud constituait un patriarcat catholique qui put subsister grâce à l'autonomie civile à peu près complète dont jouissait alors le Liban. Les Maronites avaient déjà obtenu définitivement, au xvi<sup>e</sup> siècle, la reconnaissance de leur patriarcat ; les Syriens catholiques en avaient obtenu un en 1661. Ce démembrement de l'ancien patriarcat d'Antioche entre catholiques melkites, syriens et maronites s'explique par la différence des rites, différence formée et développée durant le moyen âge, et surtout par l'impossibilité pratique de soumettre à un même chef, malgré la communauté d'origine ethnique, trois groupes nationaux divisés depuis un millier d'années.

Des Melkites catholiques ayant été se fixer sur le territoire des patriarchats de Jérusalem et d'Alexandrie, la Propagande, par décret du 25 juillet 1772, les confia à l'administration spirituelle du patriarche melkite d'Antioche. En dehors du Liban, les Melkites catholiques restaient soumis à l'autorité *civile* des patriarches non catholiques ; cet état de choses dura jusqu'au début du xix<sup>e</sup> siècle, époque à laquelle le patriarche catholique d'Antioche, Maxime III Mažloûm, obtint, vers 1836, du sultan Mažmoûd II, les mêmes privilèges civils que les patriarches non-catholiques, avec le titre purement civil de patriarche d'Antioche, Alexandrie et Jérusalem. Le pape Grégoire XVI accorda alors à Mažloûm le droit de joindre à son propre titre d'Antioche celui des deux autres patriarchats sur lesquels il exerçait la juridiction civile pour les membres de sa nation et religieuse pour les fidèles de son rite. Cette concession n'est pas définitive : Pie IX a rappelé expressément qu'elle devait être renouvelée à chaque nouveau titulaire. Ce n'est que lorsqu'elle a été obtenue et que son élection a été confirmée par Rome que le nouveau patriarche peut prendre

les titres de « patriarche d'Antioche et de tout l'Orient, d'Alexandrie et de Jérusalem »<sup>1</sup>.

Enfin, Léon XIII, par l'article 13 de la Constitution *Orientalium* (30 novembre 1894), a étendu cette juridiction à tous les Melkites habitant le reste de l'empire ottoman : auparavant, ils relevaient des délégués apostoliques de Smyrne et de Constantinople. Hors de l'empire, les Melkites dépendent exclusivement des Ordinaires des lieux : leurs prêtres, quand ils en ont, sont bien présentés par le patriarche, mais ils sont nommés par les évêques diocésains qui leur confèrent les pouvoirs et qui doivent être mentionnés par eux, avec le Pontife romain, durant la messe.

Les progrès de l'Église melkite catholique furent un instant entravés aux alentours de 1860 par l'introduction trop précipitée du calendrier grégorien. Aujourd'hui, elle comprend, outre les trois éparchies patriarcales d'Alexandrie, Antioche et Jérusalem, les cinq métropoles de Tyr, Alep, Bosra, Damas, Beyrouth et les sept évêchés d'Acre, Saïdâ, Panéas, Tripoli, Baalbeck, Zahlé, Yabroud, avec une population d'environ 150.000 âmes et un clergé séculier et régulier comptant 486 prêtres<sup>2</sup>, dont 171 séculiers et 315 religieux basilien : sur ce chiffre, 98 seulement vivent dans les couvents : les 217 autres sont auxiliaires du clergé séculier pour le soin des paroisses<sup>3</sup>.

1. Il faut remarquer que le patriarche melkite, dès qu'il est confirmé par Rome et qu'il a reçu le pallium, peut, sans autre formalité, exercer sa juridiction spirituelle sur ses fidèles répandus dans les trois patriarchats et dans tout le reste de l'empire ottoman, en prenant le titre d'Antioche *seul*. La nouvelle demande qu'il doit faire ne regarde que le port des deux autres titres d'Alexandrie et de Jérusalem.

2. On trouvera, dans l'*Annuaire pontifical catholique* de 1910 (Paris, Maison de la Bonne Presse) une statistique très détaillée de l'Église melkite, éparchie par éparchie et poste par poste.

3. L'histoire de l'Église melkite a été étudiée dans les *Échos d'Orient*, *passim*, à partir du t. IV (1901); la liturgie byzantino-melkite a fait l'ob-

7. *En Géorgie.*

Il en fut des Géorgiens comme des Melkites de Syrie : convertis à la foi par des missionnaires byzantins, ils furent longtemps à accepter le schisme de Michel Cérulaire <sup>1</sup>. Dans des documents du XIII<sup>e</sup> siècle, on voit encore mentionnés les cinq patriarches, c'est-à-dire ceux de Rome, Constantinople, Alexandrie, Antioche et Jérusalem. Formant un royaume indépendant, la Grousie ou Géorgie n'avait que faire des querelles plutôt politiques que religieuses de Byzance avec Rome. En 1223, la reine Roussodana écrit au pape Honorius III d'une manière qui montre qu'elle reconnaissait la primauté romaine. Ce n'est qu'un peu plus tard, vers 1233-1241, qu'il est fait mention pour la première fois, dans une lettre du pape Grégoire IX, de la séparation entre l'Église romaine et le catholicosat de Grousie. Les Dominicains fondèrent un couvent à Tiflis en 1240 ; le franciscain Jean de Montecorvino, devenu ensuite archevêque de Pékin, introduisit ses confrères en Géorgie. Saint Georges Mtathzmindéli, venu à Constantinople en 1066, se prononça pour la validité de la consécration sous l'espèce azyme et la nécessité de ne pas rompre l'unité de l'Église, tout comme Pierre III d'Antioche malgré ses idées pentarchistes.

jet d'un long article des *Χρυσστομικά* (pp. 473-718) ; on trouvera aussi des articles et surtout des documents dans la revue arabe *Al-Machriq* publiée à Beyrouth par les PP. Jésuites, qui dirigent dans cette ville l'Université Saint-Joseph.

1. La Géorgie est un pays encore quasi inconnu à l'Europe, surtout au point de vue ecclésiastique. Cela tient à plusieurs raisons : la difficulté de la langue, le manque de grammaires et de dictionnaires, et l'absorption politique et religieuse de la Grousie-Iméréthie par la Russie. L'histoire de l'Église géorgienne sera bientôt exposée en français par le R. P. Michel TAMARATI, procureur à Rome de la Congrégation de l'Immaculée Conception, auquel je dois les détails que je donne ici.

Il n'y a pas de preuves que la Géorgie ait embrassé formellement le schisme ; la séparation fut causée surtout par suite du manque de relations faciles avec Rome. Aux <sup>xiii</sup><sup>e</sup> et <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècles, les missions des Dominicains et des Franciscains étaient très prospères : en 1328, Jean XXII supprima l'évêché de Smyrne, la grande ville d'Asie Mineure, et le transféra à Tiflis en 1329 ; on a les noms de treize évêques latins, qui vont jusqu'en 1493. A partir de ce moment, l'histoire géorgienne devient très obscure ; les invasions mongoles avaient peu à peu tout ruiné. Au <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle, sous Paul III, les Frères-Unis d'Arménie reprennent la mission de Géorgie, mais pour peu de temps. Ce n'est qu'en 1626 que les Théatins s'installent en Géorgie orientale ; les Capucins leur succèdent en 1663 et s'établissent à Tiflis.

En 1801, la Géorgie, qui s'était mise sous le protectorat de la Russie, fut incorporée à l'Empire russe malgré les traités. Le catholicos resta sur son siège jusqu'en 1811, date où fut installé l'exarchat de Grousie-Iméréthie, avec un Géorgien pour premier titulaire : les suivants furent tous des Russes, ainsi que bon nombre des titulaires des éparchies non supprimées. Les Capucins furent chassés en 1845 et la mission de Géorgie rattachée à l'évêché latin de Tiraspol, ce qui l'enleva à la juridiction de la S. C. de la Propagande pour la mettre sous celle de la S. C. des Affaires Ecclésiastiques Extraordinaires.

A cette époque, les catholiques géorgiens étaient tous du rite latin : le rite byzantin en langue géorgienne n'était plus observé, depuis le <sup>xviii</sup><sup>e</sup> siècle, que par les non-catholiques. La province d'Akhaltoikhé ayant été soumise par les Turcs au <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle, les catholiques qui l'habitaient prirent le rite arménien pour pouvoir conserver leur foi : c'est ce qui explique comment il n'y a plus aujourd'hui en Géorgie de catholiques qui ne soient du rite latin ou du rite arménien.

Vers la même époque, le P. Pierre Karischiarianti, prêtre séculier d'Akhaltsikhé même, du rite arménien, voulant pourvoir aux besoins spirituels de ses compatriotes, résolut de fonder un centre hors de l'Empire russe, où une pareille œuvre eût été impossible. En 1861, il s'établit à Constantinople, au quartier de Féri Keui, et fonda la Congrégation de l'Immaculée Conception, avec la règle de saint Benoît et des constitutions calquées sur cette règle, et la faculté d'admettre des sujets ordonnés prêtres et célébrant dans l'un des trois rites byzantin, latin et arménien.

Actuellement, la Congrégation a en Géorgie cinq prêtres, tous du rite latin. A Scutari de Constantinople, elle a une paroisse latine; à Papàs Keupru, une paroisse gréco-géorgienne et une école grecque; enfin à Féri Keui, où réside le supérieur général, le R<sup>me</sup> P. Benoît Vardidzé, et où se trouve une paroisse géorgienne. La congrégation compte environ quinze prêtres, dont deux du rite arménien. Les Sœurs géorgiennes, fondées aussi par le P. Pierre Karischiarianti, sont environ une trentaine. Les Pères Géorgiens ont à Montauban, en France, une maison qui a servi longtemps de scolasticat. Il y aurait environ, dispersés dans toute la Géorgie, 40.000 catholiques du rite latin ou du rite arménien. Jusqu'à présent, l'intolérance du Saint Synode russe a empêché d'établir le rite byzantino-géorgien, qui est le vrai rite du pays.

#### 8. *La question du catholicisme en Russie.*

Dans les pages qui précèdent, on ne voit pas figurer la Russie. Et cependant, depuis l'ère nouvelle inaugurée dans ce pays par les oukases du 17/30 avril et du 17/30 octobre 1905, qui ont, en principe du moins, car l'application pratique est beaucoup plus longue, accordé la liberté de cons-

cience, il est permis aux catholiques de regarder du côté de la Russie et même d'en espérer beaucoup.

1. — L'Église catholique, en Russie, comprend deux éléments bien distincts : latin et byzantin. Le seul qui subsiste aujourd'hui est l'Église latine, divisée au point de vue ecclésiastique en deux provinces : celle de Varsovie, avec les sièges suffragants de Kieltsé, Lublin et Podlachie, Plostk, Sandomir, Séïni ou Augustov, Kalich ou Wladyslawow, qui s'étend dans l'ancien royaume de Pologne ; et celle de Mohilew, dont le titulaire, vêtu de rouge comme les cardinaux, est décoré par le gouvernement russe du titre de *métropolitaine de toutes les églises catholiques de l'Empire russe*. Cette province comprend les sièges suffragants de Loutsk-Jitomir-Kaménetz-Podolskiy, Samogitie (résidence, Kovno), Vilna, Tiraspol. La population catholique de ces douze diocèses est de 12.260.732 âmes, d'après certains renseignements ; de 18.775.785, d'après d'autres de source polonaise et datant de 1905. Au point de vue ethnographique et linguistique, l'élément polonais est de beaucoup prédominant dans toute la province ecclésiastique de Varsovie (gouvernements de Souvalki, Lomja, Siédlets, Lublin, Plotsk, Varsovie, Radom, Kalich, Piétrokov et Kieltsé). La province de Mohilew est plus mélangée : les diocèses de Samogitie (Kovno) et Vilna sont peuplés surtout de Lithuaniens et de Lettons, celui de Loutsk-Jitomir-Kaménetz-Podolskiy l'est de Petits-Russiens, celui de Tiraspol d'Allemands auxquels il faut rattacher les catholiques géorgiens et des Arméniens de rite arménien ; celui de Mohilew enfin comprend, à Pétersbourg, bon nombre de Lithuaniens, des Français, des Allemands et enfin des Polonais, et une population très mélangée dans le reste de cet immense diocèse, qui comprend les trois quarts de la Russie d'Europe et toute la Russie d'Asie jusqu'à la mer du Japon et la Primorskaïa. En Sibérie notamment, près de cinquante mille catholiques latins et leur clergé n'ont jamais vu



d'évêque, de mémoire d'homme. Tous ces peuples parlent chacun sa langue dans la vie ordinaire ; à l'église, les prières extra-liturgiques se faisaient jusqu'à présent quasi toujours en polonais. Le séparatisme national, très vif aujourd'hui, pousse toutes ces petites nations à s'affirmer même à l'église.

Au point de vue del'épiscopat, qui devrait en théorie comprendre vingt-quatre membres, dont douze prélats auxiliaires — un par diocèse —, sur quinze évêques actuellement *en charge*, un seul, Mgr Kessler, évêque de Tiraspol, n'est pas Polonais.

Ces quelques détails étaient nécessaires pour comprendre ce qui va suivre. Passons maintenant à l'élément byzantin, à ce qu'on appelle en Russie les *Uniates*.

2. — On a vu plus haut comment les savantes persécutions de Catherine II et de Nicolas I<sup>er</sup> ont anéanti peu à peu l'Église ruthène que les partages politiques avaient mise sous la domination russe. Sans ces mesures, il y aurait bien aujourd'hui en Russie *quinze millions* de catholiques du rite byzantin.

Dès que fut promulgué l'oukase de tolérance qui permettait aux personnes majeures d'abandonner la confession orthodoxe, un grand mouvement se dessina. J'ai déjà mentionné les conséquences de cet oukase chez les Tartares musulmans de la Volga et les païens de Sibérie, les uns et les autres baptisés de force par les autorités russes, comme l'oukase lui-même l'avoue ; chez les raskolniks de diverses sectes, tant persécutées depuis plus de deux siècles, et chez les protestants des provinces baltiques, où les mariages mixtes entre protestants et orthodoxes avaient créé, pour les enfants issus de ces unions, la même situation que pour ceux qui étaient nés de mariages entre catholiques et orthodoxes dans les gouvernements de la Vistule et un peu partout : aux termes de la loi, ces enfants étaient, par le fait même, orthodoxes.

C'est-à-dire que là, et partout, et dans les grandes villes d'une manière plus sensible, de nombreuses familles, dont le père seul ou la mère seule était catholique, se donnèrent aussitôt à l'Église romaine à laquelle ils appartenaient déjà de cœur. D'autre part, des orthodoxes, purement Russes d'origine, déjà convertis depuis plus ou moins longtemps au catholicisme et qui le pratiquaient secrètement, profitèrent de l'oukase pour régulariser leur passeport et confesser ouvertement leur foi.

Mais ce fut surtout dans les provinces où avait fleuri l'Église uniate ou ruthène que le mouvement de retour fut important, dans toute cette bande de pays qui sépare la Russie moscovite de la Pologne proprement dite, qui fut si souvent l'enjeu des batailles entre les deux nations, et qui, de la Baltique à la mer Noire, porte les noms divers de Lithuanie, de Russie Blanche, Russie Noire et Petite Russie, du Nord au Sud. Cela prouvait, et avec quelle brutalité avaient été opprimées ces consciences, et avec quelle fermeté ces paysans martyrisés avaient conservé leur foi.

A Minsk, où, depuis près d'un demi-siècle, il avait été interdit aux évêques catholiques de pénétrer, 40.000 uniates, enrôlés de force dans l'orthodoxie, vinrent se mettre aux pieds de Mgr Chembek ; à Vilna, Mgr Ropp enregistra 20.000 retours. Dans les gouvernements de Lublin et de Siédlets, pour l'ancien diocèse uniate de Kholm (en polon. *Chelm*), anéanti en 1874, c'est à 50 ou 60.000 qu'il faut porter le chiffre des convertis. Des villages entiers abandonnaient leur pope orthodoxe et venaient se déclarer catholiques. Mais, qu'on le remarque : l'Église catholique du rite oriental, uniate, ruthène, — qu'on l'appelle comme on voudra — n'en a pas été reconstituée pour cela : tous ces convertis ou ces cryptocatholiques sont devenus catholiques du rite latin. Le malheur pour l'avenir du catholicisme, c'est que, s'il est vrai que

quiconque dit Polonais dit catholique, il est aussi trop vrai que, en Russie, qui dit catholique dit Polonais.

En réalité, telle a été jusqu'ici la situation que, en Pologne et en Lithuanie, la religion couvre la nationalité. Lorsqu'à l'école ou au gymnase on demande à un nouvel élève quelle est sa nationalité, il répond le plus tranquillement du monde qu'il est catholique, se figurant tout à fait sincèrement qu'il a par là indiqué son origine polonaise...

Voilà pourquoi, aussi longtemps qu'il n'y avait pas de liberté de conscience, le gouvernement s'est toujours jalousement insinué dans le monde à lui inaccessible des intimes croyances individuelles : par là il défendait avant tout l'État russe, la nationalité russe contre des atteintes voulues systématiquement et d'un caractère purement politique, quoique couvertes sous le masque de la religion <sup>1</sup>.

3. — Cette malheureuse confusion vient de ce que le point de vue *national*, pour les Polonais et pour les Russes, comme pour d'autres peuples orientaux, a primé le point de vue religieux. C'est toujours la même conception erronée, que nous avons vue poussée à l'extrême dans les Églises orthodoxes autocéphales et *nationales*, mais dont certains rameaux de l'Église catholique *universelle* ne sont pas non plus entièrement libérés.

Aussi, les uniates, aux yeux des Russes orthodoxes, sont des orthodoxes qui, pour des motifs politiques, dépendent du Saint Siège plutôt que du Saint Synode. Cette conception vient de ce que la Russie a imaginé un pareil compromis avec une partie des starovères, qui, gardant leurs différences dogmatiques et cultuelles, traitant même l'Église dominante d'hérétique, ont été reconnus par elle sous le nom d'édinovères, à condition de recevoir leurs prêtres du Saint Synode. Ce qui importait à

1. *Novoié Vrémia*, 9 mai 1908. Article de M. A. STOLYPINE, frère du ministre, intitulé : *La question catholique en Russie*.

l'État russe, c'était d'avoir une Église dans sa main. Il eût accepté aussi bien une Église catholique latine, pourvu qu'elle fût russe et non romaine, projet qu'il a du reste essayé de réaliser par l'institution du *Collège ecclésiastique catholique romain*, qui eût été pour les catholiques ce que le Saint Synode est pour les orthodoxes.

Donc, les uniates, d'après cette manière de voir, ne sont que des orthodoxes qui ont contracté alliance avec Rome. Cela est si vrai que parfois des Russes, même intelligents, qui se font catholiques, disent : « Je veux être catholique sans aucun compromis. » Ce qui signifie : catholique latin.

De plus, les orthodoxes ne croient pas que l'Église catholique accepte les uniates en toute pureté d'intention. Notre but serait de nous attacher d'abord ces convertis pour les latiniser : ce qui est au fond la pensée vraie de beaucoup de Polonais.

La conception polonaise est un peu différente sans être plus juste. Sans doute, par les dogmes auxquels il croit et par la hiérarchie à laquelle il est soumis, un uniате est un catholique ; mais c'est un converti qui a encore des attaches culturelles avec son passé schismatique. Donc, il n'est pas tout à fait « catholique » : il ne le sera que lorsqu'il aura pris le rite *latin*, et c'est uniquement de cette façon qu'il peut être catholique *romain*. Il est rare de trouver des Polonais qui, au fond, pensent autrement. Tous ne regardent l'union que comme un pis aller. Un haut personnage ecclésiastique disait une fois : « Le rite différent du rite latin est toujours un ferment du schisme. Cela fait qu'on se sent à part, indépendant de Rome... Vous avez beau dire, les Grecs catholiques, les Arméniens catholiques, les Maronites, les autres Orientaux ne se sentent pas chez eux à Rome, comme nous latins... » Cette conviction est si fortement ancrée dans les esprits qu'elle s'est traduite dans le langage : on dit d'un uniате qu'il a *passé au catholicisme* pour dire qu'il s'est *latinisé*.

Voici maintenant comment M. A. Stolypine apprécie ces idées d'une étroitesse rare :

Je pense que *presque personne en Russie ne se doute* qu'un tel état de choses est fondé sur un malentendu, ou plutôt sur une ignorance de notre part et sur un mensonge prémédité de la part des adversaires de la nationalité russe.

Qui donc sait qu'un orthodoxe qui passe au catholicisme, non seulement n'est pas obligé, mais n'a pas le droit de prendre le rite latin ?

Un prêtre orthodoxe qui passe au catholicisme doit, d'après les règles de l'Église romaine catholique, continuer à porter jusqu'à la fin de sa vie le costume qu'il portait auparavant, célébrer la même liturgie russe avec cet unique changement qu'il fait mémoire du Pape comme chef de l'Église. Les fidèles doivent prier dans une église de style byzantin et garder intact le rite orthodoxe...

Maintenant que la loi autorise le libre changement de religion, le gouvernement doit se soucier d'empêcher qu'on introduise dans les questions religieuses des vues étrangères et antigouvernementales. Les communautés catholiques de rite oriental ont le droit d'exister, et cela ouvertement, et quand les mots *polonais* et *catholique* cesseront d'être synonymes, alors disparaîtra aussi ce zèle pour une espèce de propagande où la religion elle-même ne jouait qu'un rôle de servante <sup>1</sup>.

4. — Les Polonais n'ont généralement voulu avoir aucun contact avec les Russes. Dans la même ville, les uns vivent de leur côté et les autres du leur; ce sont des groupes fermés, sans compénétration, et chaque groupe ne voit dans le groupe adverse que ce qui est sujet à la critique négative. Si bien que, là où ils sont, si les Polonais ont eu quand même une petite influence catholique, c'est plutôt l'influence immanente au catholicisme que la leur.

1. *Novoïe Vremia*, 9 mai 1908. Article de M. A. STOLYPINE, frère du ministre, intitulé : *La question catholique en Russie*.

C. CHARON. — *Saint Jean Chrysostome*.

Cette antipathie se manifeste en exagérant les défauts des Russes, en tournant en dérision leurs coutumes religieuses les plus respectables, leurs saintes images, leurs rites et leurs textes liturgiques qui sont pourtant aussi sacrés et aussi catholiques que ceux des Latins ; elle exagère à dessein les différences doctrinales qui séparent leur Église de la nôtre, va jusqu'à nier la succession du sacerdoce et la validité des sacrements qui en dépendent.

Est-ce au nom du catholicisme, par exemple, que des prêtres polonais refusent de confesser en russe, comme du reste des prêtres lithuaniens en polonais, parfois malgré les avertissements de leurs évêques ? Est-ce au nom du catholicisme que, non pas en Pologne, mais en Russie proprement dite, dans les grandes villes, les prêtres refusent de prêcher en russe, alors que tous les fidèles comprennent cette langue et n'en ont aucune autre qui leur soit commune ?

On s'appuie, pour agir ainsi, sur une défense du Saint-Siège : cette défense n'a jamais eu pour but que d'aller à l'encontre des décisions du gouvernement qui exigeait que partout, même en Pologne, la langue de la prière extra-liturgique et de la prédication fût le russe ; mais Rome n'a jamais, que je sache, interdit de prêcher en aucune langue connue au monde.

Ce préjugé de la langue va si loin qu'un prêtre étranger est de prime abord soupçonné d'accointance avec le schisme et l'hérésie s'il étudie la langue russe et surtout la parle avec des catholiques du pays, faute d'avoir un autre moyen de communiquer avec eux <sup>1</sup>.

5. — D'autre part, ce n'est pas un moindre mal que les uniates eux-mêmes aient eu jusqu'ici une idée inexacte de la

1. Un prêtre français dinait un jour avec un ecclésiastique polonais et un officier catholique de l'armée russe, beau-frère d'un évêque polonais.



place qu'ils occupent dans l'Église. Ils se croient hors cadre, en marge de l'Église, acceptés par condescendance, parce qu'on les estime incapables, comme ils s'en croient eux-mêmes, de comprendre autrement la religion. Du fait que la noblesse du pays qu'ils habitaient est devenue latine et que les paysans seuls sont demeurés attachés au rite slave, mettant leur foi dans la foi de leurs curés, ils ont conclu qu'ils étaient, au point de vue religieux, dans un état d'infériorité. Ils ont vu, dans le rite latin et dans le rite slave, deux religions alliées, toutes deux agréables à Dieu, quoique inégalement, et en tout cas tolérées par le Pape; et ici encore la langue a exprimé cette conception en distinguant la *foi des seigneurs* de la *foi des paysans*.

6. — On voit tout de suite où est la difficulté. L'heure est venue où on peut songer à l'accession d'un nombre plus ou moins considérable de Russes au catholicisme. Or, quelques individus, des classes élevées, pourront bien renoncer au rite oriental, mus par cette pensée, après tout très vraie, que les rites ne sont rien autre qu'une enveloppe extérieure, chose secondaire qu'il ne faut pas faire passer avant l'essentiel. Mais la généralité, la masse? Les starovères, si attachés aux vieux rites? Le peuple russe, pour lequel un prêtre qui n'est pas tel qu'il voit représenté le Sauveur sur les icônes, avec de larges vêtements, longue barbe et longue chevelure, n'est pas un véritable prêtre? Comment lui ôter de l'esprit ce préjugé si enraciné, que catholique et Polonais, c'est tout un, si on voit presque tous les Polonais voir d'un mauvais œil la reconstitution d'une Église russe de rite oriental, et trouver mauvais

L'officier adressa la parole en polonais au prêtre français. Celui-ci répondit qu'il ne parlait pas le polonais, mais qu'il pouvait s'entretenir en russe. Scandale de l'officier, qui dit alors à l'ecclésiastique polonais : « Je ne conçois pas qu'on puisse parler russe à un prêtre catholique. » Et il ne lui parla pas. On pourrait multiplier les anecdotes semblables.

que les Ruthènes de Galicie reviennent peu à peu à la pureté du rite, en laissant de côté un certain nombre de modifications extérieures tout à fait arbitraires, que Rome n'a jamais sanctionnées ? Le rite oriental a des adversaires parmi les catholiques, mais ces catholiques sont ailleurs qu'à Rome, et, en faisant cela, ils vont droit contre l'esprit catholique.

L'idée qu'il faut absolument répandre en Russie, c'est que, aux yeux de l'Église, aux yeux de la Papauté, il n'y a pas de différence entre catholiques du rite latin, du rite byzantin, etc... : il n'y a que des *catholiques* sans épithète ; — et ensuite que la profession du catholicisme le plus pur peut parfaitement s'allier avec celle du loyalisme le plus absolu envers le Tsar, l'Empire russe et tout ce qui est russe. Faut-il citer les propres paroles de Pie X, adressées précisément aux Polonais ?

Il faut que vous, Vénérables Frères, vous employiez tous vos moyens à aider ceux qui, de leur plein gré et de leur propre mouvement, veulent passer à la communion catholique. Il ne s'agit point là d'une question politique, mais du salut éternel des âmes. C'est donc le droit et la charge des évêques d'établir les règles que devra suivre le clergé dans l'admission à notre communion de ceux qui, librement, le voudront. Ces règles, Vénérables Frères, Nous voulons que vous les fixiez après vous être concertés ensemble ; de telle façon que la manière de procéder soit la même dans tous les diocèses....<sup>1</sup>

1. Encyclique *Poloniæ populum*, du 3 décembre 1905, adressée aux Polonais sujets de la Russie, vers la fin. — Cette encyclique a été reproduite en français dans l'excellente revue *Rome*, t. III (1906), p. 179 sqq. et commentée dans le même organe par un anonyme qui signe MUCIUS SCÆVOLA, sous le titre : *Rome et la Russie*. Il ne m'appartient pas de lever le voile de cet anonymat : qu'il me suffise de dire que l'auteur est une personne très bien placée pour voir clair dans la situation, et tout ce qui est dit dans ses deux articles (nos d'avril et de mai, pp. 182 sqq., 346 sqq.), auxquels j'ai fait d'ailleurs de très larges emprunts textuels, est parfaitement exact. Il en coûte évidemment d'avoir à parler ainsi des Polonais, d'autant plus que l'on rencontre parmi eux de très honorables — mais combien

Cette possibilité, de la reconstitution en Russie d'une église catholique de rite oriental, n'effraie nullement les Russes orthodoxes partisans sincères de la liberté de conscience, et qui savent séparer le catholicisme du polonisme avec lequel tant d'autres voudraient le voir identifié. Voici ce que dit M. A. Stolypine :

Quand nous retournons au berceau de notre histoire, la possibilité d'une telle réunion nous apparaît encore plus réelle, non seulement au point de vue ecclésiastique, mais aussi au point de vue national. Cela ne nous réconcilie-t-il pas, d'apprendre que saint Clément, le quatrième pape de Rome, le disciple de saint Paul, fut martyrisé par les païens aux environs de notre Sébastopol ? Et pour quelques-uns ce sera sans doute une révélation inattendue, de s'entendre dire que les saints russes, comme la grande duchesse Olga, les saints Boris et Gleb, saint Valdimir, saint Varlaam, saint Serge de Radonège et beaucoup d'autres sont honorés comme saints par l'Église romaine catholique.

De même l'Église orthodoxe honore de nombreux saints papes. La différence dans l'exposition des faits consiste en ceci que nous ne considérons pas la période d'union qui a précédé la séparation des Églises comme une période d'union dans la soumission au siège romain...

En preuve que la querelle religieuse n'a jamais eu beaucoup d'âpreté en Russie, il suffit d'apporter ce fait : que nous célébrons

rare — exceptions. Que l'on ne se figure pas que cet esprit de phylétisme soit resté sans conséquence : il y a quelques années, les Polonais émigrés aux États-Unis ont demandé à Rome des *évêques nationaux*. On peut lire à ce sujet la curieuse brochure intitulée : *Supplices preces Suæ Sanctitati Leoni Papæ XIII ad episcopos polonos in Rebuspublicis fœderatis Americæ septentrionalis pro gente polona obtinendos*. Rome, 1903, in-8°, pp. 50. Déjà environ 50.000 avaient fait schisme et s'étaient donné un évêque. Le Saint-Siège leur a toujours concédé des *paroisses nationales* tant qu'ils ont voulu, comme cela se fait d'ailleurs partout où la nécessité l'exige, mais il s'est toujours et très sagement refusé à leur donner des *évêques nationaux* : on voit d'ici les conséquences de pareilles concessions pour l'unité du gouvernement ecclésiastique !

la translation des reliques de saint Nicolas de Myre à Bari (9/22 mai), alors que l'Église de Constantinople, qui considère plutôt cet événement comme un vol de reliques par Rome au détriment de Byzance, n'a pas établi de semblable fête, commune à Moscou et à Rome...<sup>1</sup>

La constitution d'une église catholique russe du rite oriental est donc nécessaire : elle profiterait autant au catholicisme en général qu'à l'État russe en particulier. Mais est-ce possible actuellement ? Et en tout cas, que pourrait-on faire dès maintenant ? C'est là ce qu'il nous reste à examiner.

7. — A vrai dire, il est prématuré de parler de liberté ; le mot *tolérance* exprime mieux la réalité. Pour les raskolniks, l'oukase du 17/30 avril 1905 a été une charte de liberté ; pour les catholiques, ce ne fut qu'un édit de tolérance.

Les orthodoxes, désireux d'embrasser le catholicisme, dès maintenant le peuvent faire, pourvu qu'ils soient majeurs, en toute liberté, mais non sans difficultés, surtout de la part des employés subalternes. Ils doivent auparavant adresser une demande au gouverneur ; celui-ci avertit l'évêque orthodoxe qui, par une enquête, s'assure que ces convertis ne subissent aucune contrainte ; c'est seulement quand il a donné son avis au gouverneur que les intéressés peuvent être inscrits au nombre des catholiques. Si un prêtre catholique a, par des discours publics ou des écrits, coopéré à ces conversions ; s'il a voulu profiter de la liberté de conscience pour se livrer à des actes de propagande, il est passible d'une amende pouvant aller jusqu'à 500 roubles la première fois ; d'un internement plus ou moins prolongé dans un monastère pénitencier ortho-

1. *Novoiè Vrémia*, 1<sup>er</sup> juin 1908, sous le même titre que précédemment. J'ometts certains passages qui, au point de vue de la doctrine catholique, prêtent plus ou moins à la critique.

doxe en cas de récidive; s'il se laisse entraîner à une troisième chute par son zèle apostolique, il est à jamais privé de l'exercice de son ministère sacerdotal.

De plus, la loi russe exige encore que l'époux orthodoxe seul ait tous les avantages, que tous les enfants soient élevés dans la religion orthodoxe. Jusqu'ici, presque toutes les pertes qu'ont éprouvées les catholiques et les avantages que les Russes ont obtenus dans l'ancien royaume de Pologne et surtout dans les gouvernements mixtes de Lithuanie, de Russie Blanche et de Petite Russie, sont dus aux mariages mixtes. Pourtant le clergé polonais s'est opposé de toutes ses forces, malgré les persécutions officielles, à ces sortes d'unions. Il va sans dire que, dorénavant, il devra y répugner encore davantage, d'autant plus qu'il lui sera facile de faire entendre à la partie orthodoxe que, si elle veut absolument conclure le mariage, elle peut librement embrasser auparavant la religion catholique. Lorsque, par suite de la conversion de l'un des deux époux ou des deux à la fois, ils se trouvent être l'un et l'autre catholiques, les enfants qui ont moins de quatorze ans suivent la religion des parents; quant à ceux qui ont plus de quatorze ans, ils demeurent bon gré mal gré, de par la loi, attachés à la religion orthodoxe jusqu'à leur majorité; à partir de vingt et un ans, ils retombent sous la loi générale, et il leur est dès lors permis, pour employer le terme russe, « de tomber de la foi orthodoxe ».

8. — On voit que les barrières sont loin d'être toutes levées : mais ce n'est qu'une question de temps plus ou moins long : peut-être quelques mois, peut-être quelques années. En attendant, il faut se préparer et se tenir prêts. Pourquoi, malheureusement, ne peut-on pas compter sur ceux qui auraient été tout désignés pour cela ?

Quand on pense au nombre considérable de prêtres et

même d'évêques polonais exilés en terre russe depuis Catherine II, on se demande comment il se peut faire que les Constant Lubienski aient été si rares, et que le catholicisme y ait si peu gagné. Serait-ce l'impossibilité de s'adonner à la propagande d'une part, et d'abandonner la confession officielle d'autre part ? Nullement. Les raskolniks, starovères ou autres sectes sorties de l'Église russe orthodoxe, qui se trouvaient en face d'une législation souvent plus sévère, se sont formidablement accrus. Si presque rien du catholicisme n'a levé en terrain russe, c'est uniquement parce qu'on n'y a rien semé.

Pour d'autres raisons encore, l'apostolat polonais, supposé qu'il existât, serait condamné à l'impuissance. A tort ou à raison, les Russes se défient des Polonais. Il leur sera toujours difficile de croire qu'un prêtre polonais, qui exercerait auprès d'eux une propagande catholique, ne visât qu'à les amener au catholicisme, sans mélange de polonisme. Tout un passé se dresse qui sépare ces deux races sœurs. L'une refuse de parler, l'autre d'écouter. N'est-ce point à celle qui a les paroles de vie et de vérité de faire les premières avances, au moins pour libérer sa conscience ? Nous avons ici des leçons à prendre de nos ennemis.

Et, alors que les socialistes de Pologne s'unissent intimement à ceux de Russie, parce qu'ils mettent leur idéal social au-dessus de l'idée nationale, il y a des catholiques en Pologne qui ne savent pas tendre la main à leurs frères séparés, parce qu'ils placent l'idée nationale, dans sa plus étroite acception, *au-dessus* de l'idéal catholique. *Aujourd'hui que les temps sont si mauvais*, dit encore la lettre déjà citée de Pie X aux Polonais, *il nous faut des prêtres qui se distinguent par la pureté de leur doctrine et la sainteté de leur vie, d'une telle générosité et d'un tel courage que, sans écouter la chair et le sang, ils soient prêts à tout mépriser et à tout souffrir pour le Christ.*



9. — Tout d'abord, les milieux catholiques latins, en Russie, doivent être travaillés au moins autant que les milieux orthodoxes, pour que l'idée de l'union — rien que l'idée — y soit accueillie favorablement. Jusqu'ici, le catholicisme a toujours été présenté à la Russie comme une chose étrangère, comme un des éléments du polonisme, et presque comme le polonisme lui-même. Les raskolniks, bien qu'insoumis à l'Église officielle, profitent actuellement de la plus grande liberté. C'est qu'ils ne dépendent pas du *département des confessions étrangères*, comme les catholiques. Ils ont prouvé qu'ils pouvaient être dissidents au point de vue religieux, et excellents sujets au point de vue politique. Les catholiques — j'entends les catholiques du rite latin, considérés en corps — n'ont jamais fait cette preuve, et, quelque délicate que soit la question, il n'en est pas moins vrai, dans l'ensemble des tendances, que, sauf des exceptions très honorables, le clergé polonais, non content de maintenir la patrie polonaise en Pologne, s'efforce de l'étendre en Russie partout où s'élève une église catholique.

Il faut donc, d'un côté exposer aux catholiques d'Occident la question religieuse russe, sa grande importance, les magnifiques espérances qu'elle donne à l'Église romaine — car le catholicisme du rite oriental en Russie, c'est un grand pas vers la fin du schisme d'Orient tout entier — faire connaître les saints grecs et russes <sup>1</sup>, et, d'un autre, montrer aux Russes, *en langue russe*, que le catholicisme est essentiellement neutre et ne connaît ni frontières, ni races, ni partis politiques, et

1. L'excellente collection publiée à Paris par la maison LECOFFRE-GABALDA, *Les Saints*, renferme plusieurs biographies très bien faites de saints orientaux. Dans la collection *Vie des Saints*, de la Maison de la Bonne Presse, il y a aussi à ce point de vue un nombre de petites biographies populaires très intéressantes. Le P. MARTINOV, S. J., lui-même Russe converti, en avait jadis annoncé tout un recueil : j'ignore s'il a eu le temps de l'écrire.

que tout ce qui va à l'encontre de ce principe n'est pas réellement catholique.

Il faut ensuite former des missionnaires pour la Russie, et *du rite oriental* ou prêts à y passer, ayant déjà pour cela toute l'instruction et la formation nécessaire. Il ne faut pas que, le jour où l'apostolat catholique sera possible en Russie, il se trouve pris au dépourvu, ou réduit à se servir de personnes du rite latin, lesquelles n'auront *absolument aucune influence* sur le peuple et même la bourgeoisie, en Russie moins qu'ailleurs encore dans l'Orient <sup>1</sup>.

Il faut encore s'occuper des Russes catholiques qui sont à l'étranger, leur donner le moyen de conserver leur rite en langue slave, les empêcher ainsi de regretter, s'ils ne sont pas bien convaincus, leur passage au catholicisme, créer

1. Le P. AURELIO PALMIERI (*La Chiesa Russa*, pp. 722-754), auquel on ne refusera pas, je pense, l'expérience pratique des choses dont il parle, confirme absolument les faits exposés plus haut, et s'exprime dans des termes similaires, tout en faisant très bien la part des choses et des torts réciproques des Polonais et des Russes. Mais pourquoi éliminer les Ruthènes de l'apostolat en Russie? Le peuple ruthène s'étend depuis la Vistule jusqu'à la Volga : des prêtres ruthènes, pratiquant le rite oriental débarrassé de toute interpolation, absolument libres d'attaches aux partis politiques, très soigneusement choisis, animés d'un dévouement absolu au Saint-Siège, ne pourraient-ils pas être les apôtres de leurs compatriotes? Sa conclusion est que seuls les Jésuites seraient propres à l'apostolat en Russie. Évidemment, je ne vois pas pourquoi ils n'y auraient pas leur place comme les autres, mais pourquoi en exclure aussi ces mêmes autres? De plus, il est bien entendu que les ordres religieux qui, un jour ou l'autre, devraient avoir à travailler en Russie devraient le faire avec le rite oriental, pour les raisons développées plus haut. — L'ouvrage récent de M. J. WILBOIS, *L'avenir de l'Église russe*, Paris, 1907, in-12, composé de lettres publiées dans la *Revue catholique des Églises*, renferme un seul chapitre, en réalité, (pp. 277-301) sur l'avenir de l'Église orthodoxe en Russie; pour lui, le meilleur moyen de faire l'union est... de ne pas la faire du tout, de ne pas faire de conversions individuelles, etc... Du moins, c'est ce que je crois comprendre à travers le vague des expressions et des phrases. Ce livre renferme des choses vraies comme faits, mais il manque de précision et n'est pas une œuvre sérieuse.

quelques petits centres où l'on pourrait avoir de l'action sur les Russes encore non catholiques, et leur exposer *simplement*, mais entièrement et sans aucun esprit de maladroït concessionnisme, surtout par rapport à la primauté du Pape qui est le point fondamental, la doctrine de l'Église catholique romaine <sup>1</sup>.

Il serait bien désirable aussi que le Saint-Siège pût avoir à Pétersbourg un représentant à lui, déjà préparé et mis en garde, qui le renseignerait exactement sans être obligé de voir les choses à travers certains verres qui en changeant l'aspect parfois au point de le faire paraître tout différent.

Enfin, il faut *prier beaucoup* pour la conversion de la Russie. Au moment du concile de Florence, il paraît qu'on aurait fait ajouter, dans toutes les églises du rite oriental, à l'ecténie qui se dit après l'Évangile, une demande pour obtenir de Dieu l'union de toutes les Églises en une seule. Pourquoi, avec l'assentiment de l'autorité légitime, cette pratique ne serait-elle pas reprise, et, pour le rite latin, la messe votive *ad tollendum schisma* prescrite à certains jours par les Ordinaires ?

Il ne faut pas se le dissimuler en effet, et c'est ce qui fera comprendre le long développement donné à cet article : sans négliger les autres parties de l'Orient gréco-slave, l'expansion catholique doit se porter plus directement vers l'empire des Tsars, qui est tombé dans le schisme sans qu'il y ait de sa faute, et qui, aujourd'hui, se trouvant la grande puissance orthodoxe, pourrait bien un jour devenir l'apôtre de Dieu dans l'Orient et les steppes de l'Asie, pour terminer le schisme et amener tous ces peuples à l'Église catholique. Que l'on pro-

1. Il y a peu de livres catholiques en langue russe. Quelques-uns ont été imprimés à Berlin à différentes époques ; l'éditeur HERDER, de Fribourg-en-Brigau, en possède aussi. Il y aurait là toute une bibliothèque à créer. Le P. MARTINOV, S. J., avait jadis réimprimé plusieurs écrits ruthènes du XVIII<sup>e</sup> siècle ; toutes ces réimpressions sont aujourd'hui introuvables.

fite, pour ce nouveau champ d'action, des expériences du passé faites à tous les points de vue, — car ici je ne parle pas seulement du rite, — et que des ressources considérables en fait de zèle, d'activité apostolique et même d'argent ne soient pas dépensées à peu près en pure perte.

V. — PROGRÈS OPÉRÉS DANS LES DIVERSES BRANCHES  
DE L'ÉGLISE BYZANTINE UNIE A ROME.

Ce serait une erreur de croire que les groupes déjà unis à Rome, par le fait même de cette union, se sont trouvés aussitôt en possession de la vie catholique au même degré que les nations demeurées toujours fidèles à l'Église, et chez lesquelles cette vie a été soigneusement entretenue ou activement renouvelée. Si un individu ne peut parfois que très difficilement se défaire de certains préjugés, de certaines idées fausses, à plus forte raison en est-il de même de peuples entiers, chez lesquels un changement de ce genre requiert une durée de plusieurs générations et une action continue et énergique. La constatation des progrès opérés dans les Églises que je viens d'énumérer n'en sera que plus démonstrative.

I. — *Progrès réalisés dans chacune en particulier.*

1. — La communauté grecque unie est d'origine si récente, si l'on met à part les Italo-Grecs, qu'il semble à première vue un peu téméraire de parler de progrès. Si la mission confiée par Léon XIII aux Pères Assomptionnistes rencontre des difficultés toutes particulières, remarquons cependant qu'elle a un avantage tout spécial aussi et qui a une grande valeur. Le peuple a toujours valu ce que valait son clergé ; c'est aussi

une vérité expérimentale, au point de vue apostolique, qu'il vaut mieux commencer une œuvre avec des instruments nouveaux que d'avoir à changer lentement un état de choses déjà existant. Or, le clergé que travaillent avec un soin extrême à former les Pères de l'Assomption dans leur petit séminaire de Koum-Kapou, dans leur grand de Kadi-Keui, pour ceux qui se destinent au clergé séculier, et dans leurs scolasticats pour ceux qui préfèrent embrasser la forme de vie de leur congrégation, aura un grand avantage : c'est qu'il sera entièrement formé d'éléments nouveaux, de descendance et de naissance catholiques, puisque les élèves de Koum-Kapou appartiennent aux familles catholiques latines de l'Archipel et ne passent qu'après au rite grec. De plus, tous les membres de ce clergé auront reçu une formation régulière et complète, et l'on n'aura pas, dans l'Église grecque unie, cet affligeant dualisme de prêtres ayant reçu une formation solide et une instruction sérieuse à côté d'autres, en nombre plus ou moins grand, qui n'ont eu ni l'une ni l'autre. Les membres de la Congrégation de la Très Sainte Trinité de Péra ont reçu de même leur éducation soit à la Propagande, soit au Collège grec de Rome, et, puisque le nom de cette antique maison se présente, il faut dire que l'on doit espérer beaucoup, pour le bien de l'Église presque unie, de la réorganisation de ce collège opérée par Léon XIII et de sa remise au zèle sympathique et éclairé des Pères Bénédictins. Il serait grandement à souhaiter que les évêques latins de la Grèce et des Îles assurent le recrutement de cette maison, et prennent à cœur l'établissement dans ces contrées du rite oriental catholique.

2. — L'Église ruthène est, elle aussi, entrée dans la voie d'un progrès marqué. Il suffit de comparer son état d'il y a un quart de siècle avec celui que nous voyons maintenant. Au moment où, de l'autre côté de la frontière, l'éparchie

de Kholm était définitivement détruite par les Russes, on remarquait en Galicie un esprit qui n'était rien moins que catholique, chez beaucoup de laïcs et de membres du clergé. Les divergences de toute sorte, pour ne rien dire de plus, avaient toujours été très vives entre Polonais et Ruthènes : certains personnages croyaient agir pour le bien et la tranquillité de l'Autriche, considérée comme puissance suzeraine, en les excitant les uns contre les autres. A ces querelles nationales était venue se joindre la question des rites. Il est historiquement incontestable que, par suite d'influences auxquelles le Saint-Siège était toujours resté étranger, le rite byzantin avait été, chez les Ruthènes, à partir du début du XVIII<sup>e</sup> siècle, légèrement modifié dans l'appareil extérieur du culte et dans certaines formules, pour le rapprocher du rite latin, alors qu'aucune vraie nécessité ne justifiait cette altération. Cette série de modifications fut précisément le prétexte dont les Russes se servirent dès 1870 pour intervenir dans l'administration de l'éparchie de Kholm et la faire passer peu à peu à leur orthodoxie. De sorte que des modifications rituelles qui auraient été blâmables en d'autres temps et en d'autres circonstances, et qui le seraient de nos jours, alors que la situation a bien changé, étaient devenues en quelque sorte le signe extérieur du catholicisme : travailler à les modifier était, toutes choses restant en état, travailler pour l'absorption dans l'Église russe officielle. C'étaient ce qu'avaient très bien compris les persécuteurs de l'Église ruthène, mais ce que ne voyaient pas un certain nombre de membres du clergé de la Galicie, qui, groupés surtout autour de la métropole de Saint-Georges à Léopol, avaient formé ce que l'on appelait le *parti de Saint-Georges*. Le dernier et triste évêque en titre de Kholm, Mgr Koujiemski, en était précisément l'un des membres. Ce parti suivait sur la question des rites une ligne de conduite qui, avec les circonstances d'alors, menait droit au schisme.



C'est pourquoi Pie IX s'éleva énergiquement contre les mesures prises par l'administrateur intrus du siège de Kholm, Marcel Popiel, dans sa lettre *Omnem sollicitudinem*, du 13 mai 1874, adressée au métropolite de Galitz Joseph Sembratovitch. *A cette époque*, la conservation des modifications introduites dans le rite extérieur devenait une nécessité *temporaire*, pour montrer à un peuple simple la différence extérieure entre deux confessions religieuses, l'une vraie, l'autre fausse. Rapprochée des circonstances dans lesquelles elle a été écrite, la lettre très sage de Pie IX se comprend fort bien et expose évidemment la même doctrine que Grégoire XVI, lorsqu'il écrivait, le 17 juillet 1841, au métropolite Michel Lévitkiy :

Il nous a été également très agréable de lire dans votre Lettre ce que vous y faites remarquer sur ceux qui ont l'audace de calomnier le Saint-Siège, avançant qu'il s'étudie à éloigner de leur rite propre soit les autres Orientaux, soit les Ruthènes qui lui sont soumis, afin de les amener enfin au rite latin. Combien cette assertion s'éloigne de la vérité, c'est ce qui ressort avec la plus grande évidence d'un grand nombre de règlements émanés des pontifes romains, et cités par vous, en vertu desquels l'usage de leurs rites est nominativement permis aux autres Orientaux comme aux Ruthènes catholiques; à la seule condition : *que ces rites n'aient rien de contraire à la vérité et à la foi catholique, et qu'ils n'excluent pas la communion avec l'Église romaine*. D'où il est arrivé que, si quelquefois, dans le rite de quelques Églises, il a été demandé quelque changement sur un point quelconque, ce changement n'a été approuvé et décrété par le Siège apostolique qu'à raison de graves motifs qui le conseillaient; de sorte qu'il a été pourvu à ce que les constitutions pontificales, ainsi que les décrets des conciles généraux touchant les Orientaux, demeuraient en vigueur...

Ce qu'il y a de douloureux, c'est que les Gréco-Russes non-catholiques prennent occasion d'abuser, près des Ruthènes catholiques, de la conservation même de leur rite, pour les détourner frauduleusement de l'Église romaine, comme si la diversité des

rites entraînait des divergences dans la foi, et qu'ils usent de ce même moyen pour les gagner à leur communion schismatique, en leur représentant qu'elle ne diffère de leur culte que par des différences minimales à peine remarquables. Or, vous savez, Vénérable Frère, quelle est souvent la puissance de captieuses insinuations, tirées de la similitude et comme de la face extérieure des choses, sur un peuple simple et peu instruit. Ne cessez donc point de mettre en œuvre votre vigilance pastorale tout entière, pour empêcher qu'il ne soit séduit par ces ruses. A cet effet, et de peur que le péril de la séduction ne vienne à grandir, il faut principalement s'opposer à tout changement qui tendrait à rapprocher davantage les rites catholiques des Ruthènes de ceux des schismatiques, en leur imprimant une plus grande similitude. Car, si nous parlons des rites qui se rapportent en quelque sorte à la profession de la foi et de l'unité catholiques, ainsi qu'à la détestation du schisme, il est d'une haute évidence que ceux-là ne peuvent subir aucune variation. Quant aux formes des rites que les Ruthènes catholiques ont retenues de toute antiquité, ou que plus tard ils ont adoptées, soit à l'appui de leur séparation des schismatiques, soit pour quelque autre cause, celles-là certainement ne doivent pas être légèrement changées; et, dans ce temps de si grands périls, il serait surtout extrêmement imprudent d'en rien retrancher, d'y rien ajouter, ou d'y innover, au gré des schismatiques. A ces précautions, joignez une continuelle surveillance pour empêcher qu'il ne parvienne aux mains du clergé ou du peuple des missels, des catéchismes ou d'autres livres de liturgie ou de religion sortis des presses schismatiques...

Aujourd'hui, les choses ont changé de face. Les prévisions faites jadis par le P. Martinov <sup>1</sup> se sont réalisées. La Russie a autre chose à faire que de persécuter les catholiques et même les uniates. Le parti de Saint-Georges n'est plus qu'un souvenir. Rien ne s'oppose aujourd'hui à ce que l'Église ruthène

1. Cf. dans sa brochure : *La Russie sera-t-elle catholique ?* Paris, 1865, le chapitre intitulé : *Catholicisme ou révolution*.

continue peu à peu, *en suivant les règles de la prudence*, à reprendre le rite byzantin dans toute sa pureté, d'autant plus que, comme je l'ai dit précédemment <sup>1</sup>, si l'on veut compter les modifications vraiment sanctionnées par l'autorité de l'Église, on verra qu'elles se réduisent à cinq ou six, et que les autres n'ont été introduites que par des initiatives privées, et encore pas partout en même temps ni à la même époque. Aujourd'hui qu'il s'agit de ramener, non plus les Ruthènes catholiques à l'*orthodoxie*, mais bien les Russes orthodoxes au catholicisme, la disparition de tout ce qui a été fait arbitrairement devient une nécessité. Il est évident que pour cela l'on doit se baser, non pas aveuglément sur les pratiques russes actuelles, mais bien sur les monuments de la tradition, tant slaves que grecs.

Les moines basilien, qui avaient été jadis le soutien et la force de l'Union ruthène, rudement éprouvés par les événements qui avaient suivi les partages successifs de la Pologne, étaient, il y a quarante ans, dans une décadence complète, et l'instruction du clergé laissait beaucoup à désirer.

En 1882, Léon XIII prit en main la réforme de l'Ordre basilien de la branche ruthène, en lui donnant une forme plutôt active que strictement monastique. Les résultats obtenus montrent que l'on peut, pour réformer d'autres branches de moines orientaux qui en ont également besoin, suivre la même voie, à condition de prendre des instructeurs menant la forme de vie religieuse qu'on veut leur inculquer.

Lorsque, en juin 1595, l'Église ruthène proclama son union avec le Saint-Siège, les clergés séculier et régulier étaient dans le plus triste état. Les canons ecclésiastiques sur la vie des moines étaient tombés dans un tel oubli, que le noviciat n'existait plus : en un seul jour, le laïc devenait novice et

1. Cf. *supra*, pp. 269-270.

C. CHARON. — *Saint Jean Chrysostome.*

profès. Le reste de la vie religieuse était à l'avenant. Cependant, les grands évêques qui firent alors triompher l'Union ruthène, Jean Rutski et Josaphat Kountsévitich, comprirent si bien la force qui résidait dans cet élément monastique, qu'ils entreprirent de le réformer. Les divers couvents furent groupés en congrégation, sous l'autorité d'un protoarchimandrite, ce qui donnait un ordre religieux semblable à ceux que l'on voyait dans l'Église latine. Le malheur fut que Jean Rutski donna trop d'influence à cette congrégation et à son protoarchimandrite, tandis que presque rien n'était fait pour le clergé séculier. Il est vrai qu'il avait besoin d'une armée solide et exercée qui pût être à tout moment sous sa main, et qu'il fallait parer au plus pressé. Ses successeurs auraient dû s'occuper du clergé séculier. Mais les circonstances ne paraissent pas leur en avoir laissé le loisir. Toujours est-il qu'un déplorable antagonisme ne tarda pas à se faire jour entre le clergé régulier, auquel étaient réservés exclusivement les évêchés et les dignités ecclésiastiques, et le clergé séculier, adonné au mariage et voué à l'ignorance. Avec le temps, les Basiliens tombèrent dans le relâchement, et alors c'en fut fait du clergé de la Ruthénie.

Cet état de choses si pénible dura jusque vers le dernier quart du siècle qui vient de finir. C'est alors que plusieurs évêques ruthènes, aidés des plus fervents d'entre les moines, entreprirent une réforme. L'affaire fut soumise à Rome, et, le 12 mai 1882, le Pape Léon XIII, par Lettres apostoliques, traça le plan à suivre dans cette réforme.

Celui qui y joua le principal rôle fut le comte Romain Cheptytskiy, originaire d'une noble famille ruthène passée au rite latin. Né en 1865, il achevait ses études universitaires au moment où la Réforme basilienne commençait. Il se sentit la vocation de retourner au rite suivi par ses pères et d'embrasser la vie religieuse dans l'ordre basilien réformé. Malgré



Высокопреосвященный Киръ  
АНДРЕЙ ГРАФЪ НА ШЕНТИЦАХЪ ШЕНТИЦКІЙ  
Митрополитъ Галицкій

SON EXCELLENCE

MGR LE COMTE ANDRÉ CHEPTYTSKIY, MÉTROPOLITE DE GALITZ

mée. Les postulants devaient présenter en entrant un certificat de bonne vie et mœurs de leur ordinaire, et faire six mois de postulat avant d'être admis au noviciat proprement dit. Un prêtre ruthène était délégué pour célébrer les offices et administrer les sacrements selon le rite oriental, qui devait être rigoureusement observé. Relativement aux dispenses en matière de jeûnes et d'abstinences, le supérieur du noviciat avait les pouvoirs ordinairement concédés aux généraux d'ordre.

Au bout d'un an et six semaines de noviciat, les novices pouvaient émettre les vœux simples, qui les liaient à la congrégation, sauf dispense du Saint-Siège, sans que la congrégation fût liée envers eux. Ceux qui étaient moins bien disposés pouvaient émettre de simples vœux de dévotion. C'est après l'émission des vœux simples que les jeunes religieux devaient être appliqués aux études philosophiques et théologiques. Au bout de trois ans à compter à partir de l'émission des vœux simples, ils pouvaient émettre les vœux solennels, en observant les règles prescrites par Pie IX dans la Constitution *Ad universalis Ecclesiæ*, du 7 février 1861.

Enfin, on devait s'appliquer petit à petit à rédiger de nouvelles constitutions, modelées sur celles de l'ancienne congrégation, et qui seraient ensuite approuvées par le Saint-Siège.

La réforme basilienne n'a fait que prospérer, et aujourd'hui on compte environ 200 basiliens réformés, employés, soit dans les couvents, soit au saint ministère, soit à l'éducation de la jeunesse. Ils ont même traversé les mers, et on en compte plusieurs qui s'occupent des intérêts spirituels des Ruthènes émigrés au Canada ou aux États-Unis d'Amérique. Les basiliennes, elles aussi, se sont réformées et comptent aujourd'hui trois monastères.

Le métropolite Mgr Cheptytskiy a en outre fondé près de Lvov une laurie à la règle plus strictement monastique et



où il s'efforce de faire revivre les traditions de saint Théodore Studite. A un autre point de vue, il a conduit récemment (1906) un grand pèlerinage ruthène en Terre Sainte.

La hiérarchie s'est développée. Le 28 mars 1885 a été érigé l'évêché de Stanislavov, et dernièrement Pie X a donné un évêque aux Ruthènes des États-Unis. Au point de vue de l'éducation et de la formation du clergé, Léon XIII a ouvert en 1891, près de l'église des saints Serge et Bacchus, à Rome, le Collège ruthène ; beaucoup d'élèves ecclésiastiques de cette nation vont en outre étudier à Innsbrück, et l'heureuse influence des Pères Jésuites a fait adopter à un nombre de jour en jour plus grand la salubre pratique du célibat pour le clergé. Le séminaire de Lvov a été de même réorganisé par le Concile provincial de 1891, et la presse religieuse développée.

3. — L'Église roumaine de Transylvanie a vu disparaître de chez elle l'abus bien connu de la dissolution du mariage en cas d'adultère, ce qui a valu à son épiscopat les félicitations de la S. C. de la Propagande <sup>1</sup>. La hiérarchie a été rétablie et reconstituée par Pie IX en 1853. Des conciles provinciaux ont été tenus en 1872, 1880 et 1903 ; la version roumaine de la liturgie a été révisée suivant les prescriptions du concile de 1871 et une partie a déjà été imprimée. Des pèlerinages foumains ont été conduits à Rome en 1893, 1903 et 1908.

4. — L'Église bulgare a reçu, en Thrace, un important secours par la fondation de la mission des Pères Augustins de l'Assomption : dès 1863, le P. Galabert se chargeait, à Philippoli, de l'école primaire de Saint-André, maintenue depuis

1. Instruction de 1858 ; *Collectanea*, éd. de 1907, t. II, p. 612 sqq. (n° 1152).

45 ans en pleine prospérité ; en 1884 était fondé dans la même ville le collège secondaire Saint-Augustin ; en 1888-1889, les Pères et les Sœurs oblates s'installaient à Yamboli, en 1897 à Varna, en 1898 à Mostratli près d'Andrinople, en 1903 à Sliven. Dès 1874, le P. Galabert commençait à Andrinople un petit alumnat qui, après de multiples transformations, se fixa à Kara Aghatch, tout près de la ville, et devint le petit séminaire bulgare, d'où les enfants seraient dirigés, soit sur le grand séminaire gréco-bulgare de Kadi Keui pour le clergé séculier, soit vers le noviciat de la congrégation pour ceux qui désiraient embrasser la vie religieuse. De leur côté, les Résurrectionnistes polonais ont ouvert un collège à Andrinople même. En Macédoine, les Lazaristes ont un séminaire bulgare à Zeitenlik avec école de métiers, et le dévouement de plusieurs Filles de la Charité, passées au rite byzantin, a permis la constitution d'une petite congrégation bulgare, les Sœurs Eucharistiques, qui ont déjà quatre maisons.

5. — L'Église melkite de Syrie et d'Égypte est en très bonne voie, et cela grâce à la fondation du séminaire de Sainte-Anne, ouvert en 1882 par les Pères Blancs d'Alger, sur l'initiative combinée du patriarche Grégoire II Yoûssef et de Mgr Lavigerie, plus tard cardinal. Les grandes précautions prises pour assurer le bon fonctionnement de cette œuvre, le soin minutieux apporté au choix et à la formation des élèves, ont porté leurs fruits lentement, mais d'autant plus sûrement. L'expérience faite avec cette maison a prouvé clairement que le seul moyen de promouvoir d'une manière vraiment efficace le progrès et la réforme des Églises orientales unies est de leur former un bon clergé, et cela dans le pays même et dans le rite propre, mais avec des instructeurs européens et avec toutes les méthodes européennes de formation spirituelle et d'instruction ecclésiastique ; un autre sys-



Cliché Féron-Vrau, Paris.

GROUPE D'ÉLÈVES DU SÉMINAIRE BULGARE  
 DIRIGÉ PAR LES PP. AUGUSTINS DE L'ASSOMPTION  
 A KARA-AGHATCH, PRÈS ANDRINOPLE,  
 AVEC LEURS DIRECTEURS



Cliché Féron-Vrau, Paris.

CHAPELLE DU SÉMINAIRE BULGARE DE KARA-AGHATCH



tème ne pouvant être qu'une demi-mesure condamnée à la stérilité. Un progrès très sérieux a été réalisé ces dernières années par l'introduction de la langue latine pour les études théologiques : introduction absolument nécessaire si l'on veut mettre le clergé oriental au niveau de celui de l'Occident ; ce qu'avait d'ailleurs fort bien compris dès le dix-septième siècle le métropolite *orthodoxe* de Kiev, Pierre Moghila, qui fit enseigner en latin, dans son Académie spirituelle, la Somme de saint Thomas. Aujourd'hui, après vingt-cinq ans d'existence, le séminaire de Sainte-Anne a donné à l'Église melkite environ soixante-quinze prêtres parfaitement formés et instruits, ce qui est considérable si l'on songe que le clergé melkite tout entier ne comporte pas plus de quatre cent quatre-vingt-dix prêtres. C'est grâce à ces anciens élèves que les collèges patriarchaux de Beyrouth, Damas, le Caire, le collège métropolitain d'Alep ont pu être réorganisés ou fondés ; les trois derniers de ces établissements ont à leur tête un ancien élève de Jérusalem ; et, dans plusieurs éparchies, le directeur des écoles sort également de Sainte-Anne. Les trois congrégations religieuses basiliennes, particulièrement celle de Saint-Sauveur, voyant ce qui a été fait à Jérusalem pour le clergé séculier, se préoccupent à leur tour de mettre leurs scolasticats respectifs sur un meilleur pied. La congrégation des Missionnaires de Saint-Paul, fondée par Mgr Germanos Mo'acqad, métropolite titulaire de Laodicée, est composée uniquement d'anciens élèves de Sainte-Anne. Ces derniers semblent jusqu'à présent avoir été mis plutôt dans les écoles que dans les paroisses auxquelles ils sont cependant destinés par leur vocation et leur formation, bien plus que les religieux basiliens qui desservent encore actuellement environ la moitié des postes du ministère proprement dit : il y a peut-être là une disposition secrète de la Providence dont les résultats ne seront manifestés que plus tard.

Cette marche en avant ne fera que s'accroître si l'on voit bientôt se réunir le concile national jugé absolument nécessaire par tout ce qu'il y a de meilleur dans le clergé, et d'ailleurs formellement prescrit jadis par Léon XIII. Mais, lorsque ce progrès aura été entièrement réalisé, la reconnaissance des Melkites devra aller aux Pères Blancs, qui, se tenant modestement dans l'ombre, auront été les instruments choisis par la divine Providence pour opérer tout ce bien. Un des services rendus par leur séminaire, et non des moindres, aura été d'habituer tout le clergé melkite au célibat ecclésiastique. Cette institution, que la présence dans beaucoup de paroisses des religieux basiléens — il est juste de le reconnaître — n'a pas peu contribué à implanter, peut être considérée comme acquise chez les Melkites, et il est permis d'espérer que le futur concile national pourra rendre à ce sujet au moins un décret analogue à celui adopté par les Coptes dans leur synode du Caire en 1898 : le célibat y est rendu obligatoire pour tous les membres du clergé, sauf quelques exceptions qui doivent être très rares et soumises au jugement du patriarche <sup>1</sup>.

## 2. *Le phylétisme et le développement intégral du catholicisme.*

Je pense avoir montré suffisamment, dans les pages qui précèdent, les maux que le phylétisme, c'est-à-dire l'esprit de nationalité poussé à l'excès, a causé aux Églises orthodoxes. Il ne sera pas inutile, cependant, d'y revenir en se plaçant au point de vue plus spécial des Églises catholiques existant dans les pays orientaux ou assimilés à ceux-ci. J'emploie à dessein ces expressions, car on a vu plus haut comment des peuples de rite latin n'en sont pas plus exempts que ceux de

1. Cf. *Synodus Alexandrina Coptorum*, Rome, 1899, pp. 147-149.



rite oriental, desquels seuls je veux parler ici. La conclusion que l'on doit en tirer de suite, c'est que la question des rites n'a évidemment rien à faire *en soi* avec le phylétisme.

Celui-ci, en effet, a d'autres origines. Il a été quasi toujours causé par l'asservissement d'un peuple à un autre, et l'esprit d'hérésie n'en est parfois qu'une conséquence. Je ne donnerai qu'un exemple qui fera bien comprendre la chose : ce qui s'est passé dans le monde syro-égyptien aux diverses époques de l'histoire chrétienne.

Déjà, la scission nestorienne n'avait eu guère d'autre origine que le désir de pouvoir continuer à professer le christianisme sous le sceptre des Sassanides païens, grands ennemis de Rome et de Byzance, et qui supportaient difficilement dans leurs États la présence de chrétiens ayant la même foi que leurs adversaires.

Au <sup>vi</sup>e siècle, les Coptes d'Égypte, une bonne partie des Syriens, se détachent de l'Église orthodoxe, qui alors n'était autre que l'Église catholique, pour se jeter dans le monophysisme. Croit-on que les disputes religieuses aient été le seul facteur de cette séparation ? Absolument pas : les Égyptiens, les Syriens en avaient assez du gouvernement, parfois très dur, de Byzance, et, plus tard, les exactions d'Héraclius, qui voulait réparer les désastres que lui avait fait subir la Perse, ne furent pas pour peu dans le développement de cet esprit séparatiste. Dans une civilisation où la religion était aussi intimement mêlée à toute la vie civile que celle de l'empire romano-byzantin, il n'y a rien d'étonnant à ce que la scission politique ait commencé par prendre une forme religieuse. En Égypte, il ne resta à l'Église orthodoxe que les marchands grecs, les soldats de la garnison byzantine et les fonctionnaires. En Syrie, le séparatisme fut moins violent : non seulement l'élément purement grec — qui devait disparaître brusquement devant la conquête arabe — mais

encore tout l'élément indigène plus ou moins hellénisé, et une partie assez importante de l'élément resté syrien de langue comme de coutumes, demeurèrent fidèles. Mais, du coup, s'étaient formés deux groupes adversaires l'un de l'autre, deux *nations*, pour employer le terme oriental : les Jacobites, qui aidèrent les Arabes à s'emparer du pays ; les Melkites, qui étaient plutôt portés à regarder vers Byzance, siège du *malik* ou basileus.

Au viii<sup>e</sup> siècle, nouvelle scission : les moines du couvent de Saint-Maron, sur l'Oronte, embrassent le monothélisme, entraînent avec eux les paysans des environs, et ce groupe, qui reçut aussitôt, du lieu de son origine, le nom de *maronite*, se sépare de l'Église melkite qui représentait alors l'Église catholique. Émigré au Liban, il ne tarde pas à y former un peuple assez important.

A partir du x<sup>e</sup> siècle, l'Église melkite se byzantinise de plus en plus : tout en continuant à garder le syriaque comme langue liturgique<sup>1</sup>, concurremment avec le grec à Antioche et dans quelques autres grands centres, elle adopte entièrement le rite de Constantinople. Aux xii<sup>e</sup>-xiii<sup>e</sup> siècles, elle est victime du schisme de Cérulaire, bien plus par l'absence de relations avec Rome que par des actes formels. Au point de vue catholique, il ne reste plus rien des trois anciens patriarchats du Sud. Mais, comme on le voit, ce sont surtout les querelles politiques qui, se servant de la religion comme un étendard, ont causé leur ruine.

Au xvi<sup>e</sup> siècle, la situation change. Les Maronites, devenus un peuple nombreux, s'unissent en corps à l'Église romaine, et, fait unique dans l'histoire, cette union persévère dans son entier. Au xii<sup>e</sup> siècle, ils avaient déjà demandé

1. Ce point ne doit plus faire de doute aujourd'hui. Du x<sup>e</sup> au xvii<sup>e</sup> siècle, l'Église melkite a employé presque exclusivement le syriaque dans sa liturgie. Voir le recueil des *Χρυσστομικά*, pp. 498-524 et 637-644.

l'Union : Innocent III, tout en les accueillant, les adressa alors au prélat qui représentait la hiérarchie catholique en Syrie : le patriarche d'Antioche, qui se trouvait être du rite latin depuis que le patriarche melkite Jean V, ne pouvant se faire à la domination des Croisés malgré les égards qu'on lui témoignait, avait pris le parti de s'enfuir à Constantinople en 1098 environ. S'il était resté à son poste, et surtout si ses successeurs avaient pris soin plus tard de maintenir quelques relations avec Rome — ce qui pouvait se faire <sup>1</sup> — on n'aurait peut-être pas vu l'ancien patriarcat d'Antioche, étendant jadis sa juridiction, non seulement sur tout le territoire patriarcal, mais encore sur *toutes* les personnes qui y habitaient, partagé en trois patriarcats *purement nationaux* comme on le voit aujourd'hui chez les catholiques <sup>2</sup>.

En effet, les Maronites obtiennent la confirmation de leur patriarche au xvi<sup>e</sup> siècle ; les Syriens en 1661 ; lorsque, en 1724, le patriarche melkite revient définitivement à l'unité, il n'est plus possible de reconstituer l'ancien patriarcat : les querelles politiques et religieuses ont créé trop de barrières entre ces trois peuples, frères par le sang, la langue vulgaire, et longtemps la langue liturgique et le rite. Les Melkites ont pris

1. Les diplômes délivrés au xiv<sup>e</sup> siècle par les sultans d'Égypte aux patriarches melkites d'Alexandrie et d'Antioche, qui se trouvaient alors sous leur dépendance civile, contenaient tous une longue *waṣīyya* ou recommandation d'observer les devoirs de la charge patriarcale, recommandant expressément l'obéissance religieuse au Pape. Cf. *Échos d'Orient*, t. XI (1908), p. 91. De nos jours, les évêques polonais, persécutés à outrance par le gouvernement russe, ont bien su rester en communication avec Rome. Cette négligence des patriarches melkites du moyen âge, due à l'influence des théories de la *pentarchie* et à celle de Constantinople, paraît donc difficile à excuser et très regrettable.

2. En effet, les trois patriarches melkites, syrien et maronite portent tous les trois le *titre* d'Antioche, mais, *en réalité*, ils n'exercent leur juridiction, l'un que sur les *seuls* Melkites, l'autre sur les *seuls* Syriens, le troisième sur les *seuls* Maronites.

celui de Byzance ; les Syriens ont gardé l'ancien rite d'Antioche, les Maronites l'ont modifié au point de le rendre extérieurement méconnaissable. De plus, ceux-ci se sont bâti une histoire absolument légendaire, se prétendant perpétuellement orthodoxes et catholiques, et par là, autant que par certains traits de leur caractère, se sont aliéné les Melkites <sup>1</sup>. Ceux-ci, de leur côté, n'ont pu toujours se garantir d'une certaine hauteur due, évidemment, à un contact trop prolongé avec les non-catholiques, lesquels à leur tour ont largement hérité de l'esprit d'orgueil infusé par les fauteurs du schisme et leurs continuateurs au cours des siècles.

Tout cela est bien regrettable et ne laisse pas d'avoir de tristes conséquences. Le système gouvernemental ottoman, en donnant aux chefs religieux un grand pouvoir civil, a été cause que le peuple s'est habitué à voir dans ses évêques bien plus des chefs civils que des chefs religieux ; et, il faut le dire, on n'a pas assez réagi contre ces idées. Dans la langue arabe vulgaire, les mots *taqs* (rite, = grec *τάξις*) et *tâ'ifat* (nation) sont quasi synonymes, et le second est même plus employé que le premier. Le rite ecclésiastique est devenu le drapeau national, la petite patrie, dans ce qui serait la grande et la seule vraie dans un pays plus unifié que la Turquie. On s'en aperçoit tout de suite : les petites rivalités, les petites jalousies, se montrent partout, et naturellement chacun se donne raison à lui-même. La conséquence est que le catholicisme revêt trop souvent une estampille nationale, lorsque,

1. C'est un fait curieux, que tous ceux qui connaissent l'Orient ont pu vérifier : il y a généralement de bonnes relations entre catholiques melkites et syriens, mais Melkites et Maronites professent les uns à l'égard des autres tout autre chose que de la sympathie ; et il faut avouer que les Melkites doivent leurs avantages très réels, au point de vue de l'intelligence et du caractère, à ce que, habitant surtout les villes, en relations plus fréquentes avec l'extérieur, ils sont plus policés et plus cultivés que les Maronites.

par définition, il est quelque chose d'essentiellement international.

Le résultat est qu'une entente mutuelle contre un ennemi commun est très difficile : rien qu'une question de préséance, entre dignitaires de rites différents, suffit à empêcher la réunion de conférences où on pourrait adopter des mesures communes. Ce sont là, je le sais très bien, des questions fort délicates, mais tous ceux qui me liront verront, je l'espère, que je m'efforce d'être absolument impartial. Je parle ici au nom du catholicisme sans épithète.

Il y a en effet, à côté de la cité de Dieu, celle du diable, représentée par la franc-maçonnerie. Assurément, on ne peut que se réjouir de voir une constitution libérale régir désormais la Turquie. Mais croit-on que la franc-maçonnerie ne va pas s'efforcer d'en profiter, et à bref délai ? Voici comment elle le laisse entendre par l'organe d'un de ses orateurs le plus en vue <sup>1</sup>, parlant du jour anniversaire de l'entrée des Piémontais à Rome :

En commémorant ce jour, nous sommes doublement joyeux : l'année courante a vu en effet, du côté du Levant, tomber une autre formidable citadelle du despotisme, et se lever, pour une innombrable foule d'autres opprimés, l'aurore de la rédemption. Honneur aux peuples qui savent revendiquer la dignité humaine ; honneur aux hommes qui savent se dépenser pour inaugurer sur la terre le règne du triangle maçonnique, suprême loi et suprême expression de l'humanité !

Pas plus que la Russie, la Turquie n'est mûre pour une organisation gouvernementale basée sur un suffrage étendu. Il faudra faire l'éducation politique des masses. La question

1. ETTORE FERRI, discours du 20 septembre 1908. Voir le *Corriere d'Italia*, n° du 21 septembre 1908, p. 2, col. 3, en haut.

est de savoir qui la fera : les catholiques ou les francs-maçons. Il y a quinze ans, vingt ans, ceux-ci n'étaient rien en Syrie et au Liban. Aujourd'hui, ils y ont plusieurs centres très actifs, dont font partie des Orientaux et des étrangers, des chrétiens et des musulmans, des membres de toutes les *nations* catholiques du pays, malheureusement, les uns trompés, les autres, en petit nombre, trompeurs ! Pour eux, la réalisation du but maçonnique est tout : les différences de nationalités ne sont rien : le maçon est citoyen de l'univers. De même les différences de rite : le maçon, au fond, n'a pas de religion. Et la secte a commencé ses attaques : pamphlets et affiches hostiles, journaux à l'esprit neutre, se répandent depuis quatre ou cinq ans. Les chefs ecclésiastiques, tantôt l'un, tantôt l'autre, sont représentés comme étant des autorités beaucoup plus civiles que religieuses, et le peuple excité contre eux. La secte profite très habilement de la confusion d'idées signalée plus haut et qui règne dans beaucoup trop d'esprits.

Contre cet ennemi dont les progrès sont rapides, il n'y a qu'une planche de salut : la formation d'un parti *catholique* tout court, sans addition d'aucune épithète ; la réunion de *tous* les évêques *catholiques* du pays en conférences fréquentes, et une action commune appliquée par *tous* indistinctement. Tout le monde doit, en effet, obéir à la consigne donnée par ceux auxquels revient le devoir de diriger la lutte, en laissant de côté les préjugés. Parler et écrire contre l'autorité, quelles que puissent être ses défaillances, en de pareilles circonstances, c'est donner des armes à l'adversaire, c'est faire le jeu de la franc-maçonnerie. Dieu, qui voit tout et qui sait tout, pèsera ensuite les responsabilités. Autrement, la parole de Notre Seigneur : *Tout royaume divisé contre lui-même périra*, recevra une sanction de plus. Si nos ennemis savent être un, à plus forte raison nous autres devons être un.

J'ai choisi à dessein un exemple concret des maux que le



phylétisme, dont on a vu les funestes effets dans les Églises orthodoxes, peut causer aussi aux catholiques qui ne se mettent pas assez en garde contre lui. On ne gagne rien, en effet, à se repaître d'illusions : et il ne sert à rien de s'apercevoir de l'existence d'un mal seulement lorsqu'il est tellement enraciné qu'il n'y a plus rien à faire ou qu'on doit se résigner à faire largement la part du feu. Mais, encore une fois, ce que je viens de dire à propos de la Syrie, j'aurais pu le répéter pour d'autres régions.

2. — Les missionnaires latins venus de l'Europe occidentale, à quelque nation qu'ils appartiennent, n'en sont pas pour cela dispensés de se garer des dangers du phylétisme, s'ils ne veulent pas voir un jour ou l'autre, par suite des revirements de la politique, des obstacles parfois insurmontables suscités au libre exercice de leur ministère. Assurément, c'est une chose tout à fait naturelle et légitime de profiter de la reconnaissance témoignée par ceux dont ils s'occupent avec grand zèle, pour augmenter l'influence de leur pays d'origine, mais ils sont avant tout prêtres catholiques, c'est-à-dire ministres d'une Église essentiellement universelle, qui ne connaît pas les différences de nationalités. Et de plus, croit-on qu'il faille toujours se fier à des déclarations enthousiastes de dévouement inaltérable à telle ou telle nation ? L'hyperbole et l'exagération ont toujours existé dans le monde, et c'est un de ces fruits qui affectionnent les régions brûlées par le soleil. L'habitude d'une domination despotique, avec laquelle il a fallu compter durant de longs siècles et jusqu'à une époque tout à fait récente, finit à la longue par modifier le caractère des peuples : ce qui, sous d'autres cieus, semblerait excessif, paraît alors tout naturel : mais il en est de cela comme des titres et dénominations dont j'ai eu occasion de parler plus haut<sup>1</sup> : il ne faut

1. Cf. *supra*, p. 175, note.

pas y attacher plus de valeur que ceux-là même qui les emploient.

### 3. *Le concept de l'Union des Églises.*

Ce n'est pas sans une certaine hésitation que j'écris ce titre, car il n'y a pas beaucoup de thèmes plus rebattus à propos des questions religieuses d'Orient. Il me semble cependant que l'on peut encore en dire quelque chose de nouveau, en se plaçant à un triple point de vue : celui des catholiques occidentaux, celui de certains catholiques orientaux, et enfin celui des *orthodoxes* ou chrétiens séparés qu'il s'agit de réunir à l'Église romaine.

1. — Tout d'abord, les catholiques occidentaux, particulièrement les prêtres, ont aujourd'hui le devoir strict de s'intéresser aux questions qui regardent l'Orient gréco-slave. Dans certains pays, en Sicile, en Calabre, en Ruthénie, les catholiques des deux rites vivent côte à côte, et il serait vraiment excessif que le clergé de ces pays ne cherchât point à se mettre au courant des choses qui regardent les uns et les autres. En outre, avec la facilité des communications qui ont aujourd'hui supprimé les distances, les prêtres du rite latin peuvent avoir souvent affaire, dans les grands centres, à des catholiques et surtout à des non-catholiques de rite oriental. Le Saint Synode russe, pour donner un exemple concret, a la surveillance de vingt-sept églises établies à l'étranger, sans compter les missions, l'éparchie de l'Amérique du Nord et les centres qui en relèvent. Le Saint Synode d'Athènes en a au moins autant, sinon plus. Si nous passons aux groupes non byzantins de rite, les Arméniens grégoriens, c'est-à-dire non catholiques, ont plusieurs évêques hors de leurs centres en Turquie, Russie et Perse. Paris compte une église catho-

lique de rite byzantin, desservie par les Melkites, et quatre autres non catholiques : russe, grecque, roumaine, arménienne. De ces différentes églises dépendent des colonies parfois nombreuses.

Je n'insiste pas. Il y a vingt ans, le clergé du rite latin pouvait arguer du manque de moyens d'information. Aujourd'hui, il n'en est plus de même, comme on le verra plus loin <sup>1</sup>. Les livres abondent. Je me permettrai cependant de signaler des écueils dont on ne sait pas toujours se préserver dans l'étude de ces questions.

Le premier est le dénigrement systématique de toutes les croyances, pratiques, usages des chrétiens du rite oriental, catholiques ou non : Grecs, Russes, Orientaux proprement dits. Assurément, tout n'y est pas parfait, tant s'en faut, mais ceux qui poussent trop loin des critiques pas toujours charitables, et qui trahissent parfois une grande ignorance de la question, feraient bien de se remémorer certains actes pontificaux récents qui ont sapé des abus sérieux dans l'Église latine. Je n'en citerai que deux : la restauration par Pie X du chant ecclésiastique, si beau dans sa grave simplicité, l'interdiction de ces *messes* ou *saluts en musique* qui faisaient de nombre d'églises urbaines, les jours de grande fête, de véritables exhibitions théâtrales; et les derniers décrets sur les honoraires de messes. Évidemment, il y avait sur ce dernier point, en Orient, des pratiques absolument illicites, et les mesures sévères, mais absolument justes, qui ont été prises, ne sauraient être trop rigoureusement maintenues. Croirait-on cependant que certaines institutions d'Occident, certaines manières de faire abusives, n'aient pas motivé pour une bonne part les décrets en question ?

Le second obstacle est un funeste esprit de concessionnisme

<sup>1</sup> Cf. *infra*, § VI, n° 4.

qui porte à désigner systématiquement, non plus les Orientaux, mais les Latins eux-mêmes, et cela dans je ne sais quel but de soi-disant pacification. Assurément, les reîtres de la quatrième croisade ont eu à Constantinople une conduite ignoble : mais Basile II le Bulgaroctone, et de nos jours des prélats phanariotes comme Mgr Germain Karavanghélis et les bandes de Macédoine qu'ils dirigeaient en dessous, se sont-ils montrés plus doux ? Qu'avons-nous à faire, d'ailleurs, avec les vieilles querelles d'il y a sept ou huit siècles ? Autant remonter à la prise de Corinthe par les Romains, ou à la guerre de Troie. Que seraient, aujourd'hui, les Églises catholiques de l'Orient sans le secours des missionnaires latins ? Assurément, quelques-uns de ceux-ci ont eu parfois des torts vis-à-vis du vénérable et saint rite oriental : mais, aujourd'hui que toutes les vieilles controverses sont oubliées, pourquoi ressusciter à tout moment un passé qui est bien mort ?

2. — Ensuite, on peut considérer l'Union des Églises par rapport à certains catholiques du rite oriental. J'ai montré plus haut, à propos de la question religieuse russe, combien était fausse l'idée qui voulait faire d'eux des catholiques en marge de l'Église, *tolérés* simplement : dure parole dont, dans quelques milieux, on n'abuse que trop ! Mais il faut avouer qu'il y a parfois, parmi les catholiques orientaux, des individus plus ou moins nombreux, voire même des ecclésiastiques, qui sont l'occasion de ces critiques, injustes lorsqu'elles sont appliquées à la généralité. Ignorant profondément l'histoire, le droit canonique de leur propre Église, s'attachant à des vétilles parce qu'ils ne peuvent rien dire sur le fond des thèses, ils revendiquent je ne sais quelle autonomie, quelle indépendance à l'égard du Saint-Siège, comme si celui-ci avait *jamais* cherché à faire autre chose qu'à *régler seulement avec précision* les privilèges concédés au cours des temps et de

diverses manières par les Souverains Pontifes, dont l'action doit s'étendre aussi directement, aussi pleinement, sur l'Orient que sur l'Occident : soutenir le contraire de cette dernière proposition serait manifestement une hérésie. Le Pape fait-il quelque recommandation pour le bien de l'Église, ces demi-catholiques n'en tiennent aucun compte; promulgue-t-il des lois dont le caractère absolument général, sinon les termes exprès, montrent qu'elles visent les Orientaux comme les Occidentaux, ils disent d'un air un peu dédaigneux que *tout cela n'est fait que pour les Latins*, ajoutant que eux, Orientaux, ont leurs privilèges et leurs *droits* dont ils seraient parfois assez embarrassés de donner des formules exactes et concrètes.

Ce n'est là le fait que d'une petite minorité, mais qui n'en doit pas moins être rigoureusement poursuivie en raison du mal qu'elle fait, du scandale qu'elle cause dans les pays de l'Occident, où on se figure bien à tort que tous sont comme tel ou tel, dont on a justement remarqué les tendances séparatistes. Des catholiques de ce genre, qui déshonorent l'Église orientale, qui ne parlent de l'*Union des Églises* que dans des buts intéressés, le catholicisme n'en a pas besoin. La première vertu pour un catholique, c'est l'obéissance exacte aux ordres du Souverain Pontife, des Congrégations romaines ou des personnes qui ont reçu de lui un mandat pour parler en son nom. Choisir du catholicisme *seulement ce qui plaît*, ce n'est pas être catholique.

3. — Enfin, le concept de l'Union des Églises doit être examiné par rapport à ceux qu'il s'agit d'unir, c'est-à-dire aux dissidents de rite oriental. Cette Union est-elle possible?

La réponse dépend du point de vue auquel on se place. S'il s'agit d'une *réunion en corps*, semblable à la *corporate reunion* que l'on a espéré dans certains milieux pour l'Église anglicane,

il y a une quinzaine d'années, ou à celle des Maronites monothélites du Liban à l'époque des Croisades et au seizième siècle, ou encore à celle de l'Église ruthène en 1595, il me semble que l'on peut répondre nettement par la négative. Jamais l'Église grecque du patriarcat de Constantinople, conduite par ses chefs, patriarche et métropolités, ne viendra faire sa soumission au Pape. Car enfin, le mot Union est, jusqu'à un certain point, un terme impropre : on ne peut concevoir le fait qu'il désigne comme un pacte dans lequel deux puissances font un contrat bilatéral : la théorie de deux *Églises sœurs*, la grecque et la latine, n'est qu'un terme commode quand on parle de liturgie, d'histoire des doctrines, etc..., elle est absolument fausse en théologie et en droit canonique. Il n'y a qu'*une* Église, dans laquelle réside le principe directif de l'autorité et le magistère suprême pour l'enseignement des dogmes de la foi orthodoxe : celle de Rome ; toute autre Église ne reconnaissant pas l'*autorité* de ce siège suprême, et non seulement sa prééminence d'honneur, est théologiquement et canoniquement schismatique, et doit tout d'abord demander l'absolution de son schisme. Lorsque, dans le consistoire du 23 décembre 1595, Hypace Potsiéy et Cyrille Terletskiy abjurèrent le schisme et l'hérésie des auteurs de la séparation et prêtèrent serment d'obéissance à Clément VIII au nom du métropolite de Kiev, Michel Ragoja, et de toute l'Église ruthène, *aucune condition* ne fut et ne pouvait être exprimée. Tout d'abord, il est vrai, ils avaient rédigé leur demande avec les termes : *pourvu que le rite oriental soit maintenu*. On la leur fit effacer, en leur faisant comprendre que, dans un *retour à l'unité*, il ne peut être formulé d'autres demandes que celles permises par le droit <sup>1</sup>, et que, d'ailleurs

1. Je fais ici allusion au droit moderne, dans lequel il est permis à un dissident oriental, lorsqu'il revient à l'unité, de choisir tel rite *oriental* qu'il désire, étant données certaines circonstances particulières.



ils n'avaient rien à craindre sur ce point. Or, un pas semblable, jamais les hiérarques du Phanar ne le feront, eux qui répondent comme on le sait à toutes les avances qu'on leur fait. Il n'y a pas assez de zèle religieux désintéressé, de recherche sincère de la vérité, dans l'Église de Constantinople, qui n'est plus d'ailleurs qu'une fraction secondaire de l'orthodoxie.

L'Église russe serait catholique si le Tsar le voulait, lui accordant d'abord la liberté vis-à-vis du pouvoir civil, restaurant le patriarcat, supprimant toute la bureaucratie laïque du Saint Synode et des Consistoires, et entamant ensuite les négociations avec Rome. Mais le Tsar le veut-il, et, s'il le voulait, pourrait-il le faire ? Combien nombreux sont ceux qui ont intérêt à ce que l'état de choses actuel continue !

On pourrait faire des raisonnements analogues pour toutes les antocéphalies de l'orthodoxie. Les intérêts, les préjugés, la politique, autant de facteurs qui s'opposent à des réunions en corps qui pouvaient encore se faire au temps où le principe *cuius regio, eius et religio*, faux en théorie, était cependant suivi en pratique, au temps où un Vladimir, un Charlemagne conduisaient des peuples au baptême, mais aussi où un Léon l'Isaurien, un Henri VIII, un Nicolas I<sup>er</sup> se faisaient les propagateurs de l'hérésie et du schisme. En temps que réunion en corps, l'Union des Églises paraît bien être — abstraction faite des desseins impénétrables de la divine Providence — une illusion généreuse, mais somme toute une illusion.

Il ne reste plus qu'un seul point de vue : celui de l'Union par individus ou par petits groupes. Alors la situation change, car toute l'expérience du passé fait tirer la conclusion que, sous ce mode, l'Union est possible, qu'elle se fera et se fait déjà. Mais ici il importe encore de bien préciser.

Les uns, théoriciens de l'apostolat bien plus que missionnaires ayant eux-mêmes mis la main à l'œuvre, disent : « Ne

faisons pas de *conversions individuelles*, cela déplaît à nos frères séparés : bornons-nous à répandre parmi eux les doctrines catholiques, et alors un jour l'Union se fera toute seule », en corps, bien entendu <sup>1</sup>.

Cette manière de voir a du vrai et de l'inexact. Il est vrai que dans certains cas elle a réussi : en Syrie par exemple, au dix-septième siècle, on voyait des prélats comme le métropolitain de Tyr Euthyme Saïfi, élève des Jésuites, catholique s'il en fut, rester dans le cadre d'une hiérarchie ayant à sa tête un schismatique endurci comme le patriarche Athanase IV Dabbâs. De même, dans l'archipel grec à la même époque, sans résultats durables, il est vrai, pour ce dernier cas, mais peut-être sous l'influence d'autres causes. Je remarquerai simplement que ce système ne peut être définitif : tôt ou tard, les âmes ainsi mises au courant de la vérité chercheront à la faire triompher, et alors se produira une séparation d'avec ceux qui n'en veulent pas. Qu'on lise l'histoire des Melkites de Syrie : on y trouvera la confirmation expérimentale de ce que je viens de dire.

D'autres, qui paraissent bien avoir raison, se basent sur la pratique. Selon eux, il faut implanter l'Union là où elle peut être le mieux reçue : parmi le peuple lorsqu'il s'agit des Grecs, parmi l'aristocratie et les classes cultivées chez les Russes, en attendant qu'on puisse atteindre les autres. Lorsque quelqu'un se présente et demande à s'unir à l'Église catholique, il faut l'instruire soigneusement et *sans aucun concessionisme*, sous peine d'en faire un de ces demi-catholiques qui gênent la

1. Ce me semble bien être la conclusion de M. J. WILBOIS : *L'avenir de l'Eglise russe*. Paris, 1907 (cf. au sujet de cet ouvrage, *supra*, p. 298, dans la note); c'est la théorie poursuivie aujourd'hui par la *Revue catholique des Églises* jadis par la *Revue anglo-romaine*. Un écrivain agréable, point théologien mais qui sait voir les choses, le baron de MANDAT-GRANCEY, montre bien les désastreuses conséquences de ce système pour la Grèce dans son livre : *Aux pays d'Homère*. Paris, 1901 (?), in-12.

marche en avant, lui faire comprendre les points d'union autant que son intelligence et son degré de culture s'y prêtent, puis l'admettre sans hésiter au sein de la communauté catholique du *rite oriental*, et, en attendant, travailler à constituer celle-ci partout où faire se peut. Lorsqu'il s'agit de familles, de groupes plus nombreux, la marche est évidemment la même; quant aux prêtres et aux évêques venus de l'*orthodoxie* — quoique en pratique la sincérité et la persévérance de pareilles adhésions soient bien rares —, il est évident qu'ils auront, s'ils présentent les capacités requises, leur place marquée dans la hiérarchie catholique. Pie IX, après bien d'autres, l'a déclaré expressément :

C'est aussi pour Nous une chose bien décidée et bien entendue, que, en ce qui regarde les ministres sacrés, prêtres et pontifes, qui du sein de ces nations reviennent à l'unité catholique, Nous garderons la même ligne de conduite tant de fois observée par Nos prédécesseurs anciens et modernes : Nous leur conserverons leur rang et leur dignité, et Nous Nous servirons d'eux tout aussi bien que du reste du clergé catholique oriental, pour conserver et répandre parmi leurs compatriotes l'amour de la religion catholique..<sup>1</sup>

Le plus grand nombre possible de *solides* conversions individuelles, encadrées d'un clergé autant que possible de naissance catholique et de *sérieuse formation* spirituelle et intellectuelle, absolument dévoué au Saint-Siège et sincèrement attaché au rite oriental, tel paraît être le seul et vrai programme de l'*Union des Églises* <sup>2</sup>.

1. Encyclique aux Orientaux, *In suprema Petri*, du 6 janvier 1848. Cf. *supra*, p. 158 sqq.

2. Des orthodoxes de bonne foi s'occupent d'ailleurs de la question de l'Union.

Il y a deux ans, il s'est formé, en effet, à Sofia une sorte de *Société d'études religieuses* sur le modèle de la *Société philosophico-religieuse* de Saint-Petersbourg. Chaque dimanche, sous la présidence de M. Rarolef, ancien

## VI. — DÉVELOPPEMENT DE L'ACTION CATHOLIQUE DANS L'ORIENT GRÉCO-SLAVE.

Outre le développement de chaque branche catholique en particulier, dont je viens de donner une esquisse rapide, il y

ministre de l'Instruction publique, les *intellectuels* — comme on dit dans le pays — les hommes ayant à cœur la culture morale de leurs concitoyens, se réunissent en Conseil et délibèrent sur des sujets de caractère ecclésiastique. Et, précisément, le sujet de leurs conférences en 1907, nous dit la revue bulgare *A travers la vie*, fut *l'Union des Églises*.

M. Vargof avait composé une étude sur la question, et il l'a lue en public, la discussion fut chaude. MM. Rarolef, Tichef, Stanimirof, Zographski, Haralampiéf, Tzankof, Gheorghief, etc., parlèrent tour à tour.

Presque tous constatèrent qu'il était pénible de voir en plein *xx<sup>e</sup>* siècle des luttes incessantes se déclarer entre les membres des différentes Églises, et ils décidèrent de faire tout ce qui était en leur pouvoir pour arriver *sinon à l'union, du moins à une pacification morale fraternelle*. Après mûres délibérations, on se décida à la création d'une sorte d'association à tendances unionistes. En voici le programme longuement débattu, et finalement accepté par tous les membres. Dix points distincts le constituent :

- 1<sup>o</sup> Ne pas craindre d'écrire des articles en faveur de l'union des Églises ;
- 2<sup>o</sup> Chercher à former de tous côtés des associations unionistes ;
- 3<sup>o</sup> Favoriser de toute façon, occasionner même au besoin, des rencontres entre les représentants des diverses Églises ;
- 4<sup>o</sup> Combattre tous ceux qui voudraient exploiter la foi des croyants pour des vues purement politiques ;
- 5<sup>o</sup> Se montrer tolérants vis-à-vis des confessions différentes ;
- 6<sup>o</sup> Laisser libres tous ceux qui voudraient étudier, examiner objectivement la vie passée, l'histoire des diverses Églises ;
- 7<sup>o</sup> Veiller dans les sermons à établir uniquement la vérité divine, et ne pas se permettre d'attaquer par des calomnies ou autres injures les adversaires ;
- 8<sup>o</sup> Essayer de grouper les divers membres des diverses confessions, et les intéresser ensemble aux mêmes œuvres de charité ;
- 9<sup>o</sup> Initier les enfants, dans les écoles, à l'idée de l'union, plutôt qu'à toute autre idée indifférente ou hostile ;
- 10<sup>o</sup> Enfin, éduquer chrétiennement le peuple bulgare.

Ce programme n'est pas complet, nous le concédons, — il y manque le principal point, surtout celui du surnaturel. La prière est oubliée. Heureu-

a eu une action d'ensemble s'étendant à toutes les Églises orientales en général. Cette action se manifeste par une union et une concorde plus grande entre les missionnaires latins et le clergé oriental, une guerre entreprise un peu partout et de tous les côtés aux préjugés qui voudraient s'appuyer sur des différences, vraies ou fausses, de race et de rite, une tendance qu'ont de plus en plus les différents rites et les différentes nations à fraterniser : une extension, parmi les nations orientales, des grandes dévotions catholiques, et enfin une vigoureuse impulsion donnée aux études concernant l'Orient chrétien : heureux mouvement dont les fêtes du quinzième centenaire de la mort de saint Jean Chrysostome auront été une preuve des plus significatives.

1. *Union et concorde plus grande entre les missionnaires latins et le clergé oriental.*

Il y a tout d'abord une vérité incontestable, c'est que les Églises orientales ne sauraient faire de progrès sérieux si elles étaient abandonnées à elles-mêmes et à leurs propres forces. L'œuvre la plus importante, dans une Église, est la formation de son clergé : or, le premier venu ne peut être improvisé directeur ou professeur de séminaire ; des instituts pouvant faire un choix parmi un grand nombre de sujets peuvent seuls s'en charger. Les excellents résultats obtenus à Jérusalem et à Constantinople, pour ne parler que de ces

sement que d'autres âmes n'ont comme programme que ce point essentiel ; mais, abstraction faite de cette lacune qu'on peut facilement s'expliquer, il semble que, pour un commencement, nous avons lieu de nous réjouir. Si on arrivait au parfait accomplissement de ce projet, il y aurait un bon nombre d'obstacles écartés, le programme aurait atteint ce qu'on exigeait de lui ; œuvre négative, il céderait la place à un autre qui serait chargé alors d'élaborer l'œuvre positive, la seule solide.

deux endroits, sont là pour le prouver et pour montrer qu'il ne suffit pas de mettre à la tête d'une maison telle qu'un séminaire des prêtres simplement un peu plus instruits que les autres. Outre les séminaires, il y a encore d'autres œuvres d'enseignement, de presse, que le clergé oriental ne peut entreprendre lui-même tant qu'il ne sera pas en nombre suffisant et, surtout, tant qu'il n'aura pas reçu la formation spéciale demandée par ces sortes de choses. On peut se demander ce que serait devenue, par exemple, l'Église catholique en Syrie avec ses différentes branches : maronite, melkite, latine, syrienne et arménienne, en face de la propagande protestante, sans les nombreuses écoles populaires entretenues par les Jésuites, les Lazaristes, les Capucins et les congrégations de Frères et de Sœurs ?

Or, il est facile de constater que les rapports du clergé oriental avec les missionnaires latins sont devenus plus fréquents, plus faciles, plus affectueux, depuis que Léon XIII a, par une série d'actes répétés, enlevé aux plus méfiants la crainte de la latinisation, réprimé les tendances qui pourraient subsister encore dans ce sens dans certains esprits, et depuis que le nombre des anciens élèves des Pères Blancs, des Assomptionnistes, des Bénédictins, des Jésuites est allé en augmentant. Cette union et cette concorde, basée sur l'unité de vues et de formation, est d'un grand exemple pour le reste du clergé. Elle se manifeste surtout dans les instituts où un certain nombre de religieux embrassent eux-mêmes le rite oriental, comme c'est surtout le cas pour les Pères Augustins de l'Assomption ; ou dans ceux dont les membres, appliqués à l'œuvre des séminaires orientaux, ont, par concession du Saint-Siège, l'usage du rite oriental pour le temps où ils sont appliqués à cette œuvre, ainsi que le font les Bénédictins qui dirigent à Rome le Collège grec ; ou encore dans les communautés de sœurs qui, accompagnant leurs élèves aux offices



du rite oriental, ont l'autorisation, quoique appartenant elles-mêmes au rite latin, de suivre dans ces circonstances le rite oriental, même pour la sainte communion, ce qui a été concédé aux Oblates de l'Assomption. Il est à désirer que ces permissions, qui témoignent de la largeur de vues du Saint-Siège dans ces questions, soient encore développées et étendues à d'autres institutions analogues. De telles mesures sont très propres à rapprocher les cœurs et à montrer que les rites ne sont autre chose qu'un moyen pour parvenir à une fin <sup>1</sup>.

Le document le plus explicite sur le point qui nous occupe est le *Motu proprio* rendu par Léon XIII le 19 mars 1896, deux ans après la célèbre constitution *Orientalium*, et dont quelques-uns ont voulu faire une reprise des points concédés dans la susdite constitution, alors qu'en réalité il n'en est que le développement et l'application pratique. Cet acte pontifical traite en effet de la ligne à suivre pour mettre plus d'unité dans l'apostolat catholique.

Tout d'abord, Léon XIII rappelle qu'une concorde parfaite

1. En 1881, Mgr Lavigerie, archevêque d'Alger, demandait pour les missionnaires d'Afrique qui étaient employés au séminaire de Sainte-Anne, alors en fondation, l'autorisation de célébrer dans le rite oriental. Dans sa réponse du 18 mars 1882, le Cardinal Préfet, tout en accordant les autres demandes, ne crut pas devoir exaucer celle-là. Dans la suite, des instances furent faites auprès des Pères Blancs pour qu'ils demandassent à Rome la permission de passer au rite, comme le faisaient les Augustins de l'Assomption. Ils s'y refusèrent pour le motif très sage que voici : un tel *passage* est définitif et irrévocable. Les Pères Blancs se destinent avant tout aux missions d'Afrique. Ce n'est que par suite de circonstances exceptionnelles qu'ils ont pris la direction du séminaire de Sainte-Anne, qui est leur seule maison en Orient. Dans le cas, non chimérique, où un Père ne pourrait, pour un motif ou pour un autre, continuer à séjourner à Jérusalem, que ferait-il ailleurs dans la Société, avec son rite oriental ? Léon XIII a tourné la difficulté en accordant aux Bénédictins l'*usage* du rite oriental. Pourquoi les Pères Blancs ne seraient-ils pas appelés à jouir de la même faveur, concession qui rendrait, d'ailleurs, de très grands services, pour le professeur de liturgie par exemple, sans compter l'impression certainement très favorable que produirait une telle mesure auprès du clergé et du peuple melkites ?

doit régner entre les patriarches (et évêques) orientaux d'une part, les délégués apostoliques de l'autre. Il prescrit ensuite la tenue, au moins deux fois chaque année, de réunions, à l'époque et dans l'endroit qui sembleraient le plus convenable, des patriarches et des délégués apostoliques, en vue d'examiner chaque fois la situation au point de vue de l'Union, de traiter les questions pratiques pendantes, et même de régler les affaires des évêques provinciaux, s'ils en avaient quelques-unes, en réservant cependant et en respectant les droits de la Propagande. Le Souverain Pontife appelle l'attention surtout sur trois points : la bonne tenue des séminaires, avec le concours de maîtres ecclésiastiques appelés d'Occident ; l'entretien et la multiplication des écoles destinées à l'enfance, enfin la diffusion de journaux et d'écrits périodiques analogues, rédigés avec science et modération. Relativement aux devoirs des délégués apostoliques, le Pape leur recommande de maintenir la concorde entre tous, de veiller à l'observation intégrale par tous de la constitution *Orientalium*, afin que l'on voie disparaître l'opinion qu'avaient jadis certains Orientaux, à savoir que les membres du rite latin voulaient supprimer ou diminuer leurs droits, leurs privilèges, leur rite. Les prêtres latins doivent veiller aussi à être toujours en parfaite harmonie avec le clergé oriental, en s'accoutumant à la langue, aux mœurs de ces peuples, et en respectant comme il convient les traditions transmises à ceux-ci par les générations précédentes. Un des moyens préconisés par le Souverain Pontife pour manifester cette concorde est la participation des délégués aux fonctions liturgiques des rites orientaux, et l'invitation réciproque faite aux membres de ces rites de participer à certaines cérémonies solennelles du rite latin, particulièrement lors des fêtes en l'honneur de l'Église ou du Pontife romain.

Nous verrons tout à l'heure comment ce dernier vœu est de plus en plus mis à exécution. Quant à la première partie

du *Motu proprio*, en ce qui concerne les réunions périodiques des patriarches orientaux avec les délégués, il ne saurait être indiqué ici pourquoi ces prescriptions si sages ne sont pas encore passées dans la pratique : plaise à Dieu que les ordres du Souverain Pontife soient un jour exécutés.

2. *Tendance marquée des différents rites  
et des différentes nations à fraterniser.*

L'amélioration des rapports entre Latins et Orientaux devait produire un changement dans la manière de considérer les différences de rite, de langue et de race, différences encore très vivaces, mais qu'il est du devoir de tout catholique, particulièrement de tout prêtre, d'atténuer de plus en plus. Le catholicisme, société spirituelle et universelle, ne connaît pas de frontières, comme son nom l'indique : devant Dieu dont l'Église doit établir le règne sur la terre, il n'est point fait acception de personnes : il n'y a ni Grec ni Barbare, pour employer l'expression biblique, et, en termes plus adéquats à la situation qui nous occupe, il n'y a ni Grec, ni Slave, ni Roumain, il n'y a ni Melkite, ni Maronite, ni Syrien, il n'y a que des chrétiens baptisés, soumis, par l'intermédiaire de leurs évêques et de leurs patriarches respectifs, au même chef visible, le Pape de Rome, et au même chef invisible de toute l'Église, Jésus-Christ notre Seigneur. Mais, de même que l'Église reconnaît sur la terre toutes les formes de gouvernement et s'accommode de toutes, de même elle reconnaît, respecte et conserve les différentes liturgies qui, comme l'écrivait en 1848 Pie IX aux Orientaux, *sont si recommandables par leur vénérable antiquité et écrites dans des langues dont ont fait usage les Apôtres et les Pères* <sup>1</sup>.

1. Encyclique *In suprema Petri*.

Dans son encyclique du 19 mars 1894, Léon XIII recommande aux Polonais *de professer pour les Ruthènes des sentiments d'étroite amitié, malgré les diversités d'origine et de rite, comme il convient à des citoyens habitant la même contrée, vivant sous les mêmes lois, et, ce qui est bien davantage, professant la même foi.*

Le Saint Siège a encore montré cette condescendance aux besoins réels de la situation de l'Orient en sanctionnant un état de choses introduit par l'hérésie et le schisme, mais que la diversité des rites et des usages, développés avec le temps, et les idées en cours dans les pays d'Orient, avaient rendu nécessaire de conserver : la pluralité de titulaires pour un même siège. Il est certain que l'antiquité chrétienne ne connaissait pas ce que l'on voit aujourd'hui dans certaines contrées de l'Orient, à Alep par exemple, où, pour ne parler que des catholiques, se trouvent un métropolite melkite, un archevêque syrien, un archevêque maronite et un archevêque arménien, sans compter le vicaire apostolique latin qui a le titre de cette ville quoiqu'il n'y réside plus. Encore aujourd'hui en Occident, à Milan par exemple, les deux rites romain et ambrosien sont observés dans le diocèse sous l'autorité d'un seul archevêque. La coexistence du rite byzantin avec le rite romain dans les diocèses de la Calabre, de la Sicile et dans certains endroits des États-Unis d'Amérique où ont émigré de nombreux Ruthènes, n'empêche pas l'unité de juridiction réservée à l'évêque qui appartient au rite dominant dans le pays, dans l'espèce le rite latin. A l'époque des Croisades, la question se posa et fut résolue pratiquement dans le sens d'une subordination de la hiérarchie byzantine à celle installée par les Croisés, maîtres du pays. Actuellement, l'Église tolère cette coexistence de plusieurs évêques sur le même siège, exerçant chacun sa juridiction sur les fidèles de son rite, quoique, d'après le droit strict, les dissidents, en se convertissant, eussent dû se soumettre de nouveau à la hié-

rarchie dont ils étaient primitivement sortis, c'est-à-dire à la hiérarchie représentée alors par l'Église byzantine, à la condition toutefois que celle-ci eût été alors en communion avec Rome. Les circonstances ayant rendu impossible l'application de ce principe, le Saint Siège a toléré la constitution de hiérarchies catholiques parallèles, tout en souhaitant que l'on pût, le jour où les rivalités nationales seraient éteintes, revenir à l'antique unité. Mais en même temps, en laissant les choses dans l'état du fait accompli, il s'est toujours refusé, et cela très sagement, pour éviter de plus grands maux, à trancher la question dans le sens du droit strict : il est en effet admis que, les différences de rite étant comptées pour rien, les prélats titulaires d'un même siège n'ont d'autre règle de préséance entre eux que leur rang d'ancienneté d'après la consécration ou la promotion <sup>1</sup>.

Le rapprochement entre les races et les rites, souhaité par Léon XIII dans le *Motu Proprio* que nous avons analysé plus haut, et dont la liturgie pontificale célébrée dernièrement au Vatican avec la coopération effective du Saint-Père et la présence officielle du Sacré-Collège et de toute la Chapelle papale nous a donné un si bel exemple, avait d'ailleurs eu déjà d'autres occasions de se manifester : en 1867, lors des fêtes du dix-huitième centenaire du martyre des deux saints apôtres Pierre et Paul, fêtes qui coïncidèrent avec la canonisation de saint Josaphat Kountsévitich, archevêque ruthène de Polotsk et martyr de l'Unité catholique, le Vénérable Pie IX assista, mais sans y prendre une part active, à la liturgie célébrée dans l'église de Saint-Athanase, à Rome <sup>2</sup>. Dans la fonction du 12 février dernier, comme par un secret dessein de la Providence, les différentes nations qui, dans l'Église catholique,

1. Cf. la lettre de la S. C. de la Propagande, en date du 9 juillet 1894 ; *Collectanea*, éd. de 1907, n° 1875 (t. II, p. 308).

2. Cf. *supra*, pp. 52-55.

suivent le rite byzantin, se trouvaient à peu près toutes réunies dans la personne des concélébrants ou des ministres sacrés : Grecs, Russes, Ruthènes, Roumains, Melkites, Bulgares ; soit parmi les officiants, soit parmi les chantres, on voyait d'anciens élèves des séminaires de rite byzantin qui travaillent à former le clergé de l'Orient proprement dit : Sainte-Anne de Jérusalem, Saint-Pierre de Koum Kapou, Saint-Léon de Kadi Keui et des SS. Pierre et Paul de Kara Aghatch ; un Bénédictin dirigeait le chœur, revêtu du costume des moines byzantins ; un autre se trouvait parmi les concélébrants. Un archevêque arménien assistait le Pape ; le patriarche des Syriens catholiques étaient présent aux premiers rangs de l'assistance ; parmi les chantres se trouvaient des élèves de divers collèges de Rome et des membres de plusieurs ordres religieux. Touchante fraternité, que l'on ne trouve que dans le catholicisme : l'orthodoxie peut-elle nous montrer ce spectacle, d'un Grec, d'un Russe, d'un Bulgare et d'un Melkite concélébrant au même autel, buvant du même calice ? Ce que l'orthodoxie, divisée par les préjugés et les querelles de races et de nationalités, est impuissante à réaliser, le catholicisme unifiant l'a fait, et ce n'était pas la première fois.

L'orthodoxie peut-elle nous montrer un sacrifice aussi héroïque que celui fait tous les jours à Jérusalem par les Pères Blancs d'Alger ? Ils ont renoncé à leur vocation primitive, car ils étaient entrés dans la société fondée par le cardinal Lavigerie pour travailler à la conversion des infidèles de l'Afrique. Ils ont renoncé à exercer leur rite, sans avoir la consolation de pouvoir prendre part aux offices du rite byzantin, qui sont célébrés par leurs élèves ou leurs anciens élèves employés comme professeurs au petit séminaire, tandis qu'eux disent toute l'année, sauf en deux ou trois circonstances, leur messe basse dans des chapelles retirées ; ils élèvent gratuitement,



depuis les cours inférieurs des études classiques jusqu'à la fin de la théologie, cent trente séminaristes environ, *sans qu'il en coûte rien* au patriarche ou aux évêques melkites ; et, lorsqu'il s'agit du bien de cette Église qui n'est pas la leur, à laquelle ils ne sont rattachés par aucun autre lien que celui du dévouement le plus désintéressé, ils n'hésitent pas à sacrifier ce que leur a coûté une éducation cléricale poursuivie pendant six et huit ans, afin de ne donner à l'Église melkite que des prêtres dont ils soient moralement sûrs. Bien plus : ils se sont formellement interdit, étant donné le but tout différent de leur société, de recevoir jamais parmi eux un de leurs anciens élèves, et cette règle n'a jamais eu et n'aura jamais d'exception. Des sacrifices analogues sont réalisés à Constantinople et en Bulgarie par les Augustins de l'Assomption : encore une fois, l'orthodoxie peut-elle montrer quelque chose de semblable ? Dans la *sainte* et puissante Russie orthodoxe, n'est-ce pas à coups de bombes et au bruit des revolvers que les séminaristes préparent ou passent leurs examens <sup>1</sup> ?

Mais ces sacrifices obtiennent dès ce monde la récompense que Dieu, en attendant celle, bien plus belle, qu'il leur dispensera dans l'autre vie, donne parfois à ses fidèles serviteurs en celle-ci, pour les encourager à la persévérance. En 1893, au Congrès eucharistique de Jérusalem, on put voir un autre exemple solennel de cette fraternité des rites. Le 16 mai, la liturgie pontificale du rite byzantin fut célébrée en grec dans l'église de Sainte-Anne par le patriarche Grégoire II assisté des quatre évêques melkites qui l'avaient accompagné au Congrès, et d'un certain nombre de prêtres, en présence du cardinal Langénieux, légat du Pape, et du consul général de France. Préparée avec un soin extrême par les élèves du sémi-

1. Pour extraordinaire que cela paraisse, il n'y a cependant dans cette affirmation aucune exagération. Cf. *Echos d'Orient*, t. X (1907), pp. 321-329, et t. XI (1908), pp. 41-50.

C. CHARON. — *Saint Jean Chrysostome.*

naire, elle fit une profonde impression sur les assistants, dont un certain nombre, grâce à la traduction publiée par les Pères Assomptionnistes, pouvaient assez bien suivre les cérémonies ; avantage dont malheureusement les autres rites de l'Orient étaient dépourvus. Le lendemain 17, la messe du rite syrien, l'ancien rite d'Antioche, fut célébrée à Saint-Étienne, sanctuaire des Dominicains, dont les vastes dimensions se prêtaient aussi bien que Sainte-Anne aux cérémonies d'un rite qui a tant d'analogies avec le byzantin. Le 18, ce fut le tour des Arméniens, dans l'église inachevée du Spasme. Le 19, Mgr Michel Petkoff, évêque titulaire d'Hébron et vicaire apostolique de la Thrace pour les Bulgares, chanta dans l'église de l'*Ecce Homo*, sanctuaire des sœurs de N.-D. de Sion, la liturgie byzantine en langue slave. Le 20, dans l'église du patriarcat latin, ce fut le tour du rite syro-maronite. Le lendemain 21 était la fête de la Pentecôte : elle fut célébrée au mont Sion, tout près du Cénacle, par les pontificaux du légat. Dans son discours de clôture du Congrès, celui-ci fit un magnifique appel à l'Union, citant et commentant la prière qui se trouve au début de la liturgie byzantine : *Prions le Seigneur pour la paix de l'univers, la stabilité des saintes Églises de Dieu et l'Union de tous.*

Douze ans plus tard, le 6 juillet 1905, l'église Sainte-Anne revit un exemple encore plus touchant de fraternité. Avant la querelle monophysite, les deux nations appelées aujourd'hui melkite et syrienne, appartenant d'ailleurs à la même race, ne formaient aussi qu'une seule Église, et avaient le même rite, celui de l'ancienne Église d'Antioche, abandonné vers le x<sup>e</sup> siècle par les Melkites qui, sous l'influence de Constantinople, adoptèrent peu à peu le rite byzantin, mais conservé dans l'Église jacobite de Syrie dont une partie, en redevenant catholique aux xvii<sup>e</sup>-xviii<sup>e</sup> siècles, a formé le patriarcat syrien d'Antioche. Or, le patriarche des Syriens, S. B. Mgr Ignace

Ephrem II Raḥmânî, étant venu à Jérusalem, fut invité à célébrer un pontifical en rite syrien dans l'église même de Sainte-Anne, siège du séminaire melkite. Le chœur était formé par les premiers élèves du séminaire syrien ouvert récemment par les Bénédictins de la Pierre qui Vire, et les cérémonies accessoires exécutées par les propres élèves du séminaire de S<sup>te</sup>-Anne, qui, à la fin de la liturgie, reçurent la sainte communion des mains du patriarche syrien, tous se donnant ainsi, grâce au catholicisme, le baiser de paix fraternel que l'hérésie monophysite et le schisme de Sévère et de Jacques Bar Addaï avaient interrompu au vi<sup>e</sup> siècle.

C'est un usage déjà ancien, en Ruthénie, que, le jour de la fête du Très Saint Sacrement, là où les Ruthènes sont mélangés aux Latins, les deux rites prennent part à des processions communes. A Constantinople, en pleine Stamboul, les Assomptionnistes font chaque année une procession solennelle qui a fini par être une véritable fête pour le quartier, et dans laquelle s'unissent les prêtres et les ministres des deux rites romain et byzantin, chacun revêtu de ses ornements particuliers. La même union fraternelle se retrouve en Syrie, où les prêtres melkites prennent volontiers part à la belle procession qui se déroule dans les cours et jardins de l'Université des Pères Jésuites à Beyrouth, à Jérusalem, etc... En 1906, lors du triduum solennel qui eut lieu à l'Université de Saint-Joseph de Beyrouth pour fêter la récente béatification des trois martyrs hongrois Marc Crisin, chanoine de Gran, Stéphane Pongracz et Melchior Grodek, la messe solennelle fut célébrée dans les rites romain, byzantin, syrien, arménien et maronite. En juillet 1906, lors du Congrès tenu à Velegrad en Moravie, près du tombeau de saint Méthode, pour aviser aux moyens de provoquer un rapprochement entre l'Église russe et l'Église romaine, les fonctions liturgiques furent faites de même dans les deux rites intéressés, par l'archevêque de

Prague et le métropolitain de Galitz. Enfin, tout le monde sait que, durant l'octave de l'Épiphanie, des messes solennelles des divers rites usités dans l'Église sont célébrées à Rome, à Saint-André *della Valle*, pour exprimer précisément l'universalité de la Rédemption apportée au monde par le Christ.

A vrai dire, de telles pratiques ont toujours été plus ou moins en usage dans l'Église, mais jamais elles n'ont été aussi fréquentes qu'à notre époque. On peut seulement exprimer le vœu qu'elles se multiplient, non seulement entre tel ou tel rite oriental ou le rite romain, mais encore et surtout *entre les différents rites orientaux eux-mêmes* : rien ne serait plus propre à contribuer à la disparition des rivalités entre les diverses communautés orientales, rivalités créées surtout par les schismes et les hérésies, et que le rôle du catholicisme est justement de supprimer ou du moins d'atténuer le plus possible.

### 3. Développement, parmi les nations orientales, des grandes dévotions de l'Église universelle.

Le rapprochement qui s'opère peu à peu entre l'Orient et l'Occident aura encore et a déjà eu un autre résultat : celui de faire participer les Églises orientales aux grandes dévotions de l'Église universelle, et de renouveler ainsi en elles la piété en alliant le nouveau à l'ancien. De son côté, l'Orient, avec sa conservation des rites antiques, son attachement légitime à beaucoup d'usages et de traditions qui remontent aux premiers siècles de l'Église, ne pourra avoir qu'une salutaire influence sur l'Occident, où, en matière de liturgie comme de piété, un mouvement de retour aux saines traditions se produit de plus en plus : il suffit d'en citer comme exemple la réforme du chant ecclésiastique entreprise par Pie X, les récentes déci-

sions du Saint-Siège sur la communion fréquente, un esprit plus conforme aux souvenirs de l'art chrétien du moyen âge dans la décoration et l'ameublement des églises, etc...

Du côté de l'Orient, le groupe orthodoxe où l'on remarque le plus de zèle pour la splendeur du culte, le plus d'activité religieuse, est assurément la Russie. Il y aurait sans doute beaucoup de remarques à faire, au point de vue catholique, sur la piété et la vie religieuse russes : mais toujours est-il qu'au point de vue où je me place ici, la Russie peut fournir des réponses à ceux qui, par un zèle mal entendu, voudraient figer l'Église byzantine dans le moule où elle était au XI<sup>e</sup> siècle lors de la funeste séparation, et, sous prétexte de conserver les rites, voudraient arrêter tout développement ultérieur. Elle avait déjà accepté, au XI<sup>e</sup> siècle, la fête de la translation à Bari des reliques de saint Nicolas de Myre, instituée par le pape Urbain II, et qu'elle célèbre le 9 mai. Une des dévotions qui y sont les plus répandues est celle de la Face sacrée de Notre-Seigneur, que l'on voit représentée sur de nombreuses icones, sur les ornements sacerdotaux ou pontificaux, particulièrement sur l'hypogonation, d'une manière analogue à celle qui est usitée dans l'Église d'Occident. Alors que les Grecs regardent volontiers comme une pratique condamnable celle de prier à genoux en dehors de la cérémonie solennelle du soir de la Pentecôte, appelée *gonyclisie*<sup>1</sup>, les Russes ne font aucune difficulté de le faire très souvent. Il n'est pas jusqu'à la dévotion au Chemin de la Croix, — qui n'est après tout qu'une série de réflexions sur les principaux

1. Durant cette cérémonie de la *gonyclisie* (= gèneuflexion), intercalée dans l'office des vêpres, tout le monde se met à genoux, et le prêtre, à genoux lui-même, récite à haute voix plusieurs longues prières à l'Esprit-Saint. Des vestiges de ce rite se trouvent dans les tropaïres de certaines fêtes et aussi dans certains témoignages de l'antiquité chrétienne : cfr. Χρυσοστομικά, p. 477.

épisodes de la Passion de Notre-Seigneur, aussi conforme par conséquent à l'esprit du rite byzantin que du rite romain, et qui même a la forme liturgique de l'un et de l'autre, puisqu'aucune formule officielle n'est prescrite, — qui n'ait son équivalent en Russie. Que l'on ouvre le livre appelé *Канонникъ* (*Recueil de canons*) : on y trouva un *Acatliste de la Passion de Notre-Seigneur*<sup>1</sup> dont l'inspiration est certainement analogue à celle du Chemin de Croix latin.

Sans s'en douter, par suite de leur contact mutuel, Russes et Polonais ont réagi les uns sur les autres, même dans la vie religieuse. Les Polonais catholiques, du rite romain, chantent le chapelet sur des mélodies qui rappellent les chœurs liturgiques russes, lesquels ont eux-mêmes tant d'analogie avec le genre palestrinien que l'on peut se demander s'ils ne sont pas, en définitive, comme les grandes églises de Moscou et de Pétersbourg, un résultat de l'influence italienne combinée avec l'art oriental. Les images de la Sainte Vierge, chez les Polonais, sont revêtues de plaques d'or et d'argent comme chez les Russes, et il ne faut pas oublier que la madone dite Ostrabratnaïa, celle de Tchestokova sont aussi vénérées par les catholiques que par les orthodoxes. Cette influence réciproque s'est fait sentir jusque dans les détails du costume : les distinctions extérieures accordées aux prêtres russes, beaucoup plus variées que dans le clergé grec, sont parfois imitées des usages romains : le bonnet de velours violet, la croix pectorale, etc..., toutes choses qui, à proprement parler, sont inconnues aux Grecs. Ce sont là autant de traits d'union souvent insoupçonnés.

Le culte du Très Saint Sacrement s'est heureusement introduit dans les branches de l'Église byzantine unies à Rome :

1. Traduit en français par le protoprêtre Pétrov, et imprimé, je crois, à Genève aux alentours de 1850.



les Italo-Grecs ont adopté une fête spéciale avec un office propre, dont on peut voir une rédaction curieuse dans l'*Anthologie* d'Antoine Arcudius, dès le xvi<sup>e</sup> siècle ; les Melkites de Syrie l'ont peut-être fait, au moins à Alep, dès le xvii<sup>e</sup>, et l'office qu'ils récitent, composition originale en arabe du métropolite d'Alep Maxime Hakîm (1732-1760), renferme, suivant toutes les règles du rite byzantin pour les fêtes très solennelles, une préparation qui va du dimanche de tous les Saints <sup>1</sup> au soir jusqu'au mercredi soir (προεόρτις), l'office du jeudi avec une procession solennelle et un salut qui peut être répété en d'autres circonstances, une période octavale de huit jours <sup>2</sup> qui se termine par la répétition de la fête ou ἀπόδοσις le jeudi suivant. Cet office est fort beau et entièrement conforme à l'esprit et au style, si l'on peut ainsi parler, du rite. Les Ruthènes ont un office analogue, mais de composition moins heureuse, quoiqu'il soit lui aussi parfaitement ordonné d'après toute l'officiature du rite byzantin. Ce sont là des exemples d'adaptation de dévotions devenues tellement universelles que ce serait se singulariser que de les rejeter, pourvu que l'adaptation se fasse toujours conformément aux usages du rite lui-même et à la morphologie propre de ses prières.

Dans un ordre d'idées analogues, les Ruthènes ont donné une grande solennité à la fête de la Conception Immaculée, (непорочное зачатіе ; l'expression пренепорочная, πανμώμητος, tout à fait immaculée, est employée par les Russes eux-mêmes) de la Mère de Dieu, gardée à sa date traditionnelle du 9 décembre, très ancienne en Orient, mais élevée, du qua-

1. Ce dimanche correspond à la fête de la Très sainte Trinité au rite romain.

2. La période octavale, dans le rite byzantin, n'est pas toujours de huit jours. Elle dure tantôt moins, tantôt plus. La plus longue est celle de Pâques, qui ne se termine que la veille de l'Ascension.

trième degré de solennité, où elle se trouve dans l'universalité de l'Église byzantine, au second <sup>1</sup>. Les Melkites se mettent aussi, en beaucoup d'endroits, à solenniser davantage cette fête, considérée aujourd'hui chez eux comme d'obligation. Il commence à en être de même pour la fête de saint Joseph, que l'Église byzantine célèbre le dimanche qui suit Noël ; à Zahlé, en Syrie, la communauté melkite observe une seconde fête chômée de saint Joseph, le 19 mars de chaque année, en exécution d'un vœu fait par l'évêque Ignace 'Ajjourî en 1827, pour obtenir de Dieu que la ville fût délivrée de la peste qui ravageait alors le pays. Les Ruthènes ont la fête de saint Augustin, qu'ils célèbrent le 28 août ; les Basiliens de Grotta Ferrata ont adopté celle du martyr saint Josaphat Kountsévitich, à la date du 12 novembre, comme les Ruthènes. Il serait à désirer que ce saint, le seul personnage moderne de l'Église byzantine qui ait reçu les honneurs de la canonisation, fût mieux connu dans les autres parties de cette Église et que son culte se répandît.

Puisse-t-on persévérer dans cette voie ! L'adoption de fêtes comme celles du Très Saint Sacrement, du patronage de la sainte Vierge (célébrée par les Russes le 1<sup>er</sup> octobre, Покровъ пресвятыя Богородицы <sup>2</sup>), de quelques grands docteurs de l'Église universelle, comme saint Augustin, saint Thomas

1. Dans le rite byzantin, la première classe des fêtes est formée par celles de Notre-Seigneur et de la Sainte Vierge qui, tombant un dimanche, suppriment complètement l'office de celui-ci, la deuxième par la plupart des fêtes de la Sainte Vierge ; la troisième par d'autres fêtes de la Sainte Vierge et celles de quelques saints plus illustres, caractérisées par la lecture de prophéties aux vêpres et d'un évangile à l'office du matin ; la quatrième par les fêtes de saints auxquelles on chante la grande doxologie (*Gloria in excelsis* à l'office ; la cinquième par les autres fêtes. Les fêtes sont en dehors de ce système : en Carême, elles priment à peu près tout.

2. L'Église romaine célèbre aussi le Patronage de la Sainte Vierge, mais le deuxième dimanche de novembre.

d'Aquin <sup>1</sup>, saint François de Sales, saint Alphonse de Liguori, etc..., en plus de ceux déjà commémorés au rite byzantin, (saint Ambroise, fêté le 7 décembre, par exemple); l'extension du culte de saint Joseph <sup>2</sup>, de saint Josaphat; la participation plus large de l'Église byzantine au trésor des indulgences <sup>3</sup>; les dévotions privées comme le rosaire, le chemin de la croix, le scapulaire, des pratiques publiques comme le salut, l'exposition, l'adoration prolongée du Très Saint Sacrement; qui osera dire que ces choses si excellentes sont une expression du latinisme, dont par conséquent les chrétiens du rite oriental doivent s'abstenir? On objectera peut-être que l'adoption de ces pratiques serait un obstacle au retour des non-unis. D'abord, ils les ont déjà en partie, comme il a été dit plus haut à propos des Russes; et puis, du moment que tout se passera comme dans les autres cérémonies du rite, si certains orthodoxes sont rebelles à tout développement inévitable et à tout progrès, est-ce

1. Dont les œuvres ont été en grande partie traduites en grec au moyen âge. Dans l'Église byzantine, c'est saint Jean Damascène, précurseur de saint Thomas d'Aquin, qui est le patron des études théologiques.

2. En effet, dans le rite byzantin, saint Joseph est fêté le dimanche qui suit Noël à cause de la part importante qu'il a prise au mystère de l'Incarnation. Il y a là une très belle pensée. Mais aujourd'hui que saint Joseph a été déclaré par Léon XIII patron de l'Église universelle, que son culte a pris en Occident une extension considérable, approuvée et encouragée officiellement par l'Église, pourquoi ne pas adopter la fête au 19 mars, comme l'ont déjà fait, en quelques lieux, les Melkites (cf. *Χρυσοστομικά*, pp. 670-671). Ce ne sont pas les poésies liturgiques en l'honneur de saint Joseph qui manquent parmi les œuvres des vieux mélodes. Cf. J. COZZA-LUZI, O. S. B. M.: *De S. Ioseph viro Mariae cantica liturgica Græcorum*, dans le *Bes-sarione*, 1899.

3. Il y a un certain nombre d'indulgences attachées à des pratiques spéciales au rite oriental, qui ne sont pas assez connues. Voir par exemple celles attachées à la récitation de l'hymne *acathiste* dans le R. P. DOM PLACIDE DE MEESTER, O. S. B.: *Officio dell'inno acatisto in onore della Santissima Madre di Dio*, Rome, 1903, in-18; cf. pp. xv-xvj. — De même ont été enrichies d'indulgences les prières de la sainte communion, si belles et si pieuses (en voir la traduction intégrale, C. CHARON, *Les saintes et divines liturgies...* Paris, PICARD, 1903, in-18; cf. pp. 205-237); cf. *Document 15*.

une obligation pour les catholiques de les imiter ? Pourquoi de même, alors que l'Église orientale commémore les sept premiers conciles œcuméniques, tous tenus en Orient, ne profiterait-on pas du cinquième centenaire du saint concile général de Florence, anniversaire qui arrivera en 1939, pour instituer une fête analogue en souvenir de ce grand événement ? Léon XIII a fait adopter aux Églises de rite romain certaines fêtes de l'Église orientale : celle-ci ne serait-elle pas tenue à une certaine réciprocité, d'autant plus que de pareilles mesures contribueraient grandement à resserrer les liens de l'unité ?<sup>1</sup>

#### 4. *Vigoureuse impulsion*

*donnée aux études concernant l'Orient chrétien.*

4. — Un des obstacles qui s'opposaient le plus jusqu'ici aux progrès du catholicisme en Orient était l'absence d'une formation spéciale et cependant nécessaire, non seulement chez beaucoup de prêtres orientaux, mais aussi chez un grand nombre de missionnaires latins appelés à travailler avec eux à l'œuvre commune. Les missions d'Orient ne sont pas comme les missions en pays purement infidèle : ici, tout est à faire ;

1. Par exemple, celles des grands docteurs de l'Église, dont les œuvres sont étudiées aussi bien en Orient qu'en Occident. Les Ruthènes fêtent déjà saint Augustin au 28 août ; pourquoi ne pas adopter aussi les fêtes de saint Jérôme, saint Thomas d'Aquin, saint François de Sales, saint Alphonse de Liguori ? Serait-ce par le fait qu'ils ont professé le rite latin ? (Et, au fond, c'est bien là l'objection que font certains esprits étroits.) Mais alors, pourquoi avons-nous déjà, au 7 décembre, saint Ambroise, et au 12 mars, saint Grégoire le Grand, lequel n'a écrit qu'en latin et a précisément contribué à régler la liturgie romaine ? Ce dernier [avait jadis tout un office qui a disparu des *Ménées* actuelles et devrait y être inséré de nouveau par les catholiques. Il faudrait que des offices pour tous ces saints soient composés et approuvés à Rome, en langue grecque tout d'abord, pour être ensuite adoptés par tous les groupes ou les éparchies où les idées seraient assez avancées pour qu'on puisse le faire.

là, au contraire, le missionnaire se trouve en présence d'une hiérarchie déjà existante et qui plonge ses racines jusque dans les premiers âges chrétiens. Cette hiérarchie a une organisation plus ou moins complète qu'il lui faut connaître ; les peuples auprès desquels il aura à exercer son zèle suivent une liturgie différente de la sienne, ils ont une discipline particulière sur bien des points. Il est évident que le missionnaire, s'il veut faire du bien et éviter de froisser des susceptibilités légitimes, devra se mettre au courant de toutes ces choses et même s'y adapter autant que possible. Il devra surtout connaître la tournure d'esprit, les qualités et les défauts des populations orientales, afin de ne pas croire endémique chez elles ce qui n'est que la conséquence d'une situation sociale plus ou moins prolongée.

C'est donc toute une étude préliminaire que devrait faire le futur missionnaire latin d'Orient. Mais, pour être juste, par quels moyens cette étude aurait-elle pu être faite il y a seulement quinze ans ? L'honneur d'avoir ouvert la brèche revient aux Pères Assomptionnistes, qui publièrent, avant le congrès eucharistique de Jérusalem en 1893, tout un volume d'*Études préparatoires*. Les différentes revues qui s'occupent spécialement de l'Orient chrétien sont toutes récentes, et leur fondation est due surtout à l'impulsion que Léon XIII a donnée à ce genre d'études. Le *Bessarione* et la *Revue de l'Orient chrétien* datent de 1896 ; les *Échos d'Orient* de 1898 <sup>1</sup>, l'*Oriens Christianus* allemand de 1901. C'est cependant à peu près unique-

1. Cette revue est certainement la meilleure de toutes celles qui s'occupent des questions d'Orient. Elle est rédigée à peu près entièrement *sur place*, par des hommes qui vivent dans le pays dont ils parlent, ou du moins l'ont habité un certain nombre d'années, et dont quelques-uns appartiennent au rite oriental. Elle montre l'Orient *tel qu'il est*, sans réticences ni illusions optimistes. On lui a parfois reproché sa franchise : je crois au contraire qu'il faut lui en faire un grand mérite (Rédaction : Mission de l'Assomption, Constantinople ; administration, Maison de la Bonne Presse, 5, rue Bayard,

ment dans des revues que l'on peut, pour le moment, aborder l'étude des nombreuses questions théologiques, historiques, littéraires et liturgiques se rapportant à l'Orient. Le *Dictionnaire de théologie catholique* de Vacant-Mangenot, et le *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie*, de dom Cabrol, qui font une si grande place aux questions orientales<sup>1</sup>, ont commencé à paraître, le premier en 1900, le second en 1903. Les ouvrages spéciaux manquaient aussi et manquent encore bien souvent, surtout en ce qui concerne le droit canonique des Églises orientales. La grande collection du cardinal Pitra, *Juris ecclesiastici Græcorum historia et monumenta* (Rome, 1864-1868, 2 voll.), ne s'occupe que du droit ancien; le supplément à la grande collection de Mansi, qui doit comprendre tous les conciles de l'Orient et de l'Occident depuis 1720, n'a vu son premier volume paraître qu'en 1905. Au point de vue liturgique, les collections d'Assémani, de Renaudot, ne sont pas facilement accessibles, même après la réimpression partielle de Denzinger; le protoprêtre russe Alexis de Maltzeff n'a commencé ses traductions allemandes des livres liturgiques byzantins, suivant la version slave, qu'en 1892. Au point de vue historique, les manuels les plus réputés s'arrêtent tous à Michel Cérulaire, et les grandes histoires de l'Église n'en disent pas beaucoup plus.

Mais, depuis une quinzaine d'années, les études de ce genre se sont multipliées, de manière à enlever toute excuse à celui qui, obligé par état de se renseigner sur ces sortes de choses, ne le ferait pas. Ce fut un Bénédictin, dom Guéranger, abbé de Solesmes, qui fut un des premiers à comprendre la

Paris, VIII<sup>e</sup>; abonnement, 6 frs. pour la France, 8 frs. pour l'étranger. La revue forme chaque année un volume in-4<sup>o</sup> de 384 pages à deux colonnes en caractères compacts).

1. La plupart des articles sur l'Orient renfermés dans ces deux dictionnaires, de même que la continuation de MANSI, sont l'œuvre de plusieurs religieux Augustins de l'Assomption.



nécessité de faire connaître en Occident les liturgies orientales, en semant à travers son *Année liturgique* les plus belles pages des offices byzantins. Un autre Bénédictin, Dom Emmanuel André, de la congrégation Olivétaine, publia, de 1885 à 1893, dans la *Revue de l'Église grecque unie* qu'il avait fondée, une traduction de la liturgie de saint Jean Chrysostome, depuis souvent réimprimée, avec ou sans additions, notamment, à l'occasion des dernières fêtes de saint Jean Chrysostome, par le R. P. Placide de Meester. Il serait trop long d'énumérer ici les traductions de tout genre qui ont paru depuis en français, italien, allemand et anglais, ainsi que les ouvrages se rapportant à l'Orient; le nombre en est tel que la bibliographie insérée en 1893 par les rédacteurs des *Études préparatoires au Congrès eucharistique de Jérusalem* devrait être portée au double.

Dans son rapport officiel présenté au Saint-Père, après le Congrès de Jérusalem, le cardinal Langénieux s'exprimait ainsi : « Des hommes particulièrement voués aux œuvres d'Orient regrettent de n'avoir pas à leur portée les documents suffisants pour poursuivre avec autorité, sur le terrain scientifique, dans les revues savantes ou dans des ouvrages spéciaux, l'étude des questions orientales, et exercer ainsi dans le monde intelligent, au profit de cette cause, une influence aussi discrète que profonde. Ils souhaitent vivement qu'un centre d'études soit créé, à Rome par exemple, avec une bibliothèque où seraient rassemblés tous les documents historiques, liturgiques et théologiques nécessaires à ceux qui voudraient se consacrer par l'enseignement ou la propagande à cet apostolat ».

Ce vœu a été réalisé, et même au-delà de ce qu'on pouvait prévoir. En 1898, les Augustins de l'Assomption donnaient une nouvelle impulsion à leur séminaire gréco-bulgare de Saint-Léon à Kadi-Keui de Constantinople, y érigeaient une école de hautes études byzantines et transformaient, pour servir d'organe à cette école, une des publications de la Mai-

son de la Bonne Presse à Paris, qu'ils dirigeaient alors, en lui donnant un caractère plus strictement scientifique et un nouveau titre: les *Échos d'Orient*. La bibliothèque de Kadi-Keui fut enrichie sans relâche, avec le produit même de l'activité scientifique des rédacteurs de la revue, professeurs du séminaire. Aujourd'hui, elle forme une collection à peu près unique organisée spécialement pour ce genre d'études. Outre les *Échos d'Orient*, qui comptent à l'heure actuelle onze volumes in-4°, cette École a entrepris la continuation de Mansi, en y insérant une quantité considérable de documents, jusqu'ici inédits ou inaccessibles, relatifs aux Églises orientales, et la série des conciles grecs, russes, ruthènes, roumains, melkites, maronites. Elle se propose aussi la refonte complète sur un plan nouveau de l'*Oriens Christianus* de Le Quien. A Rome, les collections russes de la Vaticane ont été considérablement augmentées, les Bénédictins du Collège grec ont entrepris dans la *Revue bénédictine* une série d'études sur le chant ecclésiastique de Byzance et la théologie orthodoxe. A Beyrouth en Syrie, l'Université Saint-Joseph, dirigée par les Pères Jésuites, a créé une Faculté orientale conçue sur un plan très large, et la première de ce genre qui ait existé jusqu'ici, avec une bibliothèque admirablement montée. Son but n'est pas exclusivement, à vrai dire, l'étude de l'Orient chrétien, mais elle ne manquera pas de lui faire une large place. Enfin, en 1905, un groupe de prêtres catholiques a fondé à Prague une excellente revue latine, *Slavorum litteræ theologicae*, qui, depuis cette époque, tient au courant de tout ce qui se publie chez les peuples slaves dans le domaine des sciences ecclésiastiques; le Congrès de Velegrad, en juillet 1907, a émis de son côté une série de vœux tendant à faciliter ce commerce scientifique entre l'Orient et l'Occident <sup>1</sup>.

1. Voici le texte de quelques-uns de ces vœux (cf. *Acta I. Conventus*

Le concours de ces bonnes volontés réunies pour la même cause de la sainte Union ne pourra être perdu, et il est impossible de ne pas y voir le doigt de Dieu. Si nous regardons ce que fait de son côté l'orthodoxie, nous avons le droit de nous étonner de ce qu'elle ne répond pas encore assez à un pareil mouvement. Un ouvrage composé par un ecclésiastique du patriarcat œcuménique, non seulement sur un sujet religieux, mais même sur un sujet quelconque, est un événement, et si Joachim III a fait publier par l'archimandrite Callinique Délicanis trois volumes de documents sur les relations de Constantinople avec les autres patriarchats des Églises autocéphales, tout le monde sait que ce fut uniquement pour appuyer ses prétentions à intervenir dans leurs affaires <sup>1</sup>. Pour la théologie,

*Velebradensis theologorum commercii studiorum inter Occidentem et Orientem cupidorum*, Prague, 1908 (Dépôt de la *Slavorum litteræ theologica*, ROHLÍČEK et SIEVERS, Prague, 190-I), in-8°, pp. 114; cf. pp. 10-11 :

« 1. — Composer pour la revue *Slavorum litteræ theologica* des articles très soignés sur chacune des questions controversées.

2. — Inviter les théologiens orientaux à exposer leur propre doctrine dans cette même revue.

5. — Répandre parmi les Occidentaux des brochures sur la nécessité de l'union et son opportunité de l'heure présente.

8. — Traduire en russe les livres des théologiens occidentaux, pour faire disparaître les préjugés et la mésestime réciproque.

9. — Favoriser le commerce épistolaire, les consultations, les visites entre théologiens des deux Églises.

11. — Demander aux Orientaux de former une sorte de Confrérie qui priera pour l'union des Églises.

12. — Établir une confrérie unioniste dans chacune des nations slaves occidentales.

19. — Prêter gratuitement à ceux qui étudient la question religieuse orientale les livres de la bibliothèque cyrillo-méthodienne de Velegrad.

21. — Constituer, dans les principales universités de l'Occident, et dans les facultés théologiques slaves, des chaires spéciales pour l'histoire critique de la théologie gréco-russe.

26. — Rééditer les livres anciens qui peuvent intéresser l'œuvre de l'Union », etc., etc.

1. Τὰ ἐν τοῖς κώδιξι τοῦ πατριαρχικοῦ ἀρχιεπισκοπικεῖου σωζόμενα... ἔγγραφα εἰς τὰς σχέσεις τοῦ οἰκουμενικοῦ πατριαρχείου πρὸς τὰς ἐκκλησίας Ἀλεξανδρείας,

les Grecs en sont presque encore à Macaire Boulgakov — un Russe<sup>1</sup> — et, pour le droit canonique, le manuel de l'archimandrite Christodoulos n'est qu'une imitation d'ouvrages russes. A Jérusalem, la Νέα Σιών, organe de l'école théologique de Sainte-Croix, copie les revues d'Europe et ne peut guère revendiquer comme son bien propre que les diatribes obligatoires contre les Jésuites et l'*Église papique*. Les arabophones ne sont pas beaucoup plus avancés : à part un abrégé imité de Macaire Boulgakov<sup>2</sup>, qui est décidément en passe de devenir le saint Thomas de l'orthodoxie gréco-arabe, et une histoire du schisme écrite dans un esprit fort regrettable par Mgr Gerasime Msarra, métropolitain de Beyrouth, ils n'ont rien ou presque rien. Les Bulgares pas beaucoup plus. En Roumanie, les programmes des séminaires orthodoxes sont magnifiques, mais, lorsqu'on ouvre les ouvrages que l'on y suit, pour l'histoire ecclésiastique notamment, on est étonné de voir des manuels bons tout au plus pour une classe de gymnase<sup>3</sup>. Il faut aller jusqu'en Dalmatie pour rencontrer un ouvrage d'une très réelle et très sérieuse valeur dans le gros volume de Mgr Nicodème Milach, évêque de Zara, sur le droit ecclésiast-

Ἀντιοχειας, Ἱεροσολύμων καὶ Κύπρου (1575-1863); Constantinople, 1904, in-8o. — Un autre volume, à titre analogue, regarde le mont Athos, un troisième la Russie et les Églises autocéphales d'Europe.

1. La Grèce semble cependant compter un théologien de réelle valeur dans la personne de M. CHRESTOS ANDROUTSOS, qui s'est aussi occupé de la question de l'Union. Mais c'est un laïc et non un ecclésiastique. Voir *Échos d'Orient*, t. XI (1908), pp. 146-154 et 257-264.

2. *Kitâb al-'anoûâr fî al-'asrâr* : *Livre des lumières pour* [l'étude de ce qui regarde] *les sacrements*, imitée de la traduction grecque par l'archimandrite (depuis le métropolitain) GÉRASIME MSARRA; Beyrouth, 1887, in-8o, pp. 408. Comme on le voit, ce n'est qu'une *partie* de la théologie de Macaire. Les Melkites orthodoxes n'ont guère autre chose.

3. Les Roumains travaillent cependant beaucoup. L'Académie roumaine est une des mieux dotées de l'Europe, et elle publie des collections superbes, mais toute cette activité est l'œuvre des laïcs, tout comme en Russie. On dirait que la science a déserté les rangs du clergé orthodoxe.

tique orthodoxe <sup>1</sup>. On entend rarement parler d'un ouvrage composé par un Serbe du royaume. En Russie, les revues foisonnent, les livres sont assurément fort nombreux, même ceux en plusieurs volumes — quand la publication n'en est pas arrêtée au beau milieu ou même au commencement, — et on a le plaisir de voir des écrivains qui seraient d'une grande valeur s'ils ne manquaient pas un peu d'ordre et de méthode. Mais un mouvement scientifique aurait dû avoir un couronnement digne de lui, qui eût donné à lui seul une idée de l'ensemble : on se plut à l'attendre lorsque le professeur Lopoukhine annonça il y a quelques années la publication d'une *Encyclopédie théologique orthodoxe* que déjà l'on mettait par la pensée à côté des grands dictionnaires de Vacant, Cabrol, du *Kirchenlexicon* catholique ou de la *Realencyklopedie* protestante chez les Allemands. Il est vraiment regrettable que tout cela n'ait abouti qu'à quelques volumes in-8°, dont les articles *ecclésiastiques* et *théologiques* sont quatre-vingt-quinze fois sur cent rédigés par des *laïcs*, ce qui n'est pas à l'honneur du clergé russe <sup>2</sup>.

## VII. — APPEL A LA PRIÈRE ET CONCLUSION.

Une œuvre avant tout spirituelle, comme la fin de la déplorable séparation entre les deux Églises d'Orient et d'Occident, ne pourra aboutir qu'avec le secours de la grâce divine, qui

1. Ouvrage écrit en serbe, traduit en russe, en allemand et en grec. Voici le titre de la version allemande : *Das Kirchenrecht der morgenländischen Kirche, uebersetzt von Dr. ALEXANDER R. VON PESSIČ* ; 2<sup>e</sup> éd., 1905, in-8°, pp. xv-742 (Mostar, PACHER et KISSIČ). — La traduction grecque est intitulée : *Τὸ ἐκκλησιαστικὸν δίκαιον τῆς ὀρθοδόξου ἀνατολικῆς Ἐκκλησίας... μεταγλωττισθὲν ὑπὸ Δρὸς Μελετίου Ἀποστολοπούλου*. Athènes, SAKELLARIOS (Bibliothèque Marasli), 1906, in-8°, pp. λε'-1096. Cette traduction grecque est faite sur la 2<sup>e</sup> édition allemande.

2. Voir *supra*, p. 216-217.

C. CHARON. — *Saint Jean Chrysostome.*

seu'e est assez puissante pour toucher et changer les cœurs. L'Union ne se fera que si la foi religieuse subsiste dans le cœur de ceux qu'il faut unir : or il n'est que trop vrai de dire que cette foi se trouve battue en brèche de tous les côtés dans les Églises séparées, qui offrent bien moins de force de résistance que le catholicisme.

L'idée de prier pour l'extinction du schisme est aussi ancienne que le schisme lui-même. Mais elle a pris de l'extension dans les temps modernes d'une manière particulière. En 1851, paraissait à Bruxelles un opuscule portant ce titre : *Union de prières pour la conversion de la Russie et l'extinction du schisme chez les peuples slaves*. Un autre parut à Bourges en 1855, avec ce titre : *Appel à tous les membres de la pieuse association établie dans la chapelle du catéchisme de persévérance de la métropole de Bourges, pour réclamer le concours de leurs prières afin d'obtenir par Marie Immaculée la conversion des Grecs schismatiques*. Quand le comte russe Grégoire Schouwaloff, converti à la foi catholique, fit son entrée au noviciat des Barnabites de Lombardie en 1856, il éprouva une grande joie en retrouvant une prière à Marie Immaculée, pour la conversion des Grecs séparés, et que la règle faisait réciter aux novices dans leur chapelle particulière. Devenu prêtre, il s'appliqua à répandre une union de prières fondée par les Barnabites et placée sous le patronage de l'Immaculée Conception de la Très Sainte Vierge, en faveur de laquelle Pie IX rendit un bref le 30 avril 1872 (*Expositum nuper*), union dont le seul moyen d'action est la célébration de messes pour le retour des peuples séparés d'Orient, surtout de la Russie. En 1873, le P. d'Alzon, fondateur des Augustins de l'Assomption, en établissait une autre au collège de Nîmes, à son retour d'Orient. Enfin, le 25 mai 1898, Léon XIII érigea dans l'église grecque de l'Anastasia, à Constantinople, desservie par les mêmes Pères Augustins de l'Assomption, une archiconfrérie de prières et de bonnes



œuvres, placée sous le patronage de l'Assomption de Marie, en vue de l'Union des Églises. Elle fut inaugurée canoniquement et solennellement le dimanche 23 octobre suivant, devant des représentants de tous les rites et de toutes les communautés religieuses de Constantinople, réunis sous la présidence de Mgr Bonetti, archevêque de Palmyre et délégué apostolique du Saint-Siège à Constantinople. La cérémonie comprenait le chant de la grande doxologie (*Gloria in excelsis*), cantique d'action de grâces dans l'Église byzantine <sup>1</sup>, la célébration solennelle de la liturgie et quelques prières particulières pour l'Union <sup>2</sup>. « Cette cérémonie avait suscité dans les âmes un enthousiasme extraordinaire... Les Grecs et les Orientaux entouraient et lisaient, avec une émotion visible, le bref pontifical [d'érection]. Leurs réflexions trahissaient leur admiration pour le Pape et pour l'association qu'il créait en faveur de l'Union. Ils étaient fiers de voir que le *Pape de Rome* avait daigné s'inscrire lui-même, à leur tête, le premier sur la liste des associés, et qu'un sanctuaire de leur rite devenait le centre d'une si grande œuvre!... Les journaux de Constantinople, ainsi que le *Vaterland*, grand organe catholique de Vienne, célébrèrent ce nouveau succès du Saint-Siège. Mais un fait plus caractéristique, c'est que, huit jours après, le Phanar, ému de l'impression produite, publia le projet d'une archiconfrérie analogue, sous le patronage de saint Jean l'Évangéliste. La *Constantinoupolis*, organe du Phanar, rappela en termes respectueux la création récente d'associations, bien intentionnées, pour l'Union, dont on ne pouvait blâmer ni le but ni les moyens, mais ajouta qu'il fallait que les orthodoxes

1. Les Églises slaves se servent plus volontiers de l'hymne attribuée à saint Ambroise et saint Augustin : ТЕБЕ БОГА ХВАЛИМЪ... (*Te Deum laudamus*).

2. Ce que l'on appelle en Russie et dans les pays slaves un *molébène*, МОЛЕБЕНЬ.

fissent des associations semblables sous peine de perdre toute influence. Cette contrefaçon fut très commentée, et, par malheur pour elle, peu de jours après, le même journal annonçait que l'idée du Phanar n'avait pas eu le même accueil que l'invitation du *Pape de Rome*, attendu que l'appel fait par Mgr Germanos Karavanghélis <sup>1</sup> n'avait rencontré que l'inertie et le sommeil dont périrait tôt ou tard, ajoutait-il, l'Église grecque orthodoxe tout entière <sup>2</sup>. »

Des confréries, affiliées à l'Archiconfrérie *Prima primaria* de Constantinople <sup>3</sup>, devraient être érigées non seulement dans tous les séminaires où l'on prépare les clercs du rite byzantin, mais encore dans beaucoup d'autres maisons ecclésiastiques, séculières ou régulières, où l'on doit s'intéresser aux choses d'Orient et par conséquent faire prier Dieu pour la fin du schisme.

L'Union des Églises séparées de l'Orient avec l'Église romaine dans l'unité de la foi, tout en conservant exactement la variété des rites, est en effet une œuvre qui doit être chère à tout bon chrétien. On peut concourir à cette œuvre de trois manières. La première, c'est de faire à l'Église orientale *l'aumône personnelle*, en se consacrant à Dieu dans l'état ecclésiastique ou religieux, particulièrement en adoptant soi-même, si on ne l'a déjà, le rite oriental, supposée résolue, bien entendu, la question de vocation spéciale à cet apostolat qui ne peut être le privilège que d'un nombre relativement res-

1. Le même qui rédigea la réponse du patriarche Anthime à Léon XIII, sur le ton acerbe que l'on sait, et dont il a été question plusieurs fois ci-dessus.

2. Rapport présenté à Sa Sainteté Léon XIII sur les œuvres accomplies par les Augustins de l'Assomption à Constantinople et à Chalcédoine. Rome, imprimerie du Vatican, 1898; in-8°, pp. 30. Cf. pp. 27-29.

3. S'adresser pour cela au Supérieur du Séminaire grec catholique de Koum Kapou, Mission de l'Assomption, Constantinople.

treint, et étant données des circonstances particulières tendant à ne pas rendre inutile cette action plus directe. La seconde manière, c'est *l'aumône matérielle*, par laquelle on soutient, par des dons en argent ou en nature, les œuvres catholiques dans les pays de rite oriental, et, parmi celles-ci, les séminaires qui préparent, conformément aux instructions de Léon XIII, avec le concours de directeurs et de maîtres européens, un clergé à la hauteur des besoins actuels. Le jour de la régénération n'arrivera en effet pour l'Orient que lorsqu'un sang nouveau aura été infusé à ses anciennes Églises par le passage au rite oriental de Latins, dûment appelés de Dieu et préparés, ou par le renouvellement de la partie insuffisante du clergé déjà existant. La troisième manière, qui est cette fois à la portée de tous sans exception, est *l'aumône spirituelle*, dont nous venons de parler. Pourquoi les prêtres ne prendraient-ils pas l'habitude, lorsqu'ils font la fête de quelque saint de l'Église byzantine, d'appliquer à l'intention de l'Union la récitation de leur office et leur intention au moins secondaire au saint Sacrifice ? Pourquoi, s'ils sont du rite latin, ne diraient-ils pas quelquefois, aux jours libres, la messe votive *ad tollendum schisma* inscrite au Missel romain ? Les clercs non engagés dans les Ordres sacrés et les fidèles pourraient faire, dans le même but, la sainte communion. Fasse le Seigneur que les prières pour la sainte Union deviennent de plus en plus fréquentes et hâtent ainsi le moment tant désiré où l'Orient et l'Occident n'auront plus qu'une seule foi et un seul pasteur suprême !

Il n'y a pas de raison en effet pour que l'action de ce pasteur suprême ne s'étende pas en Orient comme en Occident, et pour que, dès maintenant, les peuples catholiques de l'Orient ne participent pas d'autant plus abondamment aux bienfaits d'une intervention directe et d'une action plus immédiate du Saint-Siège, que le besoin s'en fait peut-être

d'avantage sentir chez eux, ou au moins autant que dans certaines parties de l'Église d'Occident, où elle a pu ramener l'ordre et la paix. Il y a une certaine analogie entre notre époque et celle où apparut le christianisme. L'empire romain avait alors rangé sous sa domination tous les peuples qui comptaient pour civilisés. Des routes commodés et sûres, une police parfaitement faite, des communications aussi rapides que cela était possible alors, une langue comprise dans tous les centres cultivés, le grec, merveilleusement apte à exprimer toutes les nuances de la pensée et les idées philosophiques et religieuses les plus élevées, tel était l'ouvrage des conquêtes d'Alexandre d'abord, de celles de Rome ensuite. Si cette *paix romaine*, *romana pax*, ne paraissait avoir aux yeux des païens qu'un but de grandeur humaine, l'exaltation de cette Rome à laquelle on commençait déjà à élever des temples ainsi qu'à son empereur, en réalité tout cela était préparé par Dieu pour faciliter la propagation de son Évangile. Alexandre, Scipion, Pompée et César avaient été les instruments inconscients de sa Providence ; la dispersion du peuple juif en avait été un autre : la grâce divine, venant se surajouter à ces éléments humains et les vivifier, causa cette propagation si rapide de la foi chrétienne. L'élégante et souple langue hellénique devenait l'instrument de la prédication des apôtres, que les belles voies romaines partant du Forum portaient aux extrémités de l'univers alors connu. Saint Pierre établissait, dans la ville que Dieu avait préparée pour être le centre du monde, le siège du pontificat suprême qui devait embrasser la terre entière, et la langue latine, façonnée à l'*imperatoria brevis* par les juristes de la République et de l'Empire, allait devenir la langue du gouvernement de l'Église universelle.

De nos jours, une vaste conspiration dont la franc-maçonnerie est l'âme s'est formée un peu partout pour tuer la foi

chrétienne dans les âmes. L'Occident paraît seul avoir été frappé jusqu'ici, mais l'Orient le sera à son tour et il l'est déjà. Le salut de l'Église militante ne peut être, dans cette lutte qui s'annonce comme mondiale, que dans l'union de plus en plus intime avec son Chef visible, avec le Vicaire sur la terre de son Chef invisible. Tout contribue aujourd'hui à faciliter cette union. Si le Congrès de Jérusalem a pu rassembler si aisément dans une même assemblée des évêques de l'Occident et les pontifes des antiques métropoles de l'Orient, si le quinzième centenaire de la bienheureuse mort de saint Jean Chrysostome a pu réunir sous la présidence et avec la participation effective du Pape vingt-six concélébrants venus des régions les plus diverses où l'on suit le rite de Byzance, c'est que les progrès de la science et de l'industrie modernes, en rendant plus rapides, plus faciles et moins coûteuses les communications, ont préparé une propagation plus active du christianisme, ont aidé à la multiplicité des rapports avec Rome, ont rendu possible l'action directe de celui qui a reçu de Dieu juridiction immédiate sur toutes les Églises. Si le mal emploie ces conquêtes de la science pour se répandre de plus en plus, le bien, qui dispose des mêmes armes et qui a en plus pour lui la grâce divine, doit en profiter aussi. Et puisque la lutte devient universelle, l'action de celui qui doit la diriger du côté catholique doit se faire sentir partout de la même manière. Il ne doit y avoir à ce point de vue aucune différence de traitement entre l'Orient et l'Occident. Le Pape n'est-il pas le chef de l'un comme de l'autre? ne l'a-t-il pas montré tout récemment encore, en prenant une part directe à la liturgie la plus répandue en Orient? Certes, les privilèges des patriarches de l'Orient sont respectables, ces privilèges qu'ils tiennent de Pierre, fondateur par lui-même du siège d'Antioche, et par son disciple saint Marc de celui d'Alexandrie. Les successeurs de Pierre ont été tellement les premiers à vou-

loir les conserver, qu'ils ont résisté jusqu'au XIII<sup>e</sup> siècle aux empiètements du siège de Constantinople sur les autres sièges vraiment apostoliques. Mais il ne faut pas oublier que seule la primauté de Pierre est d'institution divine, que les autres préséances secondaires sont d'institution ecclésiastique, par conséquent humaine, et qu'un privilège, si ancien et si vénérable fût-il, ne peut jamais se transformer en droit par rapport à celui qui l'a concédé tout d'abord; à plus forte raison ne peut-il être un obstacle à une action directe de ce dernier, lorsque les circonstances sont devenues telles que la nécessité en est évidente. On comprend qu'anciennement les recours à Rome aient dû être plus rares; il fallait parfois une année pour y aller et en revenir; mais aujourd'hui le télégraphe et la vapeur ont supprimé les distances.

C'est le siège de Rome qui a pourvu à la prédication de la foi dans les lointaines régions de l'Inde, de la Chine, de la Mongolie : les missionnaires ont été partout où le schisme ne les a pas arrêtés. L'archevêque de Constantinople, patriarche œcuménique, aurait eu là une belle occasion de justifier son titre. Mais où sont ses missions? A-t-il même eu l'autorité nécessaire pour envoyer un évêque aux Grecs des États-Unis? Qu'il ne vienne pas objecter les missions de l'Église russe en Perse, en Abyssinie, en Chine, au Japon : il sait trop ce qui l'attendrait, s'il prétendait trancher la moindre question les concernant.

Il est un spectacle touchant que l'on voit au séminaire de Sainte-Anne de Jérusalem et dans d'autres établissements catholiques de l'Orient. Ce séminaire reçoit chaque année un subside important de l'œuvre des Écoles d'Orient et de celle de la Propagation de la Foi. Or, ces deux œuvres ont des associés parmi les élèves, et les offrandes prélevées sur les ressources modiques de ces pauvres enfants, si elles ne forment pas une somme bien grande en numéraire, n'en sont



pas moins un émouvant témoignage de reconnaissance, précieux aux yeux de Dieu comme l'obole de la veuve. Puissent ces exemples être imités partout ! Puisse le *denier de saint Pierre*, cette institution catholique par excellence, qui doit suffire aux frais généraux du gouvernement de l'Église en Orient comme en Occident, s'implanter de même dans les pays d'Orient ! Les offrandes des catholiques orientaux ne seraient sans doute pas très considérables, mais quel plaisir ne causeraient-elles pas au Père commun des fidèles ! Combien cet attachement à sa personne sacrée, qui est celle même du bienheureux Pierre vivant dans ses successeurs, n'est-il pas de nature à resserrer les liens de l'unité de la foi ! Espérons tous que les fêtes auxquelles nous avons pris part à l'occasion du quinzième Centenaire de saint Jean Chrysostome, ces fêtes bien plus belles encore dans leur signification que dans leur pompe extérieure, ne soient qu'une étape dans la voie de l'Union demandée par Pie IX, Léon XIII et Pie X, de cette Union qui, en 1939, cinquième centenaire du saint Concile de Florence, viendra jeter aux pieds du successeur du prince des apôtres, non plus dans la salle des Béatifications, mais sous l'immense coupole de Saint-Pierre, l'Église d'Orient cette fois tout entière, réunie dans une même concélébration à celui qu'un ancien prédicateur grec, peut-être saint Jean Chrysostome lui-même, proclamait jadis « le redresseur de ceux qui sont tombés, le soutien de ceux qui sont debout, la splendeur des orthodoxes, la bouche du Christ, le temple très pur de la Trinité : ὁ τῶν κατὰ πτώσεων ἀνορθωτής, ὁ τῶν ἐστηρικμένων συντηρητής, τὸ τῶν ὀρθοδόξων ὠράϊσμα, τὸ στόμα Χριστοῦ, τὸ τῆς Τριάδος καθαρῶτατον σκήνωμα ! »

---

# DOCUMENTS

---

## I

RESCRIT DE LA S. C. DES INDULGENCES, DU 12 JUIN 1907.

*Urbis et Orbis*

Quac ad commune Ecclesiae bonum et maius pietatis incrementum utiliora censentur, sane decet promovere et spiritualibus etiam muneribus cumulare. Porro cum SS<sup>m</sup>o D<sup>no</sup> N<sup>ro</sup> Pio PP. X humillimae preces sint delatae, ut sacris Indulgentiis ditare dignaretur hymnum in honorem Augustissimae Trinitatis a S. Metrophane elaboratum, qui jam inter liturgicos apud Ecclesiam Graecam recensetur (Offic. Noct. Domin. VIII Toni : Παράκλητική, Edit. Propag. Fidei, 1886, p. 622), quique ad impetrandum a Deo iamdiu optatam inter Ecclesiam catholicam et Ecclesias ab hac dissidentes unionem aptissimus videtur ; eadem Sanctitas Sua, in audientia habita die 12 Junii 1907 ab inf<sup>o</sup>to Cardinali Praefecto S. Cong<sup>is</sup> Indulgentiis Sacrisque Reliquis praepositae, has preces peramanter excipiens, benigne concessit, ut universi Christifideles praefatum hymnum corde contrito ac devote recitantes Indulgentiam trecentorum dierum semel in die lucrari valeant ; ipsis vero Christifidelibus, qui singulis per mensem diebus illum recitaverint, plenariam indulgentiam clementer est elargita, una vice tantum in mense acquirendam, die cuiusque arbitrio eligenda, qui, confessi ac S. Synaxi refecti, aliquam Ecclesiam seu publicum oratorium adiverint, ibique ad mentem eiusdem Sanctitatis Suae pie oraverint. Superius autem memorati hymni e graeco idiomate in latinum translatio auctoritate huius S. Cong<sup>is</sup> recognita, haec est :

« Te Deum, universi Regem et Creatorem, supremam aeternam-  
que substantiam, vitae fontem, omni in homines amore, boni-

« tate et misericordia plenum, Trinitatem, unum principium, hac  
 « ipsa hora laudibus celebrantes, peccatoribus indulgentiam, orbi  
 « pacem, Ecclesiisque concordiam deprecamur.

« O unus Dominatus, trine Splendor, o unicus Principatus,  
 « trino sole irradians laudatores tuos, Deus, pro tua bonitate, sus-  
 « cipe, ab offensorebus eos tentationibusque atque angustiis libera,  
 « ociusque pacem amanter Ecclesiis et unitatem concede.

« O Christe, mi Salvator, qui in utero virginali commoratus,  
 « mundo tuo apparuisti, Deus et homo, ucellam prorsus immu-  
 « tationem passus, nec commixtionem, quique semper cum servis  
 « tuis te fore solemniter promisisti, Eius, quæ te genuit, precibus,  
 « pacem toti gregi tuo benigne concede. »

Præfatas vero Indulgentias eadem Sanctitas Sua defunctis quo-  
 que applicabiles benigne declaravit.

Præsenti in perpetuum valituro. Contrariis quibuscumque non  
 obstantibus.

Datum Romæ, e Secretaria eiusdem S. C.,

die 12 Junii 1907.

L. † S. S. Cardin. Cretoni, *Præf.*

D. Panici, Archiepiscopus Laodicen., *Secret.*

## II

RESCRIT DE LA S. C. DES INDULGENCES, DU 12 AOUT 1907.

Beatissimo Padre,

Ugo Gaisser, Rettore del Pont. Collegio Greco di S. Atanasio,  
 umilmente prostrato al bacio del Sacro Piede, espone alla S. V.  
 che già a mezzo dell' E<sup>mo</sup> Card. Vicario ha richiesto delle Indul-  
 genze a favore de' fedeli, i quali assisteranno alle sacre funzioni,  
 che avranno luogo per le prossime feste centenarie di S. Giovanni  
 Crisostomo. Ora fiducioso si fa a dimandare 300 giorni d'indul-  
 genza la S. V. per tutti que' fedeli che in qualsiasi maniera contri-  
 buiranno con la loro opera alla maggior solennità di dette feste,

recitando un Pater, Ave, Gloria, in onore del Santo, ovvero qualunque altra preghiera per l'unione delle Chiese dissidenti.

Che della grazia, ecc..

SS̄mus D. N. Pius PP. X, in audientia habita die 11 Augusti 1907 ab infr. Cardinali Praefecto S. Cg̃nis Indulgentiis sacrisque Reliquiis praepositae, benigne annuit pro gratia iuxta preces. Praesenti valituro absque ulla Brevis expeditione. Contrariis quibuscumque non obstantibus.

Datum Romae e Secretaria ejusdem S. Congr., die 12 Augusti 1907.

S. Card. Cretoni, *Praef.*

† D. Panici, Archiep. Laodicen., *Secret.*

### III

RESCRIT DE LA S. C. DES INDULGENCES, DU 22 JANVIER 1908.

Beatissimo Padre,

Il P. Ugo Atanasio Gaisser, O. S. B., Rettore del Pont. Collegio Greco e Presidente del Comitato Crisostomiano, umilmente prostrato al bacio del S. Piede, implora dalla S. V. le seguenti indulgenze in occasione delle sacre funzioni che si faranno per commemorare il XV centenario di S. Giovanni Crisostomo :

1° Indulgenza di sette anni e sette quarantene per la divota assistenza a ciascuna delle funzioni del Triduo e della Festa nei giorni 9, 10, 11 e 12 del prossimo febbraio, cioè alla Messa ed al Vespero o divozioni in onore del Santo ;

2° Indulgenza plenaria nel giorno della festa a tutti fedeli che, confessati e comunicati, visiteranno una delle tre chiese greche di Roma : S. Atanasio, Chiesa del Collegio Ruteno e S. Maria della Navicella.

3° Indulgenza plenaria *toties quoties* a tutti quelli che, parimente confessati e comunicati, visiteranno nello stesso giorno della Festa la Basilica di S. Pietro in Vaticano e pregheranno ivi innanzi alla tomba di S. Giovanni Crisostomo per l'unione delle Chiese.

Che della grazia, ecc...

SS. D. N. Pius PP. X, in audientia habita die 22 Januarii 1908 ab inf̄pto Card. Praef. S. C. Indulgentiis sacrisque Reliquiis praepositae, benigne annuit pro gratia juxta preces, absque ulla Brevis expeditione. Contrariis quibuscumque non obstantibus.

Datum Romae, e Secretaria ejusdem S. C., die 22 Ian. 1908.

S. Card. Cretoni, *Praef.*

† D. Panici, Archiep. Laodicen., *Secret.*

#### IV

RESCRIT DE LA S. C. DES INDULGENCES, DU 22 JANVIER 1908.

Beatissimo Padre,

Il P. Ugo Atanasio Gaisser, O. S. B., Rettore del Pont. Collegio Greco e Presidente del Comitato Crisostomiano, prostrato al bacio del Sacro Piede, umilmente implora dalla S. V. una Indulgenza plenaria, applicabile anche ai defunti, da lucrarsi da tutti i fedeli, che, confessati e comunicati nel giorno della festa di S. Giovanni Crisostomo, 27 Gennaio, visiteranno divotamente una delle tre chiese greche di Roma, S. Atanasio, Chiesa del Collegio Ruteno, e S. Maria della Navicella, ed ivi pregheranno secondo le intenzioni del Sommo Pontefice.

Che della grazia, ecc.,

Sanctissimus Dominus Noster Pius Papa X, in Audientia habita die 22 Januarii 1908 ab infrascripto Cardinali Praefecto S. C. Indulgentiis sacrisque Reliquiis praepositae, benigne annuit pro gratia juxta preces. Praesenti in perpetuum valituro, absque ulla Brevis expeditione. Contrariis quibuscumque non obstantibus.

Datum Romae, e Secr̄ia ejusdem S. C., die 22 Ian. 1908.

S. Card. Cretoni, *Praef.*

† D: Panici, Archiep. Laodicen., *Secret.*

## V

LETTRE DE S. ENC. LE SECRÉTAIRE DE LA S. C. DES RITES AU R. P.  
DOM HUGO ATHANASE GAÏSSER.

SACRA CONGREGAZIONE DEI RITI.

*Segretaria, Roma, il 13 Agosto 1907.*

Reverendissimo Padre,

Dall'Eŕmo Signor Cardinale Serafino Cretoni, Prefetto della Sacra Congregazione dei Riti, nell'udienza dell'11 corrente mese di agosto è stata referita a Sua Santità una supplica del Comitato Promotore delle Feste pel XV Centenario di S. Giovanni Crisostomo, supplica diretta ad impetrare l'assistenza del Santo Padre al solenne Pontificale Greco e la concessione dell'altare Papale per questa funzione che avrebbe luogo il 13 novembre di quest'anno nella Patriarcale Basilica Vaticana. Il Santo Padre, udita la suindicata relazione e i pareri favorevoli degli Eŕmi Decani d'Ordine e dei Prefetti delle Sacre Congregazioni della Cerimoniale, dei Riti, della Propaganda per gli Affari di Rito Orientale e dell'Arciprete della Basilica Vaticana, si è degnata aderire pienamente alla supplica e proposta della Augusta Sua Assistenza, insieme al Sacro Collegio, al Pontificale Greco da celebrarsi il giorno 13 del prossimo venturo novembre in onore del Santo Dottore Giovanni Crisostomo all'altare Papale di San Pietro in Vaticano, lasciando ai cerimonieri pontificii di preparare il relativo Cerimoniale da sottoporsi al giudizio dell'Eŕma Commissione Cardinalizia a ciò deputata.

Il sottoscritto Segretario della Sacra Congregazione dei Riti, per ordine superiore ha il piacere di comunicare queste benigne disposizioni del Santo Padre a Vostra Reverenza in evasione della supplica o proposta del prelodato Comitato, mentre con sensi della più distinta stima e considerazione si pregia rassegnarsi,

DI VOSTRA REVERENZA

Al Rŕmo P. Gaissler, O.S.B., U.MO SERVO,

Rettore del Collegio Greco. † D. Panici, Arciv. di Laod.,  
Segretario.



VI

CÉRÉMONIAL DES MEMBRES DE LA CHAPELLE PAPALE  
POUR LA MESSE DU 12 FÉVRIER 1908<sup>1</sup>.

---

ORDINE DA TENERSI

NELLA

CAPPELLA PAPALE

CHE AVRA LUOGO

IL 12 FEBBRAIO 1908

CON

MESSA PONTIFICALE IN RITO GRECO

NELL'AULA « DELLE BEATIFICAZIONI »

SOPRA IL PORTICO DELLA BASILICA VATICANA

PER

IL XV CENTENARIO

DI

SAN GIOVANNI CRISOSTOMO

---

ROMA

TIPOGRAFIA VATICANA

---

1908

1. Les chiffres en *caractères gras* correspondent aux pages de l'édition vaticane.

**(3) Prefazione.**

La liturgia greca di S. Giovanni Crisostomo ed il rito pontificale della medesima, sono stati integralmente pubblicati nella presente occasione del XV centenario del Santo Dottore, a cura del R. D. Placido de Meester O. S. B. Professore nel Collegio greco di S. Atanasio in Roma, con il titolo: *La Divina Liturgia di S. Giovanni Crisostomo*, con versione italiana e altra francese (Roma, Libreria F. Ferrari, Piazza Capranica a. 1907)<sup>1</sup>.

Essendosi però il Sommo Pontefice degnato di disporre, che per questa solenne circostanza si tenga, il 12 Febbraio, una straordinaria Cappella papale nel palazzo apostolico, nella quale la messa sarà celebrata pontificalmente in rito greco, assistendovi la stessa S. S., si è riconosciuta l'utilità e la necessità di stampare a parte tutto ciò che riguarda l'assistenza del Sommo Pontefice e della Cappella papale alla liturgia pontificale greca. Il fatto sarà al tutto straordinario, non avendosi nei secoli passati nella storia della Cappella papale esempi, che possano offrire utili precedenti per regolare la funzione del 12 Febbraio.

Pertanto, per ordine e con l'approvazione del S. Padre, è stato redatto un apposito Ceremoniale, dal quale si sono ricavate le norme per l'assistenza della Cappella papale, che si verranno qui esponendo. Le indicazioni delle pagine, poste tra parentesi nei vari paragrafi, rimandano alla citata opera con la versione italiana: i primi numeri alla Liturgia ordinaria, gli altri alle indicazioni speciali della liturgia pontificale, che vengono dopo nella accennata pubblicazione.

**(5) Avvertenze preliminari.**

La grande aula delle Beatificazioni sopra il portico della Basilica Vaticana, dove avrà luogo la solenne funzione, è stata preparata

1. *La divina Liturgia di San Giovanni Crisostomo. Nuova versione italiana del Dott. E. MERCATANTI, annotata e pubblicata col testo greco da R. S. PLACIDO*

nello stesso modo delle altre Cappelle, e quasi con la stessa disposizione della Sistina. Il trono papale trovasi *a cornu Evangelii*, avendo alla sua sinistra i soliti posti per i Patriarchi e i Vescovi assistenti al soglio. Le bancate per i Cardinali, i Prelati e gli altri personaggi delle Cappelle sono situate come nella Sistina, soltanto sono state aggiunte due file di banchi dietro quelli dei Cardinali Vescovi e Preti, a destra del trono papale, dove prenderanno posto i Prelati di fiocchetto e i Vescovi non assistenti. È necessario poi avvertire, che i Prelati domestici, in mantelletta, non potranno avere il loro posto consueto presso l'altare *a cornu Epistolae*, essendo tutto il recinto del San(6)tuario riservato esclusivamente agli officianti greci; potranno però stare in piedi nello spazio che rimane dietro le bancate.

La disposizione dell'altare è stata regolata secondo le esigenze del rito greco. Questo in verità richiederebbe che l'altare, oltre ad essere isolato affatto, fosse anche diviso dal resto della chiesa dall'alta iconostasi con le tre porte, tra le quali sono collocate le ss. Icone. Non essendosi però giudicato conveniente alterare la forma consueta della Cappella papale, non si è eretta la iconostasi, ma soltanto si è preparato un grandioso altare affatto isolato, e alle estremità dei suoi gradini anteriori sono state poste, sopra appositi basamenti, due ss. Icone del Salvatore e della santa Vergine. Queste vengono così a determinare ciò che è richiesto dal rito greco, cioè le tre aperture o i tre ingressi all'altare. S'intende, pertanto, che la gradinata anteriore centrale, tra le due ss. Icone, tiene luogo della porta grande riservata al celebrante e al grande ingresso, le laterali delle due porte minori per i ministri inferiori che non debbono entrare dalla gran porta.

(7) *A cornu Evangelii*, a ridosso della cantoria, è stato posto l'altare per la *Protesi*, dove si preparerà la materia pel S. Sacrificio, dall'altra parte simmetricamente, sarà la mensa o credenza per la suppellettile liturgica. Sopra una base *a cornu Epistolae*, a fianco dell'al-

DE MESTER, O. S. B. Roma, 1907, 18°, pp. xvj-285. — *La divine Liturgie de saint Jean Chrysostome, traduction française du P. EMMANUEL ANDRÉ, O. S. B. (Congr. Oliv.), revue, annotée et publiée avec le texte grec en regard par le R. P. PLACIDE DE MEESTER, O. S. B. Paris, Rome, 1907, 18°, pp. xvj-269.*

C. CHARON. — *Saint Jean Chrysostome.*

tare, sarà posta in venerazione un'immagine di S. Giovanni Crisostomo.

Dagli officianti si osserverà integralmente il rito greco, e la Cappella latina farà l'assistenza, quasi in tutto, come al solito, secundo il proprio ceremoniale, seguendo lo svolgersi della liturgia greca. Il Sommo Pontefice, Capo supremo di tutti i riti, opererà nel medesimo tempo anche quale Presidente dell'assemblea liturgica greca, al quale sono rimessi e riservati i principali atti di onore e di giurisdizione. Or dovendo egli integrare azioni della liturgia che si svolge in greco, e rispondere a formole che gli vengono proposte in questa lingua da ministri greci, adoprerà in questi casi la lingua liturgica greca, uniformandosi in tutto il rimanente all'assistenza latina.

#### (8) Preparazione alla s. liturgia.

1. Gli ecclesiastici greci, che dovranno prendere parte alla funzione, si raduneranno, alle ore 9, nella prima delle sale del Pinturicchio, alla 1<sup>a</sup> loggia; dove i ministri inferiori indosseranno le vesti sacre, e quindi accompagneranno il Patriarca, i Vescovi e i Sacerdoti celebranti alla Cappella Sistina.

2. In questa Cappella, prima assumeranno i paramenti sacri i Sacerdoti concelebranti nel posto loro destinato, quindi si comparà avanti l'altare la vestizione dei Vescovi e del Patriarca, e la preparazione alla messa (pp. 2-21 e 231-240); terminata la quale, i greci si recheranno processionalmente nell'aula delle Beatificazioni. Quivi giunti, i celebranti si fermeranno presso l'altare, *a cornu Epistolae*, quasi di fronte al trono papale. Il Patriarca sederà nel mezzo, avendo avanti a sè due diaconi: i Vescovi concelebranti parimenti sede(9)ranno ai suoi lati: dietro questi staranno in piedi i Sacerdoti concelebranti. In ministri inferiori avranno posto parte ai lati dell'altare, parte dietro ai celebranti. Attenderanno così l'arrivo del Sommo Pontefice. Il Patriarca e i Vescovi si alzeranno all'apparire della Croce papale.

3. Sua Santità, indossate nella camera dei paramenti le sacre

vesti con il manto papale bianco, e coperto di triregno, seduto sulla sedia gestatoria, sarà accompagnato con il solito corteo delle Cappelle alla detta aula delle Beatificazioni. Il coro dei greci, che avrà preso posto nelle due cantorie dietro l'altare nel fondo di questa, saluterà il Sommo Pontefice col canto del *Polychronion* (p. 251 in nota).

4. I personaggi della Cappella Papale occuperanno i posti secondo la disposizione consueta della Cappella Sistina, soltanto i Prelati detti di fiocchetto e i Vescovi non assistenti al soglio avranno la bancata dietro quella dei Cardinal Vescovi e Preti, dalla parte del trono papale.

5. Il Sommo Pontefice, disceso dalla sedia gestatoria, deposta la tiara, farà breve orazione al faldistorio, coperto di mitra, (10) e, dopo aver benedetto i celebranti greci, che gli faranno riverenza profonda, ascenderà il trono, ammettendo subito i Cardinali all'obbedienza. Doppo questa, presentandogli due Diaconi greci i turiboli, benedirà con la formola Εὐλογητὸς... (p. 50) l'incenso, che vi avranno precedentemente infuso i due medesimi Diaconi. Il Cardinale primo Prete, genuflesso come di consueto, incenserà subito il S. Padre sedente nella cattedra.

6. Nel tempo dell'obbedienza, uno o più Sacerdoti greci prepareranno la *Protesi* sulla piccola mensa *a cornu Evangelii* (pp. 22-46 e 242). Quindi i Diaconi proseguiranno l'incensazione dell'altare, del santuario e dell'assemblea, e i celebranti reciteranno le orazioni prescritte (pp. 48-52 e 242) prima di cominciare la s. liturgia.

### Prima parte della liturgia.

7. Il primo dei concelebranti con i Diaconi si recherà ai piedi del trono di Sua Santità, a domandare il permesso e la benedizione per dar principio alla santa (11) liturgia, e Sua Santità li benedirà recitando la stessa formola sopra indicata Εὐλογητὸς... (p. 50).

8. Cantata dal primo dei concelebranti, dall'altare, la formola iniziale (p. 52), tutti sederanno ai proprî posti (compresi i prelati che son soliti sedere ai gradini del trono di S. S.), per il tempo

delle tre litanie e delle tre antifone (pp. 52-66 e 243). Si alzeranno tuttavia quando si alzerà il S. P. al canto dell'inno 'Ο μονογενής... che segue alla seconda antifona (p. 213).

### Piccolo Introito.

9. L'assemblea si alza per la processione del piccolo ingresso o Introito (pp. 66-70 e 243, 244), che si fermerà avanti il trono del S. P. A domanda del Diacono, il S. P., che si sarà alzato senza mitra, reciterà, inchinato, la preghiera dell'Introito Δέσποτα... (p. 66), quindi benirà l'Introito con la formola Εὐλογημένη... (p. 68), e bacerà il libro chiuso del santo Vangelo presentatogli dal Diacono.

10. Dopo che il Celebrante avrà compiuta l'incensazione dell'altare e dell'as(12)semblea, questa sederà, mentre il coro prosegue il canto dei troparî, proprî della festa.

### Trisagio — Epistola.

(pp. 70-78 e 244-246).

11. Quando il Celebrante si rivolgerà all'assemblea e la benedirà con il *Tricero* e il *Dicero* (p. 246), questa si alzerà, ponendosi poi nuovamente a sedere, rimanendo così anche quando dall'altare si annunziano le acclamazioni al Papà (p. 246).

12. Il S. P. sul finire dell'Epistola benedirà l'incenso nel modo sopra indicato (n° 5) e sarà incensato dal Cardinale primo Prete, alzandosi in piedi l'assemblea, che, dopo l'incensazione, dell'altare, sarà incensata dai Diaconi.

13. Dopo l'Epistola il lettore canterà i versetti; quindi si prostrerà innanzi al S. P., che gli darà la benedizione con la semplice formola antica Εἰρήνη σοι, mentre il coro canta Ἀλληλοῦια.



**(13) Vangelo.**

(pp. 78-83 e 246).

14. Il Diacono che porta il s. testo, avvicinandosi al trono papale, implora la benedizione, e il S. P. lo benedice con la formola propria Ὁ Θεός... (p. 80)

15. L'assemblea si alza all'esortazione di uno dei Diaconi Σοφία..., (p. 82), dopo la quale il S. P. benedice tutta l'assemblea, cantando la formola Εἰρήνη πᾶσι.

16. Finito il canto del Vangelo, il S. P. benedice il Diacono, che gli porta il sacro testo, con la semplice formola : Εἰρήνη σοι, quindi bacia il libro chiuso.

17. Cantandosi subito la triplice acclamazione al Papa Εἰς πολλὰ ἔτη (p. 233), questi benedice parimenti per tre volte l'assemblea. Quindi tutti si pongono a sedere.

**Ectenès — Preghiere — Inno Cherubico.**

(pp. 84-98).

18. L'assemblea rimane seduta durante la lunga supplicazione o *Ectenès* fatta dal (14) Diacono, e le seguenti preghiere fatte per i catecumeni e i fedeli.

19. Si alza invece, come il S. P., all'Inno Cherubico (pp. 102-104). Il Patriarca celebrante, dopo aver recitato una preghiera (pp. 98-102), fa la grande incensazione dell'altare e dell'assemblea. Proseguesi quindi e si compie la *Protesi* (pp. 104-106 e 247).

**Grande Introito.**

20. L'assemblea rimane in piedi per la processione del grande Introito. I vari gruppi che portano le Oblate si fermano avanti al trono del S. P. a cui rivolgono l'augurio Τῆς Ἀρχιερωσύνης σου... (p. 248, nota 2), al quale S. S. ogni volta risponde Ἀμήν, benedecendo.

21. Collocate le Oblate sopra l'altare, il coro, come dopo il Vangelo (v. sopra, n. 17), canta le acclamazioni al Papa, che benedice tre volte l'assemblea (p. 249). Poi tutti segono, proseguendosi le altre cerimonie (pp. 108-112).

(15) **Supplicazione - Bacio di pace - Simbolo.**

(pp. 114-124).

22. Recitata dal Diacono la grande *Ectenès*, il Celebrante canta la conclusione Δὲ τὸ ὄν... (p. 118), e l'assemblea si alza. Risposto dal coro Ἀμήν, il S. P. benedice tutti, cantando la formola Εὐχάρυται πᾶσι (pagina 120).

23. Il Cardinale primo Prete si reca allora all'altare, bacia il velo che copre le Oblate, e primo riceve la pace dal Celebrante, per portarla nel modo consueto al S. P., che a sua volta la dà ai due Cardinali diaconi assistenti.

24. Gli altri concelebranti si scambiano il saluto della pace, secondo è prescritto dal loro rito (p. 249); il s. Collegio e gli altri della Cappella la ricevono da un ministro greco. Alla formola che pronunzia questi in greco, rispondono i latini come al solito: *Et cum spiritu tuo*.

25. Appena scambiato il saluto di pace, i Cardinali scendono dai loro posti e formano, come di consueto, il circolo attorno al S. P.. Mentre da uno o più cantori (16) ad alta voce si recita il Simbolo: Πιστεύω (pp. 122-124), essi, come fanno gli officianti greci nella loro lingua (p. 249), lo recitano con il S. P. a voce bassa in latino: *Credo in unum Deum*, ed egualmente lo recitano gli altri della Cappella.

26. Riposto dal coro Ἀμήν, i Cardinali tornano ai loro posti, ove rimangono in piedi.

**Canone - Consacrazione - Epiclesi.**

(pp. 126-150).

27. Il S. P. canta la formola iniziale del Canone Ἡ χάρις... (p. 126), benedicendo l'assemblea.

28. Cantate dal Celebrante le ultime parole della prefazione : τὸν ἐπινίκιον... (p. 128), i Cardinali tornano a formare circolo avanti al Papa, e, cantandosi dal coro l'ᾠδὴ Ἁγίου (p. 130), lo recitano, come al solito, con S. S. in latino : *Sanctus*...

29. Tornano quindi ai loro posti, ove si pongono genuflessi. Genuflette parimente tutta l'assemblea latina. Anche il S. P., sceso dal trono, s'inginocchia al faldistorio che sarà posto nel mezzo avanti l'altare. Così si rimane durante la Con(17)sacrazione (pp. 130-134), e fino a tutta l'*Epiclesi* allorquando i Diaconi con il *Ripidion* cominceranno ad aleggiare sulle Ss. Specie (p. 140).

30. Allora tutti si alzano, e il S. P. tornerà al trono, rimanendo tutti in piedi.

### Proseguimento e conclusione del Canone.

#### Pater noster.

(pp. 140-158).

31. Prosegue il Canone con le preghiere d'intercessione dei santi, e le commemorazioni dei defunti e dei viventi, e recitata dal Celebrante la conclusione delle medesime Καὶ δὲς ἡμῖν... (p. 150), e risposto dal coro Ἀμήν (ivi), il S. P. canta la formola conclusiva del Canone Καὶ ἔσται... (ivi), benedicendo l'assemblea.

32. Segue la colletta del Diacono (pagine 150-156).

33. Quando il Celebrante canta la formola Καὶ καταξίωσον... d'introduzione al *Pater*, i Cardinali scendono nuovamente al circolo avanti S. S., avvertendo ora, come nel ritorno, di far genuflessione doppia al SS<sup>m</sup>o Sacramento ; e mentre nel coro si recita ad alta voce l'Orazione Do(18)menicale : Πάτερ ἡμῶν (p. 156), essi la reciteranno in latino a voce bassa con S. S. Anche gli officianti greci e gli altri della Cappella la reciteranno nella propria lingua liturgica. Tornano quindi i Cardinali ai propri posti.

34. Risposto dal coro Ἀμήν, il S. P. benedice l'assemblea, cantando Εἰρήνῃ πάνσι (p. 158).

**Comunione con i riti preparatori  
e susseguenti.**

(pp. 158-178).

35. Detto dal coro Ἀμήν alla conclusione fatta dal Celebrante all'orazione del *capo inchinato* (p. 158-160), il S. P. e l'assemblea latina genuflettono per l'elevazione delle Ss. Specie (p. 162).

36. Quindi si alzano, rimanendo in piedi durante la Comunione. I concelebranti, Vescovi e Sacerdoti, e i Diaconi si comunicano secondo il rito (pp. 166 e segg., e p. 250).

37. Quando i Diaconi avranno raccolto nel calice le particelle rimanenti delle Ss. Specie, e saranno terminate le abluzioni, il S. P. e l'assemblea latina di nuovo genufletteranno per l'ostensione e il tra(19)sporto delle medesime alla *Protesi*, per la consumazione (pp. 174-178).

38. Si alzeranno, dopo che il coro avrà cantato l'Ἀμήν che accompagna il trasporto (p. 178).

**Ringraziamento, e fine della liturgia.**

39. L'assemblea rimarrà in piedi durante la piccola litanìa cantata dal Diacono, l'orazione di chiusura recitata da uno dei concelebranti (pp. 178-182), e le azioni che seguono.

40. Dopo il canto: Εἰς τὸ ὄνομα... (p. 182), dietro supplica del Diacono (p. 184), il S. P. canta la formola eulogica pel fine della s. liturgia: Εὐλογία Κυρίου... (ib.), benedicendo l'assemblea.

41. Segue l'*Apolysis* (p. 184-188).

**Benedizione impartita dal Sommo Pontefice  
e ritorno alle sale dei paramenti.**

42. Cantato dal coro l'Ἀμήν dell'*Apolysis*, il S. P., avendo avanti a sè la Croce Papale, *more solito*, in latino impartisce dal trono la solenne Benedizione con indulgenza plenaria.

(20)43. Sarà subito dopo pubblicata l'indulgenza in latino e in greco.

44. Il coro rinnoverà il canto del *Polychronion* con le acclamazioni al Sommo Pontefice.

45. In questo mentre gli uffizianti greci, fatta riveranza profonda al S. P., precedendo il corteo papale, torneranno alla Cappella Sistina, dove i celebranti deporranno le vesti sacre, e faranno il ringraziamento ; quindi si recheranno alle sale del Pinturicchio.

46. Il corteo papale tornerà, con il consueto ordine, alla sala dei paramenti.

## VII

CÉRÉMONIAL A L'USAGE DU SOUVERAIN PONTIFE  
POUR LA MÊME MESSE.

DE AGENDIS ET SERVANDIS

A SUMMO PONTIFICE

MISSARUM SOLEMNIIS RITU GRAECO PONTIFICALITER CELEBRANDIS

ASSISTENTE.

De Mandato Sanctissimi D. N. Papae

Die 2 februarit a. 1908.

FRANCISCUS RIGGI

PROTON. APOST. CAEREM. PRAEFECTUS.

De agendis et servandis a SS. D. N. Pio PP. X, Missarum solemnibus ritu graeco pontificaliter in Cappella Papali celebrandis assistente, die XII februarii a. MCMVIII, ob S. Ioannis Chrysostomi E. C. D. XV saec. solemniter.

1. Summus Pontifex sacris vestibus cum pluviali albi coloris indutus ac thiara redimitus ad altare procedit, ubi, thiara dimissa, ante faldistorium genuflexus, paulisper orat, assumpta mitra, thronum ascendit, et statim Cardinales ad obedientiam admittit. Posthac duo Diaconi thus, quod in thuribulum infuderint, offerunt benedicendum S. P., qui benedictionem impertit dicens

Εὐλογητὸς ὁ Θεὸς ἡμῶν, ὦ πάντοτε, νῦν, καὶ ἀεὶ, καὶ εἰς τοὺς αἰῶνας τῶν αἰώνων. Ἀμήν.

Et a Cardinali Presbytero antiquiore more solito incensatur.

2. Primo e concelebrantibus et Diaconis veniam exquirentibus, ut initium detur s. Liturgiae, S. P. annuit, iisque benedicit:

Εὐλογητὸς ὁ Θεὸς ἡμῶν, ὦ πάντοτε, νῦν, καὶ ἀεὶ, καὶ εἰς τοὺς αἰῶνας τῶν αἰώνων. Ἀμήν.

Surgit vero, retenta mitra, cum Primus e concelebrantibus cantat: Εὐλογημένη... τῶν αἰώνων, initio s. Liturgiae, dein sedet. Iterum surgit in fine secundae antiphonae, dum cantatur hymnus Ὁ μο- νογενὴς Υἱὸς.. σῶσον ἡμᾶς et postea sedet.



3. In *minori Introitu*. Diaconus accedens ad thronum dicit. Τοῦ Κυρίου δεηθῶμεν, versus S. P., qui, stans sine mitra, capite inclinato, submissa voce recitat Orationem:

## ORATIO INTROITUS.

Δέσποτα Κύριε, ὁ Θεὸς ἡμῶν, ὁ καταστήσας ἐν Οὐρανοῖς τάγματα, καὶ στρατιάς Ἀγγέλων καὶ Ἀρχαγγέλων, εἰς λειτουργίαν τῆς σῆς δόξης, ποιήσον· σὺν τῇ Εἰσόδῳ ἡμῶν, εἰσοδὸν ἁγίων Ἀγγέλων γενέσθαι, συλλειτουργούντων ἡμῖν καὶ συνδοξολογούντων τὴν σὴν ἀγαθότητα. Ὅτι πρέπει σοὶ πᾶσα δόξα, τιμὴ καὶ προσκύνησις, τῷ Πατρὶ, καὶ τῷ Υἱῷ, καὶ τῷ Ἁγίῳ Πνεύματι, νῦν, καὶ ἀεὶ, καὶ εἰς τοὺς αἰῶνας τῶν αἰώνων. Ἀμήν

4. Postea, Diacono benedictionem postulante, S. P., adhuc stans sine mitra, benedicit Introitum:

Εὐλογημένη ἡ εἰσόδος  $\text{H}$  τῶν ἁγίων σου, πάντοτε, νῦν, καὶ ἀεὶ, καὶ εἰς τοὺς αἰῶνας τῶν αἰώνων. Ἀμήν:

et librum Evangeliorum clausum, a Diacono porrectum, osculatur. Dein reassumit mitram, et, peracta thurificatione altaris et populi, sedet. Surgit vero cum mitra dum Celebrans *tricereo* et *dicereo* tripam dat benedictionem. Iterum sedet dum canuntur acclamationes et Epistola.

5. Tum iterum circa finem Epistolae benedicit thus:

Εὐλογητὸς ὁ Θεὸς ἡμῶν,  $\text{H}$  πάντοτε, νῦν, καὶ ἀεὶ, καὶ εἰς τοὺς αἰῶνας τῶν αἰώνων. Ἀμήν.

Et a Cardinali Presbytero antiquiore de more incensatur.

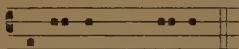
6. S. P. Lectori, ante Se procumbenti postquam Epistolam et versus cantaverit, benedicit:

Εἰρήνη  $\text{H}$  σοι.

7. Diaconus Evangelii benedictionem petit a S. P., qui illam impertit dicens:

Ὁ Θεὸς, διὰ πρεσβειῶν τοῦ ἁγίου, ἐνδόξου Ἀποστόλου καὶ Εὐαγγελιστοῦ Ἰωάννου, δῶν σοι ἡ ρῆμα τῷ εὐαγγελιζομένῳ δυνάμει πολλῇ, εἰς ἐκπλήρωσιν τοῦ εὐαγγελίου τοῦ ἀγαπητοῦ Υἱοῦ αὐτοῦ, Κυρίου δὲ ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ.

8. Statim S. P., sine mitra surgit, et post exhortationem Diaconi Σοφία... εὐαγγελίου coetum omnem benedicit; cantans:



Εἰρή-νη ἡ πᾶσι.

9. Postquam Diaconus Evangelium decantaverit, ad S. P. accedit, qui sequenti utens formula ei benedicit:

Εἰρήνη ἡ σοι.

et librum Evangeliorum clausum a Diacono exhibitum osculatur.

Benedicit ter omnibus dum fiunt acclamationes; dein sedet, et mitra cooperitur.

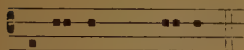
10. Ad Hymnum Cherubicum, deposita mitra, surgit.

In ipso *maiori Introitu*, sive processione Oblatorum, S. P., adhuc sine mitra stans, singulis reverentiam et omnia facientibus respondet benedicens:

Ἄμην.

Hymno Cherubico cantato, sicuti post Evangelium, trinam omnibus impertit benedictionem dum acclamationes canuntur. Dein sedet cum mitra

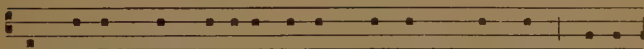
11. Post Litanias, dicente Celebrante Διὰ τῶν οἰκτιρμῶν....  
S. P. surgit sine mitra, et responso a choro Αμήν, versus omnes benedicens, cantat:



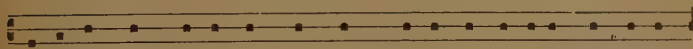
Εἰρή-νη ὦ πασι.

Et more solito pacem recipit a Cardinali Presbytero antiquiore, eamque dat duobus Cardinalibus Diaconis Sibi assistentibus.

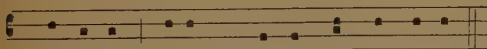
12. Tum elevatur *Aer* super Oblata, et S. P., adhuc stans sine mitra, cum Cardinalibus ad circulum accedentibus, recitat latine CREDO. Postquam chorus Diacono responderit Ἐλεον... αἰνέσεως, S. P. cantat formulam Canonis inchoativam, in cuius fine benedicit omnibus:



Ἡ χάρις τοῦ Κυρίου ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ, καὶ ἡ



ἀγάπη τοῦ Θεοῦ καὶ Πατρὸς, καὶ ἡ κοινωνία τοῦ Ἁγίου



Πνεύματος, εἰ-η ὦ μετὰ πάντων ὑμῶν.

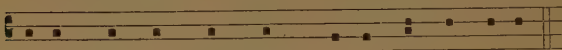
Dum chorus cantat Ἁγίος, recitatur a S. P., cum Cardinalibus in circulum adstantibus, uti alias, SANCTUS. Recedentibus ad sua loca Cardinalibus, S. P. et omnes latini ritus more consueto genuflectunt, usque ad totam *Epiclesin*, post Consecrationem.

13. Facta commemoratione vivorum, et responso a choro Ἀμήν.

S. P. cantat conclusionem Canonis, et in fine benedicit omnibus:

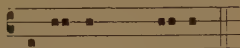


Καὶ ἔσται τὰ ἐλέ-η τοῦ μεγάλου Θεοῦ καὶ Σωτῆρος



ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ ἤ μετὰ πάντων ὑμῶν.

14. Post Litanias, dicto a Celebrante Καὶ καταξίωσον... λέγειν, recitatur PATER NOSTER a S. P., cum Cardinalibus ad circulum accedentibus, et responso a choro Ἀμήν, S. P. coetum omnem benedicit:



Εἰρή-νη ἡ πᾶσι.

Post orationem *capitis inclinati*, dicto Ἀμήν, S. P. et omnes latini ritus genua flectunt propter elevationem Ss. Specierum: deinde surgunt. Dum vero Ss. Specierum reliquiae, Communione peracta, ostenduntur, et donec ad Prothesim translatae sint, omnes item genuflectunt.

15. Deinde S. P. accipit mitram, et stat dum dicuntur parvae litaniae et orationes pro gratiarum actione. Responso ab omnibus Ἀμήν, et dicto per Diaconum τοῦ Κυρίου δεηθῶμεν, S. P. elata voce, dicit formulam eulogicam.

Εὐλογία Κυρίου καὶ ἔλεος ἔλθοι ἐφ' ὑμᾶς, τῇ αὐτοῦ χάριτι καὶ φιλανθρωπίᾳ, ἥ πάντοτε, νῦν, καὶ ἀεὶ, καὶ εἰς τοὺς αἰῶνας τῶν αἰώνων.

Tandem, stante S. P. cum mitra, fit a Celebrante *Apolysis* seu dimissio.

16. Expleta Liturgia, S. P. more solito solemnem impertit Benedictionem, et latino et graeco idiomate, publicantur Indulgentiae.

## VIII

ADRESSE PRÉSENTÉE PAR S. B. LE PATRIARCHE MELKITE D'ANTIOCHE  
A SA SAINTÉTÉ PIE X.  
DANS L'AUDIENCE DU 7 FÉVRIER 1908

Très Saint Père,

L'Église grecque catholique, ou plutôt toutes les Églises orientales exultent de joie et d'allégresse à la pensée des solennités grandioses qui vont être célébrées par ordre de Votre Sainteté dans la capitale du monde catholique.

Pour fêter le jubilé quinze fois séculaire de la glorification céleste de saint Jean Chrysostome, des *natalitia* du grand Docteur de l'Église grecque, son orateur incomparable et son astre radieux, Votre Sainteté a daigné permettre à cet humble Patriarche de chanter en sa présence une messe solennelle selon le rite grec. Cette magnifique condescendance de Votre Sainteté, l'Église grecque ne l'oubliera jamais, nos annales la raconteront avec gloire et reconnaissance de génération en génération.

Cette ineffable bonté, Très Saint Père, produira la meilleure et la plus salutaire influence sur les Églises dissidentes, quand elles verront de quel honneur, de quel amour, de quelle grande sollicitude le Saint Père, chef visible et suprême de la sainte Église, entoure l'Église orientale. Oh ! que dirai-je ? Très Saint Père, en présence des bontés ineffables de Votre Sainteté, ma langue est impuissante à exprimer les sentiments de vive gratitude, de profond respect et d'inviolable attachement que je dois déposer au pied de votre auguste trône. Je ne puis que demander au Divin Rédempteur, par l'intercession de sa divine Mère, l'Immaculée Théotokos, et du grand saint Jean Chrysostome, de conserver longtemps encore à la sainte Église les jours si précieux de Votre Sainteté, et de consoler votre cœur magnanime dans ces temps difficiles par la victoire de la sainte Église et la glorification de son Chef infaillible.

Très Saint Père, les solennités grandioses du jubilé de la Bouche

d'Or, dont la splendeur est centuplée par la présence de Votre Sainteté, me rappellent une autre belle cérémonie qui s'est accomplie, il y a cinq siècles, à la clôture du saint concile de Florence. Lors de cet illustre et mémorable événement, l'Église a goûté la douce consolation du retour de nos frères dissidents à la belle unité catholique de l'Église romaine, la mère et la maîtresse de toutes les Églises. Les belles cérémonies de la messe solennelle qui seront accomplies par un patriarche, fier d'avoir été toujours connu par son attachement et sa fidélité sincère au Saint Siège apostolique, consoleront aussi le cœur de Votre Sainteté par les effets salutaires qu'elles auront sur nos frères dissidents. Un grand nombre, il faut l'espérer, reviendra au véritable bercail, à la barque de Pierre que Votre Sainteté dirige avec tant de sagesse. Il est vrai que les vagues de l'impiété grondent dans leur fureur mugissante contre le vaisseau de l'Église, et, dans leur rage insensée, elles essaient, mais en vain, de le faire sombrer. Mais le Christ veille et son Vicaire aussi. Votre Sainteté tient le gouvernail de la nouvelle Arche sainte avec une sûreté dirigée par l'Esprit Saint. Avec un tel pilote, nous sommes sûrs que le Christ, comme autrefois, commandera aux flots en courroux et qu'il se fera un grand calme.

Votre Sainteté, j'en ai la douce espérance, verra encore de nombreuses conversions parmi nos frères dissidents, comme j'ai eu la joie de le constater, durant Son souverain pontificat. Puissiez-vous, Très Saint Père, goûter toujours ces consolations spirituelles. Que le Seigneur vous conserve à notre amour. Le Christ, dont vous êtes le Vicaire sur la terre, est votre appui, votre force et votre soutien. Les portes de l'enfer n'ébranleront jamais cette Église catholique bâtie sur un roc inexpugnable.

En terminant, Très Saint Père, mon plus vif désir, ma plus douce joie est que Votre Sainteté daigne lever sa main et bénir ce patriarche avec ses évêques et son peuple, ou plutôt daignez bénir l'Église entière dont vous êtes le Chef suprême, visible et bien-aimé.



IX  
Chant harmonisé des Tropaires *Τὴν Χριστοῦ λατὸν οὐρανῶν...*

Hymnus ad Vesperas

Melodie græca 4<sup>o</sup> modo ritmo antico et harmonia instructa

P. GAISSER.

$\text{♩} = 50-60.$

*mf* *mf* *mf*

Tin chri-si-la-ton sal-pin-ga..... to the-o-pnef-ton  
Ton a-stèra-ton a-di-ton ton ak-ti-si fo-  
O e-pi-ji-os an-ge-los kè u-ra-ni-os

Tin chri-si-la-ton sal-pin-ga..... to the-o-pnef-ton  
Ton a-stèra-ton a-di-ton ton ak-ti-si fo-  
O e-pi-ji-os an-ge-los kè u-ra-ni-os

*f* *f* *f*

or-ga-non, ton do-gma-ton pe-la-gos an-ex-en-  
ti-zon-ta di-da-gma-ton ha-pa-san tin hi-fi-  
an-thro-pos, che-li-don i ev-la-los kè po-li-

or-ga-non, ton do-gma-ton pe-la-gos an-ex-en-  
ti-zon-ta di-da-gma-ton ha-pa-san tin hi-fi-  
an-thro-pos, che-li-don i ev-la-los kè po-li-

*mf* *f* *f* *f* *f* *f* *f* *f*

-tli-ton, tis ec-cli-si-a tò sti-ri-gma ton nun ton u-  
-li-on, tis me-ta-ni-sa ton ki-ri-ka ton spon-gon ton  
-fo-nos, ton a-re-ton to thi sa-vri-sma i pe-tra i

-tli-ton, tis ec-cli-si-a stò sti-ri-gma, ton nun ton u-  
-li-on, tis me-ta-ni-sa ton ki-ri-ka, ton spon-gon to  
-fo-nos, ton a-re-ton to thi sa-vri-sma, i pe-tra

*mf*

ra — ni — on, tis so — fi — as ton bi — thon, ton kra — ti — ra ton  
 pan — chri — son, ton hi — gro — ti — ta di — nis a — po — gno — se — os  
 ar — ri — ktos, ton pi — ston i — po — grammos, ton mar — ti — ron e —

*mf*

ra — ni — on, tis so — fi — as ton bi — thon, ton kra — ti — ra ton  
 pan — chri — son, ton hi — gro — ti — ta di — nis a — po — gno — se — os  
 ar — ri — ktos, ton pi — ston i — po — grammos, ton mar — ti — ron e —

*mp*

pan — chri — son ton pro — che — on — ta po — ta — mūs  
 è — ron — ta kè — dro — si — zon — ta e — kta — ki  
 fa — mil — los, i — so — sta — si — os ton a — ghi —

*mp*

pan — chri — son ton pro — che — on — ta po — ta — mūs  
 è — ron — ta kè — dro — si — zon — ta e — kta — ki  
 fa — mil — los, i — so — sta — si — os ton a — ghi —

*f* *marcato.*

di — da — gma — ton me — lir — ri — ton kè ar — de — von.  
 — sas kar — di — as, ha — mar — ti — es I — o — an — nin  
 — on an — ge — lon, A — po — sto — lon o — o — mo — tro —

*f* *marcato.*

di — da — gma — ton me — lir — ri — ton kè ar — de — von.  
 — sas kar — di — as, ha — mar — ti — es I — o — an — nin  
 — on an — ge — lon, A — po — sto — lon o — o — mo — tro —

*(b)*

— ta tin — kti — sin me — lo — di — cos — a — nim ni — so — men. ni — so — men.  
 — e — pa — xi — os ton Chri — so — lo — gon — ti — mi — so — men. mi — so — men.  
 — pos, in im — nis me — ga — li — ne — sto — Chri — so — sto — mos

*(b)*

— ta tin — kti — sin me — lo — di — cos — a — nim mi — so — men. mi — so — men.  
 — e — pa — xi — os ton Chri — so — lo — gon — ti — mi — so — men. mi — so — men.  
 — pos, in im — nis me — ga — li — ne — sto — Chri — so — sto — mos

*chant harmonisé du Πολυχρόνιον.*

# Polychronion

Ad multos annos

Melodia græca

P. GAISSER.

TENORI I. II. *f* Po-ly-chro-ni-on pi-l-sè *rit.* Ky-ri-os

BASSI I. II. *f* Po-ly-chro-ni-on pi-l-sè *rit.* Ky-ri-os

*p* o The-òs ton pa-na-gi-o-ta-ton *f* Pa-ta-

o The-òs ton pa-na-gi-o-ta-ton *f* Pa-te-

-ra i-mon *f* Pa-pan Pi-on, *rit.*

-ra i-mon *f* Pa-pan Pi-on, *rit.*

*mf* cum sum-mò ve-ne-ran-do E-pi-sco-

sin-tis e-xo-cho-ta-tis i-ghe-mo.....

sin-to ma-ka-ri-o-ta-to Pa-tri-ar-

*mf* sin-tis e-xo-cho-ta-tis i-ghe-mo

sin-to ma-ka-ri-o-ta-to Pa-tri-ar-

sin i mon Kar di na li is  
chi i mon Ky ril lo

sin i mon Kar di na li is  
cha i mon Ky ril lo

ke tis pa ni e ro ta tis ec cli si as tu The u pro

ke tis pa ni e ro ta tis ec cli si as tu The u pro

i sta me nis E pi seb pis

i sta me nis E pi seb pis

Ky ri e fi lat te af tus is pol la e

Ky ri e fi lat te af tus is pol la e

ti is pol la e ti is pol la e ti

ti is pol la e ti is pol la e ti

## XI

ADRESSE PRÉSENTÉE A SA SAINTETÉ PIE X

PAR S. EXC. MGR DÉMÈTRE RADU, ÉVÊQUE ROUMAIN DE LUGOȘ,  
AU NOM DU PÈLERINAGE ROUMAIN.

Beatissime Pater,

A sancto Joanne Chrysostomo, cujus sacram memoriam Sanctitas Tua nuper, plaudente orbe catholico, tam splendido apparatu curavit recoli, didicimus, qua ratione, inde a remotissimis vitae christianae temporibus, et e dissitissimis etiam mundi regionibus, non modo innumera fidelium multitudo, verum ipsi etiam potentissimi Imperatores, Consules, exercituumque duces, aeternam Urbem Romam, avide petierint, ut ad sepulchra Principum Apostolorum congregati, eorumdem sacras exuvias venerando, verae, quam profitebantur, fidei, praeclara exhiberent specimina.

Talem secuti ducem, tamque piae traditionis exemplo, lumineque communiti et collustrati, nos etiam Episcopi, Sacerdotes et fideles Dioecesium almae Provinciae Ecclesiasticae Graeco-Catholicae Alba-Julienensis et Fogarasiensis Rumenorum, sub ditione Sacrae Coronae Sancti Stephani Protoregis Hungariae degentium, tum Venerabili Metropolitano nostro, nec non Szamosújváriensi Episcopo, tum ceteris fratribus, quos domi reliquimus, bene nobis precantibus, ad haec sacra prevenimus Limina, ut, e faustissima jubilai Tui sacerdotalis occasione, nos etiam eadem venerantes gloriosa sepulchra, una, Tibi quoque, Beatissime Pater, tamquam Beati Petri in Sede Romana successori, humillimum sinceræ gratulationis nostrae sensum panderemus.

Sed horsum pervenimus, Beatissime Pater, eo etiam nobili moti consilio, quod nos, utpote Rumeni, hic, inter moenia Romae, in ipsis incunabulis majorum nostrorum versari, adque sinum amantissimae matris nostrae, cujus speciem in nobismetipsis incessanter custodimus, linguam praeferenter colimus, nomineque ejus summo opere gloriamur, naturali adeoque propria et vera sanguinis neces-

situdine constringi noverimus, adeo ut, solemnī hac occasione, jucundissimum fit nobis repetere id, quod Rex quondam Joannicius, Innocentem Summum Pontificem alloquens, pari cum exultatione expresserat : *Nos genere et sanguine Romani.*

Quod eo promptius, libentiusque praestamus, quo vehementiori flagrat cor nostrum gratitudinis quoque sensu, pro speciali illo amore, quo Sancta Sedes, ex excelso hoc Apostolicae vigilantiae fastigio, particularem nostram Ecclesiam incessanter prosequitur, novissime autem quod solemniter confirmare dignata est omnia illa jura et privilegia, quae ad normam Constitutionis Ecclesiae Graecae, in sensu Decreti Unionis per Sacrosanctum Oecumenicum Concilium Florentinum editi, actorumque unionis nostrae, huic Provinciae ecclesiasticae competunt : « Quae quidem privilegia, ut verbis Concilii nostri Provincialis III, (Tit. II.) utamur, non impedimento, sed adjumento fuerunt eruntque semper fidelissimae nostrae subjectioni et filiali obedientiae Sanctae Sedi Apostolicae atque firmissimae unitati fidei cum tota Ecclesia Catholica ejusque supremo Pastore et visibili Capite Romano Pontifice, Christi in terris Vicario.<sup>1</sup> »

Digneris itaque, Beatissime Pater, benignus respicere in modestum hunc peregrinantium Rumenorum coetum, ineffabili prorsus gaudio repletum, eo quod eidem datum sit, coram augusta Tua praesentia se sistere, atque una antiqua monumenta majorum suorum, munificentia Romanorum Pontificum a collapsu praeservata, oculis propriis contemplari. Ne despicias, sed clementer potius excipe, sinceram hanc filialis nostrae devotionis significationem, qua testem, externamque professionem fidei nostrae catholicae, inconcussaeque fidelitatis nostrae erga Sanctam Sedem Apostolicam, cujus gloriam nostram esse gloriam, cujus aerumnas et calamitates nostras esse aerumnas et calamitates, et cujus spem certam victoriae nostram quoque esse spem certam, profitemur. Digneris, quaesumus, oculis in coelum elevatis, dextram Tuam super nos extendere, ut virtute, in Beato Petro, Tibi a Domino collata, nos in fide con-

1. Cfr. *Concilium Provinciale tertium provinciae ecclesiasticae graeco-catholicae Alba Iuliensis et Fogaracensis celebratum anno 1900* ; Blaj, 1906, in-8°, pp. 144 ; cfr. p. 73.



firmes, et inter aerumnas, quibus vita christiana quotidie premitur, consoleris ; atque in horum omnium pignus, impertire, quaesumus, Apostolicam Benedictionem Provinciae nostrae Ecclesiasticae, genti nostrae, patriae nostrae dilectae, singulis nobis, atque iis, qui domi, reditum nostrum praestolantur, fratribus, ut perferamus iis nuncium Patris nostri amantissimi : quem Deus diu sospitet incolumem !

DEMETRIUS RADU,

*Episcopus Magnovaradinensis.  
Rumenorum.*

## XII-XIV

ARTICLES DU JOURNAL ORTHODOXE DE CONSTANTINOPLE Ἡρόδοτος.

### *Choses indignes et discordantes.*

L'Église catholique a cru bon, pour le quinzième centenaire de la mort de saint Jean Chrysostome, cet illustre Père et Patriarche, de fêter cette date importante par des cérémonies grandioses. Cette solution, très louable d'abord, nous l'avons particulièrement appuyée, et, en même temps, nous n'avons pas omis d'indiquer que notre patriarcat orthodoxe de Constantinople devait, lui aussi, fêter d'une façon spéciale cet événement, non point tant parce qu'ainsi il honorait le saint contrairement aux principes qui régissent notre Église, mais parce qu'il rehausserait l'action et l'éminente personnalité du grand patriarche de Constantinople. Dans cette fête organisée par les catholiques, beaucoup ont vu ceci ou cela. Pour nous, nous n'avons jamais partagé de telles idées et nous nous efforçons de ne les point adopter, bien que, journellement, nombre d'incidents mesquins, provenant d'un zèle déraisonnable ou d'un vil fanatisme, viennent les confirmer.

C'est donc avec cet esprit indépendant, très amical et très sympathique comme toujours pour l'Église catholique, que nous avons suivi les cérémonies organisées par la Délégation, pour fêter le

quinzième centenaire de saint Jean Chrysostome. Ces cérémonies ont commencé samedi et se sont terminées hier ; elles ont duré trois jours.

Le premier jour, comme le disait le programme, les cérémonies ont été faites « selon le rite slave » par un évêque bulgare-uniate, et le sermon a été prononcé en italien par un prédicateur italien. Nous n'avons pas à en parler en détail, pour des raisons faciles à comprendre.

Le second jour, c'est-à-dire avant-hier, dimanche, la messe a été célébrée selon le rite grec, par Mgr l'archevêque (*sic*) de Beyrouth, appelé dans ce but. Pour cette messe grecque, on a choisi le dimanche afin de donner une importance tout à fait capitale à la fête, parce que le saint honoré appartient à l'Église grecque orthodoxe orientale. Nous ne trouvons aucun intérêt à faire des observations sur la partie rituelle de la messe, et nous n'en avons pas le droit. Mais comment peut-on appeler grecque cette messe-là, vu que les chantres et les lecteurs, non seulement paraissaient ignorer la langue dans laquelle ils prétendaient dire la messe, mais encore employaient un jargon sans ordre et sans forme, que l'on ne pouvait comprendre le moins du monde ? Ont-ils employé cette langue pour être compris du peuple, ou la regardent-ils comme représentant aujourd'hui la véritable langue grecque ?

Une messe semblable était curieuse sans contredit dans les conditions où elle eut lieu ; nous en avons entendu une en 1900, à Paris, dans la vieille église de Saint Julien le Pauvre. L'ambassadeur de Grèce à Constantinople, l'inoubliable Nicolas Mavrocordato, séjournant alors à Paris à cause de l'Exposition, apprit du patriarche des Melkites lui-même, également en séjour à Paris, qu'une messe patriarcale solennelle serait célébrée. Il eut la bonté de nous en parler, et, de la sorte, nous l'y accompagnâmes. Ce dimanche-là, à l'heure fixée, nous étions à l'église. La messe fut chantée en grec avec beaucoup d'ordre et d'exactitude, et on n'y remarqua aucune des anomalies que l'on a observées dans la messe d'avant-hier. Et cela, lorsqu'à Paris il était incomparablement plus difficile de trouver les personnes propres à chanter une

telle messe. Mais là, la messe n'avait d'autre but que la messe, tandis qu'ici il semble qu'elle en avait de tout différents, si l'on en juge d'après beaucoup d'autres choses capitales et secondaires.

Cependant, laissons tout cela de côté, et venons-en au sermon qu'a prononcé un Grec, le prêtre uniате de Syra, le Rév. Khalavasis. Ce sermon n'était autre chose qu'un développement bavard, fanatique et inopportun de théories bien connues, tandis qu'en ce jour s'imposait, en dehors de tout autre thème, l'exaltation de ce grand Père de l'Église, et cela avec beaucoup de tact et de prudence, à cause de la délicatesse de la question. Le Rév. Khalavasis a cru l'occasion favorable pour parler avec ostentation de la primauté du Pape, de saint Pierre, de la séparation qui subsiste malheureusement dans l'Église orientale orthodoxe, contrairement à l'Église catholique ; de beaucoup d'autres choses sans fondement et enfin des restes de saint Chrysostome reposant au Vatican et tressaillant à son allocution.

Hier a été chantée la troisième et dernière messe, en latin, par Son Excellence le Délégué apostolique, Mgr Tacci, avec assistance de S. B. le patriarche des Arméniens catholiques, d'autres dignitaires et d'une foule de clercs de différents rites, entre autres des Uniates portant avec un air de défi les ornements et le voile de notre Église. La messe fut chantée solennellement avec accompagnement d'orgue par un chœur très nombreux. De l'ambon prêcha en français le R. P. Bruno, des Lazaristes français. Son discours éloquent sans doute, bien qu'animé et théâtral outre mesure, roula sur l'œuvre du Bon Pasteur, et il regarda comme le modèle du Bon Pasteur saint Jean Chrysostome, dont, en passant, il montra la supériorité comme grand prédicateur, comme moine parfait et comme patriarche unique, chose que le Rév. Khalavasis a grossièrement dénaturée (*sic*). Mais l'orateur français non plus n'a pas réussi à éviter le terrain dangereux, et lui aussi a caressé le rêve de tant de siècles, lui aussi a fait des allusions déplacées.

Pourquoi cependant tout cela et la participation officielle de clercs de rites différents à de telles cérémonies ? Pourquoi cette ostentation inopportune et mesquine pour ce jour ? Au lieu de profiter de l'occasion pour aplanir tant soit peu un sol épineux,

au contraire on froisse les gens et on utilise d'une façon indigne les moyens les plus vils et les plus bas.

Nous, nous regrettons fort tout cela. Car rien ne rehausserait tant ces cérémonies que la fuite réfléchie de tout ce qui pourrait, par sa mesquinerie, leur enlever leur charme. La Délégation, qui avait résolu à bon droit de fêter cette date importante de l'histoire ecclésiastique, devait rester dans le cercle de ses propres moyens, sans l'immixtion de personne autre, et surtout de ces éléments étrangers qui ne sont capables de semer que des épines. Nous aurions souhaité, au lieu de cette vaine ostentation, entendre une belle messe catholique et un prédicateur digne du jour et du Père que l'on fête. Alors nous aurions oublié que nous nous trouvons après le ix<sup>e</sup> siècle ; nous aurions pensé que nous sommes à la belle époque durant laquelle il n'y avait réellement qu'un seul troupeau sous un seul pasteur. Tandis que, de ce qui arrive, nous n'emportons qu'une seule pensée, c'est que le moment désiré par ceux qui souhaitent réellement et franchement l'union, est encore bien loin, bien loin de nous.

Mais il ressort de là autre chose aussi, que nous proclamons hautement pour l'honneur de notre Église, bien que ce soit connu. L'Église catholique peut se vanter du savoir et du dévouement de son clergé, mais elle ne peut nullement être comparée à la nôtre pour la franchise, la libéralité et la dignité. Jamais la nôtre n'en est venue à ce point d'exercer une telle politique. C'est une vérité incontestable.

SPANODIS, *directeur*.

(Πρόδος, mardi 15/28 janvier 1908.)

*Les fêtes de saint Jean Chrysostome.*

Voici ce que nous écrit un compatriote de Rome :

« La montagne en travail enfante une souris ».

Cela s'applique à merveille aux fêtes commencées ici en l'honneur de saint Jean Chrysostome. Après tant d'annonces et de rêves au sujet d'une cérémonie nouvelle, qui aurait lieu dans l'église de

Saint-Pierre, après les solennelles concessions du Souverain Pontife pour la célébration aussi grandiose que possible des fêtes, nous avons assisté à une simple messe dans une chapelle de Saint-Pierre, messe qui présentait cela seulement d'extraordinaire, sinon de difforme, qu'elle était chantée en même temps selon le rite de l'Église orthodoxe (*lisez* grecque) et selon le rite de l'Église catholique (*lisez* latine), par un clergé de deux natures, et qui offrait le spectacle bizarre de la pourpre cardinalice et des ornements majestueux que portaient les pontifes catholiques venus d'Orient.

Le cardinal Rampolla, vicaire de Saint-Pierre, présidait la cérémonie, assisté de diacres de rite catholique et de deux diacres de rite oriental. Si l'âme de saint Jean Chrysostome planait, à l'heure de la cérémonie, sur la foule des clercs qui y participaient, qui sait quelle indignation elle a dû éprouver en entendant d'une part les saintes paroles du patriarche grec, si digne de mémoire, mélangées aux prières de l'Église catholique, et, d'autre part, les hymnes superbes que les élèves du Collège grec chantèrent en musique byzantine, hymnes profanées par les airs théâtraux des orgues latines ?

Tout ce tohu-bohu a été le résultat de la générosité avec laquelle les gens du Vatican (*sic*) ont voulu fêter la mémoire de saint Chrysostome. Car, tandis qu'il s'agissait de chanter une messe selon les rites en usage chez nous, au dernier moment on a abandonné cette idée, sous prétexte que paraissait trop énorme la dépense de vingt mille francs qui était demandée pour faire une iconostase et d'autres changements provisoires dans l'église de Saint-Pierre. De plus, le patriarche catholique d'Alexandrie (*sic*) n'arriva pas à temps, lui qui devait présider la cérémonie. Par suite, la fête proprement dite a été remise au 12 février et elle se fera dans un spacieux corridor, au-dessus du narthex de Saint-Pierre, corridor que l'on transformera provisoirement en église orientale. A cette cérémonie prendra part le Pape lui-même, comme simple prélat, et, pour garder sa prééminence devant les autres patriarches et pontifes, il donnera la dernière bénédiction selon le rite en usage dans l'Église latine.

La Commission qui s'occupe des cérémonies et dont, en de telles circonstances, le Pape écoute les conseils, a fait remarquer que la bénédiction donnée en latin à la fin d'une messe complètement grecque créerait une petite discordance, et elle a obligé le Pape à dire le Εἰρήνη πᾶσι.

.....  
Elles sont maintenant terminées les fêtes organisées à Rome pour le quinzième centenaire du grand Prélat de l'Église grecque. Des messes solennelles ont été célébrées et y a eu des conférences ; des discours ont été prononcés même par le Pape, qui, recevant le Comité chargé d'organiser les fêtes, a exprimé le souhait universel de l'union des Églises, comme l'eût fait tout autre, tenant sa place et tenant sa charge, c'est-à-dire qu'il a parlé du retour de tous les chrétiens de l'Orient à l'unité de l'Église romaine, une fois ôtés, bien entendu, tous les préjugés et les idées erronées qui ont occasionné le schisme. Voilà ce qu'a dit le Souverain Pontife, qui, pendant la messe célébrée par le patriarche melkite d'Alexandrie (*sic*) portait la tiare, marque de son éminente dignité, et était entouré de trente cardinaux.

A cette messe était un ramassis de tous les clercs d'Orient, Bulgares, Syriens, Melkites et Arméniens. Dès lors, vous voyez d'ici l'admirable harmonie avec laquelle a été chantée la messe du grand patriarche de Constantinople, qui, sans doute, a dû considérer toutes ces fêtes solennelles plutôt comme une dérision que comme un honneur rendu à sa mémoire, ces fêtes qui certainement ne pouvaient même de loin contribuer au but poursuivi fermement, mais un peu tard, de l'union de l'Église orientale avec l'Église romaine. Le cours des choses et leur évolution, auxquelles rien dans le monde ne peut échapper, les innovations et l'esprit de l'Église occidentale, et la marche plus chrétienne des autres Églises, rendent plus facile et plus profitable l'union de l'Église orthodoxe avec elles qu'avec l'Église romaine, qui a créé dans le monde chrétien un grand abîme, ou plutôt de grands abîmes.

(Πρόδος, samedi 2/15 février 1908.)



*Le centenaire de saint Chrysostome à Rome.*

Les fêtes de saint Jean Chrysostome, qui avaient commencé à Rome sans aucun intérêt exceptionnel, se sont terminées par des cérémonies très solennelles. Du Collège grec sortirent des patriarches et des pontifes, qui se dirigèrent vers le Vatican, dont la vaste place avait été occupée dès le matin par des voitures portant les personnages officiels et ceux qui avaient obtenu des billets d'entrée.

La salle des Béatifications, placée au-dessus du grand narthex de Saint-Pierre, avait été transformée en église grecque : on y avait mis des icônes byzantines de la Vierge, du Christ et de saint Chrysostome, faites dans ce but ; on y avait élevé un trône et tout disposé pour un véritable sanctuaire. La salle royale, qui sépare la salle des Béatifications de la Sixtine, servait de vestibule. Sur ses murs, le peintre grec Georges Vasari et ses disciples ont immortalisé les triomphes de l'Église romaine par des chefs-d'œuvre de l'art.

Le vestibule fut vite rempli par un monde de toutes les tribus d'Israël, monde de curieux qui vous marchaient sur les pieds, monde de belles Américaines et de pieuses Romaines, monde qui dédaigne tout danger quand il s'agit d'aller admirer les ambassadeurs des différents États, qui viennent là avec leurs habits brodés d'or, dont l'éclat étonne et éblouit.

A neuf heures et demie sortirent de la chapelle Sixtine les patriarches et les pontifes d'Orient, dont les vêtements somptueux et les mitres reluisantes laissaient abasourdis tous ceux qui, pour la première fois, voyaient la magnificence des prélats de l'Église orientale.

En tête, au milieu des bannières, marchait la croix, puis venaient les élèves du Collège grec, chantant de superbes hymnes ; suivaient des diacres, des prêtres, des archimandrites, des évêques, des patriarches, toute une armée de clercs avec des habits sacerdotaux grecs ; c'était comme une imitation des belles et touchantes processions de l'Église orientale.

Au milieu de tout ce cortège, marchait le patriarche d'Antioche, Cyrille VIII, le seul patriarche de l'Église catholique qui garde le titre de Béatitude ; près de lui, les patriarches de Léopolis et du Liban (*sic*). Le son des trompettes annonce la descente du Pape, et les gardes suisses, comme les gardes nobles, présentent aussitôt les armes. Défile alors pendant un certain temps la foule des employés de la cour du Pape avec leurs habits de diverses couleurs et qui rappellent tant de belles époques et de gloires passées. Défilent les chevaliers de Malte, les nobles romains, ceux qui ont des titres, des dignités, les hauts fonctionnaires du Vatican, puis commence le défilé des cardinaux avec leurs vêtements rouges, au milieu desquels tous s'efforcent d'apercevoir les figures de Rampolla et de Merry del Val (*sic*).

Les dignitaires et les soldats se pressent autour de la fameuse Sedia du Pape, portée sur les épaules d'une dizaine de serviteurs, et suivie d'autres hommes de cour et prélats.

Quand la procession papale traverse le vestibule de l'église, le chœur commence à chanter le Polychronion, pour saluer le Pape, comme aussi à d'autres grandes cérémonies, auxquelles prit part le Collège grec. La messe, nouvelle pour l'Église de Rome, se déroule avec beaucoup de solennité, sinon selon tous les rites de l'Église grecque. Au cri du diacre : *Bénis, Père*, l'un des patriarches (*sic*) répond par : *Béni soit le règne...* etc. Et ainsi continue, au milieu de l'étonnement général, la touchante messe de saint Chrysostome. Le diacre dit les litanies, et ensuite les deux chœurs chantent à tour de rôle la troisième antienne, tandis qu'un nuage d'encens s'étend dans toute l'église. A la petite entrée, le diacre porte l'évangile devant le Pape, qui le baise et bénit la foule. Quand le diacre a terminé sa litanie, le Pape dit lui-même en grec le : *Parce que tu es miséricordieux et ami des hommes...* etc. avec une prononciation assez pure et distincte, comme d'ailleurs il prononça assez nettement le : *Paix à tous*, plusieurs fois répété.

A la grande entrée, à l'invocation : *Souviens-toi de moi, Père saint*, le Pape dit en grec : *Que le Seigneur se souvienne de toi dans son royaume, maintenant...*

Mais un moment assez curieux, c'est celui du Credo, pendant

lequel les Orientaux se groupent autour du patriarche melkite d'Antioche, et les cardinaux autour du Pape, et tous récitent le Credo, les uns en grec, les autres en latin. Il n'y a qu'une seule différence, c'est que les Latins disent le « Filioque » tandis que les autres le passent, conformément à l'encyclique de Léon XIII. Le spectacle de la Consécration est émouvant. Le Pape descend du trône et va se mettre à genoux devant la porte royale ; les cardinaux se mettent aussi à genoux, tandis que les pontifes et les prêtres aident le patriarche pour la Consécration. Beau également fut le moment du baiser de paix, que le patriarche donne au cardinal Rampolla, et celui-ci au Pape, tandis que l'higoumène de Grottaferrata le portait à chaque cardinal.

La fin de la messe ne s'accordait pas avec l'ensemble de la cérémonie, car, lorsque le patriarche eut dit en grec la dernière prière devant la Vierge, le Pape, de son trône, donna en latin la dernière bénédiction. La sortie du Pape se fit avec la même solennité, au milieu des douces mélodies du Polychronion.

Quelques journaux ont voulu tirer des conséquences téméraires de cette fête, et ils n'ont point manqué, ceux qui ont cru y voir des intentions de l'Église romaine de dominer l'Église orientale.

Mais cela n'était que rêves, sinon absurdités, car ceux qui savent comment ont été organisées les fêtes de saint Chrysostome à Rome sont à même d'affirmer que le Pape et les cardinaux n'ont voulu qu'applaudir aux efforts bien agréables à Dieu du directeur du Collège grec, le Père Gaïsser, qui, admirateur des usages de l'Église orientale, a voulu que Rome rendit des honneurs particuliers à saint Chrysostome, à l'occasion du quinzième centenaire de sa mort.

Et les paroles du Pape aux clercs venus d'Orient n'ont point d'importance particulière, car les Pontifes, de tout temps, ont eu l'habitude de dire toujours la même chose. Mais, au-dessus de l'infaillibilité du Pape, il y a celle de l'histoire<sup>1</sup>, et nous ne devons pas nous scandaliser des paroles du Souverain Pontife.

(Πρόεδρος, mercredi 13/26 février 1908.)

1. Un catholique sait ce qu'il doit penser de cette affirmation.

## XV

RESCRIT DE LA S. C. DES INDULGENCES, DU 17 DÉCEMBRE 1902.

N.-B. — Ce rescrit répondant à ce qui a été dit p. 345, je crois bien faire en le reproduisant ici, attendu qu'il n'a pas encore été publié.

B<sup>M</sup>O PADRE,

I PP. Benedittini del Pont. Collegio greco, umillime prostrati al bacio del S. Piede, espongono alla S. V. che i fedeli di rito greco, non avendo altre indulgenze <sup>1</sup> che quelle di 50 giorni ed una plenaria nel dì dell' Annunziata, concesse all' Ufficio di Maria SS<sup>ma</sup> chiamato l'inno *acatisto*, come risulta dal Documento *Ex audientia SS<sup>mi</sup> die 4 maii an. 1746*, V. ANTONELLI, S. Congr. Consist. *secretarius*, e dall' altra parte non usando, come i fedeli della Chiesa latina, preghiere di forma privata indulgenziate dai Sommi Pontefici <sup>2</sup>, ma invece preghiere desunte dai libri liturgici della loro Chiesa, implorano dalla S. V. :

1° Un' indulgenza di 300 giorni *toties quoties* per tutti quei fedeli di rito greco che con cuore contrito e divotamente reciteranno la preghiera chiamata *Trisagion*, che trovasi nella Pont. edizione dell' *Orologion* stampata a Propaganda l'anno 1876, pag. 1.

2° Un' indulgenza di 500 giorni, una volta al giorno, per i fedeli suddetti, i quali parimenti con cuore contrito e divotamente in privato reciteranno uno degli Uffici piccoli, qui sotto accennati, cioè a) i tre piccoli Uffici della Madonna, che trovansi nella suddetta edizione dell' *Orologion*, pag. 277 e seg. ; pag. 292 e seg. ; pag. 301 e seg. ; b) l'ufficio in onore dell' Angelo Custode (*ibid.*, pag. 329 e seg.) ; c) l'ufficio in onore di Gesù Cristo (*ibid.*, pag. 329 e seg.) ; e la plenaria, quando i fedeli veramente pentiti, confessati e commu-

1. C'est-à-dire, d'indulgences qui leur soient propres.

2. Rien ne les empêche de les réciter s'ils le désirent, et de gagner les indulgences qui y sont attachées.

nicati, assisteranno alla pubblica recita degli Uffici suddetti, pregando secondo l'intenzione della S. V.;

3° L'indulgenza plenaria con le condizioni di sopra accennate, a chiunque dei suddetti fedeli che reciterà l'ufficio di preparazione e di ringraziamento alla SS<sup>ma</sup> Comunione, nel modo prescritto delle rubriche, cioè recitando : *a*) la vigilia il cosiddetto Canone del SS<sup>mo</sup> Sacramento (*Orologion*, ediz. cit., pag. 307); *b*) la mattina seguente i tre salmi ed una sola delle 10 orazioni indicate (*ibid.*, pag. 310); *c*) dopo la comunione, le preghiere di ringraziamento (*ibid.*, pag. 320).

4° Supplicano poi che tutte le indulgenze suindicate siano dichiarate applicabile alle anime del Purgatorio.

Che della grazia, ecc.

*Vigore specialium facultatum a SS. D. N. Leone PP. XIII sibi tributarum S. C. Indulgentiis Sacrisque Reliquiis praeposita benigne annuit pro gratia in omnibus iuxta preces. Praesenti in perpetuum valituro absque ulla Brevis expeditione. Contrariis quibuscumque non obstantibus.*

Datum Romae, ex Secretaria eiusdem S. Congr., die 17 Decembris 1902.

L. ✠ S.

S., Card. CRETONI, Praef.

✠ Franciscus, Archiep. Amid., Secret.

# APPEN

## TABLEAU STATISTIQUE DE L'ÉGLISE

### CATHOLIQUES

1. — <i>Grecs</i> :	à Péramos.....	2 000
	à Constantinople et en Thrace.....	400
	à Cargese en Corse, et en Algérie.....	1 000
2. — <i>Russes</i> :	Grands Russes.....	?
	Petits Russes ou Ruthènes :	
	(Métropole de Galitz) Éparchie de Lvov.....	1 155 164
	— de Peremychl.....	1 091 189
	— de Stanislavov.....	914 475
	— de Muncaks.....	468 077
	— d'Eperiès.....	182 125
	— de Krijivtsa.....	25 000
	dans divers diocèses latins d'Autriche.....	50 000
	en Allemagne (dernier rec.).....	15 152
	en Amérique.....	(?) 50 000
3. — <i>Serbes</i> (mêlangés aux Ruthènes en Hongrie).		
4. — <i>Roumains</i> :	A Bucarest.....	2 000
	En Transylvanie : Métropole de Făgăraș.....	406 330
	Évêché de Gherla.....	432 915
	d'Oradea-Mare.....	117 150
	de Lugos.....	93 000
5. — <i>Bulgares</i> :	Vicariat de Thrace.....	5 000
	Vicariat de Macédoine.....	10 000
6. — <i>Melkites</i> (1906).....		150 000
7. — <i>Albanais</i> :	En Calabre.....	37 000
	En Sicile.....	20 000
Total...		
		5 227 977



# DICE

## BYZANTINE, CATHOLIQUE ET SÉPARÉE

### NON CATHOLIQUES

1. — <i>Grecs</i> : dans le royaume (rec. de 1896).....	2 300 000
Patriarcat de Constantinople :	
Grecs et Albanais d'Europe.....	504 840
— — — d'Asie.....	937 949
Éparchies serbes d'Uskub-Prizrend.	250 000
Bulgares patriarchistes.....	450 000
Roumains de Macédoine (Aromans).	530 000
Crétois.....	200 000
En Europe et en Amérique.....	200 000
Église autocéphale de Chypre (1901).....	183 239
2. — <i>Russes</i> : dans l'Empire : Église officielle ( <i>avec la Géorgie</i> ). 70 000 000	
Starovères (1904) et autres dissidents.	20 000 000
Missions au Japon.....	27 000
— en Chine.....	?
— en Perse.....	?
— en Amérique (Slaves, Melkites, etc.)..	30 000
3. — <i>Serbes</i> : dans le royaume (1903).....	2 448 139
en Bosnie-Herzégovine (1895).....	673 000
Patriarcat de Karlovitz.....	1 062 868
Métropole <i>serbo-roumaine</i> de Tchernovitz (1895).	478 118
Éparchies suffragantes <i>serbes</i> de Zara et Cattaro	
(1903).....	108 006
au Monténégro.....	200 000
4. — <i>Roumains</i> : dans le royaume.....	6 000 000
Archevêché de Sibiu et ses deux éparchies	
suffragantes.....	1 740 000
5. — <i>Bulgares</i> : dans le royaume (1903).....	3 019 296
Soumis à l'Exarchat en Turquie (1902).....	884 573
6. — <i>Melkites</i> : Patriarcat d'Alexandrie ( <i>y compris les Hellènes</i> )..	70 000
— d'Antioche.....	250 000
— de Jérusalem ( <i>avec le Sinaï</i> ).....	30 000
Total...	112 577 02

Блаженнѣйшему, святѣйшему  
Владыкѣ и Господину нашему

ШЮ ДЕСЯТОМУ

вселенскому Архiereю вѣчнаго града Рима  
и всея вселенныя

Отцу Отцецъ, Пастырю Пастырей,  
Святителю Святителей

Преемнику святаго первоверховнаго апостола Петра  
и Намѣстнику Господа нашего Иисуса Христа  
многая лѣта

# TABLE ANALYTIQUE

## DES MATIÈRES

---

### CHAPITRE I

#### LES PRÉLIMINAIRES.

I. — Idée génératrice et préparation des fêtes du quinzième centenaire de la mort de saint Jean Chrysostome. — Lettre de S.S. Pie X, en date du 22 juillet 1907. — Constitution du Comité promoteur.	1
II. — Programme projeté des fêtes. — Offices liturgiques. Publication du volume des Χρυσοστομικά.....	12
III. — Concession d'indulgences, notamment pour trois tropaires de Métrophane de Smyrne.....	15
IV. — Concours demandé aux évêques catholiques des Églises de rite byzantin : Grecs, Melkites, Bulgares, Ruthènes, Roumains; représentation des Russes, des Albanais, des évêques latins de Grèce.	18
V. — La participation du Souverain Pontife aux fêtes. Projet d'une célébration de la liturgie byzantine avec part effective prise par le Pape. Principe directeur. Date et lieu de la solennité.....	23
VI. — <i>Les précédents</i> : 1. S. Polycarpe de Smyrne à Rome; les Papes à Constantinople. — 2. La lecture de l'Évangile en diverses langues, le jour de Pâques. — 3. Dualisme de langues liturgiques, grec et latin, en certains endroits de l'Occident. — 4. La langue grecque dans les offices romains : passages traduits littéralement. — 5. L'intervention ordinaire du rite byzantin dans les cérémonies de la Chapelle papale; les concessions de Léon XIII à Mgr de Angelis et à la laure de Grottaferrata. — 6. L'assistance des prélats orientaux aux Chapelles papales. — 7. Le concile de Lyon (1224). — 8. Le concile de Florence (1439) : les funérailles du patriarche Joseph. — 9. Le cardinal Isidore de Kiev. — 10. Les cardinaux du rite byzantin. —	

11. Les prélats byzantins ordinants à Rome. — 12. Les funérailles de Mgr 'Ajlouñi (1818). — 13. Le sacre de Mgr Sokolskiy (1861). — 14. Pie IX au Collège grec (1865).....	30
VII. — Les conférences préparatoires de l'Académie des Arcades. — La fête du 13 novembre 1907 à Saint-Athanase de Rome et le pontifical du 27 janvier 1908 à Saint-Pierre.....	55

## CHAPITRE II

### LES SOLENNITÉS PRÉPARATOIRES.

I. — Réception des invités au Collège pontifical grec, le samedi 8 février 1908. <i>Discours de S. B. Cyrille VIII Gêhâ</i> , patriarche melkite catholique d'Antioche et de tout l'Orient, d'Alexandrie et de Jérusalem.....	60
II. — Le triduum préparatoire des 9-10-11 février.....	69

## CHAPITRE III

### LA LITURGIE PONTIFICALE BYZANTINE EN PRÉSENCE DE SA SAINTETÉ PIE X

#### LE MERCREDI 12 FÉVRIER.

I. — Disposition de la salle des Béatifications ( <i>Plan</i> ).....	73
II. — Entrée des concélébrants.....	76
III. — Habillement du patriarche et entrée dans la salle des Béatifications.....	79
IV. — Entrée du Souverain Pontife.....	84
V. — Commencement de la liturgie. — Petite entrée.....	89
VI. — Trisagion et épître.....	92
VII. — Évangile.....	95
VIII. — Grande entrée.....	96
IX. — Baiser de paix et Symbole.....	98
X. — Anaphore ou canon.....	99
XI. — Consécration et suite de l'Anaphore.....	100
XII. — Fraction de l'hostie et communion.....	103
XIII. — Fin de la liturgie.....	105
XIV. — Bénédiction papale et indulgence plénière.....	106

## CHAPITRE IV

L'AUDIENCE PONTIFICALE  
ET LA SÉANCE DE LA CHANCELLERIE APOSTOLIQUE.

13 FÉVRIER

- I. — L'audience pontificale. *Alocution du Saint-Père*, texte et trad.... 108
- II. — La séance académique de l'après-midi, à la Chancellerie apostolique. — *Discours de Son Em. le Cardinal Vincenzo Vannutelli*, texte et traduction. — *Réponse de S. B. Mgr Cyrille VIII Gêhâ*. — Texte de l'*Inno dei Romani alle sacre Spoglie di S. Giovanni Crisostomo*, de Mons. Agostino Bartolini..... 118
- III. — Conclusion des fêtes de Rome. *Allocution de S.B. le patriarche Cyrille à Gêhâ* Saint-Anselme sur l'Aventin, le 16 février..... 135
- IV. — Le pèlerinage roumain du mois de mai..... 138

## CHAPITRE V

LE QUINZIÈME CENTENAIRE DE S. JEAN CHRYSOSTOME  
EN DEHORS DE ROME.

- I. — A CONSTANTINOPLE. — 1. Le Phanar et le Centenaire. Article de la *Vérité ecclésiastique*, organe du Patriarcat non catholique, du 13/26 octobre 1907. Réponse des *Tserkovnyia Viedomosti* de Saint-Pétersbourg. — 2. Triduum célébré par les Arméniens catholiques. — 3. Séance à l'Institut archéologique russe. — 4. Triduum de la cathédrale du Saint-Esprit, à Pancaldi. — 5. Séances littéraires au collège Saint-Benoît. — 6. Appréciations et critiques des journaux grecs orthodoxes. — 7. Comparaison avec l'accueil fait par les Grecs du Phanar aux invitations de Pie IX et de Léon XIII à l'Union, en 1848 et en 1894. *Extraits de l'appel de Pie IX et de la réponse d'Anthime VI, de l'appel de Léon XIII et de la réponse d'Anthime VII*..... 141
- II. — EN RUSSIE. — Dépit causé aux orthodoxes par les fêtes de Rome. Appréciation des *Tserkovnyia Viedomosti* et du *Tserkovniy Viestnik* (*Extraits*). — La célébration du centenaire en Russie.... 168
- III. — EN ROUMANIE. — 1. Proposition de Mgr Sophrone Vulpesco

Craïoveanul au Saint Synode roumain ( <i>Traduction</i> ). Son échec. —	
2. Les fêtes célébrées par l'archevêque catholique, Mgr Netzhammer, O.S.B. ....	174
IV. — DANS L'EMPIRE AUSTRO-HONGROIS. — 1. Chez les Ruthènes. —	
2. Articles de la revue tchèque <i>Voditelj v bogoslovnich vedach</i> . —	
3. A l'Université de Vienne. ....	178
V. — EN ITALIE ET AILLEURS. ....	179
VI. — LA MESSÉ BYZANTINE AU CONGRÈS EUCHARISTIQUE DE LONDRES (12 septembre 1908). ....	180

## CHAPITRE VI

### CONSÉQUENCES POUR L'ACTION CATHOLIQUE DANS L'ORIENT GRÉCO-SLAVE.

#### I. — ÉVOLUTION DE LA NOTION CONSTITUTIVE DE L'ÉGLISE DANS LES BRANCHES SÉPARÉES DE ROME.

1. — *Agrandissements successifs du patriarcat de Constantinople, en vertu du principe de la prééminence civile*: « *Imperium sine patriarcha non stare* » : sous Théodose II en 421 ; le 28<sup>e</sup> canon de Chalcédoine (451) ; Jean le Jeûneur et le titre de *patriarche œcuménique* ; l'invasion arabe et le schisme des Maronites monothélites ; Léon l'Isaurien rattache l'Italie méridionale, l'Illyrie et l'Isaurie à Constantinople ; la conversion de la Russie ; l'absorption de l'Église bulgare ; le patriarcat de Constantinople durant la domination latine ; la hiérarchie du patriarcat au xve siècle ; nouveaux accroissements du fait de la conquête ottomane ; la propagande panhellénique. .... 183
2. — *Sa décadence progressive en vertu du même principe* : émancipation de la Russie (1599) ; l'union ruthène (1595) ; formation de l'Église serbe d'Autriche (1691-1848) ; perte de la Bukovine (1781), de la Grèce (1850), de la Serbie (1879), de la Bosnie-Herzégovine (1880), du Monténégro (1766), de la Roumanie (1873). .... 193
3. — *Le phylétisme, ou principe des nationalités, et son action sur les destinées du patriarcat du Phanar* : formation de l'Exarchat bulgare ; l'influence russe à l'Athos et en Syrie-Palestine ; la nationalité serbe en Turquie ; le mouvement koutzo-valaque ; les Karamanlis d'Asie-Mineure ; les privilèges civils du Phanar et leur prochaine disparition ;



situation réelle de l'Église de Constantinople : décadence du principe hiérarchique, pertes nouvelles à prévoir.....	197
4. — <i>Sujétion, dans l'Église orthodoxe, de l'élément ecclésiastique à l'élément laïc</i> : persistance de la conception païenne de l'État romain ; l'intronisation des patriarches de Constantinople, le couronnement des tsars russes ; aveux d'Anthime VI et du métropolite roumain Genade Petresco ; serment des membres du S. Synode russe ; les règlements généraux de l'Église de Constantinople et l'élément laïc : fréquents changements de patriarche ; la préconisation des évêques russes ; le futur concile russe et l'ingérance laïque : preuves de cette ingérance dans la liturgie orthodoxe, dans le domaine de la conscience, dans l'enseignement des sciences sacrées ; conclusion.....	205

## II. — LES MANIFESTATIONS DE L'UNITÉ,

### DE LA CHARITÉ CHRÉTIENNE ET DE LA VIE APOSTOLIQUE DANS LES ÉGLISES ORTHODOXES.

1. — <i>L'unité de juridiction</i> : le concile œcuménique, magistère suprême dans l'Église orthodoxe : sa non-convocation depuis huit siècles. Impossibilité de le convoquer, chez les orthodoxes. Les gouvernements civils, suprêmes arbitres de l'orthodoxie. Conséquences : l'affaire de l'évêque grec des États-Unis, l'affaire de l'archevêque de Chypre. Comparaison avec l'Église catholique. Le faux principe de la <i>pentarchie</i> .....	218
2. — <i>L'unité de foi</i> : variations des Églises orthodoxes relativement aux <i>sources de la foi</i> (rejet des deutérocanoniques) ; à la liturgie (altérations préméditées, introduction de compositions privées, rites qui se sont perdus) ; à la constitution de l'Église ; aux sacrements.....	227
3. — <i>L'unité de morale</i> .....	239
4. — <i>La charité chrétienne</i> .....	240
5. — <i>Les missions orthodoxes</i> : absence de missions en dehors de l'empire russe ; les missions russes auprès des catholiques, des protestants, des musulmans, des païens, des schismatiques nationaux, des hérétiques monophysites ou nestoriens ; missions pour soutenir l'orthodoxie en pays étranger. Caractère politique de toutes ces missions.....	241

### III. — LES SCHISMES DANS LE SEIN DE L'ORTHODOXIE ET L'UNION AVEC LES AUTRES CONFESSIONS CHRÉTIENNES NON CATHOLIQUES.

1. *Les Starovères* et autres schismatiques de l'Église officielle russe.
- 2. L'Exarchat bulgare. — 3. Les Melkites orthodoxes de Syrie. —
4. L'union de l'orthodoxie avec l'Église anglicane ou l'Église épiscopaliennne d'Amérique. — 5. L'union avec les vieux-catholiques ou les jansénistes de Hollande. . . . . 249

### IV. — L'ÉGLISE BYZANTINE UNIE A ROME EN FACE DES BRANCHES SÉPARÉES.

1. — *Chez les Grecs et les Albanais* : l'ancienne Église byzantine de Sicile et de Calabre ; les émigrations albanaises du quinzième siècle (*statistique actuelle*) ; la Congrégation grecque catholique de la Très sainte Trinité, à Constantinople, et la mission des Pères Augustins de l'Assomption ; difficultés et espérances. . . . . 258
2. — *Chez les Ruthènes* : l'union de Brest en 1595 et l'indifférence polonaise ; ruine de l'Église catholique en Russie ; sa conservation en Autriche et en Hongrie. . . . . 268
3. — *Chez les Serbes*, dans le royaume de Hongrie. . . . . 272
4. — *Chez les Roumains* de Transylvanie. . . . . 274
5. — *Chez les Bulgares*. . . . . 277
6. — *En Syrie*. . . . . 278
7. — *En Géorgie*. . . . . 281
8. — *La question du catholicisme en Russie* : notions sur l'Église catholique du rite latin en Russie et ses différents éléments ethnographiques ; retour récent au catholicisme, mais dans le rite latin, des Ruthènes enrégimentés de force dans l'orthodoxie ; confusion, chez les Russes, du *polonisme* avec le *catholicisme*, indifférence et mépris de beaucoup de Polonais pour le rite oriental ; l'antipathie des Polonais vis-à-vis des Russes et ses manifestations ; attitude humiliée des *Uniates* ; nécessité de reconstituer en Russie l'Église catholique *du rite oriental* ; état actuel de la situation au point de vue de la liberté religieuse ; impuissance des Polonais à travailler au retour de la Russie ; ce qu'il faudrait faire pour les catholiques russes du rite oriental. . . . . 283

V. — PROGRÈS OPÉRÉS DANS LES DIVERSES BRANCHES DE L'ÉGLISE  
BYZANTINE UNIE A ROME.

1. — *Progrès opérés dans chacune en particulier* : chez les Grecs ; chez les Ruthènes : la nécessité du retour prudent, mais complet, à la pureté du rite oriental : aspects divers de cette question autrefois et aujourd'hui, la réforme de la branche ruthène de l'ordre de Saint-Basile ; chez les Roumains ; les Bulgares ; dans l'Église melkite, grâce au séminaire de Sainte-Anne de Jérusalem . . . . . 300
2. — *Le phylétisme et le développement intégral du catholicisme* : exemples tirés de l'histoire ancienne et moderne de l'Orient chrétien ; la transformation des antiques patriarchats de l'Orient ; la confusion du rite avec la nationalité et le parti qu'en tire la franc-maçonnerie : nécessité de prendre les mesures indiquées par Rome contre ce fléau. Le phylétisme et les missionnaires latins . . . . . 312
3. — *Le concept de l'union des Églises* : au triple point de vue des catholiques occidentaux, de certains catholiques orientaux et enfin des dissidents de rite oriental. La tactique de l'union . . . . . 320

VI. — DÉVELOPPEMENT DE L'ACTION CATHOLIQUE DANS L'ORIENT  
GRÉCO-SLAVE.

1. — *Union et concorde plus grande entre les missionnaires latins et le clergé oriental* : impuissance des Églises orientales si elles sont actuellement abandonnées à leurs propres moyens ; le *motu proprio* de Léon XIII, du 19 mars 1896 . . . . . 329
2. — *Tendance marquée des différents rites et des différentes nations à fraterniser* : respect du Saint-Siège pour les liturgies de l'Orient ; tolérance dont il fait preuve en laissant plusieurs évêques de rite différent sur un même siège ; la liturgie byzantine célébrée au Vatican le 12 février 1908, pierre de touche de l'état respectif du catholicisme et de l'orthodoxie ; désintéressement montré par les Pères Blancs de Sainte-Anne de Jérusalem et les Pères Assomptionnistes à Constantinople et en Bulgarie. Démonstrations de fraternité des rites et des nations au Congrès eucharistique de Jérusalem en 1893, à Sainte-Anne en 1905, ailleurs encore . . . . . 333
3. — *Développement, parmi les nations orientales, des grandes dévotions de*

- l'Église universelle* : existence de points de contact dans certaines pratiques russes et polonaises ; le culte du Très saint Sacrement dans l'Église byzantine catholique ; les fêtes de l'Immaculée Conception, de S. Joseph au 19 mars ; projet d'autres adaptations..... 340
4. — *Vigoureuse impulsion donnée aux études concernant l'Orient chrétien* : nécessité absolue, pour le missionnaire latin, de se mettre au courant des questions spéciales concernant l'Orient ; pénurie des moyens d'information avant les quinze dernières années, progrès considérables accomplis depuis. L'École de hautes études byzantines fondée par les Pères Augustins de l'Assomption à Kadi-Keui de Constantinople : ses travaux, son organe, les *Échos d'Orient* ; travaux entrepris ailleurs. Le mouvement scientifique chez les orthodoxes 346

#### VII. — APPEL A LA PRIÈRE ET CONCLUSION.

Cœuvres anciennes ayant fait prier pour la fin du schisme. L'archiconfrérie de l'Assomption érigée par Léon XIII en 1898 dans l'église grecque catholique de l'Anastasia à Constantinople. Moyens de contribuer personnellement à l'œuvre de la sainte Union. — Nécessité d'une action plus directe du Saint-Siège en Orient : comment la Providence en a facilité la réalisation pratique. Urgence de cette action pour lutter contre la franc-maçonnerie. Les Orientaux et le *denier de Saint-Pierre*. Espérances pour l'avenir : le cinquième centenaire du saint concile de Florence en 1939..... 353

#### DOCUMENTS.

1. — Rescrit de la S. C. des Indulgences, du 12 juin 1907 (*cfr. p. 15*). 362
2. — Rescrit de la S. C. des Indulgences, du 12 août 1907 (*cfr. p. 17*). 363
3. — Rescrit de la S. C. des Indulgences, du 22 janvier 1908 (*cfr. p. 18*)..... 364
4. — Rescrit de la S. C. des Indulgences, du 22 janvier 1908 (*cfr. p. 18*)..... 365
5. — Lettre de S. Exc. le Secrétaire de la S. C. des Rites au R. P. Dom Hugo Athanase Gaissier (*cfr. p. 24*)..... 366
6. — Cérémonial des membres de la Chapelle papale, pour la messe du 12 février 1908 (*cfr. p. 28*)..... 367
7. — Cérémonial à l'usage du Souverain Pontife, pour la même messe (*cfr. p. 28*)..... 377
8. — Adresse présentée par S. B. le patriarche melkite d'Antioche à Sa Sainteté Pie X, dans l'audience du 7 février 1908 (*cfr. p. 60*)..... 383

9. — Chant harmonisé des tropaires Τὴν χρυσηλατον σάλπιγγα.....	385
10. — Chant harmonisé du Πολυχρόνιον.....	387
11. — Adresse présentée à S. S. Pie X par son Exc. Mgr Démètre Radu, évêque roumain de Lugos, au nom du pèlerinage roumain (cfr. p. 139).....	389
12-14? — Articles du journal grec orthodoxe de Constantinople Πρόδος (cfr. p. 155).....	391
15. — Rescrit de la S. C. des Indulgences, du 17 décembre 1902 (cfr. p. 345).....	400

## APPENDICE.

Tableau statistique de l'Église byzantine, catholique et séparée...	402-403
---------------------------------------------------------------------	---------

## ILLUSTRATIONS.

1. — Icône de saint Jean Chrysostome.	<i>Frontispice.</i>
2. — Sa Sainteté le Pape Pie X.....	<i>en regard de la page 5</i>
3. — Le R. P. Dom Hugo Athanase Gaisser et le papàs Nicolas Franco.	10
4. — Le R <sup>m</sup> e Père Arsène Pellegrini, archimandrite de Grottaferrata.	42
5. — Liturgie pontificale célébrée dans l'église Saint-Athanase, à Rome, le 9 février 1908.....	70
6. — Plan de la salle des Béatifications aménagée pour le pontifical byzantin du 12 février 1908.....	75
7. — S. B. Cyrille VIII Gêhâ, patriarche melkite catholique d'Antioche et de tout l'Orient, d'Alexandrie et de Jérusalem .....	82
8. — Le pontifical byzantin du 12 février 1908, à Rome, dans la salle des Béatifications .....	88-89
9. — Le prêtre donnant la sainte communion dans le rite byzantin..	105
10. — S. Exc. Monseigneur Lazare Mladénoff.....	151
11. — Le R <sup>v</sup> . Archimandrite Pierre Camodeca de' Nobili Coronei..	260
12. — Le R <sup>m</sup> e Père Emmanuel Bailly, Supérieur général des Augustins de l'Assomption, avec un groupe d'élèves du Séminaire grec catholique de Koum-Kapou (Constantinople).....	267
13. — S. Exc. Mgr le Comte André Cheptytskiy, Métropolitte de Galitz, archevêque de Lvov, évêque de Kaménets-Podolskiy.....	306
14. — Groupe d'élèves du Séminaire bulgare de Kara-Aghatch, et chapelle du Séminaire.....	310















